LITTÉRATURE ANGLAISE

ET

PHILOSOPHIE

LITTÉRATURE ANGLAISE

ET

PHILOSOPHIE

JOSEPH MILSAND

LITTÉRATURE ANGLAISE

ET

PHILOSOPHIE



DIJON
LAMARCHE, ÉDITEUR
PLACE SAINT-ÉTIENNE

1893

AVANT-PROPOS

Ce n'est pas sans crainte que nous mettons sous les yeux du public, même du public restreint et choisi auquel ils s'adressent, ces fragments détachés de l'œuvre d'un homme qui eut plus qu'aucun écrivain le souci du *mieux*, de la perfection. Il l'eut au point de ne publier que trois livres durant sa longue et laborieuse carrière : *l'Esthétique anglaise* (1), à propos de John Ruskin, — une étude de haute valeur que connaissent tous ceux qui s'occupent de la philosophie de l'art, — l'ouvrage couronné par l'Académie de Strasbourg sur *les Études classiques* (2) et le traité sur *Luther* (3). Mais en même temps, de 1847 à 1875, il donnait à la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue contemporaine*, la *Revue indépendante*, la *Revue Germanique*, la *Critique philosophique*, des articles toujours remarqués pour la profondeur des vues et la nouveauté des idées. Dès le lendemain de sa mort un appréciateur éclairé disait de lui : « A une époque où tant de petits esprits jettent à tous les vents leur fade et inutile verbiage, on regrette que M. Milsand n'ait pas plus souvent usé de l'art d'écrire et de se faire imprimer. » Ces articles épars suffiraient cependant, s'ils étaient rassemblés, à former plusieurs volumes. L'auteur comptait bien les réunir un jour, les notes préparatoires dont il les a surchargés et qui devaient les compléter, établir un lien entre eux en font foi ; mais toujours il était arrêté par son excessive modes-

(1) *L'Esthétique anglaise*, 1 vol. 1865, librairie Germer-Baillière.
(2) *Les Études classiques et l'Enseignement public*, 1872, librairie Germer-Baillière.
(3) *Luther et le Serf-Arbitre*, 1884, librairie Fischbacher.

tie, qui le portait à regarder les matériaux les plus précieux comme insuffisants, et aussi par cette horreur du bruit, ce dédain du succès pour le succès lui-même, qui était l'un des traits caractéristiques de cet esprit si indépendant, si dépouillé de toute vanité, de toute ambition mesquine.

Laissons parler M. Félix Kuhn : « *Chez lui nulle trace d'une action venue du dehors, il puise directement aux sources, libre à l'égard de tout le monde, mais esclave de sa conscience et de son Dieu : de là cette allure originale de sa pensée, ce style primesautier, parfois obscur et difficile, mais toujours pénétrant. Il avait une façon à lui de dire des choses admirables, dans une langue qui parfois rebute les attentions superficielles.* »

Et, c'est peut-être beaucoup parce qu'il redoutait les attentions superficielles que M. Milsand retarda la publication de ses livres. Il se bornait à remplir au jour le jour son rôle de pionnier, de précurseur, à ouvrir des chemins ignorés jusque-là, où beaucoup d'autres l'ont suivi en recueillant une gloire qui aurait dû être sienne.

Ces chemins il les a surtout frayés à travers la littérature, la philosophie et l'art anglais. Alors que personne chez nous ne connaissait Constable, Turner, etc. M. Milsand signala leurs œuvres aujourd'hui tant prisées ; en 1861, quand il commença dans la *Revue des Deux Mondes* la belle série, malheureusement inachevée, des articles qui devaient embrasser toute la poésie anglaise depuis Byron, il était le seul Français qui pût comprendre et critiquer Browning. Français de naissance, en effet, et ardemment patriote, M. Milsand avait cependant pénétré l'Angleterre comme s'il eût été un de ses enfants. Des raisons toutes particulières existaient pour cela, d'abord ses glorieuses amitiés avec les plus grands esprits d'un pays auquel il faisait de fréquentes visites, entre la saison d'hiver passée dans sa retraite de Neuilly et l'été qu'il consacrait à sa propriété de Villers-la-Faye, près Corgoloin.

Entre lui et Robert Browning, se noua une intimité quasi fraternelle qui s'est exprimée dans une correspondance bien honorable pour tous les deux. Le plus grand, avec Tennyson,

des poètes modernes de l'Angleterre, soumettait les épreuves de ses chefs-d'œuvre au jugement de son ami de France. En le remerciant de l'assistance inestimable qu'il lui prêtait : « *Je n'avais jamais,* écrit-il, *espéré ni rêvé d'avoir une intelligence telle que la vôtre à ma disposition, et je n'essaye pas de vous remercier, bien cher ami. De grâce, dans mon propre intérêt, ne faites pas bon marché de vos services, car la conséquence logique en serait peut-être de me les retirer.* »

Il rassurait M. Milsand sur la crainte qu'avait celui-ci d'être obscur dans ses propres articles : « *Obscur en quoi? Puissants, condensés, directs, voilà ce qu'ils sont. Sans doute le commun des liseurs de littérature courante est oppressé par vingt pages de cette étoffe virile, comme le seraient des buveurs habituels d'eau sucrée si on leur offrait un vrai consommé. La vanité souffrant beaucoup moins de dire : Ceci est mauvais dans son espèce, — que — Ceci est plus que mon estomac n'en peut digérer agréablement, — on donne la première raison plutôt que l'autre pour vous laisser de côté. Il faut que vous en preniez votre parti, parce que vous êtes de force à le faire.* »

L'auteur de *Sordello* ajoute que rien ne lui paraît plus détestable que la façon qu'ont certains écrivains d'esquiver ce qui est simple et droit lorsqu'il s'agit de dire une chose spécifique, — et il termine ainsi : « *C'est l'absence dans vos articles de tout ce qui n'est pas la chose précise que vous tenez à dire, qui les rend d'une lecture difficile, si vous voulez, mais non pas obscurs de la façon dont je me représente l'obscurité.*

Malheureusement M. Milsand n'avait pas que des Browning pour lecteurs et ce que les gens vraiment capables de l'estimer prisaient le plus en lui, « le mélange rare d'une dialectique serrée et d'une intuition merveilleuse, joint à une puissance d'abstraction singulière, puis brochant sur le tout des traits d'*humour* inattendus, des expressions à l'emporte-pièce », tout cela effrayait plutôt les esprits légers ou médiocres qui contribuent, pour une si large part, à former l'opinion. Sans dépit et sans aigreur il s'était donc désinté-

ressé de cette opinion publique, trop souvent dépourvue de bases sérieuses, et ne vivait plus que pour ses proches, parmi lesquels il faisait entrer le groupe d'élite de ceux qui s'enorgueillissaient d'être ses amis. Chacun de ceux-là certainement pense au fond du cœur ce qu'a proclamé tout haut l'un d'entre eux : « J. Milsand fut l'un des plus grands hommes de bien que nous ayons connus sur la terre. » C'est sa veuve, c'est sa fille qui ont cru avec raison que quelques sympathies nouvelles s'ajouteraient après la mort à celles qui avaient entouré M. Milsand pendant sa vie, si l'on ramenait au jour des travaux anciens peut-être oubliés. Ce recueil posthume ne renferme qu'une faible part de l'œuvre considérable par le fond qui toucha tantôt à la philosophie, tantôt à l'histoire, tantôt à l'économie sociale, à la politique contemporaine ou aux beaux-arts; il est dédié spécialement par Mme Milsand et Mme Henri Blanc aux concitoyens de leur mari, de leur père tant regretté.

Joseph Milsand était né à Dijon le 23 février 1817, d'une famille ancienne et considérée. Il était copropriétaire avec son frère de cette maison, dite à tort hôtel des Ambassadeurs d'Angleterre, qui date de 1561 et qu'on peut justement appeler l'hôtel de Cluny Dijonnais, véritable joyau du Dijon monumental. Les deux frères Milsand, élevés au lycée de Dijon, devaient se distinguer dans des voies différentes. Après de très brillantes études, Joseph obtint le prix de peinture de sa ville natale et se rendit à Rome pour y achever son éducation d'artiste. Le mauvais état de ses yeux le força de renoncer à la peinture, mais, pendant son séjour en Italie, il eut l'occasion d'étudier Ruskin.

« *De l'étude de l'art en soi,* a écrit son gendre, M. le pasteur Henri Blanc, *il fut conduit à rechercher les conditions mêmes de l'art et il consacra dans la Revue des Deux Mondes quelques articles fort remarquables à exposer l'influence du protestantisme, de l'éducation et des croyances protestantes sur la conception du beau et sur le développement esthétique. On voit par quelle filière son esprit passait de l'art à la philosophie, et de la philosophie à l'examen des questions religieuses. Une fois lancé dans*

cette voie, il ne devait plus s'arrêter et, jusqu'à la fin, ce penseur éminent s'est occupé de tous les problèmes qui touchent à la nature de l'âme et à ses rapports avec le Créateur... »

« *Il fut progressivement, et sans le savoir, conduit à l'église protestante*, dit ailleurs M. Blanc. *Appartenant à une famille catholique foncièrement religieuse, on peut dire, si l'on compare le milieu dans lequel il avait vécu avec le but qu'il atteignit, que J. Milsand a inventé pour lui-même le protestantisme. M. Milsand avait toute l'envergure des grands penseurs; c'était un voyant. Une humilité profonde s'ajoutait à ses hautes facultés. Désintéressé de toutes les grandeurs humaines, ennemi de toute ostentation et de tout formalisme, il a vécu simplement pour aimer les siens et se dévouer au culte de tout ce qui est vrai, éternel et divin.* »

Nous n'avons rien à ajouter à ces paroles si justes de l'homme distingué qu'il chérit comme un fils et qui le rejoignit très vite dans ces régions d'en haut où d'avance, l'un et l'autre, ils avaient vécu. Si les amis auxquels les *Etudes* qui suivent sont aujourd'hui offertes les accueillent comme les accueillirent jadis des juges tels que Browning, Renouvier, François Buloz, Bunsen, Félix Kuhn, etc., la famille se décidera sans doute à en publier la suite, dans laquelle se trouvent des morceaux très remarqués autrefois sur Montesquieu, sur Carlyle, et sur Proudhon.

Les lettres de M. Milsand étaient dignes de ses écrits imprimés, et il s'est servi quelquefois avec bonheur de la poésie pour exprimer les sentiments intimes du cœur si tendre et si dévoué dont celles qui le pleurent toujours connaissaient seules les trésors.

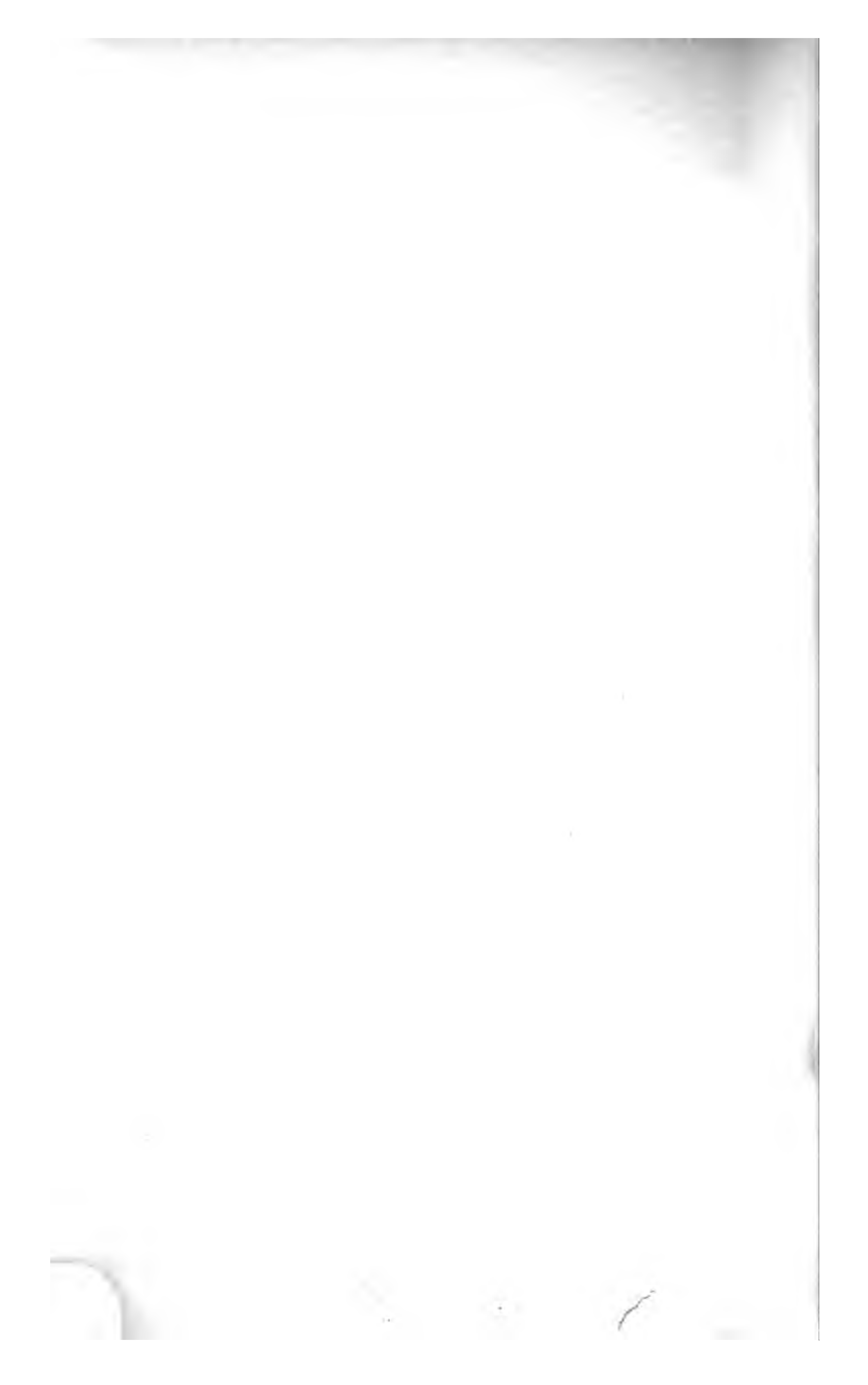
LES ÉDITEURS.



POÈTES ET ROMANCIERS MODERNES

DE LA

GRANDE BRETAGNE



I

ALFRED TENNYSON

I. — The Princess, A Medley (la Princesse, Macédoine)

II. — In Memoriam

La poésie a-t-elle perdu toute son importance à une époque comme la nôtre? Quoiqu'on l'ait souvent répété, cela ne me semble vrai qu'à demi; même à notre époque, je crois qu'elle est encore, sinon une grande page de l'histoire des nations, au moins une des meilleures clés pour nous ouvrir leur caractère. Si je veux connaître la raison ou la conscience d'un homme, je ne lui demanderai pas ce qu'il pense sur une question donnée : sa réponse à cet égard pourrait n'être qu'une notion empruntée ou la conséquence de quelque lieu commun entièrement indépendant de sa nature. Je préfère observer les goûts ou les répugnances qu'il témoigne à son insu, les impressions et les jugements qui lui échappent au contact de tout ce qui le touche; ils laissent voir bien plus à nu ce qui vit et palpite au fond de son être. Un avantage analogue, j'imagine, s'attache à la poésie des peuples étrangers : elle est comme leur confession involontaire. Elle ne nous met pas seulement sous les yeux un produit de leurs facultés, elle nous montre à l'œuvre leurs facultés mêmes; elle nous dévoile leurs idées générales, celles dont toutes leurs opinions ne sont que des modulations; elle nous permet enfin de saisir sous leurs idées tous ces mobiles plus mystérieux, tous ces instincts, ces goûts, ces affections, qui jouent un si grand rôle dans les actions des hommes, et qu'on daigne à peine cependant regarder comme

des réalités positives, parce qu'ils ne sont pas des conceptions de l'esprit.

Dans le cas de l'Angleterre, la confession me paraît d'ailleurs offrir un intérêt particulier. Les poètes de l'Italie ou de l'Espagne, par exemple, ne nous révéleraient guère qu'un état intellectuel et moral que nous avons déjà traversé nous-mêmes. Ceux de l'Angleterre au contraire, les derniers surtout, attestent, à mon sens, un mouvement d'idées tout nouveau dans l'histoire, et qui est peut-être la seule condition possible de vie pour les nouvelles institutions de nos sociétés. En tout cas, ce qu'ils reflètent est une phase d'esprit dont nous soupçonnons à peine l'existence, et qui ne s'est pas encore produite en France.

L'Europe entière avait traduit et imité Byron; elle l'avait admiré avec passion, probablement parce qu'elle retrouvait chez lui ses propres sensations; elle est restée indifférente pour ses successeurs, probablement parce qu'elle ne reconnaissait pas, chez eux, sa propre manière de voir et d'apprécier les choses. Quoi qu'il en soit des causes, le fait certain, c'est que Byron est encore regardé, chez nous, comme le dernier mot du génie poétique de l'Angleterre moderne. S'il nous est venu quelques échos des réputations plus récentes, ils étaient assez vagues. On n'a pas cherché, que je sache, à rapprocher l'un de l'autre les représentants de la littérature du jour; on n'a pas tenté de faire ressortir les liens de parenté qui les unissent entre eux, en les distinguant tous de l'école byronienne, et naturellement ils nous apparaissent un peu comme des copies effacées de Byron, comme des variétés dégénérées de son espèce.

Rien de moins vrai pourtant, et, je pourrais l'ajouter, rien de moins fondé, dans un sens, que le jugement porté jusqu'ici sur l'auteur de *Don Juan*. A l'apogée même de sa gloire, on sait quelles réprobations il avait soulevées. Depuis lors, trente années se sont écoulées, et elles ont prouvé que les susceptibilités qu'il froissait étaient bien les instincts vivaces de son pays. Dans la politique et les mœurs, dans les romans et les livres de science, partout enfin s'affiche une tournure d'intelligence dont il était comme la négation, et qui, chaque jour, s'éloigne davantage de lui. Le goût général a suivi la même direction. Après sa poésie, ce n'est pas le vide qui est venu, c'est une autre poésie toute différente, et qui est évi-

demment supérieure, du moins par sa substance. Question de forme à part, ses amours et ses haines, ses jugements et ses évaluations sont comme les fruits d'une raison plus mûre. Ils sont, si l'on veut, les sentiments d'un âge moral qui ne vient qu'après celui où Byron s'est arrêté.

Que cette poésie soit entièrement la création de ces dernières années, ce n'est pas tout à fait ce que je veux dire. Elle procède assurément de Coleridge, Wordsworth, de Shelley lui-même, et, à tout prendre, la période de 1780 à 1825 n'a pas été éclipsée. Cela toutefois n'empêche pas Tennyson, Browning et Bailey d'avoir une originalité. Leur tempérament intellectuel a pu leur arriver en partie par héritage; ils n'ont pas moins une âme en propre, et c'est d'elle qu'ils s'inspirent au lieu d'imiter les productions de qui que ce soit. D'ailleurs, à les considérer même comme des continuateurs des lakistes, ils mériteraient encore d'attirer l'attention, car le genre d'inspiration qui leur a valu de la réputation est actuellement celui qui règne et qu'on peut nommer la poésie de l'Angleterre, tandis qu'avant eux il était seulement la poésie de quelques novateurs. De la sorte ils indiquent toujours qu'un changement a eu lieu, et que la victoire est restée à des tendances que la gloire de Byron avait pour nous étrangement jetées dans l'ombre.

Certes c'était un beau talent que celui de l'écrivain qui a créé *Childe-Harold*, *Manfred* et *Don Juan*, et on ne s'est pas éloigné de lui sous tous les rapports. Quoique nous l'ayons grandi outre mesure en résumant en lui tout le génie de son époque, il en avait assurément sa large part. Entre autres qualités de bon aloi, il en possédait une qui est bien l'essence et la principale conquête de la poésie moderne de l'Angleterre. Cette qualité, c'est une puissance de sentiment et un sérieux qui ne s'étaient guère montrés au monde depuis la renaissance. Au XVIe siècle, les cicéroniens, on le sait, réduisaient toute excellence à n'employer que des locutions tirées de Cicéron. Pour eux, et en général pour leur temps, l'art littéraire était, avant tout, un exercice de rhétorique. Deux siècles plus tard, les choses avaient moins changé qu'on ne pense. Soit que l'on écrivît une épître amoureuse ou une ode sur les victoires du grand roi, soit qu'on retraçât un Romain, ou un berger, ou une héroïne de comédie, on ne craignait pas trop de dire plus ou de dire moins que sa pensée; on n'ambitionnait même pas la supé-

riorité qui consiste à juger comme un esprit plus infaillible que le vulgaire, ou à éprouver des affections plus noblement motivées que celles de la foule. Loin de là, les meilleures compositions du jour n'étaient pas sans analogie avec les éloges académiques. C'étaient des morceaux où, à propos d'une thèse quelconque, on visait à déployer de l'esprit ou de l'éloquence. A l'Angleterre, plus qu'à aucune autre nation, revient l'honneur d'avoir fait de la poésie une vérité (1). De tout temps, ses poètes à elle avaient montré un besoin plus marqué de parler comme ils pensaient, une répulsion plus irrésistible pour tout ce qui contredisait leur propre expérience. Même chez ceux du XVIII[e] siècle, il y avait encore du George Crabbe plutôt que du Florian. Chez les modernes, à partir de Wordsworth, les instincts de leur race sont devenus un parti pris; ils ont franchement rompu avec l'art des gracieux mensonges, et, sans contredit, ils ont métamorphosé la muse en lui apprenant à exprimer des émotions réellement éprouvées.

A cet égard, je le répète, Byron ressemblait aux lakistes, comme Tennyson et Browning lui ressemblent. S'il n'avait pas toujours le sérieux de la pensée, il avait celui de la passion, et, avec cette sincérité-là, on ne saurait nier qu'il n'ait créé un genre neuf et puissant. Tandis que Walter Scott s'associait au mouvement historique qui avait pris naissance en Allemagne, lui resta plus Anglais. A sa manière, il fut un des meilleurs champions de cet autre mouvement tout expérimental qui tendait à ramener la poésie à la source même de toute chose, à l'étude des impressions individuelles. Maladives ou non, ses passions étaient des phénomènes humains. Avec un tact merveilleux, il sut leur donner la parole et la vie : il avait le génie de les couler dans des formes aussi homogènes que complètes, et, comme tel, il gardera, je pense, une belle place parmi les artistes.

Malheureusement pour lui, ce n'est là qu'un côté de la médaille. Si l'on creuse sous son éloquence, on aperçoit des sensations et

(1) Je veux dire seulement que la poésie d'induction a eu son origine en Angleterre, comme l'art du bien dire et du bien mentir était sorti de l'Italie. Au XVIII[e] siècle, si ce fut l'Allemagne qui prit les devans, il ne faut pas oublier que Shakspeare avait été le véritable maître de Lessing, de Goethe et de Schiller. « S'inspirer de Shakspeare sans l'imiter », telle était la grande recommandation de Lessing. « La moindre scène de Shakspeare, disait-il, renferme plus d'expérience personnelle et de substance dramatique que des recueils entiers de tragédies. »

des exaltations qui sont loin de dénoter le grand penseur ou le grand cœur. Telle qu'il l'a faite, la poésie intime rappelle beaucoup ce que la littérature pittoresque est devenue chez nous : elle donne assez l'idée d'un lendemain de révolution; elle respire le vieux culte de l'effréné, cette folie anabaptiste qui couve, sans cesse, dans les bas-fonds, et qui a déjà reparu sous tant de formes. Autrefois les frères du libre esprit en avaient fait une doctrine religieuse; Schiller, dans sa jeunesse, l'avait mise en drames; le romantisme l'a mise en dithyrambes, Pigault-Lebrun et ses pareils en plaisanteries. La thèse, pour cela, n'a pas cessé d'être la même. L'idéal pour les uns était le bon curé qui ne condamnait rien, ou le viveur, sans foi ni loi, qui avait bon cœur; l'idéal des autres était la femme sans foi ni loi qui savait aimer avec le plus d'emportement. L'idéal de Byron, c'était le Lara, le corsaire ou le Childe-Harold. Toujours la glorification de l'instinct et le mépris de toutes les règles que l'homme peut et doit s'imposer; toujours l'idée (si idée il y a) que l'instinct doit être notre seul guide, comme il est notre seule Providence, et que les bons instincts sont la seule vertu, comme les instincts fougueux sont la seule grandeur. Le sens de cette doctrine est assez clair. Glorifier le dérèglement, c'est dire qu'on a soi-même plus de tempérament que de réflexion. Byron, en effet, en était à peu près là. Je vois chez lui, en abondance, des élans et des dépits, j'y découvre beaucoup d'aspirations généreuses et d'intuitions brillantes. Ce que je n'y trouve pas, c'est l'élévation morale et la largeur de l'esprit, ce sont les vues d'ensemble, les sentimens ou les idées qui ne sont pas des improvisations, mais des conclusions recueillies. Tête et cœur, il est comme un pays qui n'aurait pas de représentation à poste fixe pour empêcher qu'il fût tour à tour entraîné par tel ou tel de ses élémens.

Jusqu'à quel point ce byronisme représentait-il l'état des esprits autour du poète ? Je ne sais trop. Au fond, je serais porté à croire que de tous les pays de l'Europe ce fut la patrie de Byron qui resta le plus à l'abri de la contagion; toujours est-il que, si la raison et la morale publique y firent bonne défense, le goût général au moins y eut ses années d'ivresse. La passion était à la mode. Les poètes aimaient à emprunter leurs héros à l'Italie, à l'Espagne ou à l'Orient. Les femmes même, miss L.-E. Landon

entre autres, se tournaient, avec admiration, vers ces terres promises de l'amour sans frein et de la haine sans mesure. La lyre intime d'ailleurs, et c'était elle qui avait la vogue, n'avait à peu près que deux cordes : le désir enivré d'espérance ou le désir déçu.

En bonne justice, que valait cette poésie populaire ? que valait-elle du moins comme intelligence et comme sentiment ? M. Henry Taylor lui a reproché de n'être qu'une ébullition de jeunesse : il a dit vrai, je pense. Rêves d'amour ou rêves de sociétés modèles, chagrins d'amour ou colères humanitaires, c'est tout un : c'est l'épopée du jeune homme qui débute, et qui, faute de savoir, passe son temps à faire des souhaits, à adorer des fantômes et à s'emporter contre les réalités.

On croyait tout changer, on voit que tout demeure ;
Railler, maudire alors, amer et violent !...

C'est ce qu'a fait Byron, c'est ce que nos poètes font encore, ou, s'ils ne le font pas, ils se taisent. Il n'y a pas si longtemps que Sainte-Beuve paraphrasait encore la désolante pensée qu'après la jeunesse l'unique ressource du poète est de continuer à railler ou de garder le silence. Triste alternative ! Si pour la poésie française elle était en effet la seule, il faudrait en conclure que la jeunesse est, pour nous, ce que l'enfance est pour le nègre, la veille de la décrépitude. En réalité les blasphèmes et les aigreurs à la Byron signifient simplement que l'on s'ennuie, comme s'ennuient toujours, en vieillissant, ceux qui n'ont que des passions, et qui ne savent plus que faire dès qu'elles baissent. A bien regarder, peut-être trouverait-on un sens analogue sous les bouddhismes, les stoïcismes et les ascétismes qui se sont fait gloire de mépriser les choses de ce monde, et qui, de temps immémorial, ont été fort communs dans le Midi, à côté des cynismes et des ardeurs sensuelles.

Quoi qu'il en soit, le trait le plus saillant des poètes contemporains de l'Angleterre, c'est qu'ils sont sortis de ce dilemme. Leur note dominante n'est plus l'illusion qui croit tout changer, ou la déception qui s'indigne de ce que tout demeure ; ils ont plutôt la sérénité méditative du penseur, qui, au lieu de maudire ou après avoir maudit, emploie ses facultés à étudier ce qui demeure pour

y surprendre et y admirer les causes qui ont pu le produire. Dans la pierre où la foule voit seulement un je ne sais quoi qui n'est pas de l'or et qu'elle méprise en conséquence, d'autres savent voir l'opération des agens qui la font ce qu'elle est, qui peuvent ce qu'ils peuvent, en dépit de l'homme, et qui, en dépit de lui, continueront à exercer leurs propriétés. Pour ceux-là, le caillou du chemin, suivant un mot de Shakspeare, est comme une homélie qui les remplit d'un religieux étonnement. C'est justement cette disposition d'esprit qui frappe, au premier abord, chez les successeurs de Byron. Ceux qui ne l'ont pas se piqueraient de l'avoir, comme naguère on affectait d'être blasé. Quant aux vrais talens, ils possèdent, en réalité, les facultés qui la donnent et les qualités qui l'accompagnent; ils allient à la spontanéité du poète une puissance de réflexion qui jusqu'ici avait paru l'exclure. Au lieu de n'avoir que de la verve, ils ont l'ampleur d'horizon visuel qui permet d'embrasser l'ensemble des choses; au lieu de n'avoir que des passions vives, ils ont des convictions et des affections profondes. Leur poésie enfin n'est pas saccadée, comme celle de Byron; elle ressemble moins à une succession d'enivremens et de sensations détachées; elle a du lest. On y sent, ce qui est le signe de l'âge mûr, un fonds d'idées vraiment générales, de celles qui se forment à la longue, et qui sont comme des récapitulations. — « O visages humains! s'écrie le *pictor ignotus* de Browning, ma coupe s'est-elle fêlée? n'a-t-elle pas conservé tout ce que vous y avez versé? »

Naturellement les *Pensées d'août* ont leurs écueils. Si la nouvelle école est moins juvénile, elle a rarement cette vivacité qui entraîne, comme une mélodie dont la donnée est simple et dont toutes les modulations ne reproduisent qu'une phrase unique. Parfois elle fatigue l'esprit, et, en général, elle ne peut être goûtée que par un public plus restreint. Cependant l'imagination y abonde, et, chose remarquable, c'est parmi les contemporains que l'on trouverait les hommes qui ont le plus cherché et le mieux réussi à donner à la poésie le charme indicible de la peinture ou de la musique. Je fais surtout allusion ici à Alfred Tennyson. Lui et Browning sont au premier rang, et, autour d'eux, on pourrait grouper en deux camps tous les poètes du jour. De fait, ils occupent les deux pôles qui se sont constamment disputé l'espèce hu-

maine. Browning est abstrait; il observe pour généraliser : ce sont ses conclusions générales qu'il aime à prendre pour son thème. Tennyson, au contraire, se plaît à s'arrêter au détail; il est comme l'observateur qui se sert de ses réflexions pour mieux observer; ses vues d'ensemble ne font que s'indiquer. Il a été nommé poète lauréat en remplacement de Wordsworth; je crois que c'est lui, en effet, qui est, à proprement parler, le poète moderne de l'Angleterre : c'est chez lui que se montre le plus ce qui est le plus particulier à sa nation et à la direction nouvelle qu'y a prise la poésie.

Je parlais des *Pensées d'août.* Pour Tennyson, il semble qu'elles soient arrivées dès le mois de mai. Ce qui lui donne une physionomie à part, c'est le mélange de fraîcheur et de maturité qui colore son talent. A cet heureux accord, il a dû une veine de poésie lyrique qui fait déjà école, et dont j'entrevois peu de traces avant lui. Dans son premier recueil, il était encore un peu païen, un peu absorbé par les images et les lumières, « par tous les riches présens que le regard enivré offre à la jeune âme, le jour de de ses épousailles, alors que, comme une fiancée d'autrefois, elle est conduite en triomphe au milieu des chants et des jonchées de fleurs vers la demeure qu'elle doit habiter (1). » Ce n'était là toutefois que le prélude, et, sans rien perdre, le poète a beaucoup gagné depuis lors. Il est resté accessible à toutes les jouissances d'imagination qu'avaient pu lui causer les sons, les couleurs et les physionomies; en même temps, il est devenu homme par d'autres côtés. Il a acquis ce sérieux attendri du penseur qui voit loin et qui peut ressentir bien plus d'émotions différentes, parce qu'il sait bien mieux distinguer les multiples rôles que les choses peuvent jouer dans nos joies et nos douleurs. Pour s'emparer du lecteur, il n'a pas besoin d'artifices. Il lui suffit de raconter naïvement ce qu'il a entendu dans le son d'une cloche, ce qu'il a lu dans deux noms signés sur un registre de village. Car, dans le son de la cloche, il a entendu battre les cœurs qu'elle pourra faire palpiter, dans les deux noms signés il entrevoit d'avance « les jeunes villageois d'une autre époque qui les liront, comme un muet symbole d'un jour de bonheur. »

(1) Tennyson, *Ode au Souvenir.*

Antérieurement à *la Princesse*, Tennyson n'avait publié que des morceaux de peu d'étendue. Quoique courtes, ses pièces lyriques embrassent dans leur ensemble à peu près tout ce qui peut intéresser un homme qui vit et lit, qui a une raison, un cœur et une conscience. Quelques-unes roulent sur des souvenirs intimes; d'autres ont un but plus directement philosophique ; le plus grand nombre sont des ballades, du moins c'est à la vieille ballade anglaise qu'elles ressemblent le plus, quoique leur intonation soit différente. L'impression qu'elles causent est moins voisine du pathétique et des émotions dramatiques, elle se rapproche davantage de l'admiration, du trouble indéfinissable où nous jette une belle campagne un peu mystérieuse. Elle est plus grave aussi. Le sujet grandit à vue d'œil. Saint Siméon Stylite, sur sa colonne, devient, à l'insu du poète, l'image de l'ascétisme, tel qu'il lui est apparu. En lisant *Godiva* ou *la Dame de Shalott*, on croit n'être que charmé; il se trouve que, sans s'en douter, on sait vaguement par cœur le moyen âge et l'étrange merveilleux qui tenait une si large place dans sa vie.

Parmi ces premières productions de Tennyson, *Locksley-Hall*, que j'essaie de traduire, n'est pas celle qui donne le mieux le ton général de son talent. Mais ces strophes sont les plus passionnées qu'il ait écrites, et elles permettront mieux d'apprécier ce qui le distingue de l'école byronienne.

« Mes amis, laissez-moi seul ici ; la matinée commence à peine ; laissez-moi seul, et, quand il faudra partir, vous sonnerez une fanfare. — C'est bien ici, et tout alentour, comme autrefois, s'appellent les courlis ; semblables à de mornes lueurs, ils passent au-dessus de la plaine, par-dessus le château, — le château de Locksley, qui domine au loin les grèves sablonneuses et les vagues de l'Océan s'écroulant en cataractes retentissantes. Bien des fois, la nuit, de cette fenêtre tapissée de lierre, j'ai regardé avant de m'endormir le grand Orion inclinant vers l'ouest; bien des fois, la nuit, j'ai vu les pléiades se lever au milieu de la molle obscurité, brillantes comme des luccioles enlacées dans un réseau d'argent. Là-bas j'errais le long de la plage, nourrissant mes rêves sublimes des histoires féeriques de la science et du long produit des temps, — alors que les siècles derrière moi reposaient, comme une terre féconde, et que j'embrassais le présent pour l'amour des promesses qu'il me prodiguait ; alors que je plongeais dans l'avenir aussi loin qu'œil humain puisse voir, et que je voyais la vision du monde et toutes les merveilles à venir. Au printemps, le rouge devient plus vif au collier du rouge-gorge ; au prin-

temps, le vanneau hupé se refait une aigrette nouvelle; au printemps, un arc-en-ciel plus nacré miroite aux plumes des colombes; au printemps, l'imagination du jeune homme tourne aux pensées d'amour. Alors sa joue était pâle et bien amincie pour un âge si jeune, et ses yeux s'attachaient à tous mes mouvemens avec une muette attention. Moi je lui dis : « Ma cousine Amy, réponds-moi, et réponds sans détours; — croismoi, Amy, tout le courant de mon être s'en va vers toi. » — Sur son front et sur sa joue polie monta une lumière et une rougeur, comme j'ai vu les rougeurs rosées s'étendre sur la nuit du Nord. Et elle se retourna : sa poitrine était bouleversée par une explosion de soupirs; sous la brune profondeur de son œil, toute son âme s'était éclairée. Elle me répondit : « J'ai caché mes sentimens, je craignais qu'ils ne fissent ma honte; » elle murmura : « Est-ce vrai que tu m'aimes? » Elle pleura : « Voilà longtemps que je t'aime... »

« L'Amour prit le sablier du temps et il le secoua dans sa main brûlante; les heures se précipitèrent et coulèrent en sables d'or. L'Amour prit la harpe de la vie, et il en fit sonner toutes les cordes; il frappa sur les cordes de l'être, et l'être, oublieux de lui-même, s'épancha hors de lui en notes palpitantes. Bien des fois, le matin, dans la campagne, nous écoutâmes tinter les futaies, et le murmure de ses lèvres gonflait mes veines de la plénitude du printemps. Bien des fois, le soir, nous suivîmes des yeux les majestueux navires, et nos âmes s'élançaient pour s'unir au toucher de nos lèvres. O ma cousine au cœur sans foi, ô Amy! qui étais la mienne et qui ne l'es plus! O morne, morne campagne! ô triste, triste plage! — Fausse au delà de toute fausseté que l'imagination a jamais conçue, que la poésie a jamais chantée; jouet des menaces d'un père, servile à plier devant un mot sévère! — Dois-je souhaiter que tu sois heureuse, qu'après m'avoir connu, tu te dégrades dans une atmosphère d'affections plus étroites et de sentimens plus bas que les miens. Pourtant cela sera. Tu t'abaisseras de jour en jour à son niveau. Ce qui est raffiné en toi s'abrutira pour sympathiser avec la matière. Tel mari, tel femme! Tu t'es alliée à la vulgarité; elle sera comme un poids pour te courber vers la terre. Sitôt que sa passion aura épuisé sa première fougue, il te tiendra pour quelque chose d'un peu mieux que son chien, d'un peu plus cher que son cheval..... Qu'est-ce là ? ses yeux sont appesantis, ne pense pas qu'ils sont moites de vin; approche-toi de lui, embrasse-le, prends sa main dans la tienne. Il se peut que monseigneur soit las, qu'il se soit trop fatigué l'esprit. — Trouve, pour le délasser, tes plus fraîches fantaisies, fais jouer autour de lui tes plus légères pensées. Il répondra net et juste à la question, il répondra des choses faciles à comprendre... Mieux vaudrait que tu fusses morte devant moi, t'eussé-je tuée de ma main; mieux vaudrait que, toi et moi, nous fussions sous terre, à l'abri des hontes du cœur, roulés dans les bras l'un de l'autre et silencieux dans un dernier embrassement.

« Comment trouver la paix? En scindant les souvenirs de l'âme. Eh! puis-je la séparer d'elle-même pour l'aimer encore telle que je l'ai connue avec sa tendresse? Je me rappelle une Amy qui est morte : tout était

suave dans sa voix, dans ses mouvements. Je me la rappelle; celle-là, là voir, c'était l'aimer! Puis-je me la représenter comme morte et l'aimer pour l'amour qu'elle m'a donné? Non, elle ne m'a jamais aimé! l'amour est à jamais amour. — Trouver la paix, la paix maudite de l'enfer! Le poète a dit vrai : la douleur des douleurs est de se rappeler des momens plus heureux! Bâillonne bien ta mémoire, de peur de l'apprendre toi-même un jour, de peur que l'épreuve ne t'arrive dans le silence des nuits désolées, quand la pluie ruisselle sur le toit. Comme un chien, il chasse en songe, et toi, l'œil ahuri, tu regardes la muraille où l'ombre va et vient, où vacille la veilleuse mourante. Alors, devant toi, une main passera pour te montrer du doigt son sommeil d'ivrogne, et ta couche nuptiale condamnée au veuvage, et les pleurs qu'il te reste à pleurer. Alors tu entendras les ombres des années mortes murmurer leur *jamais! jamais!* et un chant sorti du lointain bruire dans le tintement de tes oreilles, et deux yeux attacheront sur ta peine un regard tout plein des anciennes tendresses. Retourne-toi, retourne-toi sur ta couche, tâche de te rendormir...

« Que devenir? vers quel but me tourner dans des jours comme les nôtres?... L'or verrouille toutes les portes; les clés d'or peuvent seules les ouvrir. Toutes les avenues regorgent de solliciteurs, tous les débouchés sont encombrés.... Je n'ai qu'une imagination malade... Que dois-je faire?.. J'aurais aimé la mort du soldat qui tombe sur le sol de l'ennemi, tandis que la fumée enveloppe les bataillons et que les vents sont abattus par le bruit. Mais le tintement de l'or assoupit les rancunes de l'honneur, et les nations ne savent que gronder et aboyer aux talons l'une de l'autre... Gémir! est-ce donc la seule vie qui me reste! Je veux tourner cette page de jeunesse. Cache-moi à ma profonde émotion, ô esprit de mon temps! époque de merveilles qui es ma mère! rends-moi les pulsations désordonnées que je sentais avant la lutte, quand j'appelais les puissantes émotions que me réservait l'avenir, quand j'avais le cœur avide, comme l'adolescent qui, pour la première fois, quitte l'enclos paternel. La nuit, il se hâte, le long de la sombre grand'route, l'œil fixé sur les lumières de Londres qui rougissent le ciel comme une morne aurore, et son esprit bondit, impatient d'arriver avant ses pas sous ces lumières, au milieu des foules d'hommes... Moi aussi je plongeais à l'horizon, aussi loin qu'œil humain puisse voir, et je voyais la vision du monde et les merveilles à venir..... Mais ma passion a passé sur moi, et elle m'a desséché, et elle n'a laissé qu'un cœur paralysé et des yeux de malades, des yeux pour qui tout est désordre et chaos ici-bas, des yeux qui voient la science ramper, si lentement, si lentement, qu'elle semble à peine avancer.

« Pourtant je ne doute pas qu'une pensée vivante ne se déroule et grandisse à travers les siècles, et que les idées des hommes aillent s'élargissant avec l'évolution des soleils; mais qu'importe tout cela à celui qui ne moissonne pas la moisson de ses joies de jeune homme, quoiqu'il garde un cœur de jeune homme où la vie bouillonne à pleins bords? Le savoir arrive, mais la sagesse reste en arrière, et moi je reste sur la

plage : et l'individu décroît et s'en va, tandis que le monde demeure et grandit. Le savoir arrive, mais la sagesse reste en arrière, et, lui, il porte un sein oppressé, traînant sa triste expérience vers le silence de son repos.

« Mais j'entends une fanfare, ce sont mes joyeux compagnons qui m'appellent, eux qui feraient de ma folle passion le jouet de leur mépris. Ne prendrai-je pas aussi en mépris cet éternel radotage ? Tout mon être rougit d'avoir aimé si peu de chose. Faiblesse, faiblesse de s'emporter contre la faiblesse: des sourires de femmes, des pleurs de femmes ! des entraînements plus aveugles, dans un cerveau plus étroit ; les voilà telles que la nature les a faites. La femme est l'homme en petit, et toutes tes passions, auprès des miennes, sont comme la lueur des étoiles à côté du soleil, comme l'eau à côté du vin. — Ici au moins, avec notre nature étiolée, tu n'es rien. Ah ! que ne suis-je caché dans quelque solitude, au fond du lumineux Orient, où la vie a commencé dans mes veines, où mon père est allé tomber sur un champ de bataille du Mahratta, laissant mon enfance orpheline à la merci d'un oncle égoïste ! Que ne puis-je rompre tous les liens de l'habitude, et, libre enfin, errer d'île en île aux portes du jour ! Au-dessus de ma tête, des constellations élargies, la molle splendeur des nuits, un ciel heureux ; devant moi, l'ampleur des ombres tropicales, les bouquets de palmiers, les oasis de délices. Jamais n'y pénètre le marchand, jamais n'y flotte un pavillon d'Europe. Là c'est l'oiseau qui plane au-dessus des forêts lustrées, c'est la liane qui se laisse glisser le long du rocher, c'est la ramure qui plie sous le poids de ses fleurs, c'est l'arbre qui s'affaisse sous le faix de ses fruits. C'est le chaud paradis des îles endormies, au sein du sombre bleu des eaux. Là j'aurais plus de jouissances, il me semble, que sur cette terre de vapeur et de chemins de fer, d'esprits en marche et de pensées fiévreuses. Là je trouverais de l'air pour respirer à pleine poitrine, de l'espace pour dilater à l'aise mes énergies. Je veux avoir une femme de sang sauvage : elle m'élèvera de sauvages enfans ; souples et forts avec leurs muscles d'acier, je les verrai plonger et courir. Ils saisiront par ses poils la chèvre des montagnes ; ils darderont leurs lances au soleil ; ils répondront en sifflant au cri du perroquet ; ils franchiront d'un bond l'arc-en-ciel des ruisseaux ; ils n'useront pas leurs yeux et leurs jours sur de misérables livres.

« Folie, folie ! encore des rêves, de l'imagination : mais je sais que mes paroles sont insensées ; mais je mets plus bas la vieille tête blanche du barbare que la tête blonde de l'enfant chrétien. Moi m'associer à un troupeau de fronts étroits, vides de nos glorieuses acquisitions ; comme une bête ramper dans de bas plaisirs, comme une bête ramper dans de basses souffrances... Non, ce n'est pas en vain que brille le fanal du lointain. En avant, en avant sans repos ! que le grand univers roule incessamment sur les rainures retentissantes du changement. A travers l'ombre du globe, nous sommes emportés vers l'aurore. Mieux valent cinquante années d'Europe qu'un cycle de Cathay ! »

Si je ne me trompe, jamais Byron n'avait trouvé de pareils accens. Les notes passionnées sont bien là, mais il y en a d'autres; il y a même quelque chose de plus que les cordes graves de l'esprit. L'instrument du poète embrasse une nouvelle octave que je pourrais appeler celle de la conscience. Goethe avait le sérieux de l'esprit, c'est celui du sentiment moral qui domine chez l'auteur de *Loksley-Hall.* J'appuie sur ce point parce que Tennyson représente ici un fait d'histoire générale. Autant l'Allemagne est intellectuelle, autant l'Angleterre a toujours été portée à se préoccuper de l'action et de la manière dont il convient d'agir. La littérature de l'Allemagne est riche en théoriciens; la sienne est riche en moralistes. Dans tous les genres, ses écrivains laissent percer des respects ou des mépris plus arrêtés : c'est là leur couleur nationale, c'est là celle des poètes contemporains, et, à ne parler qu'au point de vue de l'art, cela se traduit, dans leurs vers, par une largeur et une richesse de son qui ajoute grandement à leur charme. C'est toujours aux dépens des plaisirs mêmes de l'imagination que l'on a tenté de séparer le beau du bien. Quand un poète s'éprend de l'héroïsme brutal d'un corsaire, je suis choqué si, dans cette grandeur pittoresque, je reconnais l'orgueil ou l'emportement irréfléchi qui chaque jour soulèvent mon dégoût. Les vers que je lis prétendent m'inspirer de l'enthousiasme, et en même temps ils évoquent en moi un sentiment incompatible avec l'enthousiasme : j'entends au fond de mon être comme un chaos de dissonances.

Tel est l'effet que produisent trop souvent et Byron et nos poètes pittoresques. Leur imagination s'amourache follement sans prendre connaissance de leur jugement. Lors même qu'ils ne contredisent pas nos sympathies morales, il ne les touchent pas, il ne les convient pas à la fête. Pour reprendre une métaphore qui me semble plus expressive, Byron n'écrivait que des mélodies passionnées, comme Thomas Moore ne chantait que des mélodies folâtres; leurs successeurs, au contraire, sont des harmonistes. Ils ont fait une conquête à peu près semblable à celle du clair-obscur et des effets de couleur qui ont permis à la peinture de produire des accords avec des nuances, des contours et des jeux de lumière, tandis qu'auparavant elle ne pouvait en produire qu'avec des reliefs et des lignes.

Dans sa *Princesse*, Tennyson ne se présente plus à nous comme un poète lyrique. Cette fois il s'agit d'un récit, moitié réel et moitié féerique, qu'il a intitulé *Macédoine*, et non sans raison, car il s'y astreint peu aux convenances du genre narratif, et, à vrai dire même, il n'en a pas toutes les qualités. Le préambule de son œuvre nous transporte au château de sir Walter Vivian. C'est jour de fête champêtre. Le baronnet a ouvert ses domaines à la foule, et, sur les pelouses du parc, « les patiens professeurs de l'institut voisin amusent les spectateurs du village en leur enseignant des faits ». Il y a séance de physique amusante.

C'est donc la science populaire du XIXe siècle que le poète rencontre « sous les nefs balsamiques des hauts tilleuls ». Dans l'architecture de la villa, c'est la Grèce qu'il retrouve. Dans la bibliothèque, ce sont de vieilles chroniques, remplies de légendes chevaleresques ; dans un coin retiré du parc, ce sont les ruines d'une chapelle du moyen âge, et, au milieu des ruines, la société du château, la tante Élisabeth et Lilia. — On babille à l'aventure. Les jeunes gens s'étendent sur leurs hauts faits de collège. Lilia, « la pétulante Lilia à demi femme, à demi enfant, » parle de l'émancipation des femmes ; son frère parle des petits jeux du soir et des histoires du jour de Noël, que chacun continue à tour de rôle. Rien de plus charmant que ce passe-temps, tous en tombent d'accord, et aussitôt la jeunesse, pour se distraire, entreprend de conter une de ces folles histoires.

A en croire le poète, il n'a fait que mettre en vers cette Iliade improvisée. Comme la résidence de sir Walter, son récit renferme un peu de tout. Le rêve de Lilia en forme le canevas. Il est question d'une princesse du Midi qui veut émanciper son sexe, et qui, pour y travailler, a réuni autour d'elle les jeunes filles des états de son père. — Rien de plus enchanteur que son académie ; rien de plus terrible que l'inscription qui en défend l'accès à tout homme, sous peine de mort. Par malheur, la princesse a été fiancée, dans son enfance, au fils d'un roi du Nord, et le jeune prince, qui ne peut revendiquer autrement ses droits, s'introduit sous un déguisement dans sa retraite. Avec lui, bien entendu, c'est la confusion qui y pénètre ; mais ce serait trahir Tennyson que de donner plus minutieusement le squelette de sa fable, car sa fable n'est nullement son véritable sujet. En réalité, il a voulu laisser libre

champ à son imagination, et il y a réussi. Rien, dans son poème, ne rappelle une allégorie décidée à sermonner la raison. La fantaisie reste fantaisie, et cependant elle ne manque pas de réalité. Les figures fantastiques du poète sont la nature humaine transposée dans une autre clé. On pourra en juger par le passage suivant : c'est celui qui supporte le moins mal la traduction.

La tentative aventureuse du jeune prince a amené une rencontre entre les armées des deux rois. L'orgueil de la princesse ne peut pas pardonner à celui qui a fait crouler ses ambitieuses espérances. Du haut d'une terrasse, elle a assisté au combat, et, après avoir chanté la défaite de ses ennemis, elle descend sur le champ de bataille, où elle aperçoit le corps inanimé du jeune prince. Elle s'arrête. A la fin, elle se laisse émouvoir, et, avec un indicible mélange de dépit et d'attendrissement, elle veut que les portes de son palais s'ouvrent pour tous les blessés, elle veut même soigner le prince de ses propres mains.

« Mais j'étais toujours sans connaissance (c'est le prince qui parle), et souvent elle restait assise près de moi. Parfois, dans un accès de délire, il m'arrivait de saisir sa main, de la serrer avec force et de la rejeter bientôt, comme une vipère, en m'écriant : « Vous n'êtes pas Ida. » L'instant d'après, je lui prenais de nouveau la main, je l'appelais Ida, sans la reconnaître ; je l'appelais bonne et tendre, comme par ironie, je l'appelais cruelle et sans âme, ce qui semblait trop vrai. Et les jours passaient, et, de jour en jour, elle vivait dans la crainte de me voir perdre l'esprit, souvent avec celle de me voir perdre la vie.

« Enfin je revins à moi, mais si affaibli, que j'étais comme à deux doigts de la mort. C'était le soir, une lumière silencieuse sommeillait sur les peintures des murailles. J'entrevoyais des formes sans savoir où j'étais. Je prenais toutes ces figures pour les fantômes étranges du souvenir, pour les visions d'une raison épuisée. Ida aussi me faisait l'effet d'une ombre. La main dans ma main, elle était assise ; ses yeux étaient perlés de rosée ; sa taille m'apparaissait plus arrondie et plus féminine. Je fis un mouvement, je soupirai. Autour de mon poignet je sentis comme des doigts, et sur ma main des larmes. Alors, par excès de langueur et de pitié pour moi-même, les miennes se mirent à couler sur ma face, et tel qu'une fleur qui ne peut s'ouvrir tout entière au soleil, tant elle est trempée par l'orage, mais qui se tourne vers lui comme elle peut, je fixai faiblement sur elle mes regards, en disant d'une voix éteinte : « Si vous êtes ce que je crois, quelque doux songe, je vous demande seulement de vous achever. Si vous êtes cette Ida que j'ai connue, je ne vous demande rien ; mais vous êtes un rêve ; doux rêve, de grâce, soyez complet ! Je mourrai cette

nuit. Penchez-vous et ayez l'air de me donner un baiser avant que je meure! »

« Je n'avais plus de voix. Je gisais, comme un malade en léthargie qui entend ses amis parler de ses funérailles et qui ne peut ni parler, ni bouger, ni faire un signe, mais qui reste affaissé et transi d'un morne effroi. Elle tourna la tête, puis elle s'arrêta, puis elle se pencha sur moi, et un cri jaillit de mon épuisement. La passion ardente s'élança du seuil même de la mort, et mon âme sur ses lèvres se mêla à la sienne. Je retombai en arrière, tandis qu'elle s'échappait de mes bras, brûlante d'une noble rougeur, et soudain sa nature d'autrefois se détacha d'elle, comme une robe qui tombe. Il ne resta qu'une femme plus charmante dans son émotion que n'était autrefois cette autre déesse qui sortit des flots pour conquérir le monde par l'amour, une femme plus séduisante dans son âme que n'était la déesse dans son corps blanc et nu, le jour où elle flottait sur les eaux, le long des rives azurées, sillonnant d'une double lumière et le cristal de l'air et le cristal des vagues, tandis que la troupe des Grâces s'apprêtait à la parer pour un culte sans fin. Il n'aura pas de fin non plus, mon culte pour toi, ô noble femme! Mais elle s'était retirée, sans mot dire, sans jeter un regard en arrière, et moi je m'affaissai, et, tout pénétré d'amour, je m'endormis d'un heureux sommeil.

« Au cœur de la nuit, je m'éveillai. A mon chevet, elle tenait un volume des poètes de son pays, et ses lèvres disaient à demi-voix ces vers :

« Les pétales des fleurs de pourpre se sont endormis, les pétales dorment dans les fleurs d'albâtre. Le cyprès a cessé d'onduler dans les avenues du château ; les nageoires dorées ont cessé de sillonner le bassin de porphyre. La lucciole s'éveille ; éveille-toi aussi avec moi.

« C'est l'heure où la terre, comme une nouvelle Danaé, s'étend sous les étoiles ; ainsi ton cœur s'étend tout ouvert devant moi.

« C'est l'heure où le météore glisse silencieusement au ciel en traçant un sillage lumineux ; ainsi tes pensées glissent et brillent en moi.

« C'est l'heure où le nymphea referme sa corolle sur ses parfums et se laisse glisser au sein du lac. Ainsi referme-toi sur toi-même et laisse-toi glisser en mon sein pour te perdre en moi. »

« Je l'entendis tourner la page : elle trouva une suave et courte idylle, et, d'une voix aussi basse, elle se mit à la lire... tandis que je l'écoutais en fermant les yeux. Je les rouvris ; ses traits étaient pâles, sa poitrine était grosse de soupirs ; ses lèvres pleines avaient perdu leur orgueil, ses yeux avaient adouci leur éclat, et sa main tremblait, comme sa voix. Elle avait peine à parler. Elle dit qu'elle le savait bien : elle avait manqué d'humilité, elle avait manqué de tout, tout ce qu'elle avait fait était comme un bloc de pierre resté dans la carrière. Pourtant elle ne pouvait pas, non, elle ne pouvait pas se donner à un homme qui n'aurait que mépris pour le but qu'elle avait poursuivi, pour les droits de son sexe!... Elle me priait de ne pas juger la cause des femmes d'après elle, qui l'avait si indignement soutenue, qui, dans la science, avait moins cherché la vérité que le moyen de s'élever elle-même... Elle m'avait soigné pendant des semaines, et, en peu de temps, elle avait beaucoup appris.....

C'étaient en partie les mauvais conseils qui l'avaient égarée; elle n'était qu'une petite fille. « Ah ! folle, folle que j'étais, et j'ai fait de moi une reine de parade ! »

« La voix lui manqua, et son front retomba dans ses mains, et son grand cœur repassa les fautes de son passé avec une douleur silencieuse que je n'osai pas interrompre. La nuit régnait au dehors, et elle était encore immobile, lorsque, du milieu des acacias, une voix commença à bégayer à l'approche du jour. C'était un oiseau qui s'éveillait pour donner la becquée à ses petits, et dont la gorge humide de rosée appelait la lumière. Elle fit un mouvement, et le volume roula à ses pieds.

« — Ne blâme pas trop ton passé, lui dis-je, ne blâme pas trop les fils des hommes et leurs lois barbares ; elles ont été les erreurs d'un monde encore grossier. A l'avenir, tu auras un compagnon pour t'aider dans ta tâche : tu le trouveras en moi, qui sais que la cause de la femme est celle de l'homme. Ensemble ils s'élèvent ou s'avilissent. Celle qui sort du Léthé pour gravir, avec l'homme, les degrés resplendissans de la nature, partage avec l'homme ses jours et ses nuits ; avec lui, elle marche à une même destinée. C'est elle qui forme dans sa main la jeune planète ; si elle est de nature petite et mesquine, comment les hommes pourraient-ils grandir ? Mais renonce à travailler seule. Notre position est beaucoup. Autant qu'il est en nous, nous travaillerons à deux, pour le frère comme pour la sœur, en travaillant pour elle, en l'aidant à se dégager des végétations parasites qui semblent la soutenir, et qui ne font que la courber vers la terre.

« Nous tâcherons de lui faire du large, pour que tous les germes que Dieu a mis en elle puissent s'épanouir, pour qu'elle s'appartienne à elle-même, en pleine propriété, maîtresse de se donner ou de se refuser, de vivre, d'apprendre et d'être tout ce qu'elle peut être et devenir, sans sortir de sa nature de femme. Car la femme n'est pas un homme ébauché, mais un être différent ; si nous la rendions semblable à l'homme, il faudrait voir mourir l'amour et ses suavités. Son harmonie n'est pas un même son répété, elle est l'accord de deux sons qui se ressemblent sans se confondre. Avec le temps cependant et de longues années, le compagnon et la compagne sont destinés à se rapprocher de plus en plus. Lui, il croîtra en douceur et en élévation morale, sans perdre les muscles qui se tendent pour lutter : de son côté, elle acquerra une intelligence plus ample, sans perdre ses instincts de mère, sans que la pensée étouffe en elle les grâces enfantines. Homme et femme toujours, ils iront toujours s'unissant davantage, jusqu'à ce qu'enfin elle s'adapte à lui, comme une musique parfaite à de nobles paroles. C'est ainsi que, côte à côte, je les vois à l'horizon du temps, assis comme deux jumeaux dans la splendeur de leurs facultés, recueillant la moisson du passé et semant l'avenir, distincts dans leur individualité, se vénérant l'un l'autre, et se respectant eux-mêmes. Puissent ces espérances se réaliser ! »

« Elle répondit en soupirant : « J'ai bien peur qu'elles ne se réalisent pas. »

« — A nous au moins de les symboliser dans notre propre vie, et que pour nous périsse cet orgueilleux mot d'égalité, puisqu'à lui seul chaque

sexe n'est qu'à moitié lui-même, et que, dans toute véritable union, il n'y a plus d'égal ni de supérieur. L'un apporte ce qui manque à l'autre, et tous deux, enveloppés l'un dans l'autre, ils produisent à deux l'être unique et parfait, le cœur à deux battemens dont la palpitation fait la vie. »

« Elle reprit en soupirant : « Le même rêve que j'ai fait autrefois ! Quelle femme a pu vous apprendre toutes ces choses ? »

Le dernier volume de Tennyson (*In Memoriam*) se détache encore plus que *la Princesse* de ses productions antérieures. Publié sans nom d'auteur, il se compose d'une suite d'élégies, ou du moins de courts fragments, tous écrits dans le même mètre et tous consacrés à la mémoire d'un ami mort en 1833. Cet ami du poète, cet homme *qui lui semblait à demi divin*, était un fils de l'historien Hallam. Bien certainement c'était un beau caractère. On le sait sans l'avoir connu, et on est fier qu'il ait existé une nature assez noble pour inspirer de tels regrets, comme on se plaît à l'idée qu'il s'est rencontré une nature assez noble pour les ressentir.

Plus d'une fois déjà le chagrin avait servi d'inspiration. On connaît les recueils de Pétrarque et de Victoria Colonna. A côté de celui de Tennyson, ils font quelque peu l'effet d'une série d'amplifications sur un thème unique. Je ne prétends pas positivement que les deux poètes italiens se soient donné froidement un sujet à paraphraser ; mais, par rapport à nous, ils avaient bien peu la faculté de distinguer leurs sensations les unes des autres. En d'autres termes, les variations successives que la douleur pouvait parcourir en eux, sous l'influence des circonstances passagères, étaient tellement imperceptibles pour leur oreille, qu'ils semblent n'avoir guère entendu qu'un son monotone et continu. Chez Tennyson, au contraire, chaque morceau porte l'empreinte d'une émotion qui s'est bien définie pour lui, et qui a eu son heure spéciale. Dans son ensemble, *In Memoriam* est comme l'histoire des phases nombreuses qui se sont succédé dans une même affliction. Pour enfanter une pareille œuvre, il a fallu ce qui ne se rencontrera peut-être pas une seconde fois : une puissance tout exceptionnelle d'affection, à côté d'un esprit éminemment habitué à s'étudier ; il a fallu surtout un être d'élite haute-

ment capable de garder une impression reçue, sans cesser pourtant de rester impressionnable et ouvert à tout.

Au premier abord, plusieurs de ses confidences ne sont pas sans obscurité, et la subtilité de certains passages pourrait même faire croire à des *concetti*. Ce serait à tort, je pense, que l'on s'arrêterait à cette interprétation. Pour quiconque sait les combinaisons étranges que le vent, les bruits et les nuages peuvent former avec une pensée dont on est obsédé, l'œuvre entière est d'une vérité qui ne permet guère le doute. Quand il y a faute, c'est plutôt l'expression qui est coupable. Dans les morceaux où l'imagination a évidemment repris le dessus, le grand artiste se retrouve avec toutes ses qualités de style. Parfois seulement il s'est moins surveillé. Ses taches, du reste, sont peu importantes. Ce qui reste dans le souvenir, après avoir lu *In Mémoriam*, c'est une émotion recueillie et une admiration pleine de charme. — Les vers du poète n'ont rien de déchirant, rien qui crie ou sente le spasme. Le chagrin est profond ; il dit : « Je souffre » ; il répond à toutes les fausses consolations : « Je souffre ; pour moi, tout va mal. » Jamais il ne dit : Hors de moi tout est mal. La secousse éprouvée ne sert qu'à faire ressortir la force de l'esprit qui n'a pas perdu l'équilibre.

« Je sais, je crois avec celui dont la harpe accompagne sur tant de cordes sa voix vibrante, que sur le marchepied de leur propre mort les hommes peuvent s'élever à des hauteurs plus hautes. — Mais comment se transporter assez dans l'avenir pour apercevoir un gain dans sa perte ? — comment étendre le bras, par delà les années, pour recueillir le fruit lointain des larmes ? — Que l'amour et la douleur s'enlacent pour ne pas être engloutis tous deux, que les ténèbres gardent leur sombre lustre ! Ah ! il est plus doux de se griser de sa perte, de danser et tourbillonner avec la mort. — Plutôt cela que de permettre aux heures victorieuses de railler le résultat d'un long amour et de dire : « Voyez l'homme qui a aimé et qui a perdu ce qu'il aimait ; — mais de tout ce qu'il était, rien ne reste. »

Toujours il semble que le poète ait ainsi deux âmes. A côté de celle qui a la fièvre, il y en a une autre qui l'écoute, qui sait tout ce qu'elle savait la veille, qui ne laisse passer aucune exagération qu'elle aurait à renier le lendemain. — On sent une robuste santé morale, même sous les impressions fébriles, comme dans

la pièce suivante, entre autres ; elle exprime un sentiment bien vieux, pourtant elle est bien neuve. En nous racontant comment la douleur voit toute la nature s'assombrir de son deuil, les poètes jusqu'ici n'avaient retracé que la folie passagère d'un moment, le trouble du malade qui éprouve cette hallucination et qui en est dupe. Rien de pareil ici.

« O désolation ! cruelle compagne, prêtresse des caveaux de la mort, que murmure ta voix mêlée d'amertume et de douceur ? Que disent tes lèvres mensongères ? — Les astres, murmure-t-elle, roulent aveuglément ; un voile se trame à travers le ciel ; des lieux désolés sort un cri de douleur ; une plainte s'exhale du soleil qui se meurt, et la nature, le vain fantôme s'arrête ; sa voix avec toute sa musique n'est qu'un creux écho de la mienne ; elle-même est une forme creuse aux mains vides.— Écouterai-je donc cette chose aveugle qui me parle, la ferai-je habiter avec moi comme mon bien, ou l'étoufferai-je, comme un vice du sang, sur le seuil de l'esprit ?

Le morceau suivant est adressé au vaisseau qui rapportait en Angleterre les restes d'Arthur.

« Si quelqu'un venait m'apporter la nouvelle que tu as touché terre aujourd'hui ; si, en m'avançant sur le quai, je t'apercevais à l'ancre, au port ; si, debout, tout enveloppé dans mon chagrin, je voyais tes passagers l'un après l'autre descendre légèrement sur la rive en agitant la main vers leurs amis, et si, au milieu d'eux, venait à paraître l'homme qui me semblait à demi divin, et qu'il accourût loger sa main dans la mienne, en m'adressant mille questions d'amitié, et que, moi, je lui contasse ma désolation et le malheur qui a frappé ma vie, et qu'il s'apitoyât sur mon sort, en s'étonnant de ce qui me trouble l'esprit, et que je n'aperçusse cependant nulle trace de changement, nul indice de mort sur ses traits, mais qu'il me parût tout entier le même, pour moi tout cela n'aurait rien d'étrange ! »

A l'incrédulité et à la stupeur succèdent les souvenirs, les regards jetés en arrière, puis d'autres regards jetés en avant, en haut. Les questions inquiètes adressées à la tombe, l'effort de l'esprit pour suivre au delà celui qui n'est plus ici-bas, les pensées qui cherchent à deviner sa destinée, viennent donner aux accens de l'affection froissée une nouvelle solennité. Comme le chagrin, d'ailleurs, tous ces sentiments à demi religieux sont, en quelque sorte, tissés de mille fibres. L'espérance n'a rien de cette confiance banale qui veut dire seulement que l'âme désire revoir

ceux qui lui étaient chers, et qu'il n'y a plus de place, en elle, pour le doute. Tout ce que la réflexion et la nature ont jamais pu murmurer à l'esprit pour le désespérer, Tennyson l'entend et nous le fait entendre : s'il espère, c'est qu'il entend autre chose.

« Mais voyez, nous ne savons rien. Je puis seulement avoir foi qu'un jour, à la fin, tout aboutira pour tous au bien, que chaque hiver se terminera par un printemps. Ainsi est mon rêve ; mais que suis-je ? un enfant qui gémit dans l'obscurité, un enfant gémissant pour la lumière, et sans autre langage que des gémissemens. »

Toute cette partie du recueil est magnifique. Peu à peu on voit reparaître le calme. L'imagination et la pensée reprennent leur ressort; elles ont besoin de s'exercer, et elles s'arrangent pour faire une place au mort, pour le mêler à toute leur activité. L'œuvre enfin se termine par une sorte de chant de reconnaissance, je dirais presque par un hymne d'allégresse qui n'est cependant composé que de tristesses. Le poète bénit le chagrin qui a fait pénétrer plus avant en lui son affection.

« Connu et inconnu, humain et divin, avec des mains, des yeux et des lèvres d'homme, avec une vie céleste qui ne peut mourir, — à moi, à moi pour toujours, pour toujours à moi. Étrange ami, passé, présent et à venir, — plus profondément aimé, plus obscurément compris ; — vois, je rêve un rêve de triomphe pour le bien, et je mêle tout l'univers avec toi. »

Je le dirai de propos délibéré, je ne sache pas de livre qui laisse une idée plus immense de la nature humaine. Les conceptions de certains penseurs font entrevoir l'infini dans les capacités de l'esprit ; le livre de Tennyson le fait entrevoir dans les facultés morales. On pourrait faire de ce livre-là sa bible. La soif de la justice et de la droiture, le besoin de toujours monter, d'aller de l'élevé au plus élevé, le respect de soi et des autres, y atteignent à un sublime auquel l'âme humaine n'était pas encore arrivée, ou du moins qu'elle n'avait jamais trouvé moyen de traduire en paroles. Après avoir lu *In Memoriam*, on ne voit plus surtout où peut s'arrêter la puissance d'admirer, de préférer, d'éprouver de ces attachemens et ces respects qui signifient que l'on distingue souverainement une chose de toutes les autres. Peut-être quelques extraits auront-ils plus d'éloquence que mes éloges.

« Ton esprit, avant notre fatale séparation, allait sans cesse de l'élevé au plus élevé, comme monte vers le zénith la flamme de l'autel, comme à travers l'élément grossier remonte l'élément plus subtil. Mais tu t'es changé en quelque chose d'étrange, et ma pensée ne peut plus suivre les liens qui relient les phases nouvelles de ton être. Cloué sur la terre, je ne puis plus participer à tes transformations. Rêve insensé ! que ne peut-il pourtant s'accomplir ? Que ne m'est-il possible de me faire des ailes de ma volonté, pour franchir, d'un bond toutes les gradations de vie et de lumière, et pour prendre pied, d'un coup, à tes côtés ? car, bien que ma nature cède rarement à cette vague frayeur qui s'attache pour nous à la mort, bien qu'elle ne s'épouvante pas des gouffres d'en bas, des gémissemens qui montent des champs de l'oubli, — souvent cependant, quand le coucher du soleil enveloppe la plaine, j'aperçois en moi un trouble secret, une sorte de spectre qui me glace : la pensée que je ne marcherai jamais plus de pair avec toi, que j'aurai beau me hâter, l'âme toujours en haut, vers les merveilles où tu seras arrivé ; que, sans te rejoindre pendant les siècles des siècles, je serai toujours une vie en arrière...

« Est-ce bien vrai ? Désirons-nous que les morts soient près de nous, à nos côtés ? N'est-il nulle faiblesse que nous tenions à voiler, nulle bassesse secrète qui ait peur au fond de notre être ? Lui dont l'approbation était le but de mes efforts, dont le blâme m'inspirait tant de respect, faudra-t-il qu'il voie à nu quelque honte cachée qui me fera baisser dans son amour ? Craintes menteuses, je fais insulte à la tombe. L'amour sera-t-il condamné pour avoir eu trop peu de foi ? La mort est grande ; la sagesse doit être son partage. Que les regards des morts me pénètrent d'outre en outre ; soyez près de nous quand nous montons ou quand nous tombons. Comme Dieu, vous suivez l'orbite des heures avec des yeux autres et plus vastes que les nôtres. Il y a en vous de quoi nous comprendre et nous excuser tous. »

Malheureusement, toutes ces traductions ne traduisent pas. On parvient à rendre des idées ; mais comment rendre le magnétisme d'un morceau dont la valeur réside dans l'émotion où il jette le lecteur ? L'effet produit dépend de trop de choses : il dépend de l'allure de la phrase qui vous transmet un mouvement plus ou moins pressé ; il dépend des multiples sensations que chaque mot évoque à la fois d'après les diverses situations où on est habitué à l'entendre employer.

En général, je doute que Tennyson puisse jamais être pleinement apprécié à sa valeur dans une langue étrangère, et je viens d'en dire la raison : c'est qu'il n'exprime pas des idées. Comme nous l'avons vu dans sa *Princesse*, il pense en *a parte ;* il a fallu certainement qu'il pensât beaucoup pour envisager, comme il le

fait, le rôle de la femme ; mais, pour lui, l'heure de la poésie n'est pas celle des jugemens. Les jugemens, chez Tennyson, se trahissent seulement par la direction et l'intonation qu'ils donnent à son imagination. De tous les poètes dont je me souviens, il est celui qui reste le plus constamment en dehors du domaine de l'esprit. C'est pour cela même qu'il est plus que d'autres le poète de l'Angleterre contemporaine.

On a dit qu'un peu de raison conduisait au doute et que beaucoup de raison ramenait à la foi. Il semble aussi qu'un peu de réflexion éloigne les peuples et les hommes de la poésie spontanée et que beaucoup de réflexion les y ramène. Les premiers chantres de la Grèce étaient tout instinctifs ; ils épanchaient leurs sensations avec la logique irréfléchie de l'entraînement, et ils nous séduisent encore comme le visage ouvert de l'enfance. Après eux sont venus les hommes de poids et de mesure, les poètes méthodiques de Rome et de l'Europe du XVIIIe siècle. Il y avait progrès sans doute dans un sens, car si l'enfance est sans artifice, c'est parce qu'elle est sans parti pris, sans règle et sans direction. Les raisonneurs au moins savaient ce qu'ils voulaient ; ils étaient donc plus avancés sous le rapport de l'intelligence, mais le don de plaire, et de plaire toujours, par delà le règne d'une mode, qu'en avaient-ils fait ? L'esprit, hélas ! avait étouffé la sensibilité poétique. En apprenant à s'exercer, il semblait avoir appauvri l'âme humaine, et l'art des vers était devenu une chose sans nom, à peu près comme un concerto qui prétendrait raconter une histoire. Il s'était condamné à une infériorité réelle, en se bornant à orner des idées, c'est-à-dire en voulant faire, pour le faire avec moins de précision, ce que la prose et la philosophie excellent à accomplir. S'il s'était réservé une spécialité, ce n'était guère que celle des badinages et des jeux d'esprit qui ne sont pas la plus noble occupation de la raison.

En pensant davantage, on s'est enfin dégrisé de cette erreur. Il y a eu un effort européen pour rendre à la poésie une supériorité à elle, en la rapprochant de la peinture et de la musique. Autour d'une donnée fournie par la réalité, le peintre évoque en esprit d'autres données, de nature à compléter avec elle un tableau. A un son qu'il entend, le musicien répond lui-même par d'autres sons qui forment avec lui un ensemble de vibrations heureuses

de se rencontrer et capables d'impressionner toutes à la fois l'esprit et l'oreille sans se nuire. Les poètes aussi ont cherché à se faire une langue à part pour communiquer des faits d'âme entièrement distincts des résultats de la pensée.

Le romantisme, si je ne me trompe, n'a pas voulu dire autre chose. Seulement, il faut le reconnaitre, en France comme en Allemagne, il s'est trop contenté de retourner en arrière, pour revenir à la sensation primitive. En retrouvant le don d'entraîner et d'avoir de la fougue, il a trop perdu celui de garder son sang-froid. Ce n'était pas là un vrai progrès; cela du moins n'indiquait point un accroissement de facultés. Sentir parce qu'on ne réfléchit pas, ou réfléchir parce qu'on ne sent pas, c'est toujours ne faire qu'une chose à la fois. L'un n'est pas plus difficile que l'autre; l'un, comme l'autre, est l'apanage des natures ordinaires, qui jugent parfois avec bon sens, quand elles ne s'occupent qu'à juger, mais qui n'ont plus que des passions dès que leurs passions sont en jeu. Le difficile, c'est d'avoir des sensations sans perdre le bénéfice de ses réflexions, c'est d'être ce que ni les poètes primitifs ni ceux du XVIIIe siècle n'avaient été : un esprit critique dans une nature impressionnable.

Si je me suis étendu sur Tennyson et sur la poésie contemporaine de l'Angleterre, c'est que j'ai cru y reconnaître l'avénement d'un nouvel ensemble d'aptitudes. Sans doute, ces aptitudes existaient en germe bien avant notre siècle, plus d'une fois même elles s'étaient montrées. Récemment elles ont réussi à créer pour elles un genre poétique qui procédât d'elles, et qui cherchât toute excellence dans la perfection avec laquelle il répondrait à leurs besoins. Keats et Wordsworth, Coleridge et Southey avaient commencé, d'autres ont continué. Browning, et, avec lui, les contemplateurs, comme Bailey et Edmund Read, réfléchissent en mêlant à leurs réflexions un fonds d'émotion qui en modifie la température. Tennyson, et, avec lui, les talens lyriques comme mistress Browning et bien d'autres, ne s'abandonnent à leurs impressions que sous la surveillance d'une raison fort rassise.

Le mérite de Tennyson, entre tous ces derniers, c'est d'impliquer plus de pensée et d'être en outre plus purement poète. Il n'a pas seulement trouvé un clavier qui n'était pas celui de l'esprit; il sait ne mêler à ses notes aucun son d'une autre nature.

Comme d'autres ont la majesté et la puissance, il a la suavité, la tendresse et le sublime de l'élévation morale. Les facultés affectueuses sont sans cesse éveillées chez lui, et c'est avec leurs sympathies et leurs impressions qu'il excelle à composer des morceaux d'ensemble, à la fois riches et simples. Avant tout, ses vers sont empreints d'une grâce que je comparerais volontiers au mélange d'aisance et de tenue qui rend quelques femmes du monde si séduisantes. Les unes ont du naturel sans dignité, les autres ont du *comme il faut* sans abandon. Ainsi des poètes : les uns ont des airs d'énergumènes, parce qu'ils chantent uniquement l'humeur du moment, l'espèce de dérangement qu'ils n'ont pu éprouver qu'un instant; les autres semblent morts, parce qu'ils traduisent géométriquement une conception sans actualité, l'opinion qu'ils peuvent garder à tout instant des choses. Tennyson, lui, sait combiner dans une juste proportion ce qui passe et ce qui demeure. Sans exagération comme sans cérémonie, il prend par où elle se présente l'inspiration qui lui vient, ou plutôt il la laisse se dérouler à sa guise. Mais, en suivant sa pente, elle s'étend peu à peu, comme un fleuve qui reçoit des tributaires, et pourtant elle ne cesse jamais d'être précise. Tennyson a une incroyable finesse d'oreille, il est un maître pour frapper juste.

La justesse et la souplesse sont également ce qui distingue son langage poétique. Mieux que personne il a réalisé, dans de petits cadres, l'idéal du style, qui est comme le complément nécessaire de la poésie nouvelle. Sous le règne des systèmes, le style aussi était systématique; les poètes s'imaginaient que chaque locution et chaque cadence rhythmique avait sa valeur absolue, et ils étaient assez portés à employer, à tout propos, les images qui leur semblaient la dignité. Le grand souci, au contraire, de Tennyson est de ne rien employer hors de propos. Il a la conscience du goût. Sa couleur varie suivant les formes qu'il peint ; la coupe de son vers et l'allure de sa phrase se mettent naturellement en accord avec le souffle plus ou moins saccadé du sentiment qu'il exprime. Avec plus de complexité que les poètes grecs, il a ce qui les distingue dans leurs meilleurs morceaux : il est homogène et harmonieux. Chacune de ses pièces est un groupe de détails qui lancent des rayons dont le propre est de converger dans l'esprit pour y reconstruire une même image.

Parlerai-je maintenant de ce qui leur manque? Les qualités mêmes du poète pourraient le faire deviner : Tennyson a l'haleine courte, il est incapable d'un effort prolongé. Il ne faut pas attendre de lui de vastes combinaisons ; mais ce qu'il ne peut pas, il ne le tente pas. Son talent obéit docilement à sa nature, et l'esprit aime à s'arrêter sur ses œuvres, comme il se plait à envisager la planète qui rayonne parce qu'elle reste admirablement dans son orbite.

On peut dire ainsi de lui, ce qui est vrai de tous les hommes supérieurs, que les facultés qu'il n'a pas lui sont aussi utiles que celles qu'il possède. Si les cordes de son instrument cessent vite de vibrer, c'est à cela même qu'elles doivent leur justesse, car c'est cela qui les rend toujours prêtes à répondre au moindre souffle.

(*Revue des Deux Mondes,* 15 juillet 1851.)

II

ALFRED TENNYSON

IDYLS OF THE KING (IDYLLES DU ROI)

Nous commençons tous par être, quelque peu, comme le paysan qui reste fort indifférent aux beautés naturelles du plus beau site, mais qui ouvre de grands yeux ébahis devant un jardin tout encombré de rocailles, de chinoiseries, et de malheureux arbres bien savamment défigurés par la main de l'art. Nous naissons tous esclaves des faux dieux, esclaves d'une préoccupation qui ne nous permet pas, en fait de littérature, de reconnaître et de goûter ce qui a vraiment la puissance de nous charmer. Nous ne sommes frappés que par la force et l'adresse, par la difficulté vaincue, par ce qui nous donne l'idée de la supériorité que nous ambitionnerions le plus pour nous-mêmes, celle qui consiste à pouvoir et à savoir faire à volonté tout ce que l'on peut désirer. L'idéal de la jeunesse, c'est l'avocat qui est habile à plaider toutes les causes, c'est le contraire même du génie qui n'est émouvant que parce qu'il est lui-même ému. Exprimer un sentiment, quand on l'éprouve, quel mérite y a-t-il à cela? Toujours cette idée de mérite vient se jeter à la traverse de nos impressions pour nous condamner à préférer ce qui nous éblouit à ce qui nous plairait. Il faut être déjà vieux, du moins au moral, il faut avoir fait longtemps l'expérience de soi-même et s'être péniblement lassé de son vice originel, pour pouvoir surtout apprécier la poésie parfaite, la poésie dont le mérite est d'être souverainement propre à causer des impressions sympathiques, sans mélange d'aucun froissement et d'aucune fatigue.

Et cependant, pour durer, il n'y a rien, après tout, comme les œuvres achevées et pleinement satisfaisantes. Ce n'est pas que je veuille déprécier la poésie énergique qui saisit et suggère, qui trouble, en forçant les facultés à s'ouvrir de nouveaux horizons, et qui, par là même que le poète est en travail d'enfantement, ne peut manquer d'être rugueuse et incomplète à plus d'un égard. Pour ma part, je serais peut-être plus attiré vers cette espèce de poésie, et, en tout cas, je crois que c'est elle qui a, pour commencer, le plus grand rôle à jouer. Elle est un pouvoir; elle contribue bien plus au développement des contemporains. Mais un temps vient où les hommes se trouvent être plus ou moins initiés aux sentiments que son mérite était de révérer; un temps vient où, par suite d'un revirement moral, ils sont plus susceptibles d'être choqués par ce qu'elle a de poignant ou par ce qu'elle laisse à désirer, sous le rapport de la grâce; et elle passe comme un ouvrier qui a fini sa tâche. En définitive, les âmes restent non pas à la force, mais à la beauté. Ceux qui ont reçu le génie dominateur sont les rois de leur époque; ceux qui ont le don d'inspirer l'amour ont pour eux l'avenir.

C'est une de ces œuvres parfaites d'exécution et dictées par une inspiration absolument délicieuse que l'Angleterre a le bonheur d'avoir reçue de Alfred Tennyson. Avec le pauvre Keats, le rossignol qui mourut si jeune, et en regrettant la vie, Alfred Tennyson est peut-être le poète le plus artiste que l'Angleterre ait jamais eu. Au fond, ce n'est ni le mot lyrique, ni le mot dramatique qui pourrait caractériser l'essence de son talent : il a souvent exprimé la passion dans ce qu'elle a de plus intense et de plus désordonné. Il excelle à créer des caractères animés d'une vie à eux; mais, quant à lui personnellement, ce qui lui dicte ses vers, ce n'est pas le besoin d'épancher les sentiments qu'il éprouve comme homme, pas plus que celui de représenter, par des types, les mobiles qu'il a pu voir à l'œuvre dans ce monde. Il est, avant tout, un rêveur de doux rêves; il aime la poésie à cause des jouissances qu'elle procure; il l'aime pour le seul délice de savourer les tableaux qu'elle fait passer devant l'esprit.

Seulement j'ai peur de ce mot d'artiste que je viens d'employer : car, en général, le sentiment artistique, comme on l'entend, n'est qu'un sentiment d'ouvrier; c'est l'instinct qui se plaît à

façonner, c'est quelque chose qui tient moins de l'émotion involontaire que du savoir-faire et du plaisir de l'action, de ce plaisir que nous éprouvons à exercer nos forces et à nous servir habilement de notre savoir pour accomplir nos volontés. Chez Tennyson, au contraire, il n'y a nul effort, il trouve sa poésie en ayant l'âme tranquille, et en regardant ce qui se reflète et se joue à sa surface. Il a pensé, il a senti; mais, à l'heure qui est celle du poète, il n'a plus de volonté ni de raison qui dictent une tâche à ses facultés et un ordre à ses idées. Comme la terre, après une ondée d'été, il laisse monter vers le ciel les émanations de tout ce qui est en lui. Dans une sorte d'indolence il se borne à suivre des yeux ces vapeurs qui s'élèvent, au gré du soleil, et qui, au gré des vents et de la lumière, vont former, au zénith de son esprit, leurs constructions aériennes, leur mode de formes imprévues, colorées de teintes d'opale, de rubis et d'émeraudes, leur poème inépuisable tout composé de mirages, d'allégories et de souvenirs transfigurés.

Cela ne signifie point que le travail n'entre pour rien dans les vers de Tennyson ; je croirais volontiers qu'après coup il polit et achève, avec une susceptibilité scrupuleuse. Mais je ne sache pas de poète à qui l'inspiration semble arriver si naturellement. Il n'a pas besoin de se mettre en frais d'invention. On pourrait presque dire qu'il n'y a pas, chez lui, de conception première indépendante de l'exécution, pas d'idée qui ait d'abord été adoptée pour servir ensuite de thème à des développements poétiques. L'admirable fini de la forme et la franchise de l'inspiration qu'elle rend avec une exquise netteté proviennent de la même cause, d'une nature si délicatement impressionnable et si exempte des prétentions et des préoccupations qui pourraient gêner ou fausser ses cordes sensibles, qu'elle a toutes les justesses : la justesse de l'œil et de l'intelligence, la justesse de l'oreille et du doigté, la justesse du sens moral et de l'imagination.

Tout sujet est bon pour Tennyson ; le sujet, n'importe, il n'a que faire de frapper par l'étrangeté ou la puissance de ses créations. Il est toujours sûr de nous ravir par l'indicible précision de sa touche, par la finesse de couleur et la délicatesse de contour avec lesquelles il sait rendre la physionomie et la qualité propre des choses les plus simples, de la joie, de la tristesse, de l'inno-

cence, de l'amour, que sais-je? Il entend pousser l'herbe et murmurer dans les âmes leurs plus petites voix; il connaît exactement la lueur intermittente qui fait miroiter ses deux couleurs dans la goutte de rosée, ou le geste qui trahit chaque émotion. Il donne, sans se tromper d'un millième de ton, l'accent de chaque sentiment ou la note qui répond à chaque espèce de sympathie. A cela, il joint un instinct musical non moins remarquable; ou pour mieux dire, il est encore plus musicien que peintre, plus lyrique que descriptif. Et je ne parle pas seulement du tact et du sybaritisme de son oreille, quoique évidemment il compose tout haut, et qu'il soit très sensible aux effets de sons, aux mots qui se répètent ou se modulent; il a, en plus, une sensibilité musicale sans laquelle on ne parviendrait pas à s'expliquer comment il a jamais pu composer, comment il a jamais songé à composer des morceaux aussi insaisissables comme sujets et aussi incompréhensiblement fascinateurs que sa *Mariana*, par exemple.

Il aime la musique que les sentiments font dans l'âme en se déroulant; il aime jusqu'à celle que font la douleur et le délire du chagrin, avec leurs idées qui obsèdent et reviennent sans cesse, qui vont, en se heurtant à tous les coins de notre être, éveiller des échos sans fin, des gammes fuyant dans le lointain, des variations bizarres toujours ramenées à un même refrain et à un même rhythme. Bref, c'est le musicien en lui qui s'empare de toutes les impressions amassées dans son esprit; et quel que soit son thème, les pensées qui lui viennent forment, d'elles-mêmes, une fraîche et souple mélodie, une partition à la fois complète et simple, sans maigreur et sans excès, sans un passage pénible qui fatigue, sans un vide qui laisse le temps de désirer autre chose. L'Angleterre a d'autres poètes qui ont le bras plus fort pour tendre l'arc d'Apollon et pour vous laisser avec une flèche dans l'âme. Tennyson, pour sa part, possède plus que personne le secret de contenter pleinement : on est tout enveloppé par sa poésie, et on ne regarde pas au delà; on est inondé de repos, comme si l'on était bercé sur une nacelle par une tiède soirée d'été, et bercé au milieu d'un lac magique qui renverrait à l'œil indolent la douceur de ce qui est doux et la splendeur de ce qui rayonne.

C'est qu'aussi à la source de ce génie rêveur il y a je ne sais quelle volupté spirituelle. Tennyson se plait à être charmé, ou

plutôt c'est une organisation éminemment capable d'impressions de jouissance, à qui ses souvenirs tissent plus souvent de beaux rêves que notre propre mémoire, avec sa lie morose, ne nous en envoie à nous-mêmes.

Ses deux premiers recueils étaient comme remplis d'aquarelles dessinées en voyage pour garder l'image des sites féeriques ou des figures ravissantes qu'il avait inopinément rencontrées dans les champs Élysées de l'imagination. Ce qu'ils faisaient passer sous les yeux, c'était une fraîche série de fantômes de femmes : la rieuse Léliane, la chaste Isabelle, Adeline la rêveuse, « qui n'est pas de la terre et qui pourtant est à peine du ciel », tous les types enfin de grâce ou de majesté féminine qui s'étaient enfantés dans la pensée du poète. C'était l'enivrante vision qu'avaient évoquée en lui les *Mille et une Nuits*, ou l'étrange hallucination que lui avaient donnée les Mangeurs de lotus. C'était l'étonnement qu'il avait senti devant saint Siméon Stylite, éternellement debout sur sa colonne, ou devant l'infatigable Ulysse, reprenant dans sa vieillesse ses courses aventureuses. C'était sainte Agnès voyant le ciel s'ouvrir et enviant pour son âme la blancheur des tuniques des anges, ou c'était la noble et chaste Godiva, qui, pour obtenir de son brutal époux la révocation d'une taxe inique, passait nue à travers les rues de Coventry dont toutes les fenêtres s'étaient fermées par respect.

Le poème qui suivit ces deux recueils était un rêve sorti par la porte d'ivoire, le rêve moitié folâtre et moitié grave qui lui était venu au bruit des plaidoiries que tant de jolies lèvres prononçaient autour de lui en faveur des droits de la femme. A côté des jeunes filles qui voyaient en esprit la grande destinée de leur sexe, il avait vu lui-même un pays de nuages, un couvent de nymphes et d'amazones, où passait et repassait une jeune princesse qui, pour plaire à son propre héroïsme, avait juré de consacrer sa vie, loin des hommes, à de nobles travaux et à de nobles récréations, sans savoir qu'un jour sa tendresse de femme l'éveillerait de son orgueilleuse ivresse.

Ce qu'il y a de suavité dans cette poésie, et je parle en général des créations de Tennyson, ne saurait être compris que par ceux qui l'ont senti. Ses vers sont une quintessence de tous les parfums, les rayons, les formes et les qualités qui possèdent un

prestige pour nous attirer : c'est la terre, non pas spiritualisée, non pas idéalisée, mais purifiée de ce qui sent trop le limon, la laideur et la corruption, de tout ce qui tache, dégoûte, et fait ombre. Rien n'est défiguré ; la douleur est là comme la joie, le mal comme le bien ; seulement chaque chose se présente par son côté sympathique, par la parcelle d'or qui y est mêlée ou par la paillette de lumière qu'y allume le soleil.

Tout cela d'ailleurs ne tombe jamais dans la fadeur ni dans la sensualité, car la pensée soutient la grâce et la conscience jette toujours sa note sérieuse au milieu des mélodies heureuses. Et, en vérité, une grande partie du plaisir que causent les vers de l'écrivain tient à l'attrait qu'on éprouve pour l'homme. Sans trop s'en rendre compte, on devine combien il entre d'innocence et de vraie droiture dans cette volupté apparente. Il faut une âme bien dégagée d'amour-propre et d'égoïsme, il faut avoir bien de l'abnégation et de l'oubli de soi-même pour être si capable de jouir, d'admirer, de sympathiser, pour être si constamment prêt à rendre hommage au mérite de toute chose. Comme le vieux sage qu'il mentionne dans sa *Viviane*, le poète a tellement honoré le beau, il s'en est tellement nourri, en s'abstenant des mets plus grossiers, que le mur séparant les natures impalpables des lourds vivants, *projeteurs d'ombres*, est devenu transparent pour lui. Il entend converser sans fin les divines essences, tous les esprits souriants de la terre et tous les anges du monde de l'âme.

J'aurais peur toutefois de donner une fausse idée en insistant trop sur cet aspect de son talent, car, à bien regarder, je doute que le sentiment de la grâce soit réellement le fond du génie de Tennyson. Il n'est jamais de l'école de l'Albane, ni même du Corrége, il rappelle plutôt les chastes élégances, les tours de tête innocents et la pensive dignité des figures que peignaient les premiers Florentins. Ce qu'il préfère volontiers, c'est la beauté un peu endolorie. S'il fallait désigner, d'un mot, le principal élément de sa nature, je dirais que c'est le sentiment de la tendresse, et de la tendresse dans toutes ses manifestations ; celle qui fait mourir et qui se révèle par des angoisses, l'attire aussi souvent que celle qui sourit et fait épanouir le cœur. Plus d'une fois on pourrait lui reprocher de s'être arrêté, avec une prédilection maladive, à des peintures navrantes.

Je ne voudrais pas me faire l'écho des critiques injustes et indignes qui avaient assailli son poème de *Maud*. Les corbeaux, avec leur amour pour les corps morts, s'étaient trop pressés de croasser que le poète était moribond. Le poète, dans *Maud*, n'avait rien perdu de sa vitalité, et il avait même ajouté de nouveaux registres à son clavier. Il avait saisi et exprimé, comme nul ne l'a fait, le rhythme insensé et le désordre, à demi surnaturel, du délire de la douleur. Toujours est-il que l'œuvre attestait certainement une disposition d'esprit qui pouvait inquiéter pour l'avenir. Tennyson avait trop cédé, cette fois, à la mélancolie qui est un des éléments nécessaires de sa supériorité, qui fait de lui un grand musicien en accompagnant comme une basse ses chants de ténor, mais qui ne pourrait prédominer sans lui faire perdre son talisman. Il s'était trop abandonné aussi à ce qu'il y a de fantastique et de visionnaire dans ses entraînements lyriques; peut-être même avait-il subi, sans s'en apercevoir, l'influence des idées et des goûts qui sont en ce moment à l'ordre du jour en Angleterre. Lui, si naïf d'ordinaire, il semblerait dans certains passages qu'il eût recherché le langage familier et le mouvement dramatique, et il avait été comme puni de ce léger péché de parti pris. *Maud* était lyrique et dramatique au point d'être aussi difficile à suivre par instants qu'un véritable rêve. Les scènes, les explosions d'émotion désolée vous prenaient à l'improviste et vous venaient dessus, en quelque sorte, comme les lanternes d'une voiture au milieu du brouillard, ou comme les images grossissantes d'une fantasmagorie.

Mais le brouillard s'est dissipé. Dans les *Idylles du roi*, que le poète a publiées après *Maud*, son imagination reparait aussi fraîche et aussi saine qu'elle a jamais été; et les prophètes de malheur ne peuvent plus que baisser la tête. C'est d'*Arthur* et de la *Table ronde* que les *Idylles du roi* nous entretiennent. Mais je me garderai bien de songer pour cela à discuter l'origine, le sens et la portée de ce cycle poétique du moyen âge. La philosophie ici serait déplacée. Tennyson est si loin d'avoir voulu en faire qu'au premier abord nous pourrions ne pas rendre justice à la plus étonnante qualité de son œuvre. Pour comprendre à quel point son inspiration a été franche et toute d'abondance, à quel point il a été poète d'instinct et pour ainsi dire malgré lui, il convient de

nous rappeler comment d'autres hommes de talent ont traité ce sujet d'Arthur, et de nous demander à nous-mêmes ce que nous aurions été tentés d'en faire. Probablement, nous aurions cherché à nous faire une idée de la chevalerie pour revêtir ensuite cette idée des draperies poétiques de la légende ; ou nous nous serions servis d'Arthur et de ses paladins pour exprimer allégoriquement quelque autre jugement de notre raison ; ou bien encore nous aurions puisé, dans le vieux poème, des motifs de figures et des ressources de palette, pour tâcher de produire quelque bel effet de notre invention. Mais tout cela aurait simplement signifié que nous n'avions pas été réellement inspiré. Tennyson n'est pas allé si loin : il a été charmé, sans le vouloir, par la légende elle-même, et il s'est laissé aller à l'attrait de raconter ce que son esprit avait vraiment vu de charmant dans ce monde de la chevalerie. Il a été naïf comme les vieux trouvères, et, en créant à leur manière, il a naturellement rencontré une espèce d'originalité qui n'est plus de notre temps.

Par cela seul que son œuvre n'était pas le simple développement d'une idée unique de son esprit, il y a mis, à son insu, toute sa manière d'être. C'est sa propre expérience de la nature humaine, c'est l'ensemble de ses sentiments qu'il a revus, sous les traits et les noms des Elaines et des Enides, des Lancelots et des Arthurs. Ces apparitions se sont animées en lui de la vie poétique, absolument comme les pensées des premiers hommes se traduisaient naturellement en vers plutôt qu'en prose. Elles n'ont pas seulement raconté et expliqué leurs aventures dans son imagination, elles les ont jouées et chantées. Et cela parce qu'il avait, lui aussi, le tempérament qui est le principe même de la poésie, le tempérament de l'enfance, celui où l'intelligence est soumise au sentiment, où les idées, au lieu d'appeler logiquement les idées, éveillent soudain des émotions, où la réflexion, en quelque sorte, ne pourrait s'arrêter, même sur un problème de géométrie, sans faire jaillir de toutes parts les esprits folâtres qui ne songent qu'à danser leurs rondes, qui répliquent à toute question en entonnant le chant de leurs amours, et à la voix desquels mille autres voix se rappellent aussi leur propre chanson qu'elles se plaisent à leur jeter en capricieux accompagnements.

C'est à ce point de vue surtout que le poème de Tennyson me

frappe comme un remarquable phénomène littéraire. En plein XIX[e] siècle, à une époque où les esprits, tout encombrés de règles, de principes d'art et de recettes de métier, ne peuvent plus s'abandonner, sans calcul, à leurs impressions, et où ils ont tant de peine déjà à avoir seulement une impression, les *Idylles du roi* sont comme une résurrection de la poésie primitive. Je dis trop peut-être, car Tennyson, à maint égard, est éminemment de son temps ; mais, à côté d'un développement moral et d'une puissance d'analyse qui n'avaient jamais existé avant notre siècle, je vois reparaître, dans son œuvre, tout un ensemble de qualités qui n'appartiennent qu'à la jeunesse de l'humanité. Avec d'autres pensées, il a la même manière de penser qu'avait Homère : les idées lui viennent en images.

A peine si, dans son volume, on peut découvrir un seul mot abstrait, une seule partie du récit qui soit exposée par cause et par effet. Toutes les choses qu'il mentionne ne sont désignées que par des couleurs et des traits visibles; et le trait visible n'est pas purement une métaphore, un vêtement jeté après coup sur une idée d'abord impalpable; non, c'est la physionomie même de l'objet. S'il s'agit d'une qualité qui ne tombe pas sous les sens, elle est peinte par le peu de figure ou par l'action qui l'auraient trahie dans la vie. Le poète nous montre le fait qui, en frappant l'œil, peut la faire concevoir à l'esprit. Viviane, la sirène, est couchée à terre aux pieds de Merlin; « les deux bras étendus et les mains cramponnées à son talon, *elle se tire jusqu'à lui en se tordant sur l'herbe,* » et lorsqu'elle s'est hissée sur ses genoux, elle s'y assied, continue le poète, elle lui enveloppe le cou d'un bras, s'y attache comme un serpent, et, laissant sa main gauche pendre comme une feuille de la puissante épaule du sage, elle fait de sa droite un peigne pour démêler les tresses cendrées de sa barbe. »

Il va sans dire que ma traduction est une trahison ; il est à peu près impossible de rendre la précision de ces touches sans en perdre la grâce. J'essayerai pourtant encore de reproduire un court tableau que je détache de la première idylle, celle qui nous apprend comment Ghérent avait brusquement quitté la cour d'Arthur, dans la crainte que l'intimité de la reine Genièvre ne ternît la belle innocence de sa jeune épouse; et comment, au

fond de son château, il oubliait sa renommée et ses devoirs de chevalier, ne songeant qu'à entourer Enide de prévenances et de tendresse pour regagner son cœur, si vraiment il avait commencé à se détacher de lui.

« Enfin, il arriva, par une matinée d'été, tandis qu'ils dormaient à côté l'un de l'autre, que le soleil naissant, dardant par la fenêtre sans rideau, échauffa dans ses rêves le robuste guerrier qui, en se remuant, rejeta la couverture et mit à nu la *noueuse colonne de son cou*, le *massif carré de sa poitrine*, et deux bras sur lesquels les muscles soulevés retombaient en talus, comme fait sur un caillou le petit ruisseau qui court avec trop de véhémence pour s'y briser. Énide s'éveilla et, en l'admirant, elle s'assit à côté de la couche; » alors elle se prit à penser aux regards railleurs qu'elle avait surpris dans les yeux de la foule, aux flatteries que ses propres femmes, en l'habillant, lui adressaient sur le grand amour de son époux; « et tout bas elle dit tristement à son cœur: « O noble poitrine et bras tout-puissants, suis-je donc la cause, la pauvre cause que les hommes vous font des reproches, disant que votre force est enfuie? Oui, c'est moi qui en suis la cause, parce que je n'ose pas parler... Pourtant je ne saurais aimer mon seigneur et ne point aimer sa gloire... Mille fois plutôt être couchée sous la sombre terre, et ne plus entendre sa voix, et ne plus être pressée dans ses bras chéris, que de voir mon seigneur exposé à cause de moi à la honte! Hélas! j'ai peur de ne pas être une fidèle épouse. »

L'idylle entière, du reste, est aussi délicieuse par son ensemble que par ses détails. Sous une même teinte de fraîcheur et de suavité qui les harmonise entre eux, les divers épisodes sont si variés de couleur et d'effet que chacun d'eux a l'intérêt d'une peinture indépendante. Par un retour en arrière, le poète, avant de nous faire assister aux épreuves d'Énide, nous ramène aux jours heureux de sa première rencontre avec Ghérent; ou plutôt on dirait qu'il déroule, devant nous, les scènes du passé, comme elles pouvaient se dérouler dans la mémoire même de l'époux d'Énide. C'est d'abord la majestueuse Genièvre qui nous apparaît, sur sa haquenée, aux côtés de Ghérent; et pendant que, du haut d'une éminence, elle suit des yeux une chasse d'Arthur, un chevalier qui passe près de là, accompagné d'un nain et d'une dame voilée, refuse

insolemment de lui faire connaître son nom. Puis nous chevauchons avec Ghérent, qui a juré d'humilier, avant trois jours, l'orgueil du chevalier discourtois et qui le suit à distance jusque dans la longue rue d'une petite ville, où toutes les hôtelleries sont pleines et où nul ne daigne répondre à ses questions, tant la population est en émoi à l'occasion d'une passe d'armes que le même chevalier discourtois doit tenir, le lendemain, pour y soutenir, envers et contre tous, que sa dame est la plus belle des dames. Puis, c'est l'arrivée de Ghérent dans le vieux manoir délabré du comte Yniol, qui lui offre l'hospitalité et à la suite duquel il pénètre, *en enjambant un tas de pierres nouvellement tombées*, dans une longue salle noircie. Il y aperçoit une vieille dame en brocart terni, et, près d'elle, *comme une fleur blanc-vermeil rompant doucement sa gaîne flétrie*, la jeune Énide dans sa robe de soie fanée. Les premiers battements du cœur de Ghérent, la demande qu'il fait soudain de combattre au tournoi sous les couleurs de la belle enfant, sa résolution, s'il est vainqueur, de l'emmener dès le lendemain à la cour pour la présenter comme sa femme à la reine, tout l'épisode d'amour enfin semble décrit par un enfant qui n'aurait point cherché à s'expliquer ce qu'il voyait, mais à l'œil duquel rien n'aurait échappé.

Tennyson ne nous parle pas du caractère de la jeune fille, du contraste de sa fraîche jeunesse et de sa pauvreté; il nous la montre conduisant elle-même à l'écurie le cheval de Ghérent, « parce que la vieille maison ne souffre pas que ses hôtes se servent eux-mêmes. » Il nous la montre préparant le repas de ses mains, et, quand la table est prête, se tenant derrière les convives d'un air si doux et si serviable que Ghérent, à chaque instant, est tenté de se pencher pour baiser *le doigt mignon qui se replie sur le bord du plat* qu'elle dépose. Il ne nous parle pas de la tendresse reconnaissante d'Énide, il nous la peint avec la rougeur et la pâleur qui se poursuivent sur ses joues quand sa mère, en posant les mains sur ses deux épaules et en la tenant à distance devant elle, lui raconte les offres du jeune prince. Il nous la peint, après une nuit sans sommeil, s'affligeant à la vue de sa pauvre robe, qui lui semble encore plus fanée qu'à l'ordinaire et sous laquelle elle fera tant de déshonneur au magnifique chevalier d'Arthur. — S'il voulait donc différer de quelques jours

son départ, comme elle se rougirait les yeux à se préparer une toilette plus digne de lui ! Mais ce serait manquer de grâce que de demander encore une faveur à celui qui vient de rendre à ses parents leurs anciens domaines et qui envers elle-même s'est montré si généreux.

Mais, de toutes ces scènes ravissantes, la plus ravissante est la dernière, celle où l'enfant joyeuse est déjà revêtue d'une brillante robe à fleurs d'or que sa mère vient de lui apporter, et où, sur un mot de Ghérent qui veut l'éprouver, elle s'en dépouille humblement pour reprendre son humble costume. La pauvre robe de soie fanée doit encore reparaître dans le drame pour y jouer son rôle muet. C'est comme dans la réalité ; c'est comme il en était surtout, dans la réalité, alors que les hommes n'avaient pas de mots abstraits pour se dire ou pour dire à d'autres ce qu'ils sentaient, alors qu'ils ne pouvaient se rappeler ou exprimer leurs émotions que sous l'image des faits qui les leur avaient causées. Le lierre de la tourelle d'Énide, les carpes du vivier voisin, toutes les choses avec lesquelles elle a vécu, se mêlent à ses rêves et prêtent à ses pensées leurs formes familières. Le drame ainsi est partout, le drame même de la nature. Tout sentiment a date et lieu, et toujours le passé se laisse entrevoir sous le présent.

Ce n'est point la tendresse en général que le poète nous a représentée, c'est Énide avec sa tendresse. Ce n'est point la jalousie en soi qu'il nous décrit ensuite, c'est la jalousie même de Ghérent, du prince Ghérent qui a quitté la cour d'Arthur à cause de Genièvre. C'est celle du chevalier errant qui, en sentant un jour dans son cœur « cette poignante angoisse qui fait qu'un homme se trouve délaissé et misérable jusqu'en la présence de celle qu'il aime le mieux », ne songe qu'à se soulager par de grands coups d'estoc et de taille : — *Il a lancé hors du lit ses vastes membres*, il est allé secouer son page assoupi ; il a fait seller deux chevaux en ordonnant à sa femme de s'apprêter à le suivre, et quand elle demande doucement : « Si Énide a mal fait, qu'Énide apprenne sa faute, » il lui répond de ne pas faire de questions, et d'obéir. Puis, au moment où il quitte avec elle le château pour reprendre sa vie d'aventures, tout à coup il arrache sa bourse de sa ceinture en s'écriant : « Si efféminé que l'on me croie, je ne me battrai pas avec

des armes dorées, je ne veux que du fer. » Et, ainsi, la dernière impression qu'Énide emporta de sa demeure fut *l'image du seuil de marbre tout semé et scintillant de pièces d'or, et celle d'un écuyer qui se frottait l'épaule.*

Certes, Tennyson n'est point le premier des poètes modernes qui ait tenté de rendre à la poésie la couleur et le mouvement de la vie. Maintenant que le romantisme est dégagé des illusions et des rodomontades de ses adeptes, aussi bien que des préventions et des épouvantes de ses adversaires, on peut mieux reconnaître ce qu'il signifiait. Et ce qu'il signifiait, surtout en Allemagne, chez les Tieck, les Overbeck et les autres restaurateurs du moyen âge, c'était un retour vers la simplicité de l'enfance. Cela seul est déjà assez curieux.

Jusqu'ici, dans l'histoire de toutes les civilisations et les littératures qui sont tombées en décadence, la phase d'imagination et d'expansion avait été suivie d'une période d'affectation et de rhétorique qui ne s'était plus arrêtée. Chez les Romains de l'empire, les belles déclamations sur la vertu des ancêtres n'étaient que des regrets, de vains regrets, sans aucun désir sérieux de s'amender ; et la tentative même de l'école d'Alexandrie, comme celle de Julien, n'avaient rien qui ressemblât à une véritable renaissance, à un effort pour se dépouiller d'une éducation vicieuse. Ce qui ne s'était peut-être jamais vu, il était réservé à notre époque d'en donner le spectacle. Des nations déjà fatiguées par leur mémoire et chez lesquelles le raisonnement, — qui n'est que l'application de la science acquise et enregistrée, — avait pris le dessus sur les facultés vives qui fonctionnent d'elles-mêmes comme nos poumons ; des nations si préoccupées de ce qui avait été fait par les anciens hommes, que leurs poètes, depuis près de deux siècles, ne visaient plus guère qu'à être d'ingénieux et de doctes ouvriers ; des nations qui semblaient vieilles, en un mot, ont eu plus que le sentiment désolé du mal qui les minait. Elles ont eu la volonté de s'en guérir ; elles ont rougi de leur art et désappris le savoir-faire où, la veille encore, elles mettaient leur fatuité. Elles ont positivement tâché de rejeter le fardeau de leurs idées toutes faites et de leurs procédés tout appris, le terrible mobilier d'esprit qui oppressait leurs organes pensants et sentants. On peut croire que ce sont là de bien grands mots

quand il ne s'agit que de poésie; mais, en réalité, il ne s'agit pas seulement de paroles cadencées. Les paroles sont purement la manifestation, et, pour quiconque ne s'arrête pas à la surface des choses, elles n'attestent rien moins qu'une transformation profonde du tempérament des esprits. Après les vers raisonneurs et calculés du XVIIIe siècle, c'est-à-dire après d'éternelles abstractions qui résultaient clairement de ce que la logique avait comme paralysé l'œil qui aperçoit et l'oreille qui entend et la sensibilité qui éprouve des émotions, on a vu surgir une poésie nouvelle qui peignait au lieu d'expliquer. Elle exprimait des affections au lieu de n'être qu'un long jugement, elle revenait enfin aux deux données primaires de la vie intellectuelle et morale de l'homme: à la sensation que les sens donnent sans raisonnement, à l'impression que l'âme reçoit indépendamment de tout calcul. Sans doute c'était là de la naïveté plus ou moins voulue; dans une certaine mesure, c'était du dégoût et du mépris pour le présent, plutôt qu'un rajeunissement réel. En relisant avec moins de suffisance les poètes primitifs, on était arrivé à mieux comprendre l'effet des peintures sans art où ils avaient fidèlement traduit leur manière de sentir; on n'était pas arrivé pour cela à sentir comme eux. Toujours est-il que, dans une large mesure aussi, c'était bien un réveil incontestable de l'imagination. Si la jeunesse enfuie n'était pas revenue, les esprits s'étaient débarrassés en partie de leurs vanités et de leurs idolâtries; ils avaient fait la place plus libre autour des principes de vie qui leur restaient, et il n'en a pas fallu davantage pour que l'inspiration créatrice éclatât de nouveau dans le roman, le drame, la psychologie et la poésie.

Notre propre littérature s'est largement ressentie de ce mouvement; elle y a puisé la fécondité et la passion, bien qu'à vrai dire l'amour des images ait vite tourné, en France, à la sensualité et que, même chez les maîtres qui ont fait les meilleures preuves d'imagination et d'instinct pittoresque, la recherche du tour de force et le désir de frapper fort aient presque entièrement étouffé l'élément naïf du romantisme naissant.

Il n'en a point été de même en Angleterre. Là, plus encore peut-être qu'en Allemagne, la poésie simple, que l'Allemagne avait été la première à réclamer, est parvenue à prendre pied et à sortir de l'imitation érudite du moyen âge, sans retomber dans la

déclamation ou dans les ciselures prétentieuses de l'orfèvrerie artistique. Wordsworth, Coleridge, Byron, Keats et plusieurs des poètes actuels de l'Angleterre, représentent certainement une dynastie de trouvères qui, avec des caractères différents et avec plus ou moins d'art dans leur expression, ont été également sincères dans leur inspiration. Tous ont remarquablement retrouvé, dans un sens ou dans un autre, la sensibilité spontanée qui n'a rien à faire avec l'activité du jugement ni avec la verve de l'élocution.

Mais, entre tous, le plus étonnant au point de vue qui nous occupe, c'est Alfred Tennyson. Chez lui, le retour à l'expression imagée semble presque entièrement involontaire. On dirait qu'il voit et sent littéralement comme l'homme d'avant le déluge, comme l'homme enfant qui était encore absolument subjugué par ses sens, qui, faute de pouvoir s'abstraire, n'avait dans l'esprit que des empreintes d'aspects matériels et qui de la sorte était incapable de se parler à lui-même autrement qu'en paraboles. Cela n'est pas exact assurément. Il est clair que Tennyson n'ignore pas la valeur artistique de ses procédés, et je ne prétendrais pas que, dans les moments où baisse en lui l'inspiration, il ne les continue point de propos délibéré. Dans toutes ses images, d'ailleurs, il y a quelque chose de caressé qui dénote clairement qu'elles sont l'effet d'un goût, d'une prédilection ; et toute prédilection implique un choix. Bien plus, c'est là une sorte de sensibilité poétique dont il y avait à peine trace chez les anciens, comme il y a eu à peine trace dans l'enfance.

Mais, d'un autre côté, ce goût est si vif, si inhérent à la nature de Tennyson, qu'il n'a plus rien, chez lui, du parti pris ; c'est comme une nécessité intérieure qui domine sa volonté et qui, malgré lui, ne laisse naître dans son âme que des idées composées de couleurs et de formes sensibles. A chaque ligne des *Idylles du roi*, la réalité de cette disposition se fait reconnaître à des preuves qui ne sauraient être simulées. On ne lit pas, on regarde : le poème est tout entier dans la logique de l'œil, pour qui il n'existe que des scènes qui se succèdent ; il est semé de chants qui jouent avec les mots comme l'oreille se laisse aller à badiner avec les sons ; il est rempli de traits qui rappellent le daguerréotype ou la chambre noire. Robert Browning a un regard

de lynx, mais sa perspicacité est celle de l'esprit qui observe pour pénétrer; William Wordsworth était initié aux secrets les plus minutieux de la nature, mais c'était pour méditer qu'il vivait en commerce intime avec elle. Tennyson, lui, a plutôt l'air de la connaître comme un homme qui aurait passé ses jours à s'abandonner sans réfléchir aux influences du dehors, comme un homme, du moins, qui n'aurait jamais pensé sans vivre, qui n'aurait jamais eu de ces instants où l'activité du cerveau suspend les sens et où l'on s'entretient, la porte fermée, avec des idées qui ne découlent pas des objets environnants.

Pour rendre le phénomène plus inexplicable, cette jeunesse de caractère s'allie, dans la nature du poète, au développement le plus avancé. Lui, chez qui la sensation paraît être aussi vive que chez l'enfant qui n'a pas encore de pensée ni de vie propre, il a, en même temps, la clairvoyance du dedans et la puissance d'analyse qui, d'ordinaire, ne se développent que dans les esprits déjà délivrés de l'empire des choses extérieures. Il a la loupe du XVIIIe siècle pour distinguer les ressorts invisibles de l'âme; il a la faculté, si lente à naître et si inconnue aux anciens, qui permet d'apercevoir plusieurs points à la fois et d'avoir simultanément conscience d'impressions différentes; il a enfin le don de se dédoubler, d'avoir un esprit actif pour contempler son âme passive, pour remarquer et noter ce qui s'y passe et pour le savourer. Ce qui n'est guère moins curieux peut-être dans une organisation si éprise des formes et des couleurs, il a le sens moral aussi sain et aussi droit, aussi sensible et aussi prononcé dans ses sympathies ou ses répulsions, que s'il eût vieilli dans une cellule de cénobite, sans jeter un regard sur les attraits décevants de la terre, sans faire autre chose que de demander à sa conscience ce qu'elle pouvait approuver ou condamner. De fait, c'est cette sensibilité qui est l'âme de sa poésie, comme les images en sont le corps. Le caractère et le charme qui la distinguent ne viennent pas tant de ce qu'elle fait tableau que de ce qu'elle traduit en tableaux les idées les plus élevées et les perceptions les plus délicates dont la conscience ait été capable de nos jours; en d'autres termes, de ce qu'elle sait revêtir des prestiges de la beauté visible les intuitions de la beauté morale qui, chez d'autres hommes, ne sont que des notions abstraites.

La seconde idylle est un exemple assez frappant de cette union des deux beautés. Le sujet en était glissant ; car c'est une scène de séduction qu'il nous retrace, l'antique séduction de l'esprit par la chair. Obsédé d'un sombre pressentiment, Merlin s'est enfui au fond de la forêt de Broceliande ; mais la Dalila qui doit le perdre s'est attachée en silence à ses pas. Quand il sort de sa longue torpeur, il la voit languissamment étendue à ses pieds. Cette Dalila, c'est la souple et perfide Viviane, qui lui a entendu parler d'un charme qu'il connaissait, le charme qu'on opère avec des pas entrelacés et des bras agités dans l'air, et qui a résolu de lui en arracher le secret pour l'endormir à jamais lui-même, « se disant que sa gloire à elle serait grande suivant la grandeur de l'homme qu'elle aurait éteint. » Larmes et caresses, prières et colères, cheveux dénoués et aveux rougissants, la sirène met en jeu tous les sortilèges sous lesquels peut succomber un homme qui, au fond de son âme, n'est pas dupe, mais qui cède, moitié par indolence, moitié parce qu'il est touché. Tous ces sortilèges ne perdent rien de leur magie dans le tableau de Tennyson.

L'enchanteresse est bien là avec ses souplesses de serpent, ses vivacités d'oiseau, ses enfantillages plus enfantins que ceux de l'enfance, ses tendresses plus humbles que l'humilité et plus passionnées que l'amour sincère. André Chénier n'eût pas eu plus de grâces voluptueuses, et pourtant l'idylle est chaste. La lampe merveilleuse du poète fait tomber sa lumière sur ce qu'une Viviane peut avoir de véritables beautés, absolument comme elle la ferait tomber sur l'œil de l'aigle, ou l'armure luisante du scarabée, ou l'imposante majesté de l'éléphant. Mais, ici comme partout, l'esprit du poète ne cesse pas un instant de voir et de laisser entrevoir la vraie nature de l'objet qu'il peint : le mal reste le mal. La parure chatoyante ne déguise pas la plaie qui inspire le dégoût, et l'ensemble du morceau est irréprochable par l'impression qu'il laisse.

L'imagination est séduite sans que la conscience la plus susceptible ait le moindre froissement à subir et le sentiment moral, loin de rétrécir les ressources du peintre, ne fait qu'enrichir encore sa palette. « Lui confier le charme ! murmure Merlin en entendant la sirène épancher ses moqueries sur les dames et les seigneurs de la cour, le lui dire à elle ! Si elle avait mon secret,

c'est comme cela qu'elle se raillerait de moi pour attirer mon successeur dans ses pièges ; si elle ne l'a pas, c'est encore comme cela qu'elle se raillera de moi. Que disait l'impudique? que les hommes dans leur amour ne s'élevaient pas si haut... Ah! nous pouvons à peine tomber aussi bas; car les hommes au plus diffèrent entre eux comme le ciel et la terre; mais les femmes! il y a entre les meilleures et les plus mauvaises la distance du ciel à l'enfer. Je connais la Table ronde, mes vieux amis. Tous sont braves, beaucoup ont le cœur généreux, et quelques-uns sont chastes... Je crois qu'elle bande avec des mensonges les blessures de son dépit; je suis persuadé qu'elle les a tentés et qu'elle a échoué; elle est si amère! car quoique les courtisanes se fardent la langue et les joues des couleurs du cœur qui ne sont pas à elles, les plus habiles trames ne réussissent pas toujours. Je ne lui livrerai pas mon secret : neuf fois sur dix, la bouche qui flatte par devant est la même bouche qui mord par derrière et ceux qui sont le plus prêts, douce Marie, à soupçonner les autres d'un crime sont précisément ceux que leur appétit y porte le plus. Ils n'accusent qu'eux-mêmes et l'étroite portée de leur âme; ou bien, c'est un vil désir de ne pas se sentir parmi les plus vils qui les pousse à tout ravaler, à rabaisser la montagne jusqu'au niveau de la plaine pour mettre partout l'égalité de la bassesse. Et les courtisanes sont semblables en ceci que, si elles découvrent une tache ou une ombre dans un homme de marque, au lieu de se désoler que leurs plus grands soient si petits, elles s'enflent d'une joie insensée et jugent toute la nature sur ses pieds de boue, sans vouloir lever les yeux vers sa tête divine que couronne la flamme de l'esprit et qui touche du front d'autres mondes. Je suis fatigué d'elle. »

Ce passage toutefois sort quelque peu du ton habituel de Tennyson. En général, ce n'est pas l'indignation qui est sa muse. Dans la *Légende des siècles*, Victor Hugo écrivait le poème du mal, l'épopée des violences effrénées et des convoitises colossales qui sont susceptibles d'épouvanter la terre. On pourrait dire, avec assez de justesse, que les créations de Tennyson sont la contre-partie même de cette terrible histoire. Comme la plupart des poètes anglais, et c'est là, je crois, la principale raison de leurs supériorités, Tennyson écrit bien plus sous la dictée de ses sym-

pathies que sous celle de ses antipathies. Il ne va pas chercher le beau en dehors du vrai ; mais son imagination n'est pour ainsi dire qu'un insatiable désir de concevoir et de contempler les plus belles possibilités de la nature humaine, les types de dignité ou de grâce qui sont la plus haute expression possible des qualités propres à la jeunesse ou à la vieillesse, à la mère ou à la jeune fille, à l'homme dans la joie ou à l'homme dans la douleur. Il est tellement attiré vers l'idéal qui n'est pas un mensonge qu'il profite de la moindre occasion pour mettre en relief, même dans les caractères les plus souillés, ce qu'il peut rester de noblesse au milieu des égarements humains.

Quand Énide, fuyant avec son mari blessé, se trouve tout à coup en face d'Édyrn, le chevalier félon d'autrefois, qui s'était emparé des biens de sa famille et que Ghérent avait dépossédé de cette fortune mal acquise, elle a d'abord un mouvement d'effroi ; mais Édyrn n'est plus le même. « Le monde, comme le dit Arthur, ne veut pas croire qu'un homme se repente, et notre sage monde a en grande partie raison. Il est bien rare qu'un homme se repente, qu'il use de la grâce et de sa volonté pour extirper entièrement de son être la vicieuse végétation du sang et de l'habitude, pour se défricher et se replanter lui-même à nouveau. Édyrn pourtant a remporté cette victoire. » Lui, dont Ghérent avait brisé l'orgueil et la puissance et qu'il avait forcé à aller se mettre à la merci de la reine, il a été gagné par la bénignité de Genièvre. Avec le temps il en est venu à remercier dans son cœur l'homme qui l'a humilié, et lorsqu'il cherche à rassurer Énide en lui racontant son changement, « Énide le croit facilement, comme les nobles et simples natures qui sont crédules au bien qu'elles souhaitent de leurs amis et de leurs ennemis, de ceux-là surtout qui leur ont fait le plus de mal. »

La figure de Lavaine, le second fils du châtelain d'Astolat, n'est pas moins significative. Quoiqu'il ne joue qu'un rôle secondaire, Tennyson n'a pu se refuser le plaisir de personnifier en lui la beauté morale du jeune homme comme il peut être quand, suivant l'expression d'un autre écrivain anglais, l'ardeur et l'immense espérance de la jeunesse ne tournent pas chez lui à la présomption. Lavaine accompagne, sans le connaître, le fameux Lancelot du Lac ; mais, au moment où ils approchent d'un tour-

noi présidé par Arthur et où ils aperçoivent déjà *la galerie qui entoure la moitié du champ clos comme un arc-en-ciel tombé sur l'herbe*, Lancelot confie son nom au jeune chevalier. Sur quoi celui-ci, « tout étourdi par un respect soudain, plus cher aux cœurs vraiment jeunes que leur propre gloire, peut à peine balbutier : « Est-il possible ? » Puis, après avoir murmuré : « Le grand Lancelot ! » enfin il retrouve assez de voix pour répondre : « J'en ai vu un, j'en ai vu un ; et l'autre, notre seigneur, le redoutable Pendragon, le roi des rois de la Bretagne, dont tous parlent mystérieusement, il est là-bas ! Oh ! quand même je serais privé à l'instant de mes yeux, je pourrais dire que j'ai vu. »

Le personnage d'Arthur, que la reine, aux jours de sa faute, accuse d'être trop parfait, mais pour reconnaître plus tard avec désespoir que sa noble et confiante nature ne le rendait que plus aimant, plus digne d'être aimé et « plus largement homme », est touché de main de maître. C'est l'idéal de la sincérité qui s'offusque de la plus légère ombre de fraude et de mensonge. C'est le courage généreux qui n'a pas sa source dans la haine ou la vanité, mais dans le dévouement et l'oubli de soi-même. C'est le parfait chevalier qui dans les vraies batailles contre les païens semble enflammé du feu de Dieu, tandis que, « dans les combats simulés de la paix, il sourit de se voir vaincu et se plaît à dire que ses paladins sont plus vaillants hommes que lui. »

Et celui qui rend à Arthur ce témoignage est Lancelot lui-même, l'ami qui le trahit ; car, dans l'amant de la reine, le poète était trop poète pour nous peindre en beau la laideur de la trahison et les séduisants dehors qui ne recouvrent qu'un égoïsme sans foi ni loi. Tel que Tennyson l'a conçu, le chevalier du Lac est grand et héroïque en réalité. Il l'est par les traces qu'il garde d'une nature loyale aux prises avec une faute qui la trouble et qui jette un voile d'abattement sur sa courtoisie. La sympathie qu'il inspire ne s'attache qu'à ses hauts instincts, qui percent jusque dans sa faiblesse, jusque dans le besoin qu'il éprouve de relever par une fidélité plus scrupuleuse ce que ses liens avec la reine ont de contraire à la fidélité.

Mais nulle part ce tact moral du poète ne l'a mieux servi que dans ses portraits de femme. Sauf quelques chapitres de Topffer, ceux qui ouvrent *le Presbytère*, et deux ou trois autres morceaux

peut-être, je ne me rappelle pas de pages modernes écrites par un homme où la femme soit représentée si fémininement, où l'innocence virginale soit si virginalement peinte que dans les *Idylles du roi.* Tennyson excelle à rendre la fraîcheur printanière des premiers rêves d'amour dans un cœur chaste. Il a un sentiment exquis de ces troubles mystérieux, ces élans étonnés d'eux-mêmes, ces attendrissements effrayés où la terre se mêle à peine, où elle se mêle seulement comme une invisible influence qui n'enlève rien à la pureté, qui ne fait qu'exalter le dévouement et rendre l'extase plus enivrante. Les jeunes amantes qui peuplent les romans masculins ne sont guère femmes que par leur douceur et leur faiblesse : le hêtre est si heureux de penser que la vigne a besoin de lui ! Elles ont une âme qui parle à une octave plus bas ; mais c'est toujours une âme d'homme, une âme qui sait le mal et chez qui prédominent tacitement la soif de la jouissance, l'avidité du triomphe, que sais-je ? tous les violents appétits qui, sans doute, devaient surabonder chez l'homme pour le rendre plus propre à mettre le mouvement dans le monde.

Les héroïnes de Tennyson sont d'une tout autre étoffe : elles aiment comme ne peut aimer que la femme quand elle est restée fermée à la grande tentation de son sexe, à la vanité de plaire, et quand Dieu et les soins d'une mère ont prolongé dans sa jeunesse l'innocence de l'enfance. Leurs émotions, leurs paroles et leurs actes sont ceux d'une nature ingénue où ne parlent encore que la tendresse qui sent le besoin de s'attacher, que le dévouement qui voudrait trouver l'occasion de beaucoup donner, que l'indicible aspiration qui cherche un objet à adorer, et où l'amour, fait de tous ces instincts, ressemble moins à un désir qu'à un élan religieux vers la perfection, ou à une humble action de grâces.

Dans Enide, Tennyson nous avait montré la jeune fille aimée et l'épouse un instant éprouvée, mais, à la fin, heureuse de regagner le cœur de son époux. Dans la troisième idylle, c'est un amour malheureux qu'il met en scène, celui d'Elaine, le beau lis d'Astolat, qui s'est attachée à Lancelot sans savoir que c'était lui, qui passe avec joie ses journées à broder un riche fourreau pour un bouclier qu'il a laissé à sa garde. En apprenant qu'il vient d'être blessé et transporté, à demi mort, dans la grotte d'un

ermite, elle ne pense qu'à partir pour aller veiller à son chevet. Elaine ne donne pas même une pensée à sa réputation; ce n'est pas la jeune fille timide et réservée : un crayon ordinaire eût suffi pour esquisser cette innocence ordinaire où entrent, après tout, tant de souci de soi-même et d'obéissance passive. Celui de Tennyson a saisi avec une souveraine délicatesse les traits d'une innocence encore plus innocente. A force de s'oublier elle-même, et à force de ne sentir, au fond de son âme, que des pensées dont elle n'a pas à rougir, la vierge d'Astolat va jusqu'à offrir son cœur à Lancelot. Quand le chevalier du Lac, qui est secrètement lié à la reine, refuse d'accepter son amour, elle meurt sans se plaindre, elle meurt en répondant doucement à son père qui, pour tâcher de la guérir, voudrait lui parler de la liaison de Lancelot : « Mon bon père, je suis trop faible et trop malade pour pouvoir sentir de la colère... Ce sont là des calomnies; jamais rien de noble a-t-il existé sans être insulté par d'ignobles soupçons? Il n'est pas capable de se faire un ami celui qui ne s'est jamais fait d'ennemis. Pour moi, maintenant, c'est ma gloire d'avoir aimé un être sans pareil et sans tache. Ainsi, laissez-moi m'en aller avec un cœur qui, malgré tout ce que je puis vous paraître, n'est pas entièrement malheureux ; car j'ai aimé ce que Dieu avait fait de meilleur et de plus grand, bien que mon amour n'ait pas été payé de retour. Merci pourtant du désir que vous avez de voir vivre votre enfant; mais vous allez contre vos propres vœux. Si je pouvais ajouter foi aux choses que vous dites, je n'en mourrais que plus vite. Cessez donc, mon père, et faites appeler l'homme de Dieu, pour que je me purifie la conscience et que je meure. »

Je ne résisterai pas à la tentation de citer encore la dernière prière d'Elaine. Après avoir dicté à Lavaine une lettre d'adieu pour Lancelot, elle demande qu'au moment où la vie l'abandonnera, on lui mette dans la main cette lettre et que, revêtue de ses plus riches habits, on la transporte sur son petit lit, dans une barque tendue de noir, pour la conduire jusqu'au palais du roi où elle veut porter elle-même son message. « Mes bons frères, dit-elle, cette nuit il me semblait que j'étais redevenue une petite fille folâtre et curieuse, aussi heureuse qu'au temps où nous habitions au milieu des bois, alors que vous me preniez

dans la barque du batelier et qu'avec la marée vous me faisiez remonter la grande rivière... Seulement vous ne vouliez jamais dépasser la pointe de terre où est le peuplier. Vous aviez fixé là votre limite, et nous redescendions souvent avec le reflux. Moi je pleurais de ce que vous ne vouliez pas aller plus loin, aller toujours avec le flux lumineux et me conduire jusqu'au palais du roi. Mes larmes cependant ne servaient de rien. Mais cette nuit, dans mon rêve, j'étais toute seule emportée par la marée, et je me suis dit : « Aujourd'hui je ferai ma volonté. » A ce moment même je me suis éveillée. Mon désir toutefois m'est resté ; ainsi, il faut que vous me laissiez partir, et que vous me permettiez enfin de dépasser le peuplier et de ne pas m'arrêter avant d'avoir atteint le palais du roi. J'y entrerai alors au milieu d'eux tous ; et personne n'osera se moquer de moi. Mais le beau Gauvain sera tout émerveillé de me voir, et le grand Lancelot pensera à moi ; Gauvain qui a eu mille adieux à me faire, Lancelot qui s'en est allé sans m'en adresser un seul. Alors le roi me connaitra et saura mon amour ; la reine elle-même me plaindra ; et toute la gentille cour me fera accueil ; et moi, après mon voyage, je me reposerai. »

Rien de plus douloureusement poétique que la scène où la barque qui porte la morte arrive sous une terrasse du palais, au moment où la reine, dans un accès de jalousie, arrache convulsivement les feuilles d'un berceau et vient de lancer à la rivière un riche présent que lui apportait Lancelot. Rien de plus suave dans sa tristesse que la lettre serrée dans la froide main de l'enfant, et où le roi qui l'a prise lit tout haut ces paroles :

« Très noble seigneur, messire Lancelot du Lac, moi qui fus appelée la Vierge d'Astolat, je viens ici, puisque vous êtes parti sans me dire adieu, vous faire moi-même mon dernier adieu. Je vous ai aimé, et mon amour n'a pas été payé de retour ; et ainsi mon fidèle amour a été ma mort. C'est pourquoi je supplie notre Dame Genièvre et toutes les autres dames de prier pour mon âme et de rendre mon corps à la terre. Vous aussi, messire Lancelot, priez pour moi, comme vous êtes un chevalier sans pareil. »

— « Ah ! soupire Lancelot, qui après l'enterrement est allé s'asseoir à l'écart au bord de la rivière, et qui songe aux excuses que la reine en passant a murmurées à son oreille ; ah ! doux et simple

cœur, vous m'aimiez certainement d'un amour plus tendre que celui de ma reine. Prier pour ton âme! oui, certes je le ferai· Reçois aussi mon adieu; je te l'adresse enfin: adieu, beau lis d'Astolat! C'est de la jalousie d'amour! me disait-elle. Ne serait-ce pas plutôt l'aigre héritier de l'amour qui n'est plus, l'orgueil jaloux? O reine, si je l'accepte pour de la jalousie d'amour, vos craintes, chaque jour grandissantes pour votre renommée, n'annoncent-elles pas, en croissant, un amour qui décroît? Pourquoi le roi, en me parlant, a-t-il appuyé sur mon propre renom? Mon renom me fait honte, il me semble un reproche. O Lancelot que la Dame du Lac enleva à sa mère! Elle chantait, raconte-t-on, des lambeaux de chants mystérieux, qui, soir et matin, s'entendaient sur les eaux serpentantes; et elle me baisait en répétant: « Tu es beau, mon enfant, comme un fils de roi »; et souvent, en me tenant dans ses bras, elle marchait sur le lac assombri. Que ne m'a-t-elle noyé dans ce lac, quel qu'il soit? Car que suis-je? La perle des chevaliers! Que me profite ce nom? J'ai combattu pour le conquérir; le posséder, je n'y ai nulle joie, le perdre, c'est la souffrance, maintenant qu'il fait partie de moi. Mais à quoi me sert-il? A rendre les hommes plus mauvais en rendant mon péché plus public, ou à faire paraître le péché moins bas, parce que le pécheur paraît plus grand. Hélas! triste perle des chevaliers d'Arthur, qui n'est pas suivant le cœur d'Arthur? Il faut nécessairement que je brise les liens qui me déshonorent tellement... pas sans qu'elle le veuille... Le voudrais-je, si elle le voulait? Mais si je ne le voulais pas, je prie Dieu qu'il fasse descendre soudain un de ses anges pour me saisir par les cheveux et m'emporter bien loin, et me précipiter bien à fond dans ce lac oublié, au milieu des débris éboulés des montagnes. »

Ces remords de Lancelot, cette jeune fille, victime de l'amour coupable qu'il déguise, peuvent nous faire pressentir la conclusion du poète, car il en a une. Bien qu'il ne se soit aucunement proposé d'émettre un jugement philosophique, il n'a pu parcourir le domaine de la chevalerie sans en remporter une impression morale. Et pour être involontaire, son impression n'en a été que plus juste et plus profonde; elle ne lui a révélé que plus sûrement le mauvais principe que portait réellement en elle la morale du moyen âge, celui dont l'action cachée devait faire avorter

toutes les belles aspirations de la féodalité, toutes les bonnes intentions qui avaient enfanté, dans les esprits, la religion de la chevalerie et qui espéraient y trouver une digue contre le mal, un moyen de réprimer les violences et les bassesses de tous genres et de faire aux hommes une destinée plus haute, gouvernée par ce que la nature renferme de plus généreux. La pensée du poète, toutefois, ne s'énonce pas directement ; elle se dramatise dans sa dernière idylle. Après nous avoir rendus témoins des fêtes et des joies, des tournois et des amours de ce monde féerique, il nous fait assister à sa ruine ; il nous le montre qui s'écroule comme un rêve, parce que la volupté l'a sapé par la base.

La faute de Genièvre porte ses fruits. Modred, le neveu félon d'Arthur et l'ennemi jaloux de Lancelot, a surpris le secret des amours de la reine. La concorde qui avait fait la force de la Table ronde a été remplacée par la discorde. Lancelot s'est retiré dans un de ses châteaux. Pendant qu'Arthur, suivi d'une partie de ses chevaliers, va l'y assiéger, pendant que Modred, en son absence, s'allie avec les Saxons pour s'emparer du trône, Genièvre, seule et déguisée, se réfugie dans un couvent où elle cache son nom et « où les puissances qui veillent sur l'âme pour la sauver, même au moment suprême, continuent à la tourmenter... » Déjà plus d'une fois, au cœur de la nuit, à côté de la paisible respiration du roi, elle avait vu, durant des heures entières, passer et repasser devant elle des visages grimaçants... Semblable à ces étranges bruits de portes qu'entend celui qui veille dans une maison maudite, tachée sur les murailles de la rouille du meurtre, une vague terreur d'esprit l'avait tenue éveillée... Et maintenant elle frissonne comme la villageoise qui s'écrie : « Je sens que quelqu'un marche sur ma fosse. » Dans chaque parole de la jeune novice, qui a été attachée à son service et qui babille follement pour la distraire, elle soupçonne, elle entend une allusion à sa honte ; elle se croit découverte, elle chasse la pauvre enfant comme une espionne à qui les sœurs ont fait la leçon ; et quand elle l'a chassée elle se désespère à l'idée qu'elle s'est trahie elle-même dans sa colère.

A ce moment un bruit de chevaux au galop arrive à ses oreilles ; le pas d'un homme armé tinte sur l'escalier ; elle s'affaisse et, la face contre terre, « elle fait de ses bras lactés et de son ombreuse chevelure une nuit plus épaisse autour d'elle. » La porte s'ou-

vre, puis tout rentre dans le silence. Une voix monotone et creuse, comme celle d'un fantôme, se fait entendre qui prononce sa sentence. Quoique bien changée, c'est la voix du roi : « Gis-tu si bas, toi la fille d'un père que j'honorais, et qui est heureux, qui est mort avant ta honte ! C'est un bien qu'il ne soit né de toi aucun enfant. Les enfants que tu as mis au monde sont le glaive et l'incendie, la rouge destruction et l'écroulement des lois, la trahison des proches, les bataillons de païens sans Dieu accourant par essaims sur la mer du Nord... Pourtant, si les anciennes prophéties ne se sont pas trompées, je sais qu'en ce moment je marche à la rencontre de ma destinée. Tu ne m'as pas fait l'existence si douce que je puisse, moi le roi, avoir grand soin de vivre; car tu as ruiné le but de toute ma vie. Supporte-moi avec patience pour la dernière fois et laisse-moi te montrer, c'est pour ton propre bien que je le fais, le péché que tu as commis. Quand les Romains nous eurent quittés et que l'étreinte de leurs lois se fut relâchée, quand les grands chemins étaient encombrés de rapine, çà et là quelque prouesse isolée redressait au hasard une injustice. Moi, entre tous les rois, je fus le premier qui réunis la chevalerie errante de son royaume et de tous les royaumes. Le premier je la groupai sous moi, son chef, dans ce bel ordre de la Table ronde, cette glorieuse compagnie, la fleur des hommes, pour qu'elle servît de modèle au monde des puissants et qu'elle devînt le gracieux germe d'une époque future. Je leur fis poser à tous les deux mains dans les miennes et jurer devant Dieu de révérer le roi comme s'il était leur conscience et leur conscience comme leur roi, d'abattre les païens et de soutenir le Christ, d'aller chevauchant partout pour réprimer l'iniquité, de ne jamais proférer le mensonge, non, ni de jamais y prêter l'oreille, de vivre bénignement dans la plus pure chasteté, d'aimer une seule femme et de lui rester fidèle, de lui offrir en hommage des années de hauts faits, jusqu'à ce qu'ils eussent gagné son cœur. Car, en vérité, je ne connaissais pas, sous le ciel, de maître plus habile qu'un amour virginal inspiré par une vierge, non seulement pour contenir ce qui est bas dans l'homme, mais pour lui enseigner les pensées élevées, et les paroles courtoises, et les gentes manières, et la soif de la gloire, et l'amour de la vérité, et tout ce qui fait un homme. Et tout cela avait prospéré jusqu'au jour où

je t'épousai, où je me dis dans ma confiance : voilà mon aide et ma compagne pour entrer dans ma pensée et se réjouir de ma joie. Bientôt vint ton péché avec Lancelot; puis vint le péché de Tristram et d'Yseult ; puis, après mes plus fameux chevaliers, d'autres suivirent qui, prenant sur de beaux noms un laid exemple, péchèrent à leur tour, si bien que le honteux contraire de tout ce que mon cœur avait voulu fut ce qui arriva; et tout cela à cause de toi! »

Mais je m'arrête sans pouvoir me flatter d'avoir donné une idée de la suavité particulière de Tennyson. Je voudrais seulement avoir fait ressortir la franchise de son inspiration et le grand rôle que joue, chez lui, le sens moral. Ce sont là les deux qualités auxquelles il doit le privilège, si rare à notre époque, d'avoir écrit des vers qui signifient quelque chose de plus que des impressions individuelles. Si l'épopée, comme je le crois, ne consiste pas dans un mécanisme surnaturel; s'il y a épopée partout où, sans art et sans parti pris, un homme est arrivé, en rendant ses propres intentions, à créer des types qui se sont trouvés personnifier les affections de son temps et de sa race, il me semble que la poésie de Tennyson est encore animée d'un souffle essentiellement épique. Ses personnages et les situations où il les place, ses peintures et chacune des couleurs partielles dont il les compose, expriment admirablement les sympathies et les répugnances morales de l'Angleterre. Ils correspondent, avec une exactitude frappante, aux valeurs qu'elle reconnait, au bien et au mal, aux beautés et aux laideurs qui attirent ou repoussent sa conscience. Et l'auteur des *Idylles* remplit également l'autre condition de la poésie épique, celle d'être naïve, celle de ne point traduire purement les vieilles idées que le poète avait déjà conçues depuis longtemps, les vieux produits du savoir qui s'était déjà arrêté et défini en lui, mais, tout au contraire, d'être l'épanchement d'un esprit qui, au moment même où il parle, est en train d'enfanter et qui est encore tout troublé par des voix qu'il entend pour la première fois, par des conceptions qui lui viennent et qui ont pour lui tout l'infini et le merveilleux de l'inconnu, toute la divinité d'une révélation soudaine, d'une force qui agit d'elle-même et qui le domine irrésistiblement.

Bien entendu, je ne songe point à comparer la manière de Tennyson à celle des poètes primitifs. J'ai déjà indiqué, entre eux et lui, une différence radicale. Si Homère peignait les choses par leurs qualités visibles et palpables, ce n'était point par amour pour la beauté des aspects, ni par amour pour les mélodies d'impressions qu'ils peuvent causer, ou pour l'émotion des pensées et des affections qu'ils peuvent nous faire éprouver en imagination. Les anciens étaient trop peu conscients, leurs émotions propres se détachaient trop mal des objets qui les émouvaient pour qu'ils fussent capables de ce sybaritisme spirituel. En somme, ils avaient peu le sentiment de la nature. C'était seulement faute d'autres lettres qu'ils avaient recours aux images de leurs sensations. Ils s'en servaient pour écrire les idées qu'ils se faisaient de la substance même des choses, de leur manière d'être absolue, et non pas de leur apparence ou de leur effet.

Tel est précisément le secret de leur force. Tous les regrets seraient superflus. Les créations d'un Homère sont comme les têtes de chapitre rédigées une fois pour toutes et sous lesquelles se rangeront à jamais toutes les pensées humaines. Si l'on supposait que la terre a traversé un premier âge où il n'existait encore aucune *espèce* animale, mais où elle était habitée par les formes pures des *genres* dont toutes les espèces devaient procéder, ces animaux génériques représenteraient parfaitement ce qu'il y avait à la fois de rudimentaire et d'éternel dans les conceptions des premiers rhapsodes. Pour eux la philosophie, la science, la morale, la poésie et la peinture ne faisaient qu'un ; toutes les facultés qui sont susceptibles de se distinguer étaient encore confondues, dans leur être, comme en une seule. C'est pour cela que leurs créations ont tant de simple grandeur, qu'elles sont à la fois science, imagination et sentiment. Mais le passé ne peut revenir ; l'esprit humain s'est ramifié, comme un arbre, pour pousser plus haut ; son domaine s'est subdivisé en provinces. A côté d'une intelligence qui ne travaille qu'à connaître la manière d'être extérieure des réalités, il renferme maintenant une conscience qui vit à part dans son monde d'intuitions et de qualités spirituelles ; une imagination qui poursuit, pour son propre compte, les effets de beauté et d'émotion que le spectacle des choses ou de nos idées peut produire sur nos sensibilités de tout genre.

Naturellement Tennyson n'a pu occuper qu'une de ces provinces spéciales, il est purement un peintre qui contemple la vie comme un tableau; et c'est dire par cela seul que sa naïveté est moins entière, qu'elle est, en conséquence, moins puissante et moins sûre de ne pas s'égarer; car il n'y a d'infaillible que la nécessité absolue. Mais, comme peintre au moins, comme interprète de l'imagination d'une époque avancée, Tennyson est aussi vrai, aussi instinctif qu'on puisse l'être encore. A défaut d'ampleur il a les mérites qu'on chercherait en vain chez les poètes primitifs. Il a la tendresse et l'amour de la nature; il a la jouissance heureuse de sentir qu'elle jouit; il a l'élévation du sentiment, la délicatesse de la pensée, la longue vue de la réflexion. Pour couronner ces beaux dons, il semble que tout lui soit facile et qu'il ait recueilli les avantages de notre développement moderne sans avoir à en payer le prix. La croissance d'un côté n'a pas entraîné de paralysie de l'autre; il y a comme un accord naturel entre toutes les facultés de son être.

Une pareille figure, au milieu des visages contraints de notre temps, est faite assurément pour attirer l'attention, et j'imagine aussi qu'elle a quelque chose d'utile à nous apprendre sur les chances d'avenir qui restent encore à la poésie. Ce qui l'avait étouffée pendant longtemps et ce qui l'a fait avorter chez la plupart des poètes modernes les mieux doués est trop facile à nommer: c'est la prétention et le calcul. En se contraignant sans cesse à produire ce qu'ils pouvaient juger le plus propre à émouvoir les autres, ils se sont mis hors d'état de tirer parti des capacités d'émotion et des principes d'inspiration qu'ils renfermaient en eux-mêmes.

Ce qui peut permettre au sentiment poétique de se faire encore entendre, malgré notre logique et nos idées voulues, Tennyson en est, à mon sens, un exemple des plus clairs et des plus évidents. Toutes les particularités de ses vers rendent le même témoignage et nous conduisent à la même conclusion quant à la vraie source de son talent. La merveilleuse précision de sa touche et la justesse de son œil, le tact instinctif avec lequel il sent net ce qui est le charme de chaque teinte, chaque forme et chaque mouvement, ne sauraient s'expliquer que par son rare abandon. Il est impressionnable comme l'enfant parce qu'il a

conservé beaucoup du laisser aller de l'enfance. D'un autre côté, si cette vivacité des sensations n'exclut pas la lucidité et l'étendue de l'esprit, si la pensée, la conscience et toutes les affections ont, chez lui, autant d'activité et de justesse que le sentiment des choses extérieures, cela tient encore à la même cause. Cela ne peut venir que d'une nature éminemment souple et docile qui est toujours prête à écouter plutôt qu'à parler, qui, au lieu d'être possédée de la fureur de décider et de se dicter ce qu'elle doit faire ou penser, laisse humblement agir en elle ses aptitudes morales aussi bien que les influences du dehors, et est sûre ainsi d'apprendre tout ce que ces divers organes sont susceptibles de connaître, de goûter et de repousser.

Parmi les hommes qui ont marqué, je n'en connais point qui ne paraisse rétif et volontaire, à côté de Tennyson. Je n'en sache point surtout qui fasse mieux comprendre que lui ce qu'on gagne à ne pas être le tyran de soi-même. Notre vrai péché originel, la cause de toutes nos fragilités et de tous nos aveuglemens, c'est de naître avec une âme soumise à l'empire de ses préoccupations et de ses volontés de chaque instant. Que de voix de notre être nous empêchons de parler! Que de connaissances latentes qui sont dans notre esprit et qui ne siègent pas au conseil où nous discutons nos opinions, que de sensibilités qui nous avaient été données pour nous avertir d'un danger, d'un ennemi invisible, d'une influence contraire à notre santé morale, et qui n'entrent pour rien dans les sentimens que nous nous imposons! Comme nous aurions les instincts infaillibles de l'animal, le flair du chien et la météorologie du chat si notre indocilité ne se refusait pas à remarquer tout ce que nos sens nous signalent, si nous n'avions pas des pensées revêches qui ne veulent pas croire ceci et qui veulent croire cela, parce que c'est cela qui s'accorde seul avec ce qu'elles ont décidé. Comme nous serions tout-puissants et vainqueurs, et supérieurs, dans notre voie, si nous nous laissions diriger par nos vraies tendances, au lieu de nous faire à nous-mêmes des vocations de fantaisie et des ambitions qui ne sortent que de nos prétentions! Comme nous serions à l'abri du grand malheur de nos jours, du malheur d'être sans croyance, sans affection et sans détermination, si nous avions plus de patience pour laisser naître en nous, à leur heure, les

conclusions qui peuvent vraiment résulter de notre expérience, si nous attendions ce que nos oracles peuvent avoir à nous révéler, au lieu de les obliger sans cesse à résoudre des questions sur lesquelles ils n'ont rien à répondre !

C'est nous-mêmes qui sommes les artisans de nos déceptions, de nos remords, de nos erreurs, de notre indifférence, de notre scepticisme, de notre indécision. Tout cela parce que nous nous condamnons à n'être que les valets de nos caprices passagers, parce que chacune de nos curiosités est résolue quand même à se satisfaire sur-le-champ, parce que, du soir au matin, les forces les plus excellentes de notre être sont asservies à des corvées que leur taille le maître du moment et qui les mettent hors d'état d'obéir à leurs lois. En voulant toujours statuer ce que nous voyons lieu d'adopter, et en statuant uniquement d'après ce que nous savons savoir ou d'après les appétits qui nous dominent pour l'instant, nous nous prédestinons à ne jamais tenir compte de notre science latente et à ne jamais prendre conseil des besoins qui sommeillent en nous. Je n'ai certes pas l'intention de condamner la raison et la volonté en elles-mêmes ; je n'accuse que l'instinct volontaire qui les fait sortir de leur domaine légitime. L'idéal, ce me semble, serait d'avoir une raison qui, précisément pour mieux développer toutes ses forces, se bornerait scrupuleusement à remplir son rôle de scribe, à recueillir, à comprendre et à résumer ce que peuvent sentir et voir nos organes réels, ceux qui ont une vie à eux. Ce serait d'avoir une volonté qui se tiendrait dans son rôle de pouvoir exécutif, sans prétendre jamais nous mener de force où nous ne sommes poussés par aucun mobile ; une volonté qui, loin de nous contraindre à ne pas écouter les affinités et les requêtes spontanées de notre être, loin de nous obliger, malgré elles, à faire toujours la chose que nous pouvons juger la plus avantageuse d'après nos connaissances, ne s'appliquerait, au contraire, qu'à repousser tout raisonnement ou tout instinct isolé qui irait contre un de nos sentimens et qu'à concentrer toutes nos énergies pour les mettre au service des aspirations vraiment en harmonie avec la totalité de nos lois intérieures.

La perfection, je le sais, n'est pas de ce monde, et, à l'heure qu'il est, il est plus difficile que jamais d'en approcher. La com-

plexité et la subdivision de notre esprit, la masse d'idées qui nous envahissent du dehors, la surexcitation de la vie moderne, tout nous expose, au dedans de nous-mêmes, à des conflits et à des abus de pouvoir qui, sans parler de leurs autres dangers, rendent impossible, pour le plus grand nombre, le recueillement complet sans lequel un homme ne saurait entendre les petites voix de la poésie qu'il a en lui. Mais si funestes que soient ces influences, il est encore possible à quelques privilégiés de s'y soustraire plus ou moins. Et ce que j'ai voulu dire, c'est qu'à tout prendre, l'auteur des *Idylles du roi* avait remarquablement réussi à faire taire en lui les calculs intempestifs et les partis pris déplacés qui auraient pu lui enlever l'usage de ses facultés involontaires. Lui, au moins, avait su retrouver sa propre âme sous tous les amas d'opinions et de formules, sous tous les débris de vieilles constructions et de vieux produits manufacturés dans lesquels notre instruction et nos lectures tendent à nous ensabler. Pour sa récompense il a découvert une source d'eau vive qui a bien la fraîcheur des nappes souterraines et qui n'est point souillée par les égouts des fabriques, une source de franche poésie qui ne vient pas de son intelligence, ni de son savoir, ni de son savoir-faire, mais qui exprime vraiment des impressions éprouvées, des vibrations rendues par ses cordes sonores.

Comment un homme de nos jours a-t-il pu conserver tant d'abandon et de naïveté? Je ne me charge pas d'expliquer le mystère. Je n'ai rien à en dire, sinon qu'il y a là, tout d'abord, une nature très spéciale, une organisation qui avait reçu, en naissant une aptitude extraordinaire pour être vivement impressionnée et pour jouir de ses impressions, pour goûter le délice particulier des contemplations, des rêveries, des effets de beauté. D'ailleurs l'absence de toute prétention et de toute vanité a dû entrer pour beaucoup dans le privilège qu'elle a eu de rester aussi simple tout en se développant, de garder à un tel point la spontanéité première, la souplesse, l'activité et la précision de toutes ces sensibilités qui, chez la masse des individus, sont sacrifiées ou étouffées dès l'instant où l'enfant devient capable de volonté, de prévision et de raisonnement. C'est la vanité, sous ses formes diverses, qui est la cause première du suicide moral dont nous nous rendons presque tous coupables; c'est l'éternel

souci de calculer ce qui peut nous faire valoir auprès des autres, ce qui peut les émouvoir à notre gré, ou leur donner une haute idée de notre intelligence, qui nous empêche de connaître la meilleure partie des émotions et des perceptions dont nous sommes nous-mêmes susceptibles. C'est la disposition à être volontaires, à n'user de nos forces que pour satisfaire des volontés à nous, qui nous condamne à être, au dedans, un peuple de facultés esclaves auxquelles leur maître ne laisse jamais le droit d'agir suivant leurs propres lois, absolument comme c'est le même penchant qui nous condamne, au dehors, à avoir besoin d'un gouvernement parce qu'il nous rend incapables de nous laisser libres l'un l'autre.

Et je ne parle pas seulement de l'amour-propre ordinaire, je parle d'un amour-propre intellectuel qui est tous les jours encensé comme une vertu, comme un beau dévouement à la vérité. Car, à bien voir, il y a beaucoup d'égoïsme à être trop dominé par les préoccupations de notre intelligence, par l'intention qui la tient, par la curiosité qui, pour l'instant, voudrait avoir une décision à rendre sur la question où elle s'est butée. C'est toujours ne songer qu'à contenter nos désirs, c'est toujours forcer toutes nos facultés à abandonner leurs propres fonctions pour se fatiguer à faire taire les grenouilles qui incommodent monseigneur ou à chasser pour lui le gibier qu'il réclame.

De toutes les formes de la vanité, il n'en est point peut-être qui ait contribué autant que celle-là à détruire les grands esprits. La tendance à s'absorber tour à tour dans une série d'idées fixes, voilà l'ennemi que la poésie surtout a le plus à redouter. Pour tirer, en quelques mots, la morale pratique de ces réflexions, tout jeune poète peut être sûr à l'avance, quel que soit son génie, qu'il en profitera seulement dans la mesure exacte où il ne sera pas une intelligence volontaire, c'est-à-dire où il saura rester en possession de toutes les forces de son esprit, et les maintenir toutes dans leur liberté de conscience et d'action, en résistant à l'amour-propre qui nous pousse à ne penser que pour chercher des moyens de faire notre bon plaisir.

LA

POÉSIE EXPRESSIVE ET DRAMATIQUE

EN ANGLETERRE

ROBERT BROWNING

MEN AND WOMEN (*Hommes et Femmes*)

I

En général, la poésie anglaise s'est toujours distinguée, entre toutes, par un certain élément qu'on a parfois appelé réaliste, que je ne sais guère comment dénommer autrement, mais dont ce mot donnerait une bien fausse idée, si, par réalisme, on entendait la tendance à représenter les choses que l'on peut voir, et rien que cela. Prenons Shakespeare pour exemple : il est le plus réaliste des écrivains et il en est aussi le plus idéaliste, celui qui a le plus largement exprimé ce que l'esprit seul peut percevoir. Il n'a pas seulement parcouru le monde des réalités qui existent, il a voyagé, plus que personne, à travers les mondes du désirable, de l'admirable, de l'imaginable; à travers les royaumes des affections, des aspirations... que sais-je?

Un seul de ses drames, une simple scène de son *Hamlet*, touche à plus d'idées qu'on n'en rencontrerait dans vingt volumes de tragédies idéalistes. Et cependant il est aussi, comme je le disais, le plus positif des poètes. Ce sont les hommes et leur destinée qui le préoccupent. Lors même qu'il se joue au milieu des fées et des fantômes, il a la puissance d'évoquer en nous l'image des caractères humains et des conditions terrestres. Ses peintures font incessamment appel à notre expérience. Ses paroles nous aident à mieux comprendre nos souvenirs. Elles nous mettent sur la voie

des jugemens qui peuvent nous rendre compte de nos observations, et nous servir de règle pratique dans nos affections, nos attentes et nos actes. Sa voix enfin est celle d'un homme qui ne parle pas toujours de la vie, mais qui a vécu à bon escient. Il a sérieusement employé ses facultés à connaître et à évaluer, et, jusque dans ses badinages et ses plus hauts élans d'imagination, il laisse entrevoir ses véritables convictions, les croyances que la vie lui a données sur la vie, les idées qui sont, non pas ses inventions d'artiste et ses outils d'ouvrier, mais ses sentimens d'homme.

Il en est de même de Walter Scott. Il a beau être très vrai, il a beau nous donner l'impression des types humains qui s'agitent sous le soleil, lui aussi est encore fort idéaliste, fort inspiré par les sympathies de sa nature propre. Les connaissances qu'il a recueillies en regardant ne sont que la matière première de ses créations. C'est le souffle de ses instincts à lui qui les combine et qui anime les figures qu'il en tire. Il y a plus de philosophie dans ses contes (quoique la philosophie n'en soit pas le caractère saillant), que dans bon nombre de romans philosophiques qui n'ont aucune réalité, et dont les scènes, comme les acteurs, ne sont, à bien voir, que les considérans d'une maxime ou les moyens d'exposer quelque raisonnement.

Qu'est-ce donc que cet élément réel et solide qui n'empêche pas les plus hauts essors de l'imagination, qui n'exclut aucune des opérations possibles de la pensée et du sentiment? Le définir n'est pas facile et l'expliquer encore moins. Ce que je crois voir seulement avec clarté, c'est que la vérité des poètes anglais ne tient pas, à proprement parler, au but qu'ils se donnent en créant. Elle ne vient point, en d'autres termes, de ce qu'ils se proposent toujours de peindre d'après nature. Elle a plutôt sa source dans la manière d'être habituelle des écrivains, dans la forte conscience qu'ils ont d'eux-mêmes et du monde extérieur, et, par-dessus tout, dans le besoin qui les oblige à écrire en vue d'exprimer l'état de leur esprit. Leurs idées sont solidement formées et elles veulent sortir.

Cela me semble écrit en caractères visibles sur la littérature entière des Anglais. Entre tous les peuples, — et je n'excepte pas les Allemands, — ils sont celui qui a le moins séparé ce *qu'on*

fait comme littérateur de ce *qu'on est* comme homme. Chez les races du Midi, le poète est ordinairement un artiste qui invente; il songe moins à dire ses émotions qu'à émouvoir autrui. En cherchant des moyens pour agir sur ses lecteurs, il ne s'inquiète pas trop s'il sort ou non de ses sentimens. En Angleterre, au contraire, le poète n'invente pas, pour ainsi dire : il ne fait qu'imaginer. Même pour composer ses rêves, même pour se donner les spectacles chimériques qui peuvent le charmer, il semble encore s'astreindre à ne puiser ses couleurs et ses élémens que dans son expérience, dans ce qu'il a positivement pensé et senti.

Au premier abord, on pourrait croire que c'est là s'enfermer dans un programme plus difficile, et que l'inspiration anglaise a dû ainsi restreindre sa liberté et ses ressources. Et cependant il n'en est rien. Malgré ces entraves apparentes, elle a été éminemment riche et abondante. Ne faudrait-il pas dire plutôt qu'elle a été souverainement créatrice, en raison même de cette sincérité ? Voir et remarquer beaucoup, c'est se mettre en état d'imaginer beaucoup. Celui qui s'intéresse à regarder et à interroger en face les choses qu'il rencontre, n'apprend pas seulement à bien juger les réalités; il se révèle aussi à lui-même. Il trouve, autour de lui, des beautés et des grandeurs pour faire tressaillir en lui tout ce qu'il peut avoir de conscience, et de sensibilité, et d'aspirations ; il trouve des énigmes et des aspects, des sollicitations de tout genre, pour stimuler toutes ses forces pensantes. Si bien que, pendant qu'il accroît sa science, il féconde son propre génie, et qu'à son insu, les notions, les images et les sentimens dont il s'est enrichi, arrivent naturellement, en prenant le mouvement de sa vie propre, à former en lui des combinaisons et des visions poétiques, à la fois vraies et fantastiques.

La poésie, suivant un mot de Bacon, est l'art de conformer les apparences des choses aux désirs de l'âme. Mais l'âme qui est toute remplie des élémens et des valeurs du monde réel, ainsi que des affections humaines qui peuvent y répondre, n'a plus besoin, en quelque sorte, de recourir au mensonge et à la faculté calculatrice de l'ouvrier pour construire des simulacres en harmonie avec ses vœux. Chaque aspiration qui s'éveille en elle et qui la traverse est comme un ménétrier magique qui entraîne à sa suite tout ce qu'elle renferme, toutes les statues qu'elle s'est

façonnées à l'image des réalités, et qui en fait soudain des chœurs de joyeux danseurs dont les pas et les groupes se modulent spontanément sur les mesures de son archet.

Quant à moi, je ne trouve pas de meilleure explication. L'esprit pratique des Anglais est passé en proverbe. C'est pour cela que les juges qui préfèrent l'interprétation la plus défavorable, les accusent si souvent d'être exclusivement positifs et matériels. Mais une pareille supposition est difficile à soutenir en face de leur littérature. Je ne vois pas du tout qu'ils se tournent vers la matière, faute d'avoir la vie de l'esprit. Ce que leur poésie atteste, à mes yeux, c'est que, par rapport aux autres peuples, il n'ont pas le tempérament ascétique, et que la pensée, chez eux, tourne moins facilement à l'abstraction. La poésie allemande s'est souvent inspirée, avec autant de sincérité, des sentimens de l'homme. Peut-être indique-t-elle un développement au moins égal du côté des facultés qui spéculent et imaginent. Mais ce que j'y trouve moins et ce qui me frappe comme souverainement marqué chez les Anglais, c'est l'autre côté de notre être, celui qui nous retient en communication avec le monde des vivans et des événemens. C'est toute cette série d'instincts qui nous forcent à attacher de l'importance aux choses et à vivre en elles, qui ne nous permettent pas de les rencontrer sans ressentir pour elles un puissant attrait ou d'intenses répulsions, qui ne souffrent pas que nous ayons une pensée ou une affection sans être tourmentés du besoin de les appliquer par des actes.

Si l'on aime mieux, et pour parler, au plus bas mot, les Anglais ont le génie de l'anecdote. Ils se plaisent à exprimer leur opinion sur un homme en citant un épisode de sa vie. Tandis que d'autres organisations tiennent plus à juger qu'à connaitre, et oublient volontiers le fait qu'elles ont expliqué pour se rappeler seulement leur explication, eux, ils ont la mémoire des physionomies. Pour faire comprendre le mobile invisible, ils sont portés à montrer l'effet qu'il a produit. Leur esprit aime à prendre les empreintes et à se faire comme un musée de toutes les figures et de tous les événemens qu'il a pu rencontrer. Sans doute c'est à cela qu'ils doivent d'avoir eu un Shakespeare et un Scott, au lieu d'un Fichte et d'un Schiller, au lieu d'un Corneille et d'un Voltaire.

Quoi qu'il en soit des causes, le fait lui-même me paraît suffi-

samment visible dans toute la phase de fécondité poétique qui a commencé à Wordsworth et à Coleridge et qui, par Shelley et Byron, s'est continuée jusqu'à Tennyson et Browning. Durant cette longue période, la poésie anglaise a marché dans bien des voies, sous l'impulsion de bien des mobiles différens. Elle a puisé à presque autant de sources qu'il y a de facultés dans l'homme ; mais que le vent ait été à la méditation, au lyrisme ou à la psychologie, la préoccupation de la vie qu'il nous faut vivre et du monde terrestre où il s'agit de penser, a trouvé moyen de se glisser partout.

Wordsworth le méditatif a beau s'adresser, avant tout, au sens moral, si peu qu'il vise à peindre, il veut au moins donner l'idée de l'existence telle qu'elle est et des hommes, comme on les voit chaque jour, afin d'y montrer la présence et l'action des qualités qu'il admire. Il ne cherche pas à élever les hommes en leur ouvrant la sphère des idées pures, en les appelant, comme Schiller, à adorer les perfections idéales ; — cela les exposerait trop à être malveillans et méprisans envers leurs voisins. Ce qu'il désire, c'est les rendre plus aimans dans leurs rapports journaliers, plus habiles à distinguer le bien qui existe à côté du mal, plus capables de découvrir, dans la plus humble sphère, mille placemens pour leurs affections, mille occasions d'exercer leurs plus généreuses énergies.

Je n'ai pas besoin de m'étendre sur Byron. Comme on le sait, ce qu'il chante surtout, ce sont les révoltes de l'âme contre la destinée. Et Shelley, qui se plait dans les hauteurs où les aspirations passionnées et l'activité de l'intelligence se traduisent en idées abstraites de justice, de droit, de suprême beauté, Shelley lui-même a son côté positif. Non seulement la nature l'attire vivement, non seulement ses rêves préférés sont comme des projets pour amender la réalité ; il est encore remarquablement plastique, ainsi qu'on l'a observé avant moi. Les puissances et les essences invisibles que conçoit sont esprit sont, pour ainsi dire, solides sous ses yeux, comme des personnages de chair et d'os.

Quant à Browning et, en général, aux écrivains de l'époque actuelle, la pensée de peindre et de représenter est précisément leur tendance dominante. De la sorte, ce qui s'offre à nous, ce

n'est jamais l'artiste qui invente en dehors de la réalité ; c'est toujours la nature humaine en face de la nature. Seulement, entre ces deux adversaires, les rôles changent à plusieurs reprises, et il semble vraiment qu'on distingue, dans ces changemens, une sorte de marche régulière, quelque chose comme l'opération d'une loi qui correspondrait à celle que les physiologistes ont nommée, je crois, la loi des générations alternantes.

Dans la poésie méditative de Wordsworth, — et il était le centre de tout un groupe, — c'est l'homme qui s'applique à rendre justice aux réalités, à supporter ce qu'elles ont de douloureux, à honorer ce qu'elles ont de grand, à se transformer enfin lui-même pour se rendre digne d'elles et adapter à leurs nécessités. Avec Byron, les exigences humaines reprennent le dessus. A la poésie de la bonne volonté succède une poésie passionnée, plus spécialement lyrique chez l'auteur de *Childe Harold*, tout éprise, chez ses contemporains, des caractères violens et déchaînés du Midi, et qui tourne assez naturellement, dans l'esprit de Shelley, à des rêves de progrès et à des visions d'univers renouvelé. La méditation, puis le lyrisme intime ; maintenant, c'est le drame, le désir de représenter toutes les formes d'objets ou de transformer des conceptions en objets imaginaires, en les revêtant des aspects de la réalité. Il y a ainsi, pourrait-on dire, une espèce de retour, quoique moins résigné, vers la nature. C'est l'homme qui, de nouveau, se fait disciple à son égard, qui s'applique à la pénétrer et à la mettre en lumière, au lieu de se replier lui-même pour articuler contre elle ses propres désirs déçus, ou les idées qu'il peut se faire d'un mieux qui n'est pas ce qui existe.

Est-ce à dire qu'en somme la poésie se soit rapprochée de ce qu'elle était au commencement du siècle ? Tant s'en faut. Ce qui me frappe, au contraire, c'est que, depuis une vingtaine d'années, elle s'engage décidément dans une voie nouvelle, dans une voie du moins où elle n'avait jamais marché avec une détermination aussi arrêtée, et qui, en définitive, la conduit presque à l'antipode de Wordsworth et de son école. Après tout, Wordsworth était un poète intime, et bien qu'il n'eût rien du docteur qui veut enseigner, il aspirait à exercer une influence, à propager et à faire aimer ce qu'il aimait lui-même comme les belles façons d'être homme.

Maintenant, la poésie qui s'écrit et tente de s'écrire est, à la fois,

plus intellectuelle et plus objective. Elle est avide de peindre, de représenter corporellement les idées qu'on peut se faire de ce qui existe ou de ce qui est beau et bien ; elle tend à éclairer en aidant l'esprit à se figurer les choses réelles ou concevables. Il y a comme une voix générale pour crier aux poètes de sortir de leur personnalité. « Voilà un candidat qui se présente avec un volume de vers, écrivait récemment un critique ; peut-il créer ? toute la question est là. Messieurs les jurés, le prévenu est-il capable, oui ou non, de créer ? — Non. — Eh bien ! qu'on le renvoie dans la poussière des rayons et dans l'oubli. »

Ce même sentiment, je le retrouve un peu partout, sage chez les uns, poussé jusqu'à l'exagération chez les autres. En théorie du moins, l'opinion du jour serait peut-être disposée à faire trop peu de compte de l'inspiration intime, du lyrisme pur. Beaucoup auraient l'air de croire que la poésie consiste presque exclusivement à parler en images, à symboliser les pensées par des événemens et des personnages, au lieu de les énoncer directement à l'état abstrait, comme fait la prose. Je l'ajouterai cependant, à l'honneur de la clairvoyance psychologique de l'Angleterre : en général, ce qu'on y demande aux poètes, ce n'est pas simplement le savoir-faire de l'imagination, le talent de composer un tableau. C'est plutôt le génie de se tout représenter à soi-même ; c'est cette rare puissance d'évocation qui distingue les peintres-nés des simples penseurs, et qui fait surgir, malgré eux, dans leur esprit, de véritables apparitions. L'intelligence n'a que des notions, elle sait seulement qu'il y a eu un fait — bataille — entre des êtres désignés sous le nom de Grecs et de Romains. Avec l'imagination dont je parle, le peintre voit la bataille et les combattans. Pour rendre cette bataille, il n'a pas besoin de savoir ce que doit renfermer un tableau. Elle pose devant lui, et il n'a qu'à copier. L'image qu'il a *conçue* lui-même ne peut manquer d'être une image *concevable*, un tableau adapté aux capacités et aux incapacités de l'esprit.

Sans contredit, cette poésie de l'imagination occupe un très haut rang dans la hiérarchie des productions littéraires. Elle est éminemment belle et noble par les facultés dont elle est le fruit, et, ajoutons-le aussi, par les qualités morales qu'elle suppose ; — car le désir seul de connaître et de représenter les choses ne peut naître

que dans une nature généreuse. La vertu de s'oublier soi-même en est la première condition. D'ailleurs, il est impossible de produire une représentation tant soit peu complète sans avoir d'abord la plupart des capacités du poète lyrique, avec d'autres en plus. Tandis qu'une émotion éprouvée suffit pour fournir toute la matière d'un chant émouvant, elle ne pourra jamais être que le commencement d'une création plastique. Pour que le simulacre s'achève, il faut que le poète sorte de sa première impression après s'y être abandonné. Il faut qu'il évoque l'objet sous ses diverses faces, qu'il soit capable de le regarder volontairement et de réunir tout un groupe de documens. Bien plus, après cela, il lui reste encore à réaliser une dernière prouesse. Avec une série d'élémens, il s'agit, pour lui, d'engendrer un tout, en les forçant à se combiner.

D'un autre côté, il n'est pas douteux qu'une semblable production ait pour le lecteur une magie plus pleine, quoique moins entraînante peut-être. En même temps qu'elle s'adresse à l'esprit et aux sentimens, elle parle encore aux sens, à la faculté qui voit et qui se rappelle les images. Elle nous prend ainsi par plusieurs côtés à la fois, et elle se rapproche davantage de l'idéal d'une poésie absolue, d'une poésie qui nous donnerait simultanément le sentiment de tout notre être en trouvant le secret de faire résonner, en même temps et en accord, toutes nos cordes sensibles.

Je ne veux pas oublier de faire remarquer que ce penchant général pour l'imagination pittoresque se rattache à certaines idées fort sages, à un sérieux besoin de donner à la poésie un rôle qui la rende digne d'être écoutée. Les grands mots sur l'apostolat du poète ont été souvent débités par la vanité, et nombre de personnes, j'en ai peur, se piquent d'avoir trop d'esprit pour ajouter foi aux protestations de ce genre. Qu'on y prenne garde cependant. C'est peut-être pour avoir trop eu cet esprit-là que la poésie, chez nous, est maintenant tombée si bas, et que nous voyons, chaque jour, des hommes, arrivés à l'âge mûr, dépenser leur vie et leur âme à créer d'éblouissantes voltiges ou de ravissans effets d'ingénieux bavardage. Si l'on donne le nom de poète à ceux qui font cela et même qui le font au mieux, il n'y a vraiment pas lieu de perdre son temps à spéculer sur la mission de la poésie.

Mais s'il est des hommes qui naissent avec des facultés extraor-

dinaires pour sentir et pour communiquer ce qu'ils sentent, si c'est à ces organisations à part qu'on réserve le nom de poète, il est bon et vrai de dire, comme Carlyle par exemple l'a fait, que les époques privilégiées du ciel reçoivent seules la visite de tels envoyés, et que c'est pour eux un devoir de chercher au moins à bien user de leurs facultés.

Que peut se proposer un vrai poète qui se prend lui-même au sérieux? En définitive, la valeur de la poésie que peut écrire un individu ou un peuple dépend, en grande partie, de l'idée quils se font à cet égard. Je crois voir, en Angleterre une sorte d'opinion publique qui est très propre à élever la littérature poétique. En ce moment, on demande, par goût, à la poésie des tableaux pittoresques; mais on demande aussi que ces tableaux puissent servir à montrer à la société sa propre face et à rendre sensible pour beaucoup ce que quelques yeux seulement sont à même de distinguer. Si nos pensées et nos caractères pouvaient sortir de nous-même pour poser devant nous, et si nous pouvions les voir comme des objets indépendans de notre personnalité, nous vaudrions beaucoup mieux.

Que la poésie cherche à nous rendre un service analogue et à devenir, en quelque sorte, la conscience de la société; que le poète exprime, dans ses chants, les sentimens qui s'agitent dans l'âme des diverses classes; que par ses drames il montre aux hommes les mobiles qui agissent en eux, et les mobiles par lesquels il est beau d'être mû; qu'il s'applique, en général, à saisir lui-même d'abord les significations et la portée des choses de l'univers, leurs beautés et leurs grandeurs, afin de chercher ensuite à les mettre en évidence par ses créations! Tel est, ce me semble, le programme que la théorie du jour tendrait à donner à la poésie. En tout cas, je n'ai fait, en le traçant, que traduire, à peu près littéralement, des pensées que j'ai vues plus d'une fois exprimées, et qui sont aussi appliquées, ainsi que nous allons le voir.

C'est à l'un des plus remarquables représentans de cette phase nouvelle que je voudrais m'arrêter, à Browning. Ce mot de représentant ne convient peut-être pas très bien à un écrivain aussi profondément individuel : mais, comme cause ou comme effet, il ne se rattache pas moins aux tendances dramatiques que j'ai tâché

de faire comprendre. Ce qu'il y ajoute ressortira suffisamment, j'espère, des morceaux que j'aurai occasion de citer.

Browning est déjà connu par un certain nombre de productions qui lui ont valu, sinon la popularité, au moins un public d'ardents admirateurs. Elles ont, en tout cas, amplement suffi pour révéler un poète d'une haute portée. Très jeune encore, il avait publié un poème sur Paracelse ; une sorte de drame psychologique où il avait cherché à retracer la vie intime du célèbre médecin, le jeu même des facultés qui avaient déterminé sa carrière. Du même coup, il s'était trouvé peindre le mouvement intellectuel de l'époque, et, plus que cela, une phase de développement moral qui est de tous les temps. Plus tard, et après avoir donné un autre grand poème psychologique *(Sordello)*, il s'était tourné vers le drame et vers un genre de poésie lyrico-dramatique dont il n'est pas loin d'être l'inventeur. Plus récemment enfin, Browning a écrit deux petits poèmes intitulés *la Veille* de *Noël* et *le Jour de Pâques*, deux espèces de visions où domine le sentiment épique.

Envisagées dans leur ensemble, ces œuvres successives révélaient assez d'instincts différens pour embarrasser la critique. D'où venait le poète, et où allait-il ? Quelle était la ligne de son orbite ? Il y avait lieu, du moins pour moi, d'hésiter avant de répondre. Mais Browning est un de ces esprits qui pensent d'abord pour bien penser, comme s'il n'existait ni plumes ni libraires, et qui se bornent ensuite à exprimer fidèlement les résultats où ils sont arrivés, ce qu'ils peuvent croire bon et vrai. Avec de tels écrivains, chaque œuvre nouvelle fait ressortir, dans les œuvres qui l'avaient précédée, ce qui la préparait et l'annonçait elle-même. Et c'est ainsi, ce me semble, que les deux derniers volumes de Browning rendent plus clairs et plus faciles à distinguer les besoins qui étaient en lui dès le principe et qui n'ont fait qu'entrer plus complètement en possession d'eux-mêmes.

Dès son *Paracelse*, comme on le comprend mieux désormais, il cherchait déjà à dramatiser et à mettre en scène les mobiles de la nature humaine. Seulement, il était plus abstrait et plus exclusif. Il avait débuté par creuser sous terre pour saisir les forces cachées qui produisent les effets sensibles. En avançant, nous le voyons compléter chaque jour son éducation, étendre de plus

en plus son attention sur le côté extérieur des choses. Maintenant, c'est le dedans et le dehors qu'il cherche à la fois à mettre en scène. C'est tout ce qui peut s'agiter au fond de l'âme qu'il tâche de révéler par le mouvement des actes et des paroles.

Les nouvelles poésies de Browning rentrent, en général, dans le genre des petits tableaux lyrico-dramatiques qu'il a publiés de temps en temps (sous le nom de *Dramatic Lyrics*), depuis qu'il s'est décidément senti attiré vers le drame. A très peu d'exceptions près, ce sont des morceaux où il ne parle pas en son nom, mais où il introduit des personnages imaginaires, parfois des figures historiques, qui, sous forme lyrique, sous forme d'épître et de monologue, chantent, expriment ou trahissent leurs sentimens. Le but de l'écrivain est, du reste, suffisamment indiqué par son titre : il n'entend point nous confier ses impressions intimes, il veut dérouler devant nous un panorama de l'espèce humaine. Il veut figurer ce qu'il en a pu apprendre par ses observations et par ses retours sur lui-même. Tout au travers de ces deux volumes on respire comme une insatiable avidité de saisir *et de vivre en esprit* toutes les formes possibles d'existence. Aux yeux de Browning, le poète est l'homme qui a vu, qui a vécu et qui parle pour prêter aux autres son expérience. Cette théorie se montre, plus ou moins nettement, dans plus d'un morceau du recueil, et en particulier dans celui qui a pour titre : *Comment les choses frappent un contemporain*. Voici un court résumé de ce pittoresque tableau :

« Je n'ai connu qu'un poète dans ma vie, dit brusquement un des personnages imaginaires de Browning ; c'était un vieillard à l'œil perçant qu'on rencontrait toujours seul dans les rues de Valladolid. Il était partout et il connaissait tout le monde. Il s'arrêtait devant le garçon de café qui tournait son moulin, devant la marchande en plein vent qui coupait ses citrons. S'il se bâtissait une maison, il était là pour en essayer le mortier avec sa canne. Qu'il y eût un cheval battu, vous sentiez qu'il le voyait. Qu'un homme insultât une femme, vous sentiez qu'il l'entendait. Nous n'avions un gouverneur que pour la forme. C'était lui qui était le grand inquisiteur. Il savait, il notait tout ce que tous pensaient, disaient et faisaient, et le soir, il rentrait chez lui pour écrire tout cela à notre seigneur et roi. »

L'interprétation n'appartient qu'au contemporain; mais le rôle d'inquisiteur que Browning assigne au poète est bien sa pensée à lui. Et, soit dit en passant, il est curieux de comparer ces idées-là aux vieilles doctrines qui recommandaient à l'homme de mépriser le monde et de détourner les yeux de la terre pour mieux entendre les voix divines. Comme ce contraste fait bien sentir que notre destinée est d'aller à droite et à gauche, d'osciller sans cesse entre deux principes qui sont vrais l'un et l'autre jusqu'à un certain point!

Il ne faudrait pas trop s'attendre pourtant à des tableaux vrais, dans le sens que l'on donne au mot. Browning n'est point de la famille des réalistes qui se bornent à copier ce qu'ils ont pu rencontrer. S'il ne faisait que cela, ce ne serait pas un poète. C'est un esprit développé à la fois de plus d'un côté, et qui ne renonce à aucun de ses droits naturels, pas plus au droit d'imaginer qu'à celui d'observer minutieusement, pas plus au droit d'étudier en lui ce que la nature humaine pourrait être, qu'à celui de se demander ce qu'il peut trouver bon ou mauvais. Aussi s'en tient-il rarement à la peinture de l'homme tel qu'il est en général, à la banale vérité du développement fort incomplet où s'arrête le commun des individus. Il cherche plutôt à rendre tout ce qui est au fond de notre être. Pour distinguer ce qui a été trop souvent confondu, son but est moins de représenter les réalités que de présenter sous la figure d'une réalité toutes les idées qu'il peut se faire de ce qui existe ou de ce qui est seulement concevable.

Son recueil, à vrai dire, ne contient guère que trois ou quatre morceaux qui ressemblent à des études d'après nature. Encore n'est-ce pas l'intention pittoresque qui domine dans le plus long d'entre eux, dans l'*Apologie de monseigneur Blougram*. L'*Apologie* nous fait assister à la causerie sans façon d'un évêque moitié croyant, moitié mondain, avec le littérateur Gigadibs. Sous l'inépuisable verve du prélat, il s'agit d'idées bien graves, qui produisent d'étranges effets de contraste à côté des brusqueries d'esprit et des familiarités de langage qu'elles font jaillir, comme un feu d'artifice, en traversant la personnalité du discoureur. Il s'agit, en effet, de la foi et du doute. Quoique l'auteur ait parfaitement réussi à créer un type vivant qui n'est nullement Browning, quoiqu'il nous ait présenté un Blougram que nous connaissons

comme don Quichotte, il n'a pas moins exprimé, par la bouche du prélat, bien des réflexions qui laissent voir la trempe de son propre esprit. Enoncer une pensée, et par cette pensée même révéler un caractère dont il lui fait prendre la couleur, tel est un des procédés aimés de Browning.

Comme ces études de caractère sont une partie importante de l'originalité de l'écrivain, j'en résumerai une, pour faire comprendre au moins la manière dont Browning entend le drame. La pièce intitulée *Lippo Lippi* est peut-être moins frappante, à tout prendre, que l'*Apologie;* mais, comme esquisse dramatique, elle est plus complète, je crois, que tous les autres morceaux du même genre. Ailleurs, le poète s'était plus ou moins borné à faire vivre un caractère sous nos yeux, là il crée, en outre, une scène et un lieu.

Lippo Lippi, — le même peintre qui pendant longtemps avait été regardé comme postérieur à Masaccio, tandis qu'en réalité c'est à lui que revient l'honneur d'avoir ouvert la voie où il a marché et où bien d'autres l'ont suivi, — Lippo Lippi, ai-je dit, est l'hôte de Côme de Médicis, ou plutôt Côme l'a enfermé dans son palais pour l'obliger à y terminer une série de peintures. Une belle nuit, il entend, dans la rue, une troupe de folles beautés qui chantent et fêtent le carnaval, et il descend par la fenêtre pour se mettre à leur suite. — « Un moine ici ! s'écrie le guet. — Pas tant de bruit, répond Lippi ; si je ne suis qu'une brute, est-ce ma faute, à moi ? » — Est-ce sa faute, en effet ! A huit ans, on l'a fait moine. Il était resté sans père ni mère, réduit à battre le pavé et à vivre de ce qu'il pouvait ramasser dans les ordures ou obtenir de la charité. Une bonne âme l'a conduit à coups d'étrivières dans un couvent, et le prieur, qui sortait de table, lui a demandé s'il voulait renoncer à ce misérable monde. Il avait l'estomac vide et il a tout aussitôt trouvé sa vocation !

Malheureusement, le latin ne voulait pas lui entrer dans la tête. Au lieu d'apprendre, il s'amusait à crayonner des bonshommes sur ses cahiers ou à mettre des jambes et des bras aux notes du plain-chant. — « Il n'y a rien à en faire, disaient les moines, il faut le renvoyer. — Non pas, se dit le prieur ; nos voisins les Camaldules ont un cloître tout historié de belles peintures : pourquoi n'aurions-nous pas, nous aussi, notre peintre ? Pourquoi ne serait-

ce pas le novice? » — Voilà donc Lippo à l'œuvre ; il peut crayonner à l'aise ; il a bientôt un mur devant lui, et ce n'est pas lui qui peut être embarrassé pour le couvrir. Il faut avoir de bons yeux quand on a été forcé de mendier son pain pour reconnaître, à la figure, la ménagère qui vous jettera quelques restes, le fabricien qui vous laissera ramasser la cire qui coule de son cierge. La tête de Lippo est pleine ; demandez et vous serez servi. Il peint la nièce du prieur et les moines du couvent ; il peint l'assassin qui s'est un jour réfugié près de l'autel, et les petits garçons qui étaient là à le regarder avec une figure ébahie d'admiration, et la jeune contadine qui, en détournant la tête, lui a jeté ses boucles d'oreilles. — « Oh! oh! qu'est-ce là? s'écrie le prieur. Dieu me pardonne si ce ne sont pas des hommes et des femmes! Est-ce que la chair est faite pour être peinte? C'est l'âme qu'il nous faut et rien que l'âme; voyez plutôt Giotto! » — Mais Lippi a beau faire, il ne peut pas comprendre. Sans doute, c'est parce que le prieur sait le latin, tandis que lui n'est qu'un pauvre ignare qui n'a jamais pu apprendre que le verbe *amo*. Lui, tout ce qu'il sait, c'est que les âmes ont des corps et que les corps ont des poses, des sourires, toutes sortes de choses qui charment. Est-ce que ce n'est pas Dieu qui a fait la chair? Est-ce qu'après avoir peint le visage on ne peut pas l'animer d'une âme et peindre ensuite tout ce qui se remue dans l'âme? Si l'on pouvait tout peindre!... Il y aurait bien de quoi faire prier les hommes!...

Ici, ce n'est plus positivement Lippo que nous entendons. Le poëte a bien saisi, je crois, les instincts qui animaient le moine florentin et qui l'ont conduit à ouvrir, pour la peinture, la voie de l'observation. Mais ces instincts, il a fait un retour sur lui-même pour les rendre tels qu'ils s'exprimaient dans son propre esprit. Il a complété ce qui n'était qu'en germe chez le vieux peintre ; — et il s'en faut que j'entende par là lui faire un reproche.

Tel est, du reste, le caractère de l'œuvre entière. Pittoresque et dramatique, Browning l'est au plus haut point. Il sait sortir entièrement de lui-même (comme son *Childe Rolland* (1) suffirait

(1) *Childe Rolland* est une espèce de ballade fantastique qui nous transporte au milieu du monde surnaturel des vieux poëmes chevaleresques. Le poëte a voulu montrer comment les objets les plus simples prennent des aspects terribles dans l'esprit d'un homme terrifié. Toute la pièce respire une sorte de magie infernale. Browning disparaît complètement derrière son évocation.

pour le prouver) ; mais, en général, ses personnages sont moins des images taillées à l'instar de tels modèles vivans que les combinaisons naturelles de tout ce que renferme son esprit, de ce qu'il sait ou de ce qu'il a pensé. On sent partout la présence d'une organisation particulière où l'imagination ne dort pas, où les idées ont l'étrange don d'enfanter, en se rapprochant, des manières d'être en action, des fantômes animés qui lui donnent le spectacle de leurs actes. Il en résulte que les créations du poète font à la fois l'effet du rêve et de la réalité. C'est la vérité ordinaire prolongée dans les espaces du possible et de l'imaginable. Ce sont les aptitudes de tout le monde avec un développement qu'elles n'ont pu prendre que chez un être à part ; — et, en somme, peut-être, ce qui saisit le plus ici, c'est l'individualité qui empreint toutes les pensées de l'écrivain. L'étonnement qu'il cause tient moins encore aux régions où il vous transporte qu'aux opérations de son esprit et de son imagination.

Cela indique assez à quel public s'adresse Browning. En général, l'étonnement est un sentiment pénible pour les hommes. Tout ce qui sort des manières de voir et de penser auxquelles ils sont habitués, de ce qu'ils considèrent comme le *naturel*, n'est pour eux que le monstrueux. Peut-être est-il bon et nécessaire qu'il en soit ainsi. En tout cas, il en a toujours été ainsi, et, en littérature, cela se traduit, de la part du gros des lecteurs, par une préférence marquée pour le savoir-faire. Leur idéal, en fait d'écrivain, c'est l'homme qui pense et sent comme tout le monde, et qui, tout en ressemblant à tous par sa manière d'être, l'emporte sur tous par son art littéraire, par le talent de faire mieux que personne ce que tous conçoivent comme la bonne chose à faire.

Quant aux œuvres qui procèdent d'une individualité distincte et qui cherchent, par de nouveaux moyens, à réaliser de nouvelles intentions ou à exprimer de nouveaux sentiments, elles doivent s'attendre à n'avoir qu'une classe restreinte d'appréciateurs. Une manière nouvelle d'être homme, autant voir une apparition en plein midi ! Et c'en est une en effet, et une très incompréhensible apparition surgissant tout à coup du fond des limbes où Dieu tient en réserve les germes, les esprits des choses qui sont possibles et qui n'existent pas encore. Mais c'est aussi une apparition si merveilleuse que ceux qui sont capables d'en voir de pareilles, et à

qui il est arrivé d'en rencontrer, n'ont pas de plus grande joie que d'en rencontrer encore. C'est parmi ceux-là que Browning a surtout trouvé des admirateurs, et je ne sache pas d'autre poète qui puisse avoir pour eux plus de prestige. Ses inspirations, ses allures de style, ses images sont empreintes de la même originalité involontaire. Les productions de sa plume peuvent laisser à désirer; mais, comme expression individuelle, comme reflet de sa propre figure, elles prennent par momens, à mes yeux du moins, je ne sais quelle grandeur colossale.

C'est à ce point de vue que je voudrais présenter ici quelques extraits, en choisissant, parmi les morceaux qui supportent la traduction, ceux qui manifestent le mieux certains côtés saillans du poète, et, tout d'abord, ceux où se révèlent les excursions de son intelligence. Nous commencerons par faire connaissance avec Karshish, le médecin arabe, qui, dans un voyage en Palestine, a rencontré Lazare le ressuscité, et qui écrit à son compatriote Abib, en lui envoyant trois ou quatre échantillons de la merveilleuse pierre du serpent. Ce n'est là toutefois que la *lettre* du morceau : nous verrons qu'il a encore d'autres sens. Le Lazare du poète, c'est l'homme qui a vu plus loin que ses semblables, qui a vécu de la vie de l'esprit, et qui apparaît, au milieu du monde ordinaire, comme une sorte de visionnaire, comme un être dont il est impossible de prévoir les sentiments, et qui passe ses jours à s'extasier devant des qualités invisibles ou à s'indigner contre des fantômes que nul n'aperçoit.

Karshish, *le glaneur de miettes du savoir, celui qui n'est pas attentif à l'œuvre de Dieu*, écrit donc à Abib, qu'il appelle son maitre, bien qu'Abib ait autrefois suivi, avec lui, les leçons d'un vieux sage retiré dans les profondeurs d'une pyramide de l'Egypte. Il a laissé de sa chair et de son sang aux cailloux de bien des chemins. Un lynx noir l'a regardé en grognant et en dressant ses oreilles panachées; deux fois il a été dévalisé et battu par des voleurs; mais que lui font toutes ces traverses! Karshish est le savant arabe avec l'imagination et l'instinct religieux de sa race; c'est aussi l'esprit à demi éveillé, à l'aube de la science et pour qui tout prend, dans la brume, l'aspect d'une apparition magique d'un objet animé d'étranges vertus secrètes. Lui, ce qui remplit sa tête, c'est la gomme tragacanthe du pays et la bourrache

bleue d'Alep ; c'est la maladie du cuir chevelu, dont il a pris à Zoar un magnifique échantillon ; c'est le mal caduc qu'il a vu guérir avec cinq araignées d'une espèce particulière qui ne file pas de toile.

Une autre chose pourtant le préoccupe encore plus, quoiqu'il répugne à se l'avouer. C'est, comme il dit, un certain cas de folie, amené par un accès d'épilepsie, à la suite d'une léthargie de trois jours. Il vient de rencontrer un étonnant malade qui a la ferme conviction qu'il était mort et qu'il a été rendu à la vie par un médecin nazaréen de sa tribu.

« Le sujet est un certain Lazare, un juif bien proportionné et sanguin, âgé de cinquante ans, un corps admirable dans ses habitudes et qui l'emporte autant sur la santé commune que s'il avait été façonné et mis à part pour servir de modèle. Songe donc si, par quelque drogue, nous pouvions ainsi pénétrer la chair épuisée, atteindre et baigner l'âme fatiguée, et la faire sortir fraîche et ravivée d'un sommeil de trois jours. Où cet homme a-t-il trouvé le baume qui rajeunit tout? » — « Déjà vieux, il envisage maintenant le monde comme un enfant. Quelques anciens de sa tribu, j'imagine, ont voulu me l'amener, et il est venu, docile comme un agneau, se soumettre à mon examen. Pendant qu'ils parlaient, tantôt avec aigreur, tantôt avec chagrin, pour m'expliquer son état, il est resté là sans écouter, à moins que je ne lui adressasse la parole. Il a croisé les mains, et il les a laissés discourir, suivant des yeux les mouches qui bourdonnaient. Et par là tu peux te représenter comment ses années doivent se passer. Figure-toi qu'un mendiant, vieilli dans la misère, vienne à trouver un trésor. Quel usage en pourra-t-il faire avec ses habitudes rétrécies et ses goûts rapetissés par le jeûne ? Comment son cerveau devenu étroit pourra-t-il embrasser l'élément inattendu qui bouleverse tout, qui met à sa portée les joies qu'il n'avait pas même rêvées, et qui jette au rebut tous ses vieux plaisirs à bon marché?

« N'est-ce pas là l'homme qui sera toujours la risée d'autrui ? Ingénieusement parcimonieux, quand il n'en est nul besoin, gaspilleur, comme l'ivrogne, quand ce n'est pas le moment. Tâche de lui faire comprendre ce qui convient à ses nouveaux moyens, tes conseils seront perdus. Sa folle volonté, voilà son unique loi. De même ici : le trésor, disons-nous, c'est la science : un accroissement de science au delà des capacités de la chair, le ciel révélé à une âme encore sur la terre, la terre imposée à une âme qui voit déjà le ciel. L'homme qui a trouvé ce trésor ne connaîtra plus rien à la dimension, à la valeur relative, aux proportions des choses. Il ne saura plus si elles sont petites ou si elles sont grandes. Entretiens-le d'armées prodigieuses rassemblées pour assiéger tout à l'heure sa cité, c'est comme si tu l'entretenais d'une mule qui vient de passer avec une charge de citrouilles. Fais le contraire, parle-lui d'un fait insignifiant, il ouvrira des yeux émerveil-

lés ; il sera tout stupéfié de sa petitesse même (autant que je puis juger), comme s'il y saisissait des portées prodigieuses, d'immenses conséquences. Et il se retournera vers nous, ses compagnons, en montrant la même stupéfaction (note bien ce point) de ce que, nous aussi, nous ne voyons pas sa clairvoyance. Chez lui, l'étonnement et le doute jouent toujours à contre-temps et à contre-sens, sans qu'on sache pourquoi et comment.

« Que son enfant soit à la mort, attends-toi à peine à lui trouver moins de sérénité ou à lui voir suspendre son travail quotidien. Tandis qu'un mot, un geste, un coup d'œil de ce même enfant, pendant qu'il joue, qu'il étudie ou qu'il dort, vont le jeter dans une agonie de terreur et d'exaspération, — l'un ou l'autre est aussi probable ; — et demande-lui pourquoi ; dis-lui : « mais ce n'est qu'un mot, un geste ! » il te regardera, comme notre seigneur, qui vivait seul là-bas dans la pyramide, nous regardait nous-mêmes, t'en souviens-tu ? quand, jeunes tous deux, il nous surprenait à ouvrir son gros livre et à réciter les premiers mots, d'un charme terrible, capable de convulsionner le soleil et de le faire éclater en étoiles, comme il arrive aux soleils vieillis. Toi et l'enfant, vous avez également la tête sous un voile d'où vous sortez aveuglément la main, pour jouer avec un tison, au-dessus d'une mine de feu grégeois. Vous ne savez pas ce que vous faites.

« Ce Lazare se tient d'une main ferme à un certain fil de la vie (la vie qu'il faut mener par force), qui court à travers une vaste sphère de lumière, à travers une immensité éblouissante qu'il sent et voit à droite et à gauche de ce maigre fil, et où il ne doit pas encore entrer : la vie spirituelle alentour de la vie terrestre. Il connaît la loi de cette autre existence, comme il connaît la loi de celle-ci ; son cœur et sa tête s'en vont là-bas, ses pieds demeurent ici. Aussi est-il tiraillé de tentations soudaines. A chaque instant il se sent poussé à quitter la ligne droite pour s'élancer de côté, à proclamer ce qui est le juste et l'injuste, non plus sur l'imperceptible fil, mais dans les étendues resplendissantes : le *ce qui devrait être* auquel la raie noire oppose son *cela ne peut être ici*. Et souvent toute son âme lui jaillit à la face, comme s'il voyait et entendait encore le sage qui lui cria : « lève-toi ! » et à la voix duquel il se leva. Mais un rien, un mot, un tintement de son sang le rappelle à lui. — Alors, de feu qu'il était il retombe en cendres. — Il reprend la besogne par laquelle il gagne son pain quotidien, et il s'y applique tout entier, se faisant d'autant plus humble à cause de cet orgueil, s'accusant d'autant plus d'être en faute qu'il a connaissance du secret de Dieu pendant qu'il tient le fil de la vie.

« Et, de fait, la marque spéciale de cet homme, c'est sa soumission à la volonté céleste. Il s'abaisse devant elle, voyant ce qu'elle est, et pourquoi elle est. Il dit qu'il attendra jusqu'au bout avec patience cette même mort qui doit rendre l'équilibre à son être, qui doit dégager l'âme du corps avec lequel elle a déjà divorcé en atteignant prématurément sa pleine croissance. Il est prêt à vivre ; bien plus, cela lui plaît de vivre aussi longtemps qu'il peut plaire à Dieu, et précisément comme il plaît

à Dieu. Il ne cherche même pas à plaire plus à Dieu (ce qui veut dire autrement) qu'il ne plaît à Dieu. C'est pourquoi je ne m'aperçois pas qu'il cherche à prêcher la doctrine de sa secte, quelle qu'elle soit, à faire des prosélytes, comme les insensés sont avides d'en faire. Comment pourrait-il donner à son voisin sa vraie raison, sa propre conviction? Tout ardent qu'il est, traitez de mensonge sa grande vérité, toujours son vieux « comme il plaît à Dieu » est là pour le rassurer.

« J'ai sondé la plaie comme il convenait à un de tes disciples. » Quelle stupidité est-ce là, ai-je dit, de t'envelopper dans cette insouciance, quand Rome est en marche pour étouffer sous son pied, comme une étincelle, et ta cité et ta tribu et ta sotte histoire et toi-même! » Il a simplement levé sur moi ses grands yeux. « C'est un homme apathique », concluras-tu. Au contraire, il aime à la fois la vieillesse et la jeunesse, les forts et les faibles; il affectionne les brutes et les oiseaux, que dis-je? les fleurs des champs, comme un sage ouvrier considère les outils dans la boutique d'un maître, parce qu'il aime ce qu'ils façonnent. Aussi est-il inoffensif comme un agneau. Seulement il a beau faire, il ne supporte qu'impatiemment l'ignorance, l'indifférence et le péché, quoique son indignation soit promptement réprimée; — comme lorsque, dans mes voyages, j'ai feint d'être un ignorant, conformément à quelque plan prémédité, et qu'il m'est arrivé d'entendre les praticiens du pays, avec leur présomption *sublimée* par l'ignorance, bavarder fantastiquement sur la maladie, ses causes et sa cure, tandis qu'il me fallait garder le silence.

« Tu m'objecteras : « Pourquoi n'as-tu pas déjà été trouver le sage lui-même, le nazaréen qui a opéré cette cure, pour t'informer à la source et conférer avec la franchise qui convient? » — Hélas! j'en ai regret, le savant médecin a péri dans un tumulte il y a des années, accusé, — comme c'est le sort de notre science, — de sorcellerie, de rébellion, pis encore, de vouloir établir une domination et une doctrine tout à fait prodigieuses, telles qu'on me les décrit. Sa mort, advenue à l'époque du tremblement de terre (celui qui présageait, comme il apparut bientôt, la perte douloureuse que la science occulte allait faire en la personne de notre maître, le solitaire de la pyramide), a été l'œuvre des hommes en furie. Ils se sont tournés contre lui, — c'est leur coutume, — après s'être adressés en vain, j'imagine, à sa vertu éprouvée pour en obtenir un secours miraculeux. Comment eût-il pu arrêter le trenblement de terre? C'est bien leur manière.

« Les autres imputations doivent être des mensonges. Mais en voici une, quoiqu'il me répugne de la citer, par pur respect pour la renommée d'un homme de bien (et après tout, notre malade Lazare est fou à lier, — convient-il bien de nous en rapporter à ce qu'il dit? — Peut-être pas, bien qu'en écrivant à un médecin il soit bon de ne rien lui taire) : Cet homme, ainsi guéri, regarde donc son guérisseur comme...... Dieu me le pardonne... comme Dieu lui-même, le créateur et le conservateur du monde, qui, pour un temps, est venu habiter en chair et en os ici-bas. Il dit que celui dont il parle est né, a vécu, a enseigné et guéri les malades, a rompu le pain dans sa propre maison, puis est mort, — et Lazare

était là, autant que je sache, — et pourtant qu'il était... ce que je t'ai dit et ne veux pas répéter. Et lui-même, en vérité, doit s'être ainsi annoncé de sa propre bouche, en présence même de ce Lazare qui raconte..... Mais pourquoi tant parler de ce qu'il raconte ? pourquoi l'écrire sur de si pauvres matières, quand des choses de valeur appellent à chaque instant une remarque. Au bord d'un étang, j'ai observé en abondance une bourrache à fleur bleue, l'esprit d'Alep, qui est fort nitreuse ; c'est étrange !

« Ton pardon pour ce cas long et ennuyeux qui, maintenant que je le relis, me semble bien prolixement raconté. Tu trouveras que je m'y suis arrêté outre mesure, et moi-même, à dire vrai, je ne vois rien, dans ce qui est écrit, qui puisse motiver l'intérêt tout particulier, l'épouvante même que cet homme m'a causée. Peut-être la fin de mon voyage, la fatigue avaient agi sur moi. Voici comment je l'ai rencontré : je traversais une chaine de collines aiguës et brisées comme les dents molaires d'un vieux lion. Soudain surgit une lune faite comme un visage, avec certaines taches multiformes, étrange, menaçante ; puis un vent se leva derrière moi. C'est ainsi que nous nous rencontrâmes, à l'improviste, dans la vieille ville endormie, cet homme et moi. Je t'envoie ce qui est écrit, regarde-le comme une chose de hasard, une commission livrée à la merci de ce Syrien ambigu. Qu'elle soit perdue, volée, ou remise entre tes mains, il en sera également bien. Une fois installé à Jérusalem, j'aviserai à compenser le temps perdu par cette lettre, ton temps et le mien ; — jusqu'à quoi, encore une fois, ton pardon et adieu !

« Dieu lui-même! pense à cela, Abib, y penses-tu? Ainsi le très grand serait aussi le très aimant. Ainsi, du sein du tonnerre, sort une voix qui dit : « O cœur que j'ai fait, ici aussi palpite un cœur ; — visage que mes mains ont façonné, regarde et vois-le en moi. Tu n'as pas de puissance et tu ne peux pas te faire une idée de la mienne ; mais je t'ai donné l'amour en me donnant moi-même à aimer, et tu dois m'aimer, moi qui suis mort pour toi. » Le fou disait qu'il a dit cela ; c'est étrange ! »

La pièce intitulée *Saül* reprend et continue, pour ainsi dire, une veine de pensées que nous venons de voir paraître dans l'*Epître de Karshish.* Saül encore n'est qu'à demi un portrait historique. C'est aussi l'emblème de l'homme oppressé par tout ce qu'il y a d'accablant dans la destinée humaine. Les chants que David lui fait entendre pour le consoler sont comme le tableau de tout ce que le ciel nous donne ou nous laisse pour nous réconforter. Le début du poème est magnifiquement pittoresque ; c'est David qui parle et qui raconte comment il a pénétré dans la tente royale d'où nul bruit n'était sorti depuis trois jours.

« D'abord je ne vis rien que des ténèbres, mais bientôt je distinguai comme un objet plus obscur que l'obscurité, le massif, le haut support qui

se dresse au milieu du pavillon. Et contre ce mât, peu à peu, se dessina une forme gigantesque et plus noire encore que tout le reste. Alors un rayon de soleil, perçant à travers la voûte, me montra Saül.

« Il était debout, droit et roide comme le bois du mât, les deux bras étendus de toute leur longueur sur la travée qui va d'un côté à l'autre de la tente. Sans détendre un muscle, il restait là pendant à la poutre, comme le serpent royal, pris par la douleur et attendant sa métamorphose, pend lourdement aux branches du pin, loin de son espèce, jusqu à ce qu'avec le printemps vienne la délivrance. Ainsi agonisait Saül, morne et roide, aveugle et muet.

« Alors j'accordai ma harpe. Je déroulai les lis que nous enlaçons autour des cordes, de peur qu'elles n'éclatent sous les efforts du midi, de ces rayons semblables à des glaives. Je jouai d'abord l'air que connaissent toutes nos brebis, alors que, l'une après l'autre, elles reviennent si dociles au bercail, jusqu'à ce que la rentrée soit faite.... »

Ce que David chante d'abord, c'est la vie de la terre et l'animation universelle; c'est la joie et le mouvement de l'existence matérielle qui circule en nous et autour de nous, et que nous partageons avec tous les êtres. Saül, qui, jusque-là, était demeuré comme un cadavre, donne un premier signe de vie : il frisonne et gémit dans l'ombre. Alors David reprend sa harpe et entonne un nouveau chant. Il dit la jouissance d'être homme, l'enivrant bonheur d'agir, de sentir, d'exercer ses forces :

« Oh! la vigueur de l'homme en ses jeunes années! Pas une ardeur qui languisse, pas un muscle qui se fatigue, pas une corde qui se détende. Oh! la joie étourdissante d'exister! Les sauts de rocher en rocher! les forts rameaux violemment arrachés aux grands pins! la fraîche secousse argentine de la source où le corps se plonge! la poursuite du sanglier! l'air embrasé qui laisse voir le lion couché dans son antre! et le repas, les dattes savoureuses, jaunes de leur divine poudre d'or, et la chair de la sauterelle baignée dans la cruche, la pleine gorgée de vin et le sommeil dans le lit desséché de la rivière où les joncs racontent que les eaux couraient et gazouillaient si mollement et si bien! Quelle bonne chose que la vie de l'homme! la pure existence! comme elle a de quoi remplir le cœur, l'âme et les sens, et les tenir dans une joie sans fin!

« As-tu aimé les cheveux blancs de ton père quand il t'a envoyé avec les armées et que tu as gardé son glaive pour le rapporter plus glorieux? As-tu vu ta mère lever ses mains amaigries, tandis que les hommes chantaient le chant des mourants, et l'as-tu entendue s'unir à eux, de sa voix faible, pour répéter le témoignage : « Une créature de plus l'attestera; j'ai vécu, j'ai vu la main de Dieu à travers le cours d'une vie, et tout a été pour le mieux? » Et, au milieu des larmes, ils ont continué d'une voix triomphante, pas longtemps, mais jusqu'au bout. Et tes frères, l'assistance

et l'antagonisme, les efforts où l'âme bouillonne comme le raisin sur le feu et en se cuisant devient elle-même ! Et les amis de ton enfance, cette enfance d'étonnement et d'espérance,avec ses promesses du moment, ses trésors d'avenir impossibles à sonder ! — Et, au bout de tout cela, surgit un monarque; un peuple est à toi. Tous les dons que le monde n'offre qu'isolément sont réunis sur une seule tête. A toi la beauté et la force, l'amour et la rage, les commotions qui aidaient la montagne dans son travail et qui font sortir l'or de ses flancs ! De hautes ambitions, des actes plus hauts encore, la renommée pour les couronner, tous les rayons sur la tête d'une seule créature, roi Saül ! »

Au bruit de son nom, soudain Saül s'est redressé. Il est debout devant David. La mort l'a quitté ; mais la vie n'est pas encore revenue. Il lui reste à traverser tout l'espace qui sépare le désespoir de l'espérance. A quel nouveau philtre recourir pour achever de le relever. David reprend sa harpe, et, cette fois, il lui chante la vie de l'esprit, la glorieuse ivresse de nous sentir vivre et penser, de voir ce que nous voulons, ce que nous pouvons, et d'apercevoir incessamment, au delà du plaisir passager de l'action, les conséquences lointaines de nos actes.

« Oui, mon roi, commençai-je, tu as raison de dédaigner tout ce qui n'est qu'une pure jouissance attachée à l'existence que l'homme partage avec la brute. C'est dans notre chair que pousse le rameau de cette vie, c'est dans notre esprit qu'il porte ses fruits. Tu as observé la lente croissance de l'arbre, comment sa tige est toute tremblante jusqu'à ce qu'elle ait dépassé la lèvre de la chèvre, les ramures du cerf; comment ensuite elle déploie en sûreté l'éventail de ses branches. Et tu as vu comment, à leur tour, les branches poussaient leurs fleurs, comment l'arbre semblait achevé. Et cependant tout n'était pas fini : il te restait à apprendre encore la perfection suprême, celle qui vient avec le fruit du palmier. Dédaignerons-nous nos dattes, quand leur suc apporte une guérison pour tous les chagrins ? En buvant leur liqueur, aurons-nous souci du sort du palmier qui les a lentement produites ? Non, non, tige et rameau, l'arbre s'en ira ; sa trace sera effacée que son vin guérira encore les blessures de nos esprits à travers les hivers : c'est ce vin-là que je te verse.

« Laisse la chair à son sort; à toi l'esprit ! Par l'esprit, quand l'âge t'aura vaincu, tu jouiras, encore; tu jouiras — bien plus que dans ta jeunesse qui ne se sentait pas, — de tes ardeurs de jeune homme. Ecrase cette vie, et bois le vin qui en ruisselle. Chaque acte que tu as accompli meurt et revit et s'en va opérer dans le monde.

« De même que le soleil, en abaissant ses regards vers la terre, malgré les nuages qui l'obscurcissent, malgré les tempêtes qui l'éclipsent, ne peut rien voir qui ne vienne de lui, qui ne soit l'œuvre de son viril été ; — ainsi chaque rayon de ta volonté, chaque éclair de ta

passion et de ton courage, bien après qu'ils n'y seront plus, remueront encore tout ton peuple. Ils mettront encore dans les foules sans nombre le souffle ardent qui, par leur voix, animera leurs fils, dont les fils rempliront le monde d'un éclat sorti de toi-même. Enivre-toi du passé. Mais le privilège de l'âge a ses limites : tu meurs à la fin. Comme le lion, quand la vieillesse obscurcit ses prunelles, comme la rose dans sa splendeur; ainsi l'homme, ainsi voit-il son pouvoir et sa beauté s'enfuir à jamais.

« Non! — Encore une longue gorgée du vin de l'esprit. Etends tes regards à travers les années; laisse là les yeux qui voient le présent; prends ceux du prophète. Saül est-il mort? Fais-lui sa tombe dans les profondeurs de la vallée. Fais surgir de terre une montagne de marbre, et dis à ses quatre faces de monter jusqu'à ce qu'elles touchent le ciel; qu'elle marque la place où dort la grandeur du premier roi.

« Ce que fut sa renommée, voulez-vous le savoir? Levez les yeux et lisez-la sur la face nue du rocher où le scribe l'a sculptée en profonds caractères. Tel était Saül, voilà ce qu'il a fait. Les sages ont dirigé le travail; la foule a murmuré : « La pierre, répétait-elle, n'en dit pas la moitié. » Pour réparer ce silence, le cèdre s'élève là-bas dans la forêt à côté de ses pairs. Le cèdre offrira son bois (voyez-le abattu et aplani en longues tablettes) pour que l'or du graveur puisse enregistrer les louanges et les souvenirs de tous, l'histoire entière de Saül, la grande parole de celui qui siège aux conseils, le doux commentaire de celui qui chante sur la harpe. La rivière fait onduler les papyrus, qui se frôlent et parlent quand soufflent les vents prophétiques. La plume ainsi te donne en héritage aux générations qui ne sont pas nées : elle les fait participer à ton être. Premier des puissans, bénis donc Dieu qui t'a donné l'être!

Et cependant le cœur de Saül n'est pas encore assouvi. Il a rejeté ses cheveux noirs dans leur ordonnance accoutumée; il a repris lentement ses attitudes royales, comme aux jours du passé, avant que l'erreur eût courbé son front. Le souvenir de ses efforts avortés et la perspective de la tombe accablent son esprit. Qu'importe que les œuvres de Saül vivent à jamais si lui-même n'est plus! Et de nouveau il se laisse glisser tristement le long du mât de la tente.

« Et, rencontrant son armure, qui gisait à terre avec son manteau de guerre et ses vêtements, il y resta adossé, un bras passé autour du mât pour soulever sa tête penchante, l'autre bras pendant inerte à son côté... Alors je commençai à m'apercevoir qu'il était assis avec ma tête à peine au-dessus de ses vastes genoux, qui s'étendaient autour de moi comme les racines du chêne auxquelles il plaît d'envelopper une brebis pendant qu'elle sommeille. Je levai les yeux pour m'assurer si le mieux que j'avais pu faire l'avait consolé. Il ne parla pas, mais la main qui pendait à son côté se leva peu à peu et vint se poser sur mon front avec une sollicitude

douce et grave et pourtant résolue. Ses grands doigts s'enfoncèrent dans mes cheveux ; il plia ma tête en arrière en me faisant tendrement violence, et il tint ma face toute renversée pour l'examiner comme les homme font d'une fleur. Ainsi me garda-t-il sous ses grands yeux qui scrutaient les miens. Et mon cœur ! oh ! comme tout mon cœur alors l'aimait ! »

C'est dans cet élan d'amour que David puise soudain l'inspiration d'un dernier chant, le chant des espérances. Il sent que, s'il le pouvait, il ajouterait encore à tous les dons que Saül a reçus du ciel un bienfait suprême qui les dépasserait tous. Il sent qu'il voudrait le relever de ses chutes, le dégager de ses souillures, l'arracher à la mort pour lui ouvrir une nouvelle vie où tout ce qui a commencé en lui sur la terre pourrait s'achever, où tout ce qui a été étouffé pourrait s'épanouir. Et lui, David, chez qui l'amour est assez fort pour former un tel vœu, n'est qu'une frêle et misérable créature. Comment donc Dieu serait-il moins aimant que le limon pétri de sa main ? L'homme n'a qu'à ouvrir les yeux, son intelligence reste confondue par la sagesse divine qui rayonne partout. Sa prévoyance n'est qu'aveuglement à côté de la Providence infinie ; sa force n'est que néant à côté de la puissance que Dieu montre dans l'herbe et le caillou ; — et l'homme serait plus grand que Dieu par l'amour ! Dans cette voie de l'amour, le Créateur serait dépassé par la créature ! « Non ! non ! s'écrie David, cela ne peut pas être, Seigneur ; toi qui es le tout-intelligent et le tout-puissant,

« Tu ajouteras à toutes tes grandeurs le suprême, l'ineffable diadème, celui qui les couronne toutes. Ton amour remplira jusqu'aux bords les infinis, sans laisser, ni dans les hauteurs, ni dans les profondeurs, aucun point que ta créature puisse regarder comme son domaine à elle. Et ce n'est point par un souffle, par un geste, par un mouvement de tes yeux que tu viendras réconcilier le salut et la mort. Souverain dans ton amour, tu voudras aussi te montrer souverainement aimable, souverainement puissant pour inspirer l'amour. Celui qui a fait le plus endurera le plus. Le plus fort voudra être le plus faible. La faiblesse dans la force, voilà ce que j'appelle à grands cris. Ma chair d'homme dans la divinité, voilà ce que je cherche et je le trouve. O Saül ! c'est une face comme ma face qui te recevra, un homme comme moi que tu auras à aimer et qui t'aimera à jamais, une main comme cette main qui t'ouvrira les portes d'une nouvelle vie ! Regarde, le Christ est là !... »

Je doute que jamais poète ait plus complètement exercé à la

fois les deux imaginations : celle qui voit en images et celle qui imagine ou qui crée.

Mais, pour mieux embrasser la pensée de Browning sur ces problèmes de la destinée humaine, il faudrait lire encore ***l'Epître de Cléon***. Cléon, le sage grec des derniers temps, écrit à Protos, le roi, à Protos qu'il estime, parce que lui, le conducteur d'hommes, il ne borne pas son ambition à savoir pousser le troupeau humain dans les bons sentiers. Il l'estime parce que, dans tout ce qu'il fait, dans l'édifice qu'il construit, son but n'est pas seulement l'édifice lui-même, mais l'espérance et le désir de pouvoir contempler, du haut de la tour achevée, de plus vastes horizons. Cléon représente le dernier terme du progrès terrestre que l'homme puisse réaliser. Il est philosophe comme Platon, poète comme Homère, artiste comme Praxitèle. Toutes les aptitudes qui ont pris des siècles pour se développer l'une après l'autre, et chacune chez un être distinct, toutes les espèces de facultés qui jusque-là n'ont existé que côte à côte dans l'humanité, se sont réunies et combinées en lui. Mais à quoi bon ? Cléon doit mourir. Cléon, quand il aura tiré de sa nature toutes les puissances qu'elle renfermait pour voir la beauté et pour goûter le bonheur, doit descendre parmi les ombres vaines. Qu'on s'imagine un voluptueux puisant dans l'insatiabilité même de ses désirs la conception d'une autre vie, un voluptueux qui s'écrie : « — Non, il n'est pas possible que la terre soit mon seul domaine, puisque la terre entière ne peut rassasier tous les appétits de mes yeux et de mon esprit, de mon âme et de mes sens ; puisque, en jouissant de toutes ses beautés et ses voluptés, je n'ai fait que créer en moi des capacités nouvelles pour des joies infinies ! » — Voilà Cléon, dans un moment de transport. Mais Cléon est un philosophe grec, et son rêve passe vite. « Ce n'est qu'une vision, dit-il à Protos. *Vis longtemps, sois heureux* et salut ! Quant à ce Paul, dont tu me parles, je ne le connais pas et je n'ai pas envie de le connaître. Ce n'est qu'un barbare, un juif circoncis. »

Il m'est difficile de dire ce qui me semble remuer sous chaque ligne de ces morceaux. C'est je ne sais quoi de puissant et de fougueux dans les aspirations de l'esprit et de la volonté. C'est quelque chose comme le soulèvement d'une âme qui se heurte avec le grondement des grandes eaux contre les limites de notre nature.

Cela se retrouve partout chez Browning, cela se fait sentir jusque dans sa manière d'envisager la poésie, dans une réflexion attristée qui lui revient à chaque instant quand il en parle. Le peintre et le poète lui apparaissent volontiers comme des esprits trop à l'étroit qui recourent à leur imagination pour échapper à leurs impuissances, qui créent des paysages, des épopées, des splendeurs chimériques pour régner en rêve sur l'infini, pour posséder et accomplir en idée ce que les conditions humaines ne permettent pas d'accomplir et de posséder à la fois en réalité. Mais, malgré lui, cette royauté de l'imagination lui cause une sorte de dépit: ce n'est qu'une possession et une existence incomplètes.

En suivant le poète dans un autre ordre d'instincts, nous trouverons encore chez lui une égale intensité. Parmi les morceaux auxquels je fais allusion, il en est un qui forme un drame en trois ou quatre scènes : *Sur un balcon.* Une reine qui a vieilli au milieu d'un monde d'apparences et d'ombres vaines, inclinées devant elle, et qui n'a pas rencontré une seule âme pour l'aimer; — son jeune ministre Norbert à qui elle doit une seconde couronne, mais qui, tout en donnant ses veilles à la reine, a donné son cœur à une jeune princesse dont il veut lui demander la main pour prix de ses services ; — la jeune fille préférée enfin qui sent que la reine aime Norbert sans le savoir, et qu'il se perdrait en lui avouant son secret; qui voit d'ailleurs qu'il n'aurait qu'un mot à prononcer pour devenir l'époux de la souveraine; et qui, en partie par crainte pour sa vie, en partie par je ne sais quels sentimens de femme, le pousse à dire à la reine que, s'il l'a servie, c'était par amour pour elle-même. Tels sont les seuls personnages du drame. La pauvre reine, après avoir longtemps attendu, a senti tressaillir son âme. Les joies de la femme et le divin âge d'or du cœur commencent à lui apparaître ; mais tout à coup elle entre et voit Norbert aux pieds de la princesse.

Le drame s'arrête là. Je ne le recommanderais pas à ceux qui sont choqués de rencontrer, au théâtre ou ailleurs, des manières d'aimer qui sortent des sentimens usuels, qui ne représentent pas la manière dont on aime. Mais, comme je l'ai remarqué, il y a d'autres esprits qui trouvent plaisir à visiter des pays inconnus, et qui ne seraient pas fâchés d'apercevoir, au-dessus et au-des-

sous du monde réel de tous les jours, quelques ébullitions des forces titanesques ou quelques vagues rayons des Olympiens perdus dans l'empyrée. Le drame de Browning nous offre précisément ce genre de surnaturel. C'est un monde où les désirs du cœur ont une étrange imagination pour rêver des dévouements et des bonheurs d'amour qu'on ne rêve pas. « Ah ! s'écrie la reine, à un moment, si un hallebardier, en me voyant passer, avait jeté sa pique pour me saisir à deux bras les genoux, je crois que je l'aurais baisé à la face pour le remercier. »

Quand à Norbert, la vie n'est, à ses yeux, que la matière sur laquelle l'âme met à l'épreuve ses énergies. Aimer, pour lui, c'est passer ses jours à déployer, par des volontés et des actes, la nouvelle âme qui doit au bonheur d'être aimé; c'est gouverner, c'est agir sans cesse, en sentant sans cesse, au sein de son être, les courants de vie qu'a mis en lui la femme aimée. C'est trouver sa joie à voir ainsi comment tout ce qu'il peut et tout ce qu'il accomplit procède d'elle, et comment il ne fait que donner aux autres hommes l'usufruit des facultés et des aspirations qu'elle-même lui a données.

L'œuvre toutefois est trop longue pour être traduite ici. Je préfère donner, à peu près en totalité, une espèce de chant lyrique où l'on respire, encore plus peut-être, le souffle brûlant des avidités humaines. C'est la plainte d'une femme qui se sent aimée, et qui voit qu'elle va mourir.

« *N'importe quelle épouse à n'importe quel époux.*

« Mon-bien aimé, le plus amer, c'est de penser que toi, qui es tout sincérité et qui m'aimes maintenant comme tes yeux le disent, comme ta voix éclate pour le dire, tu m'aurais aimée fidèlement; que pendant toute une longue vie tu n'aurais jamais cessé de m'aimer, si l'amour seulement pouvait faire ses volontés, si la mort qui me prête à toi souffrait les délais !

« Il suffirait que je restasse à tes côtés, et ta main jamais n'abandonnerait la mienne ; jamais ton cœur ne se refuserait aux battemens de mon cœur. Quand donc mes regards te chercheraient-ils sans te trouver ? quand ma voix appellerait-elle les vieilles joies sans que rien leur répondît ? Jamais. Toute âme est sur ton front...

« Comme alors tu serais sans tache, comme tu serais blanc et pur au dedans et au dehors, dans ton âme et dans l'enveloppe de ton âme, dans

ce corps qui lui a été donné pour se montrer. Ah ! parvenu déjà aux trois quarts de l'abîme de cette vie, quels applaudissemens te salueraient des rives de l'autre monde, si tu pouvais faire encore un dernier effort et atteindre le ciel !

« Et n'est-ce pas là ce qui rend plus amère la pensée que ma main n'a qu'à lâcher ta main et que tu vas retomber, quoique ton amour soit bien vraiment de l'amour. Je connais ta nature. Qu'un jour de fête luise pour toi, tu ne rejetteras pas la fleur qu'il t'aura laissée pour relique, tu ne diras pas aux échos attardés de ses concerts de s'éloigner de toi.

« Le gant que l'étranger a oublié derrière lui, tu veux qu'il reste où il est tombé. Si les vieilles choses demeurent les vieilles choses, tout est bien pour toi, car tu es reconnaissant, comme il sied le mieux à un homme. Qu'il m'arrive de chanter un air, ou que tu m'aperçoives à une fenêtre, ce n'est pas toi qui oublieras ces choses comme les autres les oublient.

« Il me semble que je vois l'avenir. Quoique nous n'ayons fait que nous rencontrer un instant et nous quitter, le livre que j'ai ouvert garde une page pliée ; la chaise même où je m'asseyais est placée hors des rangs. C'est mon portrait dessiné par toi qui est là sur le mur ; trois ou quatre coups de crayon, mes traits te reviennent si facilement. Et tout cela pour un court instant que nous avons passé ensemble. »

Mais à ces pensées, d'autres pensées viennent se mêler. Lui si fidèle à garder le souvenir, elle le voit pourtant sourire à d'autres femmes, elle croit lui entendre dire : « Qu'importe donc ce qui arrive, puisque tu es à perpétuité ma fiancée, puisque nul hasard ne saurait changer cet amour :

« — Qu'importe donc si, pendant ce qui me reste de crépuscule, je m'arrête un instant, moi, voyageur fatigué qui n'ai plus mon soleil, pour donner un regard à la mouche de feu qui m'y fait penser ! C'est une lueur qui vient et qui s'en va ; où était-elle avant que le soleil eût disparu ? où elle sera bientôt quand reparaîtra le soleil. Quel mal y a-t-il à cela ?

« Cela t'est-il donc si nécessaire ? Le simulacre aurait pour toi tant d'attrait, et pour l'amour de la réalité elle-même, tu ne pourrais sacrifier ces vains élans vers une vaine lueur ! Le reste de la route est-il donc si long que tu aies besoin, toi le fort, de ce pauvre soulagement ? Veille jusqu'au bout ta veille. Laisse aux faibles les assoupissemens et les rêves !

— « Ah ! mais les frais visages, diras-tu ! N'est-il pas vrai qu'il existe des yeux qui ont un indicible éclat, et des chevelures magnifiques ; comment ne pas y plonger sa main ? Et si un homme voulait poser ses lèvres sur des lèvres aussi fraîches que l'églantine d'où s'échappe une goutte de rosée, faut-il que ce soit à la dérobée ?

« Ce n'est pas cela qui peut rien faire à l'amour qu'on lui garde à elle. C'est comme si l'on aimait mieux avoir sous les yeux un tableau que de

passer une journée dans une chambre nue ; voilà tout. La forme peinte ne lui vole rien de ce qui est à elle. Pourtant la *Vénus* du Titien est là dans son cadre, et l'homme regarde. Encore une fois, qu'y a-t-il là qu'on puisse blâmer?

« Ainsi, il faudrait que, du haut du séjour où je resterai à t'attendre et à me pencher pour te suivre des yeux, je me visse moi-même vendue par moi-même, que je visse ta main, qui est ma main, piller mon propre trésor et dépenser ce qui est mon bien : ta droiture d'âme qui me rendait si fière, ta pureté de cœur que j'aimais tout haut, ta sincérité d'homme que j'osais appeler Dieu lui-même à contempler.

« Aime donc de la sorte, si tel est ton plaisir ! Donne tout ce que tu pourras aux nouveaux visages. Prodigue encore des regards et de tendres paroles frappés à la vieille monnaie. Fais-les circuler sans souci de l'effigie et de la légende qu'ils ont autrefois portées.

« Toi-même, reçois une nouvelle empreinte, et verse-toi dans leurs mains pour qu'elles te dépensent. Il en sera toujours de même à la fin, puisque tu as été à moi, que tu es à moi, et que tu resteras à moi. Fidèle ou infidèle, avare ou prodigue de mon trésor, il faut toujours que tu reviennes dans mon cœur à la place que je garde pour toi.

« Mais pourquoi n'y revenir qu'avec une souillure? Pourquoi vouloir qu'entre les feuilles de ta couronne j'aie à déposer sur ton front un baiser de pardon ? Quel besoin que les autres femmes en sachent si long et puissent se dire entre elles : « Tel était le regard et tel était le sourire avec lesquels il avait coutume d'aimer autrefois comme maintenant? »

« Que ne puis-je mourir la dernière, et tu verrais ! Ce n'est pas moi qui trouverais si rudes les quelques années que j'aurais encore à patienter, tant que je garderais le droit d'allumer ma lampe et d'aller m'asseoir dans ta tombe et d'en refermer sur moi la porte, pour rester à contempler ton image sur les quatre murailles et pour voir ton image s'y réfléchir d'autant mieux que les murailles seraient si nues.

« Mais moi, tout ce que je demandais, c'était du temps pour avoir le loisir de retourner dans mon esprit chacun de tes regards, pour pouvoir encore et encore apprendre par cœur chacune de tes paroles, — c'était trop à apprendre d'un seul coup, — et pour n'être que mieux préparée à te rejoindre, après cette courte pause sous la voûte basse de la porte. Rien que pour cela, j'aurais été capable de ne pas accourir à ton appel, si je l'avais osé.

« Et pourtant c'est toi qui es le plus grand de nous deux. Quel rêve osé-je faire que tu n'aies le pouvoir d'accomplir? Une de tes enjambées dépasse mes petits pas. Je me dirai donc : « Il ne s'agit que d'une épreuve et d'une tâche pour lui. Est-ce une épreuve à supporter? Je n'ai pas à m'inquiéter si elle est facile. Quand même son amour faillirait, je puis m'en rapporter à son orgueil. »

« De l'orgueil! qu'ai-je dit ? Quand ses yeux et son âme sont déjà dans la vie future, derrière la mort par laquelle j'ai à passer ! quand, à cette heure suprême où son secours m'est le plus nécessaire, je sens tout son être accourir à moi ! Qu'ai-je à craindre? Ton amour ne cessera pas de

m'étreindre jusqu'à ce que la petite minute du sommeil soit écoulée et que je m'éveille sauvée. Et pourtant, non, il n'en sera pas ainsi ! »

En lisant ces vers, je ne puis m'empêcher de sourire à l'idée du profond étonnement qu'ils auraient causé à Addison ou à notre Boileau. En effet, ils ne sont pas loin d'être tout l'opposé de ce que, pendant deux siècles, on a entendu par poésie. Ce n'est plus l'art qui choisit et rectifie, qui calcule et dispose, en vue d'agencer une composition parfaitement propre à produire un certain effet. C'est la nature même qui ne cherche qu'à se sentir et à s'articuler telle qu'elle est, et qui arrive à la poésie, en entendant mieux et plus fortement les voix secrètes qui peuvent parler en elle.

Dans l'*Epître de Karshish* et dans le *Saül,* le poète nous avait surtout montré jusqu'où va, chez lui, cette vie de l'esprit que chantait David. Ici, ce qu'il nous fait entendre, ce sont d'autres notes non moins sonores chez lui et qui touchent de plus près à la passion. Si ce n'est pas précisément la violence des désirs qui pourraient nous bouleverser, c'est du moins comme le trouble suprême où ils peuvent jeter l'âme en disant, tous à la fois, tout ce qu'ils sont capables d'espérer et de craindre, de concevoir et d'ambitionner. Ces deux courans d'inspiration ne sont pas les seuls qu'on puisse distinguer chez l'écrivain. Mais, les uns comme les autres, ce me semble, peuvent être ramenés à une même source, à une activité insolite dans l'ensemble de ses facultés et à la lucidité encore plus extraordinaire avec laquelle ces facultés ont conscience d'elles-mêmes. Toute la poésie de notre auteur nous met en face d'une nature d'homme où les conceptions de l'intelligence ont, pour ainsi dire, la solidité des objets matériels. Les sentimens et les aspirations qui sont à peine un murmure chez d'autres, parlent, chez lui, presque aussi nettement que la voix des besoins physiques. Les idées et les volontés sont si complètes, si détachées, comme un fruit mûr, de la branche qui les a portées, que pour lui vouloir c'est pouvoir, imaginer c'est voir, désirer c'est posséder.

J'aurais peur, néanmoins, si j'en restais là, d'avoir provoqué une méprise en tâchant d'en prévenir une autre. Browning a un côté très réel, sur lequel j'aurais pu appuyer de préférence. Mais le mot réalisme a reçu, de nos jours, une acception restreinte et même hargneuse. Sous ce nom, on a inventé une étrange

espèce de mérite — qui consisterait à n'avoir aucune intention et aucune inspiration à soi — que j'ai tenu à montrer surtout combien l'individualité du poète se mêle, dans ses vers, à la peinture des choses. Et cependant nul homme n'est moins abstrait que lui, dans un sens. Nul n'est moins renfermé en soi, et tout ce qu'on voit de sa nature propre ne se révèle guère que par la manière dont les souvenirs de la réalité se combinent dans son cerveau.

S'il y a, en lui, un besoin dominant, c'est celui d'étendre son horizon et de sortir de sa propre personne pour s'intéresser à tout ce qui existe. Sa curiosité embrasse la science et l'érudition, aussi bien que les événemens du jour. Comme on l'a fait observer avant moi, sa lecture est immense et il aime à fureter dans les coins les plus obscurs du monde des livres et du monde des vivans, pour y chercher des faits passés ou présens. Son imagination, d'ailleurs, n'est pas moins cosmopolite. Les petites choses et les grandes choses semblent également l'attirer et la mettre en jeu. Si elle avait une préférence, ce serait pour les grandes vérités qui se laissent apercevoir dans les petits épisodes. En somme, sans doute, Browning est encore plus porté à penser qu'à juger en détail. Mais c'est un esprit voyageur qui ne cesse pas de parcourir la terre, pour faire connaissance avec tout ce qui s'y rencontre et pour y songer beaucoup pendant les relâches de la route.

Ainsi, il est à remarquer que, dans l'ensemble de ses œuvres, on rencontrerait à peine une dizaine de morceaux où il ait énoncé des émotions personnelles. Ses facultés sont constamment en train de créer. Ce qu'il confie au public, ce sont les conceptions qu'il a pu tirer de ses impressions. Jusque dans les rares occasions où il s'est livré plus directement, l'imagination entre encore, pour une large part, dans ses vers. Au lieu de développer son sentiment, il songe plutôt à le figurer par un emblème, par une comparaison prolongée.

Dans une de ses pièces, par exemple, le poète est en face d'un rosier chargé de fleurs, et, tout autour des boutons, des roses épanouies et des roses fanées, il croit voir tourbillonner les formes qui ont vécu, de celles qui vivent et de celles qui doivent être. Les unes ont la beauté du souvenir ou du rêve, les autres ont la chaleur de la vie ; mais toutes ne font que tournoyer. Elles passent et le vide reste. Ce n'est là, toutefois, qu'une exception. D'or-

dinaire, on sent que l'écrivain n'est pas arrivé à un tableau en commençant par une pensée abstraite. C'est un fait qui lui a suggéré l'idée d'une situation ou d'un mobile humain, et autour de cette donnée, son imagination a soudain créé une scène complète, composée de souvenirs et d'images arrivant de tous les points de son esprit.

Prenons la pièce intitulée *Avant le Duel*. Il semble que nous voyions l'angoisse et la terreur de l'homme qui a offensé un de ses semblables, qui lui a ensuite enlevé la vie et qui s'aperçoit que tout continue à sourire autour de lui. — « Qu'est-ce donc qui m'attend, doit-il penser, puisque rien n'est changé dans la nature, puisque rien ici-bas ne me demande le prix du sang? » — Et cependant ce n'est pas que l'auteur ait développé cette idée ; elle n'est même qu'un accessoire dans son tableau. Il a donné la parole à un des seconds et il la lui laisse. — « Que les armes décident, dit le témoin; vous ne voudriez pas que deux hommes, si avant tombés dans le bourbier, n'étendissent pas même le bras pour s'en retirer, qu'ils laissassent le bien et le mal, le droit et l'offense dans cette odieuse confusion. Que celui qui est le coupable aille jusqu'au bout de son péché. La vie mettra ses nerfs à l'épreuve quand il remarquera que le ciel qui a tout vu garde sa sérénité. Que celui qui défend le bon droit frappe un dernier coup pour sa cause. Il a eu assez de foi pour fermer son propre cœur au mal, qu'il donne sa vie pour lui barrer le passage ! »

Le morceau suivant fait assister à l'instant d'après : c'est le coupable qui est étendu sans vie, et celui qui l'a frappé veut encore contempler ses traits. — « Enlevez, dit-il, le manteau de dessus sa face ; laissez faire le cadavre. Comme il repose dans ses droits d'homme! Absorbé dans sa nouvelle vie, il ne fait plus attention à son injure ni à ma vengeance. Je voudrais que nous fussions à jouer, comme autrefois, dans la prairie, au bord de la rivière! »

Ce n'est pas la première fois que Browning a peint, en deux tableaux, des oppositions de ce genre, et, à vrai dire, le sentiment des contrastes est la principale source de ses effets poétiques. Il a visiblement cette espèce de tempérament chez qui une première impression est promptement suivie par d'autres et qui, cependant, peut longtemps arrêter son attention sur un même sujet, de telle sorte que chaque objet lui apparaît à la fois sous

plusieurs faces. Dans ses propres pensées, l'ombre se mêle à la lumière, la tragédie s'amalgame avec la comédie, les souvenirs s'entrelacent avec les impressions immédiates. Et telles sont ses pensées, telles aussi sont ses productions.

J'en citerai encore une qui est trop significative sous ce rapport pour être omise : *Le jour de l'exaltation de la Croix*. Le poète nous transporte à Rome, au milieu des Juifs, qu'une ancienne coutume obligeait à écouter, chaque année, un sermon prêché tout exprès pour les convertir. Les parias du moyen âge s'agitent, dans l'Eglise, comme des rats dans un mannequin. C'est un d'eux qui, pendant l'exhortation, fait ses réflexions sur le prédicateur et sur l'assemblée, ou plutôt qui nous laisse entendre l'effroyable mélange de ricanemens et de rancunes qui bouillonne dans sa poitrine. Puis, lorsque le discours est fini et que le Juif se voit forcé de passer encore une heure à méditer, il emploie son temps à se réciter, à voix basse, un psaume solennel qui raconte les dernières paroles du rabbin Ben-Erza. Ce chant lugubre et grandiose qui succède soudain à une sorte d'orgie poétique, à un entrechoquement d'antithèses, de rimes bizarres et d'images grotesques, me semble admirablement traduire les émotions heurtées que peut causer le sort des Juifs dans le passé. En tout cas, l'intention du poète est assez évidente. Son but a été de faire éprouver à d'autres un conflit d'impressions qu'il avait ressenti lui-même.

Cette remarque, je n'ai guère qu'à l'étendre pour caractériser la poésie de Browning au point de vue de son effet sur le lecteur. En général, la beauté n'est pas ce qui le préoccupe le plus. Chaque jour, il semble plus frappé par la physionomie mélangée des êtres et par leur multiple activité. Je ne dirai pas qu'il cherche à rendre cette composition bigarrée des réalités avec tous les élémens qu'on y peut distinguer; — ce ne serait là que de la science impersonnelle, de la statistique impassible; — et il est toujours ému et émouvant. Mais ce qu'il sent vivement et ce qu'il rend avec la même vivacité, c'est le mouvement entraînant des choses et des pensées. C'est l'inexplicable puissance qu'elles ont pour nous saisir et nous surprendre, pour nous attirer et nous repousser. C'est toute la série des émotions complexes que peuvent produire en nous les mille faces d'un même objet, ou la brusque variété du panorama

mouvant de la vie, ou le jeu intermittent de nos pensées et de nos sensibilités.

En un mot, la poésie de Browning est celle des vitalités qui sont à l'œuvre dans ce monde; et cela est vrai de la forme comme du fond de ses vers. Dans son style, il songe peu à la grâce, aux effets ménagés, aux amplifications harmonieuses. Il fait vivre ses phrases. Il met, dans la marche et dans la course de ses mots, toutes les allures des sentimens, tout leur *crescendo* et leur *adagio*, tous les rhythmes saccadés de l'âme humaine. Le charme, de la sorte, lui fait parfois défaut. Du moins il n'a pas le charme particulier de ceux qui écrivent plus immédiatement sous la dictée de leurs affections, et chez qui la musique du vers s'emploie à dire des émotions qui se déroulent elles-mêmes comme une musique.

Mais s'il n'a pas cette magie-là, il en a une autre. Lui, il est poète par la grandeur et la puissance de ses créations. Il l'est par l'imagination sans cesse éveillée et sans cesse occupée à transformer en tableaux et en figures parlantes les découvertes d'une intelligence aussi active. Par-dessus tout, je crois, il est poète par la richesse et par l'affluence de ses impressions. Qu'il aille où il veut et qu'on suive comme on peut, il y a toujours chez lui une chose qui provoque la surprise. C'est la somme de force motrice qu'il dépense et la rapidité avec laquelle ses facultés se donnent l'une à l'autre la réplique. C'est l'empressement des souvenirs qui viennent illustrer les pensées. C'est le mouvement qui se communique de là aux sentimens. C'est la joie enfin que toutes ces forces trouvent à agir en lui et qu'il éprouve lui-même à se sentir au milieu de tout ce bruit et à s'étonner des spectacles auxquels il assiste.

J'ai cherché à faire ressortir ce qui m'avait frappé dans une poésie qui m'a fortement impressionné. Je crois qu'elle ne peut laisser aucun doute sur la valeur de l'homme qui l'a écrite. Quant à la valeur de l'œuvre elle-même, en tant que moyen de communication entre l'auteur et ses lecteurs, quant au succès avec lequel elle parvient à rendre compréhensible pour d'autres ce qu'il a conçu, et à faire éprouver à d'autres ce qu'il a senti, il est permis d'en juger diversement. On l'a souvent accusée d'être pleine

d'aspérités, de sous-entendus et d'obscurités, de résister parfois aux efforts les plus consciencieux, et de demander, en général, un travail d'esprit qui nuit à ses effets poétiques.

Ces reproches sont en partie fondés, pourvu qu'on n'y attache qu'une certaine signification. Si, par là, on prétendait accuser Browning d'une bizarrerie étudiée, ce serait commettre un contre-sens absolu. Loin d'être affecté, son tort serait plutôt d'être trop sincère et trop peu calculateur, de s'appliquer trop exclusivement à rendre juste ce qu'il sent. En réalité, Browning est un écrivain qui ne s'épargne pas de la peine, et c'est aussi un grand maitre pour forcer la langue à traduire ce qu'elle se prête difficilement à exprimer. Les côtés pénibles comme les côtés admirables de sa poésie tiennent surtout à ce qu'il sait donner à sa parole l'empreinte même de son esprit, et à ce qu'il a le malheur et le bonheur de ne pas être un esprit comme tout le monde. Il est clair que son intelligence envoie des messagers dans des contrées peu visitées, et naturellement ses créations ne peuvent manquer d'avoir quelque chose d'insolite. L'intensité aussi avec laquelle il conçoit a ses inconvéniens comme ses avantages. Sa pensée le saisit tellement qu'elle ne lui laisse pas toujours la liberté de songer à la musique du vers, de satisfaire aux nécessités de la logique grammaticale, d'apprécier juste, enfin, l'effet que ses mots peuvent produire sur des lecteurs qui ne savent pas d'avance ce qu'il sait.

D'ailleurs, il y a chez lui je ne sais quoi de bref et de brusque, un amour pour la condensation qui tend à rendre sa poésie très compacte et à la remplir d'indications abrégées et d'allusions imprévues, toutes choses qui sont certainement propres à dérouter son auditoire. Mais, d'un autre côté, plusieurs de ces particularités constituent précisément les plus belles qualités de sa poésie; et parmi celles où l'on a droit de voir des taches, plus d'une semble inséparablement unie aux dispositions d'esprit qui lui permettent seules d'avoir ses mérites. Que reste-t-il ensuite à porter au compte de l'écrivain lui-même? Où sont les fautes qu'il eût pu éviter ? Où commence celle du lecteur qui ne comprend pas ?

A cet égard, je l'avoue, je me sens peu en état de prononcer. Je remarquerai seulement qu'à mon sens une bonne partie des obscurités de Browning viennent d'un excès de mouvement dramatique. Outre qu'il est porté à nous jeter sans préparation au milieu

d'un événement, il se laisse peut-être trop aller à reproduire ce qu'il y a d'entrecoupé et d'abrupte dans les sentimens naturels. Mais ce sont là des détails bien minutieux quand il s'agit d'un auteur étranger, et il me semble plus intéressant de résumer en quelques mots la position de Browning au milieu d'une époque littéraire qui, aux yeux de l'avenir, ne marquera peut-être pas moins que la renaissance du XVIe siècle.

Depuis cinquante ans environ, il s'est produit, en Angleterre, un mouvement d'idées des plus remarquables. Pour la première fois, que je sache, on a vu une nation civilisée s'effrayer de sa civilisation et s'appliquer volontairement à désapprendre son savoir-faire et ses adresses de tout genre, pour revenir à la sincérité. Poètes et peintres, écrivains et critiques, se sont entendus pour prendre en mépris la triste science qui consiste à connaître ce que peut être et doit être une production, et le triste talent qui consiste à savoir façonner une œuvre bien composée. La nation entière, en quelque sorte, s'est accordée à penser que, pour un homme, pour un être responsable de ses facultés devant Dieu et devant lui-même, et capable de les employer à aspirer au bien et au vrai, c'était une honte de les gaspiller à calculer les devoirs que les œuvres ont à remplir.

Une telle réaction contre l'art signifiait certainement beaucoup de bonne volonté, et l'Angleterre en a été récompensée en devenant l'officine où l'humanité a été le plus en travail. Non pas en travail pour fabriquer des constitutions et raboter les vieilles choses, mais en travail sur elle-même, comme le vin dans la cuve, pour tirer de son propre fonds de nouvelles aptitudes et de nouvelles qualités, de nouveaux organes. Sans doute le bien n'a pas été sans mélange de mal, et, comme il arrive toujours, il s'est trouvé plus d'un mauvais traducteur pour donner à la tendance du moment une interprétation vulgaire. Ainsi, on a beaucoup parlé et on parle encore beaucoup trop de s'en tenir, en poésie ou en peinture, à la seule vérité, de se borner humblement à étudier l'univers de Dieu et à mettre en lumière les divines réalités, en laissant là les petites pensées de nos petits cerveaux. Néanmoins ces exagérations exclusives ont eu peu d'influence, du moins sur la poésie, et il est certain que jusqu'ici la direction des esprits n'a nullement contribué à l'amoindrir. Au lieu de copier

trop littéralement la réalité, elle a interrogé l'âme humaine. En devenant tour à tour l'expression des sentimens moraux, des passions et des visions de l'imagination, elle n'a fait qu'accroître son domaine.

Je n'oserais dire pourtant que je ne distingue rien de menaçant pour l'avenir de la poésie, rien qui puisse, en s'exagérant, lui devenir funeste. La sincérité aussi a ses écueils. Elle peut nuire à la forme, à l'arrangement du discours, et c'est de ce côté-là que je crois voir le danger. En un mot, il me semble que la littérature poétique est fortement entraînée vers quelque chose de très analogue à l'ancien art gothique, et cela par les mêmes causes.

Que l'on se place en face d'une de nos vieilles cathédrales du moyen âge, il n'est pas difficile d'y reconnaître certains excès de détails ou certaines particularités qui touchent, plus ou moins, au grotesque. Mais d'où proviennent ces désaccords et ces taches de laideur?

Il n'est guère possible de les expliquer par l'amour du laid, de se borner à dire que, si le monument gothique ne nous satisfait pas comme un temple grec, c'est parce que les artistes gothiques avaient moins le sentiment du beau que les artistes d'Athènes. Les grandes lignes seules de la façade du moyen âge attestent, chez l'architecte qui l'a conçue, un profond amour pour l'harmonie. A la considérer attentivement, on y découvre vite plus d'élémens de beauté qu'il n'en faudrait pour produire un ensemble du plus bel effet. Si la cathédrale, telle qu'elle est, ne satisfait pas pleinement, c'est plutôt qu'à côté de ces élémens, elle en renferme d'autres d'une nature toute différente, parce qu'au milieu des lignes destinées à produire un effet de lignes, il s'est glissé d'autres détails qui sont littéralement des caractères alphabétiques, de véritables hiéroglyphes chargés d'exprimer une idée. La façade en somme est comme ces tableaux du moyen âge, où le peintre a gâté l'aspect pittoresque de ses personnages en leur mettant à la bouche des légendes et des banderoles portant leurs noms ou leurs pensées en toutes lettres.

Si je ne me trompe, cela tient à ce qu'il y a de plus fondamental dans l'esprit des races teutoniques dont l'architecture gothique est la fille. Chez Hogarth et chez Albert Dürer, chez presque tous les peintres allemands, anciens et modernes, nous retrouvons le même

caractère, moitié symbolique, moitié artistique, la même complexité d'intentions, le même mélange de deux principes opposés : d'un principe actif, qui tend à causer une sensation, et d'un principe figuratif ou linguistique, qui s'adresse à l'esprit et qui cherche à lui faire comprendre les sentimens et les pensées du peintre lui-même. L'artiste n'est qu'à moitié un ouvrier, l'effet que son œuvre peut produire sur d'autres, ou plutôt la volonté de produire par son œuvre un certain effet, ne l'absorbe pas tout entier. Il garde le sentiment de son être, l'activité de ses facultés et le besoin d'exprimer ce qu'il a pu sentir et penser en continuant à les exercer. Cette disposition, ou cette puissance du caractère germanique, est précisément ce qui me paraît travailler, en ce moment, la littérature anglaise. Les significations tendent à occuper une large place à côté des qualités émouvantes. La poésie n'a rien perdu pour cela de son inspiration. Au contraire, jamais elle n'a été plus imaginative, plus courageusement enivrée et extatique. Mais elle se contente moins d'impressionner à la lecture et d'être bien combinée pour cette fin. Elle cherche davantage à beaucoup exprimer, à beaucoup refléter ce qui a pu se passer dans l'esprit du poète.

Une forte aspiration vers l'expression, voilà donc, en un mot, ce qui distingue, à mon sens, l'époque actuelle, et plus particulièrement Browning. Lui surtout, son instinct l'entraîne, à l'inverse même des Italiens qui, pour conserver la poésie toute poétique, n'ont pas craint de l'appauvrir. Il désirerait étendre son domaine jusqu'à y faire entrer la sphère entière du développement humain. Penser, connaître et sentir tout ce qui peut être connu, senti et conçu, retenir en soi toute cette expérience et trouver moyen par une sorte de pression continue, de la réduire en tableaux poétiques, telle est, en quelque sorte, la tâche qu'il se donne. En tant qu'écrivain, on pourrait dire qu'il se borne à recueillir, parmi les inspirations qui lui viennent, celles qui sont comme un chapitre achevé de ce grand résumé.

Que son ambition n'ait jamais dépassé la mesure de ce que comporte la langue cadencée qui, avec des pensées, doit produire une musique, je n'oserais pas l'affirmer. S'il ne cesse pas d'être poétique, il n'a pas toujours l'harmonie de composition. Quoique tous ses morceaux soient riches en élémens d'émotion, il ne

sont pas tous, au total, des productions combinées pour émouvoir avant tout. Ne pouvait-il pas remédier à cet inconvénient en donnant une pensée de plus à la beauté de l'effet général? Je ne sais. Il me semble que, dans son *Saül* et dans maints autres morceaux, parmi lesquels je citerai surtout *la Fuite de la Duchesse*, il a parfaitement réussi à faire la part du bel effet sans rien sacrifier de ses instincts dramatiques ou de sa valeur expressive.

En tout cas, ce qu'il peut y avoir de dangereux dans sa tendance ne touche pas, ou du moins n'est pas inévitablement inhérent à la haute et grande idée qu'il s'est faite de la poésie et de son rôle. La tâche qu'il a donnée à la muse peut être au-dessus de ses forces; le chant, plutôt, qu'il veut lui faire chanter peut être trop complexe pour que l'oreille de l'esprit l'entende sans effort; mais c'est un chant qui ne sort pas de ses attributions. Bien plus, c'est une œuvre qu'elle seule peut accomplir. En réalité, ce que Browning a tenté n'est pas autre chose que la fusion de deux poésies en une seule.

Tout cela, je crois que Browning nous l'a presque dit lui-même; du moins il l'a indiqué assez clairement dans un court morceau en prose, le seul que je connaisse de lui. Ce morceau me paraît si bien révéler la source de ses œuvres que je ne puis me défendre d'en citer un fragment. Il est question des deux grandes classes de poètes que reconnaît l'écrivain: — les uns, qu'on peut appeler objectifs, qui s'intéressent, avant tout, aux actions des hommes. Ils créent, comme Shakespeare, un Othello en nous disant en quelque sorte: « voilà ce qu'un homme peut être et voilà comment un homme peut agir », mais qui ne nous apprennent pas comment ils ont jugé ce fait et par quelles lois ils ont pu l'expliquer. Les autres, qu'on peut appeler subjectifs, qui se préoccupent, au contraire, de ces lois invisibles d'où les faits découlent et qui, au lieu de peindre l'univers tel qu'il peut apparaître aux hommes, aspirent plutôt à le voir tel qu'il est pour Dieu, à découvrir et à montrer les racines des choses, les intentions qui produisent les effets et les divines idées qui déterminent la valeur des manières d'être. Après avoir décrit, à ce point de vue, la poésie de l'observation et celle de la réflexion, l'écrivain parle ainsi du rôle qu'elles peuvent jouer alternativement:

« Il est des momens où l'œil du public a, pour ainsi dire, absorbé tout

ce qu'il peut refléter des phénomènes matériels et moraux, et où les hommes sentent plutôt le besoin d'apprendre plus exactement la signification de ce qu'ils connaissent que d'augmenter encore leurs connaissances. C'est alors qu'il y a place pour le poète doué d'une clairvoyance supérieure. C'est à lui d'élever ses semblables, avec leurs demi-perceptions, jusqu'à ses propres vues, en faisant ressortir plus nettement la portée des détails et en arrondissant le sens universel. L'influence de son œuvre ne périra pas de sitôt. Une tribu de disciples (d'Homérides), travaillant, plus ou moins, dans le même esprit, appuieront sur ses découvertes et renforceront sa doctrine jusqu'à ce que le monde arrive, sans s'en douter, à ne plus subsister que sur l'ombre d'une réalité, sur la tradition d'un fait, la convention d'une morale, la paille de la dernière récolte.

Dans de telles circonstances, ce qui est impérieusement réclamé, c'est un poète d'espèce différente, qui soit capable de faire cesser cette rumination intellectuelle en apportant une provision de fraîche nourriture : un poète qui sache revenir aux substances, qui brise les combinaisons admises pour les réduire en élémens d'une valeur indépendante et déclassée, sans s'inquiéter des lois inconnues d'après lesquelles ils pourront et devront plus tard être coordonnés à nouveau.. Lequel de ces deux génies est le plus élevé ou seulement le plus rare? Il serait vain de se le demander.

Quoique le sentiment des rapports secrets qui unissent les choses semble être le but dernier où tend chaque époque, c'est toujours le monde extérieur qui sera notre seule base et notre seul point de départ... Bien plus, ces deux ordres de poètes me paraissent beaucoup moins séparés par une différence essentielle dans la nature de leurs facultés et de leur intention finale que par les moyens immédiats pour lesquels ils se décident... Et il n'y a pas de raison pour qu'un même homme, quelque jour, ne nous donne pas les deux poésies dans des œuvres successives, d'une égale excellence. »

Browning ne dit rien de plus; mais cela seul nous laisse assez voir qu'il sympathise également avec les deux inspirations, et je serais porté à croire que, dès le principe, et en partie à son insu, le travail constant de son esprit n'a été qu'un effort pour les concilier et les fondre en une seule, pour trouver moyen d'être, non pas tour à tour, mais simultanément, lyrique et dramatique, subjectif et pittoresque. Qu'on envisage isolément ses écrits ou qu'on les envisage en bloc, on y pressent partout un idéal, un dessein qui ne se dit pas, qui n'est jamais complètement atteint, qui est à peine un parti pris, mais vers lequel aspirent toutes les pensées et les paroles du poète. Cet idéal, c'est celui d'une poésie qui servirait d'initiatrice et qui ferait concevoir le dedans des choses en faisant voir leur dehors; c'est celui d'une poésie qui transporterait

au fond des esprits les secrets et les aspects de la réalité, qui y verserait toutes les formes des événemens qui ont eu lieu, tous les mobiles qui les ont déterminés, toutes les forces enfin qui ont opéré et qui peuvent opérer dans l'avenir. Et cela afin que les hommes pussent renfermer dans leur poitrine l'histoire universelle, afin qu'ils portassent en eux-mêmes l'univers, et mieux que l'univers réel, quelque chose, du moins, qui vaut mieux pour eux : un univers expliqué et compris, où les phénomènes raconteraient leur propre généalogie, et où l'œil de l'intelligence, au lieu de n'apercevoir que des effets dont la cause reste cachée, verrait directement les causes elles-mêmes accomplir leurs effets.

ROBERT BROWNING

POEMS (ŒUVRES POÉTIQUES). — CHRISTMAS-EVE AND EASTER DAY (LA VEILLÉE DE NOEL ET LE JOUR DE PAQUES)

II

Robert Browning est une individualité singulière, les uns diraient maladive, d'autres diront merveilleuse, en tout cas une individualité bien propre à embarrasser ses juges. Pour apprécier Browning, on est forcé de prophétiser, comme lorsqu'il s'agit d'une religion naissante. Pour donner une idée de lui, les mots font défaut. Il en est du juge littéraire comme du chimiste dont le laboratoire renferme un certain nombre de réactifs qui suffisent pour ses analyses ordinaires. La critique a une sorte de tableau officiel où figurent certains types de qualités, de défauts et de procédés dont le public s'est déjà fait une idée nette, et pour définir un écrivain, elle se borne à indiquer comment il est composé de tels ou tels de ces élémens. Malheureusement avec Browning, il est impossible de procéder de la sorte. Ce serait un non-sens, car toutes ses aventures ont eu lieu dans des pays qui ne figurent pas sur la carte. Ce n'est pas en continuant et en perfectionnant qu'il a montré ce qu'il pouvait et ce qu'il était ; c'est en défrichant un coin de l'inconnu. A son égard il n'y a pas à hésiter : il faut accomplir du même coup deux besognes. Pour le faire connaître, il faut se créer une nomenclature tout exprès. La tâche est lourde, mais Browning présente une occasion de faire sur nature une étude si particulière, qu'il est difficile de ne pas aller où le sujet vous pousse.

Dans une des esquisses dramatiques de Browning, dans *Pippa*

passe, Jules le sculpteur écrit à un prélat quelques lignes qui pourraient bien trahir le point de départ du poète lui-même:

«Jusqu'à ce jour, écrit l'artiste, je n'avais jamais eu dans la tête d'idéal clairement arrêté. Depuis que je manie le ciseau, je n'ai fait que m'exercer à reproduire des types imaginés par d'autres, et l'habilité même que j'ai acquise dans cette pratique ne me laisse aucune chance d'arriver par la sculpture. Malgré moi, ma main continuerait, par routine, à reproduire les anciennes formes. Il me reste une seule ressource, c'est d'abandonner le ciseau et de prendre la palette pour pouvoir mettre une main vierge au service d'un idéal virginal. — « Tète folle ! remarque le prélat connaisseur, il se peut qu'il échoue, probablement il fera un magnifique fiasco ; mais qui sait ? S'il devait naître un nouveau peintre, peut-être est-ce ainsi qu'il naitrait, en sortant d'un musicien ou d'un poète, de quelque esprit enfin qui transporterait dans la peinture un idéal conçu ailleurs, et qui échapperait aux voies routinières par pure ignorance. »

Je ne sais si c'est là l'histoire de Browning. Je serais assez porté à le croire, surtout d'après une idée qui se montre partout à l'arrière-plan de son *Paracelse*, à savoir que les tentatives de l'homme n'aboutissent à rien tant qu'il regarde seulement dans la direction des désirs qui le poussent à tenter, et que sa destinée est de vouloir, à droite, ce qu'il ne pourra pas, pour acquérir les moyens de pouvoir, à gauche, ce qu'il ne voulait pas. En tout cas, l'opinion du prélat, avec les restrictions qu'y apporte Browning, est un profond aperçu.

En philosophie, la plupart des novateurs n'ont innové qu'en se dirigeant d'abord loin des écoles et en rencontrant par hasard les phénomènes à expliquer avant d'avoir rencontré les explications déjà trouvées. En théologie, il en a été souvent de même, et l'auteur de *Paracelse* sait si bien par où passent les novateurs de ce genre, qu'on doit le soupçonner d'avoir passé par là. Lui poète il semblerait qu'il n'ait d'abord songé qu'à satisfaire sa curiosité intellectuelle. On dirait qu'il s'est seulement aperçu de sa vocation en remarquant, un beau jour, à son grand étonnement, comment il voyait se condenser en formes poétiques et vivantes les abstractions qu'il avait conçues à la poursuite des explications, et comment devant elles ses entrailles tressaillaient d'aise.

Mais ces temps-là sont l'époque *préhistorique* de Browning. Le certain seulement, c'est qu'il a débuté à l'inverse des autres

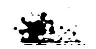
poètes. Ceux-ci commencent, d'ordinaire, par des sensations, par des sensualités exubérantes ou par de grandes théories qui délaient dans des prétentions colossales une fort mince dose d'expérience. Plus tard, et à la longue, les sensations elles-mêmes finissent par éveiller la raison à force de ne pas en tenir compte et de la blesser par leurs extravagances. Browning, au contraire, s'est présenté tout de suite en homme qui avait réellement fait son tour du monde. « Cela était inné en moi, dit son Paracelse. Dès le début, je me suis trouvé debout, les pieds sur le terme où tous aspirent, comme à la fin dernière de leurs efforts. Le secret de l'univers était à moi. »

J'oserai en dire à peu près autant de l'écrivain lui-même. De prime saut, il avait trouvé l'originalité (1); et s'il était original comme poète, c'était parce que sa poésie impliquait une nouvelle manière d'envisager et de sentir l'ensemble des choses.

Original, — entendons-nous bien sur la portée de ce mot. La théorie la plus neuve est celle qui résume le mieux les notions, relatives à une question, qui peuvent être éparses dans toutes nos connaissances antérieures. Un homme est original ou supérieur, quand il résume le mieux un certain ordre de tendances éparses chez tous, quand il est le plus près d'être un chapitre de l'histoire générale de son temps et de sa race, dont ses voisins sont simplement des fragmens. C'est un chapitre de ce genre que j'avais déjà cru rencontrer chez Tennyson; je crois en voir un autre chez Browning, et tel est, avant tout, le motif pour lequel il m'intéresse. Cette fois, il ne s'agit plus précisément des sentimens moraux et des facultés affectueuses qui remuent dans l'Angleterre contemporaine. Browning nous ouvre de nouvelles perspectives vers ce qui se passe dans les intelligences et dans les autres facultés encore mal dénommées, mais fort rapprochées du sens religieux. En le lisant, on sait mieux ce que tous cherchent sciemment ou à leur insu.

Mais d'abord que cherche-t-on? ou, ce qui revient au même, quels sont les caractères généraux de la poésie contemporaine qui se concentrent surtout chez Browning? Une remarque d'un critique anglais nous mettra, je pense, sur la voie. Je ne la tra-

(1) Antérieurement à *Paracelse*, Browning avait cependant publié un petit volume de vers intitulé *Pauline*.



duis pas littéralement, je la remanie même pour la faire coïncider avec mes vues; mais j'en emprunte le sens : « L'imagination est la faculté de saisir et de symboliser les rapports. C'est elle qui peint la *colère* des flots, en mettant en relief l'analogie qu'elle a sentie entre la tempête de la mer et les soulèvemens de la colère. C'est elle aussi qui se rend compte d'une action humaine, en reconnaissant dans le fait d'un seul ce qui se montre et opère chez des masses d'hommes. C'est elle enfin qui, en s'élevant plus haut, assez haut pour embrasser du regard l'universalité des choses, distingue et fait ressortir, dans chaque objet, un plan général qui s'accomplit par tout l'ensemble des choses. » — « Nul doute, dit encore l'écrivain anglais, que notre poésie moderne n'ait au moins le mérite de regarder ainsi de plus haut. Si elle n'a pas la solidité massive de l'ancienne épopée, elle se distingue par le sens moral que les objets prennent pour elle. » Il eût pu ajouter : — et par la signification, de plus en plus vaste, qu'elle donne à ses symboles.

C'est bien là en effet ce qui distingue les modernes. En décrivant l'imagination, le critique anglais a même tracé l'histoire chronologique de la poésie issue des Germains. Tandis que les anciens concevaient le moral d'après le physique, — ils parlaient, on le sait, des cheveux d'Apollon, même en le chantant comme l'invisible souffle qui inspire, — les modernes ont toujours conçu la réalité extérieure d'après ses ressemblances avec leur être moral. Ils étaient psychologues au maillot; avec le temps, ils ont monté un nouvel échelon. Après l'interrègne du XVIIIe siècle, qui s'était enfermé dans un petit coin et qui cherchait seulement des moyens de bien dire, des moyens de calquer des silhouettes, la poésie anglaise est devenue *humaine*. C'est l'humanité qu'elle a tâché d'apercevoir dans l'individu.

Maintenant il me semble qu'elle vise plus loin : depuis vingt-cinq ans environ, elle aspire, comme le *Paracelse* de Browning, — et les lambeaux disséminés de cette aspiration générale présentent une analogie frappante avec les lambeaux d'une autre aspiration aussi générale, qui va vers de nouvelles croyances religieuses, ou, si l'on veut, vers une nouvelle interprétation à donner aux anciennes. Je croirais volontiers que l'on cherche la poésie protestante, mais non pas calviniste, prenons-y garde. Par la voix de Milton, l'esprit calviniste avait dit comment il

s'expliquait le monde par la lutte de Dieu et de Satan, du Bien et du Mal. C'est de cette interprétation qu'on s'éloigne. On ne reprocherait plus aujourd'hui à Wordsworth de ne pas croire assez à la perversité de l'homme (1). Il y aurait plutôt tendance à reprendre le protestantisme primitif de Luther pour le mener à un autre aboutissant. Quant à la poésie, elle élabore sourdement des types du même genre, quoique d'une autre espèce, que ces divinités où les Grecs avaient personnifié les forces primaires telles qu'ils les concevaient. A son tour, elle voudrait les personnifier telles que l'Angleterre les conçoit, telles que les concevait déjà cette même nature saxonne, qui, chez Luther, avait essayé de transformer la théologie.

Cela c'est le probable ; ce qui est plus évident, c'est que la poésie anglaise est revenue, non pas tout à fait au sanctuaire d'où est sortie toute poésie, mais peu s'en faut. Si elle ne s'est pas confondue de nouveau avec la religion, elle se préoccupe, à ses côtés et comme elle, des lois générales. Elle cherche le genre dans l'espèce, et l'universel dans le genre.

Tous les fragmens de cette aspiration, qui est partout, sont-ils enfin parvenus à se rejoindre ? S'est-il trouvé un homme pour les dégager du milieu des souvenirs et des routines auxquels ils étaient mêlés comme des étrangers ? Je ne réclame pas positivement pour Browning l'honneur d'avoir fait une nation de tous les Juifs perdus au sein des nations. Il est certain d'abord qu'ils ne se réuniront jamais tous, et je pense ensuite que Browning, après avoir tâché de les rapprocher quand il était encore trop jeune, s'est abstenu quand il eût pu davantage. Mais il a prouvé qu'il possédait, plus que personne, les longs bras qu'exige une pareille entreprise. Ce qu'il a produit est déjà beaucoup, et les capacités chez lui sont bien au-dessus des œuvres.

De quoi qu'il parle, il parle comme un esprit qui peut ce qui était resté à peu près impossible pendant des siècles. L'âme antique (et je le soupçonnerais de l'avoir symbolisée dans Aprile, l'un des personnages de son *Paracelse*) voyait les objets isolément, comme des formes et des apparences. Pour elle, les

(1) M. Bailey a écrit un poëme dont j'aurai occasion de parler, et toute la presse anglaise ou à peu près s'est enthousiasmée pour le jeune poëte, précisément parce qu'il bénissait le Mal lui-même comme le divin ouvrier du Bien.

sons confus et entrecroisés que la nature envoie vers l'homme ne s'étaient guère définis que sous le rapport de leur action sur l'oreille. Elle s'était bornée à distinguer des articulations et des syllabes. Par-dessus toute autre, la poésie de Browning est celle d'une nouvelle espèce humaine, qui peut maintenant distinguer des mots et construire des phrases. Il a le genre de vue dont le propre est de reconnaître partout, non plus seulement des formes et des faits, mais des enchaînemens et des opérations. La puissance qu'il possède pour saisir les rapports s'est déjà rencontrée chez plus d'un penseur, cela est certain ; mais il est un des premiers, sinon le premier, chez qui elle ait atteint un pareil développement sans devenir la faculté dominante, celle qui met les autres à son service. Si forte qu'elle fût, elle a trouvé dans son imagination une autre faculté encore plus forte qui l'a forcée à travailler comme son apprêteuse et sa servante. C'est là une véritable originalité de Browning. Tâchons de la surprendre à l'œuvre.

Pour cela, c'est à *Paracelse* qu'il nous faut revenir. L'œuvre est déjà ancienne : elle date de 1835. Mais, heureusement, Browning lui a donné une nouvelle actualité en la republiant avec des corrections. La première édition nous apprend où il en était seize ans avant la seconde qui contient les corrections. Elles sont donc comme des flèches géographiques qui marquent le sens du courant.

Paracelse, malgré sa forme dramatique, n'est pas un drame, mais une suite de conversations et de monologues. Quoique Browning ait cherché à ne point s'écarter de la vérité historique, il a laissé de côté et les opinions du célèbre médecin et les incidens de sa carrière aventureuse. Au lieu d'écrire la biographie de Philippe Auréole Paracelse, né en 1493 à Einsiedeln, il est parti de sa biographie pour tâcher de saisir les phases qu'avait dû traverser son esprit. Pour mieux dire, il a étudié, chez lui, la *passion en deux actes* de toutes les intelligences supérieures qui ont assez de génie pour sortir des voies de leur temps, mais trop peu de force pour traverser, sans défaillir, toutes les épreuves inévitablement attachées à l'initiative du novateur.

La première partie du poème embrasse la jeunesse du héros, ce qu'elle croit pouvoir et ce qu'elle peut, ce qu'elle ambitionne et ce qu'elle obtient. Au début, nous sommes près de Wurz-

bourg, dans le jardin de Festus et de sa jeune épouse Micheline, qui s'entretiennent avec Paracelse de ses espérances, et qui s'efforcent en vain de le retenir auprès d'eux. Paracelse veut parcourir le monde pour y chercher la science qu'il ambitionne, la vérité universelle. La scène suivante nous le montre à Constantinople. Il est déçu, harassé, tout prêt à désespérer de lui-même ; il n'est sauvé du désespoir que par la rencontre d'un personnage assez mystérieux qui a nom Aprile, et qui lui rend le courage de tenter encore quelque chose en lui apprenant à mettre moins haut ses espérances. Là finit la première journée du poème.

La seconde s'ouvre à Bâle, où Paracelse professe la médecine et la chimie. C'est avec son même ami Festus qu'il s'entretient du but nouveau auquel il s'est voué depuis qu'il a été forcé de dire adieu à la science absolue. Il réalise donc sa seconde *aspiration*. Il professe. Après n'avoir songé qu'à s'éclairer lui-même, il essaie d'éclairer les hommes ; il renonce à acquérir davantage pour transmettre à d'autres ce qu'il a acquis. Mais, ici encore, ce qu'il se propose a pour lendemain ce qui l'empêche de réaliser tous ses désirs. Après la scène de ses triomphes comme professeur vient celle où il est forcé de quitter Bâle et les Bâlois, qui lui refusent jusqu'au prix de la santé qu'il a rendue aux moribonds. Il a retrouvé son ami à Colmar, et c'est lui qui raconte à Festus comment ses succès ont engendré des jalousies et comment la sotte adoration de ses admirateurs s'est changée en une sotte injustice. Que fera-t-il à l'avenir ? Il n'ose pas se le demander. Il a peur de son haineux mépris pour les hommes ; il a peur de trop relever le gant qui lui a été jeté, en répondant par la violence à ceux qui ne savent qu'insulter au mérite, en dupant les aveugles qui veulent être dupés, en se faisant charlatan, pour ceux qui ne restent fidèles qu'aux charlatans, aux prophètes toujours disposés à promettre l'impossible. La conclusion du poème est l'hôpital de Salzbourg, où vient mourir Paracelse.

Dans son ensemble, on le voit, l'œuvre de Browning déroule une vieille histoire qui a reçu autant de noms que le juif errant. C'est la lutte du désir et de la nécessité, de l'individu et du monde, de la grâce et de la loi, du génie et des masses. De la sorte, elle se trouve exprimer les idées de Browning sur le progrès et sur les voies par lesquelles il s'opère. Comment le monde marche-il ? de

quel côté doit-il attendre ce qui lui est nécessaire? Où est la résistance? où est la force d'avancer? La réponse à cette question implique toute la politique d'un homme, et, pour sa part, Browning n'y répond pas comme la majorité de nos écrivains. Il se rapproche assez des opinions que Carlyle a énoncées dans son *Culte des héros*, et que Shakespeare avait déjà laissé percer dans son *Coriolan*.

« Pesez bien mes paroles, dit Paracelse à Festus. C'est dans l'individu que l'humanité se développe, et c'est seulement en suivant les traces d'un homme que la foule toujours lente a chance d'avancer. La mer reste dans son lit pendant des siècles jusqu'à ce qu'une vague, une seule entre les multitudes vienne étendre l'empire de toutes, en gagnant peut-être quelques pieds sur la bande de sable qui avait si longtemps arrêté leurs efforts. Dès lors les autres, jusqu'à la plus faible, se précipitent dans la brèche, qui est conquise une fois pour toutes. Je me trouverai satisfait si mes travaux, sans pouvoir plus, suffisent pour ouvrir ainsi une trouée, pour préparer un plus vaste champ à la pensée. Cela, ils le feront, je le sais... Je précède mon siècle, et quiconque en a l'envie est parfaitement libre de faire de moi l'usage que j'ai dédaigné de faire de mes prédécesseurs, — par vanité peut-être ; mais, si leur science m'avait paru une merveille, j'aurais été autre que je ne suis. »

Et ailleurs, tandis que Festus lui parle de la foule qui se presse avec admiration autour de sa chaire :

« Ils sont tous de même : ils commencent par traiter de chimère tout ce qu'un homme peut entrevoir au delà de leur horizon ; puis, quand cet homme, dont ils avaient prédit la déconfiture, réussit à faire dans sa carrière quelques pas douteux et mal assurés, voilà qu'ils s'attendent à voir le terrain disparaître d'un bout à l'autre sous ses pieds. »

Malgré soi, on se rappelle le magnétisme.

Je me hâterai de l'ajouter cependant, il s'en faut que Browning méprise les masses. C'est même un aveugle mépris de ce genre qu'il nous montre à la racine des avortements de Paracelse. Quant à lui, il sait, il croit que chacun a son rôle. Seulement ce n'est pas aux masses qu'il attribue la force active, la puissance d'avancer. En regard du génie, elles sont à ses yeux la résistance, la forme sous laquelle agissent ces grandes nécessités qui veillent sur le monde, et qui sont chargées d'arrêter tout développement individuel avant qu'il impose à la création entière son idéal à lui.

« Pourquoi Paracelse pour emblème de ce rôle du génie? pourquoi lui plutôt qu'un génie plus complet? » a-t-on demandé à Browning. Entre autres raisons, il en est une, je crois, qu'il a suffisamment avouée ou trahie : c'est qu'il avait reconnu, chez le médecin du XVI[e] siècle, une disposition d'esprit qui est aussi la sienne. Il y avait retrouvé cet indicible respect pour la réalité qui, dans la science, devient de l'expérimentation, qui, dans la religion, fait entrevoir partout l'opération divine, qui, dans la vie de tous les jours enfin, se traduit par une tendance à chercher la raison d'être des choses et à regarder à deux fois avant de condamner ce qui ne cadre pas avec la petite idée qu'on s'est faite de ce qui devrait être.

Écoutons plutôt Paracelse à son lit de mort :

« Ce n'est pas une hallucination qui le ranime, murmure Festus en le voyant sourire ; vous êtes donc pardonné, Auréole ? Tout votre péché vous est remis.

« PARACELSE. — Pardonné ! et pourquoi un pardon ?

« FESTUS. — C'est la glorification de Dieu qu'il est enjoint à l'homme de chercher, et vous...

« PARCELSE. — J'ai vécu. Il nous suffit de vivre pour chanter la louange du Seigneur. Il est vrai que j'ai beaucoup péché. Je le pensais, et j'ai besoin en effet de miséricorde, moi qui me suis efforcé de faire ce que je croyais le mal ; mais, que nous veuillons faire de notre mieux ou de notre plus mal, la louange de Dieu s'élève et s'élèvera à jamais.

« FESTUS. — Mais tout cela revient au même. Il est vain pour l'homme de se tourmenter de ce qui ne relève pas de lui...

« PARACELSE. — Non, non, ne m'interprétez pas ainsi ; que mes paroles ne produisent pas plus de mal que je n'en ai fait. Si je retourne joyeux à Dieu, quoique sans lui rapporter d'offrande, si je semble n'aimer que plus ardemment mon Dieu à cause des fautes qui me laissent sans titres et sans droit devant lui, comprenez-moi bien. Il se peut qu'il n'en soit pas de tous comme de moi. Il se peut que des récompenses plus hautes attendent le mortel assez fort pour persévérer jusqu'à la fin. D'ailleurs, je ne suis pas tellement sans valeur, quoique j'aie trop vite cessé d'obéir aux instincts de cet heureux temps.

« FESTUS. — Quel heureux temps ? Pour l'amour de Dieu, pour l'amour de l'homme, quel est le temps que tu appelles heureux ? Tout ce que mon espérance est d'apprendre, ta réponse me l'apprendra. Cet heureux temps ! lequel ?

« PARACELSE. — Lequel, si ce n'est celui où je me suis consacré à l'homme ?

« FESTUS. — Grand Dieu ! tes jugemens ne peuvent pas être pénétrés !

« Paracelse. — Oui, cela était en moi; j'étais né pour cela... Les fiévreux appétits, les élans incertains et sans but, les ambitions à courte vue, les méfiances, les méprises, tout ce qui se termine par des larmes m'a été épargné. Dès l'abord, j'ai su, j'ai senti, mais non comme on peut sentir ou connaître autre chose; c'était une vaste perception inarticulée, incompréhensible pour notre intelligence, et qui pourtant se faisait sentir et connaître dans toutes les oscillations et les transformations de mon esprit, je dirais presque dans tous les pores de ce corps qui s'en va.

« Je sentais, je savais ce qu'est Dieu, ce que nous sommes, ce qu'est la vie, comment Dieu prend une joie infinie dans des voies infinies, — éternelle joie lui-même dont émane tout être. Où est la satisfaction, Dieu est, et toujours avec un bonheur entrevu au delà..... Le feu central se gonfle sous la terre, et la terre change d'expression, comme un visage humain. Le métal en fusion jaillit au sein des roches; il se ramifie en brillans filons, et Dieu s'en réjouit. Les flots de la mer irritée se bordent d'écume, comme les lèvres de la colère, tandis que, dans les profondeurs solitaires, surgissent des groupes étranges de jeunes volcans, tournant l'un sur l'autre, comme des cyclopes, leurs yeux en flammes, et Dieu prend plaisir à leur inculte orgueil.

« Puis tout est morne; la terre est une masse glacée: c'est l'hiver. Mais l'haleine du printemps, comme une folâtre chanteuse, effleure en dansant son sein pour l'éveiller. Une rare verdure commence à poindre, çà et là, sur les talus rugueux, entre les racines desséchées des arbres et les crevasses de la glace, comme un sourire qui tente de s'épanouir sur une figure ridée. L'herbe verdoie, les branches se gonflent de fleurs, semblables à des chrysalides impatientes d'aspirer l'air. Les bourdons affairés luisent et bruissent; les scarabées courent le long des sillons; les fourmis sont toutes en mouvement. En haut, les oiseaux volent en joyeux essaims. L'alouette prend son essor toujours, toujours plus haut, frémissante de plaisir. Au loin dort l'océan; les blanches mouettes voltigent sur la plage, où le sable est pourpré de coquilles Les créatures sauvages vont à leurs amours dans les bois et les plaines, et Dieu renouvelle ses anciennes extases. Ainsi habite-t-il en tout sens et dans tout, depuis les plus imperceptibles rudimens de l'être jusqu'à l'homme, sa consommation, l'achèvement de cette sphère de vie, l'homme dont tous les attributs, déjà disséminés avant lui dans le monde visible, y flottaient comme pour se chercher; fragmens d'essai qui demandaient à se combiner dans quelque tout merveilleux, qualités encore imparfaites à travers la création, et qui semblaient désigner quelque créature à naître, quelque centre où les rayons épars viendraient converger. La force, non point l'impulsion aveugle, ni l'énergie harmonieusement réglée par la science suprême, mais la force usant d'elle-même à ses risques et périls, avec l'espérance et la crainte pour la stimuler ou la contenir; — la science, non pas l'intuition, mais le lent et incertain produit d'un travail qui ajoute à son prix et que soutient l'amour; — l'amour, non point d'une pureté sereine, mais fort par sa faiblesse, mais semblable à une plante semée par le vent sur un sol ingrat, et belle de ses fleurs dégénérées avec leurs douces et pâles

nuances inconnues dans un climat plus fortuné; l'amour qui endure et qui doute, qui souffre beaucoup et qui est beaucoup soutenu, un amour troublé d'ombre qui n'abandonne pas et se dévoue, une confiance tâtonnant dans le demi-jour et souvent chancelante. Tout cela en germe, tout cela et plus encore à l'état d'indication, se montre éparpillé partout, et toutes ces possibilités cherchent un objet où s'épanouir et résider, toutes ébauchent vaguement la race qui va venir, et l'homme apparaît enfin. C'est le sceau apposé à tout ce qui précède. Une phase de l'être est complétée, et un reflux de lumière rejaillit du grand résultat sur tous les degrés inférieurs, qu'il explique mieux en ruisselant du sommet à la base.....

« Mais dans l'homme complété commence une nouvelle ascension vers Dieu. Des pronostics avaient annoncé sa prochaine venue. En lui surgissent d'augustes anticipations, des symboles, des types d'une splendeur promise qui, jusque-là, était restée toujours en avant dans l'éternelle spirale parcourue par la vie. Car les hommes commencent à déborder la limite de leur nature, à sentir de nouvelles espérances et de nouvelles inquiétudes qui supplantent rapidement les joies et les chagrins de leur humanité. Ils deviennent trop grands pour les étroites formules du juste et de l'injuste, qui s'évanouissent devant un désir insatiablement avide de bien, tandis qu'eux-mêmes se sentent de plus en plus inondés de paix. Déjà il se rencontre de tels hommes sur la terre, majestueux et sereins, au milieu des créatures à demi formées qui les entourent et qu'ils ont à sauver et à rapprocher d'eux à la fin.

« J'étais de ceux-là; jamais je n'ai rêvé un bien imaginaire, distinct de celui de l'homme. Jamais je n'ai conçu un devoir à accomplir, une gloire à laquelle il eût fallu travailler aux dépens de l'homme, en y consacrant des facultés détournées de son service et des énergies capables de lui profiter. Jamais je n'ai craint que son triomphe ne contrariât ailleurs quelque autre triomphe, car Dieu est glorifié dans l'homme, et c'est à la gloire de l'homme que je me suis voué corps et âme.

« Et pourtant, tel que j'étais, et avec tous ces dons, j'ai échoué. J'ai contemplé jusqu'à m'aveugler les énergies de notre humanité, ses capacités. Je ne pouvais pas en détourner mes yeux. C'était là tout pour moi, c'était là ce qu'il s'agissait d'entretenir et d'accroître, n'importe à quel prix, de dérouler et de faire éclater tout d'un coup, comme le signe, le blason et le caractère de l'homme. Je ne voyais aucune utilité dans le passé. Il m'apparaissait seulement comme une scène de dégradation, de laideur et de larmes, comme une chronique honteuse que mieux valait oublier... Je ne voyais nulle raison pour que l'homme, dès maintenant, ne se suffît pas pleinement à lui-même.... J'aurais voulu que l'espace d'un moment le mît en possession entière de ses titres, de ses moyens latens de suprématie sur le monde des élémens.

« Mais toi, toi, fils chéri des jours à venir, tu ne rejetteras pas ainsi le passé, le passé tout rempli de profonds enseignemens sur les termes auxquels la terre t'est donnée à bail. Pour toi, le présent prendra une beauté distincte et tremblante en regard de son ombre, qui mettra ses traits en

vifs reliefs. L'avenir, pour toi, ne s'ouvrira point non plus tout d'un coup, comme s'ouvrent les zones successives des merveilles infinies pour l'esprit qui vole de ciel en ciel dans sa sécurité bienheureuse ; mais l'espoir et la crainte entretiendront en toi ta nature d'homme. Tout cela m'a été caché. »

Dans tout ce fragment, ce me semble, bien que la poésie de Browning ait trop d'entraînement plutôt que trop peu, elle n'en renferme pas moins un jugement d'historien profondément rassis et perspicace. Il ne s'est pas formé une idée de son héros en n'envisageant que lui. Il l'a distingué en distinguant autour de lui son époque, et il a compris ses actes par ce qu'ils avaient de commun avec tous ceux de son temps. Le Paracelse du poème est un homme; mais c'est aussi cet esprit gibelin et temporel qui, au XVIe siècle, commençait à poindre et qui préparait le quaker Fox avec son mépris de *toute théorie*, la science studieuse avec son mépris des *a priori*, les temps modernes en général avec leur mépris de l'idéalisme que Rome la païenne partageait avec les ascètes chrétiens. C'est l'esprit pratique qui venait enseigner à l'homme à faire le meilleur usage possible de la vie, tandis que l'idéalisme romain ou monacal lui avait dit: « Méprise les choses de la terre; fais-toi un idéal et offre-lui tout en holocauste; fais-toi des principes, et périsse le monde plutôt que tes principes! Décide ce que l'on doit voir dans tous les phénomènes avant de regarder ce qu'on peut y voir. Fais-toi des systèmes, et périssent toutes les indications de l'expérience plutôt que des systèmes ! »

Ce n'est pas tout. Paracelse mourant et se jugeant lui-même représente en même temps le bien et le mal de ces tendances, ce qu'elles promettaient de glorieux et ce qu'elles ont produit de funeste. Des progrès en germe dans des énergies qui ne se révélaient que par des erreurs et des échecs, tel est aussi l'alpha et l'oméga du quakérisme, du cartésianisme, du radicalisme.

Comme Paracelse, les adeptes de ces doctrines se sont éblouis à contempler les facultés disséminées tout à travers l'humanité et à rêver la perfection et toutes les merveilles qui pouvaient en sortir. Leur folie a été de vouloir quand même, et tout d'un coup, la réalisation définitive d'effets qui doivent demander des siècles pour se dérouler. Leur péché irrémissible a été de ne pas deviner à quoi servaient les règles, les académies et les autorités. Ils ont bouleversé le monde, parce que leurs rêveries supposaient

à chaque individu humain toutes les facultés humaines, et parce qu'au lieu de procurer aux hommes ce qu'il fallait à des êtres comme ils étaient, elles ont prétendu leur donner et ne leur laisser que ce qui eût été nécessaire et suffisant pour des êtres comme ils n'étaient pas, pour des saints et des génies.

Paracelse a donc un sens historique. Il en a un autre plus vaste. Au lieu de la soif de connaître qu'il sent en lui, lisez la soif du plaisir. Au lieu des connaissances du passé qu'il rejette, lisez les convenances dont on se rit à vingt ans, quand on est dominé par la sensualité et non par le génie. Au lieu du besoin de vivre qui se réveille plus tard chez le penseur fatigué, lisez le besoin d'inspirer de l'estime et de faire une fin, et aussitôt le Paracelse de Browning devient l'emblème de toute jeunesse.

Il commence par étudier la science de son temps, mais, tout d'un coup, il s'arrête et s'affaisse. « Il n'y avait pas jusqu'au moindre piocheur de l'école qui ne fût sûr de tout et parfaitement content de lui-même, nous dit-il, mais moi j'étais plein de doutes et de perplexités. Un mot suffit : je m'étais pris en dégoût, tant je me trouvais faible à côté des autres. » C'est le début, la puberté morale. Après être débarqué au milieu des choses qui se trouvaient avant lui sur la terre, il les a suffisamment essayées pour se révéler sa propre nature par ses impressions, et, à peine née, l'âme qu'il s'est créée n'a plus qu'un mot à lui dire, c'est que rien de ce qu'elle a rencontré ne saurait la satisfaire.

« La science de vos sages, s'écrie-t-il avec un magnifique dédain, on peut en voir les fruits dans notre monde de ténèbres et de gémissemens, dans les luttes sans fin et dans toutes les souffrances qu'elle n'a pas su guérir. » La science du passé ne peut pas donner tout ce que ses désirs réclament, donc il n'y a rien de bon en elle. Il aspire, il est une aspiration vivante qui ne *veut* plus s'occuper qu'à s'interroger elle-même, à découvrir tout ce qu'elle désire, et à le vouloir quand même, en ne voulant que cela. Il repousse tout appui ; il renonce à toute affection et à toute joie ; il est résolu à ne rien accepter des hommes, pas même leur approbation. Il veut éclairer l'humanité; mais il entend ne recevoir aucun service de ceux qu'il servira.

« Que vous dirai-je ? répond-il à Festus, dont l'affection s'effraie de

cette voie, qui ne peut être la bonne, puisqu'elle conduit dès l'abord au dédain de toute affection humaine ; — que vous dirai-je ? Dès mon enfance, j'ai été dévoré d'une flamme qui brûlait toujours, tantôt sourde, tantôt vive, comme si quelque volonté hors de moi l'attisait ou la calmait tour à tour...

« Encore une fois j'aime mon but pour ses seuls attraits : c'est la valeur même de ma vocation qui m'attire. — Vos sages l'ont répété : homme, c'est-à-dire faible. Raison de plus pour que je me donne corps et âme à ma résolution. Hors d'elle, tout le reste... peu importe ! Je ne perds que peu en rejetant tout encouragement et toute aide autres que les siens. Je le regrette : je n'ai pas assez de sacrifices à lui faire.. Les sages ont tout perdu ; moi, je dois me contenter de tout gagner. »

— « Je ne chercherai plus à vous retenir, répond Festus. Il vous a été accordé des facultés qui portent avec elles une inévitable destinée. Vous êtes de ceux qui doivent trouver autour d'eux des instrumens dociles et qui sont faits pour attirer vers eux les esprits moins forts en leur inspirant un amour que jamais eux-mêmes ne peuvent éprouver. »

Paracelse part donc ; la paisible retraite où il prend congé de ses amis, la douce et tendre Micheline, qui partageait toutes ses espérances et qui s'est effrayée seulement en l'entendant renoncer au bonheur d'aimer, tout le petit monde enfin du bon pasteur Festus est un suave tableau de ces premières joies du foyer que l'on quitte pour aller à son but, ou du moins pour aller où il appelle et aboutir où il plaît à Dieu.

Tournons la page. Paracelse est à Bâle. Les cures qu'il a opérées l'ont rendu illustre ; il a été appelé à professer à l'université. Les savans de l'Europe se pressent à ses leçons. C'est ici surtout que se dessine la pensée qui fait l'unité du poème. Fort probablement d'autres écrivains auraient considéré les succès médicaux de Paracelse comme la conséquence naturelle d'une suite d'efforts dirigés vers la médecine. Ils y auraient vu l'accomplissement des espérances qui l'avaient mis en marche, ce qu'il avait pu, en un mot, parce qu'il l'avait voulu. De la sorte, ils auraient indirectement donné à entendre que, dans ce monde, si l'on peut, c'est parce que l'on a voulu tout juste ce qu'on finit par pouvoir.

Telle n'est point la morale de la fable de Browning. Si le Paracelse du poème arrive, en médecine et en chimie, à des résultats importans, ce serait plutôt parce qu'il avait ambitionné davantage et autre chose : la science absolue, et parce qu'il a

su, un instant du moins, renoncer à ses prétentions infinies. En prenant sa vocation pour une volonté du ciel, il ne s'était pas trompé. Ce qui aspirait chez lui, c'était bien une force et une puissance capable d'accomplir ce que Dieu voulait; mais c'était aussi une force qui ne savait pas encore tout ce que Dieu voulait qu'elle sût, et qui devait d'abord s'y heurter pour l'apprendre. Un désir qui indique des facultés, et une direction qui veut dire qu'elles n'aboutiront pas sans changer de route, c'est à peu près ainsi que le poète juge, dans la personne de son héros, les aspirations de toute jeunesse.

« Je suis ici, répond Paracelse à Festus, qui se réjouit de ses triomphes; *ici !* comme si ce mot seul ne signifiait pas défaite. Une chaire à Bâle !... Puisque vous voyez là une si magnifique destinée, puisqu'à vos yeux il n'est que juste et naturel que toute ma vie ait été déshéritée de ses joies pour me mettre à la hauteur d'une pareille position, loin de moi l'idée de nier que je sois parfaitement apte à occuper le petit coin qui m'est assigné dans l'espace infini...

« Festus. — Vous n'imaginez pas que je comprenne rien à votre langage.

« Paracelse. — Vous avez connu mes espérances; l'histoire est courte. Je sais enfin qu'elles sont irréalisables, que la vérité est aussi loin de moi que jamais, que j'ai gaspillé ma vie, que m'en désoler serait vain, que tout effort, pour replâtrer ou rapiécer l'irrémédiable, serait également superflu. Tout cela m'a été inculqué par la bonne et vieille méthode sans réplique : celle de la violence, de par le droit du plus fort.

« Festus. — Cher Auréole, se peut-il que mes craintes aient été fondées ? Dieu ne peut pas vouloir...

« Paracelse. — Ah ! ah ! c'est là ce que j'admire le plus, que des hommes de votre valeur puissent parler sans cesse de la volonté de Dieu, comme ils disent. On jurerait qu'il nous suffit de lever un peu les yeux pour la voir inscrite en gros caractères sur la voûte du ciel. Il est à peine sage de mettre sur le tapis de tels sujets : les doutes abondent et la foi est faible. La volonté de Dieu à mon égard ! je la connais à peu près autant qu'une pauvre brute, muette et torturée, peut deviner celle de son maître, d'après les coups qui pleuvent sur elle, où qu'elle aille, et qui la poussent à rester le plus longtemps là où elle a le moins à pâtir.

« Je suis dans le même cas, et voilà pourquoi je poursuis mon chemin, dompté et non convaincu. Je sais aussi peu pourquoi je mérite d'échouer que pourquoi j'ai eu meilleur espoir dans ma jeunesse. Je sais seulement que je ne suis pas le maître, et je reste ici jusqu'à nouvel ordre, comme un obéissant manœuvre...

« Festus. — Si j'interprète bien vos paroles, j'avoue que je ne puis pas me désoler beaucoup de l'avortement de vos premières espérances ; peut-être m'en réjouirais-je plutôt. Qu'elles aient été trop sublimes pour

se réaliser, c'est un mérite de plus pour vous ; vous ne vous êtes pas cramponné aveuglément à elles pour périr avec elles. Vous n'avez pas haineusement refusé de vous relever, parce qu'un ange vous avait terrassé, vous qui n'aviez pas d'égal sur la terre. Quoique la transition ait été trop brusque et trop rude pour ne pas vous faire souffrir, pourtant vous suivez votre pénible sentier, comme s'il était jonché de fleurs ; c'est bien. Et la récompense vous viendra de celui que nul n'a jamais servi en vain.

« Paracelse. — Cela est fort beau ; moi, j'imagine que, pour être conséquent avec moi-même, je devrais mourir sur l'heure. Et pourtant, faut-il l'avouer ? comment ce sentiment s'est glissé et développé en moi, je l'ignore ; mais il est là. J'éprouve un regret aussi passionné pour la jeunesse, pour la santé et pour l'amour, que si la jouissance de ces biens avait été le premier et l'unique objet de mes pensées. Cela m'a profondément humilié, et cela a certainement pesé son poids pour me rendre plus docile à un certain conseil, à un mystérieux avis que vous ne comprendrez pas. Il m'est venu d'un homme que j'avais rencontré moribond, et qui m'a recommandé, si je voulais échapper à sa désolante destinée, de travailler tout de suite pour mes semblables, de ne pas attendre plus longtemps une intervention de Dieu en ma faveur, mais de me défier de moi au lieu de compter sur le temps, et de faire profiter les hommes de moisson, si incomplète qu'elle fût.

« Je n'ai pas le loisir de vous exposer comment, depuis lors, une suite d'événemens m'a conduit ici, dans ce poste où il semble que je puisse utiliser les tristes débris de mon passé, et où je crois entrevoir comme un vague indice que Dieu voit et peut agréer mon expiation. En conséquence, c'est ici que vous me voyez, faisant le bien du mieux que je puis, et si les autres s'ébahissent beaucoup en profitant peu, ce n'est pas ma faute. Seulement je serai heureux quand la farce aura été jouée et que le rideau tombera. Jusque-là, il s'agit de faire bonne contenance. »

La mystérieuse rencontre à laquelle Paracelse vient de faire allusion et que Festus ne doit pas comprendre forme un des épisodes importans du poème. Cet ami qui n'était pas attendu est Aprile, et il nous est présenté comme un poète italien qui vient mourir à Constantinople, dans les bras du rêveur déçu, au plus fort de son abattement. Une sorte de chœur aérien annonce sa venue. Aprile croit entendre des voix qui l'appellent, celles des esprits qui ont achevé leur journée sans avoir commencé leur œuvre. Lui aussi a fini son temps. Il a voulu aimer sans faire autre chose qu'aimer, et il s'en va sans avoir commencé son œuvre.

Dire au juste tout ce que le poète a voulu personnifier dans cette figure n'est pas facile. Non qu'elle soit vague pourtant, —

du moins ce n'est pas ma pensée ; mais elle miroite sous le regard, parce qu'elle reflète à la fois un côté de trop de choses. J'ai déjà dit qu'elle pourrait bien être un emblème du génie antique qui finissait son temps. Je crois qu'elle est surtout, sous une forme unique, l'apparition qui vient un jour pour tous, sous mille formes diverses. Aprile, c'est cette partie de notre nature que nous violentons d'abord au profit de nos instincts dominans, et qui, tôt ou tard, réclame ses droits en nous apprenant son existence par des souffrances.

Pour celui qui n'a songé qu'à jouir, le visiteur inattendu est quelquefois la raison qui lui dit : « Je suis là. » Pour Paracelse, qui a sacrifié sa vie entière au désir de connaître, Aprile est le besoin d'aimer, de jouir, de vivre enfin, non plus pour acquérir des facultés, mais pour produire des résultats et retirer quelque profit d'avoir été homme.

Puis, tout à coup, l'apparition se transforme. Dans les conseils qu'il donne au savant, Aprile devient le type de l'amour qui doit, à une époque meilleure, partager la royauté de l'intelligence. Il est l'amour, comme Browning se plaît souvent à l'entendre, c'est-à-dire la bienveillance et la philanthropie qui ne répètent plus : « Périsse le monde plutôt que mes volontés ! » — c'est-à-dire aussi l'aspiration qui n'est plus uniquement le culte de nous-mêmes et de nos idées, c'est-à-dire l'activité et le dévouement qui, au lieu d'être les séides quand même d'un idéal, n'aiment au contraire, dans leur idéal, que les applications salutaires qu'ils voient jour à en tirer.

Pour tout résumer en un mot, le mystérieux ami qui est apparu au plus fort de la fatigue montre du doigt le véritable génie : la force humaine résignée et toujours prête à répondre à son maître : « Que ta volonté soit faite ! »

C'est au milieu de son œuvre que Browning a placé la visite d'Aprile, et il a eu raison. Tout le début du poème, depuis les premiers tressaillemens du génie encore ignorant de Paracelse jusqu'à ses déceptions, eût pu être également l'histoire de ceux qui arrivent et l'histoire de ceux qui restent en chemin. Il n'en est plus ainsi de la seconde partie. La borne où l'on bifurque est passée. Pour ceux qui doivent arriver, le besoin de jouir et de moissonner qu'amène l'âge mûr est un nouveau secours aussi

nécessaire à son heure que les illusions à la leur. Après avoir été trop exigeans, après avoir, par exemple, rêvé, comme Luther, la foi qui vient de Dieu seul et qui suffit à tout, ils savent renier leur rève en face des révoltes des anabaptistes. Je dis mal; ils continuent à vouloir leur rêve en apprenant à vouloir également ce qu'il faut d'autorité pour le rendre compatible avec les nécessités dont ils ne se doutaient pas d'abord, et de la sorte ils fondent quelque chose.

C'est là la bonne route : ce ne fut pas celle que suivit Paracelse, ou plutôt il l'abandonna trop vite. Il avait un instant écouté le conseil d'Aprile, et il eut ses jours féconds; mais l'aigreur et la colère lui vinrent trop vite, en face des résistances qui s'opposaient à sa volonté.

Lorsque les hommes, dit-il, reçurent, avec un stupide étonnement, mes premières révélations, leur encens me souleva le cœur. Lorsque, plus tard, avec des yeux dégrisés, ils se vengèrent de leur crédulité passée en conspuant mes connaissances réelles, je les pris en haine. Et pourquoi? C'est que, dans mon propre cœur, l'amour n'avait pas appris à être sage, à voir que la haine elle-même n'est qu'un masque de l'amour, à découvrir un bien dans le mal et une espérance dans l'insuccès. Je n'ai pas su sympathiser avec les hommes et m'enorgueillir de leur demi-raison, de leurs faibles aspirations, de leurs mains cherchant à tâtons la vérité. Je n'ai pas su aimer jusqu'à leurs grossières superstitions, jusqu'à leurs préjugés, leurs craintes, leurs soucis, et leurs doutes, où toujours un grain de grandeur se mêle à l'erreur, et qui tous tendent en haut, comme des plantes qui ont poussé au fond d'une mine sans voir le soleil, mais qui le rêvent. »

Nous avons maintenant le dernier mot de Browning sur son héros. Paracelse n'eut qu'une moitié du génie. S'il avait reçu le don de sentir palpiter, sous les aspects de la nature, ses moteurs invisibles et ses secrètes destinations, il n'eut pas également celui de surprendre les nécessités et les fins auxquelles répondent les incapacités et les routines de l'homme. La seconde partie du poème embrasse donc la décadence de Paracelse, et c'est lui-même qui la raconte, ou plutôt qui la prédit. Mais je ne le suivrai pas à travers ses angoisses et son mépris pour ses propres faiblesses. J'ai hâte d'abandonner les idées du poète pour tâcher d'arriver jusqu'à lui.

Afin de le rencontrer, c'est à l'antipode même du poète Tenny-

son qu'il faut aller. Tennyson habite parmi les hommes. Ses inspirations sont des sentimens éprouvés au contact immédiat d'une réalité sublunaire. Sa poésie est comme un ruisseau d'impressions qui tombent dans un esprit grave, et qui sont contenues par des réflexions qu'elles font chanter en les frôlant. Browning, au contraire, est de la famille des Milton plutôt que des Shakespeare. Ses excursions sont des voyages d'esprit; ses facultés semblent se dépenser en dedans, au fond de son intelligence, et son mérite tient surtout à ce qu'il y rencontre une population de prototypes, qui sont comme les figures de ce qui se passe sur tous les points de l'univers. Ce n'est pas cependant qu'il soit un raisonneur. S'il vit dans le même monde que le penseur, il s'y promène avec d'autres instincts, avec le sentiment du pittoresque et le génie dramatique. Il s'intéresse surtout à retracer les tableaux qu'ont formés devant lui ses idées (c'est le cas dans ses *Proverbes*) ou les drames qu'elles ont joués en sa présence et les émotions avec lesquelles il y a assisté. Chez lui, en un mot, il y a deux êtres : il y a un penseur qui descend sur la terre pour connaître, qui concevra, par exemple, le caractère d'un homme d'après les épisodes de sa vie. Puis il y a un poète qui regarde le caractère déjà conçu, et qui le voit soudain se remettre en marche et nouer d'étranges aventures avec les autres abstractions qui l'entourent.

Ce que vaut le penseur, on pourrait à peine le soupçonner d'après toutes ses idées, si on les envisageait seulement l'une après l'autre. L'ensemble de son poème peut seul donner la mesure de sa supériorité particulière. Ceux qui connaissent les mystères de la production me comprendront à demi-mot. Ils savent où est le signe de la force et de la faiblesse. La force n'est pas de pouvoir engendrer une à une des conceptions puissantes, c'est de pouvoir les porter sans cesser de concevoir et d'engendrer encore. C'est d'avoir la capacité nécessaire pour les contenir et pour attendre qu'il s'en amasse d'autres avant que l'esprit trop plein ait besoin de les digérer. Car alors, quand il commence à les digérer, en d'autres termes, quand il cherche une combinaison pour traduire ce qui est en lui, sa combinaison se trouve être un moyen de rendre à la fois tout un agrégat d'idées.

Pour de tels tours de force, Browning est un Hercule. La puissance de généraliser atteint chez lui à des proportions exception-

nelles, et, pour surcroît de bonheur, la raison ne semble pas lui avoir coûté aussi cher qu'à d'autres. Où finit le penseur, il reste encore au poète assez de vitalité pour pouvoir remplir une autre condition du terrible programme, — terrible, ce n'est pas trop dire, car il exige qu'un même homme ait, d'abord, une intelligence qu'on n'acquiert d'ordinaire qu'en s'atrophiant de tous les autres côtés, et il lui ordonne, ensuite, de retrouver une nouvelle jeunesse pour s'intéresser, comme un spectateur de vingt ans, au spectacle de ses pensées.

Pourtant la condition est remplie dans un sens. Le Paracelse de Browning est sorti tout brûlant de sa poitrine. Si les illusions et les souffrances qui parlent sur ses lèvres n'ont pas l'accent mordant des cris que pousse la bouche d'un seul homme; si elles sont plutôt comme la note unique dans laquelle se résument toutes les notes d'un concert entendu de loin, elles ne palpitent pas moins à leur manière. On a reproché à Browning d'être froid, on n'a pas frappé juste. Il n'est pas tendre, si l'on veut; il n'a pas grand souci de l'homme-individu. L'un ou l'autre, peu lui importe. Il voit l'humanité, qui trouve l'un ou l'autre pour pousser en avant sa destinée, et Dieu, qui, à défaut de l'humanité, trouverait autre chose; mais il n'est pas moins ému pour cela.

Seulement son émotion est, comme ses pensées, une vaste généralisation, une résultante de tous ses souvenirs, un mélange, non pas un rapprochement, mais une combinaison parfaite de révolte et de résignation, de mépris et de respect. La résignation fait ressortir la violence du désir, et l'enthousiasme implique du dédain. Nous pouvons nous le rappeler : dans son héros, il ne ménage pas l'emploi que la jeunesse fait de ses facultés, et pourtant il plaint et vénère cette aspiration de jeunesse dont les folies sont notre unique capital de vie. Il hait les procédés des illusions tout en se réjouissant des résultats qu'elles amènent. Il est obsédé par une sorte de cauchemar qui lui répète comment nos œuvres et nos agitations ne sont que néant, comment tout acte humain est un commencement arrêté malgré l'homme, par conséquent une honte pour la volonté humaine qui s'était proposé de réaliser un plan tout entier. Et cependant, tout en jetant avec une douloureuse aigreur le mot impuissance, il s'enthousiasme du même souffle pour les énergies infaillibles qui atteignent leur but par nos erreurs

et pour le plan complet qui se parachève par nos commencemens.

Bref, il a le sens de la vie en bloc; il a surtout le profond sentiment de la masse de force qu'il faut dépenser en pure perte, rien que pour apprendre le tour de main qui permet d'utiliser ce qu'il en reste : une goutte. Aussi a-t-il pris pour héros un génie avorté « dont la grandeur se mesurait à la dimension de son ombre. » Un tel symbole résumait mieux ses impressions sur la destinée humaine. D'ailleurs, il fallait un Paracelse pour que le poème renfermât un Festus, et Festus c'est Browning sous une de ses faces, avec sa confiance dans le maître qui en sait plus que nous, et avec son respect endolori pour toute supériorité humaine. On n'invente pas des sentimens comme ceux-ci, par exemple : « Le voilà donc, lui, le plus brave champion de la terre, lui, la seule compensation accordée pour des milliers de générations qui courent au néant et ne laissent pas de trace! Mon Dieu, tu ne peux pas trouver mal que je me range de son côté : il a grandement péché, mais moi je n'aurais pas pu pécher de la sorte. »

Voilà certes de l'émotion devant ses propres abstractions, et cependant le poème, après tout, ne serait-il pas comme un de ces péchés sublimes dont parle Festus? — Browning semblerait presque l'avoir pensé, car son œuvre était à peine achevée, qu'il écrivait dans sa préface : « Il est à présumer que je ne recommencerai pas une pareille tentative. »

Ce qui n'est pas douteux, c'est que la poésie de son œuvre manquait bien de corps pour venir habiter parmi les hommes. Qu'elle eût pu garder toute son âme en se matérialisant davantage, c'est là une autre question. Mais, en tout cas, le poète est un peu tombé lui-même dans ces excès du spiritualisme qu'il a si nettement décrits. A force de se préoccuper de l'esprit de justice qui enfante les actes de justice, Luther en était venu à ne plus trop savoir à quoi servaient les œuvres.

A force aussi de regarder les actions humaines au point de vue de ce qu'elles signifient, Browning, quand il écrivait *Paracelse*, en était arrivé à ne plus trop savoir à quoi servent, dans un drame, « ces faits et ces incidens qui, dans la vie, déterminent ou manifestent nos sensations. » C'est lui-même qui s'est ainsi critiqué.

J'en conclurais volontiers qu'il péchait encore par excès de

jeunesse. La pensée chez lui était trop comme l'aspiration de Paracelse : elle était avide de s'exprimer jusqu'à ne songer qu'à elle et à ne vouloir que les moyens qui, pour mieux la formuler, ne formulaient qu'elle. Les images ne manquaient pas certainement. Mais, si l'on excepte cinq ou six passages magnifiques, elles ne s'associaient pas d'après la logique de la sensation. L'intelligence s'en servait à peu près comme un habitant du ciel pourrait employer ses souvenirs de la terre pour faire comprendre à un homme les choses qui ne sont pas de la terre. « La vie et la mort, la lumière et l'ombre » n'apparaissaient pas assez en leur qualité de « dispensatrices des ravissemens et des tristesses ».

Ces remarques, ce n'est pas moi, pour ainsi dire, qui les fais; — je n'aurais pas osé. J'aurais eu trop peur d'imiter les vains souhaits des hommes qui, en admirant l'enfance à cause de sa grâce, regrettent qu'elle n'ait pas, en outre, la majesté de la vieillesse. — Ici encore je répète seulement l'opinion de Browning, autant que je puis la deviner d'après la suite de sa carrière, et d'après les modifications qu'il a plus tard apportées à son *Paracelse.*

Outre les vers ajoutés ou changés pour donner plus de clarté et de développement, la nouvelle édition de *Paracelse* renferme d'autres corrections qui ont pour but d'alléger le poème en y faisant prédominer davantage les aspects de la nature. Une de ces retouches donnera l'idée des autres. Dans le monologue où Paracelse entend sa pensée lui répéter la prophétie du vieux Grec : « Tu ne sortiras pas d'ici avant de savoir ce que tu désires, » la nouvelle édition ajoute : « *Est-ce le vent léger qui vient de chanter ces paroles sur la mer?* »

La même préoccupation se trahit dans le titre *(Bells and Pomegranates)* sous lequel il a publié une partie de ses essais dramatiques. Les mots anglais ont deux sens : *cloches et grelots, clochettes et grenades,* et, avec Browning pour interprète, ils signifient « une tentative pour allier la poésie et l'éloquence, quelque chose comme les œuvres et la foi ».

Browning a donc voulu revenir à la sensation ; il avait commencé autrement que les autres, il a continué autrement. Chez lui, ce sont les exigences trop exclusives de la réflexion qui ont provoqué la révolte des facultés impressionnables. Quand même il n'eût

pas tenu ses promesses, je dirais presque, comme son Ogniben de *la Tragédie d'une âme :* « La promesse sincère, c'est l'homme. Quant à ce qu'il tient, les circonstances et les impossibilités y entrent pour les neuf dixièmes. » Ici toutefois, ce qui a été tenu dépasse le dixième ordinaire. Le poète ne s'est pas borné à jeter un regard en arrière et à murmurer tristement : « pourtant il y avait bien des charmes dans cette poésie extérieure que j'ai dédaignée, et à laquelle j'ai renoncé par trop d'amour pour celle qui m'attirait davantage! » — Non, le regret ou le repentir qui, chez le plus grand nombre, eût tenu l'espace d'un moment, a pris, chez lui, les proportions d'une volonté permanente et presque aussi intense que les premières obstinations de jeunesse. Il semblerait qu'il ait fait un second noviciat, non pas pour l'amour de Dieu, mais de tout cœur, en ayant le don d'y prendre plaisir. Les fruits en sont là. Il a appris à lire une autre des écritures de la nature. S'il ne s'est pas fait des facultés nouvelles, il a développé ses facultés secondaires, d'abord sacrifiées à ses facultés dominantes. Il a montré que la minorité de son parlement intérieur surpassait en nombre les majorités de bien des cerveaux.

A ce point de vue, ses drames étonnent d'un bout à l'autre, car c'est vers le drame qu'il a été ramené, comme son Paracelse avait été rejeté vers le besoin de vivre. Dès qu'on ouvre ses *Bells and Pomegranates*, on est frappé d'un changement complet de manière. Autrefois Browning cherchait à peindre des lois générales ou morales, sans les peindre par les actions et les effets qui, dans ce monde, sont leur unique manière de se montrer. Par cela seul il était forcé de leur donner une réalité fantastique en les représentant, elles et leurs opérations, par des analogies prises de tous côtés.

Maintenant le penseur presbyte fournit, à l'appui de ses conclusions, les remarques d'un observateur myope. Quoique ses personnages soient toujours des êtres particuliers composés d'élémens généraux, il les fait comprendre par des voies et moyens qui s'adressent aux sens. Pour chaque circonstance, il trouve en lui le souvenir d'une petite scène prise sur le fait, et il la crayonne de telle façon, que son esquisse fait ressortir à la fois les lois morales ou générales qu'il veut montrer à l'œuvre dans cette *façon d'agir*, et la physionomie du procédé lui-même avec ses autres aspects. Penseur comme il l'était, il garde les avantages, en évitant

les inconvéniens des natures réfléchies, qui trop souvent ont l'air de connaître les agens qui se manifestent par les choses, sans connaître les choses qui sont leurs manifestations. Bref, il a même la minutie d'un Flamand, et c'est là un précieux renseignement, car il nous apprend que Browning peut regarder ce qui se passe devant lui, quoiqu'il réfléchisse, ce qui est rare; il nous apprend aussi que c'est d'après ses propres observations qu'il généralise. Cela explique sans doute pourquoi ses généralisations, au lieu d'être des idéalités, sont des milliers de réalités dans une seule définition.

Mais le résultat, mais les drames eux-mêmes? Oui, les œuvres, répéterai-je après Festus, c'est là l'important; « les facultés me sont connues depuis longtemps, mais les hommes ne peuvent voir que les effets et ne tiennent compte que des valeurs réalisées. » Une œuvre, en voulant être un drame, s'impose des conditions spéciales par le seul choix de ses moyens. Browning les a-t-il remplies? — A vrai dire, je n'aurais pas tout à fait le droit de me prononcer, car je ne connais pas toutes ses productions dramatiques. Je n'ai ni vu ni lu la principale, son *Strafford*. Mais, à juger de l'inconnu par le connu, je crois pouvoir prédire qu'en la parcourant je serais souvent enthousiasmé, et qu'en la fermant je ne serais pas satisfait.

Ce n'est pas le souffle dramatique qui manque à Browning. Ses pensées elles-mêmes sont des êtres qui marchent, et ses personnages marchent mieux encore. Au lieu de retomber dans ses rêveries à lui, il s'oublie volontiers. La passion non plus ne fait pas défaut. Il y a, dans *Pippa passe*, telle scène de meurtre qui a des qualités shakespeariennes. Il y a dans *la Tache sur le blason* telle autre scène qui est franchement pathétique. Le poète d'ailleurs possède la faculté si essentielle de se rappeler les acteurs qui entourent celui qu'il fait parler et les incidens qui ont précédé la circonstance du moment. Les émotions successives de ses personnages se traduisent surtout par le contre-coup qu'ils ont gardé des événemens antérieurs, par les souvenirs du premier acte qui leur reviennent, par leur manière de répondre au serrement de main de leur interlocuteur. En résumé, les élémens d'un beau drame sont là presque en totalité, et cependant je doute que le drame lui-même y soit.

Certes, c'est un curieux fait que cette impuissance de l'Angleterre moderne à produire des œuvres scéniques. Le génie dramatique y abonde plus qu'ailleurs; pourquoi n'a-t-elle plus de Shakespeare? — Ne serait-ce pas parce que, de nos jours, les esprits *portés* à réfléchir sont trop *poussés* à vivre exclusivement pour réfléchir? Sous Élisabeth, les Shakespeares réfléchissaient malgré leur entourage et au milieu d'un monde où dominaient les sensations et les passions. En dépit d'eux-mêmes, il fallait qu'ils vécussent aussi comme leur temps, et les œuvres qui s'engendraient dans leur esprit étaient naturellement doubles, comme eux. Suivant le mot si profond d'un fanatique, elles *parlaient à la condition* des penseurs et des masses.

Quoi qu'il en soit, l'esprit a lieu de s'interroger devant des écrivains comme Browning et Henri Taylor. Tous deux étaient doués pour le drame, et tous deux, malgré la profonde différence de leur talent, se sont trompés à peu près de même. Quant à Taylor, on pourrait le comparer aux peintres dont les tableaux sont si bien combinés pour retracer un épisode historique, qu'ils ne sont plus combinés pour former un heureux accord de couleurs et de lignes. Il emploie des scènes fort émouvantes, en vue de dérouler le jugement qu'il a porté sur une époque. Mais la raison que les scènes ont pour se suivre est tout intellectuelle, et, pour passer de l'une à l'autre, l'esprit est lancé sur une pente qui l'éloigne de toute émotion.

Parmi les drames de Browning, j'accuserais d'une pareille contradiction ceux qui ne sont pas écrits pour la scène, tels que *Pippa passe* et *la Tragédie d'une Ame*. Les scènes veulent causer des sensations, et si elles sont rapprochées, c'est en vue de produire un effet qui s'adresse à une faculté encore sans nom en français. On l'appelle en Angleterre le *sens de l'émerveillement*. A l'égard des pièces comme *Luria* et *la Tache sur le blason*, la contradiction ne fait que prendre une autre forme. Le sujet y est trop mélodramatique pour les intentions qu'il sert à mettre en relief. On sent que le poète se violente. Il ne veut pas adopter les combinaisons qui seraient le plus en harmonie avec ce qu'il a à dire de la vie. Il veut avoir des incidens pour le public, et il en résulte que ce qu'il a à dire ne fait pas valoir son sujet pour ceux qui peuvent le goûter, et que son sujet ne fait pas valoir ce qu'il a à dire pour

ceux qui seraient à même de l'apprécier. D'un côté ses personnages sont trop exceptionnels, de l'autre trop génériques. Leurs mobiles et leurs sentimens appartiennent à un degré de développement trop insolite, et ils sont, en même temps, comme les corps simples d'une chimie qui n'a pu concevoir sa théorie qu'avec une puissance trop exceptionnelle pour généraliser. L'humanité, pour le poète, se décompose en élémens qui représentent des analogies perçues entre des faits que nul n'a même songé à rapprocher.

Par-dessus tout enfin, Browning perd, dans ses drames, un des plus magnifiques avantages de sa nature : il est parfois d'une impartialité désespérante. Rien de plus sublime que de savoir distinguer et aimer jusque dans le mal les énergies dont le bien n'est qu'une autre manifestation. Rien de plus élevé que de reconnaître, dans le grandiose, les élémens mêmes du grotesque. C'est là de l'honneur rendu au créateur quand on se place au centre des choses. C'est là du génie épique quand on prend pour sujet les forces primaires qui opèrent partout. Mais, dans un drame, quand le poète nous met sous les yeux des faits et des êtres particuliers, il ne s'agit pas, pour lui, de rester dans le sentiment élevé qui rend justice à Dieu dans toutes ses œuvres, et qui est trois fois saint quand il s'adresse à toutes ses œuvres à la fois. Au lieu de contempler les forces qui se manifestent dans tous les phénomènes, il a voulu appeler notre attention sur une forme particulière de leur action. C'est d'un individu ou d'une œuvre qu'il est question. — Qu'en pense le poète ? Approuve-t-il ? blâme-t-il ? Il faut qu'il le laisse percer, il faut qu'il colore sa description de ses préférences ou de ses antipathies, il faut qu'il prenne un parti. C'est ce que Browning ne fait pas toujours. La parcelle d'esprit voltairien qu'il renferme monte trop à la surface.

Qu'est-ce à dire ? que le drame est peut-être, pour Browning, un pas de trop du côté de la sensation. Le vent de la porte qu'il avait ouverte pour en retirer *Paracelse* l'a rejeté, je crois, trop loin, en le poussant jusque-là. La réaction ne s'est pas assez contenue. Tant mieux ; c'est elle, sans doute, qui devait le ramener dans sa voie avec un plus riche butin. La publication qui a suivi est une reprise de possession un peu désordonnée, mais elle n'en ressemble que plus à la joie du voyageur qui saute en remettant le pied

sur le sol de la patrie. A ce titre, elle mérite d'être lue comme une page suggestive des aventures de Browning. Il est bon de voir ce qu'il rapporte ou ce qu'il va chercher.

Ce qu'il rapporte tout d'abord, c'est une combinaison, à doses plus égales, de ses deux caractères précédens, disons de ses deux matières. Les limites qui séparent le réel du spirituel, ce qu'on perçoit avec les sens de ce qu'on perçoit par l'esprit, sont à peu près effacées! Il passe brusquement d'une image microscopique à une abstraction, d'un trait extérieur de ce monde à un de ses nerfs invisibles, du sérieux au comique. Pour énoncer des spéculations recueillies, presque solennelles, il emploie une versification qui rappelle *Hudibras*, et qui sonne comme un carillon de rimes bizarres.

La Veillée de Noël s'ouvre par quelques-uns des traits à la flamande dont j'ai parlé. La veille de Noël, par une pluie de rafale, Browning s'est abrité sous le porche d'une chapelle presbytérienne, et, l'un après l'autre, il a vu entrer les élus du lieu, figures baroques qui toutes ont semblé lui dire du regard : « De quel droit le galiléen vient-il au milieu des saints ? » En dépit de ces coups d'œil pharisiens, en dépit de la *langue bleue de la chandelle*, qui lui tient à peu près le même langage, du fond de la lanterne du portail, Browning pousse du coude la porte criarde et va s'asseoir au milieu des élus ; mais bientôt il s'enfuit la tête pleine du pasteur vociférant et des ouailles placidement béates. Il est écœuré par cette dévotion qui veut monopoliser Dieu pour la chapelle de Sion et ses hôtes.

« Et cependant, — reprend la seconde voix du poète, car il y a toujours en lui un dialogue de voix qui se répondent —, pourquoi concentrer ma colère sur un cas isolé? C'est toujours ainsi : qui en sait un les sait tous. Ces braves gens ont, sans doute, un jour senti en eux un certain quelque chose, le mouvement qu'ils nomment *l'appel du seigneur*. — Et tout ce mécanisme de paroles et d'intonations, ces textes avec un gémissement par verset, sont leur méthode à eux pour raviver la flamme de cet instant, pour reproduire en eux cet élan qui se fortifie par l'exercice. Je sais fort bien comment cela se passe. La semaine dernière, sur le chemin de fer de Manchester, le toc-toc et le cric-crac de la locomotive me firent venir un air dans la tête, et, la semaine prochaine, le grincement de la machine chantera de nouveau le même air dans ma tête, tandis qu'il fera seulement frémir les hanches de mon voisin, parce que, chez mon voisin, il ne trouvera pas de filet musical à faire jaillir. »

Le poète est en plein air; sa poitrine se dilate. Il marche avec une bouffée de pluie à la face et un joyeux rebondissement du cœur, comme si, avec l'aide de Dieu, il franchissait le seuil de son église à lui.

— « Moi aussi, s'écrie-t-il, j'ai mon église à moi, et c'est dans cette église-là que j'ai senti la foi me venir. Dans ma jeunesse, j'ai jeté les regards vers ces mêmes cieux, et, sondant leur immensité, j'y ai trouvé la visible omnipotence de Dieu. Mais, en même temps, au fond de mon cœur, si plein qu'il fût du sentiment de sa puissance, j'ai lu, avec une égale clarté, le témoignage écrit que son amour débordait encore davantage...

« Mon esprit a tout ramené à ce seul argument : que lui, dans sa puissance, dépassait tellement tout ce que l'homme peut concevoir en fait de puissance, lui dont la sagesse ne se montrait pas moins infinie, ne pouvait manquer d'être aussi infiniment bon, et que jamais, avec le pouvoir d'accomplir tout ce que l'amour désire, il ne descendrait à accorder moins que l'homme réclame. Ce qu'il révèle d'amour dans la feuille et la pierre, me disais-je, confond la plus haute portée de ma raison. Rien que pour déchiffrer cela, ce qu'il accomplit pour moi dans la feuille et la pierre, il me faudrait une éternité passée à apprendre et à apprendre sans cesse. Jamais il ne sera besoin que moi je l'aide à réparer un oubli. Dieu n'aura pas à apprendre d'une créature ce qu'il faut au plus humble des êtres. »

Par une transition qui révèle un grand tact d'artiste, Browning nous fait passer de la terre dans le monde surnaturel. Après avoir parlé à la pensée, il prépare l'imagination en la ramenant vers le ciel, où les nuages s'écroulent et roulent à l'ouest, tandis qu'au nord, au sud, au levant, se dessine un arc-en-ciel lunaire, puis un autre qui se perd au zénith.

« Tout à coup je levai les yeux avec terreur. Il était là, lui, avec sa forme humaine, lui-même, sur l'étroit sentier, à quelques pas de moi... Il sortait donc comme moi de la chapelle. Je ne songeai plus au spectacle du ciel. Sa face m'était cachée. Je n'apercevais qu'un vêtement flottant, ample et blanc, avec sa bordure, que je reconnaissais bien. Je ressentis de l'effroi, pas de surprise. Je me rappelai ce qu'il avait dit : « Que partout où deux des siens seraient réunis pour prier, il serait au milieu d'eux. » Bien certainement il avait été au milieu d'eux, de ceux qui priaient dans la chapelle, et mes tempes battaient de joie à la pensée que j'apercevais le pan même de sa tunique. Mais bientôt tout mon sang reflua froid et lourd, un nouveau frisson me passa dans les veines, et je m'écriai en m'élançant vers sa robe flottante : — « Non, non, Seigneur, cela ne se peut pas que tu t'éloignes de moi, que tu m'abandonnes, parce que j'ai

méprisé tes amis... Tu es l'amour de Dieu ; ne m'as-tu pas entendu mettre son amour au-dessus de sa puissance? Il ne faut donc pas que tu te retires de moi....La folie et l'orgueil ont été plus forts que mon cœur. Ce que nous pouvons de mieux est mauvais et ne peut soutenir ton regard ; pourtant c'est toujours de notre mieux que nous devons faire. J'ai cru que le mieux était de t'adorer, toi l'Esprit, en esprit et en vérité, comme en beauté, et non dans les formes burlesques et sans nom dont je viens de m'éloigner »...

« La face alors se tourna en plein sur moi, et, tombant à terre, je m'étendis à plat comme la laine qu'étend le blanchisseur sous la lumière purifiante du soleil, et, quand le flux qui m'inondait parut se retirer, voilà que je marchais léger et rapide, l'esprit de plus en plus raffermi, mais le corps entraîné dans le sillage de l'ample tunique qui allait tourbillonnant devant moi et m'aspirant dans son tourbillon. »

Toujours aspiré dans le sillage de l'ample robe, il traverse l'espace, il est transporté devant un dôme colossal, il entend des chants et voit les lumières ruisseler sur le parvis d'un temple. Il est à Rome, en face de la grande basilique. Son guide le quitte, il reste seul avec le pan du vêtement dans sa main.

« Oui, me dis-je, il est entré, et il a pris place au milieu d'eux, je le sais. Leur foi a un cœur qui bat, quoique sa tête soit trop étourdie de vertige pour bien guider ses pas. Pourquoi resterais-je ici seul et glacé, au lieu d'entrer résolûment?... N'est-ce pas lui que ces hommes glorifient? Je veux élever la voix aussi haut que leurs louanges. O amour des premiers jours chrétiens, flamme sortie de l'étincelle conservée par la secte conspuée, flamme si prompte à jaillir, que l'intelligence antique qui trônait sur le monde roula à bas de son trône comme s'écroulent les images des rêves, — tu t'es levé, il n'est rien resté d'elle, rien resté des souverainetés de sa parole...

« En vue même de la Grèce et de Rome, l'amour apprit à ses scribes à abhorrer les beaux artifices de poésie et de rhétorique, à se glorifier, dans leur liberté, de quelque enfantillage extatique griffonné peut-être sur un feuillet arraché à un Tite-Live... Plus rien des triomphes du ciseau, des triomphes de la palette... La musique aussi, qu'est-elle devenue ? L'hiver était trop froid pour l'oiseau de Terpandre. Il prit son vol ; la pierre seule ne pouvait pas partir, elle resta debout, elle ou le marbre, sous les traits de quelque Aphrodite, jusqu'à ce qu'un beau jour un saint bien sale aperçût les pieds de la déesse, plus que ses pieds par malheur, et se vengeât de l'avoir trouvée trop femme en lui brisant le nez. L'amour alors était la grande nouveauté, l'amour était ce qui suffisait à tout.

« Cela seul en dit assez. Dans l'obscurité, l'enfant sait trouver aussi bien qu'au jour la mamelle de sa mère. L'amour ferma les yeux à tous et ils trouvèrent tout bien. Aujourd'hui, il est vrai, les yeux du monde

sont ouverts. Raison de plus pour que rien ne m'oblige à repousser les petits enfants qui veulent encore le sein et qui pleurent autant que jamais pour qu'on les fasse sauter sur le bras, ou qu'on les amuse avec un jargon de nourrice et un joujou à grelots, tandis qu'on voudrait les voir déjà marcher à quatre, ou se tenir sur leurs jambes, ou même essayer de grimper....

« A l'avenir, j'aurai plus de raison. Quand un toit d'église couvrira n'importe quelle espèce de la grande famille, n'importe quels êtres portant au front le mot *amour* au-dessus de leurs grands yeux sérieux, je ne mettrai plus un mur entre eux et moi. L'amour ne peut pas trop abonder. Partout où c'est sur l'amour que l'intelligence se décharge de ses fonctions, moi qui ai les deux, je commencerai par rassasier mon amour, quitte à aller chercher pâture ailleurs pour mon intelligence..... Et songes-y bien, ô mon âme! Avant de partir, paie ta dette de respect au grand cœur de l'artiste qui ne tire pas toujours de son marbre la forme à laquelle le bloc se prêterait le plus aisément, qui ne tire pas toujours la forme symétrique d'un homme complet, tel qu'Adam apparut aux yeux de sa femme, mais qui parfois se sent entraîné à rêver un colosse, et qui résolûment emploie tout son marbre pour le buste immense qu'il a vu dans sa pensée.

« Il ne peut pas compléter sa figure, les matériaux lui manquent. Mais il concentre son culte sur cette tête que pour rien au monde il ne voudrait amoindrir. Il dit en quelque sorte à la foule : « Voyez et admirez quelle conception grandiose de ce que peut être un visage humain! A vous de la compléter dignement, à vous d'y ajouter une poitrine et des membres. » Béni soit-il! Mon imagination se figure comment un tronc et des jambes rendraient sa statue parfaite, si la main humaine savait plier le marbre à obéir à la volonté. Au lieu de mesquines chicanes, j'aime mieux l'espoir plus noble qu'un jour, dans mes voyages d'esprit, je pourrai rencontrer quelque artiste d'ambition opposée, qui, avec un bloc aussi insuffisant, aura cru mieux de commencer par les pieds du colosse; car, avant de mourir, il me sera donné de contempler la figure entière. — A peine avais-je dit, que de nouveau j'étais emporté dans la nuit. »

Cette fois, c'est dans une ville d'Allemagne que le poète est transporté : il monte l'escalier d'un vieil édifice qui s'ouvre devant lui, et il arrive dans une salle où, à l'occasion de la Noël, un docte professeur dissèque, avec une sorte de dévotion, le mythe de la divinité du Christ. Toute cette scène est touchée de main de maître. Le tableau vit, et Browning a parfaitement réussi à nous le faire voir à travers son esprit. En apercevant le vieux professeur, « il avait senti un jet d'affection aller de son cœur à cet homme au teint jauni, à ce martyr des enthousiasmes de l'esprit, avec ses pommettes saillantes, sa virginité d'âme et ses trois

parties de sublime pour une de grotesque. » — Trois parties de sublime pour une de grotesque, trois parties d'attendrissement pour une de ricanement, c'est aussi ce qui compose l'impression que le poète transmet si bien.

Je m'arrête ou plutôt je saute à la conclusion. Si Browning fût arrivé en dernier terme à ce spiritualisme cosmopolite qui ouvre les bras à toutes les formes de religion, ses voyages seraient seulement ceux d'un esprit ordinaire. Il ne faut pas plus de supériorité pour tolérer toutes les opinions et toutes les religions, parce qu'on n'en a soi-même aucune, que pour les haïr toutes excepté une, parce qu'on a la sienne. Ne voir que la forme est aussi facile que de ne voir que le fond. Ce qu'il y a de difficile, c'est de pouvoir distinguer à la fois l'intention et le moyen, l'esprit et la forme; c'est de pouvoir aimer dans toutes les religions ce qu'elles se proposent, et cependant d'en préférer une. Ce qu'il y a de difficile c'est d'avoir des jugemens doubles, des appréciations faites de plusieurs impressions, des idées qui soient la décision de plusieurs pouvoirs. Ce qui indique la supériorité, c'est d'écrire comme Browning:

« Je relevai la tête, et, tandis que mon cœur s'épanchait follement dans une paresseuse et enfantine bienveillance pour toutes les formes de croyance, je sentis le pan du vêtement se détacher de ma main stupide. Je bondis avec la véhémence de l'effroi. — « Entre toutes les voies, me dis-je, il doit y en avoir une qui soit la meilleure. A moi de tendre mes facultés pour la découvrir, et, quand je l'aurai trouvée, pour faire profiter mes semblables de ma découverte. C'est là mon rôle terrestre, à moi ; celui de Dieu est au-dessus et distinct. Pour ma part je suis un homme allié à des hommes, et non une brute parmi des brutes. Dans ce qui peut m'arriver de bon, il faut que les autres aient leur part. Si mes efforts pour les associer à mes gains n'aboutissent à rien, Dieu reste, et il me reste à moi la joie de penser que Dieu, par ses voies impénétrables à lui, peut ramener à un unique sentier et y ramène en effet (je veux le croire) tous les voyageurs disséminés. En attendant, je ne puis attester que ce qui a été fait pour moi; je ne puis témoigner que du soin que Dieu a pris de moi. C'est pour mon propre compte seulement que je *sais*. Le monde avec ses témoignages roule autour de moi pour me laisser comme il m'a trouvé. Les hommes y poussent leurs cris, mais mon oreille est paresseuse ; leurs générations fleurissent ou s'en vont. Que sont-elles tandis que cette voie lumineuse avec ses myriades de soleils partage la voûte du ciel ?

« Comme mon esprit répare vite sa faute, quand, secouant la torpeur des sens, il se reporte sur ma propre vie ! A ce point de vue, il n'est pas un

espace d'atome où ne fourmillent par multitudes les manifestations de la Providence. Et malheur à moi si, en face de ce livre, le seul qui me soit ouvert, je ne lisais que des yeux, si je ne savais pas comprendre les avertissemens qui y sont écrits ! Ce soir même, cette nuit de Noël, ai-je été certain que Dieu, de sa propre main, avait tissé l'arc-en-ciel d'où sa vérité est descendue du ciel dans mon âme ? Je ne puis pas obliger le monde à admettre que c'est lui qui s'est penché vers mon âme pour la guérir. Je ne le puis pas plus que si, dans le coup de tonnerre où l'un a entendu un bruit, où l'autre a vu une flamme, j'avais moi seul entendu mon nom prononcé par sa voix. Mais qu'ai-je à m'affliger ou à me réjouir des jugemens du monde, quand demain il détournera à peine la tête pour dire : « Cet homme est mort ! »

Il n'y a pas à s'y méprendre, Browning est bien là dans son vieux domaine. *Le Jour de Pâques* nous conduit au même endroit, ni sur la terre ni au ciel, mais, en quelque sorte, sous la surface concave des choses terrestres, au milieu même des génies souterrains qui façonnent les effets visibles. Çà et là leur marteau fait tomber un morceau de la croûte solide qui se présente par son côté convexe ; çà et là aussi on entrevoit par quelques fissures les vastes cieux, — ils ne sont pas sans nuages, il est vrai. Au milieu de leurs astres aussi, on aperçoit quelques comètes errantes, mais les étoiles fixes sont là. Pour descendre de ces hauteurs, on pourrait reprocher cette fois à Browning plus d'une tache de style, plus d'une expression manquant de justesse, plus d'une combinaison d'impressions rapprochées par le hasard dans sa tête. Malgré tout, *la Nuit de Noël* et *le Jour de Pâques* ne font que me confirmer dans une idée qui sera ma conclusion.

Je crois que le séjour du poète dans le drame a été comme le professorat à Bâle de Paracelse. Lui aussi, j'imagine, a eu son apparition d'Aprile. Pour tenter sa première tentative, il avait fallu que, pour un moment au moins, il perdît de vue et l'état intellectuel du public, et l'indocilité des langues humaines, et tous les autres obstacles qui empêchent un homme comme lui de transmettre à d'autres le fond de son âme. Le drame a été le lendemain : j'ai bon espoir de voir arriver un troisième et plus beau jour. Si, comme le poète le pense, on ne peut rien réaliser avec une visée à moins de connaître les nécessités de derrière avec lesquelles il faut la concilier, il n'aura pas perdu son temps en parcourant les régions où il n'était emporté que par la minorité de ses facultés. Après avoir

visité l'antipode de sa première vocation, il sera à même de bâtir sur son propre fief. Au lieu de mettre sa provision de réflexions au service de ses instincts dramatiques et de son talent d'observateur, il utilisera ses observations et ses émotions éprouvées au profit de sa puissance intellectuelle. L'histoire de ceux qui arrivent a toujours un troisième chapitre de ce genre. Après avoir renié leur père et leurs voisins pour penser autrement que tout le monde, ils en viennent ensuite à renier leur propre individualité à cause de sa forme trop exclusive; mais, en fin de compte, ils finissent par ne plus nier personne. En se reprenant eux-mêmes, ils reprennent leur famille et ils deviennent les fils de leur père; ils combinent et améliorent.

La supériorité de Browning est intimement liée à la force d'abstraction qui lui a été accordée, et, quoi qu'il fasse, il paiera le prix de sa supériorité. Il sera toujours comme un pauvre somnambule en puissance d'un magnétiseur qui peut l'arrêter d'un geste, et qui, à chaque instant, le plonge dans une sorte de catalepsie, au milieu de ses plus douces promenades. C'est beaucoup déjà que Browning puisse aussi bien faire connaissance avec les réalités de ce monde pendant les entr'actes de ses réflexions. Jamais il n'a excellé, comme Tennyson, à chanter ce qu'on peut éprouver devant un objet isolé avec une âme faite de toutes les sensibilités humaines. Son génie à lui fut de pouvoir ce que Tennyson ne put pas; c'est d'avoir revu dans chaque fait un abrégé de la création.

Chacun son rôle : aux uns de centraliser toutes les émotions humaines, aux autres de centraliser toutes nos conceptions. Pour les uns, le lyrisme; pour Browning, la poésie épique. Avec lui, bien entendu, il ne serait plus question de batailles ni de Troyens. Chaque chose a son temps, et les héros d'Homère, comme ses dieux, ne sont plus notre épopée. Le merveilleux de l'Iliade était de la vérité pour les Grecs; il faisait descendre, sous une forme humaine, les invisibles puissances que l'intelligence grecque voyait en effet se mêler aux affaires des hommes.

C'est aussi la vérité merveilleuse, mais notre vérité à nous, qu'il nous faut. Browning nous l'a-t-il donnée? Ce qu'on peut assurer, c'est qu'il sembla fait pour le tenter. De tous les poètes que je sache, il est le plus capable de résumer les conceptions de la religion, de la morale et de la science théorique de notre

époque, en leur donnant un corps poétique, je veux dire des formes qui soient le beau approprié à ces abstractions, des formes qui représentent les nécessités de ces natures idéales, et qui puissent causer à l'imagination une impression en harmonie avec celle qu'elles-mêmes, comme idées, causent à l'esprit. Je n'oserais pas répondre qu'il ait pu trouver un sujet suffisamment heureux comme résumé universel. Je craindrais aussi que, dans ses visions, le spécial ne se soit mêlé trop au général; mais le général au moins a été une véritable généralisation, et l'âme de l'épopée n'a pas manqué. S'il est permis d'affirmer une chose, c'est que Browning a eu le sens des fluides invisibles. Ce fut un jeu pour lui de distinguer les rapports qui unissent les choses disséminées à tous les coins de l'infini, et qui vont de l'une à l'autre, comme des fils, en passant par-dessus des espaces qu'une enjambée de géant ne franchirait pas.

Comme Browning l'a dit : « Rien ne se perd de ce qui vaut la peine d'être conservé. Quand on a la faculté de s'émerveiller, et qu'on a fini de s'émerveiller des femmes, on s'émerveille des hommes vivans ou morts. Quand on a fini de s'émerveiller des hommes, il reste Dieu. » C'est à ce moment-là précisément qu'on est mûr pour l'épopée. Il est donc encore temps de commencer.

Les poètes qui ont produit des œuvres épiques se sont mis tard à la tâche. Déjà, pour eux, la vieillesse était venue « décrépite comme il convient à cet âge. Sans cela, comment auraient-ils pu se recueillir au milieu des souvenirs accumulés de leur cœur ? Comment auraient-ils ramassé jusqu'au dernier ces débris des premiers banquets qu'on laisse tomber au début, et qu'on dédaigne par trop d'impatience d'arriver aux délices à venir? A la vieillesse de méditer sur l'ensemble du passé. C'est l'heure où il se dessine enfin, dans sa vaste unité, sous les lueurs du crépuscule qui aident à fondre les nuances printanières et les teintes flétries, tandis que sa silhouette, avec les ombres du soir qui s'enroulent alentour, se dresse grandiose en face de l'esprit, et qu'au milieu de l'obscurité perce le rayon d'un autre matin. » Ces beaux vers de Browning sont d'un bon augure (1).

(1) En 1851, date de cet article, paru dans la *Revue des Deux Mondes*, — Robert Browning n'était encore qu'au tiers de sa carrière. De même que pour Tennyson, les appréciations de M. Milsand, si lumineuses qu'elles soient, restent donc incomplètes malheureusement.

ELIZABETH BROWNING

J.-E. READE — HENRI TAYLOR

I. — ELIZABETH BARRETT BROWNING : POEMS (POÉSIES COMPLÈTES)

II. — CASA GUIDI WINDOWS, (LES FENÊTRES DE LA CASA GUIDI)

III. — HENRI TAYLOR : THE VIRGIN WIDOW (LA VEUVE VIERGE)

IV. — JOHN EDMUND READE : ITALY (L'ITALIE)
THE REVELATIONS OF LIFE (LES RÉVÉLATIONS DE LA VIE)

Je ne sais si c'est l'effet d'une préoccupation dominante qui se mêle à tout et se revoit partout; mais il semble que les poètes dont j'ai entrepris de parler ont eux-mêmes quelque chose à nous dire sur nos intérêts du jour et nos commotions sociales. Il me semble que, jusque dans leurs plus folles chansons, on entrevoit les causes qui ont aplani, pour l'Angleterre, les voies où nous ne pouvons pas entrer. Toutefois ce n'est pas là une thèse à démontrer, c'est une conclusion qui doit ressortir d'elle-même. Je reviens à ma tâche toute littéraire.

Il n'y a pas longtemps encore, les critiques et les traducteurs de l'antiquité classique avaient entre eux d'étranges controverses, du moins des controverses qui déjà nous semblent assez étranges. Ils se plaisaient à discuter si Juvénal l'emportait sur Perse, si Virgile était supérieur à Lucrèce, et, pour vider ces différends, leur procédé était simple. Ils comparaient un fragment à un autre, la description de la peste chez Lucrèce à la description de la peste des animaux chez Virgile. Lequel des deux auteurs avait le mieux saisi le caractère des objets qu'il voulait peindre? telle était, à leurs yeux, la question capitale. Quant au caractère que l'un ou l'autre écrivain avait pu montrer lui-

même, ils s'en inquiétaient à peine. Ils jugeaient le dire de l'homme plutôt que l'homme d'après son dire, et une description bien exécutée, d'après une manière de voir tout ordinaire, pesait bien plus dans leurs balances que la manière de voir la plus élevée, pour peu qu'ils pussent lui reprocher une faute d'exécution.

Ce que je dis là des critiques, on pourrait le répéter à peu près de tous les poètes de race latine. Pour eux, évidemment, la poésie a toujours été, avant tout, un art d'ingénieuse description. Ils sont externes lors même qu'ils parlent de leurs sentimens intimes. En lisant, par exemple, les sonnets de Pétrarque ou de Camoëns, ceux des Espagnols ou de notre pléiade du XVI[e] siècle, on se sent pris d'une sorte d'hallucination. On serait tenté de croire que le poète a assisté à ses propres chagrins comme à de petits drames dont il était uniquement le théâtre. Il nous raconte comment l'amour s'est comporté en lui, il nous détaille les caprices que la fortune s'est permis à son égard, il nous fournit les preuves que le propre de l'espérance est d'être passagère, ou qu'il existe un fait qui s'appelle ingratitude humaine, comme il existe de la neige. C'est là tout, et de lui-même il n'est pas de traces. Il a eu des impressions, mais il ne semble pas y avoir reconnu son âme propre. Il n'a pas attribué les déceptions à ses étourderies. Ce qu'il a éprouvé ne lui a pas servi à se connaître ni à se demander ce qu'il devait être. Il est comme une montre qui sonne ses heures sans se douter de son mécanisme.

Plus ou moins, tous les poètes du midi produisent sur moi un effet de ce genre. Ils ont de la verve, ils n'ont pas d'intensité ; ils ont une imagination inventive, ils n'ont pas d'individualité. Leurs vers sont froids. On y aperçoit le reflet des circonstances qui ont agi sur eux, comme on aperçoit, à la surface de la mer, le reflet du rocher qui, par hasard, la touche sur un point. Que le rocher tombe, je parle de celui dont les vers du poète reproduisent l'image, et il n'y aurait plus rien. Sous la surface, on n'aperçoit rien d'analogue aux dépôts sous-marins construits par la mer avec les débris que lui apportent tous les fleuves et qu'elle enlève à tous les rivages.

Par là même, le sens moral fait presque entièrement défaut à cette littérature. Poètes et prosateurs peuvent avoir la moralité qui distingue des actions légitimes et illégitimes. Ils n'ont pas

cette faculté, je dirais volontiers cette sensibilité particulière qui a, comme l'odorat, des plaisirs et des dégoûts, et dont les sympathies et les répulsions s'adressent moins aux actes eux-mêmes qu'au caractère dont ils sont l'indice. Le mépris et l'admiration parlent peu chez eux. Ils ne possèdent pas la clairvoyance qui fait découvrir des natures humaines de mille espèces, les unes immondes, les autres glorieuses, les unes grossières comme le polype, les autres riches et harmonieuses, comme les êtres où s'accordent des multitudes d'organes.

Ces remarques, si je ne me trompe, ne sont point déplacées ici, quoiqu'elles remontent bien loin des trois poètes anglais dont je voudrais parler. En effet, à les parcourir, il est difficile de ne pas songer qu'il y a loin et très loin du midi au nord. Ce sont trois natures tout à fait différentes et des talens fort inégaux. Pourtant, si on les regarde l'un à côté de l'autre, on distingue vite entre eux une ressemblance que la diversité de leurs traits ne rend que plus saisissante, plus saisissable du moins. Cet air de famille c'est le type anglo-saxon, c'est un caractère national qui semble plus accentué que jamais.

On nous répète que les peuples et les individus vont chaque jour se rapprochant, et qu'un moment viendra où ils se fondront tous dans une grande unité humaine. Je n'en découvre pas les indices, tant s'en faut. Il me paraît que l'Angleterre se dégage, de plus en plus, des traditions romaines de son éducation. Dans sa littérature, je puis suivre une vague qui monte toujours pour s'éloigner toujours du midi. De tout temps, sa poésie avait dénoté des hommes fortement portés aux retours sur eux-mêmes. Malgré elle, elle était intense et individuelle; maintenant elle l'est de propos délibéré.

L'étrangeté un peu fantasmagorique de Tennyson ou de Mme Browning n'a pas d'autre cause. C'est l'allure nouvelle d'une langue d'images qui a mis de côté les vieux scrupules pour mieux satisfaire les instincts qui voulaient parler. L'art de décrire a été renié. J'appellerais volontiers le nouvel art : celui de composer des philtres agréables ou enivrans avec des prédilections humaines et des humeurs morales. Au contact d'un événement, d'un rêve ou d'une circonstance, le poète ne cherche plus à deviner et à décrire ingénieusement ce qui l'a touché. C'est le contre-coup inté-

rieur qu'il traduit. Ses vers sont la réponse d'un caractère qui rejaillit sous un choc, et qui révèle, en rejaillissant, tout ce qu'il renfermait.

Ce n'est pas tout, et je voudrais appuyer plus particulièrement sur ce point. En levant les yeux sur l'histoire de l'Angleterre, il me semble que je découvre comme une autre série d'efforts périodiques qui tous tendaient vers le même pôle inconnu, qui d'abord ont transformé les idées religieuses, et qui, de nos jours, ont enfin abouti en poésie.

Dès le commencement du XVIII[e] siècle, au plus beau temps des systèmes, je vois les fondateurs du méthodisme, les deux Wesley. Curieux novateurs, car ils ne professent aucun mépris pour leurs devanciers. Loin de là, ils conservent toutes les croyances de l'église établie, et leur seul but est de ranimer la ferveur. Avant les Wesley, il y avait eu les quakers, qui voulaient *arracher l'esprit des hommes aux vaines théories*. Avant les quakers, il y avait eu les premiers protestans, qui mettaient la sainteté de l'âme au-dessus des actions saintes. Depuis les Wesley et de notre temps même, il y a eu encore un *réveil* qui n'est pas religieux, mais qui n'en continue pas moins les autres. C'est celui dont Carlyle est un des apôtres les mieux caractérisés. Peu importe que Carlyle ait donné à celui qui le préoccupait les noms de *culte des héros*, de *vénération* et de *dénigrement*. Il n'est pas moins vrai qu'il s'est préoccupé, avant tout, des sympathies morales de l'homme et du je ne sais quoi qui lui donne sa direction. Ce qu'il a répété, — et il a su le faire entendre, — c'est que la nécessité des nécessités était de savoir reconnaître et respecter chaudement la vraie grandeur humaine; c'est que la vertu des vertus n'était pas la philanthropie *qui réclame le paradis pour n'importe qui et pour tout venant*, mais bien le cœur en bonne santé qui méprise cordialement les méchans pour aimer plus cordialement les bons.

Au fond, les paroles de Luther, de Fox le quaker, des deux Wesley et de Carlyle revenaient à peu près au même sous un rapport. Elles signifiaient également des esprits qui attachaient une immense importance au caractère, et qui étaient violemment poursuivis par les laideurs et les sublimités qu'ils distinguaient dans les diverses natures humaines. Le dernier de ces

réveils, ai-je dit, ne se trouve pas seulement dans les écrits de Carlyle. Ainsi le pays entier sort visiblement de la phase politique. Tandis que l'Allemagne s'enfonce dans les discussions philosophiques et religieuses, tandis que la France s'use à discuter ce que doivent être les institutions, l'Angleterre travaille à améliorer la société en améliorant les individus. Elle fonde des sociétés pour propager la Bible, elle en fonde pour augmenter le nombre des pasteurs de village ; elle s'agite pour propager l'instruction, et jusque dans ses illusions, — car elle en a beaucoup sur l'efficacité miraculeuse des abécédaires, — elle tourne encore autour de l'idée assez nette que la réforme la plus urgente est celle des âmes et des consciences.

Au bout de tout cela, c'est la poésie contemporaine qui est venue, et c'est tout cela, j'imagine, qu'elle porte sur son front. Elle est franchement humaine. L'homme et ses maladies invisibles, ce qu'il est et ce qu'il doit être, voilà son sujet. Les poètes du jour se plaisent à écouter en eux et autour d'eux « la calme et plaintive musique de l'humanité. » Il y a eu comme un examen de conscience général, et je puis ajouter, sans exagération, que la psychologie a été poussée plus loin par les rimeurs que par les philosophes de profession. De la sorte, les vieux thèmes bien usés se sont trouvés renouvelés, et, du même coup, l'idéal, qui n'était guère moins décrépit.

L'école contemporaine met ailleurs ses affections et ses répulsions. C'est dans le sens moral qu'elle a transporté sa sensibilité. Elle est amoureuse de la dignité humaine. A cette passion rien ne manque, pas même le cortège des imitateurs et des affectations. Maisc'est là l'inévitable, et les maîtres n'ont pas moins conquis à la poésie ce qui lui avait tristement fait défaut depuis longtemps, une position dans le monde. « Nous avons assez de science populaire de Claudius (*peterparleyism*), écrivait un Américain ; ce qu'il faut à nos enfans, ce sont des livres capables de former leurs instincts. » Les hommes ont le même besoin que les enfans, et, en y répondant, la poésie est devenue une sorte d'enseignement supérieur. Je ne m'exagère pas son influence ; toutefois, chez ceux qui sont bien préparés, je pense qu'elle peut réellement développer les ambitions salutaires et intéresser au bien jusqu'à la vanité. C'est là un grand succès, car trouver le mal vilain et bas, c'est mieux encore

que le trouver condamnable. Il est vrai que la morale est la morale, et que la poésie reste en dehors. La poésie, elle, est la langue orchestrée ; mais la langue peut s'orchestrer pour parler à la conscience comme pour parler à l'imagination. Elle peut aussi bien poétiser le devoir que la passion désordonnée, et, comme orchestration même, elle y gagne en grandiose, en richesse et en nouveauté.

Les vers d'une femme nous fourniront un exemple de ce que cette direction peut ajouter de portée à la poésie.

Mais, avant d'arriver à elle, j'aurais un mot à dire de quelques autres volumes qui appellent moins l'attention sur les facultés individuelles de ceux qui les ont écrits, et d'abord de ceux de Reade.

Reade n'en est pas à ses débuts. Dès 1829, il avait fait paraître *Caïn le Vagabond*, et, à la suite de ce premier poème anonyme, il a successivement publié *le Drame d'une Vie*, *le Déluge*, une tragédie sur *Catilina*, enfin *l'Italie*, le *Mémorial des Pyramides* et les *Révélations de la Vie*. De ces ouvrages, je connais seulement le dernier et *l'Italie;* mais ils suffisent, je crois, pour indiquer que Reade a marché avec son siècle. Dans son *Italie*, il avait parcouru à peu près le même sentier que *Childe-Harold*. Non qu'il fût tout à fait un copiste pourtant; il avait montré une certaine tournure d'esprit à lui, bien que mal dégagée. Ce qui était pis, il avait encore beaucoup des enthousiasmes officiels qui déparent l'école byronienne.

Depuis lors, il a laissé là ces traditions, et *les Révélations de la Vie* rappelleraient plutôt Wordsworth et son *Excursion*. Trois esprits malades qui se sont retirés au fond des montagnes et qui racontent leur histoire intime en présence d'un pasteur de village, tel est le poème. En somme, il marque un progrès marqué. Si l'un des personnages, le fanatique, se borne trop à paraphraser le saint Siméon Stylite de Tennyson, les deux figures de l'enthousiaste et du fataliste ont de la portée. Que le poète ait eu besoin de l'aide des lakistes pour trouver sa nouvelle voie, cela est probable; mais au moins sa nouvelle voie l'a mieux conduit en face de lui-même, et il y a fait des découvertes qui valaient la peine d'être racontées. L'histoire de l'enthousiaste, en deux mots, est celle de ces rêveurs qui vivent à la merci des choses et des longues traînées d'impres-

sions et de réflexions qu'elles leur causent. Avec ces tendances méditatives, on s'enfermait autrefois dans les cloîtres. Maintenant elles produisent des poètes, quand elles se joignent à un esprit suffisamment capable de se retrouver. Wordsworth, dont je parlais, en fait foi ; mais l'enthousiaste du poème est moins heureux. Il n'a jamais fini de flotter à la dérive. Dans sa jeunesse, il s'était abandonné aux émotions que lui causaient les montagnes, le ciel, la mer, et il avait voulu être poète. Plus tard, il s'aperçoit qu'il a divinisé des idoles inertes. Il sent que la poésie est dans l'homme, non dans les choses, ou du moins que l'âme humaine peut seule en donner la clé. Alors il veut se mêler au mouvement de la vie, mais en vain. Il revient dans la solitude pour s'y entretenir avec ses rêveries, qu'il n'a jamais pu conduire à une fin quelconque.

« Oh ! nombreux sont-ils les prêtres du temple de la nature, les hommes silencieux remplis par la pensée, qui passent à travers les chemins encombrés de la vie, emportant leur silencieuse gratitude au tombeau ! Tout ce qu'ils ont senti, debout sur la plage de la terre, les yeux tournés vers l'espace avec ses îles et ses vagues de nuages, ils ne l'ont pas dit. Ils ne disent pas ce qu'ils ont éprouvé, alors que l'encens azuré des soirées recueillies montait vers le ciel et pénétrait dans leur âme, alors que des brises descendaient sur eux comme le souffle de Dieu du sein du pur éther, sans tache comme leur reconnaissance.

« De la mer sortaient des voix distinctes pour leurs oreilles ; elles leur parlaient, et ils thésaurisaient leurs paroles. Les arbres et les fleurs avaient une langue silencieuse qui leur récitait la leçon quotidienne de leur vie. De pensées en pensées, à travers des voies impossibles à sonder, ils s'étaient élevés à lire dans les mystères étoilés du firmament leur propre immortalité. Puis ils ont passé, et ils n'ont pas dit leurs ravissemens, leurs amours pour les couleurs, les sons et les mouvemens dont les harmonies étaient entrelacées à la trame de leur être, dont ils s'étaient nourris dans toutes les heures bénies où ils se confondaient avec la grande âme dilatée dans l'univers. »

Sans être très perspicace, il est facile de deviner que le poète a songé à lui-même en écrivant ces vers, et, en réalité, il n'est pas sans analogie avec son enthousiaste. Voici maintenant le portrait du fataliste :

« Il se tourna vers nous comme un homme qui s'apprête à s'acquitter d'une obligation à laquelle il voudrait bien se soustraire, si son respect pour lui-même ne l'en empêchait. Mais ses traits étaient comme un ta-

bleau où parlait son caractère. Ses cheveux gris, rejetés des deux côtés, laissaient à nu son front ample et majestueux. Ses yeux, sous leurs arches profondes, regardaient impassibles, déjouant la curiosité, repoussant l'examen. Ils ne révélaient rien et discernaient tout ; nulles sensibilités humaines ne rayonnaient dans leurs calmes profondeurs ; ils reposaient dans une froide sérénité, sans passion ; un esprit concentré sur lui-même s'y montrait en éveil. Le front méditait sur des vérités découvertes ; les lèvres annonçaient l'énergie invincible et la volonté allant toujours à un but. C'était un homme sur qui les douces influences ne pouvaient rien. Le soleil ou la tempête se brisaient sur lui comme sur le granit. L'opprimé l'aurait distingué au milieu des multitudes, et il serait allé droit à lui, lisant sur son front la règle de la droiture inflexible, la justice sans sympathie qui pèse tout dans la balance du devoir. Le jet plein et profond de son regard, comme le sérieux de ses manières, prouvait sa sincérité. »

Cette force pourtant n'est encore que de la faiblesse : lui, c'est son intelligence qu'il ne peut porter. En prenant une part active à la vie, il n'a aperçu partout que l'opération des lois irrésistibles, des propriétés que Dieu a mises dans les hommes et les choses. Il a eu des désirs et des désordres, mais ils lui ont seulement appris comment l'ivresse est suivie de l'affaissement, comment le flux de la passion amène « le reflux qui fait reparaître les plages du devoir », comment l'instinct, quand on lui a cédé, a pour réaction la raison qui rougit de sa servitude. En dernier terme, tout entrainement est mort en lui. Il n'a gardé qu'une volonté avide de dompter sa nature.

A cette poésie, il y aurait mainte objection à faire. Le poète semble avoir plus d'éducation qu'il n'en saurait porter aisément. Il est un peu ahuri. Ses idées restent à demi ébauchées : elles se montrent et disparaissent comme des visions. Pourtant cela même a son charme. Cette fois la faiblesse, qui ne peut pas dominer ses impressions et qui en souffre, est le sujet même de Reade, et il en parle avec une tristesse qui touche à l'originalité. Quoique trop peu accentuées d'ailleurs, les deux figures principales complètent assez clairement, à elles deux, le tableau d'une phase intéressante de la vie. Elles font songer à ce moment où finit la jeunesse, et où l'on commence à éprouver le besoin de recueillir en faisceau les élémens épars de son caractère. Pendant longtemps on avait mis sa gloire à se laisser emporter par tous ses mouvemens ; mais on vient d'embrasser d'un regard l'ensemble de sa propre nature, et

on a eu honte de n'y apercevoir qu'un chaos de tiraillemens en tous sens. L'esprit à la fin entrevoit quelque chose de plus noble que la fougue des instincts désordonnés. Il ambitionne l'honneur d'avoir une personnalité. Avant de quitter la terre, on voudrait au moins avoir été un homme !

Cette heure de la vie, du reste, représente de tout point la phase que traverse en ce moment la poésie anglaise. La réflexion et l'instinct sont également en présence un peu partout, et la note dominante de Reade se trouve être une transition naturelle de lui à Taylor. Bien que d'une méditation on passe à un drame, on change à peine d'atmosphère.

Quant à l'auteur de *Philippe d'Artevelde* et d'*Edwin-le-Bel*, ce n'est pas la netteté qui manque à ses conceptions, et, sans avoir des qualités aussi purement poétiques que Tennyson et Browning, il est certainement un poète *sui generis*. Plus intelligent qu'impressionnable, plus porté à induire qu'à généraliser, il a les facultés de l'historien avec le talent de dramatiser les conclusions dont l'historien composerait un récit. Comme il l'a dit lui-même, il aime « la passion dont les éclairs ne brillent que pour illuminer les profondeurs de la nature humaine ».

Dans sa *Veuve vierge* cependant, Taylor a entièrement dé-ailssé le genre historique, et pour ainsi dire le drame. Les éclairs de la joie et de la douleur y sont plus lointains, et ils brillent pour éclairer, non plus les caractères d'une époque, mais une transformation morale. Silisco, marquis de Malespina, s'est épris d'une jeune fille déjà fiancée, par la volonté de son père, à un vieux comte. Avant de la rencontrer, il avait vécu au jour le jour, prodiguant sa jeunesse et sa fortune. A peine l'a-t-il rencontrée et aimée, qu'il se voit dépouillé de ses biens, accusé d'un meurtre et forcé de fuir loin de Rosalba, dont il apprend bientôt le mariage. Rosalba pourtant l'aimait, et, au milieu même de la fête nuptiale, elle laisse échapper le secret de son sacrifice. Le vieux comte, qui n'a jamais fait de mal à personne, en a l'esprit frappé. Dans sa bonté naïve, il attribue ce qui arrive à un vœu qu'il n'a pas racheté, et, tout brisé qu'il est, il veut partir pour la Terre-Sainte. C'est alors seulement que le but de la pièce commence à se dessiner. Ce que le poète a voulu développer, on peut l'entrevoir par le contenu

d'un billet que Rosalba découvre dans un pavillon de l'ancien château de Malespina. Le billet était caché sous la main d'une statue représentant Silisco enfant, et il renferme ces vers :

« Ce n'est plus ici que doit être la trace de mes pas au lendemain de mon enfance. Ma jeunesse ira au loin à l'aventure, tentée d'abord et éprouvée par le plaisir ; puis viendra la passion qui, sur ses ailes, l'emportera où chante l'alouette. Après elle, la désolation et le repentir repousseront le voyageur cruellement dérouté. Où ira-t-il ensuite? Une âme reconnaissante cherchera et trouvera un devoir de reconnaissance à accomplir. Quand une ardeur héroïque anime encore les veines appauvries d'un vieillard, ce serait une honte vraiment que les jeunes veines ne saignassent pas où saignent les siennes. »

En d'autres termes, Silisco s'est souvenu des paroles de Rosalba : que les prodigues n'ont point l'âme généreuse. Au lieu de s'abandonner à l'espérance, en apprenant le départ du vieillard, il a voulu le suivre sous un déguisement pour veiller sur lui. C'est seulement après l'avoir vu mourir de fatigue qu'il revient à Naples, où il retrouve sa fortune, sa réputation et Rosalba.

A cette action, Taylor en a mêlé deux autres. Je citerai seulement un des épisodes secondaires qui peut se détacher, et où reparait encore le motif principal de la pièce : l'influence salutaire de la souffrance. La scène est dans un monastère où s'est retirée une jeune fille que Ruggiero (l'ami du marquis) a soustraite au dangereux amour d'un prince :

RUGGIERO, seul. — « Il fut un temps où j'aurais éprouvé un douloureux saisissement à voir les tresses épaisses tomber sous le ciseau, et le voile noir s'abaisser sur un visage rayonnant de jeune beauté. Il n'en est plus ainsi. Pour la plus belle fleur qui soit jamais née de la terre, mieux vaut le ciseau que la flétrissure. »

Entre LISANA. — « O monseigneur ! c'est mettre le comble à vos bontés. J'avais prié le ciel de permettre que je vous revisse, et, dans mon peu de foi, je pensais que ma prière n'avait pas été écoutée. O ami bien cher ! qui avez soutenu ce faible cœur à l'heure de sa plus grande faiblesse, réjouissez-vous avec moi. Réjouissez-vous, votre œuvre est accomplie. La récompense est venue. Une âme est sauvée, une âme pleine de ravissement et de gratitude. »

RUGGIERO. — « Oui, Lisana, je me réjouirai. Je me réjouis, quoique des yeux mortels ne puissent se défendre d'un regard en arrière. Pourtant c'est le mieux. Les plus saintes pensées sont réellement les plus douces, et les plus douces pensées ont toujours été le produit naturel de votre âme. »

LISANA. — « Cessez, Monseigneur. Cela sent les vanités de ce monde. Que vos regards se portent seulement en avant, en haut, vers le sentier élevé où vous m'avez conduite et que j'ai foulé avec joie, heureuse chaque jour d'entrer de plus en plus dans la lumière, plus heureuse encore aujourd'hui que je vois face à face la splendeur. La terre s'efface, le ciel s'ouvre; les anges étendent la main pour m'attirer au milieu d'eux, et je sens par toute mon âme qu'il y a de la joie, de la joie à cause de moi au ciel. »

RUGGIERO. — « Alors il y aura aussi de la joie à cause de vous sur la terre. Mes yeux ne verront plus jamais votre face jusqu'au moment où, en jetant un regard à travers la tombe et le portail de la mort, je l'apercevrai revêtue de la gloire de celui qui l'aura ressuscitée ; mais je ne donnerai pas un soupir à ce que mes yeux ne pourraient voir que pour le voir se flétrir. «

LISANA. — « Adieu ! mon maître m'appelle. »

RUGGIERO. — « Adieu ! Mes pas restent sur une terrasse plus bas placée ; mais du haut de la vôtre jetez-moi quelques fleurs, du moins en prière... »

LISANA. — « Oh ! saints et beaux sont, sur les montagnes, les pieds de ceux qui apportent ce que vous m'avez apporté, et le bonheur et la beauté fleuriront votre sentier, si mes prières peuvent être entendues. Adieu ! »
(Elle se retire. — Musique religieuse. — Procession de nonnes. — Lisana s'agenouille et reçoit le voile.)

RUGGIERO. — « Ainsi est enlevé à jamais au regard des hommes un visage plus digne d'être contemplé par les anges que par les hommes, un visage auquel je penserai dans mes prières pour ranimer ma dévotion.

« Maintenant à la terre mes pensées, à elle et à ses voies encombrées d'obstacles ! Oh ! sauvage forêt dont les broussailles et les lianes s'emmêlent, en haut et en bas, pour épaissir l'ombre et le fourré, obscur dédale où s'entassent, ici un barrage de misérables épines, là les débris de quelque haute intention abattue par la foudre, quelle précaution suffira pour frayer un passage à travers tes profondeurs ? Heureux ceux qui prennent la foi pour guide et qui marchent à sa suite, soutenus dans les ténèbres par les choses invisibles, fermes dans la croyance que l'obscurité est le chemin de la lumière où l'on n'arrive que par elle, fermes dans la conviction que, durant ce voyage terrestre, les heures de soleil que l'on perd sont un moins grand malheur que l'ombre dont on n'a pas su tirer profit ! «

Malheureusement l'exécution de la pièce est lâche, et sa substance n'est pas, à beaucoup près, aussi riche que celle de *Philippe d'Artevelde*. Les mêmes teintes attrayantes et douces sont répandues sur la plupart des scènes, mais la puissance est absente. En pénétrant dans ce domaine de la conscience, où j'ai voulu suivre aujourd'hui la poésie contemporaine, Taylor ne s'y est pas taillé une seconde principauté. Il l'a parcouru en homme qui

le connaissait; il y a poursuivi d'agréables visions. C'est là tout. Ses terres seigneuriales restent ailleurs.

Avec Mme Browning, au contraire, c'est une principauté importante de ce domaine même que nous allons visiter. Femme, elle est une preuve nouvelle que les femmes, si elles ne fournissent pas de grands conquérans ni des Christophes Colombs, peuvent parfaitement hériter des fiefs en pays déjà conquis, et même augmenter leur héritage. J'emprunte quelques renseignements sur elle aux souvenirs de miss Mitford.

« Il y a déjà plusieurs années que je fis la connaissance d'Elizabeth Barrett. Elle était certainement une des plus intéressantes personnes que j'eusse rencontrées. Tout ceux qui la voyaient s'accordaient à le dire... D'une taille frêle, avec une profusion de cheveux noirs, une figure expressive et de grands yeux affectueux, elle avait un tel air de jeunesse, que j'eus quelque peine à persuader à ma compagne que la traductrice du *Prométhée* d'Eschyle était d'âge à figurer en société.

« Par l'entremise bienveillante d'une amie, je fus à même de jouir souvent de sa compagnie. Nous eûmes des rapports si familiers, qu'en dépit de la différence de nos âges, la familiarité se changea bientôt en amitié, et, après mon départ, nous entretînmes une correspondance suivie. Ses lettres étaient juste ce que des lettres doivent être : sa conversation même déposée sur le papier. L'année suivante fut douloureuse pour elle et ceux qui la connaissaient. Elle se rompit un vaisseau dans la poitrine, et, après avoir soigné la malade pendant une douzaine de mois dans sa famille, le docteur Chalmers, à l'approche de l'hiver, lui recommanda un climat plus doux. Elle partit; mais, encore toute souffrante, elle se vit soudain frappée, dans sa famille, par un douloureux malheur qui faillit la tuer, et qui devait laisser sur toute sa poésie une teinte profonde de réflexion et de ferveur religieuse.

« Ce fut seulement l'année suivante qu'elle put être ramenée à Londres, à petites journées. De retour dans sa famille, Elizabeth Barrett n'abandonna pas pourtant la littérature et le grec. Probablement elle n'eût pu résister sans la diversion salutaire que ces études faisaient à ses pensées.... Plusieurs années n'apportèrent aucun changement à son existense : elle vécut enfermée dans une chambre vaste et commode, mais à demi fermée à la lumière, sans recevoir personne, sauf sa famille et quelques amis dévoués. Moi-même, j'ai souvent fait avec plaisir cinquante-cinq milles rien que pour la voir et repartir le même soir. Son temps se passait à lire dans presque toutes les langues les livres qui en valaient la peine et à donner son cœur et son âme à cette poésie dont elle semblait destinée à être la prêtresse. Peu à peu sa santé s'améliora. Il y a environ quatre ans, elle épousa M. Robert Browning, et presque aussitôt elle partit avec lui pour Florence. Cet été, j'ai eu le bonheur de la revoir

de nouveau à Londres avec un bel enfant sur ses genoux. Puisse le ciel lui conserver longtemps la santé et le bonheur ! »

Après avoir lu les poésies de Mme Browning, on fait de tout cœur écho à ces dernières paroles, car ses vers sont comme les lettres dont parle miss Mitford. On l'y retrouve avec tous les instincts affectueux et toute la chaleur enthousiaste de la femme. Sa prosodie même est féminine : elle a des rimes qui reviennent, comme certains sentimens, j'imagine, doivent revenir obstinément, à travers les pensées de son sexe. Son merveilleux poétique aussi est, en plus d'un passage, un heureux emblème des influences qui peuvent se disputer le cœur d'une femme. Dans une de ses ballades, par exemple, Onora, qui ne veut pas mourir parce qu'elle aime, rencontre un fantôme, celui de la nonne au rosaire, qui personnifie bien sa propre faiblesse d'amante. Pour ne pas mourir, elle fait serment de « ne pas remercier Dieu dans ses joies et de ne pas recourir à lui dans ses peines, » et, la nuit, le fantôme lui défend de rêver aux plaisirs innocents de son enfance, tandis que ses bons anges se tiennent éloignés d'elle. Le merveilleux ici est simplement une vérité traduite dans le langage des images.

Le fond est comme la forme. La tristesse sincère qui parcourt la poésie de Mme Browning, — où elle est du reste relevée par une grande fougue d'imagination et par une force remarquable d'esprit, — est encore essentiellement de son sexe. Il est naturel que la femme pense beaucoup aux jours écoulés et aux premières illusions. Elle n'a pas, comme l'homme, cette vitalité coriace et têtue, qui veut vivre d'une façon ou d'une autre, et qui se refait des désirs et des buts à poursuivre autant que les déceptions en peuvent détruire. Son rôle est d'envoyer une seule fois ses espérances à la découverte, puis il faut qu'elle meure à elle-même comme femme pour devenir mère. Toute femme est donc un peu byronienne, et cela lui sied bien de jeter souvent un regard attristé vers son époque homérique, pourvu qu'il lui reste encore un fonds de vitalité, et qu'elle jette aussi d'autres regards plus réconfortés vers l'avenir, — comme le fait Mme Browning.

Chose curieuse, le principal de ses poèmes lui a été précisément inspiré par un de ces regards en arrière. Elle chez qui le regret occupe une large place, elle qui est portée à placer l'âge

d'or au commencement de la vie, il s'est trouvé que spontanément elle a été entraînée à prendre la perte du premier Éden pour le sujet du principal de ses poèmes. Pour ma part, j'éprouve une sorte d'épouvante superstitieuse à entrevoir ainsi les harmonies de notre être, et cela me fait songer que nos savans sont loin de tout savoir.

Outre *le Drame de l'Exil* et un autre drame ou mystère du même genre sur la rédemption, les volumes de Mme Browning renferment la traduction revue du *Prométhée* d'Eschyle, une collection assez considérable de poésies détachées, et un poème ou plutôt un long chant lyrique sur les derniers événemens de l'Italie. *Études dramatiques* ou *pièces lyriques*, je préfère diviser tous ces morceaux en trois classes. J'y distinguerai des *ballades*, des *contemplations* et des *poésies suggérées par des faits*.

Quelle que soit la page que l'on tourne, ce qui saute aux yeux, c'est que Mme Browning est poète, non pas poète comme ceux qui aiment les vers d'amour parce qu'ils chantent l'amour, mais poète parce qu'elle possède ce goût chorégraphique qui aime et sent les évolutions cadencées du sentiment ou de la pensée. Les impressions qui, chez d'autres, se formulent en idées ou en affections, s'arrondissent chez elle en sphères harmoniques.

Dans ses ballades, elle entre brusquement en matière. Au lieu de ressembler à un rouleau qui déroule peu à peu son contenu, son récit vous emporte, d'emblée, loin de la logique de la prose et des événemens. Avant de commencer, on sent qu'elle-même a déroulé tout son volume sous ses yeux. Elle s'est bravement placée en face de son sujet, et, au milieu des impressions qu'il éveillait en elle, elle a nettement distingué celle qui dominait. Celle-là, elle en fait le substantif de sa ballade. Les autres viennent ensuite s'y ajouter comme des adjectifs ou modulations, et la narration est ainsi transportée dans la clé de l'émotion poétique. On ne voit pas en esprit des épisodes qui ont pu se passer, on voit ce qui s'est passé dans la poitrine du poète, devant un fait réel ou imaginaire.

« Sous l'arche du beffroi, un à un, les carillonneurs avaient disparu ; — tintez lentement.

« Et le plus vieux des sonneurs se prit à dire : Notre musique est pour les morts, — quand les violes ont fini leur temps.

« Au cimetière, six trembles s'élèvent, du côté du nord, sur une seule ligne ; — tintez lentement.

« Et l'ombre de leurs sommets se balance sur les talus étroits des fosses — verdoyant à leurs pieds.

« Du côté du sud et de l'ouest, une petite rivière court à la hâte ; — tintez lentement.

« Et entre l'eau qui va coulant et les beaux arbres qui vont croissant, — gisent les morts dans leur repos. »

Je traduis encore l'épilogue de la même ballade. Il vient après l'histoire d'une châtelaine qui a refusé l'amour d'un puissant seigneur pour épouser celui qu'elle aimait, et qui, avec lui, se précipite à cheval du haut d'une tour, afin de ne pas tomber entre les mains de l'homme qui la déshonorerait.

« Les petits oiseaux gazouillaient à l'est, les petits oiseaux gazouillaient à l'ouest ; — tintez lentement. — Et je lus cette vieille histoire dans le cimetière au bruit des cloches, — qui tintaient lentement pour une âme en repos. — Les peupliers s'agitaient au soleil, et la rivière coulait polie ; — tintez lentement. — Et les vieilles rimes sonnaient étranges avec leur passion et leurs agitations, — ici où tout ce qui a été fait gît défait.

« Et sous l'ombre d'un saule j'aperçus une petite tombe, — tintez lentement, — où était gravé : Ci-gît, sans souillure, Marguerite, enfant de trois ans. — Mil huit cent quarante-trois.

« O esprits, me dis-je alors, vous qui chevauchâtes si vite ce jour-là, — tintez lentement, — pendant tout le voyage, les roues des astres et les ailes des anges — vous ont-ils rafraîchis de leur vent?

« Quoique votre emportement, dans son élan aveugle, — tintez lentement, — ait voulu se heurter au jugement de Dieu ; quoique votre tête et votre cœur aient été téméraires.

« Maintenant votre volonté est *dévoulue*, maintenant les battements de vos artères sont apaisés, — tintez lentement ; — maintenant vous reposez aussi humbles et résignés (où que vous gissiez) que Marguerite, l'enfant, — dont la fosse vient d'être recouverte.

« Cœurs fiévreux, tempes brûlantes, vous êtes patiens maintenant, — tintez lentement ; — et les enfants auraient sans crainte arraché sur vos tombes les boutons d'or, — avant qu'ils eussent eu un mois pour pousser.

« Au printemps vous laissez chanter le chardonneret dans l'aune voisin, tout près de vous, — tintez lentement ; — il peut bâtir son nid et y couver en paix, ses trois semaines, — et vous ne murmurez de rien.

« Dans votre patience, vous êtes forts, vous ne vous emportez pas contre le froid ou les chaleurs ; — tintez lentement. — Quand la trompette de l'ange sonnera l'évangile de l'éternité, — le temps ne vous aura pas paru long.

« Oh ! les petits oiseaux, comme ils chantaient à l'est, comme ils chan-

taient à l'ouest ! — tintez lentement. — Et je murmurai à voix basse : Pour nous, la vie est entremêlée à la mort, — et qui sait laquelle vaut le mieux ?

« Et les petits oiseaux chantaient à l'est, et les petits oiseaux chantaient à l'ouest ; — tintez lentement. — Et je souris à songer que la grandeur de Dieu coule autour de notre petitesse, — et son repos autour de nos agitations. »

C'est presque toujours ainsi. L'inspiration est ardente et saccadée. Elle ne pourrait pas se dérouler graduellement, comme une vague sans fin, d'un bout à l'autre d'un morceau étendu. Il faut qu'elle se brise et se coupe comme en chapitres. Mais chaque chapitre est jeté d'une seule haleine, et parfois d'une haleine qui semble sortir d'une poitrine de géant. Presque toujours aussi c'est avec le même bonheur que Mme Browning sait employer le refrain, et, en général, tous les motifs qui reviennent et les sentimens qui se font écho.

Par là, elle rappelle quelque peu Tennyson, quoiqu'il y ait entre eux des différences radicales. Tennyson a plus de nuances, plus de richesses, et il joint à son élan plus de présence d'esprit. Au fond de ses ballades, d'ailleurs, il y a presque toujours un jugement de l'intelligence. S'il chante l'Orient et le bon calife, c'est pour exprimer l'impression qu'il a ressentie devant l'idée qu'il se formait de l'Orient. Mme Browning est plus enfermée en elle-même. Généralement elle se borne à dramatiser ses propres sentimens. Ils pensent et parlent dans sa poitrine, et leurs paroles lui sortent de la bouche pour former, autour d'elle, des paysages animés. C'est à cela même que tient le magnétisme particulier de ses vers. Elle remue parce qu'elle a énergiquement conscience de tout son être sensible à la fois. Chaque vibration se propage tout alentour. Dans la joie, l'âme du poète se reconnaît pour la même âme qui a eu ses tristesses, et, en remuant, elle jette, à travers le plaisir du moment, l'écho des vieux chagrins.

Le mélange est partout de la sorte, « la vie valse avec la mort, » comme l'espérance tourbillonne aux bras du regret. Je dis fort mal, je le sais, mais ceux qui ont le sens de ces choses me comprendront. Ils savent ce que vaut une simple strophe, lorsqu'en éveillant une émotion elle nous fait sentir en nous l'unité de

notre être, la grande dominante qui fait un accord de toutes nos émotions dissonantes.

J'ai mentionné un autre genre de morceaux : des *méditations sur la vie.* Je laisserai Mme Browning les caractériser elle-même.

« Un jour vient où nous nous élevons jusqu'à la pensée, et notre pensée, en grandissant, arrive à toucher les bornes de notre être. Par-delà ce que voit notre œil, par delà ce que notre oreille peut saisir, nous sentons des aspects et des bruissemens. Nous sentons un profond Hadès qui roule ses marées infinies tout autour de nous, au-dessus et au-dessous, jusqu'à faire craquer et plier l'arche solide de notre vie, comme si elle allait se rompre.

« Et, à travers les sourds roulemens, nous entendons comme de doux appels, comme des voix d'esprits qui murmurent doucement le sens de la mystérieuse traversée, et nous leur répétons avec douceur : Plus près, plus près encore, venez. Soulevez pour nous l'ombre de cet obscur ; parlez plus clairement ; enseignez-nous le chant que vous chantez. Et nous sourions dans notre pensée, qu'ils répondent ou se taisent ; car rêver ce qui charme est aussi charmant que de connaître. L'haleine des prodiges nous effleure la face ; nous ne demandons pas leur nom. L'amour prend sur lui d'absoudre notre terrestre captivité, et nous chantons tout haut en écho les chants des esprits tels que nous avons cru les entendre. »

Les morceaux où le poète s'est ainsi interrogé sur le sens du mystérieux voyage sont assez nombreux, et c'est parmi eux que se range *le Drame de l'Exil.* L'œuvre, ai-je dit, est une sorte de mystère lyrique. Comme conclusion générale sur la destinée humaine, elle s'arrête à l'idée chrétienne que l'homme est un ange déchu qui se souvient des cieux. Au début, Adam et Ève s'éloignent de leur première patrie. Ils fuient à travers la rouge lumière projetée par la colère divine, et derrière eux, au loin, ils entendent un chœur mystérieux. Ce sont les esprits du Paradis perdu, les aromes de ses fleurs et les échos de ses mélodies qui leur disent adieu en leur promettant de les suivre partout. Le symbole poétique dit gracieusement le sentiment moitié triste et moitié réconforté du poète. L'homme, à ses yeux, est une nature déchue et condamnée. Mais il est condamné par une pitié divine qui a voulu qu'il pût remonter, et qui a laissé sur la terre l'écho des harmonies célestes et le reflet du beau divin, pour lui rappeler son origine comme pour stimuler en lui le besoin de se relever.

Les voix cependant s'interrompent. Les fugitifs aperçoivent

devant eux des ombres vagues et tournoyantes qui prennent bientôt la forme d'un zodiaque. C'est celui de la terre et non celui du ciel; ce sont les figures des êtres qui peuplent la terre et les eaux, et au milieu d'eux le Sagittaire et le Verseau, la force humaine qui lutte et la force humaine qui supporte, à côté des Gémeaux, qui font tressaillir Ève. Mais bientôt deux formes s'élèvent. Deux voix se font entendre, celles de la nature organique et de la nature inerte, maudites par suite du péché d'Adam et qui lui déclarent la guerre. A leurs menaces se mêle la voix du tentateur qui reparaît pour insulter à sa victime. Un vent violent enlève à Ève la seule fleur qui lui rappelât encore ses joies passées. Avec le souvenir s'en va l'espoir, et Ève tombe, la face contre terre. Mais le vent, en poursuivant son tournoiement, revient tout parfumé par l'Éden. Il rapporte des sons confus qui bientôt s'articulent comme les voix de l'humanité qui doit sortir de la première femme. Ève, dans le lointain, entend bruire l'enfance qui sent la vie pénétrer en elle, la jeunesse qui met la vie en action, le poète qui la conçoit pour remonter sur sa conception jusqu'à Dieu, le savant qui l'analyse pour utiliser sa science au profit des hommes. Enfin le Christ apparaît dans le lointain pour faire rentrer dans la soumission la nature irritée, et, après avoir consolé l'homme, il lui dit de consoler la femme.

Comme on le voit, *le Drame de l'Exil* n'est point une conception d'un seul bloc. Les aperçus larges et profonds y abondent, mais ils s'énoncent incidemment plutôt qu'ils ne font corps avec le plan de l'ensemble. Toutefois je serais tenté d'appliquer à la force d'esprit dont Mme Browning a fait preuve une belle parole de Joanna Baillie, à savoir que la force d'âme, chez la femme, de même que la tendresse chez l'homme, inspirent surtout l'admiration, quand elles se montrent comme le rayon du soleil à travers les nuages, au lieu de former le trait principal du caractère. La grandeur perce à travers la grâce. Si elle n'est pas, à proprement parler, dans la conception générale ni dans la figure de Satan, elle est dans le caractère d'Ève, qui n'ose pas lever les yeux sur Adam, tandis qu'Adam n'ose pas lever les yeux vers la colère divine. Elle est dans l'humilité avec laquelle Ève répond à la nature irritée qu'elle, au moins, dans son malheur, n'a pas perdu le droit de la plainte; elle est enfin dans les sentimens du poète.

Que l'on partage, oui ou non, sa manière d'envisager la vie, il est certain que, devant la vie telle que le poète l'envisageait, c'est quelque chose de vraiment grandiose qui lui a répondu du fond de son être. Certains passages font courir le frisson dans les cheveux, et, quoiqu'il soit difficile de désigner par leurs noms toutes les noblesses et les délicatesses de sentiment, toutes les droitures et les bonnes volontés qui entrent dans la composition du philtre, le philtre n'est pas moins une réalité qui enivre. Dans ce passage, par exemple, il y a certainement plus que du talent :

Le CHRIST. — « Parle, Adam. A toi de bénir la femme : homme, c'est ton office.

ADAM. — « Mère du monde, reprends courage devant cette présence. Je le sens, ma voix qui a nommé les créatures, et qui, en les nommant avec le souffle de Dieu dans mon haleine, a exprimé par le nom de chaque être ses instincts et ses qualités, — ma voix palpite de nouveau au même souffle. Elle flotte et se gonfle comme la fleur des eaux qui s'ouvre à la vague, et c'est une prophétie sur toi qui s'épanouit à ce divin souffle. — Désormais redresse-toi, aspire aux sérénités et aux magnanimités, aux nobles rôles et aux buts sublimes, aux dévouemens sanctifiés et à la plénitude d'action auxquels ton élection t'appelle, première femme, épouse et mère....

ÈVE. — « Et première dans le péché....

ADAM. — « La seule aussi qui apporte la semence par qui périra le péché. Relève la majesté de ton front désolé, ô tout aimée ! et regarde face à face l'avenir et toutes les obscurités de ce monde. Relève-toi. Que la femme en toi prenne sa hauteur de femme : sois grande pour faire le bien et supporter le mal, pour consoler du mal et enseigner le bien, pour fondre tout ce bien et ce mal dans la patience d'une espérance constante. Redresse-toi et rehausse-toi avec tes filles.

« Si le péché est venu par toi et par le péché la mort, la justice rédemptrice, la vie céleste et la quiétude compensatrice viendront aussi par toi. Si tu as ouvert le monde à la souffrance, tu iras par le monde comme l'ange consolateur des souffrances issues de toi, et tu te feras accepter à la place des autres anges dont ta faute a éloigné les pas rayonnants des collines de la terre. Sois satisfaite. Dans toute ta destinée de femme, tu auras à supporter des peines particulières répondant à ton péché.

« Tu auras des douleurs à payer pour chaque être qui naîtra, des fatigues pour prendre soin de chaque vie naissante, souvent de la froideur à endurer de la part de ceux que tu auras entourés de tes soins, souvent la défiance de ceux à qui tu te seras dévouée, la trahison de ceux que tu auras trop loyalement aimés, de la faiblesse dans ton propre cœur, au dehors de la cruauté et le poids d'une tyrannie étrangère avec des muscles plus forts et des os plus solides pour droit héréditaire.

Mais, va, ton amour se chantera à lui-même ses propres béatitudes après sa tâche accomplie. Le baiser d'un enfant, posé sur tes lèvres soupirantes, te fera joyeuse; un mendiant secouru par toi te fera riche ; un malade soigné par toi te fera forte. Tu seras servie toi-même par le sentiment de chaque service que tu auras rendu.

« C'est là la couronne que je mets sur ta tête, — devant Christ qui me regarde et m'inspire ! »

Encore une dernière citation parmi les morceaux dont le thème est fourni par la réflexion. Ceux où l'intelligence montre le mieux sa largeur sont trop longs. En voici un où l'on entrevoit au moins que l'esprit, chez Mme Browning, a autant de puissance que le sentiment pour transposer, décomposer et recomposer les réalités de ce monde.

LA NATURE ET L'HOMME

« Un homme attristé, un jour d'été, regardait la terre et disait : « Nuages pourprés qui vous enroulez en écharpe autour des sommets ; montagnes sinueuses où serpentent les vallées ; vallons sillonnés de frais ruisseaux ; ruisseaux tout bordés d'arbres ombreux ; arbres pleins d'oiseaux et de fleurs ; fleurs enveloppées de la gaze des rosées que vous secouez sur vos sœurs, les fleurs du gazon ; plantes qui constellez la terre de vos corolles ; terre joyeuse qu'agite la gaieté du joyeux Océan, avec sa brillante chevelure tout éparpillée sur son front de Titan ! pourquoi suis-je le seul qui puisse rester sombre à l'éclat du soleil ? »

Mais quand les jours d'été furent écoulés, il regarda le ciel, et il sourit enfin. Lui-même s'était répondu : « O nuages qui pesez comme un suaire sur le sommet des monts ; montagnes qui semblez vous affaisser, moribondes et obscurcies, sur les vallées ; vallons où gémissent les torrens : torrens bourbeux où roulent des branches brisées : arbres ébranchés qui secouez la tête comme en délire au-dessus de vos débris, confondus maintenant à ceux des plus frêles végétations ; plantes flétries rudement couchées sur la terre, et toi, terre, qui cries de douleur sous le marteau de fer dont te bat l'Océan, — c'est parce que je suis également le seul qui puisse resplendir sans l'éclat du soleil. »

Dans la plus grande partie de ses morceaux, Mme Browning est aussi profondément anglaise. Sa poésie est celle d'une nature humaine qui a des yeux pour contempler avec plaisir les beaux aspects du dehors, mais qui poursuit toujours quelque pensée tout en les contemplant, et chez qui les reflets du dehors, en se mêlant avec les réflexions du dedans, produisent naturellement des tableaux symboliques.

Il se peut que Mme Browning n'ait pas les images du premier ordre, celles du moins qui sont une comparaison; mais ses visions d'esprit ont pour elle la densité d'une réalité, et elle excelle dans les autres images qui consistent à tomber juste sur le trait saillant d'un objet ou à rendre palpable une qualité morale en saisissant le geste familier, ou le coup d'œil qui peut en donner l'idée. Elle a des mots d'un pittoresque laconique comme les meilleurs de Hugo, et elle en a d'autres qui sont coquets et tout féminins, comme les plus jolies trouvailles de Mme Valmore.

« Les petits sourires saccadés, — dit-elle d'une fiancée, — vont et viennent avec son haleine, quand elle parle ou soupire. »

Il est dommage, grand dommage qu'elle aime trop certaines locutions, certaines dignités de style, et qu'elle soit parfois trop femme pour ne pas voir les défauts de ceux qu'elle aime. Si elle pouvait seulement enlever trois ou quatre mots... Mais je n'achève pas, car c'est là un souhait qui rentre dans les *vana hominum vota.* Sans le trop d'ardeur qui est la cause de ces taches, elle n'aurait pas ses mérites, et, malgré ces taches, elle est toujours, avec Tennyson, le poète qui construit le mieux un morceau en Angleterre. Aux qualités entrainantes de la verve française elle unit la ferveur et l'intensité anglaises. Sur les pensers du nord elle fait des vers du midi. Ses pièces lyriques pourraient être comparées à certains portraits de Titien : ce sont des tableaux en entonnoir qui précipitent l'attention sur un effet central.

Je voudrais pouvoir m'arrêter là. Malheureusement Mme Browning a écrit des poésies d'un troisième genre qui me mettent en grand embarras. Je fais allusion plus particulièrement à sa dernière publication, *les Fenêtres de la Casa Guidi.*

Comme puissance et comme originalité dans un certain genre d'inspiration saccadée, le poème est loin d'être inférieur à ses devanciers; rien de pareil même n'avait encore paru en Angleterre ni ailleurs. Le sentiment maternel et l'enthousiasme politique, les fraiches délicatesses de la femme et les conceptions abstraites s'y mêlent dans la plus étrange confusion. Les idées saines y prennent des proportions bizarres comme les arbres à travers le brouillard; la couleur pittoresque y touche à l'incohérence; l'amour frise la haine, les sentimens les plus nobles enfin et les plus vrais s'exal-

tent jusqu'aux limites de cette ivresse où ils ne se distinguent plus des hallucinations de l'imagination. Pourtant c'est encore un bénéfice pour la poésie. Sans cesser d'être naturels, ils prennent, en quelque sorte, la beauté surnaturelle d'un revenant. Bref, c'est un chaos, un confluent d'électricités, je dirais presque c'est comme la solennité sauvage d'un orage qui s'est abattu sur une âme pour briser tout son monde intérieur. On ne voit que des tourbillons où tourbillonnent les fragmens d'un univers en morceaux.

En somme, cela est magnifique. Et pourtant le livre laisse une impression pénible, souvent même une sorte d'irritation. La raison proteste, elle n'est pas contente surtout du sujet que le poète a choisi pour déployer cette espèce de puissance.

Ce qu'est le sujet, les premiers vers du poème nous l'apprennent suffisamment. Établie à Florence, dans la maison *Guidi*, Mme Browning a entendu la voix d'un enfant qui chantait dans la rue *O bella Libertà*, et la voix du jeune chanteur s'enflait tellement, pour jeter au ciel son refrain, elle avait tant d'âme pour le lancer jusqu'au zénith musical, que le poète s'est pris de confiance dans l'avenir d'un peuple où les enfans savent ainsi chanter la liberté. — Les espérances forment la première partie de l'œuvre, la seconde est consacrée à des regrets et à l'aveu des illusions déçues.

Est-ce de ma part un sentiment maladif? Je ne sais; mais, tout d'abord, il me semble que la poésie politique ou la politique de sentiment est une sorte d'anomalie. Les intérêts en jeu dans nos sociétés et surtout les terribles dilemmes qu'ils posent à la raison humaine, ont trop de gravité pour fournir matière à des enthousiasmes ou à des caricatures. C'est s'égarer que descendre sur ce terrain avec sa sensibilité. On souffre à voir un homme qui ne peut pas s'oublier en face de ces rudes nécessités, qui ne veut pas de la peine de mort, par exemple, parce que l'idée seule d'un supplice lui est désagréable, ou qui veut que telle nation ait tel genre de gouvernement, parce que c'est là ce qui lui plaît le plus.

Certes ces prédilections et ces principes sont fort légitimes, à leur place. Au fond de l'âme, il est bon que chaque homme ait, à poste fixe, de pareils mobiles. Bien plus, il est bon que ses mobiles, au fond de son âme, sachent nettement ce qu'ils préfèrent. Mais il y a loin de là à les faire intervenir au milieu des

faits avec leur idéal, et, quand ils y descendent, il n'est pas bon, j'imagine, qu'ils songent uniquement, comme des égoïstes, à réclamer ce qui les séduit et à attaquer tout le reste. Les intentions et les principes, les convictions et les enthousiasmes, ont les mêmes devoirs, dans ce monde, que les êtres de chair et d'os. Ce n'est pas assez qu'ils aient reçu du ciel une bonne nature, qu'ils soient bien nés. Ils sont encore tenus de savoir s'abstenir, regarder devant eux, rendre justice à tous et se résigner souvent.

Cette distinction que je tâche d'établir entre les mobiles eux-mêmes et leur idéal ou *ultimatum* me permettra peut-être de rendre compte du sentiment fort mêlé que j'éprouve à la lecture du poème de Mme Browning. Toutes les bonnes choses y sont, les idées sages et la vraie droiture comme les sentimens généreux; seulement, si je ne m'aveugle, la sagesse y est mal appliquée. Le poète me semble avoir trop cru avant de regarder. Il est des œuvres où la conclusion vaut mieux que les considérans; ici c'est le contraire, je crois. Et par exemple :

— « Qu'est l'Italie? demandent des voix, et d'autres répondent : — Virgile, Cicéron, Catulle, César. — Et quoi de plus? — La mémoire, si on la presse, jette encore : — Boccace, Dante, Pétrarque, — et, si elle semble encore trop verser goutte à goutte sa liqueur : — Michel-Ange, Raphaël, Pergolèse, tous grands hommes dont le cœur palpite encore dans le marbre, ou dont l'âme électrise des toiles et va puiser au ciel sa musique. Mais, après cela, quoi de plus? Hélas, rien!

« Les derniers grains du chapelet sont épuisés, quand on a nommé le dernier des saints du passé. Après eux, il n'est plus dans le pays personne qui prie. Hélas! cette Italie a trop longtemps ramassé des cendres héroïques pour en faire le sablier de ses heures... Nous ne sommes pas les serviteurs des morts. Le passé est passé. Dieu vit, et il fait poindre ses glorieuses aurores devant les yeux des hommes qui s'éveillent enfin, et qui mettent de côté les mets du repas du soir pour songer à la prière du réveil et à l'action virile...

« Cela est vrai : quand la poussière de la mort a étouffé la voix d'un grand homme dans sa bouche, ses plus simples paroles deviennent des oracles; les significations qu'il y attachait les emportent comme un attelage de griffons. Cela est vrai et bon. Aussi, quand les hommes répandent des fleurs pour rendre témoignage que l'âme de Savonarole s'en est allée en flammes sur la place de notre grand-duc et qu'elle a brûlé pour un instant le voile tendu entre le juste et l'injuste, et qu'en le trouant elle a laissé voir comment Dieu était tout près jugeant les juges, moi aussi, sur les dalles jonchées de fleurs, je tiens à jeter mes violettes

avec un respect aussi scrupuleux. Pour ma part, je veux prouver que les hivers et leurs neiges ne peuvent pas laver sur la pierre et dans l'air l'odeur des vertus d'un homme sincère...

« Ce serait indigne de marchander à Savonarole et aux autres leurs violettes. Des fleurs plutôt, au plus vite, et toutes fraîches, pour s'acquitter envers eux ! La solennité de la mort rend plus frappante l'éloquence de l'action qui a parlé dans les muscles du vivant, et les hommes qui, pendant leur vie, n'avaient été que vaguement devinés montrent toute leur taille en s'étendant à terre. Leur taille plutôt s'exagère aux yeux d'une noble admiration qui grossit noblement, et ne pèche pas par cet excès, car cela est sage et juste.

« Nous qui sommes la progéniture des enterrés, si nous nous retournions pour cracher sur nos devanciers, nous serions vils. Des violettes plutôt! Si les morts n'avaient pas parcouru leur mille, pourrions-nous espérer de franchir notre lieue! Apportez donc des violettes; mais pourtant, si nous consumons tout notre temps à semer des violettes en nous faisant défaut à nous-mêmes, autant vaudrait que ces morts n'eussent pas vécu et que nous n'eussions pas parlé d'eux. Debout donc avec un gai sourire ! Après avoir semé des fleurs, moissonnons le grain, et, après avoir moissonné, faisons sortir la charrue pour tracer de nouveaux sillons dans la fraîcheur salubre du matin et pour semer le grand *ensuite* dans ce présent...

« En attendant, dans cette Italie où nous sommes, ce qu'il nous faut, ce n'est pas la passion populaire qui se soulève et brise, c'est une âme populaire capable de faire ses conditions en connaissance de cause. Concédez sans rougir qu'une *garde civique* obtenue n'est pas l'esprit civique vivant et veillant. Citoyens, ces passementeries que vos yeux se tordent à regarder sur votre épaule, ces épaulettes promenées au milieu des admirations et des *amen* de la foule qui vient les jours de fête se rassasier du beau coup d'œil, ne sont pas de l'intelligence ni du courage.

« Hélas! si elles ne sont pas le signe de quelque chose de bien noble, elles ne sont rien, car chaque jour vous ornez vos brunes génisses d'une grappe de franges qui leur frôle les joues, et elles, qui ne l'ont pas demandé, continuent à branler leur lourde tête en charriant votre vin et en portant leur joug de bois comme elles ont appris à le faire le premier jour. Ce qu'il vous faut, c'est la lumière, non pas certainement celle du soleil (vous avez lieu de vous émerveiller en levant les yeux vers les insondables cieux qui entretiennent la pourpre de vos collines), mais la lumière de Dieu organisée dans quelque grande âme, dans quelque esprit roi, de taille à conduire un peuple qui se sent et qui voit ; car, si nous soulevons un peuple d'argile, il retombe comme une masse d'argile.

« C'est toi qu'il nous faut, ô maître souverain, éducateur qui n'es pas trouvé. Que ta barbe soit blanche ou noire, nous t'adjurons de sortir de terre et de dire la parole que Dieu t'a donnée à dire. Viens souffler dans le sein de tout ce peuple, au lieu de la passion, la pensée qui sert d'éclaireur à toute passion généreuse, qui purifie du péché, et qui sait sonner la bonne heure. »

La même raison se fait sentir partout. Mme Browning connaît et indique parfaitement les dangers à éviter, les fautes qui ne doivent pas être commises, les conditions que l'Italie doit remplir d'abord pour pouvoir arriver à l'indépendance. Pour ma part, je n'en sais pas plus long qu'elle; mais, en dernier terme, quelles sont ses conclusions? Comment juge-t-elle les événemens! Sur qui fait-elle porter ses indignations et ses espérances?

Sur tous ces points, je le répète, le jugement ne paraît pas à la hauteur de la raison. Après avoir dit si éloquemment comment la lumière de Dieu, organisée dans une haute tête, pouvait seule sauver les peuples, elle a bien de l'admiration pour les démocraties de la rue. Après avoir si bien dit que la force brutale était comme les batailles de l'enfance, qui se sert de ses poings faute d'avoir une intelligence pour parler, elle témoigne beaucoup de sympathie pour le parti des violences. Jusqu'à trois fois elle glorifie le nom de Brutus, et son amour pour la justice a parfois manqué de justice, j'en ai peur.

En résumé, mistress Browning me semble être un honneur pour son sexe et son pays. Sans doute ses vers sont faits d'enthousiasme presque sans mélange. Elle n'est pas de ceux qui, à côté de l'entraînement, ont, au même degré, le sang-froid qui le modère. Quoique ses idées et ses sentimens soient bien des élémens organiques de son être, et non des impressions passagères, ils s'expriment souvent dans un état de surexcitation qui ne pourrait durer. Elle n'a pas enfin ces accens contenus qui disent moins que le poète n'a senti, et qui font d'autant mieux entrevoir l'infini, parce que c'est en nous que nous en cherchons le sens.

Mais rien de cela n'est un défaut; c'est cela même, comme je l'ai indiqué, qui constitue sa manière d'être, et sa manière d'être est quelque chose de complet qui lui permet d'exceller dans un genre à part. Si d'autres planètes ont leur orbite où elle ne pourrait pas entrer, elle a le sien où elle est une brillante planète.

Deux grandes enquêtes sont éternellement ouvertes: la théorie avec ses principes, et la pratique avec ses appréciations. Comment devons-nous être, comment devons-nous juger les choses? Quelles idées générales et quelles sympathies devons-nous porter au fond

de nous-mêmes, et comment faut-il les appliquer ou s'en servir pour expliquer les faits ?

De ces deux enquêtes, la première est la province de Mme Browning. Elle s'y est d'ordinaire renfermée. Femme, elle a été de son sexe. Ce sont les femmes qui élèvent l'enfance, ce sont elles qui forment les dispositions morales qui, pendant toute la vie de l'homme, doivent influer sur ses décisions. Dans nos mœurs, ce sont elles qui représentent, comme un symbole vivant, tous les instincts et les aspirations, toutes les sensibilités et les compassions auxquelles l'homme ne doit pas toujours obéir, mais dont il importe qu'il prenne toujours conseil.

En adoptant pour son thème ce thème de la femme, Mme Browning s'est fait une originalité toute féminine. Bien plus, elle a prouvé que la poésie féminine pouvait atteindre à des hauteurs jusqu'ici inaccessibles pour elle. Il y avait eu, et nous pourrions citer chez nous plusieurs femmes qui avaient montré le génie de la passion ; mais leur raison et leur conscience n'étaient pas assez solides pour garder pied sous la rafale. D'autres avaient été des poètes tendres, gracieux, élégans ; mais elles avaient trop peu la haine du faux et du factice. En général enfin, les femmes d'imagination avaient aimé l'amour, la pitié, le dévouement, les émotions, l'harmonie du vers ; mais elles n'avaient pas eu assez cette passion de sang-froid pour la justice et la vérité qui se traduit par du grandiose en poésie. C'est justement ce grandiose que Mme Browning a su atteindre. A côté des Joanna Baillie et des miss Edgeworth, elle est un document favorable sur l'état moral des femmes en Angleterre, et c'est elle qui a été la privilégiée chez qui les tendances particulières de l'école contemporaine se sont le mieux imprégnées de l'ardeur et du charme de l'imagination féminine.

(*Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1852.)

WILLIAM SMITH

Gravenhurst, dialogues sur le bien et le mal.

Que pense l'oiseau entre les serres de l'épervier ? Que pense le cerf blessé par son rival ou par l'homme, et qui va mourir dans un coin ? Que se dit le rouge-gorge pendant les jours de famine et de froid d'un long hiver ? — Qui le sait ? L'animal est, pour nous, un mystère. Sans doute il subit passivement son sort ; il souffre et ne pense pas. Ou plutôt, car c'est là aussi une sorte de philosophie muette, l'animal ne croit qu'à lui-même. S'il le pouvait, il voudrait bien repousser loin de lui cette souffrance. Mais il ne le peut pas, et tout absorbé dans la douleur du moment, sans prévoir ce qui doit suivre, sans ajouter à l'angoisse présente par la crainte de l'avenir, il se couche pour mourir.

Il n'en est pas ainsi de l'homme. Sous le coup de la douleur du moment, il se rappelle les douleurs du passé, il donne à tous ces maux un même nom, et, par cela seul, il y voit comme les actes d'une même puissance ou d'une même loi ; le mot n'importe. Il redoute dans l'avenir les coups de cet être qui l'a frappé dans le passé. C'est comme un ennemi qu'il a devant lui, un ennemi qui a voulu le blesser, qui veut encore le blesser, et il se révolte contre cet adversaire, il le hait, il lui demande compte de sa haine. C'est la question du bien et du mal, éternelle énigme, question que l'homme s'est sans cesse posée et qui le tourmentera sans cesse, question qui est presque à elle seule l'histoire entière de l'humanité.

Les religions, les philosophies, les législations, toutes les divi-

nités même qui ont peuplé le ciel ou l'enfer des mythologies, que sont-elles après tout, sinon l'expression ou la personnification des idées que l'esprit humain, dans son mouvement, s'est faites tour à tour du bien et du mal? Et la société a beau déclarer le problème résolu, il faut qu'il se rouvre pour chacun de nous, qu'il se débatte, s'épuise, ou trouve lui-même sa solution au fond de chaque âme. Depuis les premières révoltes de la jeunesse jusqu'à la résignation plus ou moins consolée de la vieillesse, jusqu'à la mort pour mieux dire, la voix inquiète en réalité ne se tait jamais: la vie nous en distrait. Mais qu'il se fasse en nous un moment de silence, et nous l'entendons qui continue à murmurer, qui en est continuellement à l'interrogation. Chez ceux même qui sont le plus assurés dans la réponse qu'ils lui font, qui dira pour combien la fatigue et l'horreur de l'incertitude sont entrées dans leur foi?

Cette question si intimement liée à notre être, et qui est toujours dans nos sentimens avant d'être dans nos pensées, voici un nouveau livre qui entreprend de la résoudre. Qu'il y réussisse ou non, c'est un livre qui la traite au moins comme il convient au sujet. A quelques égards, l'œuvre peut rappeler Platon. Elle se compose en partie de dialogues où la pensée abstraite prend le mouvement et l'émotion de la vie, et elle est aussi un intime mélange de métaphysique et d'imagination. William Smith, qui a débuté par un volume de drames remarquables, renferme en lui un poète que la réflexion n'a pas tué. Il a le sentiment de la nature, il s'intéresse à ses semblables, il voit le côté scénique des choses, et il doit à cela un heureux privilège.

En général, les philosophes n'ont pas le don de la parole: pour poursuivre leurs idées, il est rare qu'ils ne quittent pas la terre; leur pensée est un effort où ils concentrent toutes leurs facultés; leur langage est un travail et une contorsion. On ne sait plus bien s'ils vivent dans notre monde, dans un monde égayé par des nuages, des fleurs et d'incessantes transformations. On ne s'aperçoit plus guère s'ils sont des hommes capables d'aimer, d'agir, de sympathiser. Avec eux, on voyage dans un vide gris, en compagnie d'un esprit impalpable, aussi loin de la grammaire usuelle que du mouvement ordinaire de la vie. Chez Smith au contraire, l'écrivain a toujours une grâce et une simplicité que je comparerais à l'indicible aisance du grand

seigneur. Son style est net et pourtant coloré, n'évitant pas le mot technique, mais sachant lui donner je ne sais quelle animation familière, et cette clarté, comme cette couleur, ne sont pas le résultat d'une volonté après coup,elles font partie de la substance même des idées. Smith, en effet, n'a pas seulement le talent de peindre, il peint en même temps qu'il juge. Sa pensée se dégage facilement au milieu du jeu de ses autres facultés. C'est comme la pensée qui jaillit d'elle-même pendant une conversation en plein air, à un instant de laisser-aller et non de réflexion, et qui vient toute pleine d'allusions aux images du lieu, au caractère des interlocuteurs, aux jouissances du moment. L'idée est animée par des émotions, égayée par les reflets de la nature, individualisée par ce qu'il y a de plus personnel chez l'homme, par cette vitalité qui s'appelle l'imagination, et qui n'est que l'action simultanée de tout notre être, de nos affections, de notre intelligence et de notre volonté.

Je relisais un extrait des jugemens portés par la presse sur l'ouvrage de Smith : *Thorndale ou le Conflit des opinions*. Il s'agissait d'une œuvre assez analogue à *Gravenhurst*, d'une étude profonde et délicate, où les formes du drame ne servaient qu'à mettre en lumière ce qu'il y a de plus impalpable dans les tendances qui se partagent les esprits de notre siècle. J'étais frappé du ton de tous ces jugemens. Les appréciations des juges ne s'accordaient pas. « On respire partout, disait l'un, les sentimens élevés du gentilhomme et du chrétien. — L'auteur, disait l'autre, est un esprit si délicatement équilibré, qu'il peut peser, avec une égale justesse, les opinions les plus opposées. En somme, c'est une intelligence singulièrement sceptique et impartiale. » Mais, à travers ces dissidences d'opinions, on sentait chez les divers critiques la même impression d'attrait, je dirais volontiers d'allèchement. Les uns et les autres avaient été évidemment gagnés. Ils s'accordaient à représenter le livre comme une œuvre qui demandait à être savourée à loisir, qui devait avoir été écrite lentement, écrite plutôt par intermittence et aux heures favorables, tant elle renfermait de délicieuses pensées, et tant les pensées avaient la fraîcheur et comme le duvet du premier moment !

L'attrait ou du moins un certain attrait, c'est bien là aussi

ce qui domine dans l'impression que me laisse *Gravenhurst*. J'en aime mieux la poésie que la métaphysique, j'y trouve plus de finesse dans la pensée que de profondeur ou de largeur. L'intelligence de l'auteur se dissémine sur un vaste espace et elle creuse volontiers dans les coins oubliés. Elle ne manque pas non plus d'originalité, mais c'est une originalité de détail. En nous présentant le général Mansfield, un vétéran de l'armée indienne, Smith dit avec sa délicatesse ordinaire : « J'allais ajouter que le général eût été partout un homme remarquable, mais j'aurais peur d'employer une expression inexacte. Ce qu'il y a de particulier, chez lui, c'est le caractère complet de son esprit et de son individualité. En général les hommes remarquables sont plutôt ceux qui ont fait quelque acte extraordinaire ou qui ont développé à un point insolite une de leurs facultés. »

Cela s'appliquerait assez bien à l'écrivain lui-même. Les qualités de son esprit tiennent essentiellement à tout ce qui accompagne son intelligence; c'est un homme animé à la fois de plusieurs vies, un penseur que son imagination défend de la fatigue, que la variété de ses impressions relance à chaque instant, que ses sympathies de tout genre entraînent à réfléchir sur les sujets les plus divers, et qui, dans toutes ces excursions partielles, garde toujours l'entrain d'une véritable inspiration. Si l'on aime mieux, c'est un esprit qui pense souvent et qui a beaucoup d'idées plutôt qu'un de ces esprits qui embrassent d'un seul coup tout l'horizon, ou qui, par une série obstinée d'efforts, font entrer toutes leurs connaissances et leurs forces dans chacune de leurs conclusions. — La métaphysique et la psychologie de Smith sont loin d'avoir l'étendue de la nature humaine, elles n'ont même pas l'étendue de sa propre nature. Dans ses idées, il n'a pas tenu compte de mille instincts qui se manifestent dans ses sentimens; il y a conflit entre le poète et le penseur.

Mais avant de nous préoccuper des épines, nous avons plus d'une fleur à cueillir. L'œuvre de Smith est fort décousue : elle ressemble moins à un livre qu'à une collection de notes, et je ne conseillerais à personne d'imiter l'auteur. Mais, de la part d'une nature à la fois pensive et réfléchie comme la sienne, le défaut de forme est presque une qualité, parce qu'il est une vérité de plus. Smith nous raconte qu'un soir, accoudé au petit pont d'un vil-

lage qu'il veut nommer Gravenhurst, et l'esprit encore tout rempli d'un entretien sur les horreurs de la guerre de l'Inde, il se surprit, en face d'un beau coucher de soleil, à méditer péniblement sur l'antique problème du bien et du mal. Pendant plusieurs mois, les mêmes pensées continuèrent à l'obséder et à jeter leur reflet ou leur ombre sur tout ce qui l'entourait. Les arbres, la rivière, les enfans jouant dans la prairie semblaient sans cesse faire allusion à l'objet de ses préoccupations. Le village entier de Gravenhurst était tourmenté par le problème du bien et du mal. Avec ses amis, la conversation revenait si naturellement et si souvent sur le même sujet, qu'il eut l'idée de jeter sur le papier quelques-unes de ces causeries. C'est donc par une description de Gravenhurst qu'il ouvre son livre. Il retrace les incidens et les objets qui ont été ses muets collaborateurs, puis il continue par une exposition de sa propre philosophie. Il termine par des dialogues qui ont réellement tant de laisser-aller, que, pour ma part, je les accepte volontiers comme des souvenirs d'entretiens réels.

Je regrette de ne pouvoir donner une idée du joli sentiment qui respire dans toute la partie descriptive. Il y a peu de traits saillans qui puissent se détacher, car « pour peindre ce village de Gravenhurst, nous dit l'auteur, je ne puis employer que des mots qui s'appliqueraient tout aussi bien à des centaines d'autres villages en Angleterre. Ce n'est, en effet, qu'un village tout ordinaire, tout banal; tant mieux peut-être pour moi, qui me propose de rechercher ce qu'il y a de général dans l'homme et son sort. » Voici cependant deux petites scènes d'idylle qui ne se laissent pas oublier :

« Comme je traverse la prairie, je m'appuie sur la barrière qui y donne entrée. J'aperçois un petit enfant, presque un bébé, trébuchant dans les grandes herbes. Les hauts boutons d'or ont poussé plus vite que lui et les reines-marguerites masquent à sa vue la cabane voisine où habitent ses parens. L'enfant a perdu son chemin au milieu des fleurs qu'il venait cueillir; il ne sait de quel côté tourner dans cette jungle d'herbre tendre. J'entends un cri de détresse. Un autre enfant, une petite fille qui a quelque deux ans de plus, j'imagine, accourt à son aide, le caresse et le calme, le reconduit à la cabane, qui est leur demeure à tous deux.

« Avec quelle gentillesse elle protége, et avec quel orgueil, elle qui est assez grande pour voir par-dessus les herbes! Vous devinez que la bonne, l'aimable petite créature répète une leçon apprise, qu'elle fait comme elle a vu faire à sa mère. Vous remarquez avec un sourire le sentiment déjà

complexe (sentiment de puissance mêlé d'amour) qui se révèle dans son zèle de protectrice. Vous observez comme le fil de la vie, alors même qu'il est le plus soyeux, se tisse vite de peine et de plaisir. Vous savez, en outre, que, sous le chaume de cette maison vers laquelle les deux enfans s'en vont la main dans la main, il bat un cœur de mère, source de cet amour mutuel, un cœur tendre et vrai dont vous oseriez à peine diminuer les anxiétés... »

La petite fille reparait encore plus loin:

« Certains maux, dites-vous, ne poussent pas à l'action, ne mettent en jeu aucune énergie. Ce sont des maux qu'il faut simplement endurer, soit ; les endurer, c'est en triompher, c'est en tirer une force et une fierté...

« Je retourne à la prairie où j'ai vu les deux enfants au milieu des fleurs. L'enfance me fournira mon exemple. Cette fois je rencontre la sœur ainée toute seule. Elle ne me voyait pas ; je pus l'observer à son insu. Une touffe luxuriante d'orties poussait à côté de la haie ; je la vis avancer lentement, résolûment sa petite main et toucher une des feuilles. Elle voulait essayer si elle pourrait supporter la douleur, la grave petite Spartiate ! Je lui demandai si elle savait que l'ortie fût piquante. Oh ! oui, elle le savait ; mais, ajouta-t-elle en rougissant moitié de souffrance, moitié de se voir observée, maman dit que si nous ne savons pas supporter la douleur, nous ne serons jamais bons à rien. Je voulais essayer ; cela ne fait pas tant de mal. — Ah ! petite Annette Foster, il n'y avait pas besoin d'aller chercher l'ortie, mais tu as bien supporté la cuisson, et je ne doute pas que tu ne supportes bien de plus grandes épreuves. »

Nous avons déjà fait connaissance avec le général Mansfield. Sa nièce Ada, qu'une infirmité a rendue plus réfléchie sans lui enlever la grâce de la femme, joue, comme lui, un rôle important dans les dialogues. L'auteur se souvient ici d'avoir été poète dramatique. Quelques touches lui suffisent pour faire vivre sous nos yeux ces deux figures principales. L'histoire des jeunes amours du général est d'un pathétique doux et simple. Officier sans fortune, au moment de s'embarquer pour l'Inde, il était allé dire adieu à une jeune fille qu'il aimait sans s'être déclaré, et en partie pour cacher son trouble sous les formes d'une vieille galanterie chevaleresque, il lui avait baisé la main en mettant un genou à terre. Le respect de la jeune fille pour sa main baisée, la tranquillité avec laquelle elle réserve son cœur, en se disant qu'il sera pour *lui* s'il le demande, le retour de Mansfield qu'il n'a pas oublié et qui le demande, son bonheur enfin et la mort de la seule femme qu'il

ait aimée, après trois ans à peine de mariage, tout cet épisode forme un arrière-plan qui jette un intérêt particulier sur les opinions du général. Car c'est ce même homme qui a aimé et qui a connu les horreurs de la guerre, qui a possédé et qui a perdu la seule joie infinie de la terre, c'est cet homme capable d'affection et de désespoir qui parle ainsi de la vie :

« Pour moi, si j'avais quelque talent d'expression, si j'étais capable de prononcer ou d'écrire une parole qui pût remuer ou convaincre une douzaine d'hommes en Angleterre, je prendrais pour texte ce fait merveilleux de l'existence humaine. Je voudrais dire mon mot pour faire aimer, admirer ce grand don de la vie. Je voudrais montrer comment, à lui seul, il renferme d'innombrables trésors, — des trésors, entendons-nous, qu'il s'agit en général de gagner, de conquérir par l'énergie et de défendre par la fermeté.

« J'ai bien peu à offrir à l'inertie ou à la pusillanimité. Le progrès ! les beaux jours à venir ! Soit ! Croyez dévotement au progrès : c'est une généreuse et noble foi ; mais elle ne signifie rien, excepté chez l'esprit noble et généreux. Le progrès ! oui certes, autant que possible ; mais si, dans le monde *tel qu'il est,* vous ne trouvez rien qui soit digne de votre amour et de votre admiration, vous auriez beau vivre des milliers d'années, vous ne retireriez aucun bénéfice du progrès de l'espèce. Si cette vie de tous les jours, avec ses affections et son mouvement de pensées, avec ses joyeuses surprises et ses tendres chagrins, si ces choses vulgaires n'ont pas gagné votre respect, je ne sais, pour ma part, quelle utopie pourrait valoir un fétu.. Ces banalités-là dureront, je l'imagine, aussi longtemps que les autres banalités qui s'appellent la terre, le soleil, les étoiles. Si, je le répète, vous ne trouvez rien de divin dans l'amour de la femme et de l'enfant, dans l'amitié, dans les volontés énergiques tendant au bien général, d'où attendez-vous donc votre progrès ? de quels élémens espérez-vous le voir sortir ? »

La philosophie de l'auteur s'indique assez complètement dans ces paroles, et elle s'y montre par son meilleur côté. On sent là qu'il n'est pas seulement un raisonneur optimiste, et qu'il a réellement en lui toutes les dispositions aimantes et sympathiques qui sont la seule source véritable du contentement ; mais c'est de ses argumens qu'il agit. Smith n'a pas la prétention d'innover. Il n'a aucun paradoxe à énoncer pour surprendre ou amuser le lecteur. « Ses vues, nous dit-il, sont simplement celles qui doivent se produire à une époque scientifique, comme la nôtre. L'optimisme qui viendrait bravement déclarer que nous sommes ici dans le meilleur de tous les mondes possibles n'appartient pas à

un siècle qui comprend les limites de ses connaissances. Pour parler du meilleur des mondes, il faudrait être capable de comparer entre eux une multitude de mondes. Ce que nous nous disons, nous hommes de ce temps, c'est que le seul monde dont nous sachions quelque chose est un, qu'il forme un grand tout, un système compacte où le simple est le principe du complexe, où l'infime est la base de l'élevé, et qu'il est vain de chercher querelle à telle ou telle des parties, à moins de pouvoir s'attaquer au tout, ou à moins de pouvoir détacher ce détail qui soulève nos critiques de toutes les grandes lois qui constituent l'ensemble. »

La folle idée m'est souvent venue que, si j'étais Jupiter, je punirais les hommes de leurs murmures en leur accordant le pouvoir magique de refaire à leur gré l'univers. Je voudrais que leurs souhaits s'accomplissent à l'instant, que tous leurs rêves d'âge d'or, de perfection, de beau idéal, devinssent une réalité. Seulement j'y mettrais une condition, qui n'est pas peu de chose, il est vrai; mais je serais Jupiter, et les miracles ne me coûteraient rien. J'ordonnerais que, malgré toutes les incongruités et les impossibilités de leurs désirs, le monde restât obstinément debout, et je les condamnerais à supporter, sans pouvoir mourir, la vie qu'ils se seraient faite, — pas trop longtemps pourtant, ce serait trop cruel, mais assez longtemps pour qu'ils pussent faire l'expérience de leur sagesse.

L'auteur de *Gravenhurst* est moins sévère. Il se contente de justifier la création, en nous mettant au défi de supprimer un seul des élémens que nous dénonçons comme un mal sans faire écrouler tout ce que nous aimons comme un bien, tout ce que nous tenons le plus à conserver. Par rapport à l'individu, la souffrance et le mal ne sont que trop réels. Smith ne songe ni à nier ni à atténuer cette vérité; mais il cherche à prouver que la douleur est simplement l'accident, et que le mal, sous toutes ses formes, remplit lui-même un ministère bienfaisant, qu'il n'est, en tout cas, qu'une suite et un corollaire nécessaire d'un plan général combiné tout entier pour le bien de l'ensemble, pour la *joie* des créatures. Si ce monde de la nature et de l'homme n'est pas le plus heureux de tous les mondes possibles, au moins est-ce un monde où le *bonheur* est la grande fin et le grand résultat, le produit net des lois qui régissent tous les faits de détail.

C'est à peu près la thèse que soutenait Malebranche. Ne pourrait-on pas lui reprocher d'amoindrir le Créateur pour le disculper ? N'est-ce pas se faire une idée bien finie de l'être infini que de le traiter et de l'excuser comme un homme qui a établi dans sa famille les meilleurs règlemens, et qui n'est pas cause si, en s'occupant du général, il n'a pas pu pourvoir à tous les cas particuliers ? Je laisse à d'autres le soin de décider. Du reste, le mérite de Smith est bien moins dans ses axiomes que dans les développemens dont il les appuie. Avec une grande richesse de fines observations et d'exemples parlans que le poète chez lui fournit à l'observateur, il nous fait suivre, à travers les faits, l'entrelacement de la joie et de la douleur, les utilités et les bienfaits secrets de la maladie, les racines par lesquelles le bien plonge dans le mal et y puise sa nourriture. Il nous montre comment la souffrance est l'aiguillon de notre activité, la mère de notre développement, comment elle est le travail pénible d'enfantement d'où sortent toutes les énergies et les facultés qui sont notre gloire, et qui, une fois nées, trouvent en elles-mêmes d'incessantes jouissances, car ce qu'il nous faut, c'est de la vie, toujours plus de vie, et une vie plus pleine. Il nous montre comment la douleur encore est la principale source de la sympathie qui nous unit les uns aux autres, qui constitue la base de la société humaine, le lien de la famille, le principe de nos plus douces affections.

« Sans doute nous prenons part aux plaisirs non moins qu'aux peines de nos semblables ; mais le bonheur même que nous partageons implique toujours plus ou moins la joie d'échapper à quelque danger. A parler en général, cette forme de sentiment n'appartient qu'à une phase avancée d'éducation et de développement. Aux premiers âges des sociétés, la sympathie qui répond à la douleur, aux blessures, à la mort, exerce une bien plus grande influence ; l'élan qui, en face de l'individu attaqué ou abattu, enrôle de son côté les passions de vingt hommes, voilà le grossier commencement de la justice criminelle et de la réprobation morale.

« La mort même, le plus inévitable des maux, entre, pour la plus large part, dans tout ce qui donne du prix à la vie. C'est le printemps ; les mêmes ormes dont j'écoutais tomber les feuilles séchées il y a quelques mois étoilent maintenant le ciel bleu de leurs bourgeons dorés... Les saules jettent à travers leurs branches une chaîne de pâle verdure, chaîne si légère, qu'elle ne parvient pas à arrêter la plus jeune brise qui joue dans cette brillante matinée de mai.

« Moi pourtant, elle m'arrête, elle retient mes pas et mon regard. Je resterais volontiers prisonnier sous mes deux peupliers qui attendent ma visite. Ils s'éveillent de leur rêve d'hiver, et je remarque qu'ils commencent l'été avec le même éclat, la même teinte de flamme qu'ils avaient prise pour mourir en automne. Et avec la feuille vient l'oiseau, qui se hâte, au milieu des chansons d'amour, de construire son nid. D'abord ce sont des notes courtes et faibles qui tombent de branche en branche. Elles me rappellent ces baisers que les enfans se soufflent l'un à l'autre ; puis vient le tapage de la joie et des gazouillemens. Est-il besoin de vous rappeler que ce renouvellement perpétuel du printemps, de la jeunesse, de l'amour, de l'enfance et de la maternité a pour condition nécessaire la sombre mort ? L'inévitable est aussi l'indispensable. Comme notre vie serait amoindrie, si nous vivions sans fin ! Comme la condition de l'homme serait stagnante ! »

Sur les bienfaits de la souffrance, j'aime surtout cette remarque de Mansfield, que nous noircissons sans cesse les épreuves de la vie en les jugeant seulement d'après l'aspect terrible qu'elles présentent à l'œil d'un spectateur, et en ne tenant pas compte du surcroît d'énergie qu'elles éveillent chez le lutteur qui se débat contre elles. Ailleurs déjà Smith avait exprimé la même pensée par une ravissante image, celle des oiseaux de mer qui volent dans la tempête, *moitié ailes, moitié rafale*, comme nous sommes nous-mêmes, nous tous qui avons un vol quelconque. Notre force est moitié à nous, moitié à la nature.

Mais le mal moral, le meurtre prémédité et accompli par malice ?... Depuis longtemps déjà, Goethe avait répondu que sans l'ombre il n'y aurait pas de lumière. « C'est une vérité claire comme un théorème d'Euclide, que le bien moral et le mal moral prennent en même temps naissance. Vous dites que les mobiles, les énergies de l'homme devraient être uniformément gouvernés par la conscience et la raison. Eh ! comment donc l'homme pourrait-il avoir une conscience et une raison, s'il n'était pas sujet à être emporté par des passions malfaisantes ? La conscience ne consiste pas à fonctionner machinalement, suivant une certaine loi ; elle consiste à *vouloir* vivre d'après une certaine loi, à s'imposer soi-même, ou à accepter une bonne règle. Supposons une race d'êtres qui, par instinct ou par suite de passions admirablement équilibrées, auraient toujours agi de la manière la plus bienfaisante pour l'ensemble, il n'y aurait plus eu de place chez eux pour une force morale quelconque. Il y aurait eu des actes que vous pou-

vez considérer, si cela vous plaît, comme un code parfait de moralité en action. Toujours est-il que ces actes n'auraient pas été déterminés par des sentimens de responsabilité, de devoir, de mérite. La morale eût été aussi étrangère à ces machines vivantes qu'elle est étrangère aux castors et aux fourmis. »

Mais les fureurs effrénées et les monstrueuses folies de l'homme barbare ?... Toutes ces fureurs, ces folies sont simplement l'explosion des instincts qui ignorent leurs limites, et ne peuvent les apprendre que par les représailles qu'ils provoquent. En elles-mêmes, les passions que nous nommons mauvaises sont des organes indispensables à la vie. Depuis la faim, l'épouvante et l'aveugle égoïsme, qui ont déterminé les premières agrégations, depuis la cruauté, l'orgueil, le fouet du maître, qui ont contraint l'indolence, encore incapable d'agir par prévoyance, à commencer la longue odyssée de l'industrie, il n'est pas une des forces les plus accusées de notre nature qui ne soit entrée et qui n'entre encore, comme un facteur, dans nos vertus et nos meilleures œuvres. La colère et la vengeance sont les germes de la justice sociale et de l'indignation ; l'orgueil est l'aliment du respect de soi-même. L'amour même procède de la haine, comme l'union est la fille de la discorde. Patriotisme, esprit de caste, esprit de famille, toutes les alliances qui ont rapproché les hommes ont été en même temps des pactes d'agression ou d'opposition.

Enfin comment concilier l'origine du mal avec un Dieu bon ? — Regardons en face cet épouvantail, réplique toujours Smith, et il se réduit à rien. « Un chien ou un idiot nous blesse, il n'y a là qu'un accident, un mal naturel. Si l'action malfaisante devient chez l'homme un mal moral, c'est parce qu'elle est le propos délibéré d'une créature qui se préoccupe ou qui peut se préoccuper des intérêts de la société et des jugemens présumés de Dieu.

Ajoutez à la passion de l'animal une raison capable d'appréciations morales, vous avez l'origine du crime et du vice. On voit par là l'impossibilité de les attribuer à un agent diabolique. De quelle manière sont-ils entrés dans le monde ? Ils y sont entrés par le développement de l'intelligence humaine, par l'apparition chez l'homme d'un principe plus élevé. » S'en épouvanter comme d'un désordre qui fait tache à l'œuvre divine, c'est s'indigner que Dieu ait couronné son œuvre par la plus sublime de ses créations ;

c'est lui reprocher d'avoir fait de nous des êtres moraux, capables de connaissance, de volonté et de grandeur.

Ainsi, conclut Smith, la création entière, nature et humanité, se présente à nous comme une grande pensée harmonieuse et toujours ascendante. Dans les étages inférieurs de l'univers, tout gravite vers l'homme, vers l'intelligence progressive de l'homme. Toute la nature qui ne pense pas a pour but ou pour couronnement l'être pensant, chez qui elle éveille la connaissance et le plaisir, chez qui elle devient vérité et beauté, et cet être lui-même est le début d'une évolution où l'erreur mène au vrai, le vice à la vertu, l'emportement effréné à l'empire sur soi-même.

A partir de ses passions et de ses appétits les plus élémentaires, qui tous ont un rôle marqué et en apparence indispensable pour élaborer les progrès futurs, nous voyons l'homme s'élever régulièrement à des émotions plus nobles, à des vérités de plus en plus hautes. Du point culminant où il parvient à la fin, ce n'est peut-être pas sans quelque chagrin et quelque mépris qu'il reporte ses regards sur les élémens inférieurs de sa nature. Cela n'est pas sage, s'il ne reconnaît, en même temps, les énormes obligations qu'il a envers eux, s'il ne sent qu'ils sont la base même de l'édifice intellectuel par lui construit. Les élémens supérieurs peuvent prédominer, ils peuvent même, une fois développés, se faire à eux-mêmes un point d'appui indépendant. Pour autant, ils n'auraient jamais pu se développer sans l'assistance des élémens inférieurs. Le tout est un. »

Ici la philosophie touche de bien près à la théologie, et, en vérité, la religion tient tant de place dans le livre de Smith que l'on se demande si, sciemment ou à son insu, sa pensée principale n'a pas été de combattre ou d'émettre certaines idées religieuses. A l'égard de la foi, il ne montre pas seulement un esprit indépendant et hardi ; il m'apparaît aussi comme une intelligence qui traverse une phase particulière, qui est en train de s'éloigner des croyances chrétiennes. Lorsqu'au lieu d'en être encore à chercher et à découvrir ce que la raison peut objecter à la foi, on a déjà terminé cette besogne, et que les objections ont perdu l'attrait de la nouveauté, on ne doute peut-être pas moins, mais on est moins satisfait de son doute. On l'a en soi, il est ce qui règne dans l'esprit, et, par conséquent, ce qui ne peut manquer,

comme tous les pouvoirs régnans, de provoquer l'opposition. En fait d'idées aussi, posséder, c'est apprendre par expérience les inconvéniens et les insuffisances de ce que l'on possède. Toujours est-il que, pour nous, cette attitude de l'auteur à l'égard de la religion n'est pas ce qu'il y a de moins curieux dans son livre. Je ne voudrais pas grandir Smith en le présentant comme un type du siècle, comme une expression des formes nouvelles que prend de nos jours, en Angleterre, l'éternelle révolte de la raison contre la foi. Pourtant il est certain que l'auteur de *Gravenhurst* se ressent largement de certains courans de pensées qui circulent autour de lui. Dans un autre sens, la nature des convictions religieuses qu'il avait sous les yeux n'a pas moins marqué *en creux* sur ses idées.

Notre siècle est loin de l'époque de Voltaire, et l'Angleterre protestante n'est pas moins éloignée de la France catholique. Avec Smith, il ne s'agit plus d'une polémique décidée contre l'influence sacerdotale : elle ne signifierait rien sur le sol anglais. Il ne s'agit pas davantage de cette incrédulité du XVIIIe siècle qui tournait directement à l'irréligion et volontiers à l'immoralité : cette philosophie-là a fait son temps, et ce qui en reste n'est qu'une vieillerie attardée.

« Depuis mon retour en Angleterre, — fait dire l'auteur au général Mansfield, — rien ne m'a plus frappé que le sérieux et la ferveur qui s'étaient introduits, de part et d'autre, dans les polémiques religieuses. Mais ce qui m'a paru tout à fait digne d'attention, c'est le mouvement qui tendait à rapprocher une partie de l'église chrétienne, — celle qui y représente la critique et la philosophie, — et le camp opposé des penseurs qui ne s'en rapportent qu'à la raison. Il m'a semblé qu'il existait un petit noyau de chrétiens qui étaient presque résignés à abandonner le principe de la révélation, à la seule condition d'être assurés que certaines vérités importantes de la religion seraient généralement acceptées comme reposant sur la raison humaine. D'un autre côté, il s'est produit, parmi nous, un nouveau scepticisme, scepticisme grave et pieux, qui sent sa responsabilité envers Dieu et envers l'homme, et qui se demande avec anxiété comment il prendrait soin de la société, si elle se trouvait jetée entre ses bras. Je n'ai pu m'empêcher d'observer combien nos incrédules modernes tenaient du croyant, combien nos croyans tenaient de l'incrédule. »

Sur une objection de sa nièce Ada, qui remarque, très justement, que la foi aussi s'est renouvelée chez le chrétien moderne, le général reprend :

« Cela peut être, mais ce que j'ai aperçu, c'est moins un nouvel esprit de foi qu'un nouvel esprit de critique, et un esprit de critique dont la tendance était hostile à ce que l'on peut nommer, pour plus de brièveté, le principe de la révélation. »

Pour sa part, ce que Smith attaque plus particulièrement, c'est la morale et la psychologie du christianisme, ce sont les deux bases précisément sur lesquelles repose le christianisme protestant : l'idée du péché d'abord, c'est-à-dire d'un vice qui a son siège dans notre propre manière d'être, et, en second lieu, l'idée des châtimens et de la réprobation auxquels cette seule souillure nous expose au delà de la tombe.

Il est assez vain de décider ce qui serait arrivé si Annibal ne s'était pas arrêté à Capoue, et cependant je ne puis m'empêcher de croire que Smith, s'il eût vécu en France, n'aurait jamais écrit *Gravenhurst*. En présence du catholicisme, qui, sauf la part faite à l'imagination, est, avant tout, une règle de moralité terrestre, un système de direction pour amener les hommes à bien vivre, il est probable qu'une intelligence, active comme celle du penseur anglais, se serait tournée surtout du côté des inconvéniens de l'utilitarisme. Mais, en présence du protestantisme, c'est contre le spiritualisme protestant qu'elle s'est exercée, contre la tendance qui est l'âme de tout spiritualisme, celle qui regarde au mobile intérieur plutôt qu'aux actes, qui fait résider le mal dans l'état de la volonté, dans la nature du sentiment d'où résulte la détermination, et qui a pour idéal, non plus exclusivement d'amener l'homme à pratiquer les actions les plus bienfaisantes par leurs conséquences, mais de transformer les mobiles qui règnent au cœur de son être.

Comment Smith a-t-il résolu le problème du mal ? De la façon la plus héroïque : en le supprimant totalement. Il ne se borne pas à affirmer que, dans notre monde actuel, le mal est le seul échelon par où l'on monte au bien, — ce que nul ne songe à contester. Il ne se borne même pas à présenter absolument le mal comme une simple phase de croissance, comme le commencement normal et tout à fait indispensable du bien, — ce qui est, en tout cas, fort difficile à réfuter. Il va jusqu'à nier le mal, jusqu'à éliminer ce qui fait des passions funestes un défaut moral,

un vice propre à l'homme, et entraînant pour lui une culpabilité, ou une infirmité qui est sa honte à lui.

« Pourquoi l'homme, écrit Smith, est-il sujet à l'erreur et à la passion ? La nature même de la connaissance ou de ce que l'on appelle la raison humaine est une réponse suffisante. La grande faculté qui le distingue est la puissance qu'il a de transmuter ses expériences partielles en des vérités générales qui deviennent une norme pour ses actes et un objet de contemplation pour son esprit...

« L'homme fait du tort à lui-même et à ses semblables par son ignorance et sa passion. Avec le temps, les mauvais résultats de sa conduite lui enseignent la tempérance, lui enseignent l'équité. Le propre de ces vertus est d'être des leçons qui ne s'apprennent que par l'expérience du bien et du mal, et qui s'apprennent toujours peu à peu. Que l'on se retourne comme on voudra, on ne saurait échapper à cette nécessité. La connaissance de soi-même et de la vie suppose que l'on a vécu d'abord sans cette connaissance. C'est dire qu'il faut avoir vécu au gré des passions spontanées et des impressions irréfléchies avant d'en venir à se gouverner par la réflexion et par une connaissance systématique de ce qui constitue le bonheur individuel et social. La vie supérieure a besoin de croître. Le savoir scientifique ne peut avoir pour point de départ que des suppositions et des tâtonnemens. »

Prenons-y garde, ce n'est point par un entraînement accidentel de parole que Smith compare la morale à une science, qu'il la réduit à une sorte d'art que l'intelligence, en acquérant la connaissance des conséquences, arrive à concevoir pour nous assurer le bonheur. Il n'y a pas jusqu'au nom sous lequel il aime à désigner la Divinité qui ne révèle son idée dominante. Il l'envisage constamment comme la *raison suprême*, je pourrais ajouter, comme la raison infinie au service de la philanthropie infinie. A propos de la vie future, il répète qu'à ses yeux le châtiment ne saurait être qu'un moyen utile de répression, un moyen destiné, en tout cas, à produire un résultat avantageux, et que si Dieu, comme on l'a prétendu, punissait le péché uniquement à titre de péché, uniquement par suite d'une hostilité et d'une répulsion que la sainteté divine éprouverait pour le mal moral, il serait incapable, pour sa part, de concilier ce fait avec l'idée que Dieu ait pu être le créateur de notre monde.

Contre ceux enfin qui croient à l'existence d'un sens moral spécial, il soutient que cette prétendue faculté de conscience est purement le jugement que nous portons sur notre conduite en la jugeant d'après des règles qui ont grandi chez l'homme avec le déve-

loppement de sa raison et de ses *affections*. Ce dernier mot vient là assez étrangement sans que l'auteur s'aperçoive qu'il appartient à un autre ordre d'idées. Smith, ailleurs, traduit beaucoup mieux sa pensée en disant que le sens moral n'est que la *raison jugeant* pour le bien de l'ensemble. Il n'y a pas à s'y tromper : c'est là, de toutes pièces, le vieil utilitarisme de Bentham et de Paley ; c'est le vieil intellectualisme du XVIIIe siècle, la foi à la raison, et tout le système de Smith n'a pas d'autre clé de voûte. S'il se débarrasse de la difficulté qui a tant tourmenté la conscience humaine et qui l'a forcée à recourir à l'idée d'une chute ou d'un principe diabolique, il y réussit seulement au moyen de cette psychologie et de cette métaphysique. Son opinion décidée, celle qu'il entend nous donner comme le résumé de ce qu'il a vu en étudiant la vie, c'est que le bonheur général des créatures est le grand but de la création, et que, par conséquent, la morale humaine n'a pas d'autre norme et d'autre fin que l'avantage de la communauté humaine.

Le mal est simplement le malfaisant, ce qui porte des fruits de souffrance. Le bien est simplement le bienfaisant, ce qui augmente sur la terre la somme du bonheur. La valeur de l'acte dépend exclusivement des effets qu'il entraîne hors de nous, elle ne dépend nullement des sentimens d'où provient la volonté. En réalité donc, il n'existe que des œuvres dangereuses et des œuvres avantageuses. Ce qu'on appelle le vice, ou, autrement dit, le fait d'être sujet à commettre des actions d'où sortent des souffrances, signifie simplement que l'homme n'a pas eu le temps d'apprendre les conséquences des actes. Ce qu'on appelle la vertu, ou, autrement dit, la volonté et le fait d'accomplir les œuvres bienfaisantes, résulte purement de ce que l'intelligence a acquis la science des conséquences.

La thèse de l'auteur est ainsi prouvée et parfaitement prouvée. Oui, mais elle l'est seulement à la condition que bien véritablement le mal ne vienne que d'une ignorance, que la vertu et la générosité, comme dit Smith, résultent purement d'une connaissance, c'est-à-dire à la condition qu'il n'y ait rien de bon et de mauvais dans l'homme que la connaissance et l'ignorance, à la condition que toutes nos décisions ne soient déterminées que par notre savoir ou notre défaut de savoir, à la condition enfin que l'intelligence soit

le seul principe de nos volontés, de nos progrès, de nos transformations.

Tout cela n'est-il pas un peu sec, et la grâce des sentimens qui enveloppent la pensée suffit-elle toujours à déguiser ce qu'elle a de glacial? Si ce point de vue utilitaire ne fausse pas positivement les jugemens partiels de Smith, il leur donne souvent, il donne du moins à ses vues sur le rôle social des religions ou des superstitions un certain air de complaisante satisfaction qui ressemble à un faux sourire. Il me semble que, si je pouvais me mêler aux entretiens de l'auteur, j'aurais plus d'une chose à lui opposer. Pourquoi après tout ne le ferais-je pas? ou plutôt pourquoi n'userais-je pas de la même liberté que s'accorde Smith, en me tenant moi-même dans l'ombre et en introduisant un nouveau masque pour lui répondre?

Butler. — « Vous avez raison : notre monde est une unité dont toutes les parties sont rendues nécessaires l'une par l'autre, et je l'admets volontiers. Vous avez parfaitement montré que, dans ce monde tel qu'il est, la douleur est le stimulant nécessaire de l'activité, que le mal est la condition de la liberté qui nous rend capables du bien. Oui, tout cela est vrai dans l'économie actuelle de l'univers ; mais cela ne répond point à la véritable question, à la véritable plainte du cœur humain, car c'est à cette économie même qu'il s'attaque. Ce qu'il demande, c'est la raison d'un monde tel que le nôtre. A quoi bon cette création ? A quoi bon cette terre où l'humanité nous apparaît comme un pâle troupeau chassé par la douleur, forcé de payer chaque sourire d'une larme, chaque progrès d'une souillure ? Mon chat, quand il est bien repu, s'endort près du feu, il ne désire rien de plus. Pourquoi ne suis-je pas comme lui ?

« Que cette inquiétude soit nécessaire pour nous forcer à avancer, cela n'est point encore une réponse. Quand je suis arrivé à connaître un peu la vie, la tombe s'ouvre pour m'engloutir. Quand le monde aura atteint toute la perfection dont il est capable, la fin du monde viendra. La terre, comme une fleur sèche, tombera pour jeter sa semence dans l'infini. Ce sont là des mystères qu'il faut accepter, soit ! Parlez-moi de mes impuissances et dites-moi que je dois être humble. Dites-moi que la révolte est mauvaise, qu'il est plus noble d'exercer les forces que j'ai pour comprendre, aimer, admirer. Ma raison aura beau objecter, elle ne pourra pas nier. J'ai en moi une voix qui me tient le même langage ; mais vouloir me prouver que je dois être entièrement satisfait par ce que je puis savoir de cet univers, cela ne sert qu'à provoquer en moi des exigences qui s'obstinent à réclamer ; cela réussit seulement à me faire sentir comment en réalité je ne suis pas satisfait. »

Sandford. — « Oh ! sans doute, c'est l'auteur d'*Aurora Leigh* qui l'a dit :

. . . . Pensez-y bien,
Le pauvre mastodonte, au moment de descendre
A l'état de fossile, eût peu gagné d'apprendre
Qu'en sa place un beau jour l'éléphant florirait.
Il n'était pas lui-même éléphant; il était
Un simple mastodonte. . . .

« Je pense comme elle. Pour consoler notre génération actuelle, si elle avait besoin de consolation, je ne songerais pas à lui parler du bonheur qu'atteindra probablement quelque génération future. L'idée que chaque époque ne travaille pas seulement pour elle-même agrandit sans doute la vie présente du penseur. Mais chaque époque est complète en soi : elle renferme sa propre harmonie et son propre contentement. Le progrès n'est pas le passage du mauvais au bon, mais d'un certain genre de bien à un plus grand bien. »

MANSFIELD. — « Si le bonheur se mesurait uniquement au contentement de soi-même, nous serions certainement forcés de tenir le sauvage pour beaucoup plus heureux que nous, car il est la créature la plus vaniteuse qui soit au monde... Par une disposition bienveillante de la nature, l'ignorance a toujours pour compensation la plus triomphante des vanités. Voyez l'histoire des religions : c'est justement aux époques où l'homme avait le moins sujet de s'enorgueillir, c'est seulement alors que les divinités nous sont représentées comme jalouses de l'humanité. »

BUTLER. — « Ce n'est pas au point de vue du bonheur que je parlais. Aussi bien je ne crois guère aux Manfred qui se drapent dans leur désespoir philosophique. En réalité, l'énigme de notre destinée ne les empêche pas de rire et de dormir, et si leur tristesse est vraie, c'est qu'ils ont quelque autre maladie qui épanche de ce côté ses humeurs malsaines. Sous le rapport des jouissances, je veux bien encore que notre ignorance nous donne plus de bénéfice que de perte. Chercher sans trouver, c'est ce qui nous vaut la joie d'être sans cesse occupés à chercher. D'ailleurs c'est à cela que nous devons ces pensées profondes et troublées qui sont le ravissement du poète, ces arcs-en-ciel faits de larmes et de soleil, comme vous disiez si bien. Mais ce qui m'étonne précisément, c'est que vous ne portiez la cause que devant notre appétit de bonheur. J'ai en moi, j'ai droit d'avoir d'autres besoins, et il me semble que vous traitez bien légèrement la plus noble des tristesses de notre être.

« Quoi! voilà l'homme qui aspire avec angoisse à connaître sa destinée future, et qui, en dépit de sa volonté, ne peut s'arrêter dans l'indifférence ! S'il l'essaie, les troubles, les vides, les terreurs de son être l'obligent à recommencer. Voilà l'homme qui s'efforce de plonger son regard dans ce monde de la tombe où il a vu descendre les siens, où il descendra lui-même. Le caractère le plus brave n'est pas sûr d'être toujours à l'abri de la peur ; l'intelligence la plus solide, celle qui se suffit le mieux, qui a le plus de force pour braver l'incertitude, et qui se vante le plus haut de ne jamais céder à d'indignes faiblesses, ne peut pas répondre que le lendemain, que pendant la maladie, à la veille de la mort, elle ne sera pas vaincue. Sa bravoure même, qui sait jusqu'à

quel point elle est réelle? En tout cas, laissez faire le temps; qu'elle se blase sur l'orgueil de se montrer ou de se croire forte, que l'horizon terrestre se rétrécisse, et vous verrez! le monde est plein de ces exemples; vous la verrez peut-être fermer les yeux et embrasser la croyance qui se trouvera le plus près d'elle,... oui, sans choix aucun, peu importe laquelle. Elle ne regardera pas même autour d'elle pour chercher la meilleure des croyances connues, elle prendra celle qui est là, celle qui lui est déjà connue... Son besoin n'est pas de croire à ceci plutôt qu'à cela, c'est de croire!

« Ainsi est l'homme: depuis le commencement du monde, il a fallu qu'il crût, il le faudra encore longtemps. Et vous voulez que je sourie en apprenant que cette soif éternellement condamnée à s'assouvir de mensonges, que cette prédestination à d'éternelles superstitions était nécessaire pour procurer à l'homme l'avantage et la jouissance d'être une intelligence toujours en mouvement! Vous me dites complaisamment que cette ignorance éternellement condamnée à se persuader qu'elle a trouvé ce qu'elle ne doit jamais trouver était, après tout, la meilleure combinaison possible, et que je dois la tenir pour telle, parce que le doute et la foi avaient chacun son rôle à jouer dans notre développement, parce qu'il fallait d'un côté que beaucoup prissent l'impénétrable nuit pour une glorieuse lumière, afin que chaque époque eût une croyance capable de lui servir de règle, et, de l'autre côté, que nulle foi ne pût satisfaire entièrement l'esprit humain, afin qu'il y eût toujours des douteurs pour le forcer à imaginer de meilleures superstitions.

« Eh! tout cela peut être très vrai, et, je l'avouerai sans peine, je ne conçois pas plus que vous comment l'homme eût pu avoir l'honneur de faire des progrès, s'il eût été capable de découvrir tout de suite la vérité absolue. Mais cela ne m'empêche pas de trouver bien creuses et même bien factices toutes ces considérations humanitaires et utilitaires dont, moi aussi, je cherche par momens à me payer. Je n'admettrai pas, je ne le puis pas sans avilir l'homme, qu'il y ait là de quoi contenter toutes les exigences de notre être. Vraiment j'ai peur que notre philosophie, quand elle veut trop s'élever pour voir de haut, ne réussisse qu'à nous faire perdre le sentiment de nous-mêmes, à nous empêcher de voir et de sentir ce que nous sommes et ce que nous pensons réellement. Si notre raison est susceptible d'embrasser, à la fois, le présent et le passé, d'être ici et là-bas, cette omniprésence est pour elle une telle fatigue qu'en voulant trop longtemps s'enfler de la sorte elle risque à tout moment d'éclater. La bête se cabre, et elle nous jette à terre pendant que notre esprit se promène dans l'éternel et l'universel. »

ADA. — « Après toutes nos généralisations, la vie est triste pour beaucoup d'entre nous. Il y a de glorieuses choses sur la terre et dans le ciel; mais que dit notre grande femme poète :

Pour cacher tout cela, c'est assez de deux larmes (1)? »

(1) C'est mistress Browning que veut désigner Ada.

Cependant ce n'est pas sur le terrain de la théologie que je voudrais porter le débat. Je ne trouve nullement extraordinaire que Smith n'en appelle pas à la vie future pour expliquer notre destinée terrestre, bien au contraire. Quoi qu'on ait voulu dire, c'est un rêve enfantin et souvent peu sincère, une prétention avec arrière-pensée que de nous représenter la philosophie et la foi comme deux séries d'idées qui se complètent sans s'entraver l'une l'autre. La philosophie, pour rester philosophie, doit commencer par être incrédule. Elle raisonne, elle cherche ce que peut nous révéler la raison, qui est purement la faculté de comprendre les choses visibles et de les rattacher l'une à l'autre. Il lui est donc impossible de s'aventurer dans le monde invisible de la foi. C'est sur la terre et rien que sur la terre, c'est dans les seules conséquences sensibles des faits sensibles qu'il s'agit, pour elle, d'en trouver, s'il se peut, les lois et les destinations.

Smith, à mon sens, fait bien plus que de ne pas sortir de l'expérience, il a le tort de se mettre en contradiction avec elle. Ce que je lui reproche, c'est sa psychologie et sa morale, c'est une conception de l'homme qui ne cadre pas avec la nature humaine, telle qu'elle se montre sur la terre, qui lui conteste des organes et des forces sans lesquels je ne puis plus comprendre les trois quarts de notre passé terrestre, qui surtout me paraît, pour la terre même, pour notre progrès et notre prospérité dans ce monde, de gros désastreuses conséquences.

Et vraiment je m'étonne que Smith n'ait pas été frappé des contradictions que renferme son système. Si l'instinct du bonheur est tout chez l'homme, que signifie de justifier la douleur et de chercher à nous en consoler en faisant valoir l'accroissement de facultés qu'elle nous assure ? La consolation est excellente. Pour ma part, je n'en connais pas d'autre qui puisse nous guérir de notre révolte et de nos aigreurs. Mais, pour l'accepter, il faut que déjà nous soyons arrivés à préférer notre amélioration et notre dignité morale à notre plaisir. Il faut que l'instinct du bonheur ait été détrôné en nous par cette autre tendance qui a été appelée le sens moral dont Smith conteste l'existence.

Que signifie encore cette théorie qui nous présente la morale comme une simple règle d'intérêt général adoptée par l'individu,

et qui croit nous rendre compte du vice et de la vertu en les attribuant purement à l'ignorance et au savoir? Avec un peu de complaisance, j'admets que mon intelligence pourra m'enseigner à reconnaître la règle de conduite qui serait la plus favorable au bien public. Mais toutes les connaissances du monde ne suffiront jamais pour créer en moi l'amour du bien public, la volonté d'accomplir, aux dépens de ma propre satisfaction, ce qui me semble le meilleur pour mes voisins. Quel est le mobile qui règne au fond de mon cœur? Là est tout le secret du parti que je prendrai et de l'emploi même que je ferai de mon intelligence. Ignorant ou savant, si c'est l'amour de mon agrément personnel qui l'emporte en moi, je n'userai de mon petit ou de mon gros savoir que pour tâcher de choisir habilement les moyens les plus propres à contenter mon désir. En réalité donc, la question à laquelle Smith croyait avoir répondu attend encore de lui une réponse. Il nous reste toujours à savoir comment nous arriverons à cet amour du bien public dont la science ne nous a pas rapprochés d'un pas.

Serait-ce qu'au fond l'auteur de *Gravenhurst* ne nous laisse que l'égoïsme pour nous mener au but? Je ne le prétendrai pas précisément, quoique je ne sache guère que nous y gagnions grand'chose. Smith évidemment accorde à la nature humaine des instincts généreux aussi bien que des instincts égoïstes, des besoins affectueux aussi bien que des passions malfaisantes. Mais le sentiment du devoir, suivant lui, le je ne sais quoi qui a l'air de nous enjoindre la conduite que nous jugeons la meilleure, est simplement une crainte éveillée par la menace d'une loi ou par la perspective d'un châtiment. Au total, s'il échappe à la théorie de l'égoïsme absolu, ce n'est qu'en tombant à moitié dans celle de la vertu phalanstérienne, qui n'est que l'attrait de céder aux bons penchans. Ce n'est surtout qu'en donnant une fabuleuse prépondérance à l'intelligence, qui, en définitive, devient l'arbitre suprême de nos déterminations.

Tout cela, je dois le dire, m'apparaît, à moi, comme un mélange fort peu satisfaisant de sentimentalité et de pessimisme. Cela me fait l'effet d'une idylle qui n'est pas vraie, qui n'a pas le mérite d'être gracieuse. La bonté native du cœur humain ou l'égoïsme, la morale qui est un aimable entraînement ou la

morale qui n'est qu'un savant calcul d'intérêt, c'est là qu'ont abouti tous ceux qui se refusaient à croire au sens moral. Ils me rappellent une coutume fort poétique mais qui trahit peut-être bien de la faiblesse, la coutume qu'ont les Italiens, à la mort d'un ami, d'envoyer des guirlandes et des corbeilles de fleurs blanches pour couvrir le lit mortuaire, et pour changer ainsi le pâle cadavre en un spectacle de beauté.

Le plus clair, c'est que notre philosophie aussi aime fort à déguiser sous des fleurs les pierres et l'âpre montée de la voie étroite. A tout prix, au prix des mensonges les plus flagrans, elle ne veut pas s'avouer qu'on n'arrive au dévouement et même à la vraie bonté que par le sentiment du devoir, par une victoire et un sacrifice. Que l'homme ait de bons entraînemens, cela n'est pas contestable. Il est capable même de risquer sa vie rien que pour s'épargner un effort, rien que pour contenter le besoin qu'il éprouve de sauver un enfant qui se noie. Mais ce qui me semble monstrueux, c'est de croire que l'homme est incapable de rien de mieux. A côté d'une tendance à céder à ses penchans, bons ou mauvais, mes yeux, à moi, découvrent chez lui une puissance de résister à ses entraînemens. Outre les actes qui viennent d'un laisser-aller, d'une sorte de faiblesse, et qui signifient seulement qu'il s'accorde le plaisir de faire ce qui lui plaît le plus à ce moment, je distingue d'autres actes qui viennent au contraire d'une résolution, d'une contrainte qu'il exerce sur lui-même, des actes qu'il n'accomplit qu'en renonçant à son plaisir. Tous ces actes-là, il m'est impossible de me les expliquer par la crainte qu'éveillent les menaces des lois ou par n'importe quel calcul de notre jugement. Je ne puis absolument me les expliquer que par la faculté qui est en nous, et qui nous y décide parce qu'elle les approuve et les admire, parce qu'ils ont pour elle une beauté et un ascendant qui la subjuguent. Malgré toutes les voix attendries qui ont chanté la philanthropie et les miracles de la sensibilité, je suis convaincu qu'à bien regarder, jamais un seul homme ne s'est dévoué par pur zèle pour le bonheur d'autrui. Tout au contraire, si nous sommes zélés pour le bien d'autrui, c'est parce que nous avons l'admiration du dévouement.

Mais ce qui me préoccupe surtout, c'est la question pratique, c'est la voie dangereuse où Smith, et bien d'autres, s'efforcent de

nous pousser en voulant nous donner pour guide *la raison qui juge au point de vue du bien de l'ensemble.* Qu'est-ce, après tout, que cette préoccupation et cette science de l'intérêt général? C'est toujours l'intérêt pour mobile et le calcul pour moyen. Que nous calculions au profit des autres plutôt qu'à notre profit, il n'importe. C'est toujours l'art de nous bien diriger en n'écoutant que notre intelligence, en nous déterminant par la seule considération des avantages et des inconvéniens que notre jugement aperçoit au bout des actes. L'art en question est bien vieux, et l'expérience ne s'est pas prononcée en sa faveur. Toutes les sociétés de l'antiquité, toutes les religions païennes, en tant qu'elles ont été une règle de conduite, ont partagé et appliqué la philosophie de Smith. Elles sont parties aussi de l'idée que le mal était simplement le nuisible, que la morale consistait uniquement à agir de la manière la plus conforme à l'intérêt général, et que la seule sagesse, la seule bonne méthode de direction était de consulter d'abord notre raison sur les conséquences des actes, pour nous astreindre ensuite, en dépit de nos sentimens, à faire ce que nous jugions le plus avantageux pour la communauté.

Que l'on interroge l'histoire, et on verra où a conduit cette morale du bien public. Elle a conduit au plus odieux asservissement de l'individu, asservissement des consciences, asservissement des volontés et des affections. Au nom des intérêts de l'état, on a enseigné le vol aux enfans, l'impudeur aux jeunes filles. Un des plus beaux génies de l'antiquité est allé jusqu'à refuser à l'homme la liberté de l'amour paternel. « Ce sont là de vieilles erreurs, dira-t-on peut-être, des erreurs produites par une expérience insuffisante, et dont un savoir plus complet nous a révélé la fausseté. » — « Oui, sans doute, nos lumières se sont accrues. Prenons garde toutefois de ne pas oublier l'influence qu'ont exercée sur nous des sentimens développés à une autre école. » — La raison évidemment finit toujours par découvrir que le plus avantageux pour nous est de tenir la conduite que la conscience nous recommande, indépendamment de tout avantage. De nos jours, elle est arrivée à comprendre comment la dignité, la sincérité et même l'abnégation étaient une bonne politique, parce qu'elles nous rapportaient la confiance et l'affection de nos semblables. Elle s'est

aperçue de cela, comme elle en est venue à voir, *après coup*, les mille inconvénients des banqueroutes publiques, des abus de pouvoir et des autres injustices dont elle n'avait aperçu à l'avance que les utilités.

Malheureusement il en est toujours ainsi de la pauvre intelligence humaine. Elle ne comprend qu'après avoir vu, et elle a encore cette autre infirmité, qu'elle ne peut regarder que du côté où nos désirs du moment dirigent son attention. Si elle est habile, c'est seulement à nous expliquer comment les fautes où elle nous a poussés, en ne tenant compte que des conséquences qu'elle prévoyait, se trouvent être, en définitive, très funestes, par suite de mille autres conséquences qu'elle n'avait pas prévues. Voilà pourquoi il est si dangereux, pourquoi il sera si dangereux à tout jamais de ne nous diriger que d'après nos calculs d'intérêt public ou privé. Notre raison aura beau s'éclairer, elle sera toujours sûre de ne pas tout savoir et de ne pas tout prévoir. Toujours, en n'écoutant que ses prévisions de profit et de perte, nous serons positivement certains de n'aboutir qu'à des déceptions et à des fondrières. Il ne s'agit point de rejeter les conseils de notre science et de notre jugement, mais il s'agit de profiter de toutes les facultés qui sont en nous. Pour éviter les dangers qui échappent au regard de notre esprit, pour que nos préoccupations momentanées ne nous entraînent pas à des actes de nature à retomber douloureusement sur d'autres besoins de notre être dont nous n'avions pas conscience, je ne vois qu'une ressource, c'est de prendre aussi l'avis de ce tact intérieur qui nous révèle spontanément si nos inspirations sont saines ou malsaines, si elles ont, ou non, l'assentiment de tous les besoins et de toutes les nécessités qui existent en nous, au su ou à l'insu de notre raison.

Mais je me suis bien éloigné de Smith pour discuter ses idées, et avant de terminer je voudrais me résumer à son égard. Je ne puis mieux faire qu'en insistant encore sur ce point. Chez l'auteur de *Gravenhurst* il y a un homme d'imagination et de sentiment qui s'accorde mal avec le penseur. L'élément poétique qui se mêle à ses idées et la douce émotion qui rend l'œuvre entière si attrayante me semblent tout à fait contredire sa théorie de l'intérêt. Smith sait peindre ; hommes et choses, il sait tout pré-

senter sous des aspects sympathiques. D'où peut lui venir ce talent, sinon de ce qu'il a vraiment le don d'aimer et d'admirer, c'est-à-dire de s'oublier lui-même pour s'intéresser à la beauté des choses et aux émotions des hommes ? A quelque degré que l'on soit poète, on ne l'est toujours que par là.

CHARLES DICKENS

Il est une puissance à peine née d'hier et qui a déjà fait plus de conquêtes que l'ancienne Rome. L'Europe et les deux Amériques lui sont soumises : elle a étendu son action sur les trois autres parties du monde, et elle semble appelée à réaliser une sorte d'empire universel. Cette puissance, c'est le roman.

Le roman, tel que nous le concevons, ne remonte qu'à la fin du XVIIe siècle ou au commencement du XVIIIe. Ce n'est pas à dire qu'il n'ait eu aucun précurseur avant cette époque. Rien dans ce monde ne se forme d'un bloc, et ce qui est procède toujours de ce qui a été. On peut considérer ainsi le roman comme un fleuve composé de courants qui, du fond des premiers âges, étaient venus se confondre dans un même lit. Il continue à la fois la satire philosophique de Bidpaï, Esope, Apulée, Lucien, et le poème chevaleresque enfanté lui-même par l'épopée. Les œuvres de Cervantes et de Rabelais, à proprement parler, n'ont été que les dernières phases de ces deux formes. S'ils sont les aïeux de notre roman moderne, ni l'un ni l'autre n'en est le père. Son berceau est dans *Clarisse Harlowe* et dans *Manon Lescaut.*

Bien humble fut l'enfance de cette princesse des littératures contemporaines. Du temps de Richardson, la liste des romanciers était peu chargée. Le genre qu'ils inauguraient n'était encore qu'une exception à la règle générale, une déviation à peine légalisée du mouvement intellectuel. Depuis lors, les années paraissent avoir été des siècles. Les derniers sont devenus les premiers, et récipro-

quement. Toutes les autres formes littéraires dont la domination avait été plus ou moins longue, plus ou moins puissante, semblent disparaître au milieu des flots de romans qui tombent, chaque jour, des cataractes de la presse.

Cette grande révolution n'a rien qui puisse étonner, pourvu qu'on sache en démêler les causes. Sous l'empire des aristocraties, il n'y avait pour le roman aucune raison d'être. L'intelligence et le gouvernement des hommes étant exclusivement l'apanage de quelques élus, la pensée philosophique s'énonçait naturellement dans le langage des initiés : l'abstraction. Quant à l'imagination, cette folle immortelle du logis, le théâtre et la pensée suffisaient pleinement à ses ébats. Chez des courtisans, des femmes adulées et des penseurs de haut parage, elle ne pouvait rien désirer de mieux que des jeux scéniques, ce délassement intellectuel qui s'allie si complaisamment à la nonchalance comme aux orgueilleuses jouissances d'une vie de luxe et de représentation. Ajoutons aux productions dramatiques, des poésies légères, destinées à tenir en éveil l'esprit goûté dans les salons, des récits chevaleresques où l'existence des hauts barons était représentée sous son côté héroïque ; et nous aurons la liste complète de tous les genres de littérature que pouvait réclamer une société féodale.

Mais, dès le XVIIe siècle, la bourgeoisie avait acquis une immense importance, elle commençait à lire. Elle ne pouvait user assez largement des plaisirs somptueux du théâtre. Les tragédies, d'ailleurs, pas plus que les poèmes chevaleresques, ne lui renvoyaient l'image de ses joies et de ses douleurs. Enfin elle avait le sérieux de tous les êtres qui luttent et travaillent. Les poésies légères étaient trop légères pour elle, qui n'avait pas, comme les seigneurs, les débouchés de l'ambition pour ses graves pensées. Il lui fallait une littérature qui parlât à son intelligence en même temps qu'à son imagination, et le roman moderne fut créé par elle pour grandir avec elle.

Avec Richardson, nous entrons en plein dans la vie des classes moyennes. Il ne nous entretient plus ni de sièges ni de batailles. Il nous fait asseoir au foyer domestique, il nous conte les épreuves morales et les combats intimes de l'homme civilisé qui a un cœur sans avoir ni manoir ni vassaux. Le mérite de ses tableaux, remarquons-le, est tout entier un mérite d'analyse. Ce qui nous prouve

que *Clarisse Harlowe* ne s'adressait pas au peuple, mais à la classe la plus voisine de la noblesse.

Durant cette période de son existence, le roman a rendu de grands services. Il a donné à la bourgeoisie une conscience plus énergique de sa vie, et, par conséquent, de sa dignité. En agissant sur ses sentiments, il l'a préparée à s'élever jusqu'aux idées abstraites, de même que le poème chevaleresque, en excitant l'imagination des châtelains, les avait conduits à la réflexion. Il doit compter à ce titre, au nombre des influences qui ont amené notre révolution de 1789.

Après Richardson, les premières grandes figures que nous rencontrions en Angleterre sont celles de Fielding, de Swift et de Smolett. Déjà le roman s'est modifié. Avec plus d'âme chez le premier, avec plus de malice chez les deux autres, il est devenu à peu près ce qu'il est chez le Sage et Voltaire : questionneur et sceptique. Il parle moins au cœur qu'à l'esprit. Au lieu de viser à être artistique, il fait comparaitre la société à son tribunal. On y sent le travail de démolition, la révolte de la bourgeoisie contre les privilèges et l'autorité, contre le moyen âge idéal et féodal.

Entre Fielding et Walter Scott, il y a un abîme. Le contre-coup de la secousse de 1793 s'est fait sentir en Angleterre. Après l'exaltation et les déceptions, après les efforts surhumains, le règne des théories et les guerres de principes, la lassitude s'est emparée des combattants. La bourgeoisie a peur : elle ne croit plus au passé, mais elle se défie de l'avenir, et sa tendance principale est de regarder au lieu de spéculer, de se faire curieuse, de remplacer le culte de l'idée par celui du pittoresque. C'est alors que le roman historique nous apparaît dans son impassible sérénité. Walter Scott représente parfaitement le lendemain d'une révolution dans tous les instincts qui le caractérisent. Le penchant à regarder en arrière, le scepticisme fatigué de dénigrer et commençant à s'intéresser à tout ; l'incertitude des esprits qui, après avoir détruit et avant de reconstruire, sentent le besoin de tout comprendre. Avec son amour pour la couleur locale et la physionomie particulière de chaque époque, il flatte, en outre, des goûts artistiques résultant des mêmes causes. Vivre pour soi était à l'ordre du jour. Cela revient à dire que chacun tendait à s'enfermer dans sa personnalité ; et plus les hommes s'individualisent en s'isolant, plus

ils aiment, dans l'art, les individualités fortement contrastées.

Par cela seul que Bulwer a hérité de la réputation du romancie écossairs, nous pouvons être sûrs qu'il a été le miroir de son temps, comme Walter Scott avait été celui du sien. Exciter chacun à combattre son voisin, attiser les égoïsmes, faire de l'ambition le seul mobile de la société, telle était la théorie des intérêts qui devaient arriver au pouvoir, chez nous, par une révolution, et chez nos voisins, par le bill de réforme. Des deux côtés du détroit, les mêmes causes ont produit les mêmes effets, et, entre autres, la littérature intime. Les exigences du cœur étaient le corollaire naturel des exigences de l'orgueil. On ne songeait qu'à augmenter sa fortune. On ne devait songer qu'à faire occuper le plus de place possible à sa personnalité, à se grandir par de colossales passions et d'héroïques sentiments, à échapper en tout à la mesquinerie. Le roman fut la plainte de tous ces désirs insatiables, de tous ces orgueils qui ne voulaient plus ni obéir, ni se résigner.

Ecrivain privilégié des femmes, interprète d'un certain idéal, Bulwer a joué pendant longtemps un rôle assez analogue à celui de notre George Sand. Non seulement ses œuvres reflètent les indicibles tristesses d'une société compliquée, où il n'y a qu'avidités déçues, chocs pénibles, activités surexcitées et condamnées à l'impuissance. Elles reflètent encore un autre trait fort remarquable de nos mœurs : l'importance acquise par la femme dans notre vie, que l'ambition et les prétentions vaniteuses emprisonnent plus que jamais au foyer. Importance moins brillante, sans doute, que la gloire passée des belles sous le règne de la galanterie ; mais d'autant plus profonde qu'elle s'exerce dans un cercle plus restreint.

Entre Bulwer et notre célèbre romancier, il y a cependant certaines différences sur lesquelles il convient d'appuyer pour mieux faire comprendre la révolution opérée par Dickens. Anglais, Bulwer a été plus aristocratique, et, chez lui, la lutte des passions contre les conventions sociales s'est formulée avec moins de franchise. Homme, il a des propensions métaphysiques qui sont on ne peut moins féminines. Au lieu de jaillir spontanément d'une émotion, ses romans sont des conceptions intellectuelles, dramatisées par un esprit ingénieux. La forme de ses écrits est d'ailleurs tout à fait en harmonie avec leur substance. Tandis qu'il se plaît

à la peinture du monde exclusif et des sentimens fashionables, son style a souvent des afféteries de dandy. Dans ses meilleurs moments, les qualités littéraires qu'il recherche sont encore des raffinemens aristocratiques.

Il poursuit le grand art ; il se tient dans les domaines héréditaires des hauts feudataires de l'intelligence. En un mot, si d'un côté il touche à George Sand, il se rapproche, par l'autre, de l'école idéaliste de Châteaubriand. Rien de plus significatif que ce fait. En France, les prétentions gothiques des paladins de la restauration avaient précédé le règne des ambitions plus positives, et partant la littérature idéaliste et le romantisme bourgeois n'ont régné que successivement. En Angleterre, les deux prétentions étaient simultanées. Les parvenus voulaient ressusciter à leur profit non seulement la puissance, mais encore le lustre féodal de l'ancienne noblesse. Chez l'auteur de *Pelham* et du *Dernier baron*, nous voyons se traduire à la fois ces calculs utilitaires et ces hautaines aspirations.

En cherchant à caractériser Bulwer, nous venons d'indiquer l'état général du roman anglais avant l'avénement de Charles Dickens. Parmi les écrivains contemporains de sa gloire, il n'en est qu'un seul qui demande une mention spéciale, comme révélant un nouveau phénomène dans les mœurs et dans les esprits. Nous voulons parler d'Harrison Ainsworth, l'auteur de *Jack Sheppard*, dont le titre a été donné pour sobriquet à toute une catégorie littéraire, où l'on fait entrer (à grand tort) toutes les œuvres qui mettent en scène les basses classes de la société. Hâtons-nous de le dire, si l'œuvre d'Harrison Ainsworth nous semble avoir une signification, ce n'est nullement parce que le romancier nous peint des voleurs et des assassins. C'est parce qu'il est la colonne du roman mélodramatique ; parce qu'il a réussi, tout en étant trop grossier pour le palais des gentlemen ; parce que, de la sorte, son succès nous est garant que les rudes enfants du labeur commencent à avoir des besoins intellectuels et à figurer parmi la foule des lecteurs.

Remarquons toutefois que Dickens, à son entrée dans la carrière, ne devait nullement le rencontrer sur sa route. Le public d'Harrison Ainsworth était complètement distinct de celui dont

l'auteur de *Pickwick* venait briguer le suffrage. De fait, les seuls adversaires que Dickens eût à vaincre sur le terrain où il se plaçait étaient les romanciers intimes et les continuateurs de Walter Scott. Encore ces derniers n'étaient-ils que les fantômes, les ombres d'une école enterrée. Quant à Bulwer et à ses satellites, ils avaient l'immense désavantage d'avoir déjà parcouru une longue vie. Il y avait plus de dix ans que l'on gémissait, on devait être blasé sur la volupté des soupirs et des larmes. L'inconstance est une loi naturelle, aussi bien que la gravitation.

Les circonstances, on le voit, étaient on ne peut plus propices pour une innovation. Comme les hommes ne manquent jamais à l'appel des circonstances, le novateur arriva. Nul écrivain ne s'empara aussi rapidement que Dickens de toute une grande nation. Nul homme célèbre peut-être n'eut, au même point que lui, l'honneur d'être transporté, de son vivant, dans les régions fabuleuses de l'apothéose. En Angleterre et en Allemagne, il a trouvé de nombreux biographes, et ses premières années ont été enveloppées du nuage des légendes, comme les origines des peuples héroïques de l'antiquité. Certaines imaginations surexcitées sont même allées jusqu'à nous le représenter comme un autre Olivier Twist, partant d'une caverne de voleurs pour prendre d'assaut le trône de la popularité. Il nous en coûte de renverser d'un souffle toute cette mythologie; mais les droits de la vérité passent avant ceux de l'imagination.

Charles Dickens naquit à Londres en 1812. Il n'eut sans doute ni brillante fortune ni haute position sociale pour aplanir ses voies. Sa famille tenait un rang honorable et honoré ; et bien qu'il n'ait pas franchi le seuil des grandes universités, son éducation n'en fut pas moins celle d'un gentleman. Son père était payeur de la marine royale, et remplissait, en outre, un emploi auprès d'un journal, *The Mirror of Parliament*, édité par son beau-frère, l'avocat John Barrow. A peine âgé de vingt ans, le futur romancier fut attaché, comme sténographe, à la rédaction de cette feuille toute consacrée à la reproduction des débats parlementaires. Peu après, il entra en qualité de *reporter* au *Morning Chronicle*, où il resta trois ans (1), résumant les discours prononcés dans les chambres,

(1) Une petite anecdote pourra donner une idée de l'habileté avec laquelle il

assistant aux meetings et aux dîners politiques pour en rendre compte, écrivant enfin des critiques de livres et de théâtre. Qu'il ait été chargé antérieurement de fournir au journal son contingent de meurtres, de vols et autres faits curieux, ou qu'il ait été appelé à exercer son office de *reporter* dans les tribunaux de police et les cours criminelles, les documents authentiques qui nous ont été fournis contredisent complètement ces assertions. Du reste, ceux qui s'arrêteraient à de telles suppositions pour rendre moins extraordinaires à leurs propres yeux les mérites de Dickens, feraient, à notre avis, un assez faux calcul. Si les devoirs de sa charge eussent seuls tourné ses regards du côté du peuple, il eût pu devenir un grand philosophe ou un grand philanthrope; mais cela n'eût pas suffi pour faire de lui un grand romancier. Pour qu'il traçât les tableaux qu'il a tracés, il fallait, avant tout, qu'il fût naturellement porté à aimer, comme artiste, le caractère des physionomies populaires. La meilleure explication de son talent est dans ses instincts. Tout enfant, il ne pouvait entendre parler d'une rixe ou d'un rassemblement sans courir se mêler à la foule : et, de retour chez lui, il se hâtait d'écrire ce qu'il venait de voir et d'entendre. Ses sœurs, nous dit-on, riaient aux larmes en lisant ces petites scènes comiques.

Avant même d'être attaché au *Mirror of Parliament*, Charles Dickens, sous le pseudonyme de Boz, avait publié, dans le *Monthly Magazine*, quelques essais littéraires, et, entre autres, plusieurs esquisses sur Londres et ses habitants. Lors de ses rapports avec le *Morning Chronicle*, il fit paraître, dans ce dernier journal, d'autres croquis et portraits du même genre, qui complétèrent la série connue depuis sous le nom de *London Sketches*. Ce tableau de

remplissait ses fonctions de *reporter*. En 1836, peu avant l'époque où Dickens quitta le *Chronicle*, publia *Pickwick*, et épousa la fille d'un publiciste, miss Hogarth, M. Sheil haranguait fréquemment les communes sur les affaires d'Irlande. Sa parole étant fort rapide, et l'éloquence de son débit formant une partie importante de ses discours, les sténographes défiguraient étrangement ses beaux mouvements. M. Sheil avait pris l'habitude d'écrire lui-même, de souvenir, un compte rendu de ses improvisations pour l'envoyer aux principaux journaux. Une nuit, un de ces résumés, écrit par l'orateur, arriva au *Morning Chronicle* au moment où l'on achevait d'imprimer le même discours reproduit par Dickens. Comme il était tard, la version du *reporter* fut conservée, et le lendemain on put la comparer avec celle de M. Sheil, qui avait paru dans plusieurs journaux. Il se trouva que c'était l'orateur qui avait le plus maltraité son éloquence. Son résumé n'était qu'une pièce montée, mal réchauffée, tandis que celui de Dickens avait conservé toute la substance, la verve et la couleur de l'original.

Londres n'est pas sans ressemblance avec l'*Ermite de la Chaussée-d'Antin*, à cela près que Boz est beaucoup moins raisonneur que le solitaire parisien. Chose remarquable chez un jeune homme de vingt-deux ans, il se contente de peindre ce qui l'a frappé, sans prétendre enseigner ce qui devrait être. On le prendrait presque pour un vieillard revenu de la manie de réfléchir. C'était là un bon présage. A cela seul on pouvait reconnaître la vocation du romancier qui regarde au lieu de chercher à expliquer. Les *Sketches*, d'ailleurs, attestent déjà un grand fonds d'observation.

Si les penseurs sont longs à se compléter, les artistes naissent tout formés. Dans les premiers tableaux de Boz, la touche est peu hardie sans doute ; mais elle est presque toujours juste, et souvent fine. Le conteur sait tirer parti de ses scènes et de ses personnages. Il est gai, plein de bienveillance ; il est aussi habile à attendrir qu'à exciter le sourire. Parfois même il a de l'énergie dans ses peintures pathétiques, et son style ne cesse jamais d'être facile, émaillé d'heureuses trouvailles et sans prétention. En un mot, les *Sketches* étaient empreints d'un laisser-aller qui ne pouvait manquer de séduire la vieille Angleterre, dont la maladie, comme le génie, est d'attacher à tout tant d'importance ! Aussi furent-ils goûtés ; on les réimprima, on s'enquit du nom caché sous le pseudonyme de Boz.

Grâce à ce commencement de réputation, Charles Dickens trouva un éditeur, qui consentit à publier les *Pickwick papers*. L'ouvrage devait paraître par livraisons mensuelles, et il avait été convenu que l'auteur recevrait 500 francs pour chaque cahier. Le premier numéro fut tiré à mille exemplaires. Dès la quatrième livraison, le tirage était porté à vingt mille, et l'éditeur stupéfait remerciait le romancier en élevant ses honoraires de 500 à 2,500 francs par mois. Les papiers de Pickwick étaient partout, dans les cafés, les restaurants et les demeures particulières. Ils faisaient fureur.

La réputation de Dickens s'était répandue avec la rapidité d'un incendie. Quelques mois auparavant il n'était rien encore, et déjà Bulwer était détrôné, Walter Scott oublié. Toute l'Angleterre se levait en masse pour proclamer Boz l'égal des plus grands. L'aristocratie l'invitait à ses fêtes ; lord Lansdowne le présentait à la reine elle-même.

Quel talisman avait donc la nouvelle œuvre pour produire un tel soulèvement d'enthousiasme ? *Pickwick* n'était pas une de ces histoires dramatiques dont la fable, habilement nouée, tient haletantes toutes les facultés du lecteur. Loin de là, ce n'était qu'une suite de scènes à peine liées entre elles, une capricieuse lanterne magique qui n'avait d'un roman que le nom.

Un bon vieux monsieur, de la meilleure espèce des bons vieux messieurs anglais, a fondé un club, une petite société représentative, comme en forment les joueurs de cricket et les abolitionnistes, les patineurs, et les protestans jaloux de répandre la Bible. Une telle gloire ne lui suffit pas. Son amour pour la science et l'humanité ne connait pas de bornes. Un matin en s'éveillant, il s'accoude à sa fenêtre. « Sous ses pieds court la rue de Goswell ; à sa droite, s'étend la rue de Goswell ; à sa gauche, la rue de Goswell se prolonge à perte de vue. Devant lui se dressent les maisons de la rue de Goswell. Tel est, se dit M. Pickwick, l'étroit horizon de ces philosophes qui se contentent d'examiner les objets dont ils sont entourés, sans plonger un regard vers les vérités cachées au delà de ces limites. Pourquoi passerais-je ma vie à contempler la rue de Goswell ? Pourquoi ne m'efforcerais-je pas de pénétrer dans les contrées mystérieuses qui l'enveloppent de toutes parts. »

Son portefeuille en main, M. Pickwick se prépare donc à affronter les dangers des voyages en fiacre et en diligence. Accompagné par trois membres de son club, le tendre Tupman, le poétique Snodgrass et le Nemrod Winkle, il parcourt l'Angleterre, à la recherche de tout ce qui peut intéresser l'humanité en général, et sa savante société en particulier. Toute l'œuvre de Dickens n'est que le récit des aventures des quatre voyageurs : aventures fort curieuses, vous pouvez nous en croire, car le pays qu'ils explorent est riche en bizarreries de toute nature. Ce n'est plus cette France aux nuances effacées, où chacun semble verser son âme dans un récipient, pour y puiser, en échange, une partie du mélange formé par toutes les âmes d'alentour. Là, l'égoïsme est plus égoïste que partout ailleurs, la gravité y est plus grave, le dévouement plus dévoué, la misère plus misérable, l'orgueil plus orgueilleux. Chaque individualité prend des proportions effrontées, chaque type

s'exagère à l'envi, comme pour donner un démenti à ses voisins. Toutes les originalités de cette patrie de l'originalité passent, tour à tour, sous nos yeux, dans le roman de Dickens, et elles forment une procession devant laquelle il est difficile de garder son sang-froid.

L'auteur de *Pickwick papers* n'est plus le timide Boz des *Sketches*. Il accentue d'une main ferme, il a une verve inépuisable de joyeuseté et de caricature. Et tout ce comique n'est pas une parade de mots et de calembours. Toutes ces physionomies bouffonnes ne sont pas les produits d'une imagination féconde en grotesques hallucinations. Le plus souvent, le vrai se révèle sous la charge : et l'on est pris d'un rire auquel on se complaît, parce qu'il retentit dans l'esprit, et qu'en riant on se sent observateur. Nul, mieux que Dickens, ne sait animer un caractère, et lui donner des traits qui se gravent à jamais dans l'esprit.

L'aristocratie paraît peu dans son œuvre, mais toutes les autres classes de la société ont fourni leurs représentans. Au milieu de tous les députés des ridicules et des étrangetés de la ville comme de la province, passe et repasse ce bon M. Pickwick. Il est toujours suivi du fidèle Weller, toujours serein et parlementaire, notant tout avec respect, observant si bien, qu'il en oublie d'avoir du bon sens, mais jamais de la bonté ; car son cœur tient compte de ses semblables, autant que sa gravité prend au sérieux les phénomènes qui excitent son perpétuel étonnement. Le dialogue, pierre de touche du romancier, est généralement traité de main de maître. Chaque mot est un idiotisme, la quintessence des mille dialectes qui composent la fédération de la langue anglaise. Sans doute, le peintre force quelque peu les saillies ; mais c'est ainsi que le souvenir exagère, et l'artiste doit, comme lui, ne mettre en grande lumière que les lignes principales. Bref, on pourrait commenter *Pickwick*, comme on a commenté *la Divine Comédie* de Dante, et l'on y trouverait l'explication de toute l'Angleterre, la matière de mille réflexions que Dickens lui-même n'a jamais faites sans doute. On a voulu traduire en français cette comique épopée ; on a eu tort. En France, elle devait perdre toute sa couleur ; et c'est là le plus grand éloge que nous puissions en faire.

Les *Pickwick papers*, cependant, sont loin d'être une satire dans le sens que l'on donne d'ordinaire à ce mot. L'humour de Dickens

n'est nullement railleur. Il rit, parce qu'il adore le rire; mais, comme ce bon Pickwick, il n'a pas le moindre grain de malice.

Dans plusieurs de ses préfaces, Dickens nous dit qu'il a peine à se séparer de ses personnages, après s'être habitué à vivre avec eux et à les aimer. Chaque ligne qui tombe de sa plume respire, en effet, une souveraine sympathie pour toute créature. S'il a su donner tant de vie à ses créations, c'est qu'il a aimé l'homme dans toutes ses révélations. Tout ce qui compose l'homme, souffrances et ridicules, petitesses et nobles sentimens, a éveillé en lui un écho. Dans son style et ses conceptions, il ne cherche plus, comme Bulwer, la grandeur qui semble dire à la foule : « Ce n'est pas pour toi que je me drape. » Il ne tourne pas le dos à l'humanité pour gravir le Sinaï de l'imagination, et y converser avec des esprits étrangers au monde des vivans. Tout au contraire, il descend vers les plus humbles, et, sans dédain d'artiste ou de grand seigneur, il prend part aux joies et aux misères de leur existence quotidienne.

Ce qui fait, pour nous, l'importance de son innovation, et ce qui a contribué évidemment à son succès, c'est précisément cette inoculation de l'amour dans l'art, cette fibre démocratique, ce retour de la littérature à la fraternité. Tous les nerfs si crispés de l'Angleterre ont dû se détendre avec une indicible volupté, sous l'influence de cette douce chaleur. Pour comprendre quelle profonde révolution a produite *Pickwick*, il faudrait avoir vécu au delà du détroit, dans un pays où chacun s'efforce de bâtir autour de soi des murs d'airain, où les vertus elles-mêmes (le culte du foyer, par exemple), ne sont encore qu'un besoin de vivre en dehors de tous; où, depuis si longtemps, le génie n'était que l'isolement du poète dans ses rêves éthérés, l'isolement de la pensée loin des entrainemens du cœur, l'isolement de l'orgueil dans ses passions aristocratiques.

Quoique les *Pickwick papers* renfermassent des tableaux tendres, tristes et même terribles, leur caractère général était la gaieté. Dans *Olivier Twist* qui leur succéda (1), Dickens, au contraire, nous fait descendre au fond des repaires du vice et de l'effroi

(1) Entre *Pickwick* et *Olivier Twist*, parurent les *Mémoires de Grimaldi* (le célèbre clown), édités par Boz. Comme Dickens n'en a été que l'arrangeur, nous

qui sont comme les égouts de la société. Un nouvel élément s'est glissé dans le talent du romancier. Il a regardé de plus près le monde. Derrière les coulisses si habilement disposées pour ne laisser voir que luxe et bien-être, il a aperçu les abîmes de la misère et du désespoir, le meurtre et le vol, toutes les lèpres engendrées par notre moderne civilisation. Mais il n'a pas détourné la tête avec dégoût, et il a distingué la souffrance sous le crime, la victime sous le coupable. Il s'est indigné, il s'est ému surtout. Après lui avoir enseigné l'art d'exciter le rire, son cœur lui a révélé le secret d'ébranler fortement les âmes, de les emplir de pitié et de terreur. A notre avis même, c'est dans le pathétique qu'il a montré le plus de puissance. Bien qu'*Olivier Twist* soit le plus mal écrit de ses ouvrages, il est certainement un de ses plus beaux titres de gloire.

Le héros du roman est un pauvre orphelin élevé dans le *work-house*, espèce de dépôt de mendicité d'une ville de province. Sa mère meurt en lui donnant naissance, et une vieille mendiante le reçoit dans ses bras.

« Il n'est pas nécessaire de m'envoyer chercher si l'enfant crie, dit le docteur en se gantant avec le plus grand soin. Il est fort probable qu'il sera importun. S'il l'est trop, donnez-lui un peu de gruau. »

Il mit son chapeau, et, en gagnant la porte, il s'arrêta devant le lit de la morte.

« C'était une jolie fille, reprit-il. D'où venait-elle ? »

— « Elle a été transportée ici hier soir, sur un ordre de l'inspecteur, dit la vieille femme. On l'avait trouvée étendue dans la rue. Il paraît qu'elle venait de faire une longue route, car ses souliers étaient en lambeaux. Mais d'où venait-elle, où allait-elle, nul ne le sait. »

Le médecin se pencha sur le cadavre, et lui souleva la main gauche.

« Ah! dit-il en secouant la tête, encore la vieille histoire. Pas d'anneau nuptial, je comprends, Bonsoir ! »

Dès son plus bas âge, Olivier est réduit à supporter la tyrannie

nous contenterons de dire qu'ils sont précédés d'une préface fort spirituelle et contés avec finesse, dans un style d'élégante causerie de salon.

de Bumble, le bedeau, qui n'oublie jamais qu'il est un officier public. Chacun d'ailleurs rappelle au jeune orphelin ce qu'il est. Chacun lui fait amèrement sentir que la paroisse ne prend pas soin du pauvre par charité chrétienne, que le malheureux est pour elle un fardeau, qu'elle le recueille uniquement parce qu'elle le redoute, et qu'en le nourrissant, elle maudit la corvée qu'il lui impose. Ce n'est pas tout.

« Les administrateurs étaient de sages et profonds philosophes. En arrêtant leur attention sur le *workhouse*, ils avaient découvert ce que des esprits ordinaires n'auraient jamais deviné : que les pauvres y étaient trop heureux ; que, pour eux, c'était un lieu de délices, une taverne où la consommation était gratuite, un véritable élysée de briques et de mortier. « Oh ! oh ! s'étaient-ils dit, d'un air fort avisé, cela ne peut pas durer, nous saurons y mettre bon ordre. » Et ils y mirent bon ordre en effet. Ils établirent pour règle que le pauvre serait libre d'opter entre deux partis (car ils ne voulaient contraindre personne, ils n'en étaient pas capables), celui de mourir de faim dans le *workhouse*, ou celui d'en sortir au plus tôt. »

Faible, étiolé, l'orphelin a un jour l'audace de tendre de nouveau son écuelle, après avoir achevé sa maigre portion de brouet. Une telle indignité met tout le *workhouse* en révolution. Le coupable est rudement châtié. Le grave Limbkins prédit qu'il finira par la potence, et, pour se débarrasser de lui, la paroisse offre cinq livres à quiconque voudra le prendre en apprentissage : cinq livres pour un méchant enfant que nul ne peut aimer, comme le remarque Bumble le bedeau.

Chez son nouveau maitre, Olivier est tellement maltraité, que, dans un moment de désespoir, il s'évade pour se réfugier à Londres. Mais il est sans force et sans argent. Partout où il se montre, ses haillons le font traiter comme un petit vagabond qui vient pour voler. Il va mourir de froid et d'épuisement, lorsqu'il est accosté par John Dawkins, le fin matois, le recruteur et l'élève favori du recéleur Fagin. John Dawkins emmène Olivier dans une taverne, et lui fait servir à manger. Il lui offre de le conduire chez un joyeux monsieur qui lui fournira gratuitement la table et le logement, et l'orphelin s'empresse d'accepter. Triste réalité, le malheureux inspire, et justement, la défiance du riche : le

vice seul a intérêt à lui tendre la main pour en faire son associé.

C'est un atroce tableau que celui de l'antre du vieux juif, du joyeux monsieur dont le métier est d'enlever des enfants et de les dresser au vol. Assassins, escrocs et filles de joie s'y rencontrent dans l'ombre, pour se haïr et s'observer comme des bêtes fauves, parce que chacun d'eux sent que sa vie est à la merci de ses complices. La crainte est la seule base de leurs rapports. A tout instant, ils s'attendent à être empoisonnés ; sous chaque parole ils redoutent un piège. Dickens, dans ces peintures, révèle une profondeur d'intuition dont il a rarement fait preuve. On se croirait transporté au milieu des premières sociétés, alors que les hommes n'avaient pas encore appris, à leurs dépens, que, même au point de vue de l'égoïsme, il importe d'établir une morale commune, et de respecter l'intérêt d'autrui.

Quand Fagin croit avoir pris assez d'empire sur Olivier, il le fait sortir sous l'escorte de deux de ses disciples, qu'il charge d'achever son éducation. Mais l'orphelin reste frappé de stupeur, en voyant ses compagnons dérober le mouchoir d'un vieux monsieur arrêté devant l'étalage d'un libraire. Le vieux monsieur s'aperçoit qu'il a été dépouillé ; il crie au voleur. Olivier terrifié prend la fuite. Un homme du peuple le terrasse d'un coup de poing. On le traîne devant un magistrat de police ; mais en dépit du juge, qui est habitué à condamner, l'orphelin est acquitté sur la déposition du libraire. Le vieux monsieur, ému de pitié en lui voyant perdre connaissance, le fait transporter chez lui, et Olivier devient bientôt le favori de son protecteur.

Malheureusement, Fagin a intérêt à s'emparer de lui de nouveau. A sa première sortie, l'enfant tombe au pouvoir du bandit Sikes et de sa maîtresse Nancy. Il est ramené chez le vieux juif, et ce dernier emploie de diaboliques artifices pour venir à bout de son honnête nature. Enfin le recéleur le livre à Sikes, afin que le bandit le force à tremper dans un crime. Olivier, en effet, est contraint d'accompagner son nouveau tyran dans une expédition nocturne qui a pour but le pillage d'une maison isolée. Sikes brise le volet d'une petite fenêtre, il introduit l'enfant par cette ouverture, et le menaçant d'un coup de pistolet en cas de désobéissance, lui ordonne d'aller tirer les verrous d'une porte donnant sur la rue. Olivier est bien résolu à s'élancer

dans l'escalier et à donner l'éveil par ses cris. Mais les domestiques de la maison accourent avant que Sikes l'ait lâché. Un coup de feu blesse l'orphelin ; il est enlevé par le bandit, puis laissé pour mort dans un fossé. Il reprend connaissance, et, par suite d'incidens dans lesquels nous ne pouvons entrer, un heureux dénoûment met fin à ses épreuves. Quant à Fagin, il périt par la corde qu'il a nouée au cou de tant d'autres ; et Sikes se tue lui-même en tentant d'échapper à la justice, qui le poursuit parce qu'il a assassiné sa maîtresse.

La fin tragique du meurtrier et les dernières heures du juif sont deux scènes qu'il est difficile d'oublier, quand on les a lues. Tout le livre, du reste, est sombre, comme cet enfer à la porte duquel il faut laisser l'espérance. La fatalité plane sur ces royaumes du crime. A chaque page perce une désespérante vérité qui a souvent obsédé Dickens. Comme lui, on reste navré devant ces prédestinés du vice, chez qui les souvenirs d'enfance ne peuvent eux-mêmes réveiller aucun sentiment honnête, parce que l'enfance, pour eux, a été la faim, le froid, les mauvais traitemens, le délaissement au milieu de la fange, une profonde nuit sans aucun rayon d'amour. Ce qui rend encore plus douloureuse l'impression qu'on éprouve, c'est la pensée que de telles épidémies ravageront encore longtemps le monde, et que cette putréfaction humaine continuera à fermenter sous les richesses nationales si vantées, tant que la science politique ne se proposera pas d'autre but que d'augmenter à tout prix cette prospérité factice. N'imitons pas les économistes qui flagellent l'Angleterre, tout en préconisant ce qui enfante les iniquités dont ils l'accusent : l'antagonisme sans mesure, la surexcitation effrénée de l'industrie combinée avec la concurrence. Dans *Olivier Twist*, ce n'est pas une nation qui est en cause, c'est un système social, celui de la France comme celui des Etats-Unis et de l'Angleterre.

Après *Olivier Twist*, Dickens publia successivement les *Aventures de Nicholas Nickleby*, l'*Horloge de maître Humphrey*, et *Barnaby Rudge*, qui firent encore accroître sa popularité. La première édition de *Pickwick* avait été tirée à vingt mille exemplaires, celle de *Maître Humphrey* le fut à cinquante mille, et l'ébranlement fut tel, qu'il se fit sentir jusque sur les bords du Bos-

phore. Dickens, affirme-t-on, a eu le rare honneur d'être traduit en turc.

A la suite de ces succès, le romancier commença une vie de voyages, fixant tour à tour sa résidence en Amérique, en Suisse, en Italie et en France. De retour de son expédition aux Etats-Unis, il publia ses *Notes américaines*, sa première infidélité au roman. Puis il fit paraître *Martin Chuzzlewitt*, que devaient suivre les *Contes de Noël* et les *Peintures sur l'Italie*.

De tous ses romans, *Barnaby Rudge* est le seul qui forme un tout complet, ayant son exposition, son nœud et son dénoûment. Il nous reporte au temps de Georges III, au milieu des émeutes qui éclatèrent aux cris de : « A bas le papisme et les papistes ! »

« Paix à tous ! » telle fut plus tard la devise du journal fondé par Dickens. Paix à tous, aux catholiques comme aux protestants : tel est le sentiment où *Barnaby Rudge* a pris naissance. La fable à laquelle se rattachent les épisodes historiques est heureuse d'invention et se prête naturellement à des scènes pleines d'effet et d'originalité. Toutefois *Barnaby Rudge* ne satisfait pas entièrement. On sent que l'écrivain s'est trouvé gêné pour remplir son cadre, et n'en pas sortir. Le génie particulier de Dickens n'est pas porté à combiner des péripéties. Comme la contrainte met en fuite l'inspiration, il perd parfois la sienne en s'imposant des nécessités, en s'interdisant la liberté de faire entrer et disparaître tels acteurs qu'il lui plaît, à tel moment qui lui convient. Il s'attarde dans des longueurs qui eussent pu intéresser ailleurs, mais qui nuisent à l'ensemble, en déjouant trop longtemps la curiosité qu'il s'est efforcé d'exciter.

Ajoutons que, comme romancier historique, Dickens n'a pas prouvé qu'il eût la science de ressusciter les morts. Rien dans son œuvre ne précise l'époque dont il s'est fait le chroniqueur. Néanmoins ce qu'il avait observé dans le monde de son temps lui a servi à évoquer, sous Georges III, des êtres vraiment humains. La même répulsion qu'il a toujours ressentie pour l'égoïsme nous a valu la remarquable figure de Chester, ce disciple de lord Chesterfied, qui applique avec une si charmante et si terrible logique la fameuse maxime : La forme emporte le fond. A notre avis, le principal mérite du roman est dans l'atmosphère mystérieuse

à travers laquelle se déroule le drame, et qui est comme l'émanation du meurtre d'où il découle. C'est en Angleterre que notre auteur est né, dans le pays aux nuits sombres et brumeuses, où tout contact est si imprévu qu'il fait tressaillir, où les arbres sont autant d'incompréhensibles apparitions, les bruits autant d'inexplicables gémissemens. Il a passé son enfance sur cette terre de foi absolue, où chaque jour on lit la Bible, qui parle de l'ombre de Samuel, et où l'on croirait donner un démenti à Dieu en niant l'authenticité des revenans. Nature impressionnable, il a eu sans doute des frayeurs superstitieuses et il s'en est souvenu pour nous peindre la chasse infernale des meutes du remords, les hallucinations du meurtrier Rudge, pour qui les vivans existent à peine, tant il est fasciné par les fantômes acharnés à le poursuivre. Barnabé l'idiot est également un de ces êtres à demi fantastiques que Dickens aime à faire marcher sur la limite du monde réel et du royaume des invisibles. Dans sa sympathie pour toute souffrance, le romancier a admirablement saisi cette existence surnaturelle de la folie, qui voit partout des esprits, qui distingue à peine l'intelligence de l'instinct, la vie de la végétation, et qui traite comme des frères l'oiseau et le chien, dont elle est en effet presque la sœur.

Humphrey's Clock est l'élégie de Dickens. L'écrivain semble arrivé à l'âge où commencent à s'assoupir les désirs aventureux, la soif des choses inconnues. La marée cessait de monter. Dans le silence inaccoutumé qui se faisait en lui, il s'est senti gagné par une indicible mélancolie. Mais sa tristesse était douce comme celle de maître Humphrey, son héros. « Quoiqu'il aimât l'ombre du soir, Dieu soit loué, il savait apprécier la lumière du ciel, et il ressentait jusqu'au fond de son âme la joie qu'elle verse sur la terre. Seulement, au lieu de regarder devant lui et autour de lui, il s'était retourné en arrière pour contempler longuement le pays qu'il allait quitter, et pour recueillir, avant de s'éloigner, les senteurs de ses illusions printanières. »

De tous ces parfums, il a composé Nelly, le plus frais et le plus idéal de ses rêves ; et il l'a aimée comme on aime les espérances qui ne se sont pas réalisées. Dans son attendrissement, le style du romancier a pris des nuances plus poétiques, des douceurs azurées comme les lointains horizons. Naturellement aussi ses

visions ont formé des groupes plus artistiquement disposés. A côté de la jeune Nelly est venu se placer son grand-père, vieillard à demi tombé dans l'enfance. Tous deux n'ont pour providence que leur mutuelle tendresse, sont bien faibles l'un et l'autre, et l'on pressent tout d'abord que le monde n'aura pas de peine à prévaloir contre eux. Rien ne manque au tableau. Les deux lumineuses figures se détachent sur un fond noir où l'on voit passer une sorte de Caliban à l'âme difforme, le créancier Quelp, leur mauvais génie, qui, après les avoir chassés de leur demeure, insulte l'orpheline de sa convoitise. Le frère de Nelly, débauché de bas lieu, qui, au lieu de la protéger, veut lui faire épouser un de ses misérables compagnons, Swiveler, l'oracle de taverne, le viveur anglais, dont la vulgarité n'est pas même tempérée par la facilité d'impressions qui, dans le Midi, jette encore quelques bons élans au milieu des plus grossières habitudes. Le vieillard et la jeune fille sont réduits à errer sans asile. Nelly finit par mourir comme meurent les beaux songes dont elle était l'emblème.

Nicholas Nickleby et *Martin Chuzzlewitt* nous ramènent à la forme des premières œuvres de Dickens, au roman à tiroirs. L'auteur y suit la voie tracée par Fielding, Smolett et le Sage. Il choisit un héros de nature à intéresser les lecteurs, et il le fait passer à travers une série d'aventures calculées pour lui fournir à lui-même l'occasion d'esquisser des caractères. Comme *Pickwick*, *Nickleby* et *Chuzzlewitt* nous offrent une nombreuse collection de types nationaux. De ces deux récits, le second nous paraît de beaucoup le plus remarquable. Le talent de Dickens y est en pleine maturité. Sans avoir rien perdu de sa spontanéité primitive, il y joint l'expérience, ou plutôt une habileté instinctive, si l'on peut ainsi parler. Les passages faibles sont moins nombreux que dans ses productions précédentes. La fable est mieux combinée pour mener de front l'intérêt dramatique et celui qui s'attache au développement des caractères.

Dans *Nicholas Nickleby*, la trame des incidens est au contraire à peine tissue. Le cadre adopté par l'auteur est fort vaste, assez vaste même pour embrasser toute la société anglaise : le membre du parlement et le comédien ambulant, la modiste qui se laisse ruiner par un fat dont elle a épousé les favoris, et le jeune lord

stupide qui se fait dépouiller par un usurier et un chevalier d'industrie. L'auteur se sent si riche qu'il ne peut entrer dans un bureau de placement sans concentrer, dans le registre des places vacantes, plus de satire sociale qu'il n'en faudrait pour défrayer tout un roman. — « On demande une domestique, lit le commis. Le saint jour du sabbat on ne fait pas de cuisine, et on a un dîner de viande froide. M. Gallanbile prend son repas fort tard, pour que la cuisinière ne soit pas exposée à la tentation de faire une toilette mondaine. »

Toutefois, et malgré sa grande réputation, *Nicholas Nickleby* n'est pas, à beaucoup près, du métal d'*Olivier Twist* ou de *Chuzzlewitt.* Le romancier s'y montre souvent superficiel, et s'arrête beaucoup trop dans des peintures de petite portée. Mais, au milieu de l'ensemble assez terne, ressortent énergiquement quelques figures : Ralph, l'usurier, qui se sert de sa nièce comme d'un appât pour attirer le jeune lord dans ses filets ; Squeers (1), le maître du Yorkshire, ignoble composé d'avarice et d'hypocrisie, qui, sous prétexte d'élever de malheureux enfants, en fait des crétins et des estropiés ; Newmann Noggs enfin, le gentleman ruiné, à demi abruti par ses souvenirs et par l'abus des liqueurs, travaillant comme un automate chez un homme qu'il méprise, mais conservant, sous ses grotesques dehors, un cœur chaud de dévouement. Dickens semble doué d'une seconde vue pour distinguer, au milieu de la tragi-comédie humaine, tous ces êtres hétérogènes où le bouffon est, en quelque sorte, pétri avec le héros. Il a un tact merveilleux pour amalgamer les élémens les plus opposés, et les métis qu'il engendre ainsi forment toujours des unités vivantes. Ils ne sont pas tour à tour nobles et comiques, ils sont en même temps nobles et comiques. A travers la grimace rayonne la beauté intérieure.

Les romans de Dickens abondent en pareils tours de force, dont il paraît lui-même déguiser à plaisir la difficulté. Son personnage de Smike en est un autre exemple. C'est un pauvre adolescent que les cruautés de Squeers ont presque réduit à l'état bestial. Il ne se sou-

(1) Dickens avait frappé si juste que plusieurs maîtres de pension du Yorkshire crurent avoir posé pour le portrait du brutal pédagogue. Les uns écrivirent au romancier des lettres de menaces ; d'autres consultèrent des avocats sur la possibilité de lui intenter un procès en diffamation.

vient de rien, il ne pense à rien, il tremble. Un jour, accroupi devant la cheminée, il jette machinalement un charbon sur le feu : mais soudain il s'aperçoit que Nicholas Nickleby a le regard fixé sur lui, et il fait un mouvement d'effroi : car il ne connaît pas encore le nouveau venu, et il s'attend à être frappé. Nickleby ne lui dit qu'un mot : « Pauvre enfant ! » et ce mot fait courir un frisson sous la peau.

Dickens excelle ainsi à produire des effets pathétiques avec les plus simples moyens. Jamais l'orchestre ne fait sonner ses cymbales pour annoncer une scène émouvante. Le romancier la prépare en secret, on reçoit la secousse avant de l'avoir prévue ; et quand on cherche à se l'expliquer, on ne se rappelle qu'une phrase familière, comme il s'en dit à chaque instant. Tout le rôle de Smike est gros de cette puissance latente. L'enfant, qui n'a jamais été que rudoyé, ne conçoit pas qu'un homme puisse approcher de lui sans le battre. Il devient le chien de Nicholas. Comme un chien il ne le juge pas, ne le comprend pas, il s'émerveille sans fin devant lui avec son imagination d'insensé. Dans Smike, l'idiotisme devient sublime.

Il est, chez Dickens, un autre ordre de types qui n'indiquent ni moins de perspicacité de la part de l'observateur, ni moins d'adresse de la part du romancier. Ils ne vivent pas, ils fonctionnent. Ce sont des hommes comme Londres en fabrique par centaines, des hommes changés en machines par une idée fixe, par une routine immuable ou un travail incessant. Ilotes d'une civilisation industrielle, utilitaire et pratique, ils ont rompu tous les liens qui les attachaient au grand tout ; ils ne savent pas s'il y a des arbres, s'il y a des affections. Ils ne connaissent plus qu'une différence entre le soleil et la pluie : c'est que le mauvais temps les force à ouvrir le parapluie qu'ils portent fermé quand il fait du soleil. Rien qu'à les voir en peinture dans l'œuvre du romancier, on a froid jusqu'aux os.

Nous avons vu que, dans *Pickwick*, Dickens avait fait sortir le roman des impassibles contemplations de l'école idéaliste pour le ramener au sein de l'humanité ; nous avons vu que, dans *Olivier Twist*, il avait soulevé un coin du voile qui cache les funestes conséquences de tout un système social. *Chuzzlewitt* et *Nickleby* continuent dignement son œuvre, en s'attaquant plus spécialement à l'Angleterre. En regard de l'usurier Ralph, on pourrait placer le vieux Martin, ce millionnaire toujours préoccupé de lui-même,

qui renie tous ses proches, et se fait une existence de damné, parce qu'il craint sans cesse d'être en butte à des flagorneries intéressées. Dans mistress Gamp, la garde-malade qui fredonne un refrain devant un lit de douleur, Dickens achève ce qu'il avait ébauché dans mistress Mann, mistress Corney, et M. Limbkins, d'*Olivier Twist*.

Si la maladie, dont ces quatre types montrent autant de symptômes, se rencontre malheureusement dans tous les pays, elle devient anglaise, en Angleterre, par le degré d'intensité qu'elle y atteint... Ce n'est plus uniquement l'insensibilité engendrée par l'habitude de voir la souffrance; c'est l'endurcissement dans une nature du Nord, le triste revers d'une grande qualité, le monstrueux résultat que produit l'égoïsme en s'alliant à la logique de ces froids tempéramens qui suivent invariablement leur ligne, à l'abri de tout entraînement. Un autre vice que Dickens n'épargne pas, c'est la morgue qui parcourt tous les échelons d'une société basée sur l'inégalité: le besoin d'avoir des inférieurs à tyranniser et à insulter, pour se venger du servilisme avec lequel on rampe devant ses supérieurs. Cet orgueil, il en a souffleté l'insolent despotisme; il en a raillé les mesquineries et les ridicules. Il est allé plus loin encore, il n'a pas craint de clouer au pilori les tartufes qui pullulent fatalement partout où les masses sont profondément religieuses, et où la dévotion est de bon rapport. M. Pecksniff, le saint homme tout onctueux de moralité, M. Pecksniff, qui a nommé ses deux filles Charité et Miséricorde, vaut à lui seul bien des volumes de sermons.

En France, il peut paraître étrange que nous fassions un mérite au romancier d'avoir osé articuler de telles vérités. Mais il ne faut pas oublier dans quel pays écrit Dickens. Excepté lui, peut-être aurait-on peine à découvrir, en Angleterre, un seul écrivain populaire qui ne paraisse pas complètement satisfait de tout ce qui se passe autour de lui. Lecteurs et littérateurs s'entendent merveilleusement à cet égard, et ce qu'il y a de plus caractéristique, c'est qu'ils sont de bonne foi. Ils ont la ferme conviction que la religion anglicane est le dernier mot de Dieu, que le gouvernement constitutionnel est le dernier mot de l'intelligence humaine. Naturellement portés à la vénération, ils vénèrent les moindres usages de leur race comme l'idéal du savoir-vivre, et l'Angleterre en bloc

comme le meilleur des mondes possibles. Si parfois ils entrevoient le mal, ils se bornent à dire : « Ici-bas, les choses les plus parfaites ont leurs petits inconvéniens. » Si une voix s'élève pour formuler une plainte ou un grief, tous se scandalisent, tous tonnent contre le révolutionnaire qui les menace dans leur amour pour la permanence, contre l'agitateur qui prétend troubler la paix dont ils ont besoin pour poursuivre le but de leurs préoccupations positives.

Aussi s'est-on indigné contre l'auteur d'*Olivier Twist*. Le bon goût aristocratique a été choqué de tant de vulgarité, les saints ont crié à l'immoralité, les conservateurs ont dénoncé le radicalisme du romancier. Mais ils ont eu beau faire. Le moment était venu où la littérature devait tenir compte du peuple, où les riches devaient entendre parler des déshérités. Il s'est trouvé que, par curiosité, par amour de la nouveauté, le public a été irrésistiblement entraîné à suivre Dickens dans le nouveau monde qu'il venait d'ouvrir.

Nous avons fait remarquer que le roman intime avait régné chez nous, en même temps qu'en Angleterre. Par une coïncidence analogue, le genre créé par Dickens devait bientôt être implanté en France par Eugène Sue. En rapprochant les noms de Dickens et de Eugène Sue, nous ne prétendons nullement donner à entendre que l'écrivain anglais soit un romancier socialiste de même genre que l'auteur de *Martin* et du *Juif-errant*. Tout au contraire, les deux sources de leur inspiration nous semblent diamétralement opposées. Chez Sue, on devine un système : il écrit en vue de prouver un théorème ; au besoin même, il interrompt son récit pour expliquer ses idées. Comme tel, il est tout à fait français ; car ce qui distingue la France, c'est que, dans sa littérature comme dans sa vie politique, tout vient de l'intelligence. L'intelligence conçoit une théorie, et cherche le moyen de l'appliquer ; c'est par l'intelligence et au nom des principes, que s'accomplissent la plupart de nos révolutions. Rien de pareil en Angleterre. Au lieu de partir d'une synthèse, on observe les accidens journaliers, on opère des réformes partielles, on se laisse guider par les nécessités du moment.

Un fait suffira pour prouver jusqu'à quel point les spéculations sont peu sympathiques à nos voisins. Leur principal journal, le

Times, a pour règle de se laisser diriger par l'opinion, au lieu de la diriger. Il se fait gloire de ne pas avoir de programme ni de drapeau. Sous ce point de vue, Dickens nous parait tout à fait Anglais. Il n'y a, chez lui, aucun parti pris de propagande; il est rare qu'il énonce un jugement, et quand il le fait, l'allure gênée de sa phrase annonce assez qu'il n'est plus dans son élément. Il a vu la souffrance, et il a souffert avec elle; il a vu l'injustice, et elle l'a révolté; il a peint ce qu'il avait senti, et il a été socialiste, pour ainsi dire, à son insu.

Sa mise en œuvre, d'ailleurs, a encore moins de parenté avec celle du romancier français. Sue, après avoir conçu une idée, invente une fable qui puisse la symboliser, et, créant des acteurs en vue de cette fable, il les plie à chaque scène aux exigences de la situation. Les personnages de Dickens, au contraire, sont créés en vue d'eux-mêmes; ils lui ont été imposés, en quelque sorte, par les impressions qu'il a reçues. Sue est plus savant machiniste, plus habile à agencer des faits et à torturer la curiosité. Parfois aussi, ses types peuvent être plus significatifs, comme emblèmes d'une pensée philosophique. Dickens touche et intéresse davantage, ses créations sont plus vivantes, plus vraies. Tout cela revient à dire que les deux romanciers ont été ce qu'ils devaient être, l'un et l'autre, pour agir sur leur patrie respective. Si Dickens eût discuté avec l'intelligence, au lieu de faire vibrer les sentimens, il fût resté sans influence en Angleterre. Tel qu'il est, il a été en communication magnétique avec son public.

Et, remarquons-le bien, ce n'est pas sur les classes trop en retard qu'il a basé son empire. Il n'a rien de commun avec le roman populaire d'Harrison Ainswort, avec la littérature réclamée par les masses qui n'ont encore que des sensations. Que des écrivains se fassent mélodramatiques pour se mettre à la portée de la foule, et ébaucher son éducation, cela peut être utile, surtout en France. Mais il est une œuvre encore plus importante et plus urgente à accomplir, dans l'intérêt même du peuple, c'est de rappeler son existence à ceux qui sont, en ce moment, les arbitres de son sort; c'est d'entretenir de lui les industriels, d'attendrir la bourgeoisie sur des souffrances dont elle ne s'aperçoit pas, d'en appeler à sa conscience sur des injustices qui n'attirent pas son attention, de l'effrayer enfin sur des dangers qu'elle méconnait.

Dickens est précisément le romancier de ce tiers état, dont l'opinion gouverne, et peut se traduire en réformes pacifiques. Non-seulement il s'adresse à des facultés morales que l'éducation peut seule développer, mais il parle toujours la langue des classes moyennes. Si exagérées que puissent nous paraitre leur pudeur et leur susceptibilité religieuse, il ne les heurte jamais ; il respecte même leurs préjugés. Aussi a-t-il exercé sur son pays une action incalculable : peu d'hommes d'État laisseront peut-être plus de traces que lui.

Depuis qu'il a traduit à la barre de ses lecteurs l'école d'abrutissement et les dévots prospectus des Squeers, les pensionnats ont tempéré leur charlatanisme, et l'indignation des honnêtes gens a effrayé les entrepreneurs de tourmens qui continuaient en paix à torturer leurs nègres blancs, tandis qu'on émancipait les noirs. Nul Anglais, fût-il ultra tory, n'aura lu *Olivier Twist*, sans être longtemps poursuivi par le souvenir du monde souterrain qui se creuse sous les pieds du commerçant, du rentier et du grand seigneur, menaçant à chaque instant de s'ouvrir pour les engloutir. Nul n'aura frissonné devant ces tableaux, sans se dire qu'il y a quelque chose à faire pour se garder contre les voleurs et les assassins qui, à votre insu, sont mêlés à votre vie, qui savent où vous résidez, qui peuvent avoir intérêt à votre mort, et qui vous tueront infailliblement, s'ils y ont intérêt. Don Quichotte avait puissamment contribué à détruire la féodalité, en tournant en ridicule une institution sous laquelle elle pouvait abuser en sécurité d'un pouvoir qui n'avait plus sa raison d'être. Dickens a porté un rude coup au règne des intérêts bourgeois, en rendant odieux l'égoïsme qui en est la base. Sans s'en douter, il a été un terrible niveleur, en nous introduisant chez le tourneur Kenwigs, dont la famille joue à l'aristocratie, au permier étage d'une maison peuplée de pauvres locataires.

Il a mortellement atteint la foi dans les distinctions sociales, en esquissant la généalogie des Chuzzlewitt, et en faisant rire ses lecteurs aux dépens de ce bon M. Giles, le sommelier, qui s'est laissé attendrir jusqu'à pleurer, et qui ne veut pas rentrer chez ses maîtres, parce qu'il perdrait toute son importance à la cuisine, s'il se montrait ivre aux servantes. Dans le Sage, Beaumarchais et Voltaire, la satire sociale a été le symptôme d'une ré-

volution près d'éclater : a-t-elle dans Dickens la même signification? Ce qu'il y a de certain, c'est que ce qui est discrédité ne tarde pas à tomber. Si le romancier anglais détruit par la raillerie, il reconstruit, en même temps, par l'amour ; ou plutôt, au lieu de détruire, de nier et d'exciter à la révolte, il inspire le désir de s'amender. Il n'attaque que les oppresseurs, il fait plaindre les opprimés; il ne voue aucune classe à la haine, n'entretient jamais les déshérités de leurs droits méconnus. Il dit aux hommes de s'aimer les uns les autres, d'aimer le bien, de ne détester que le mal. De la sorte, il nous semble moins présager une révolution qu'une régénération progressive.

Non content de ce rôle déjà si beau, Dickens se laissa tenter par une autre gloire. Ce ne fut pas lui, il est vrai, qui fonda le *Daily News*, comme on le croit généralement; mais le *Daily News* fut lancé dans le monde sous le patronage de sa réputation, et les deux fondateurs de la nouvelle entreprise garantirent au romancier cinq mille livres sterling (125,000 fr.) pour sa première année de collaboration. La ligne suivie par le journal confirme pleinement ce que nous disions plus haut du radicalisme plutôt instinctif que systématique de notre auteur. Le *Daily News* s'annonçait comme n'étant le champion d'aucun système politique. Son but était de travailler, par des moyens légaux, à l'amélioration du sort des prolétaires. Il se proposait de poursuivre la réforme du système pénitentiaire, de la législation pénale, de la loi sur les pauvres. Mais, loin de se poser en démocrate, il restait assez aristocrate pour n'effaroucher aucun des grands partis parlementaires. Sans doute, Dickens était presque étranger à la polémique du journal. La partie littéraire avait seule été placée sous sa direction officielle, et tous ses articles devaient être signés. Néanmoins il descendit plusieurs fois dans l'arène de la discussion, soit pour rompre une lance contre la peine de mort, soit pour proclamer la nécessité et l'urgence de mettre les plus basses classes à même de donner à leurs enfans une éducation primaire.

D'ailleurs, la part indirecte qu'il prit à la rédaction du *Daily News* indique assez qu'il en partageait complètement les tendances. Jusque-là, les littérateurs avaient toujours affiché un souverain dédain pour le métier de journaliste. Dickens, par l'ascendant de sa réputation, comme par l'estime dont il jouissait,

sut vaincre cette répugnance. Il groupa autour de lui les plus célèbres, et les donna pour rédacteurs au *Daily News*, ramenant ainsi vers l'homme, par une autre voie, cette littérature anglaise qui, depuis si longtemps, s'enfermait dans son idéalisme monacal. Ses intentions étaient nobles évidemment; mais n'était-ce pas se méprendre que d'appeler aussi l'imagination à discuter et argumenter? Dickens lui-même ne s'exposait-il pas à perdre sa force, comme un autre Antée, en quittant du pied la terre de ses triomphes? Walter Scott, par cela même qu'il avait un génie pittoresque de premier ordre, a été un triste historien : et quoique l'intelligence pure entre pour beaucoup dans les analyses de Balzac, ses généralisations sont loin de valoir ses études de détail. Le talent du romancier consiste à spécialiser son attention, et, par conséquent, à ne pas s'élever aux vues d'ensemble. Il consiste à voir l'effet des surfaces, plutôt qu'à pénétrer profondément dans les substances. Le peintre est celui qui s'enthousiasme, qui ressent de vives impressions, qui se met en rapport avec le monde par sa personnalité, ou, en d'autres termes, qui regarde les choses d'un point fixe, pour qu'elles se présentent avec les perspectives d'un tableau. Le penseur au contraire, ne mérite son nom qu'à la condition d'apercevoir en même temps toutes les faces des objets et de les embrasser à la fois dans tout leur ensemble.

Cette incompatibilité des facultés imaginatives et de l'instinct de causalité contribue à donner un caractère assez ambigu à certains chapitres des notes de notre auteur. Dans ses considérations sur l'esclavage et les systèmes pénitentiaires, comme dans divers aperçus sur les résultats des institutions américaines, Dickens procède un peu trop comme Victor Hugo dans son *Dernier jour d'un Condamné*. Il fait intervenir au sein du domaine de la raison un élément qui, à notre avis, ne devrait pas y figurer. Lors même que son langage reste froid et contenu, on sent qu'il recouvre plutôt des impressions reçues que des enquêtes instruites par le jugement. Toutefois le romancier semble avoir reconnu lui-même les limites fatales de l'imagination. Sauf une ou deux écoles buissonnières à travers des questions brûlantes d'intérêt, il s'est généralement renfermé dans son majorat avec une réserve et une modestie que nous ne saurions trop louer.

Dickens avait traversé l'Atlantique pour se délasser de ses travaux, pour enrichir encore son fonds d'observation, et un peu aussi, en sous-ordre, dans un but d'utilité générale. Le droit des auteurs sur la propriété de leurs œuvres avait toujours trouvé en lui un chaud défenseur. Dans une de ses dédicaces, il avait hautement témoigné sa reconnaissance pour Noun Talfowrd, l'infatigable avocat des écrivains en Angleterre. En débarquant aux États-Unis, dans ce vaste atelier de contrefaçons, il chercha naturellement à faire prévaloir ses idées sur les avantages et la justice d'un code international de garanties pour les auteurs. En cela, il ne pouvait manquer de heurter bien des intérêts et des susceptibilités. Les haines comme les calomnies ne lui firent pas défaut. On essaya même de le représenter comme un agent commercial soudoyé par les libraires de Londres. Mais la bonne tenue du romancier ne tarda pas à faire retomber sur les aboyeurs le ridicule de ces folies. Par son esprit et ses manières affables, il sut changer en amis ses détracteurs. Il accomplit un plus grand miracle : il convertit à ses vues plusieurs des chefs les plus exaltés de la ligue en faveur de la contrefaçon.

Aux libraires près, d'ailleurs, Dickens fut accueilli en triomphateur par toute la population. Fanny Elssler n'avait pas été fêtée avec plus d'enthousiasme. Les bas-bleus de Boston et de New-York faillirent mettre en pièces l'auteur de *Pickwick*, pour se disputer les lambeaux de ses vêtemens et les métamorphoser en reliques. Mistress Dickens dut passer toutes ses journées à répondre aux épitres que chacun adressait au voyageur, dans le décevant espoir d'obtenir de lui un autographe. Bien plus, le romancier eut à essuyer plus de discours qu'un prince en tournée : discours de réception et discours après boire, discours officiels et discours improvisés, intarissables harangues aussi longues et aussi ridicules, pour la plupart, qu'il convient aux épanchemens des vanités qui ne trouvent pas tous les jours l'occasion de se mettre en évidence.

Dickens parcourut les principaux Etats de l'Union, et les possessions anglaises du Nord. Dans ses notes, il revient avec nous sur ses anciennes traces. Il nous fait assister à ses épreuves, nous conduit à Washington et dans les pénitenciers, sur les bateaux à vapeur, les canaux et les chemins de fer

Sur toute sa route, il rencontre bon nombre de bizarreries de tout genre. Il nous les désigne du doigt, et il en rit sans malignité, comme il avait ri des bouffonneries anglaises. Parfois il s'indigne devant les cruautés exercées contre les noirs, devant la licence d'une presse vouée à la diffamation. En le heurtant, le fanatisme religieux fait jaillir, du fond de sa nature, tout ce qu'elle renferme de tolérance; en l'effleurant, l'aristocratie républicaine attire sa verve comique sur ce libéralisme trop commun, aux yeux duquel la liberté consiste à avoir beaucoup d'esclaves et pas de maître. Qu'il ne soit pas trop Anglais dans ses impressions, on le devine sans que nous ayons besoin de le dire : toutefois l'Anglais perce encore par instans. Si expansive que soit sa nature, elle s'est empreinte de l'atmosphère nationale, et ce n'est pas là une des moins curieuses révélations de son livre.

On connaît les habitudes des voyageurs britanniques : ils croient si fortement à toutes les opinions, à tous les dogmes d'où sortent les mœurs de leur patrie, qu'ils sont un peu portés aux auto-da-fé, comme les vrais croyants d'autrefois. D'ailleurs ils ont une scrupuleuse gravité. Ce qui fait leur génie pratique donne pour eux à un fétu les proportions d'une montagne. En Italie, les femmes parlent haut, et les hommes crachent dans les salons : donc l'Italie est un pays qui ne mérite pas d'être visité. Peut-être les fumeurs et les consommateurs de tabac d'un autre genre ont-ils un peu scandalisé, chez Dickens, une orthodoxie de pareille nature. Mais, en fin de compte, ces inconvenances et ces hérésies ne nous ont valu que des traits d'esprit, et nous n'avons pas le droit de nous plaindre.

Le miroir a-t-il fidèlement reproduit les images qui passaient devant lui? Il nous est impossible d'en juger par nous-mêmes : mais une revue de New-York a représenté les notes du romancier comme une série d'heureuses esquisses, un tableau vrai et piquant des mœurs américaines. Le témoignage du critique a d'autant plus de poids, que Dickens, avait, en somme, assez maltraité les citoyens de la république. Sous plus d'un rapport, les Etats-Unis semblent avoir causé au voyageur les mêmes sensations qu'un Français éprouve en Angleterre. Il nous représente les compatriotes de Washington comme un peuple morose et bigot, commerçant jusqu'à la moelle des os, aimant excessivement le réel

et fort peu l'idéal, et si monotone en outre, qu'on croit revoir partout les mêmes figurans et les mêmes décors. A ces particularités Dickens en ajoute d'autres, encore moins attrayantes : une souveraine impatience de toute supériorité, une défiance semblable à celle des anciens Grecs, qui fait proscrire le mérite par cela seul qu'il s'est distingué, et pousser en avant la médiocrité, par cela seul qu'elle ne porte ombrage à personne ; une familiarité et un orgueil qui vont jusqu'à la grossièreté ; une tendance à respecter, dans le filou, le fin tacticien ; enfin, un frénétique esprit de parti, toujours prêt à faire appel aux mauvaises passions, et à écarter l'homme capable, pour choisir l'homme de la faction.

Tous ces tristes phénomènes, Dickens les constate sans trop se demander où ils ont leur source. On a souvent répété que son séjour en Amérique l'avait dégrisé de bien des illusions démocratiques. Il se peut que cela soit vrai ; mais, pour notre part, nous ne devinons pas sur quels fondemens repose cette assertion. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, jamais, avant son départ, le romancier n'avait émis une opinion bien arrêtée, et ses notes ne nous révèlent pas davantage quelles convictions il a rapportées en Angleterre.

D'ailleurs, est-ce donc bien la démocratie qu'il a vue boiter devant lui ? Ces Etats-Unis, tels qu'il nous les peint, sont-ils vraiment le produit de telles ou telles institutions politiques ? Ne faudrait-il pas y reconnaître plutôt les résultats d'un système social qui peut régner monarchiquement ou oligarchiquement, tout aussi bien que sous forme républicaine ? Ne faudrait-il pas y voir les fruits naturels des théories anglaises qui prétendent baser uniquement la société sur la liberté individuelle, en supprimant toute croyance commune, et en amoindrissant le rôle du pouvoir, appelé à régler et à réunir ?

A vrai dire, nous n'avons nul droit d'affirmer que Dickens ait ainsi envisagé les Etats-Unis. Loin de là, nous avouerons même que nous n'avons pu lire, sans mécompte, les appréciations d'ensemble qui terminent ses notes. Nous aurions aimé à y trouver non des discussions ou des systèmes, mais au moins une perception plus marquée des véritables causes d'où proviennent les résultats si finement sentis par notre auteur. Après tout, cependant nous n'osons pas insister sur ces désappointemens, de peur que

nos exigences ne semblent en contradiction avec les idées que nous avons énoncées un peu plus haut. Un romancier capable d'écrire des œuvres comme *Pickwick* et *Chuzzlewitt* est évidemment un grand observateur, un homme plus capable qu'aucun philosophe de savoir exactement comment se passe tout ce qui a lieu sous le soleil. Mais si un romancier s'inquiétait trop des pourquoi et des comment, de la cause des effets et des effets des causes, sa palette se briserait infailliblement entre ses mains.

Jusqu'au moment où Dickens donna son nom pour drapeau au *Daily News* (1846), presque tous les organes de la presse s'étaient accordés à lui jeter des couronnes. Le *Times*, entre autres, n'avait eu pour lui que des éloges. Mais, dès que le doyen des journaux vit un rival dans le littérateur, son admiration se changea soudain en fiel. Il publia des articles fort acerbes sur les deux contes donnés par Dickens à la fin de 1845, et, depuis lors, son animosité n'a pas encore été désarmée, même après que notre auteur eut rompu avec le journal créé sous ses auspices. La France s'est chargée de venger le romancier injustement attaqué : elle a dévoré le *Grillon*, les *Apparitions de Noël*, les *Carillons* et la *Bataille de la vie ;* et, en cela, elle a fait preuve de bon goût.

Après avoir écrit *Humphrey's Clock*, ce tendre adieu adressé aux beaux songes de la jeunesse, Dickens, en avançant dans la vie, a remonté plus haut encore par le regret le cours de ses années. Il s'est refait enfant. Il s'est assis, en esprit, au foyer de famille, en ces jours si solennels où s'apprêtait pour lui la plus belle fête de l'enfance, où Noël allait venir. De nouveau il a attendu sa venue dans une chambre bien close, heureux d'avoir chaud et de se sentir aimé, « tandis qu'il faisait nuit noire au dehors ; que les feuilles pourries jonchaient les chemins ; qu'en haut tout était brouillard et ténèbres; qu'en bas tout était boue et fondrières; qu'il y avait du givre sur les poteaux des chemins, de la neige fondue sur le sentier ; que la glace n'était pas de l'eau; que l'eau n'était pas libre de couler, et que rien n'était ce qu'il devait être ». De nouveau, il a entendu chanter le grillon, la bouilloire et les cloches. Mais ce n'était plus un petit insecte noir, des choses d'airain ou de cuivre, qui lui parlaient. C'étaient des êtres mystérieux, des êtres animés d'une âme qui se mêlaient à sa vie, qui jouaient

une partie dans le concert de ses affections. Ali-Baba n'était-il pas alors un de ses amis, peut-être même un membre de sa famille ?

Cette communion intime de l'enfant avec les génies de l'air et du foyer, l'homme nous l'a contée en oubliant par moments qu'il avait vieilli. Il nous a dit comment le grillon ramème la paix dans les ménages troublés, comment les souvenirs et les visions qui peuplent la nuit de la Noël peuvent dégeler l'âme d'un avare endurci. Dans les carillons, ce sont les cloches qui font des merveilles. Toby Veck, le colporteur, a une fille qui aime un pauvre ouvrier dont elle voudrait bien devenir la femme ; mais Toby Veck rencontre un savant personnage, un alderman, qui lui prouve, par des chiffres et des statistiques, que les pauvres ne doivent pas se marier, que la science défend aux pauvres de faire des enfans. Et Toby Veck est convaincu ; il ne consentira pas au mariage de sa fille. Heureusement il a toujours été plein de respect pour les cloches, et les cloches ont de la reconnaissance : elles le lui prouvent... Que disons-nous ? les cloches ne savent pas argumenter comme des économistes ; elles envoient à son sommeil un cortège de rêves qui lui font voir comment le pauvre ouvrier qui n'a pas de femme tombe dans l'ivrognerie, comment la pauvre ouvrière qui n'a pas de mari et d'enfants tombe dans le désordre. Et Toby est touché : le mariage aura bientôt lieu.

Le dernier conte de Dickens est encore plus charmant. Sur l'emplacement d'un ancien champ de bataille, autrefois jonché de monceaux de victimes, habitent le docteur Jeddler et ses deux filles. Le bon docteur est un grand philosophe. Il a tant songé à l'antique mêlée, qu'il ne voit sur la terre que combats et luttes acharnées. Aussi le monde lui semble-t-il une chose fort bouffonne : on ne peut qu'en rire ou en pleurer, et il a pris le parti d'en rire. Mais, pendant qu'il rit, voilà que d'autres batailles se livrent autour de lui, batailles invisibles qui ont pour arène le cœur de ses filles. Toutes deux aiment le même jeune homme ; mais elles ont, l'une pour l'autre, une affection sans bornes ; et chez toutes deux, c'est le dévouement qui est vainqueur. Le bon docteur pleure, et il est converti : la vie cesse de lui paraître une ridicule parade.

Tels sont les contes de Dickens ; le thème de l'écrivain n'a pas

changé : seulement il est chanté sur un nouveau mode, et ce thème n'est autre que le refrain de Béranger :

> Aimer, aimer, c'est être utile à soi.
> Se faire aimer, c'est être utile aux autres.

Le seul ouvrage dont nous n'avons pas encore parlé est le petit volume où il a recueilli ses lettres sur l'Italie, publiées dans le *Daily News*. Le mentionner est suffisant, car il n'est pas, à beaucoup près, la meilleure production de Dickens. Son peu de couleur, du reste, ne nous a point étonné. Chez l'auteur de *Pickwick*, d'*Olivier Twist* et de *Martin Chuzzlewitt*, ce n'est pas le sens plastique qui domine. Il est plus frappé par les caractères humains que par les lignes et les effets de lumière. Il est plus porté à peindre les âmes que les grands aspects pittoresques. Son talent n'était pas fait pour rendre justice à l'Italie, cette terre des chauds horizons, des grandes lignes et des héroïques figures.

Ceci nous amène à dire quelques mots de la valeur littéraire de Dickens. A son égard, la critique a donné un assez triste spectacle. Par une confusion plus digne d'un enfant que d'un juge, les uns l'ont proclamé comme un artiste du plus haut vol, parce qu'ils sympathisaient avec la veine démocratique et bienveillante de ses incontestables mérites, parce qu'ils ne trouvaient pas son talent d'un ordre assez élevé. Ces derniers surtout ont été assez nombreux en France. A leurs yeux, l'auteur de *Pickwick*, était uniquement un de ces écrivains instinctifs dont on doit se borner à constater le succès. Quant à nous, nous pensons qu'avant de s'asseoir sur son tribunal, la critique devrait apprendre à *distinguer*, d'après le langage de la scolastique.

Non, sans doute, les romans de Dickens ne sont pas du grand art. Ils ne sont pas de ces œuvres dont la jeunesse n'a rien à craindre des injures du temps : car ils ne répondent pas aux facultés, qui sont immuables comme l'infini et l'éternité. Ils ne donnent pas un corps à nos aspirations vers l'idéal, vers l'immense, vers le surhumain ; ils ne sont pas la voix de cette imagination qui aime à s'émerveiller et à se dilater sans mesure. Mais n'y a-t-il donc pas place pour tous sous le soleil ? place pour la littérature qui élève l'homme, et pour celle qui l'amé-

liore; place pour la peinture monumentale et la peinture de caractères? N'imitons pas ces dilettanti qui n'acceptent que la musique savante, pour avoir le plaisir d'admirer ce que les autres ne peuvent pas comprendre.

Nous aussi nous aimons le grand art plus qu'aucun autre. Nous l'aimons comme la source des plus divines jouissances que l'on puisse goûter ici-bas; nous savons qu'il exhausse les plus hauts en les portant au sommet de la montagne; mais nous savons aussi que, pour beaucoup, il ne porte que des fruits d'orgueil, et que souvent il pousse les esprits faibles à s'éloigner avec mépris des profanes qu'ils trouvent trop vulgaires. Il est bon, il est important que, de temps en temps, des écrivains comme Dickens travaillent à ramener les hommes les uns vers les autres. Pour apprécier dignement ces écrivains, il est juste et raisonnable que nous les mesurions sur le genre qu'ils ont adopté, sans leur faire un crime de ce qu'ils ne possèdent pas certains mérites incompatibles avec les élémens nécessaires à l'accomplissement de leur tâche.

Si l'auteur d'*Olivier Twist* n'est pas un artiste idéaliste, ni même pittoresque, c'est parce qu'il est éminemment humain. Chez lui, comme chez tous les mortels, toute exubérance implique une insuffisance. Dans ses contes, par exemple, sa fantaisie n'a pas toujours la folâtre désinvolture des rêveries vagabondes qui vont poursuivant l'imprévu dans les espaces imaginaires. Cela ne tient-il pas encore à ce qu'il se préoccupe sans cesse de ses semblables? Il a beau appeler à lui tous les songes de la porte d'ivoire; à travers leurs flottantes draperies, se dessine toujours le relief des habitans de la terre. Par la même raison, il n'a pu être un paysagiste de style, ni un amant rêveur de la bonne déesse. Il sait animer les objets inertes; il les aime comme des êtres vivans; il est habile à les mettre en scène, à les grouper autour de ses acteurs; il peint surtout avec beaucoup d'âme la nature dans ses rapports avec l'homme, dans son influence sur nos joies et nos tristesses; mais il n'en connaît pas les solennelles harmonies, le côté mystérieux par lequel elle reflète le soleil du monde invisible.

Puisant son inspiration dans ses émotions, il cherche surtout à éveiller en nous le rire, la pitié, l'effroi, tous les sentimens que nous éprouvons dans le commerce de nos frères. Souvent il

en résulte qu'il se mêle quelque chose de pénible aux vibrations qu'il nous fait rendre. Quand il nous retrace une exécution ou une agonie, nous souffrons ce que nous souffririons devant la réalité de ces tableaux. L'exactitude de la copie nous cause bien un plaisir tout intellectuel, comme nous en ressentons en face de toute difficulté surmontée, de tout ce qui atteste une victoire de la force humaine. Toutefois c'est surtout notre sensibilité qui est affectée. Nous sommes agités au lieu de savourer une calme volupté, telle que l'imagination nous en fait goûter, une de ces extases sereines où la permanence des dieux se mêle aux impressions de l'homme. Mais ici-bas rien n'est complet. Si le romancier eût laissé ses lecteurs dans cette béatitude, il n'eût pas pu inspirer, comme il l'a fait, l'amour du bien et la haine du mal.

Comme observateur, Dickens ne nous apprend rien de bien nouveau, rien que n'aperçoive un œil doué d'une pénétration ordinaire. Il ne cherche pas, comme Balzac, à mettre à nu des ressorts profondément enfouis ; il ne se plaît pas à étudier des natures exceptionnelles, des individualités maladives. Aussi n'ouvre-t-il pas des mines aussi riches à la curiosité intellectuelle ; mais c'est en cela même que réside son génie. La puissance et l'utilité de ses romans tiennent essentiellement à ce qu'ils nous représentent des types généraux où se résume l'influence des diverses positions sociales.

Ajoutons, d'ailleurs, qu'il a, au plus haut degré, l'instinct dramatique. Jamais il n'a besoin de nous expliquer un caractère. Le rideau se lève : à nos yeux apparaissent des êtres qui pleurent, qui chantent, qui calculent ou se désespèrent. Sans que l'écrivain intervienne, nous comprenons leur passé et leur naturel. On peut accuser le romancier d'avoir exagéré la réalité, mais on le surprend rarement à rendre ses créations inconséquentes avec elles-mêmes. Ses personnages représentent parfois une vérité grossie, mais jamais un moteur nécessité par la fable. Le drame résulte de leur individualité. Aucun d'eux n'est forcé ni torturé pour s'adapter aux péripéties et rehausser l'effet d'une scène.

Il est à peine besoin de dire que, dans son style, Dickens n'a pas l'ampleur des maîtres de la forme. Il ne possède pas la correction savante qui est le fruit du calcul et du patient labeur. Il n'a pas non plus ces accords et ces cadences de mots, ces into-

nations et ces nuances qui sont la traduction involontaire de l'état psychologique de l'imagination, et qui, par conséquent, modifient l'âme comme le fait la musique. Mais, par contre, il a toutes les qualités prime-sautières du sentiment : la verve, l'énergie, la souplesse, la variété, l'abondance. Sa phrase est tour à tour triste, joyeuse, indignée, violente : elle a toutes les passions humaines. Comme écrivain, Dickens n'a qu'une seule infériorité bien marquée, à laquelle nous avons déjà fait allusion. Lorsqu'il exprime des jugemens, au lieu de décrire ou de raconter, il est souvent contourné, chargé de gauches parenthèses. Le ton à demi goguenard qu'il prend alors ne sert qu'à rendre son embarras encore plus évident.

Répétons-le toutefois, nos critiques s'adressent moins à Dickens qu'au genre traité par lui avec tant de supériorité.

THOMAS CAMPBELL

W. Beattie : Life and Letters of Th. Campbell (Vie et lettres de Th. Campbell)

S'il est un fait patent, en quelque sorte écrit sur toutes les pages de l'histoire, c'est la rapidité avec laquelle vieillissent souvent les renommées, chez nous peut-être plus encore qu'ailleurs. Un homme vient à mourir, toutes les voix n'étaient occupées qu'à le glorifier. L'admiration générale le proclamait comme le génie de la poésie, le roi des peintres, le philosophe et le réformateur par excellence, et à peine quelques années se sont-elles écoulées que ses chefs-d'œuvre ou ses théories politiques nous semblent surannés. Nous avons perdu le sens de ces déploiemens de paroles ou de couleurs ; nous ne concevons plus comment un homme a pu s'exprimer de la sorte, ni quel a pu être l'homme qui s'est ainsi exprimé.

Si cela était général, nous serions à même de l'expliquer par la croissance de l'humanité, qui, chaque jour, apprend à être mécontente de ce qui la satisfaisait la veille ; mais point. A côté des morts qui vieillissent vite, il y en a d'autres qui paraissent doués d'une jeunesse inaltérable. Leurs œuvres ont beau porter pour nous les signes d'un temps qui n'est plus et qui ne reviendra jamais, elles ont beau nous apparaître comme des images qui n'exprimeraient plus tout ce que nous pensons et sentons nous-mêmes : elles conservent un air de vie. Nous y reconnaissons facilement quelque chose qui a dû se produire dans une âme humaine.

D'où vient donc cette différence entre les destinées de ces deux

classes d'hommes célèbres? D'où vient que les premiers arrivent si vite à paraître presque ridicules comme une ancienne gravure de mode? Ne serait-ce pas parce qu'eux aussi ont été comme des gravures de mode? parce que leurs œuvres ou leurs pensées, au lieu d'être la définition précise d'une individualité, c'est-à-dire le portrait exact d'un être réel, tel que Dieu a jugé bon de le faire, n'ont été que la traduction d'une non-réalité, d'un type abstrait, d'une mode, c'est-à-dire d'une sorte de moyenne entre les diverses individualités d'une époque, peut-être de quelque chose de moins : d'une formule que des êtres tout différens sont convenus, pendant un temps, d'accepter comme l'emblème banal de leurs manières de voir toutes différentes?

La question est importante ; elle touche à bien des problèmes littéraires. Elle est intimement liée, d'ailleurs, avec la question vitale de notre époque : — « Quelle valeur faut-il attacher au suffrage universel? » Oui, quelle valeur? que signifie l'approbation témoignée par le plus grand nombre? — Tantôt nous répétons que le propre des prophètes est d'être lapidés, ce qui signifie que le propre de la vérité est de ne point être évidente ; tantôt nous répétons que le propre de la vérité est d'être évidente, ce qui signifie que le propre des prophètes est de ne point être lapidés. Auquel de ces deux axiomes faut-il ajouter foi? Je crois que cette discordance même devrait nous avertir que nous avons confondu sous une même dénomination des choses fort dissemblables, et qu'il serait urgent de faire une distinction entre les grands hommes qui finissent par rester seuls dans la mémoire des peuples et les hommes, grands ou petits, que le suffrage général se hâte d'acclamer.

Pour employer une comparaison familière, nous n'avons qu'à ouvrir les yeux, et nous reconnaîtrons autour de nous deux espèces d'êtres : ceux qui mettent leur ambition à suivre, mieux que tous, la mode du jour, à s'habiller plus que tous à la mode, et ceux qui sont irrésistiblement entraînés à se faire un costume à eux, un costume suivant leurs goûts, leurs habitudes, leur commodité. Les écrivains et les philosophes, comme tous les autres hommes, pourraient être classés dans ces deux catégories, ces deux nations, dont chacune du reste a son δημος et son aristocratie, ses masses et ses supériorités. Il faudrait donc reconnaître qu'il existe deux espèces d'hommes supérieurs : les uns dont le mérite consiste à

énoncer plus complètement que personne les idées et les tendances du jour, à posséder, plus que d'autres, la faculté de traduire en actes ou en paroles tout ce qui est déjà né et qui cherche le moyen de se formuler à la fois ; les autres, dont la supériorité consiste, au contraire, à percevoir ce que nul autre n'avait encore perçu, à éprouver de nouvelles craintes et de nouveaux désirs, à se former, en un mot, des idées, des goûts, des mobiles qui sont en avant de l'époque, qui seront confirmés plus tard par les faits, qui le lendemain rendront mieux compte aux hommes nouveaux de ce que la force des choses les aura amenés à voir et à sentir.

Avec cette seule distinction, bien des difficultés s'évanouiraient. Nous n'aurions plus de peine à nous expliquer les morts qui vieillissent et ceux qui restent jeunes. Dans les célébrités qui subjuguent tout de suite leur époque, nous verrions les organes du jour, les talens qui sont applaudis parce qu'ils viennent donner raison à toutes les opinions et à tous les goûts, bons ou mauvais, de leurs contemporains. Dans les grands hommes de l'autre espèce, nous verrions, au contraire, les organes du lendemain, ceux qui scandalisent d'abord, mais qui restent, — sans doute parce que ce qui est de Dieu ne passe pas, et que leurs œuvres à eux étaient l'œuvre de Dieu, la confession honnête et sincère des conceptions et des sentimens qui s'étaient réellement engendrés en eux, sous l'influence des réalités de l'univers.

Toutes ces réflexions sont en quelque sorte la préface nécessaire d'une étude critique sur le poète Thomas Campbell. Dans laquelle des deux catégories que j'ai citées faut-il le ranger ? Je crois que l'oracle a déjà prononcé. De son temps, nul écrivain peut-être n'a été reçu avec plus d'enthousiasme. Tandis que Byron était attaqué, tandis que Wordsworth et Coleridge et Southey étaient tournés en ridicule, Thomas Campbell n'a eu qu'à paraitre pour être proclamé un génie. Il a été le poète glorifié par la *Revue d'Édimbourg ;* il a été l'espoir de l'Angleterre. Chacun de ses ouvrages de prose ou de vers a été pour lui une ovation. Et voilà que maintenant, après peu d'années, c'est à peine déjà si nous pouvons distinguer en lui aucun trait de physionomie individuelle. Dans les transformations qu'a subies son talent depuis ses *Plaisirs de l'Espérance* jusqu'à *Gertrude de Wyoming* et aux

Lectures, nous ne retrouvons plus que les transformations subies par l'opinion et le goût publics de l'Angleterre. Au lieu de conduire, nous voyons que Campbell a suivi. Comme homme spécial, il n'existe plus.

Cela même toutefois ne fait qu'ajouter à l'intérêt de ses mémoires. Les souvenirs de Campbell sont curieux, parce qu'ils nous permettent d'apprécier en lui le caractère de son temps, le grand mouvement intellectuel qui a marqué, chez nos voisins, le commencement de ce siècle. Ils méritent surtout d'être étudiés, parce qu'ils sont non seulement un document pour servir à l'histoire littéraire de l'Angleterre, mais encore une page de l'histoire européenne, car, il n'y a pas à en douter, le mouvement intellectuel de l'Angleterre a conquis l'Europe. L'Allemagne avait pu la première se mettre en révolte ouverte contre le XVIII[e] siècle. En cela, comme en tout, elle n'avait su renverser un système que pour le remplacer par un autre ; et, comme les systèmes ne fondent rien, l'Allemagne a bien vite été rejetée en sous-ordre. En fin de compte, c'est en Angleterre que se sont lentement et naturellement élaborées les choses qui devaient rester. Comme au XVII[e] siècle la France avait servi de prototype aux nations, c'est sa voisine qui, de notre temps, a fourni les formes poétiques, littéraires et politiques où tendent à se couler nos pensées, nos sentimens et nos sociétés. Voyons donc ce que pourra nous apprendre sur toutes ces choses la vie littéraire de l'homme qui n'a guère été qu'une image fidèle de son temps.

Thomas Campbell naquit à Glasgow le 27 juillet 1777. Par ses ancêtres paternels, il descendait des anciens chefs du clan des Campbells. Son grand-père possédait même encore le domaine de Kirnan, sur la frontière du comté d'Argyle. Mais, depuis lors, la famille avait déchu, et le père du poète, après avoir d'abord acquis une riche aisance dans le commerce, avait été réduit par des revers à une position assez gênée. Dans l'enfance du futur écrivain, je ne vois à relever que la liaison de son père avec le docteur Reid, le philosophe. Par la suite, nous verrons Thomas Campbell entrer en rapports d'amitié avec Thomas Brown et surtout avec Dugald Steward, et peut-être y a-t-il plus d'une analogie entre la poésie du poète et l'espèce d'éclectisme de l'école écossaise.

Fils d'une nombreuse famille et chéri comme un dernier enfant, Thomas Campbell resta jusqu'à huit ans sous la surveillance de sa mère, qui aimait à lui chanter les ballades de l'Écosse. Après avoir commencé ses études, avec un grand succès, dans le *grammar school* de M. Allison, il entra, dès l'âge de treize ans, à l'université de Glasgow. Il devait y rester pendant cinq années ou du moins pendant cinq sessions, car, dans les universités écossaises, la période scolaire ne va que d'octobre à mai. Durant tout le cours de ses études, le jeune homme se fit remarquer entre tous, surtout dans les classes de langue. Sa facilité était grande, et le goût de la poésie s'était annoncé chez lui de fort bonne heure. A dix ans, il composait déjà des vers, entre autres des vers destinés à faire partie d'un *Poème sur les Saisons*. On peut juger par là de quel côté soufflait le vent : Campbell commençait par être un disciple et un admirateur de Thompson.

Avant de quitter l'école préparatoire de M. Allison, il s'était pris pour les classiques grecs d'un enthousiasme qui ne l'abandonna plus. A douze ans, il traduisait en vers des passages d'Anacréon qui formaient le sujet de ses devoirs. Pendant ses cinq années d'université enfin, il rimait des satires, des pétitions, des morceaux de circonstance, il rédigeait en vers ses versions, ses narrations, et même ses compositions de philosophie. Tout cela lui attira beaucoup d'éloges, beaucoup d'honneurs académiques. Il grandit littéralement avec l'habitude d'entendre ses maîtres et ses collègues le proclamer *facile princeps*. Bien plus, d'autres louanges vinrent encore se joindre à celle de ses professeurs. A seize ans, une épître sur l'*Origine du Mal* lui valut dans sa ville natale le titre de *Pope de Glasgow*.

Ce qui me frappe dans ses premiers essais poétiques, c'est leur parfaite convenance. Ils sont étrangement bien faits, tout y est déjà presque en équilibre, et, avant d'avoir vu le monde, le poète parle des hommes comme s'il avait acquis une vieille expérience. Je cite ces faits pour ce qu'ils valent, peut-être comme une preuve de plus que la précocité n'est point le signe des natures originales. Bien entendu, je parle de la précocité qui consiste moins dans le *besoin d'apprendre* que dans le *talent d'exprimer*. Les animaux les plus complets sont les plus lents à atteindre leur maturité. Il se pourrait aussi qu'une raison trop printanière fût sim-

plement le signe de ces esprits habiles et expansifs qui, au lieu d'être tourmentés par leurs sensations, amassent vite des manières de voir, et chez qui il y a plutôt tendance à combiner des idées qu'à s'en former.

Chez Campbell, tout me semble confirmer ce point de vue. Dans sa jeunesse, je ne découvre rien de saillant, rien d'immodéré et d'irrésistible. Nulle exaltation religieuse, nulle de ces mélancolies ou de ces sauvageries qui entraînent parfois la jeunesse vers les ombres et les solitudes. Il aime la nature avec calme; il ne s'enivre ni de sensualité ni de vin. Il a bien quelques amours, mais je les soupçonne fort d'être quelque peu des prétextes de rimeur. Quand il adresse des épitres à de jeunes beautés, c'est pour leur souhaiter « de couler doucement leur vie champêtre, et de trouver dans chaque hôte une âme sympathique. » Plus loin il leur dira : « Tous les charmes que l'enthousiaste peut lire sur la face de la nature, à vous de les goûter plus intenses et plus raffinés, avec une joie inconnue aux âmes vulgaires... » On sent bien là le jeune poète qui tient à honneur d'avoir l'âme délicate.

Je continue le portrait : Campbell est spirituel et vif, impressionnable et fort discuteur. Il est bon et affectueux, quoique mordant et cherchant parfois à afficher sa supériorité. Certains traits qui lui font honneur se mêlent à tout cela. Il respecte ses professeurs, il s'enthousiasme pour eux. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il est radical, républicain, et qu'il s'indigne vertement contre le monde de ce qu'il obéit à des nécessités que lui Campbell est incapable d'apercevoir.

Un jour, en 1794, il assiste au jugement des réformateurs écossais Gérald, Muir et Gillie, et il prend en haine la société qui a pu condamner des hommes à la parole si éloquente, aux intentions si héroïques. Pendant plusieurs mois, il garde une sombre misanthropie, qui le rend méconnaissable à ses amis. Toutes ces manières d'être ne sont guère, néanmoins, que les voies et moyens de la jeunesse en général. Chez le jeune Campbell, en particulier, la seule chose qui fasse saillie, c'est la passion d'écrire des vers. Je me trompe; dans ses lettres s'affiche une autre tendance, assez commune, il est vrai, aux premières années, mais qui, chez lui, domine à l'excès : je veux parler des protestations et démonstrations d'amitié qui les remplissent. Toutes

ses affections sans doute semblent sincères, — dès son enfance Campbell paraît avoir été porté aux vifs attachemens; — mais il est constamment préoccupé de l'effet que ses affections peuvent produire. Sans cesse il a peur que ses silences n'aient été mal interprétés, sans cesse il craint de n'avoir pas assez dit combien il aime. Il y a en lui un souci immodéré de l'approbation d'autrui.

J'ai parlé des universités écossaises et de leurs courtes années scolaires. Les étudians pauvres, si nombreux dans ces universités, ont coutume d'employer leurs longues vacances à donner des leçons, afin d'amasser ainsi les moyens de continuer leurs études. A la suite de sa quatrième session académique, Campbell suivit cet exemple. La perte d'un procès venait de réduire encore les ressources de son vieux père, et les actives recommandations de ses professeurs lui procurèrent un emploi momentané de précepteur dans une des Hébrides, à l'ile de Mull. Une maison solitaire à la pointe d'une île perdue aux limites du monde; autour de lui, « la vague blanche écumant contre le ciel lointain,... les sombres rochers bleus entassent leur grandeur dénudée, la tempête sonore balayant les rivages hérissés (1). » Au loin enfin, le sourd bruit d'un gouffre marin, et, çà et là, les aigles perchant sur la plage au milieu des nuages. Il y avait là de quoi mettre une âme jeune face à face de la nature. Campbell eut, en effet, des mouvemens d'enthousiasme. Il fit provision d'images; mais la tristesse et les regrets vinrent se jeter à la traverse. « J'écrivis, dit-il lui-même, sur mon exil un poème aussi triste que *les Tristes* d'Ovide. » L'homme est là. Pendant toute sa vie, je retrouve bien plus chez lui la faculté de jouir par anticipation d'une espérance, d'une non-réalité, que la puissance de jouir virilement de la réalité, en s'intéressant à ses richesses, que nul œil ne comptera jamais. A l'avance, il rêve et il s'exalte à l'idée de trouver les choses conformes à un rêve qu'il s'est fait lui-même. Devant les choses telles que Dieu les a faites, il regrette le passé, il songe à ce qu'il n'a plus.

A sa sortie définitive de l'université, Campbell recommença, à Downie, son existence de précepteur, mais pour peu de temps.

(1) Fragmens d'une élégie écrite à Mull.

Toute cette période est pour lui pleine d'angoisses. Il sentait la nécessité de se créer une position indépendante, et il ne savait trop de quel côté se tourner. Après tant d'éloges reçus à l'université, il lui restait à apprendre la vie. Il y entrait avec bien des exigences et des espoirs immodérés, avec une appréciation bien peu exacte de ce que les hommes devaient faire pour lui, et ne pouvaient manquer de faire. Ce n'est pas là un reproche à son adresse, mais bien à celle de la jeunesse, des succès de collège et du rôle immense que nous donnons dans l'éducation à l'émulation, c'est-à-dire à la vanité.

Campbell avait compté sur des protecteurs qui lui firent défaut. Plus d'une fois il parla avec aigreur de l'égoïsme des hommes. Longtemps il dut expier en lui les fautes des autres. Tour à tour, il songea à se faire ministre, médecin, commerçant, homme de loi, chimiste. Son biographe a pris grand'peine pour le défendre contre l'accusation d'inconstance. Jusqu'à un certain point il a raison. Ce n'est pas que le jeune homme fût inconstant, à proprement parler; il y avait seulement en lui absence de toute vocation fixe. Avec les visées qu'on lui avait appris à se former, il était fort embarrassé pour trouver ce qu'il cherchait. Ici encore, l'idéal lui plaisait plus que la réalité. S'il s'éprenait de telle ou telle profession, c'était parce qu'il y voyait quelque chose de poétique, parce qu'il évoquait en esprit la position qu'elle pouvait lui donner. Alors qu'il songe au commerce, il est amusant de le voir se prouver à lui-même et prouver à un ami comment le commerce est une noble chose, un puissant instrument de civilisation. S'il avait eu l'idée d'étudier le droit, c'était après avoir assisté aux cours du professeur John Miller, dont les opinions libérales l'avaient entraîné, et à qui il attribue, en grande partie, les prédilections politiques de toute sa vie. La philosophie du droit lui paraissait alors un magnifique champ pour le déploiement des capacités humaines; mais quand, au lieu d'atteindre de prime-saut le but, il fut question d'y arriver en travaillant dans une étude, le découragement vint. Il prit en haine et le droit et la longue route à parcourir, et peut-être aussi la position du clerc qui doit vivre avec l'idée que, dans sa spécialité, il a tout à apprendre et est inférieur à tous. Ce qu'il y a de terrible dans les succès de collège, c'est qu'ils développent chez le lauréat la douce convic-

tion que, tel qu'il est, il est déjà digne de la renommée. Avec cette foi-là, on est prédestiné à devenir littérateur, par cela seul qu'on est incapable de se plier aux longs noviciats de toute autre carrière.

De meilleurs jours cependant approchaient. Édimbourg comptait alors au nombre de ses hommes de marque le docteur Anderson, auteur des *Vies des Poètes anglais.* Par hasard Campbell rencontra dans la rue un ami qui allait faire visite au docteur, et il l'accompagna jusqu'à la porte de ce dernier. A ce moment, les filles d'Anderson se trouvaient à leur fenêtre. Elles aperçurent Campbell, qui était un beau jeune homme. Naturellement le visiteur fut questionné sur son compagnon; il parla de la position précaire de Campbell et de ses talens; il montra au docteur une de ses pièces de vers qu'il avait sur lui. La pièce de vers séduisit Anderson. Il témoigna le désir que le jeune poète lui fût présenté, et Campbell, amené chez lui, eut bientôt achevé sa conquête. A partir de ce jour, on peut dire que sa destinée fut arrêtée dans le grand livre du ciel. Peu de temps après, il était en rapport avec le libraire Mundell, pour le compte duquel il entreprenait un abrégé de l'ouvrage de Bryan Edwards sur les *Indes occidentales,* au prix de vingt livres (500 francs). C'était le docteur qui l'avait abouché avec son éditeur. Anderson ne s'en tint pas là; patron zélé de la littérature et centre d'un cercle d'écrivains, il introduisit son jeune protégé dans le monde lettré d'Édimbourg.

Le vent était alors à la poésie, ou, pour parler plus juste, il y avait partout un sourd travail intellectuel. Moitié capitale, moitié ville de province, la métropole de l'Écosse avait d'ailleurs beaucoup plus gardé que Londres les goûts du XVIIIe siècle. Du moins les causeries de salon y avaient conservé, ce me semble, plus d'importance. L'heure n'y avait pas encore sonné pour les coteries avec leurs prétentions, pour les petits hôtels Rambouillet, avec la vie factice et les échanges de mensonges qui y fleurissent. On se faisait une réputation avec des vers en manuscrit; on consultait les juges éclairés sur des épîtres et des poèmes. Sans doute on admirait souvent pour se persuader à soi-même qu'on avait bon goût, et on louait souvent parce que cela était de bon ton. On eût trouvé fort brutal un homme qui se fût fait un devoir de blâmer tout haut ce qu'il blâmait tout bas, et de décou-

rager des prétentions qui, dans sa pensée, ne pouvaient servir qu'à faire une victime.

Au milieu de toutes ces bonnes intentions si fâcheusement employées, Campbell ne pouvait guère trouver qu'un aliment à son idée fixe. Heureusement pour lui, les encouragemens qu'il reçut devaient le conduire au succès et non aux tourmens d'une ambition impuissante. Tout en donnant des leçons pour vivre, il acheva son poème des *Plaisirs de l'Espérance.* Chaque jour, il se promenait, récitant presque à haute voix ses vers. On le regardait passer ; ou bien il allait, sur une hauteur voisine d'Édimbourg, s'entretenir avec sa muse et recevoir le vent à la face. Trois mois avant que son œuvre parût, ses amis ne le désignaient que sous le nom de *chantre de l'Espérance.* Son manuscrit avait passé de mains en mains, il avait été discuté et longuement corrigé, d'après les conseils des amis éclairés. Anderson était fier de son protégé ; il croyait sincèrement au génie de Campbell, et il prédisait un succès éclatant. Le poème enfin terminé, le docteur le fit accepter par Mundell, qui acheta la propriété de l'œuvre au prix de 50 livres (1.250 francs).

Thomas Campbell avait alors vingt et un ans, et on était en 1799. La date ici est importante. En 1799, Pope et son école régnaient encore en Angleterre. Pope, c'est-à-dire notre poésie classique, avec plus de sérieux, avec beaucoup moins de bel esprit badin. Pour donner une idée plus nette des écrivains d'alors, je ne saurais mieux faire que de recourir aux manifestes des novateurs qui suivirent bientôt. « C'est une chose digne de remarque, dit Wordsworth, dans la préface supplémentaire de ses *Ballades lyriques*, qu'à l'exception de la *Nocturnal Reverie of lady Winchelsea*, et d'un passage ou deux, dans le *Windsor Forest*, de Pope, toute la poésie, depuis Milton jusqu'à Thompson, ne contient pas une seule image nouvelle de la nature extérieure. Bien plus, de toutes les images déjà connues qu'elle emploie pour la peindre, il n'en est pas une d'où l'on puisse inférer que le poète eût attentivement fixé ses yeux sur l'objet dont il voulait parler, encore moins que ses impressions eussent déterminé, chez lui, un effort de véritable imagination pour le reproduire. A quel bas degré était tombée la connaissance des phénomènes les plus importans et les plus en évidence, on peut en juger par la manière dont Dryden a exécuté

une description de la nuit dans une de ses tragédies, ou par la traduction que Pope a donnée de la scène du clair de lune dans l'Iliade. Pour peu qu'un aveugle eût l'habitude d'écouter attentivement ce qui se dirait autour de lui, il n'aurait nulle peine à peindre avec plus de vérité tous ces aspects de la nature. »

Cela porte coup. A quelque temps de là surgit la fameuse controverse excitée par Bowles et sa théorie. Bowles prétendait frapper de réprobation toutes les images empruntées aux choses artificielles. Il ne reconnaissait de véritable poésie que dans les peintures des choses naturelles. Nul doute qu'il ne sût fort mal définir ce qu'il sentait. Campbell lui répondit fort justement qu'un vaisseau lancé à la mer pouvait être un sujet de très haute poésie.

Nous pouvons beaucoup mieux formuler la pensée du novateur qu'il ne le pouvait lui-même. Ce qui le choquait, lui et bien d'autres, c'est que la poésie n'était plus une langue, un effort pour exprimer des impressions, des émotions, des troubles d'âme; c'est qu'elle ne se donnait pas pour but de traduire ces espèces de phénomènes intérieurs que les objets artificiels peuvent déterminer aussi bien que la nature, mais qui ne sont aucunement des idées, des jugemens. « L'école régnante, comme l'a mieux dit Coleridge, était caractérisée non pas tant par des pensées poétiques que par des pensées traduites dans le langage de la poésie. L'excellence du genre consistait, comme fond, dans des observations justes et fines sur les hommes et les mœurs, au milieu d'un état social artificiel (je n'aime pas ce mot), — comme forme, dans la logique de l'esprit reproduite en distiques coulans et épigrammatiques. Lors même que le sujet s'adressait à l'imagination ou à l'intelligence, on s'attendait à un trait à la fin de chaque second vers, et l'ensemble d'un morceau était comme une conjonction disjonctive d'épigrammes. » Le style de Voltaire est un exemple familier de ces chapelets d'axiomes. Des phrases sentencieuses, voilà ce que l'on prisait, et on tuait une comédie en lui reprochant de ne pas renfermer de *maximes*.

La poésie se proposant ainsi d'exprimer ce qu'exprime la prose, des opinions et des réflexions, sa seule ambition était de les exprimer autrement, d'une certaine façon, qui n'était pas la façon la plus simple et la plus précise. L'art du rimeur était donc exclusivement l'art de bien dire, l'art d'habiller toute idée suivant un

certain type immuable de phraséologie qui était la règle générale et absolue du beau.

Maintenant, quel était donc le type que la poésie avait pour unique mission de reproduire systématiquement? Si je ne me trompe, toutes les paroles et tous les actes du XVIIIe siècle sont là pour nous l'apprendre. La grande prétention de l'époque était de faire tenir la mer dans une coquille de noix, de faire rentrer des milliers de faits dans une grande catégorie. On n'aimait que le générique, et le beau style consistait à désindividualiser les objets, à éviter tous les traits précis et toutes les images qui eussent pu mettre sous nos vœux un fait dans ce qu'il avait de particulier. On disait les *essaims ailés* au lieu de dire les *abeilles.* On s'extasiait devant une femme aimable, spirituelle, belle, ravissante, en se gardant bien d'indiquer quelle était sa manière propre d'être ravissante, et en quoi elle différait de toutes les autres manières d'être ravissante. On chantait sur une certaine intonation donnée, qui évitait soigneusement d'accentuer les nuances distinctives du sentiment chanté. A l'exemple de la pensée, la diction s'efforçait de donner une idée des choses, en les représentant toujours comme des variétés d'un genre infiniment vaste.

La métaphysique était partout. Les abstractions surtout faisaient rage. On écrivait des odes *à la Peur*, *à la Pitié*, *au Contentement;* on faisait des poèmes sur *l'Amitié*, *l'Imagination*, *la Mémoire*, *l'Enthousiasme.* Les individualités et les réalités avaient été solennellement abrogées. On avait décidé que le monde ne serait plus à l'avenir qu'un prototype d'univers servant de théâtre à toute espèce de prototypes, de catégories et d'êtres de raison. C'était un nouveau platonisme; c'était un bel et bon polythéisme à l'antique (1).

(1) Il serait infiniment curieux de montrer comment le polythéisme n'a jamais cessé d'exister. On avait cru que les anciens Romains s'étaient laissé convertir, mais point. Ils avaient conservé leurs anciennes facultés et leurs anciennes impuissances ; il avait bien fallu qu'ils continuassent à sentir et à penser comme par le passé. Faute de pouvoir embrasser plusieurs choses à la fois, ils ne pouvaient concevoir toute chose que comme l'effet d'une seule cause, la manifestation d'un seul type. Dans tout phénomène, ils ont donc été condamnés à ne voir que l'opération, l'acte d'un agent spécial dont le propre était exclusivement de produire de tels effets. Tout amour, à leurs yeux, n'a été qu'une forme de l amour ; tout souvenir a été l'acte d'une faculté-mémoire, toute pensée l'acte d'une faculté-intelligence ; toute volonté a été le fait d'une faculté-liberté, absolument comme, autrefois, l'amour venait de Cupidon, le commerce de Mercure.

Ainsi s'est complété tout un panthéon de causes personnifiées, de divinités-facultés. J'ai désigné cette manière de concevoir les choses comme une nouvelle

Les allégories étaient tellement adorées, que la France, Robespierre en tête, s'en était fait décidément des dieux officiels ; elle avait décrété le culte de la *Raison*, de la *Liberté*, etc.

A la fin cependant le mal avait engendré lui-même son remède. A force de réduire la poésie à l'art de déguiser des axiomes génériques et des types impersonnels, sous une diction générique et incorporelle, le factice était arrivé jusqu'à devenir intolérable. La nature avait fini par s'apercevoir qu'elle était fort gênée sous toutes les règles décrétées par le bon goût général, et qu'elle aurait plus de bénéfice à faire à sa guise en se passant de l'approbation du suffrage universel. De tous côtés, on se mettait en révolte. Après les mœurs conventionnelles que l'on avait longtemps subies, il commençait à devenir de mode de célébrer les sabots et les bergeries, de déblatérer contre la civilisation et les fauteuils.

Ce n'était encore là qu'une nouvelle mode ; mais elle indiquait une grande transformation, par dégoût sans doute pour les grandes maximes sur l'*homme en général* et sur la manière dont on se fait aimer des femmes en général. Walpole et Percy en étaient venus à remettre en honneur le moyen âge et la poésie populaire. Comme Marchangy chez nous, on faisait de l'opposition en admirant le gothique et le chevaleresque. Le goût et l'étude des antiquités du nord gagnait peu à peu. Dans la chaire de littérature qu'il occupait à Oxford, Thomas Warton, l'auteur de l'*Histoire de la Poésie anglaise*, ramenait ses élèves aux auteurs du XVIe siècle. L'un de ses disciples, W. Lisle Bowles, allait bientôt publier (en 1789) les sonnets qui firent une révolution dans l'esprit de Cole-

forme de l'esprit romain. Je n'ai pas parlé juste. De fait, les races du Nord, qui ont le plus de tendance à s'élever au-dessus de cette phase intellectuelle, l'ont traversée d'abord comme le mammifère commence par être poisson et reptile à l'état embryonnaire.

On connaît les poèmes allégoriques du moyen âge. Tout l'olympe des abstractions y était certainement descendu. Seulement, dans le XVIe siècle, nous voyons Shakespeare échapper à l'illusion des abstractions, comme Bacon allait y arracher la philosophie. Bientôt cependant la gloire de Louis XIV, l'influence française, le cartésianisme, etc., vinrent rouvrir l'Angleterre elle-même à ce polythéisme métaphysique, que la renaissance avait remis en honneur comme l'autre.

Maintenant encore, tant s'en faut que nous, Français, nous en ayons fini avec ces fantômes. Dans la plupart de nos théories sociales, au lieu de trouver des pensées telles que les réalités peuvent en inspirer, je ne vois guère qu'un chassez-croisez d'abstractions qui se nomment le travail, le capital, le crédit, le peuple, etc. Pour réformer ce monde de réalités, nos prétendus réformateurs font comme Homère : ils font descendre des nuages les dieux-allégories pour qu'ils viennent faire des miracles parmi les hommes, et empêcher partout les faits d'être les résultats des nécessités à l'œuvre dans notre univers.



ridge. D'un autre côté, Burke livrait au public son *Essai sur le Beau*, et la théorie dans laquelle il glorifiait le vague et l'indéfini n'était, après tout, qu'une certaine façon rudimentaire de demander que la poésie exprimât des émotions et non des idées, car le propre des impressions est de renfermer l'infini et de se lier sympathiquement à tout ce que nous avons senti, comme le propre des idées est d'être le défini, le circonscrit. D'un autre côté encore, Cowper avait conçu et fait aimer un style déjà assez nouveau de poésie, un de ces styles de transition, comme il ne s'en produit qu'en Angleterre. Chez lui, il y avait eu une tentative naturelle, non pour rompre avec le passé, mais pour adapter les vieilles formes à ses propres besoins. Profondément sérieux, il avait cherché à parler en homme, à dire nettement ce qu'il voulait dire, et, sans s'en douter, il avait grandement changé la diction poétique. Enfin Burns était venu, et les *Ballades lyriques* de Wordsworth faisaient leur apparition un an avant la publication des *Plaisirs de l'Espérance.*

Comme on en peut juger, c'était à un moment de transformation que Campbell était descendu dans l'arène. Il y fit un éclatant début. Je n'irai pas jusqu'à dire que nulle œuvre ne produisit jamais autant de sensation que son poème ; mais je n'ai certainement souvenir d'aucune œuvre qui, du premier coup, ait porté aussi haut un inconnu. Les exemplaires des *Plaisirs de l'Espérance* furent littéralement enlevés. Plusieurs éditions se succédèrent en une seule année. En 1803, le livre avait déjà été réimprimé sept fois. Pour en obtenir la propriété, un libraire de Londres en offrit à l'auteur une rente viagère de 200 livres (5,000 fr.). Rien de plus éloquent que ces chiffres. Malheureusement Campbell avait vendu ses droits d'auteur, et, sans la générosité de son éditeur, il n'eût pas tiré grand profit de sa popularité. Mundell fut généreux. Pour chaque édition nouvelle, il offrit au poète un *remerciement* de 50 livres (1250 fr.) et, plus tard, il lui abandonna le droit de publier deux fois son œuvre par souscription (1). Le droit, dans ce cas, avait son prix, car la seconde fois il rapporta au-delà de 1,000 guinées à Campbell. La souscription avait été un événement presque national. Pitt y avait

(1) La propriété des *Plaisirs de l'Espérance* finit par revenir à Campbell.

mis son nom; le gros des sommités politiques, littéraires et aristocratiques avait fait comme lui. Lady Campbell s'était chargée de soulever son clan en faveur du poète, et, en Angleterre comme en Écosse, c'étaient des hommes haut placés qui avaient pris la chose en mains.

Je n'ai encore indiqué qu'un côté du succès de Campbell. Un jour que le docteur Gregory, fort célèbre à Édimbourg, était entré chez le libraire Mundell, il trouva sous sa main un exemplaire du nouveau poème, et il l'ouvrit sans trop penser à ce qu'il faisait. « Parlez-moi de cela, voilà de la poésie, de la vraie poésie, monsieur Mundell! » s'écria-t-il tout à coup, et, sans démordre, il acheva le volume.

L'exclamation du docteur fut en quelque sorte répétée par tous ceux qui lurent *les Plaisirs de l'Espérance.* Le débutant fut recherché; son œuvre le mit en rapports avec Scott, Henry Erskine, Dugald Stewart, Arch. Alison, l'auteur de l'*Essai sur le Goût*, Sydney Smith, les Kemble. Déjà il était lié avec Jeffrey, Thomas Brown et Henry Brougham. A Londres et à Liverpool, il en fut comme à Édimbourg. La miraculeuse puissance du poème y procura à Campbell l'amitié ou la protection de Charles Fox, lord Holland, lord Minto, Mackintosh, Byron, Mme de Stael. Il faudrait ajouter à cette liste presque toutes les illustrations anglaises et étrangères.

Bien plus, avec le temps l'admiration ne fit qu'augmenter. Après les célébrités de la littérature, ce fut une princesse du sang qui désira être présentée à l'illustre auteur. Après les témoignages flatteurs des journaux, ce fut le gouvernement qui rendit hommage au poète en lui accordant, sous Charles Fox, une pension de 200 livres (5,000 fr.). Je ne dis rien des legs que *les Plaisirs de l'Espérance* valurent à Campbell, ni des honneurs qu'ils lui procurèrent en Allemagne et dans sa patrie. Bref, au bout de dix ans, et sans avoir rien produit de nouveau, sauf quelques pièces détachées, il était encore maintenu au pinacle par la seule force de son coup d'essai. De son vivant, il avait été transformé en un de ces génies que nul ne se permet de juger.

Que renfermaient donc *les Plaisirs de l'Espérance* pour produire une pareille sensation? Au début, quelques vers harmonieux chantent « l'éloignement qui donne des charmes à l'horizon et

revêt d'azur les montagnes. » Puis le poète célèbre l'espérance comme la mère de l'activité, le mobile qui pousse le génie à l'accomplissement de sa destinée. Il dit comment elle inspire l'amour et embellit le bonheur domestique. L'idée de l'espérance évoque bientôt celle du progrès. En espérance le poète entrevoit l'avenir des peuples, la civilisation éclairant les sauvages, la liberté brisant les chaînes. Enfin, il nous montre l'espérance consolant le moribond par la promesse d'une autre existence de bonheur.

Le genre adopté par le débutant, on le voit, n'avait rien de neuf, loin de là! Son œuvre marchait, de tout point, dans les traces de l'ancienne école. Elle aussi faisait consister le rôle de la poésie à personnifier les explications que la raison se donne des choses, à développer sa thèse métaphysique, et, pour développer sa thèse à elle, elle procédait comme l'ancienne école. Au lieu d'imiter la nature, qui met sous nos yeux des phénomènes, des effets, et nous laisse la peine d'en deviner la cause, elle s'appliquait à mettre sous nos yeux des causes accomplissant leur besogne.

Les idées énoncées par le poète n'avaient d'ailleurs pas grande valeur intellectuelle. « A cette époque, nous dit W. Beattie, la révolution française, le partage de la Pologne et l'abolition de la traite étaient le sujet de toutes les conversations. » Ce qui occupait tous les esprits était précisément ce qui avait occupé l'esprit du jeune écrivain. Il était philanthrope, négrophile, passionné pour la Pologne et radical. Il lançait des prophéties contre les tyrans, il s'indignait contre les philosophes qui réduisent l'homme au niveau de la brute en lui contestant une âme immortelle. Il avait, en un mot, toutes les manières de sentir et de penser que l'on pouvait alors avoir à vingt et un ans, sans qu'il fût besoin de penser et sentir par soi-même.

Quant à sa diction, à maints égards aussi elle ne faisait que reproduire les formules en usage. Elle prodiguait les tropes, les exclamations, les *écoutez;* elle se montait souvent à cet enthousiasme officiel du poète classique qui s'est dit qu'il devait chanter sur un certain ton. Par-dessus tout, elle aimait à faire intervenir dans les affaires des hommes l'olympe des abstractions et des êtres de raison.

Je me hâterai d'ajouter cependant que le poème du débutant renfermait autre chose que des redites. Jusqu'à un certain point,

le docteur Anderson était dans le vrai, quand il s'extasiait « sur les exquises modulations de ce style qui s'élève et s'abaisse avec le sujet, qui, tour à tour, s'attendrit avec les mélancoliques accens de la douleur, et s'élance sur l'aile d'une éloquence passionnée. » Le style de Campbell savait, en effet, s'exalter et s'attendrir. Je dirai plus : s'il nous semble guindé, il ne l'est que relativement au présent. Par rapport au passé, il était réellement un effort original vers plus de naturel et de sincérité. Çà et là, la périphrase faisait place à une expression nette et imagée. Dans plus d'un vers, la nature était saisie sur le fait ; à travers les enflures circulait surtout une veine bien nette de douces émotions. Pour tout résumer, le jeune écrivain, je le crois, avait presque enrichi la poésie d'une faculté nouvelle en lui apprenant à traduire certains attendrissemens auxquels elle avait rarement donné une voix depuis longtemps.

Qu'est-ce à dire? Que *les Plaisirs de l'Espérance* étaient de tout point le miroir du temps. Par ses innovations comme par sa fidélité aux usages, Campbell reproduisait exactement le goût général de cette époque, où le passé était en lutte avec l'avenir, où les traditions et les routines se confondaient avec de vagues aspirations vers quelque autre chose. J'ai comparé sa poésie à la philosophie de l'école écossaise. On peut mieux maintenant sentir leurs rapports. Les écrits de Reid, de Brown, de Dugald Stewart, étaient une première levée de boucliers contre le règne des grands axiomes et la manie des principes absolus, contre l'idéalisme qui statuait en tout du général au particulier. C'était une réaction, mais une réaction tiède, qui, au lieu de s'attaquer à la méthode géométrique du XVIIIe siècle, ne combattait guère que les conséquences auxquelles elle était arrivée. Les novateurs s'inscrivaient en faux contre le scepticisme de l'école radicale. Ils ne mettaient pas encore en cause l'esprit de système, la prétention de poursuivre l'absolu. Chez eux, il y avait un étrange amalgame d'inductions et de déductions, de principes et d'appels à l'expérience; de même chez Campbell.

A côté d'une image qui pose nettement sous nos yeux une réalité bien solide, arrivent des abstractions : la *Pitié* qui veille au chevet de la *Souffrance*, *l'Expression* qui met la dernière main à la beauté de Vénus! Quand le poète est parvenu à faire palpiter

sous nos yeux des hommes de chair et d'os, il ouvre leur cœur, et voilà que nous y voyons à l'œuvre le *Doute père de l'Effroi*. Cela même produit d'étranges combinaisons. Sur la même scène s'agitent des habitans de notre monde et des êtres incorporels, des individualités et des catégories, si bien que l'œuvre, dans son ensemble, fait un peu l'effet d'un tableau qui présenterait sur le même plan des objets vus à des distances différentes.

Étranges ou non, toujours est-il que ces contradictions existaient alors dans l'esprit de tous et y vivaient fort en paix. Je ne m'étonne pas que le jeune poète ait été accueilli avec tant d'enthousiasme. Sur tous les points, il donnait raison à son temps. Les élémens hétérogènes de son style étaient un charme de plus : ils vibraient à l'unisson avec les définitions que l'on se donnait alors des choses. Avec son style, il avait su d'ailleurs exprimer les préoccupations dominantes. Par les modulations de ce style enfin, il avait su indiquer toutes les nuances que ses lecteurs avaient appris à voir dans leurs sentimens, et cela sans sortir de l'intonation réclamée par les habitudes poétiques de son temps, par les idées qu'on se faisait de la poésie. D'un seul coup il avait dit tout ce que l'esprit général avait à dire.

Encouragé par le succès de son livre, Campbell pensa bientôt à courir le monde. C'était alors vers l'Allemagne que se tournait la jeunesse, ce fut vers l'Allemagne qu'il fut attiré. De Hambourg, où il débarqua et où sa réputation l'avait précédé, son projet était de se rendre à l'université de Iéna ; mais il avait compté un peu légèrement sans les circonstances. On était alors en 1800, et les hostilités engagées entre la France et l'Allemagne le forcèrent à se rabattre sur Ratisbonne. A peine y était-il arrivé que les Français l'y suivirent. Du haut des remparts, il fut même témoin du combat qui ouvrit la ville à Grenier (juillet 1800). Il vit les décharges répondre aux décharges. Il entendit résonner le pas de charge des Français, et, à côté de lui, les boulets vinrent frapper plus d'une victime. « Ce fut là, écrivit-il bien des années plus tard, une des époques les plus importantes de ma vie sous le rapport des impressions qu'elle me laissa. Mais ces impressions, causées par le spectacle de tant d'hommes morts, ou, ce qui est pis, dans l'agonie de la mort, sont si horribles pour mes souve-

nirs, que je fais mon possible pour les chasser loin de moi. Plus d'une fois, dans mes momens de malaise, j'ai été réveillé en sursaut, la nuit, par des cauchemars remplis de ces terribles images. » Je serais tenté de croire cependant que, sur le moment, le jeune voyageur n'était pas aussi exclusivement dominé par le sentiment des horreurs de la guerre. Les pompes des batailles semblent aussi lui avoir causé une sorte d'enthousiasme. S'il écrivit en Allemagne sa ballade du *Rêve du soldat*, ce fut aussi en Allemagne qu'il composa son *Hohenlinden* (1), et toute sa vie il aima les chants guerriers. Ce qu'il y a de certain, en outre, c'est qu'à cette époque il était encore grand admirateur des Français. « Depuis l'arrivée des braves républicains, dit-il dans une de ses lettres, nous avons eu de magnifiques évolutions militaires. Des figures aussi martiales et des manœuvres aussi rapides que celles de ces petits soldats ne sauraient se rencontrer que chez les vainqueurs de Lodi et de Marengo. Tout votre enthousiasme jusqu'à la dernière étincelle vous monterait à la tête rien qu'à les voir marcher au chant de guerre de la liberté (*la Marseillaise*). »

On ne trouve guère d'autres traits à citer dans la correspondance du jeune voyageur. En général, ses lettres sont peu intéressantes, celles du moins qu'a recueillies son biographe. Elles parlent beaucoup de ses appointemens, de ses espérances. Elles nous le montrent tel que nous l'avons déjà vu : rêvant beaucoup, fort peu tourmenté du besoin d'arriver à la réalité des choses, fort porté, au contraire, à les idéaliser le plus possible, à les paraphraser en imagination, à faire, sur chaque thème, les plus belles variations auxquelles le thème puisse prêter. A ces enthousiasmes pour de doux mensonges succèdent naturellement les déceptions. Emprisonné à Ratisbonne par la guerre, il s'ennuie et finit par tomber malade. Après une courte excursion en Bavière, il revient enfin passer l'hiver à Altona, où il mène encore une vie toute d'hallucinations, de désirs et de regrets. Chose curieuse, en écrivant à ses amis, il ne dit pas un mot des Allemands qu'il a sous les yeux. Jusqu'au dernier moment, ses pensées sont toutes pour la Hongrie qu'il se flatte de visiter, pour les grands souvenirs attachés

(1) C'est à tort qu'on a représenté Campbell comme ayant assisté au combat de Hohenlinden. Lorsque ce combat fut livré, le voyageur était déjà loin du théâtre des hostilités.

aux lieux qu'il doit voir, pour les *associations d'idées* qu'ils ne pourront manquer d'éveiller en lui. Des associations d'idées, nul mot peut-être ne s'est rencontré si souvent sous la plume de Campbell.

Cependant tous ces châteaux en Espagne étaient encore destinés à s'écrouler, et aux tristesses de son hiver à Altona vinrent se joindre des inquiétudes d'un autre genre. En entreprenant son voyage, il avait agi, comme il le fit souvent, sans trop calculer, sans trop s'inquiéter de mettre ses moyens en accord avec son but, ou son but en accord avec ses moyens, et l'argent lui fit défaut. Il en fut de même des inspirations qu'il avait compté trouver en Allemagne. Avant son départ, il s'était engagé à livrer à son libraire un volume ou deux de récits de voyage et un nouveau poème. Qu'il pût être incapable de tenir sa promesse, l'idée ne lui en était pas même venue. Il n'avait pas encore appris à douter de lui-même ; il en était encore à croire et à répéter qu'avec de la persévérance on vient à bout de tout. Force lui fut, hélas ! de s'apercevoir qu'il n'en était pas ainsi. Quoi qu'il fît, les récits de voyage et le poème ne voulurent pas venir au monde. Je ne crois pas qu'il ait eu plus tard à le regretter. Le poème, en tout cas, était une faiblesse de jeune auteur gâté de trop bonne heure, un de ces projets littéraires qui sont exclusivement inspirés par le projet de faire un beau livre. Il devait y être question de l'Écosse, de ses sites historiques et des souvenirs les plus propres à exalter le patriotisme de ses lecteurs écossais.

A son retour d'Allemagne, Campbell eut une nouvelle épreuve à traverser. Son père mourut, et avec le vieillard s'éteignit une pension viagère qui, depuis longtemps, était presque l'unique ressource de sa famille. Dès ce moment, le jeune poète prit avec lui-même l'engagement de soutenir sa mère et ses sœurs. Ce devoir, il le remplit noblement. Le dévouement était un des beaux côtés de son caractère. D'abord, il contribua, avec un de ses frères, à venir en aide à mistress Campbell ; puis, quand il eut amélioré sa propre position, il lui servit à lui seul une pension annuelle de 70 livres (1,750 francs).

Mais j'anticipe ici sur l'avenir. Au moment où il perdit son père, Campbell avait encore tout à faire pour se mettre lui-même à flot. Sa plume était son seul capital. Faute de mieux, il fit marché pour écrire, en trois volumes, une continuation de l'his-

toire de Smolett, sous le titre de *Annals of Great-Britain.* L'ouvrage devait lui rapporter 2,500 francs par volume, et il avait été stipulé qu'il resterait anonyme. Campbell tenait infiniment à cette condition, de peur de perdre caste. Avec ce travail sur le métier, il ne tarda pas à venir planter sa tente à Londres, dans l'espoir d'y trouver plus facilement à tirer parti de son talent. Quelques pièces de vers envoyées d'Allemagne l'avaient mis en rapport avec Perry du *Morning Chronicle.* C'était un premier débouché; il comptait bien s'en ouvrir d'autres. Il voyait jour à écrire dans le *Philosophical Magazine.* Il voyait jour à tant de choses, qu'il ne tarda pas à épouser sa cousine, miss Matilda Sinclair, qui n'avait nulle dot à lui apporter. Il avait alors vingt-six ans, et, dans sa joie, il écrivait à une de ses sœurs : « Quant à vos amicales questions sur mes espérances, je ne puis y répondre d'une manière positive. Ce que je puis vous dire, c'est que, à moins de traverses et de causes extraordinaires pour troubler ma paix d'âme, je me sens entièrement capable de me maintenir à Londres avec honneur et éclat. Ma position littéraire est telle qu'avec un peu d'argent, fort peu d'argent dans ma poche pour me dispenser de solliciter des travaux, elle me mettra à même de dicter mes propres conditions aux libraires. »

Tant de confiance voulait seulement dire que les déceptions du passé n'avaient pas encore fructifié, et que le poète était loin, fort loin d'avoir appris à se connaître. Les plus rudes épreuves de sa vie, au lieu d'êtres finies, ne faisaient, au contraire, que commencer. Lui-même nous a laissé de douloureuses confidences sur les premières années de son séjour à Sydenham, où il s'était établi peu après son mariage :

« Je ne prétends pas dire, écrivait-il, que nous ayons souffert, à proprement parler, les privations de la pauvreté. Ce fut plutôt la crainte que la réalité de l'indigence qui vint peser sur nous. Mais je n'oublierai jamais ce que j'éprouvai le jour où mon frère aîné m'écrivit qu'à l'avenir l'état fâcheux de ses affaires ne lui permettait pas de continuer à soutenir ma mère, et que dorénavant je devais prendre sur moi seul le pieux devoir de la mettre à l'abri du besoin...

« Je me voyais ainsi deux ménages sur les bras : l'un à Édimbourg, l'autre à Sydenham, et, à cette époque, on peut se rappeler que la vie était d'un tiers plus chère que maintenant... Pour faire face à ces nécessités, j'acceptai des engagemens littéraires; mais je fus bientôt pris

d'une maladie qui rendit impossible pour moi toute poésie, et même toute composition d'imagination. Ma crainte de ne pas m'éveiller assez matin pour me mettre à l'ouvrage me tenait éveillé toute la nuit, et, peu à peu, je perdis complètement le sommeil... Le loup cependant était à ma porte... Et en sus des dépenses ordinaires du ménage, j'avais à servir les intérêts usuraires d'une somme de 200 livres que j'avais été obligé d'emprunter pour payer notre ameublement et acheter jusqu'au berceau de notre enfant.

« Le sang à la tête et tout étourdi par le battement de mes tempes après des nuits sans repos, j'étais chaque jour obligé de travailler d'arrache-pied au seul genre de corvée qu'il me fût possible d'entreprendre, à des compilations, à de prosaïques abrégés... C'est toujours un malheur pour un homme de lettres que de recourir à des travaux anonymes, quelle que soit l'innocence de ses motifs. Il abaisse son caractère en écrivant des choses dont son nom ne se porte pas responsable. Pour moi, j'écrivis sur toute espèce de sujets, y compris même l'agriculture.

« ... J'arrivai à Londres comme un parfait aventurier : je ne manquais pas d'engagemens littéraires ; mais l'écueil contre lequel je me brisai fut une appréciation exagérée des bénéfices que j'en pouvais tirer. J'ai observé que les auteurs et les artistes étaient sujets à de telles méprises. Un écrivain, je le sais par expérience, commence un travail qui doit lui rapporter tant par feuille. En un jour, il achève peut-être un dixième de sa besogne, et, tout ravi, il fait à part lui ce calcul : Fort bien ; à ce taux, je puis compter sur un gain de tant de livres par jour ; — mais d'innombrables interruptions surviennent. Ce qu'il a écrit aujourd'hui peut d'ailleurs demander à être écrit sur de nouveaux frais demain, etc. »

La naissance d'un second fils, le seul qu'il conserva, vint encore augmenter les dépenses du poète, et sa santé s'altéra tellement qu'à diverses reprises il fut obligé de changer d'air ou d'aller prendre des bains de mer. Ce n'est pas cependant que ses gains fussent trop minimes. Il recevait 100 francs par semaine pour traduire la correspondance étrangère du *Star ;* il fournissait des articles au *Philosophical Magazine*, et son poème de *l'Espérance* contribuait encore, de temps à autre, à augmenter la somme de ses revenus ; mais il aimait à vivre sur un certain pied, et il ne savait pas compter.

Toutes ces angoisses eurent un terme. Si les premiers succès du jeune écrivain lui avaient été funestes en le lançant dans un monde trop élevé et peut-être en développant chez lui trop d'exigences, ils lui avaient aussi procuré des amis qui ne s'endormaient pas. Dès l'année de son mariage, Campbell, par suite de leurs bons offices, s'était vu offrir deux chaires de professeur : l'une à Vilna

qu'il avait refusée en raison de ses principes politiques; l'autre en Angleterre, qu'il n'avait point acceptée non plus, pour des motifs que n'indique pas son biographe.

A ces premiers efforts pour le mettre à flot, succédèrent bientôt des tentatives plus heureuses. Presque en même temps ses amis organisèrent, pour une nouvelle édition de son poème, la grande souscription qui lui rapporta plus de 1,000 liv. sterl. Une pension de 5,000 francs lui fut accordée par le gouvernement sans qu'il l'eût sollicitée, sans qu'il ait même jamais pu savoir à quel patronage il la devait. A partir de ce moment la lutte du poète contre la misère était terminée. Peu après parut *Gertrude de Wyoming;* plus tard, un de ses cousins, un Campbell, lui laissa en mourant 125,000 francs, par admiration pour le dévouement avec lequel il avait soutenu sa mère. Un ingénieur célèbre, Thomas Telford, lui fit un autre legs; enfin ses écrits et ses lectures lui furent largement payés. Il est temps de passer de l'homme à ses œuvres.

Depuis *les Plaisirs de l'Espérance* jusqu'à *Gertrude de Wyoming,* c'est-à-dire pendant neuf ans, Campbell n'avait produit que des pièces détachées. A elles toutes, elles formaient un mince bagage, et l'enfantement n'en avait pas moins été une grande affaire pour le poète. On en jugera par une anecdote. Pendant sa visite au château de Minto, Campbell roulait dans sa tête sa *Ballade de Lochiel.* « Une nuit qu'il s'était couché de bonne heure, il s'éveilla soudain en répétant : *Les événemens à venir jettent dévant eux leur ombre.* C'était précisément la pensée qu'il avait en vain poursuivie pendant toute la semaine. Il sonna à plusieurs reprises pour appeler. Enfin un domestique se décida à paraitre. Le poète était assis, un pied dans son lit et l'autre à terre, avec un air mêlé d'impatience et d'inspiration. — Monsieur est-il malade? demanda le domestique. — Malade! je n'ai jamais été mieux de ma vie. Laissez-moi de la lumière, et faites-moi le plaisir de me préparer une tasse de thé. S'élançant alors vers une table, il s'y assit et écrivit l'heureuse idée. Il était deux heures du matin. »

Les amis de Campbell étaient du reste comme le poète. Son moindre manuscrit les mettait tous en émoi. Lord Minto admirait et prenait la plume pour exprimer des doutes sur un mot. Telford, l'ingénieur, écrivait (1802) au docteur Alison : « Il n'y a jamais

eu rien comme lui; il est la quintessence même du Parnasse. Avez-vous vu son *Lochiel?* Il surpassera tout, anciens ou modernes. Je n'attends rien moins de lui qu'un Milton écossais, un Shakespeare ou quelque chose de plus grand encore. »

Les pièces détachées, qui excitaient tant d'enthousiasme, peuvent, comme autant de symptômes, nous permettre de saisir les transformations de la manière de Campbell. Dans celles qui avaient suivi de plus près la publication des *Plaisirs de l'Espérance*, on sent déjà l'influence de Walter Scott, peut-être celle des poètes allemands. *Lochiel* indique encore plus clairement que les temps avaient changé. Il n'était plus question de Pope ni de la poésie raisonneuse et systématique, et déjà, dans la jeune littérature, on voyait se dessiner deux écoles distinctes : l'école méditative des lakistes, cherchant l'infini dans le réel, et l'école historique, amoureuse du pittoresque, de couleur locale, de traditions, de tout ce qui pouvait évoquer des hommes particuliers, en accentuant leur physionomie individuelle. C'était cette dernière école qui avait entraîné Campbell dans son mouvement, comme c'était elle qui s'était emparée du public, — jusque-là du moins, car le *Childe-Harold* n'avait pas encore paru. Le poète qui naguère raisonnait en vers écrivait maintenant des ballades et ressuscitait d'antiques traditions.

Un autre changement non moins notable s'était opéré en lui. Avec le gros de la jeunesse et des politiques de sentiment, il avait cessé d'être républicain. Aux exaltations humanitaires, aux enthousiasmes pour les théories absolues de la révolution, avait succédé la fièvre du patriotisme. Il s'était laissé gagner par l'élan des nationalités liguées contre Napoléon et contre l'esprit systématique et unitaire qu'il représentait. Il chantait à cette heure *l'Indépendance et les Droits des peuples*. Il s'enrôlait dans la milice dont il se faisait le Tyrtée. Lui qui, en Allemagne, s'était passionné pour les *exilés d'Erin*, c'est-à-dire pour les Irlandais insurgés contre l'Angleterre, il écrivait maintenant à lord Minto ces paroles remarquables: « En voyant les projets que les catholiques d'Irlande voudraient mener à fin avec l'aide des Français, je m'écrie dans le fond de mon cœur : *Peccavi!* »

Quoique Campbell eût peu produit, on le voit, il n'était pas moins resté en communication, en correspondance plutôt de sen-

timent avec son public. *Gertrude de Wyoming* fut comme une ratification plus solennelle et plus explicite de cette alliance. Un enfant de race anglaise sauvé par un chef indien, qui vient, au péril de sa vie, le remettre à un ami de son père; une vallée fortunée où l'enfant, devenu grand, s'éprend de la fille de son protecteur; le mariage des deux jeunes gens et leurs amours longuement savourées en face de la nature; puis, à côté de ces tableaux de bonheur, la guerre et ses fureurs; les Indiens déchaînés, comme des démons, par les Anglais sur l'heureuse colonie de Wyoming; Oulassi, le chef indien, sortant de ses solitudes pour avertir du danger qui s'approche celui qu'il a autrefois sauvé; Gertrude enfin frappée d'une balle devant son époux, et Oulassi entonnant sur son cadavre un chant de menace : tel était le sujet du nouveau poème. Cette fois il n'était plus question des hauts faits et des miracles d'une abstraction. Il s'agissait d'une histoire d'amour, d'un récit pittoresque et pathétique, cherchant même la couleur locale et la poésie particulière du sauvage avec son stoïcisme, ses croyances et son costume.

L'histoire pathétique et pittoresque de Gertrude mit le comble à la gloire de Campbell. Les éloges furent presque sans réserve. « Tant d'applaudissemens, lisons-nous dans une lettre de Thomas Telford, vont donner le délire à Campbell, ou lui faire compléter son poème épique sur *Bruce*. » — « Jamais, écrivait au même Telford le docteur Alison, jamais vous ne nous avez fait une aussi grande faveur qu'en nous envoyant *Gertrude*. Je redoutais de la voir paraître, mais je l'ai vue, et elle est plus angélique encore que je n'osais l'espérer, et aussi immortelle que son auteur... Dugald Stewart avait insisté pour la lire d'abord en *à parte;* il rentra au salon, pâle comme un fantôme et littéralement malade d'avoir pleuré. Le ravissement de mistress Stewart croissait à chaque vers. Quand je me hasardai à suggérer que peut-être un peu plus de développemens n'aurait pas nui, elle déclara positivement que l'œuvre était parfaite, et que, pour tout l'univers, elle n'eût jamais pu lire une page de plus. »

La *Revue d'Edimbourg* ne fut pas moins prodigue d'éloges : « L'œuvre nouvelle, disait-elle, est à la hauteur du *Château de l'Indolence* et des plus belles portions du *Fairie Queen*, avec plus de sentiment que n'en montre Thompson, avec plus de condensa-

tion et de fini que n'en possède Spencer.» Faisant alors allusion aux poèmes populaires du jour, l'écrivain continuait : « Plus d'une fois nous avons eu occasion de rendre justice à la puissance et à l'originalité de ces brillantes productions. Nous ne pouvons nous empêcher de le dire, la *Gertrude* de Campbell se rapproche encore bien davantage de ce que nous concevons comme la pureté et la perfection idéale de la poésie. » Et un peu plus loin : « Il y a deux nobles espèces de poésie, la *poésie pathétique* et la *poésie sublime.* Nous pensons que l'auteur a fait preuve d'un talent supérieur pour ces deux genres. »

Dans le même article, je trouve une phrase qui mérite d'appeler l'attention. « De telles productions, est-il dit, ne frappent pas, il est vrai, aussi fortement que les véhémentes effusions de nos *trouveurs* modernes; mais elles sont faites, nous le pensons, pour causer un plaisir plus profond et pour éveiller, avec une puissance plus durable, ces veines d'émotions dans lesquelles consiste le charme de la poésie. » Sans prétendre en rien rabaisser le mérite de *Gertrude*, qui est grand, je crois que nous touchons là une des causes secrètes de la popularité de Campbell. Sa position rappelle assez celle de notre Casimir Delavigne. Son succès tint surtout à ce qu'il n'avait pas trop choqué les idées qui, bien qu'elles s'en allassent, n'étaient pas encore tout à fait parties. S'il fut aimé parce qu'il avait le don de charmer, il le fut aussi un peu parce qu'il pouvait servir d'arme pour venger et satisfaire certaines rancunes, certains dépits, comme il s'en mêle toujours à la surprise que nous cause ce qui est trop inattendu.

Les novateurs de l'époque avaient bien des exagérations de jeunesse, ils possédaient aussi bien des qualités qui avaient le grave tort d'être des combinaisons jusque-là inouïes, contraires à tout ce que l'on avait vu et même soupçonné comme possible. Devant de telles nouveautés, la vanité est souvent blessée, elle reçoit, en quelque sorte, un démenti, et, pour ne pas s'avouer une supériorité chez autrui, elle aime à pouvoir opposer aux novateurs un talent moins insolite, un type de perfection qui ne présente pas les étrangetés qui l'offusquent chez eux, et qui d'ailleurs n'a rien des vieilleries qu'eux-mêmes reprochent au passé. Ces deux mérites se rencontraient au plus haut point chez l'auteur de *Gertrude*. Il n'avait plus la froideur cérémonieuse et

le ton guindé de l'ancienne école, il n'avait pas davantage ce qu'on nommait le *prosaïsme des lakistes*. Il était naturel et pourtant fleuri. Il avait de la couleur sans tomber dans la minutie qui faisait ressembler parfois les tableaux romantiques à un catalogue ou à un étalage de vieilles garde-robes. Éclectique dans tous les sens, il était enfin à la fois de l'école intime et de l'école historique.

Ce n'est que justice d'ajouter qu'il avait d'ailleurs son originalité à lui. J'ai tâché de la montrer en germe dans *les Plaisirs de l'Espérance*. Dans *Gertrude*, l'aurore était devenue grand jour. Toutes les pages du poème étaient pleines de douces émotions et de tendres sensibilités qui n'avaient jamais jusque-là trouvé une expression aussi mélodieuse et aussi harmonieuse. Le récit entrainait, il émouvait, il mettait dans un état d'âme où il ne laissait presque rien à désirer. Il a encore conservé tous ces privilèges. Il charme ; on peut préférer un autre genre de poésie, mais dans son genre il est bien près d'être parfait. On ne peut guère lui reprocher que de légers défauts, qui sont du reste fort bien précisés dans une lettre de Francis Jeffrey, à qui je cède la parole.

« J'ai vu votre *Gertrude*, écrit-il à Campbell. Elle renferme de grandes beautés, beaucoup de sentiment et d'imagination. La conclusion est exquise de pathétique, et l'œuvre entière est nuancée de ces teintes douces et aériennes de pureté et de vérité qui sont un ravissement pour tous les esprits capables d'apprécier toutes ces choses...

« Mais vous avez aussi des défauts pour lesquels vous devez être grondé. Tout d'abord, l'ouvrage est trop court, non seulement pour le plaisir du lecteur, mais encore pour le développement de la fable. Il y a des lacunes qui ne permettent pas aux scènes de produire tout leur effet. Il semble même que vous ayez fait de grandes coupures, et que les fragmens conservés n'aient été qu'imparfaitement ressoudés... Vos plus dangereuses erreurs, cependant, sont vos fautes de diction Il reste beaucoup d'obscurité dans certains passages, et dans d'autres l'expression est contrainte et peu naturelle. On y sent l'effort pénible du travail. Le métal a été battu par endroits jusqu'à perdre sa ductilité.

« Ce ne sont là que de légères taches ; mais, comme le premier sot pourra les découvrir, les niais les verront quand on les leur aura montrées. Je souhaiterais que vous eussiez le courage de les corriger, ou plutôt de les éviter. Votre timidité, votre goût trop difficile, ou quelque autre maligne qualité, vous empêchent de nous donner vos conceptions telles qu'elles se présentent, avec tout leur éclat et toute leur hardiesse. Il faut que vous les polissiez, que vous les raffiniez, que vous les tempériez, jusqu'à

ce que les coups de ciseau leur aient enlevé la moitié de leur caractère. Croyez-moi, mon cher Campbell, le monde ne saura jamais combien vous êtes grand et original comme poète, tant que vous n'aurez pas jeté devant lui quelques-unes des perles brutes de votre imagination. Ecrivez une ou deux choses sans songer à la publication ou à ce que l'on pensera, et faites-les-moi voir, à moi au moins, si vous ne voulez pas les aventurer plus au large. Je serais plus mauvais prophète que je ne l'ai jamais été de ma vie, si elles ne sont pas deux fois plus hautes de taille que tous vos enfans en grand costume. »

Jeffrey avait frappé juste, et sa critique ne s'applique pas seulement à *Gertrude*. Même dans les pièces les plus courtes et les plus complètes de Campbell, il y a quelque chose d'écourté. Les élémens qui les composent s'accordent bien entre eux, ils sont bien des fragmens d'un même ensemble, seulement il manque à l'ensemble quelques-uns de ses membres nécessaires : on s'aperçoit que le poète n'a pas tout dit. Il entendait en lui une harmonie, un accord de plusieurs voix ; mais il s'est tellement fatigué à noter certaines parties du concert, qu'il en a oublié d'autres. Pour lui, chaque partie notée produisait l'effet désiré, parce qu'elle était accompagnée par les *sous-entendus*. Pour le lecteur, les sous-entendus n'existent pas, et l'ensemble des voix parait maigre.

Campbell travaillait et retravaillait sans cesse, tous ses contemporains l'affirment. La production pour lui était pénible, si pénible que sa vie ressemble à un long martyre. Il la passa à vouloir écrire et à ne pas le pouvoir. Pendant les neuf années qui avaient précédé l'apparition de *Gertrude*, sa correspondance nous le montre sans cesse en recherche d'un sujet : tantôt formant des projets pour ne pas les réaliser, tantôt priant Walter Scott et d'autres de lui indiquer des poèmes à traduire, des ouvrages à composer. La lutte fut si rude, qu'elle fit de lui un vieillard avant l'âge, et que bien souvent elle le réduisit à des états de défaillance pendant lesquels un repos absolu devenait une nécessité pour sa santé. C'est un curieux phénomène psychologique que ce mal d'impuissance. Il est si commun et si peu connu, qu'il y a un puissant intérêt à l'étudier partout où il se montre, et surtout chez un homme qui en fut affecté aussi gravement que Campbell.

Si l'auteur de *Gertrude* eût été une de ces natures complexes au sein desquelles s'agitent des amas d'impressions qui cherchent à se tirer au clair, sa difficulté à produire n'eût rien eu d'extraor-

dinaire. Quand un homme a eu un commerce plus intime que d'autres avec les choses et n'a pas trouvé en elles ce qu'on lui avait appris à y voir; quand il a beau manier et remanier tous les élémens qu'on lui a définis comme entrant dans leur composition, et quand, de quelque manière qu'il les combine, il ne parvient pas à composer des images qui soient conformes à ce que les choses ont été pour lui, aux propriétés qu'elles ont manifestées à son égard, aux effets qu'elles ont eu la puissance de produire sur lui-même, il faut bien qu'il se fasse en lui une création. Avant qu'il puisse parler, il faut que le chaos des forces indéfinies se coordonne, et que chacune d'elles trouve une forme qui puisse l'exprimer sans nier les autres. Or les créations ne s'accomplissent pas en un jour; c'est la loi de tous les mondes; mais, chez Campbell, il ne se passait rien de pareil. Il avait des mots tout faits pour dire ce qu'il avait à dire. La difficulté, pour lui, était simplement celle de mettre en œuvre des élémens déjà définis, déjà formulés. D'où venait donc son impuissance?

Évidemment les embarras pécuniaires et les inquiétudes plus ou moins préparées par son manque de prudence contribuèrent grandement à fatiguer son esprit. Je crois aussi qu'une faiblesse physique de constitution fut pour beaucoup dans ses lassitudes. Il était nerveux, prompt à monter et prompt à retomber. Il y avait plus en lui du Celte que de l'Anglo-Saxon, et, par suite sans doute de ce tempérament capricieux, l'inspiration ne lui était mesurée qu'avec parcimonie. Il entendait passer un son dans l'espace, mais à peine avait-il prêté l'oreille que le son s'était déjà éteint, et alors il fallait recourir au travail, au propos délibéré qui fatigue tant, parce que le plus rude effort ne peut pas donner le don de revoir en esprit l'ensemble de l'œuvre qu'on a entrevue.

Était-ce là tout cependant? Je ne le pense pas. Campbell avait une appréhension maladive de l'opinion d'autrui. Il ne s'était pas retourné, comme le Teufelsdrockh de Carlyle, pour faire bravement face aux frayeurs et aux monstres qui le traquaient dans la rue d'Enfer. Il n'avait pas frappé du pied en s'écriant : « Après tout, ils ne peuvent que me dévorer! » et il était un peu comme la jeune fille qui ne trouve rien à dire, tant elle a peur de ne pas briller. C'est là certainement ce que donnait à entendre Jeffrey dans son appréciation de Campbell. C'était là aussi l'opinion de

Walter Scott, et peut-être avait-il mis le doigt sur une des causes principales de cette maladie, quand il disait à un ami commun : « Le fait est que Campbell est un épouvantail pour lui-même. L'éclat de ses premiers succès tend à paralyser chez lui tout nouvel effort. Il a peur de l'ombre que jette devant lui sa propre renommée. »

Cela touche à des questions bien graves. Depuis longtemps on parle beaucoup des encouragemens à donner aux beaux-arts, à la peinture, à la poésie dramatique. Peut-être nous apercevrons-nous enfin que le meilleur moyen d'encourager les arts, c'est de ne point encourager les artistes. Le génie tout d'abord n'a droit à rien. Je ne trouve pas mauvais qu'un jeune homme refuse de s'adonner aux professions rétribuées, parce qu'il se croit capable de faire mieux ; mais, comme l'artiste n'est utile que s'il est un homme supérieur, il n'est pas mauvais non plus de lui rappeler que, puisqu'il a dédaigné de se consacrer à la satisfaction des besoins reconnus, c'est à lui de livrer sa bataille et de faire ses preuves.

Un génie en germe peut ainsi être étouffé, dira-t-on. *Væ victis!* Un génie qui ne peut pas parvenir est un mal mille fois moindre qu'un être qui a des prétentions sans aptitudes. S'il avait en lui l'étoffe du génie, c'est qu'il était arrivé, avant les autres, au point où les autres doivent arriver. Ce qu'il n'a pas fait, un autre le fera. D'ailleurs la première chose nécessaire pour le former, c'est qu'il soit abreuvé de dépit, afin que le dépit finisse par s'user en lui ; c'est qu'il lutte, sans succès d'abord, afin qu'il s'efforce d'acquérir et qu'en même temps il apprenne à se soumettre aux volontés de la nécessité souveraine ; c'est qu'enfin il soit longtemps condamné à se voir dédaigné, tandis qu'il se croit digne d'admiration, afin qu'il arrive ainsi à dédaigner les joies de l'approbation d'autrui, à n'en pas faire le but de ses efforts, à vivre en vue d'être honnête et consciencieux, et non de se faire admirer.

Le mépris de l'opinion générale, tel est le premier degré de l'initiation. Le génie ne visite que l'esprit libre, et l'esprit n'est libre que quand il a cessé de craindre. Tant qu'on a pour but la gloire, au lieu de sentir et de s'interroger soi-même, on interroge le goût général. Du même coup c'est la paralysie, comme

c'est le mensonge et la banalité. Et voilà où conduisent les encouragemens. Avec eux, si on peut développer le désir de produire, de bien dire n'importe quoi, on ne peut pas donner ce qui fait le vrai talent, à savoir l'individualité qui a quelque chose à dire, chez qui s'engendrent d'irrésistibles êtres qui ont besoin de venir au monde. Bien plus, avec des encouragemens on l'empêche de se développer. « Pour avoir la foi, a dit Luther, commence par désespérer de ta raison et de ta volonté. » Cela est vrai du génie : la volonté de produire une belle œuvre contraint les facultés et les empêche, en leur dictant la loi, de trouver la direction qui serait la résultante de toutes leurs forces (1).

Cela est peut-être trop général. Il se peut qu'il existe des natures qui aient besoin d'être encouragées ; mais je crois qu'elles sont rares, et d'ailleurs il y a quelque chose de plus important que de s'occuper d'elles : c'est d'éviter les funestes effets que produit le patronage des arts. Le malheur de notre France est de les encourager beaucoup trop. Au lieu de quelques supériorités individuelles qui ne sont poussées à jouer un rôle que par la tyrannie intérieure d'une faculté déjà née, nous avons des milliers de prétendans aux honneurs de la peinture, du drame, de tout ce qui peut mettre un homme en évidence. Au lieu de n'avoir qu'un Reynolds, qui, à lui seul, formerait le goût général en y mettant l'empreinte de sa supériorité, nous avons des myriades de rapins et de bacheliers ès-lettres qui ne servent qu'à empêcher les vrais talens d'exercer une influence salutaire, à dégrader le goût général par leurs œuvres et à enseigner aux masses à déraisonner. L'histoire, au besoin, pourrait être invoquée. A l'époque où l'on se faisait une réputation avec un madrigal, les poètes n'étaient plus que d'habiles menuisiers ou des marchandes de modes. Faire preuve de bon ton, employer les élégances à la mode, viser à bien dire, tel était le plus noble idéal qu'on eût pu se faire du rôle de l'écrivain. La littérature était l'art de plaire ; elle continuera, j'en ai

(1) Campbell lui-même disait, un jour, dans une de ses causeries : « Bien des perles de poésie ont été perdues, ou plutôt n'ont point été créées, parce que les poètes, en général, n'ont pas l'âme assez ouverte aux nombreuses occasions qui pourraient les inspirer. Le plus souvent, ceux qui seraient appelés par leur nature à décrire telle ou telle scène ont, dès leur début, arrêté dans leur esprit le plan de quelque poème dont ils sont décidés à faire leur grande œuvre, et, absorbés dans cette idée, ils laissent passer, sans les voir, des multitudes de belles images. »

peur, à ne pas être autre chose, tant que l'on parlera de patronage. Toutes les fautes sont punies, et c'est ainsi que l'on est puni en particulier, quand, par vanité et pour avoir l'air d'aimer les arts, on vote des subventions pour des théâtres sans valeur ou des allocations pour de misérables copies.

Si je ne me trompe, ces remarques ne m'ont pas éloigné de Campbell. Qu'il ait été victime des encouragemens et de l'admiration qui lui ont été prodigués, qu'il ait été également victime d'une époque où les cercles littéraires étaient encore trop de mode et où l'écrivain n'était pas assez abandonné à l'isolement qui fait la dignité comme la force, je n'en voudrais qu'une preuve. Dans une de ses lettres à Walter Scott se trouve le premier jet de sa *Bataille de la Baltique*. Telle qu'elle est l'esquisse est autrement puissante que le dernier remaniement admis par Campbell dans ses œuvres. On y reconnaît une inspiration telle qu'elle a pu se dérouler dans une âme d'homme. Mais le fantôme de l'opinion publique passa devant les yeux du poète. Il ambitionnait la gloire d'être un modèle de perfection classique, et, à force de repolir et de condenser sa belle ébauche, il ne nous a laissé que quelques strophes, remarquables sans doute, mais pénibles et composées de fragmens violemment rapprochés.

Dix-sept ans après *Gertrude* parut *Théodoric* (1824), et, peu avant sa mort, Campbell publia un autre poème, *the Pilgrim of Glencoe* (1842). De tous ses ouvrages, ce furent là les deux qui eurent le moins de succès; ils passèrent pour ainsi dire inaperçus. L'auteur pourtant regardait le premier comme la meilleure de ses productions, et, à plus d'un égard, il n'avait pas tort, à mon sens. Quoique *Théodoric* embrasse deux épisodes qui ne s'accordent pas parfaitement et des événemens dont les uns paraissent trop minutieux à côté des autres, l'histoire y est contée avec une continuité et une simplicité qu'il n'avait pas montrée dans *Gertrude*. Il y a moins de recherche théâtrale, il y a plus de cette naïveté qui distingue à la fois les hautes têtes et les simples, l'enfance et la vieillesse, tandis qu'au milieu s'étend la région des prétentions, l'âge où l'on veut, où, au lieu de se laisser sentir comme on sent, on décide comment on doit sentir.

Gertrude était encore la poésie de l'espérance et du désir, *Théodoric* est davantage celle des souvenirs et de l'expérience. Le

poète ne compose plus ses héroïnes avec ce qu'il a rêvé. Il les compose bien plus avec les traits de caractère qu'il a vus, qui lui ont causé une douce émotion, qui lui ont révélé expérimentalement leur divine nature : *Incessu patuit dea*. Chose notoire d'ailleurs, il a une plus grande élévation morale, un idéal plus haut placé. Il a appris à voir rayonner la majesté de ce qui autrefois n'eût pas attiré son respect. Le poème de *Théodoric* était appelé *histoire domestique*. Il renfermait, en effet, plus d'un passage qui rappelait bien Wordsworth, si longtemps dédaigné par le poète, et qui prouvait que Campbell avait encore marché avec le goût général ; mais l'heure était passée où des qualités comme les siennes pouvaient remuer toute l'Angleterre.

Un insuccès pour lui était une grande nouveauté. L'épreuve néanmoins ne semble pas lui avoir été nuisible. En tout cas, qu'il faille l'attribuer au premier abandon du public ou aux années qui étaient venues, son âge mûr fut moins tourmenté par la fièvre des volontés impuissantes. « A l'époque où j'écrivis mes *Plaisirs de l'Espérance*, a-t-il dit lui-même, la réputation était tout au monde pour moi. Si on m'avait prédit combien je deviendrais indifférent par la suite à la gloire et à l'opinion d'autrui, je ne l'aurais jamais cru. » Peut-être se faisait-il plus stoïque qu'il ne l'était réellement. Toujours est-il que les terreurs primitives avaient perdu de leur intensité, et, dans la seconde moitié de sa vie, il fut assez fécond, du moins pour une nature aussi capricieuse et facile à distraire que la sienne.

Désormais, toutefois, la poésie ne devait plus lui faire que des visites « douces et longuement espacées », comme ces visites d'anges dont il a parlé dans un vers charmant. Bien qu'une bonne partie de ses poésies détachées, et à mon sens les meilleures, aient paru après *Gertrude*, *Gertrude* peut être considérée à la fois comme l'apogée et la fin de sa phase poétique. Pour lui commençait l'ère de la prose. « La période de vingt-cinq à trente ans, a-t-il écrit, est l'âge où la sensibilité et la réflexion se rencontrent simultanément avec le plus d'intensité. » Sa propre correspondance confirme cette opinion. Jusqu'à la fin de sa jeunesse, ses lettres étaient peu intellectuelles. On y trouverait à peine cinq ou six passages qui ressemblent à des jugemens, et on n'y voit pas bien clairement qu'il se fût fait une opinion dis-

tincte du caractère de ses divers correspondans. Les lettres qui suivent deviennent plus intéressantes; elles renferment des observations, elles disent plus de choses en moins de mots. Fort jeune, Campbell était déjà fort érudit en matière d'antiquité classique. « Son esprit avait roulé à travers des mondes de littérature, » comme disait Sydney Smith. Vers vingt-cinq ans, il entreprit de sérieuses études sur les poètes anglais, italiens, français. Il lisait les volumes par centaines. De tous ces travaux sortirent ses *Lectures*, ses *Spécimens des Poètes anglais* et ses *Lettres sur l'histoire de la Littérature.* La pensée première des *Spécimens* datait de 1805, et Walter Scott était d'abord convenu de collaborer pour moitié à ce recueil, qui, outre des extraits choisis dans tous les poètes célèbres, devait renfermer leur biographie et un essai critico-historique sur la poésie anglaise jusqu'à Pope. Walter Scott se retira bientôt, et Campbell mena seul à fin l'œuvre projetée.

Tandis qu'il y travaillait, il reprit, en outre, une idée longtemps caressée celle de prononcer en public des discours d'histoire littéraire. Le plan de ses *lectures* était vaste. Il embrassait d'abord des vues théoriques sur la poésie et ses trois élémens : le beau, le sublime, le pittoresque, puis une longue revue de la littérature hébraïque et grecque, des troubadours et des romans chevaleresques, des poèmes italiens, du théâtre français et de tout le Parnasse anglais. Le *Royal Institution* ouvrit avec empressement ses salles au *lecturer* (1812) en lui offrant 2,600 fr. pour cinq séances. Comme orateur, Campbell produisit autant de sensation qu'il en avait produit comme poète. L'enthousiasme fut si grand, que le *Royal Institution* l'invita à recommencer ses *lectures*, et que, de tous côtés, de Liverpool, de Manchester, d'Édimbourg, on lui écrivit pour solliciter l'honneur de l'entendre. A Liverpool, c'était Roscoë qui l'avait appelé en lui assurant que le montant des souscriptions dépasserait 3,400 fr. Campbell, du reste, remaniait sans cesse ou plutôt complétait ses premiers discours en y ajoutant les fruits de nombreuses études. Son but, qu'il atteignit en partie, était de ne laisser de côté aucune des grandes littératures de l'Europe.

En 1821, l'orateur populaire prit la direction du *New-Monthly Magazine*, qu'il garda jusqu'en 1830. Ses fonctions lui rappor-

taient 12,500 fr., sans compter le prix de ses articles; mais elles étaient rudes, et à la fin il y renonça par fatigue, après avoir donné une assez grande valeur à ce recueil, surtout dans le principe. Un autre magasin, *the Metropolitan*, l'eut également pour éditeur pendant quelque temps. Comme dans le *New-Monthly*, il y sema d'assez nombreux écrits, peu importans toutefois. Avec son goût pour le monde et avec le tourbillon des littérateurs qui se pressaient autour de lui, il voyait fuir ses journées sans pouvoir s'arrêter à rien, et ce fut seulement après avoir recouvré sa liberté qu'il composa les trois ou quatre ouvrages qui ferment la liste de ses productions, à savoir la *Biographie de miss Siddons*, une édition de Shakespeare, les *Lettres du Midi* (sur l'Algérie) et la *Vie de Pétrarque.*

Comme prosateur, Campbell possède d'assez grandes qualités. Dans ses biographies et ses *Lettres du Midi*, il a un style vif, agréable, pittoresque, et il est généralement exact. Ses ouvrages de critique ont encore plus de mérite. Sans doute il n'y montre pas beaucoup de profondeur, il n'est pas un *découvreur* qui sait décomposer les choses en élémens nouveaux. Pour juger un écrivain, il ne l'appréciait guère qu'au point de vue des qualités qui avaient déjà reçu un nom, de l'esprit, du pathétique, du sentiment, de l'imagination. Mais d'un autre côté, il était savant. Il avait mille points de comparaison, et il a montré, à un haut degré, la faculté de résumer toutes les pièces du procès, de voir son homme de divers côtés, de bien saisir et présenter tous les traits que l'on pouvait distinguer de son point de vue. Si ses critiques n'étendent que peu l'horizon intellectuel, elles n'en sont peut-être que plus justes et plus utiles pour conduire à une saine appréciation comme pour faire connaître les œuvres que l'on ne connaissait pas.

Ici finit, à proprement parler, la vie de Campbell dans ce qu'elle peut avoir d'intéressant pour nous, sous l'aspect que j'ai voulu considérer. Si abondans qu'aient été les autres épisodes de sa carrière, ils demandent seulement à être rappelés en passant. Je ne ferai donc que mentionner plusieurs changemens de résidence, des excursions et des voyages en France, en Allemagne et en Algérie. Quelque part que le poète allât, il n'était pas seul. Sa ré-

putation le précédait pour lui préparer des triomphes. En Écosse, les femmes se mettaient aux fenêtres quand il passait, et, sur les bateaux à vapeur comme dans les lieux publics, on le saluait d'acclamations. Un peu partout, on lui offrait d'enthousiastes banquets. A Paris, en 1814, ce fut Mme de Staël qui le fêta. A son second voyage en France (1834), ce furent les Polonais qui lui rendirent de brillans honneurs.

Plus d'une amertume pourtant se mêla aux douceurs de la coupe. Il avait perdu son plus jeune fils en bas âge, il vit son fils aîné atteint d'un dérangement cérébral. En 1828, la mort de sa femme le réduisit à un isolement qui souvent fit de lui une âme en peine. A cette époque, il était recteur (1) de l'université de sa ville natale. Malgré l'opposition des professeurs, peut-être même à cause de leur opposition, les étudians de Glasgow l'avaient élu à l'unanimité pour honorer en lui le poète de la liberté, le patriote, le wigh inébranlable. Chose inouïe, il fut maintenu trois années de suite dans ses fonctions, qu'il prit, du reste, fort au sérieux. Tandis que ses prédécesseurs avaient à peine fait acte de présence, lui, au contraire, ne ménagea pas les déplacemens. Il vérifia scrupuleusement les comptes des professeurs. Il fit maintenir aux élèves le droit, qu'on voulait leur enlever, de nommer leur recteur; il offrit de sa bourse des médailles pour les meilleures compositions poétiques; enfin il accepta la présidence d'un cercle que les étudians organisèrent sous le nom de *Club-Campbell*, moitié en vue de défendre les privilèges de l'université, moitié dans une intention politique.

N'y eut-il pas un peu de légèreté dans toute cette conduite? Si Campbell encouragea, par exemple, le goût des vers, est-il bien sûr que ce fut uniquement parce qu'après y avoir bien réfléchi, il avait pensé que c'était là la meilleure chose à faire? J'en doute. Lui-même, après avoir ouvert des concours poétiques, se prononçait plus tard, dans une de ses lettres, pour une instruction positive. Sa vie, du reste, est pleine de telles contradictions, et il laisse assez voir en outre combien il était flatté par les ovations des jeunes étudians de Glasgow. Elles l'avaient tellement charmé,

(1) Élu annuellement par les élèves, le *recteur*, dans les universités d'Écosse, a pour fonctions de vérifier les comptes des établissements et d'exercer un contrôle, assez mal défini du reste, sur l'administration et les études.

qu'il voulut en consacrer la mémoire par un ouvrage spécialement dédié à ses électeurs *(History of Learning)*, et que souvent il parla de son *rectorship* comme de l'événement le plus important de sa carrière.

Peut-être eût-il eu des motifs plus dignes pour s'applaudir du rôle qu'il joua dans une autre circonstance. Je veux faire allusion à la part qu'il prit, en 1825, à la fondation du *London University*. L'Angleterre n'avait alors que les universités d'Oxford et Cambridge, toutes deux fermées de fait aux dissidens, par suite des sermens exigés des élèves. A la suite de son second voyage en Allemagne, Campbell conçut le plan d'un nouvel établissement académique qui réunirait les avantages des systèmes allemands et écossais. Non content de concevoir, il mit à exécuter une persévérance assez rare chez lui. Il s'ouvrit de son projet à lord Brougham, il convoqua des *meetings*; il alla étudier sur place l'université de Berlin, et, grâce à ses efforts, Londres eut une école supérieure ouverte à toutes les communions.

Depuis la fin de son rectorat jusqu'à sa mort, Campbell fut comme le patron officiel de tous les réfugiés politiques et l'aumônier de toutes misères. De même qu'il s'était passionné pour les nègres et pour les exilés d'Érin, il se passionna successivement pour les Grecs, pour les patriotes espagnols, pour les patriotes italiens, pour les patriotes allemands, pour la Pologne surtout. L'ardeur avec laquelle il embrassa la cause polonaise tenait du délire. Il paya de sa bourse, il paya de son temps. Lors de la grande insurrection, ce fut lui qui fonda le comité polonais pour réunir des souscriptions en faveur du peuple soulevé. Après la chute de Varsovie, ce fut encore lui qui fonda le *Polish-Literary-Association*, pour rappeler constamment la cause polonaise au souvenir de l'Europe. Le nombre des misères qu'il soulagea est immense. Qu'un hommage respectueux lui soit rendu pour sa générosité et sa bonté, ce n'est que justice. Seulement ce n'est que justice aussi d'ajouter que sa philanthropie elle-même révèle où s'arrêtait son intelligence. Elle atteste les limites d'un esprit chez qui une noble pitié cherchait aveuglément à se satisfaire, sans tenir compte de rien que d'elle-même.

Un jour, à vingt-quatre ans, il écrivait à un de ses amis: « Toussaint Louverture a été servi sur notre table pendant toutes

ces dernières semaines. Je l'adore comme un second Kosciusko, et lord Minto va jusqu'à dire qu'il serait bien naturel de sympathiser avec lui, si l'on pouvait oublier les horreurs qui doivent probablement résulter de son triomphe. » Cette clairvoyance qui voit d'avance dans les choses leurs conséquences, ou qui, dans les faits accomplis, aperçoit les causes dont ils sont sortis, Campbell ne l'eut jamais. Il n'était qu'un homme d'impressions. Il crut toujours que c'était une excellente règle de se décider pour une cause parce qu'elle était la plus poétique.

A soixante ans comme à vingt, il fut un peu de ceux qui tiennent à honneur d'avoir des principes immuables, c'est-à-dire de juger *a priori*, de rêver, par exemple, un système de gouvernement constitutionnel, et de marcher quand même avec quiconque le réclame, fût-ce pour des nègres ou des Arabes. A soixante ans comme à vingt, il refléta exactement tous les enthousiasmes successifs de cette classe d'hommes qui est comme l'organe imaginatif des nations. Nous avons vu qu'il avait été le candidat des étudians, il fut le poète des femmes. Lui-même disait souvent: « Les hommes sont trop froids, les femmes seules savent sentir. Rien de ce qui est noble et brillant n'est perdu pour elles. » Cela donne la mesure de Campbell. Comme il n'avait pas eu de jeunesse, il n'eut pas de vieillesse. Jusqu'au bout, il resta fort attaché aux vanités de ce monde ; il aimait la société, les gais festins gaiement arrosés. Il organisait des cercles littéraires ; il adorait les enfans, et, pour lui, c'était péché d'habitude que de s'éprendre, un peu en riant, de toutes les belles. J'ai déjà dit jusqu'où allait l'imprévoyance de sa générosité. Elle fut telle que, malgré ses gains considérables, malgré les legs qu'il avait reçus et les 12,500 francs que ses poésies continuèrent à lui rapporter annuellement jusqu'à une époque fort voisine de sa mort, il se vit presque réduit, sur ses derniers jours, à publier de nouveau ses œuvres par souscription. Il fallut qu'un nouveau legs bien inattendu vînt l'arracher à cette nécessité et à ses embarras pécuniaires. Encore ne lui épargna-t-il pas une grande épreuve : celle de mourir loin des siens, à Boulogne, où il s'était retiré pour vivre plus économiquement avec une de ses nièces, dont il s'était chargé.

Ce fut le 15 juin 1844 qu'il s'éteignit. Sa fin fut digne, elle fut

rehaussée de résignation et de sérénité. Je ne me le déguise point en tâchant de mettre en lumière les traits qui m'ont paru dominer dans la physionomie de Campbell, j'ai été forcé de laisser de côté plusieurs lignes secondaires, ou du moins de ne pas leur donner une attention proportionnée à leur valeur relative. A tout prendre, les choses agréables abondaient dans sa nature. Campbell était gai, affable, spirituel et plein de saillies. Il soutint avec dévouement sa famille et aima avec constance ses amis. On aurait fort à faire, si on voulait compter tous les bons momens que les autres lui durent. Sa vieillesse surtout, malgré ses demi-teintes d'étourderie, le présente sous un aspect fort attrayant. Les lettres où elle a laissé ses confidences ont les nuances riches et fines de l'automne. Elles sont reconnaissantes de la moindre joie; elles reflètent les longues perspectives du soir et toutes les indicibles visions de l'intelligence qui connaît ses limites et qui entrevoit ainsi le Dieu mystérieux dont la main mesure à chacun son rôle. Mieux que la poésie même de l'écrivain, elles peuvent nous révéler le secret de son talent, le sens dans lequel son organisation était vraiment poétique, car tout y est plus vrai, plus tempéré. Les souvenirs des émotions passées y contiennent chaque chose dans sa juste valeur relative, et, en saisissant mieux la nature sur le fait, on voit plus clairement comment sa vie était toute faite de sensations, comment il vivait pour attendre et savourer des sensations, comment c'était, pour lui, un bonheur de se sentir attendri par des souvenirs, animé par de joyeux propos, exalté par une bouffée d'enthousiasme.

En résumé, que faut-il penser de son œuvre ? Pour commencer par ce qu'il n'eut pas, sa poésie ne traduit point de profondes émotions où se condense toute une existence. En lui, je n'aperçois nullement ce qui me semble l'*alpha* et l'*oméga* du génie, ce réalisme impatient de tout mensonge, qui veut voir les choses comme elles sont, et qui cherche en elles la poésie, non pas en les idéalisant, c'est-à-dire en les appauvrissant, en y supprimant ce qui déplaît, mais en s'efforçant de découvrir leurs mystérieuses utilités, les liens qui les rattachent à l'infini, les divines missions qu'elles ont à remplir dans l'ordre général.

Tout au contraire, Campbell ne fut, que le chantre des brillantes illusions et des douces méprises du cœur, le poète épris des mira-

ges et des belles apparences, qui sont comme un univers à côté de l'univers. Il se plaisait aux variations que l'on peut broder sur le thème de la réalité. Quand il ne chantait pas ses rêves, il était porté à ces dénigremens de l'idéalisme qui s'indigne parce que les faits ne sont pas conformes à ses types de perfection, et parce qu'il ne prend pas lui-même la peine d'étudier les nécessités auxquelles ils répondent. Sous plus d'un rapport, il fut un Byron adouci.

Si, dans sa poésie, on considérait seulement les facultés intellectuelles et morales qu'elle manifeste, le degré de développement auquel l'être humain était arrivé chez le poète, il faudrait dire qu'elle a peu de valeur, car il n'eut certainement pas, à un haut point, la supériorité qui consiste à sentir plus gravement que d'autres, à apercevoir des grandeurs dignes de respect là où la foule n'apercevait rien, à faire jaillir enfin la poésie de ce qui semblait vulgaire. Si, au contraire, on envisage dans ses vers le talent de transmettre des impressions et de retracer des tableaux, tout change, et Campbell apparait comme un grand maitre. Il a souverainement le don de choisir et d'harmoniser. Comme mise en scène, ses petites pièces sont le comble de l'art. Son *Hohenlinden*, son *Vaisseau de haut bord lancé à la mer*, et les premières strophes de son *Bateau fantôme* (*Death boat of Heligoland*) n'ont peut-être pas été dépassés. Veut-il peindre une bataille, par exemple, il pourra n'être frappé que par des traits qui auraient pu frapper d'autres que lui ; mais il saura voir, à la fois, tous les traits que d'autres n'auraient point vus du même coup, il saura laisser de côté les inutilités. Il produira un tableau qui saisira, qui résumera, évoquera mille émotions, et qui, dans l'esprit du lecteur, produira ainsi une harmonie.

C'est beaucoup : c'est bien là de la poésie authentique. Est-ce assez pour que le succès immense du poète n'ait pas aujourd'hui quelque chose d'extraordinaire à nos yeux ? Je ne le pense pas. La gloire ne peut plus être à si bon marché. Autrefois, quand les écrivains ne songeaient qu'à bien dire, ce n'était pas la parole qui gouvernait. Tandis qu'ils s'amusaient à cultiver leurs belles fleurs, les capitaines et les princes tâchaient d'être des hommes. Maintenant, c'est la parole qui gouverne, elle fait planer sur nos têtes de grands dangers, elle nous inspire des craintes et, par la force des choses, nous sentons vaguement la nécessité d'organiser

comme un vaste système de surveillance, pour la forcer à se prendre au sérieux. Dieu sait qu'à l'heure qu'il est, il ne manque pas d'hommes tout disposés à passer leur vie sans lui donner de but plus élevé que celui de plaire. Dieu sait que les masses sont aussi disposées que jamais à réserver toute leur admiration pour ceux qui n'ont que les idées de tous, les goûts de tous, la conscience de tous. Mais au-dessus de la foule il y a des législateurs invisibles de l'opinion, l'aristocratie intellectuelle qui décide des réputations, et ce tribunal-là ne permettrait plus ce qui était possible autrefois. S'il n'a pas encore bien senti ce que doit être l'écrivain, déjà au moins il ne se laisse plus enthousiasmer par celui qu'il eût porté au pinacle il y a cinquante ans.

Un mot seulement du biographe de Campbell. Beattie est consciencieux, mais plein de réserves et de réticences fâcheuses. Bien que Campbell ait été en contact avec toutes les célébrités de son temps, ses mémoires renferment à peine une anecdote digne d'être citée. Somme toute, les trois volumes de Beattie, quoique bien écrits, laissent beaucoup à désirer. Qu'il n'ait tenté aucune appréciation critique de son ami, peut-être n'est-ce point un mal ; mais il eût pu compléter ce qui n'était qu'indiqué dans les lettres, il eût pu chercher à retracer les hommes et les choses qui figurèrent dans la vie de Campbell, et il ne l'a pas fait.

Heureusement son œuvre se relève par une importance d'un autre genre. Comme Émerson l'a fort bien remarqué, le principal intérêt de toute étude individuelle et de toute chose humaine réside surtout dans les renseignemens qu'elle a à nous donner pour nous aider à concevoir où nous allons et d'où nous venons. J'aimerais mieux dire : pour nous aider à concevoir de quel côté nous nous dirigeons, en nous faisant comprendre dans quelle direction nous nous sommes éloignés du passé. Où allons-nous? Les prophètes se contredisent assez et les esprits sont assez tourmentés d'inquiétudes pour qu'il soit bon d'écouter ce que la littérature peut nous apprendre à cet égard.

Il n'y a pas à s'y méprendre : pendant le demi-siècle dont Campbell a si fidèlement reproduit toutes les phases, la poésie a marché, beaucoup marché, et ce n'a pas été pour se rapprocher de l'esprit de système. Par une étrange confusion d'idées,

nous nous sommes habitués à croire qu'il existait une intime parenté entre l'esprit d'ordre et l'ancien classicisme, entre les théories socialistes et les nouvelles formes littéraires. Il importe que de telles erreurs s'en aillent, car elles nous feraient interpréter à contre-sens tout ce qui s'est passé. Si la jeunesse s'est trouvée figurer à la fois dans les émeutes romantiques et dans les rangs des néo-montagnards, c'est uniquement parce que la jeunesse sera toujours à la fois de toutes les oppositions du jour. Voltaire, Chénier, et tous les radicaux du passé étaient des classiques fanatiques, il ne faut pas l'oublier. A bien regarder, il n'est pas difficile de reconnaître que, parmi nos novateurs littéraires, ceux qui se sont montrés le plus systématiques en politique n'ont été, dans leur poésie, que des classiques d'une autre espèce. Eux aussi ont procédé par déduction. Au lieu d'appliquer quand même les vieilles formules, ils ont appliqué quand même les formules moyen âge ou shakespeariennes.

Laissons de côté les vieilles dénominations d'écoles. Oublions les mots de *classique* et de *romantique* pour ne voir que la méthode intellectuelle, qui bien certainement cherche à remplacer l'ancienne, qui bien certainement a gagné du terrain, et nous apercevrons des choses de nature à étonner bien des gens. Assurément, ce qui a triomphé et ce qui triomphe en poésie, ce n'est ni le règne du suffrage universel, ni l'esprit unitaire du XVIII[e] siècle. Ce qui a passé ou ce qui tend à passer, c'est le radicalisme qui poursuivait le beau absolu universel, comme il poursuivait la morale naturelle universelle et le prototype absolu du meilleur gouvernement applicable à l'universalité des hommes. Ce qui s'en est allé, c'est l'idéalisme qui prétendait découvrir les principes éternels de la poésie pour en déduire la forme de poésie où toutes les inspirations individuelles devaient se couler, — absolument comme il prétendait découvrir les droits de l'homme, pour en déduire la forme de société à laquelle toutes les nations devaient être ramenées. Ce qui a été vaincu, c'est la méthode géométrique qui statuait toujours du général au particulier, qui décrétait un type ou modèle abstrait, et qui prétendait organiser une tragédie ou une société de la même façon, en empêchant les individus ou les impressions de se grouper suivant leurs propriétés.

Tout cela est grave et curieux, car les hommes et les époques

sont tout d'un bloc. Ce qui se fait en poésie n'est que le symptôme de l'être intérieur qui fait tout ce qui se fait. Tout cela est grave, ai-je dit; oui, sans doute, et fort grave, car tout cela tendrait à prouver que la révolution de 93, loin d'être une aurore, n'a été, dans plus d'un sens, qu'un coucher de soleil, la queue ou l'agonie du XVIIIe siècle, et que les besoins nouveaux, les tendances nouvelles ne marchent pas avec ceux qui voudraient la ressusciter. Est-ce là pour nous un motif de nous rassurer? Ce n'est pas précisément ce que je veux dire, car, si les augures indiquent ainsi que le mouvement nécessaire de l'humanité ne va pas du côté du communisme, ils n'indiquent pas que nous, Français, nous serons capables d'aller où il va, et ceux qui ne peuvent pas suivre meurent en route. Mais au moins toutes ces choses peuvent aider à prévoir, et elles n'annoncent pas, je crois, que ce soit au communisme qu'appartiendra le monde, ou que reviendra l'honneur d'apporter aux sociétés leur rénovation.

(*Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1850).

GEORGE DARLEY

Si la réputation de George Darley, l'auteur de *Sylvia*, de *Thomas Becket*, d'*Ethelstan*, n'a pas eu un grand retentissement en France, il faut l'attribuer à des causes qui n'ont rien que de flatteur pour lui. Ce n'est pas, en général, le mérite d'un écrivain ou d'un artiste qui le popularise au loin, c'est le bruit que font les masses autour de son nom. A côté des hommes qui savent ébranler fortement la fibre de la multitude, il en est d'autres dont les écrits s'adressent plus spécialement aux esprits d'élite, aux adorateurs des dieux inconnus de la foule. Darley est de ce nombre. Il a encore un autre titre à notre intérêt, c'est le caractère éminemment anglais de son talent.

George Darley naquit à Dublin, en 1795. A douze ans, il faisait déjà des vers. Il composait de petits drames que jouaient, à huis clos, ses frères et ses sœurs, et c'était lui qui peignait les décorations du théâtre improvisé pour ces représentations de famille. Après de brillantes et solides études à l'université de sa ville natale, il quitta soudainement l'Irlande pour se rendre à Londres. A peine arrivé en Angleterre, il y publia un poème en vers blancs : *les Aberrations de l'exaltation* (1).

Depuis ce moment jusqu'à sa mort, George Darley n'a pas cessé d'écrire pour les journaux et les revues. Poésies, critiques d'art ou de littérature, scènes dramatiques, nouvelles, fantaisies, il a tout prodigué à la curiosité du public. Dans sa vie, c'était là, en quelque sorte, le devoir, le rôle officiel; mais le

(1) *The Errors of ecstacy.*

plaisir était ailleurs. Quand l'inspiration venait à lui sans être appelée, il caressait avec amour d'autres œuvres où le poète et le penseur se plaisaient à s'enivrer d'indépendance. Et cependant, à voir les libres allures qu'il conservait dans les recueils, nous avons lieu de nous étonner, en France, qu'il ait pu désirer un champ plus vaste encore pour le déploiement de son originalité. Nous nous estimerions fort heureux d'une chaîne aussi longue, et nous sommes tentés de regarder comme la terre promise de l'art le pays où l'on peut développer si largement son individualité poétique. De fait, nulle contrée n'est plus propice que l'Angleterre à certaines facultés. Autant elle impose d'entraves à la pensée, autant elle est complaisante à accepter tous les vagabondages de l'imagination à la poursuite de l'idéal et du pittoresque. Pour le comprendre, il convient surtout d'étudier sa littérature périodique, celle qui subit le plus les exigences du public. Au premier coup d'œil, on découvre quel profond abîme sépare la patrie de Shakespeare de celle de Corneille. Qu'on nous permette donc de donner quelques renseignemens sur cette presse littéraire si active et si peu connue. Notre digression, d'ailleurs, nous aidera à mieux apprécier la nationalité des inspirations de notre auteur.

En Angleterre, tout a sa place marquée, et tout se tient à sa place (1). La démarcation des rangs se reproduit jusque dans les publications périodiques. La littérature artistique est comme parquée dans les *magazines;* la littérature abstraite se tient invariablement dans les revues. Les plus importantes de ces dernières sont l'*Edinburg*, le *Quarterly*, le *Westminster* (2) et le *British Quarterly*, qui paraissent tous les trois mois, le *Monthly* et le *Colonial*, qui ont une publicité mensuelle. Tous ces recueils représentent les opinions whigs et tories, c'est-à-dire, celles des classes riches, qui, au delà du détroit encore plus qu'en deçà, ont

(1) Dans toutes nos opinions sur l'Angleterre, il va sans dire que nous la jugeons relativement à la France. Par rapport à son passé, on aurait droit de la représenter comme atteinte de scepticisme : par rapport à nous, elle est encore le pays de la foi et de la vénération. De même, nous n'apprécions la France qu'en regard de l'Angleterre. Comparée à nos anciens classiques, notre moderne littérature est évidemment fort pittoresque et fort éprise du caractère; mais, à côté de la littérature anglaise, elle est restée abstraite et raisonneuse. Les aspects dépendent du point de vue.

(2) Le *Foreign Quarterly* s'est fondu dans le *Westminster*.

le monopole de l'action et de la pensée. Ils ont cela de particulier qu'ils n'admettent que des articles de critique. Toutefois, cette restriction est, en réalité, fort peu gênante pour la spéculation. A propos de nos physiologies, les whigs ont exprimé, dans l'*Edinburg*, leurs opinions sur la France, ou plutôt ravivé à son égard les préjugés qu'ils tiennent à entretenir comme un cordon sanitaire. Il a suffi que lord Dudley eût visité le continent, pour que, à l'occasion de ses lettres, le *Quarterly* déversât contre nous les antipathies du vieux parti aristocratique. A proprement parler, ces graves revues sont comme des rondes d'officiers, qui vont donner le mot d'ordre à leurs armées respectives. Nous Français, qui n'acceptons aucune autorité, nous aurions peine à comprendre jusqu'où va l'influence de ces oracles. L'Anglais est un soldat bien discipliné. Quand ses chefs ont parlé, il ne se permet pas d'examiner, il se dit : « Mes supérieurs doivent en savoir plus long que moi. » Il croit au prêtre, au diplomate, au médecin ; il croit au *reviewer*. Cette espèce d'influence exercée par les *reviewers* les pousse à des allures toutes sacerdotales ; parce qu'on a foi en eux, ils ne publient aucun article signé. L'écrivain doit disparaître derrière le parti, comme l'individu dans le juge disparaît sous les insignes de la dignité.

Cette habitude des journaux politiques ne se reproduit pas seulement dans les revues. Il est encore plusieurs magazines qui imposent à leurs collaborateurs l'abnégation de l'anonyme. Les recueils de cette seconde famille sont, pour la plupart, mensuels. S'il fallait les peindre en un mot, nous dirions qu'ils se donnent mission d'influer sur les mœurs, comme les *rewiews* agissent sur les croyances politiques. Les principaux d'entre eux sont le *Blackwood's*, le *Fraser's*, le *Tait's*, le *Metropolitan*, le *Monthly* (magazine), *le New-Monthly*, l'*Ainsworth's*, le *Bentley's*, l'*United service*, l'*Asiatic*, le *Gentleman's*, le *Gardner's*, le *Chamber's*, le *Sporting*. Nous pourrions en citer quelques autres, sans parler des cahiers hebdomadaires, tels que l'*Examiner*, l'*Athenæum*, le *Spectator*, le *Britannia*, le *Litterary Gazette*, l'*Illustrated London*, le *Penny*, le *Sunday*, etc., etc.

Ce qui est digne de remarque, c'est que toutes ces entreprises littéraires ont des abonnés et paient assez généreusement leur rédaction. Rechercher les causes de leur vitalité serait trop long ;

nous aimons mieux dire quelques mots de la substance même des écrits qu'elles publient. La soif de l'argent et l'activité effrénée qui distinguent nos voisins s'y traduisent par l'abondance des articles de pacotille. Sous le voile de l'anonyme, on met à écrire plus de rapidité que de soin, et l'on pousse jusqu'au génie l'art de produire beaucoup de lignes avec peu d'idées. Chose étrange, toutefois, dans cette chasse aux guinées, tous les concurrents s'accordent à respecter les convenances, la morale officielle et les opinions reçues. Est-ce là une preuve du *cant* que l'on reproche à l'Angleterre? Nous ne le pensons pas. A notre avis, ce que l'on traite d'hypocrisie est plutôt le résultat d'une timidité naturelle d'intelligence, et surtout d'un tempérament porté à la vénération, à la permanence. Chez nous, la faculté la plus développée, c'est le jugement ; nous voulons nous rendre compte de tout. Ecrivant pour l'intelligence, nous ne voyons guère, dans un sujet, qu'une occasion d'analyse plus ou moins ingénieuse, un prétexte pour émettre des pensées plus ou moins neuves. L'Anglais a de tout autres préoccupations. Avant tout, il s'inquiète de l'effet qu'il peut produire, de l'état d'âme, et non de l'idée qu'il transmettra. Au lieu de considérer les choses dans leur valeur intrinsèque (ce qui conduit souvent au doute et à la destruction), il les considère dans leur valeur relative, comme bases d'ordre et de paix. Il craint sans cesse que la société ne s'écroule sur lui, et il met une sourdine à sa philosophie, de peur que l'écho de sa voix n'ébranle quelque étai.

Aussi la presse littéraire, comme tous les livres, du reste, est-elle fort pauvre en discussions de principes. On n'y rencontre ni théories, ni libre investigation sur la validité des vieux droits et des antiques croyances : mais par contre, elle est fort riche en documens positifs. Tandis que l'impatience d'arriver à la quintessence des questions, peut-être pour en finir plus tôt avec elles, nous fait dédaigner les réalités de détail, les Anglais, moins profonds et plus patiens, recueillent et fournissent des faits sur tout, sur les hommes d'Etat, sur les orateurs, sur la politique, sur le passé, sur les pays étrangers, sur les événemens les plus insignifiants. *L'Athenæum*, par exemple, résout un problème fort difficile : celui de condenser dans vingt pages, à trois colonnes, tout ce qui peut intéresser la curiosité. Chacun de ses numéros

renferme : l'analyse détaillée de sept à huit ouvrages, quelques mots sur les productions moins importantes, des vers, un aperçu de toutes les publications et découvertes scientifiques, un courrier de Londres, un compte rendu des séances de toutes les sociétés savantes et littéraires; la semaine théâtrale et musicale, plusieurs traditions nationales (qui répondent au culte si marqué des Anglais pour le passé), et enfin une revue artistique fort consciencieuse où sont mentionnés et appréciés tous les livres qui traitent des beaux-arts, comme toutes les peintures, sculptures et gravures qui apparaissent.

Au lieu de philosopher, le journal résume la matière des nouveautés qu'il veut faire connaître; et, comme chroniqueur, il arrive ainsi à remplir sans insuffisance son vaste programme.

Nous avons déjà indiqué une autre supériorité dans les magazines. Nous voulons parler de l'exubérance des qualités qui font d'une école littéraire une école de coloristes plutôt que de dessinateurs. Préciser notre pensée nous semble assez malaisé. En France, les mérites auxquels nous faisons allusion ont à peine été cotés jusqu'ici dans la liste des devoirs de l'écrivain. Quand le poète a de la pureté, de l'élégance, de l'énergie et de l'originalité, surtout dans la pensée, on s'inquiète peu si l'on trouve chez lui l'élévation, la ferveur, le recueillement. En Angleterre, au contraire, ce que la critique réclame du poète, et ce qu'il poursuit lui-même, c'est, avant tout, une certaine accentuation du sentiment artistique (*the eartnestness*, *graphic vividness*, *refined sentiment*, *emphasis of thought*). Nous expliquons, il peint. La véritable valeur de la plupart des écrivains britanniques réside précisément dans la température de leur inspiration, dans le mode plus ou moins ému et majestueux sur lequel ils ont pensé ou chanté. C'est là, en particulier, la mesure du haut talent de George Darley. Sans rompre avec nos habitudes, nous ne pourrions lui rendre justice. Plaçons-nous donc un instant au point de vue anglais; et, en appréciant les beautés choisies de ses écrits, peut-être regretterons-nous d'avoir tenu si longtemps scellées mille sources de charmantes jouissances.

Parmi les *Dramaticles* (1) de notre auteur, il en est un (*Olym-*

(1) Fragments dramatiques.

pian revels) qui nous introduit dans le grenier d'un poète. Tout ému du souffle qui a passé sur lui, le rimeur s'empresse de lire à un de ses visiteurs les vers encore brûlants qui viennent de jaillir de son cerveau. Boileau n'avait pas besoin d'engager les favoris des muses à consulter leurs amis.

— « Dois-je commencer à lancer mes foudres ? » dit le poète.

— « Lance-les, » répond Litherwit.

D'un coup d'aile le chantre inspiré nous jette au milieu de l'Olympe, dans la salle de banquet des immortels.

« Jupiter avait convié tous les dieux à un festin. A sa voix était accourue la foule des convives. En un clin d'œil, les portes du dôme impérial furent renversées par l'impétueuse irruption des immortels. On se précipitait, on se heurtait. C'était un indicible pêle-mêle de divinités altérées, petites et grandes. Le ciel engouffrait des hôtes dignes de lui. Les invisibles coursiers de l'air ne pouvaient respirer. Les impérieux cavaliers se succédaient sans relâche pour les fatiguer de leur poids.

« De la terre jaillissaient, par milliers et millions, les fils ternis et somnolents du ciel. Bosquets, collines, vallons, fontaines, lacs et ruisseaux, temples, niches, autels et cavernes, foyers domestiques, maisons et jardins, tout coin et recoin où il y avait assez de place pour les ronflemens d'un immortel, envoyait vers l'Empyrée un convive aux pieds brûlants. L'Océan lançait, par jets continus, les dieux gris-bleu. L'enfer vomissait à pleine gorge ses noires divinités. Tout l'Olympe craqua et grinça, grelotta et grommela sous le roulement d'une table sans fin, assez chargée pour faire gargouiller le rire dans le gosier du rébarbatif Saturne. Les satyres étouffant d'aise léchèrent leurs lèvres velues; et les yeux aqueux de Cerbère débordèrent à l'aspect de tant de succulens morceaux.

« Au milieu des immortels avalant en silence leur salive, la Mort aiguisait ses dents l'une contre l'autre, tandis que le Temps repassait sa faux.... Retroussant sa robe verte, le vieux Neptune secouait son trident, et choisissait du regard son poisson. Mars mit sa flamberge au vent. Il venait d'apercevoir un sanglier menaçant, qui semblait près de bondir, malgré les immenses brochettes fichées dans ses flancs. Près du dieu des combats accourut la pâle Cynthia, la vierge chasseresse, armée de son étincelant javelot. Un grognement guttural fut sa seule récompense. — « Le diable t'emporte ! » grommela Mars entre ses dents. Cynthia sourit, pâle vierge sidérale. Elle sourit comme la pleine lune, et resta à son poste, agitant sa lance de sa blanche main.....

« Quand les Heures graisseuses et boursouflées, les paupières desséchées et la face flamboyante, eurent déposé sur la table le dernier plat, tous les immortels restèrent comme pétrifiés, la bouche ouverte, la respiration arrêtée, le pied tendu, le cou gonflé, l'œil blanc.

« Du vin, du vin, encore du vin. Tu en as répandu la moitié à terre. Du vin encore, du vin à pleins bords ! » Ainsi crient toutes les bouches;

ainsi crient des milliers de voix perçantes et enrouées, sonores et discordantes. Et comme un tonnerre incessant, retentissent et roulent ces clameurs confuses. Le vin suinte à travers les lèvres poreuses, à travers les joues ardentes et les yeux troublés. Dans la suie qui noircit le front d'Erébus, les humides ruisseaux se creusent de blancs sillons. Le vieil Océanus fume, gonflé par la liqueur qui fait onduler ses gigantesques flancs. Po boit, et boit encore jusqu'à ce que le vin lui sorte des narines et la Terre plus qu'à demi submergée — (l'expression anglaise est intraduisible) — inonde encore de flots nouveaux son argile. La jeune Hébé, la première, commença à chanceler. Espiègle soubrette, avant de remplir la coupe des autres, elle avait un peu trop songé à elle-même. Tandis qu'elle porte le lourd gobelet du dieu tonnant, son pied s'embarrasse dans un nuage. Elle tombe, et découvre ce qu'il n'était pas permis de montrer à des hommes. Les immortels éclatent d'un long rire. Hébé s'enfuit plus rouge que le vin qu'elle vient de répandre...

« L'orgie n'a pas de trêve, l'orgie ne fait que redoubler. Bacchus, assis sur son tonneau, le talonne de ses jambes immortelles : elles sont courtes, mais divines. Hurlant une chanson de table, le dieu bat la mesure sur les flancs rebondis de sa futaille. Esculape, qui boit sans vergogne, jure haut et fort qu'il n'a jamais pris ni administré de meilleure médecine. Chaos a la langue si pâteuse qu'il ne peut continuer à parler métaphysique. Lui et la Nuit se saluent de leurs coupes écumeuses. Chaos ne sait plus où il en est. La Nuit ne voit goutte ; elle peut à peine trouver le chemin de sa bouche. Chaos veut lui venir en aide, mais il lui verse le nectar dans les yeux....

« Pallas tenait des propos grivois. Elle tire l'aile de son hibou pour l'empêcher de la regarder avec de grands yeux. Mercure lui-même avait perdu sa langue ; et Neptume ronflait plus bruyamment que ne grondent ses vagues sous le fouet de Borée. Le grand Hercule tomba à plat sur son nez : il avait peu parlé et beaucoup bu, comme la force a coutume de faire. La coquette Aurore laissa choir son étoile. Pan marcha sur sa flûte : — « Grand Dieu, dit-il en gémissant, que va devenir l'Arcadie sans musique ?... » — « Holà ! s'écria Momus, la perruque d'Apollon a pris feu..... » Il dit, et, lançant sa coupe, noya presque le pauvre Soleil. »

Certes, il est difficile de pousser plus loin la fougue et la puissance. C'est bien le démon Dithyrambus qui s'est emparé du poète. La kermesse de Rubens n'est pas plus échevelée. Mais soudain la scène change, et les tableaux de l'artiste prennent les amples lignes et l'idéale couleur des Vénitiens, par endroits même quelque chose du style sévère de Raphaël.

« Vénus avait détaché sa ceinture. Elle était sans voile ; sa longue chevelure, débordante et dorée, arrêtait seule le regard curieux. Eclipsée par le rayonnement de son corps divin, la mate pâleur du duvet que creusait son indolence semblait d'un gris poudreux. La pourpre fluide de la

grappe, circulant dans ses veines, avait donné à sa beauté une teinte plus riche, une fraîcheur plus vive et plus profonde. Tandis que sur son teint la rose rougissait avec plus d'orgueil, le lis ne faisait qu'augmenter d'éclat. Son front poli n'avait rien perdu de sa limpidité. Ses membres délicats, harmonieux et souples, conservaient la pure et cristalline splendeur de l'écume maternelle.....

« Cupidon s'était assoupi, trop jeune pour une pareille orgie. Il jeta son arc, se frotta les yeux, et vint se blottir sur les genoux de sa mère. Mais pendant qu'il reposait dans son nid voluptueux, pelotonné sur lui-même, Mars s'approcha de Vénus sous l'ombre à demi discrète de son myrte verdoyant. Il attira sur son sein la déesse docile, et Cupidon glissa à terre, tandis que le dieu amoureux arrachait aux lèvres de son amante, à ses lèvres luxuriantes et riches d'une rouge moiteur, de sanguinolents baisers, cruel breuvage de l'amour, encore chauds de la chaleur du cœur de Vénus.

« Diane jeta sur cette scène un regard oblique, et sa gorge palpitante raconta amoureusement son trouble secret. Son croissant, mal assuré, penchait vers son oreille. D'une main distraite, elle releva sa robe virginale plus haut que son genou, plus haut que pour ses chasses dans les bois. Comme elle portait sa coupe à ses lèvres, elle laissa échapper un soupir chaud de désir, tel qu'en entendent ici-bas les murs des cloîtres. Elle l'adressait à la Terre, à l'Amour, à son cher Endymion. »

Ces fragmens nous permettent d'entrevoir dans quelles régions Darley aime à s'égarer. Sa prose cède aux mêmes entraînemens, et ses critiques sont, en quelque sorte, la profession de foi du poète (1). Durant les dernières années de sa vie, il s'était beaucoup occupé de peinture ; il était doué, au plus haut point, du sens plastique, et, plus qu'aucun autre, il contribua à maintenir la supériorité de l'*Athenæum*, le recueil où ont paru les opinions les plus judicieuses peut-être qui, depuis Reynolds, aient été émises sur les beaux-arts.

Tous les anciens maîtres et toutes les publications relatives à la peinture, comme à la sculpture, étaient du ressort de notre auteur. Parfois, il est vrai, il n'a pas su se garder d'une hérésie dans laquelle tombent la plupart des littérateurs qui émettent des systèmes sur la divine science de Raphaël et de Titien. Il voulait que les tableaux eussent une portée philosophique, méconnaissant ainsi la nature de l'art, qui est d'élever par le sen-

(1) Avec toute son imagination et tout son amour pour le fantastique, Darley était cependent un profond mathématicien. Il a écrit plusieurs traités d'algèbre, de géométrie et de trigonométrie qui sont devenus classiques en Angleterre, et qui jouissent, même en Allemagne, d'une très grande popularité.

timent, et non de développer le raisonnement. Mais cette erreur de théorie n'égarait en rien ses appréciations. Guidé par des instincts plus sûrs que sa réflexion, il allait naturellement aux vraies beautés, à celles qui tiennent à la forme, à la couleur, à l'arrangement, à l'incarnation de l'âme du peintre.

En 1846, il était venu visiter l'exposition française. Il en rendit compte dans une série d'articles; et plusieurs revues parisiennes (1) ont reproduit certaines parties de son travail, où il caractérisait, avec une profonde perspicacité, les tendances générales de notre école. Tout en rendant pleine justice à la correction et à la science des artistes français, il leur reprochait d'être trop dépourvus d'idéal et de grandeur, de trop borner leurs efforts à être vrais et raisonnables, sans s'inquiéter des impondérables qui jettent l'âme dans le vague des émotions inappréciables au compas de la logique. C'était là attaquer la France au cœur même de son individualité. Chaque peuple a son œuvre à accomplir. Idéaliser et vénérer, indiquer au monde ce qu'il y a de sainteté et d'importance dans les idées qui doivent vivre et se symboliser par des croyances, des institutions, des conventions sociales, telle semble être la mission des races germaniques. La nôtre est de rappeler l'humanité à une juste évaluation des choses, de l'éveiller de ses extases idolâtriques, quand ses dieux ont fini leur temps. Si la France est la révolution, comme l'a dit Michelet, c'est parce qu'elle est le bon sens et la vivacité de perception; mais, par là même, elle est peu capable de la contemplation du Nord qui se fait passive pour mieux refléter ses visions. Avec notre irrésistible besoin de tout définir, de tout tirer au clair, de tout réduire à son exacte valeur, nous réagissons trop vite sur nos impressions, afin d'en extraire une idée. Nous voulons posséder notre maîtresse ; et en la possédant, nous cessons de l'aimer pour commencer à la juger. Rien de plus funeste à l'art, que cette pente de notre nature; car la poésie n'est autre chose que la religion transportée dans l'imagination, comme l'amour est la vénération dans le désir.

Les instincts qui poussent les Anglais au fanatisme et au culte des vieilleries féodales les portent également à l'adoration de tout ce qu'ils rêvent, sentent ou conçoivent. Cela revient à dire qu'en

(1) La *Revue Britannique*, *l'Artiste*.

eux, comme chez le jeune homme, l'insuffisance du jugement est compensée par la surabondance du sentiment. Ajoutons, d'ailleurs, que le milieu où ils vivent gêne fort peu l'expansion des personnalités les plus insolites. Par suite du même tempérament, le public des poètes ou des peintres apporte toujours une patiente complaisance à se laisser pénétrer de leur esprit et de leur chaleur. Quand il ne peut les suivre, il a la foi de l'aveugle, il les admire de confiance. Supposons dans les masses moins de somnolence et plus d'esprit, chacun voudra faire comparaître l'artiste devant son tribunal ; et il deviendra vassal du suffrage universel, c'est-à-dire, d'une bande noire des Procustes. Ce sera fait de la poésie, ce moyen terme entre la raison qui ne tient compte que des réalités, et la folie qui marche entourée d'hallucinations.

Si l'écrivain sent plus vivement que la foule, on l'accusera de boursouflure, et, pour réussir, il sera entraîné à prendre l'intonation de tous, à se banaliser, à chercher uniquement le trompe-l'œil. *Pathos* et *emphase*, qui en Angleterre expriment une qualité, ne veulent-ils pas dire *pédantisme* et *affectation*, de ce côté-ci du détroit ? Tout ce qui ne peut pas être mesuré est regardé comme une irritante énigme, un non-sens, une superstition. Quoique Anglais, George Darley est allé moins loin que nous ; et, dans les termes où il est resté, il nous paraît impossible de contester la justesse de ses critiques. Du reste, il nous a prouvé lui-même par ses écrits qu'il peut être avantageux d'aimer, comme nos voisins, à s'isoler sans cesse, même au milieu du monde. Pour atteindre à certaines beautés pittoresques, il vaut mieux écrire dans un pays où l'intelligence est moins générale et moins active. Évidemment, il a longuement conversé avec lui-même, et surtout avec une muse rarement consultée en France, celle de la solitude. Sans cela, il n'eût jamais composé sa *Silvia*, féerique pastorale où la folle grâce de Nodier s'allie à plus de puissance et de richesse, sans être déparée par les caprices puérils et les coquetteries parfois un peu mesquines de notre conteur.

Dans une vallée verdoyante et écartée, a grandi Sylvia la blonde. Jamais elle n'a aperçu d'autre créature humaine que sa mère. Souvent elle a conversé avec des fées amies, qui veillent sur son bonheur, et qui l'ont défendue contre la luxure d'un esprit malfaisant, le roi des Gnomes. Tantôt c'est Florette qu'elle entre-

voit, à demi cachée par une tulipe, Florette qui est à peine aussi grande qu'un jeune œillet, et qui, tous les matins, vient faire la toilette des fleurs ; tantôt c'est Nephon, l'espiègle génie qui, du haut d'une menue branche, jette au vent sa chanson :

« Petites fleurs, prenez bien garde à vos têtes. J'en préviens les plus coquettes, c'est sur leurs frais chapeaux que je marcherai ; et mon pied fanera leurs toilettes. »

Nephon chante toujours ; et quand il est dans ses accès d'humeur rêveuse, il parle ainsi aux lis qu'il rencontre :

« Beau lis, ô mon beau lis ! pourquoi êtes-vous si pâle ? pourquoi aimez-vous tant la solitude, toujours caché dans les vallons ? Beau lis, ô mon beau lis ! avez-vous donc des peines d'amour, pour tenir ainsi votre tête affaissée, et rester nuit et jour à pleurer ? »

Ne croirait-on pas entendre un de ces chants dont Shakespeare semblait avoir emporté le secret ? La pastorale de Darley est tout étoilée de pareilles fleurs, effeuillées chemin faisant.

Pour compléter la destinée privilégiée de Sylvia, Morgant charge Nephon de conduire dans la vallée un beau jeune homme. Laissons le favori de la reine des fées rendre compte lui-même de la manière dont il s'est acquitté de sa mission.

« Vers le vallon, le frais vallon, à travers bois et bruyères, à travers rochers et ruisseaux, je l'ai attiré pas à pas. Par mes chants et mes gazouillemens, je l'entraînais à ma suite. Sautillant, comme un oiseau, de buissons en branchages, j'ai su conduire le jeune rêveur à l'ermitage. »

N'est-ce pas là un gracieux symbole ? L'illusion poursuit ses rêves, qui vont sautant devant elle, toujours invisibles ; mais répétant toujours de doux refrains.

Sylvia, c'est l'innocence et la beauté ; Romanzo, c'est le désir et l'espérance. Ils se rencontrent, ils s'aiment à la première vue. Cette scène est ravissante ; elle nous remet en mémoire le plus charmant côté des mœurs anglaises, la confiance de la jeune fille à laquelle sa mère n'a jamais dit : « Défie-toi des hommes et de l'amour. »

Mais, suivant l'expression de Shakespeare, l'amour ne coule jamais à flots tranquilles. Quoique vaincu plusieurs fois en bataille rangée, le roi des Gnomes n'a pas renoncé à enlever la protégée des fées. Deux de ses suppôts poussent vers la vallée une joyeuse

bande de villageois qui choisissent Sylvia pour reine de Mai (fleur rosière). Une couronne de fleurs, que les diables ont tressée, est placée sur la tête de la jeune fille. Ce diadème est ensorselé (ne faut-il pas y voir l'emblème de la vanité qui tente les plus sages ?). Sylvia perd connaissance ; on la croit morte. Ses funérailles s'apprêtent ; et elle va tomber au pouvoir des malins esprits, quand Florette arrive pour la sauver. La petite fée arrache le rameau empoisonné. Sylvia revient à la vie, et le poème se termine par une dernière lutte entre les fées et leurs ennemis.

Tout ce merveilleux nous plait infiniment. A parler strictement, un tel conte de fées est mille fois plus réel, plus mathématiquement réel que les romans où l'homme semble être le seul arbitre de son sort. La science elle-même n'a-t-elle pas admis des agens invisibles, le calorique, l'électricité ? Non seulement le spiritualisme et le dogme de la liberté humaine ont dépoétisé le monde ; ils nous ont encore fait méconnaître une foule de forces incessamment à l'œuvre autour de nous.

Le sujet de Darley était admirablement tracé pour permettre les tableaux les plus variés : des fêtes villageoises, le paradis des fées, le pandémonium des gnomes, la joie et les larmes. Le poète a été aussi multiple que sa fable. Tous les tons et tous les modes se mêlent dans sa symphonie; parfois même, il a l'ample souffle du style épique. De même qu'à la fin de son morceau, le musicien fait résonner toutes les cordes de son instrument; de même l'auteur de *Sylvia* réunit, dans un chant final, toutes les teintes de sa palette. Son vers est grave et solennel; la grandeur y est tempérée par une mélancolie qui attendrit.

« De doux bardes nous ont dit que la miséricorde, comme une pluie rafraîchissante, tombe des cieux bienfaisans, et que, dans les vieux temps où les cœurs étaient simples, la louange offerte au ciel y montait dans un nuage parfumé d'encens.

« Ainsi le grand soleil répand sa large bénédiction sur l'herbe et sur la fleur, qui s'épanouissent comme il rayonne ; et vers son trône immuable, du sein des prés et des bois, l'herbe et la fleur envoient en retour les senteurs de leur reconnaissance. »

Nous avons dit que chez Darley perce constamment l'influence de la méditation solitaire. Pour ce qui touche à la peinture de l'homme, l'érudit littéraire se montre par instans. Sans doute,

il ne copie aucun auteur ; mais il voudrait rivaliser avec des beautés enviées. Dans son effort, purement d'imagination, il accentue des métaphores plutôt que des particularités du caractère humain. Pour ce qui touche à la nature, son inspiration est, au contraire, toujours franche. Si le poète est celui qui sait le contour de tout ce qui a forme, la nuance de tout ce qui a couleur, la note produite par tout ce qui fait bruit, Darley est éminemment poète.

Dans ses plus fantasques écarts, mille touches senties avec un patient amour, mille traits nous font voir et entendre, admirer et savourer ce qu'il a lui-même admiré et savouré. Du haut d'un nuage, sa fée Osmée veut plonger vers la terre, *plus rapide que le véron qui file dans le filet d'une cascade.* Dans le jardin des bons génies, *comme si les feuilles vibrantes étaient autant de langues*, des millions de bruits, de chants et de voix s'échappent des arbres, qui soupirent, malades de trop de mélodie. Puis le poète nous peint la cheminée *rapporteuse* (dans le sens que les écoliers donnent à ce mot), avec son panache de fumée qui *frissonne.* Puis nous entendons la grêle qui *tambourine*, le clapotement cristallin des sources *piétinées* par la pluie. Nous voyons la verte tête du pin *se dévidant autour de son tronc.*

Darley, en un mot, procède comme nos écrivains modernes ; mais il marche dans sa voie avec un entraînement tout anglais, qui témoigne d'un public sympathique ; tandis que nos romantiques n'ont jamais osé se laisser aller, retenus qu'ils étaient par la crainte d'un public rétif. Nul d'entre eux n'eût été jusqu'à dire, par exemple : « Vous êtes si légère, que les brins d'herbe effleurés par vos pieds semblent *(fillip you off)* vous chasser comme d'une chiquenaude. » Et cependant l'image est loin d'être inexacte. En France, on en rirait ; en Angleterre, on se laisse gagner par la scrupuleuse vénération avec laquelle l'écrivain a admiré et rendu cet aspect de la nature. C'est une langue favorable à la poésie que celle où de telles images ont droit de cité. A cela seul on reconnait un peuple dont le premier mouvement est de respecter, et non de dénigrer.

Ce qui donne un charme indicible à *Sylvia*, c'est que nous y retrouvons l'écho des impressions qui marquent, pour nous tous, une heure de la jeunesse. Après la première ébullition du désir et

de l'espérance, quand le terme des beaux jours est encore trop éloigné pour qu'on sente le besoin de se hâter, quand on n'a pas fini de croire au bonheur absolu, et que cependant on commence déjà à juger la vie, il est un moment où l'homme s'irrite des obstacles qu'il trouve entre lui et l'amour. Encore plein d'exigences, mais déjà trop peu entraîné pour ne pas craindre la honte d'une défaite ou la fatigue d'une victoire, il a, comme une femme, d'étranges accès de coquetterie. Il se met alors à rêver une jeune fille que les conventions du monde n'auraient pas même effleurée, une Sylvia qui, vierge de tout calcul et de toute frayeur, viendrait à lui sans attendre qu'il l'appelât.

Quoique Georges Darley n'ait pas beaucoup produit, ses écrits nous montrent toutes les phases que parcourent les natures destinées à atteindre l'apogée du développement humain. La plupart des hommes ne dépassent pas, hélas! les limites de l'enfance. Les *Aberrations de l'exaltation*, son premier ouvrage, nous représentent cet âge d'ignorance et de verve où l'on est saisi d'une fièvre de prosélytisme, d'un irrésistible besoin d'enseigner, précisément parce que l'on ignore. *Sylvia*, comme nous l'avons dit, reflète cette période heureuse où l'on chante pour chanter, où l'on adore tout, l'idée et la nature, la femme, les fleurs, la musique, les couleurs, le beau dans toutes ses révélations. Déjà pourtant l'homme mûr commence à poindre dans certains passages, dans celui-ci entre autres :

« Si j'étais artiste, je pourrais esquisser ici un tableau plein d'enseignemens. La veuve, d'un regard sérieux épelle sa quenouille comme un livre. Ses yeux sont fixés sur les devoirs terrestres ; son âme va plus haut. Le jeune homme se fait un culte de tout ce qu'il voit, comme s'il ne désirait rien de plus. A lui le front épanoui de l'admiration, à elle le pâle sourire de la résignation. Pour lui le chagrin est vieux, la joie est nouvelle ; pour elle la joie est morte et le chagrin aussi. »

Ce dernier trait surtout est d'un penseur. Le voyageur, éveillé de son rêve polythéiste, va entrer dans le pays de la réflexion, passage dangereux pour lui, car souvent la poésie refuse de l'accompagner dans son nouveau domaine. Mais Darley a échappé au péril. Les fruits plus savoureux de son automne mûrissent entourés de fleurs. *Ethelstan* et surtout *Thomas Becket* ne sont pas seulement ses meilleures productions ; avec l'*Ion* de Talfourd

et le *Paracelse* de Browning, ils resteront comme les essais dramatiques les plus remarquables de l'Angleterre au XIXe siècle.

Nous avons vu notre auteur écrire des pièces dès l'âge de douze ans. Le genre de poésie cher à Shakespeare semble avoir exercé sur lui une sorte de fascination pendant toute sa vie. C'est encore dans ce moule qu'il va verser les pensées de son expérience. Il nous dit, dans la préface de *Thomas Becket* : « Peut-être toute espèce de littérature ne peut-elle que gagner à être autant que possible dramatisée. »

Expliquons son idée avec les restrictions qu'il y apporte. Sous Shakespeare et Corneille, l'aristocratie allait au théâtre et y trouvait plaisir. Que les temps sont changés ! Nous lisons trop maintenant pour être avides de jeux scéniques. La bourgeoisie elle-même est devenue pensive comme la vieillesse, et le théâtre n'est pas fait pour ceux qu'a effleurés la monomanie d'examiner et de disséquer. Pour qu'un caractère impressionne, à la clarté de la rampe, il faut qu'il soit un type absolu, la jalousie, le dévouement, la trahison, le mal sans mélange de bien, le bien sans revers. En d'autres termes, il faut qu'il soit faux, puisque, dans ce monde, tout est complexe. Du temps où les classes instruites fréquentaient les spectacles, le drame était, comme elles, à demi civilisé. Il jetait une ample pâture aux sensations, et faisait une petite part à la pensée. Depuis que cette petite part a cessé de suffire aux minorités éclairées, le peuple seul est resté fidèle à l'écrivain dramatique, et, par une fatale conséquence, ce dernier a complètement supprimé l'élément intellectuel.

Au théâtre comme dans la vie, les masses n'apportent que des passions ; elles veulent être émues, s'enthousiasmer, aimer ou maudire. Voilà tout. Pour réussir auprès d'elles, le dramaturge devait représenter l'homme comme le voit l'ignorance, tailler des héros tout d'un bloc, et entasser, à tout prix, d'émouvantes péripéties. C'est ce qu'il a fait, et nous ne nous en affligeons pas. Il est bon que quelques-uns des soldats de l'avant-garde retournent sur leurs pas pour faire avancer les retardataires. Quant aux écrivains qui veulent encore converser avec les plus hautes facultés de leur époque, ils tournent le dos aux mélodrames et aux vaudevilles, pour choisir d'autres branches de littérature. « Le genre subjectif (ou d'analyse), nous dit Dar-

ley, est la tendance naturelle de notre civilisation avancée. De ce fait découle un argument que je crois sans réplique, contre la possibilité d'une régénération par le théâtre. Pouvons-nous comprimer cette tendance ? Le devrions-nous, si nous le pouvions ? Quoique fatale au drame, elle peut être vitale pour d'autres choses aussi importantes. »

Tout passe ici-bas. Le poème épique était mort depuis longtemps ; le poème dramatique a payé sa dette. Le même destin est réservé à bien d'autres belles choses. Le roman, lui aussi, ira où vont les roses ; car il n'est encore qu'une phase de la forme légendaire et symbolique qu'on pourrait appeler la langue des enfants.

Quoi qu'il en soit, Darley a été frappé de ce fait que les fantômes informes qui hantent encore la scène de nos jours sont de trois ou quatre cents ans en arrière du développement des sociétes modernes. Tout en comprenant fort bien qu'un drame en harmonie avec nos instincts de réflexion serait, par là même, impropre à la scène, il a pensé qu'on pouvait encore écrire, sous forme dramatique, un poème à la hauteur du siècle ; et ce qu'il croyait possible, il a su le réaliser.

Dès le début de son œuvre, on pressent qu'on va pénétrer dans des lieux habités par la grandeur et la majesté. La première scène de *Thomas Becket* réunit deux mérites difficiles à concilier : elle est savamment calculée et d'un haut effet. Plusieurs chevaliers s'entretiennent sur la faveur dont jouit auprès du roi le grand chancelier, sur ses richesses, ses châteaux, son esprit et ses perfections mondaines. Trois d'entre eux sont Normands. Ils s'étonnent qu'un Saxon, un fils de cette race à épaisse cervelle, joigne tant de hautes capacités à tant de brillants dehors. Un de leurs compagnons, Breton de naissance, s'indigne du mépris déversé sur ceux de son sang. Il dégaîne, et veut se venger.

Le héros est déjà posé devant nous. Déjà nous voyons, en présence, les deux nationalités qui doivent prendre part à la lutte entre le pouvoir royal et l'Eglise. Henri II paraît sur la scène, accompagné de son favori. Il sort d'un festin qui a surexcité en lui la vivacité française. Thomas Becket est resté calme, mais il se prête à l'humeur du roi. Il lui conte de folles histoires, où perce le

courtisan que Henri va nommer primat, parce qu'il l'a toujours trouvé ami fidèle et docile, spirituel compagnon, aussi accompli qu'un Normand. Un mendiant se présente, il veut s'assurer si un monarque n'a pas deux têtes. Dans sa joyeuseté, le roi exige que Thomas Becket, comme un autre saint Martin, fasse l'aumône de son riche manteau. Le descendant de Guillaume le Bâtard revit sous nos yeux. Lui-même nous a révélé son caractère : étrange mélange de capricieux despotisme et de sémillante pétulance.

Nous ignorons si Richard Brito était, en effet, de descendance bretonne. Augustin Thierry ne semble pas le penser. Peut-être un érudit contesterait-il qu'à cette époque les conquérants admissent déjà un breton à la dignité d'homme d'armes dans les gardes du roi. Peut-être aussi, disons-le de suite, le véritable Henri II avait-il un penchant à la duplicité qui paraît peu dans le drame. Mais comment juger les hommes d'un passé aussi lointain ? Peser leurs actes dans la balance de notre morale du XIXe siècle serait un triste anachronisme. Les mesurer sur la conscience et les idées de leur temps, n'est nullement du ressort de la poésie scénique. Avouons-le d'ailleurs bravement, nous estimons assez peu, dans l'art, la vérité historique. Les scrupules de certains critiques nous font songer à ce philosophe du XVIIIe siècle qui disait aux peintres : « Voulez-vous être plus grands que les Grecs, représentez Achille avec un teint bilieux. »

Que le poète nous trace des caractères qui soient humains, et en rapport avec le rôle qu'ils joueront, c'est sa seule dette envers la raison ; que tous ces caractères ne soient pas seulement vrais, qu'ils soient imposants, amples de lignes et de contour. La vérité idéalisée, c'est là le plus important de ses devoirs. A cet égard, la chronique de Darley ne nous laisse rien à désirer. Quoiqu'elle ne renferme pas moins de cinquante-deux personnages, chacune de ces figures a sa physionomie tranchée et poétique. Comme chez les vieux peintres florentins, la laideur elle-même est d'un grand caractère. Dans la conduite de son œuvre, l'écrivain suit assez fidèlement l'histoire, à cela près qu'il rend les amours de Henri II et de la belle Rosemonde, contemporains de la primatie de Becket (1). Ces amours, traversés par la jalousie de la vieille

(1) Si l'on veut se faire une idée exacte du rôle historique de l'archiprêtre de

reine Eléonore de Guyenne, forment l'intrigue secondaire qui, suivant l'usage anglais, se développe parallèlement au thème principal sans s'y relier par aucun fil.

Dans cette partie du drame, se rencontrent des scènes du plus haut mérite, celle par exemple où parait le jeune Richard, le futur Cœur-de-Lion. Une autre repose sur un sentiment inconnu à la France égalitaire : le culte religieux des familles féodales pour le fief auquel était attachée leur existence. Cliffort mourant s'entretient avec sa fille, la belle Rosemonde ; et il renaît presque en l'entendant parler avec enthousiasme du nid d'aigles de ses pères. Dans son ivresse, il a un élan où Darley épanche tout son merveilleux sentiment plastique.

CLIFFORD. « Je sens tout mon sang se ranimer, comme réchauffé par un vin épicé, en te voyant *enfler ta jeune gorge,* ainsi qu'un oiseau, pour louer le vieux manoir perdu au milieu des rochers. »

La jalousie de la reine est peinte avec moins de bonheur, et Dwerga, la naine sanguinaire qui, tout en la haïssant, sert sa vengeance par amour pour le mal, est un caractère par trop fantastique. Nous ne dirons pas qu'il est forcé. Ce mot nous est antipathique. Tout artiste qui a son étincelle de feu divin semble fatalement exagéré à la majorité des tièdes. Vouloir proscrire tout ce qui paraît forcé aux masses, revient à étouffer l'art, à préconiser la banalité. Si Dwerga n'était qu'une réalité trop énergiquement accusée, nous serions loin de la blâmer, mais elle n'est qu'un fantôme. Le vieil homme, chez Darley, n'était pas complètement mort. Pardonnons-lui son dernier sacrifice aux faux dieux. A part cette erreur, tous ses personnages se sont élevés vers les hauts lieux sans perdre du pied la terre.

En un mot, le poète a acquis la prévoyance ; il connaît les hommes et les livres. Il a ses idées arrêtées, il ne s'en rapporte plus aux hasards de l'inspiration du moment. On sent encore en lui le solitaire, mais le solitaire qui médite maintenant, au lieu de rêver. Cela ne veut pas dire qu'à force de sens critique il ait perdu le sens pittoresque ; et que, ne trouvant plus de plaisir qu'à réfléchir, il n'en trouve plus qu'à expliquer. Non. Ce n'est pas la soli-

Cantorbéry, on peut lire l'ouvrage publié, il y a deux ans, à Londres, sous le titre suivant : *Life and letters of Thomas Becket,* par le rev. Giles.

tude qui conduit là, c'est la sociabilité. Darley est toujours Anglais, il s'éprend de ce qu'il a compris. Il cherche dans les entrailles de la nature ce qu'autrefois il cherchait dans ses surfaces : le tableau. Seulement, en vivant loin des hommes, il est devenu insoucieux de l'art d'exciter leurs passions ; il peint ce qu'il y a de grandeur et d'effet, non dans ce qui galvanise les sensations, mais dans ce que peut concevoir l'intelligence. A la scène, cela refroidirait son drame. C'est précisément la recherche de l'effet moral qui rend son œuvre capable de satisfaire une époque de penseurs, tout en restant incessamment poétique. S'il eût combiné ses scènes, au point de vue des faits émouvants, il lui eût été impossible de les combiner au point de vue de l'art moderne.

Une citation précisera mieux sa manière. Thomas Becket vient d'être nommé primat. Le roi se retire, l'archevêque reste seul.

Becket. « Moi, le second personnage du royaume ! Mon ambition a donc atteint le trône culminant qu'elle espérait. Elle s'y assied couronnée de la mitre altière que dépasse à peine un fleuron du diadème royal. Suis-je bien le fils de Gilbert Becket ? Je sens mon âme se gonfler en moi, comme celui qui se dresse sur un promontoire entouré d'empires, et enveloppe d'un regard enivré les immensités groupées sous ses pieds : ciel, mers et continens.

« Comme mon œil s'allume, comme mon esprit s'enflamme, semblable au soleil plus splendide à mesure qu'il monte. Il me semble que mon corps lui-même est devenu gigantesque, que je pourrais embrasser la terre d'une enjambée, et saisir dans mes deux mains les astres souverains de l'empyrée. L'air plus pur des hauts lieux y fait jaillir vers le zénith le pin des montagnes, pour le mettre en harmonie avec son piédestal. Pourquoi ne descendrait-il pas en rosées fécondes sur les natures supérieures pour les rendre aussi grandes d'aspect que de cœur ?

« Becket, tu te perds dans les nuages, ton élévation te donne le vertige ; tu n'es pas digne d'elle. Celui-là seul est grand qui sait mépriser sa grandeur. N'imite pas le papillon de nuit que son fol amour pour l'éclat attire vers la flamme où il est consumé. La vraie magnanimité n'a point de mesure extérieure ; ce n'est pas ainsi qu'elle se révèle. La fourmi n'a-t-elle pas autant de sagacité que l'éléphant ? C'est notre âme seule qui peut augmenter de taille, par le commerce des austères pensées, par les actes héroïques, le maniement du pouvoir, l'ambroisie des livres, les augustes discours, par une constante aspiration vers des sommets, d'où notre passé puisse à peine être aperçu dans sa mesquinerie...

« Il est bon, il est sage, que l'héroïsme moral, cette essence épurée, respire à travers les traits et les mouvemens ; que la moindre parole

en soit empreinte, comme le murmure du lion satisfait; que chaque intonation, chaque regard, chaque attitude soient grands de cette grandeur. Toute légèreté, l'accueil trop juvénile, le sourire trop familier, les complimens et le babil qui nous abaissent au niveau du vulgaire, doivent être mis de côté. Aux géans de l'intelligence ne conviennent plus les allures des pygmées. »

Nous aimons à nous arrêter sur cette figure tout épique. Tel que l'a conçu le poète, Thomas Becket est ambitieux, il est vrai. Prélat mondain, comme l'étaient de son temps les hauts barons de l'Eglise, il a partagé les plaisirs et les excès du roi, il s'est mis bien en cour, en un mot ; mais cela, sans calcul arrêté. Si c'est l'orgueil qui l'a tenté, il ne s'en rendait pas compte. Il cédait à l'entraînement, comme plus tard, quand il sera archevêque, il cédera à l'influence des hauts lieux, à l'attrait du grand rôle offert à sa puissante nature. Lui-même ne reconnaitra pas la voix de l'ambition, au milieu des voix qui lui crieront de marcher, de combattre pour sa caste, de se maintenir à la hauteur de sa dignité. N'est-ce pas la position qui fait l'homme ?

Peut-être un écrivain français eût-il tenté de faire, dans la conduite du primat, la part des petites passions ; peut-être eût-il réduit le héros à la taille d'un homme ordinaire, en voulant prouver qu'il avait, lui-même, assez de perspicacité pour deviner juste. Le poète anglais, au contraire, a cherché à nous montrer sa principale figure à travers une lentille grossissante. Il a vénéré Becket, comme tous ses compatriotes vénèrent Wellington. Evidemment le Français eût été moins artiste ; eût-il été plus fidèle à la vérité ? Nous en doutons. Quand Henri II offrit le siège de Cantorbéry à son grand chancelier, ce dernier se mit à rire (ceci est historique), et levant par jeu un pan de son élégant habit :

« Voyez un peu, dit-il, l'homme religieux, le saint homme que vous voudriez charger de si saintes fonctions. D'ailleurs, vous avez sur les affaires de l'Eglise des vues auxquelles je ne pourrais me prêter ; et je crois que, si je devenais archevêque, nous ne serions bientôt plus amis. »

Cette seule réponse ne donne-t-elle pas à Becket des proportions héroïques ?

Revenons à la chronique de Darley. Puisque notre principal but est de mettre en lumière l'élément anglais chez notre auteur,

nous devons appuyer sur une particularité fort significative qui distingue son poème, comme tous les drames de la même école. Parfois, l'action s'interrompt, le poète nous transporte dans un jardin, ou sur une place publique. Un personnage paraît; c'est Jean d'Oxford, par exemple, et il prononce quelques paroles comme celles-ci :

« Quel calme de mort alourdit l'atmosphère qui naguère tourbillonnait, comme une trombe furieuse ? L'air est plus étouffant que sur la lande sauvage où des orages rivaux s'éloignent pour un instant de leur champ de bataille écorché d'éclairs, laissant derrière eux le désert plus désert encore. Mais ils ne reculent que pour prendre haleine et préparer leurs forces géantes à des chocs encore plus terribles... »

Jean d'Oxford n'est venu sur la scène que pour exprimer ce sentiment. Il se retire, et l'action reprend son cours. En France, de pareils hors-d'œuvre ne feraient-ils pas accuser l'écrivain de folie? Ils ne servent en rien au développement de l'intrigue, ils n'apprennent rien de nouveau, et, pour nous, dont la dévorante activité d'intelligence demande sans cesse à être rassasiée, ils seraient aussi incompréhensibles que le plus incroyable des mystères. Mais, en Angleterre, on écrit pour transmettre un état d'âme plutôt que des idées. Cela seul justifie l'intervention de ces figures secondaires qui, comme les chœurs dans la tragédie grecque, ont mission de monter les fibres sensitives du lecteur au diapason que désire le poète. En général, dans le drame anglais, les personnages disent ce qu'ils sentent, et non ce qu'ils pensent. La distinction est importante ; n'est-ce pas là qu'est le secret des effets solennels ? Celui qui traduit une émotion transmet une émotion, en d'autres termes, un ébranlement sans bornes comme l'infini.

Au même système se rattache une espèce analogue de moyens dramatiques, dont Darley a fait un fréquent usage dans sa chronique. Au troisième acte, durant la fameuse conférence de Clarendon, plusieurs gentilshommes et savants sont réunis dans une cour, devant le palais où Becket refuse d'apposer son sceau aux ordonnances de Henri II. Ils s'entretiennent avec anxiété de la résistance du primat et du tumulte qui gronde dans la salle du conseil. Les scènes de ce genre sont fort nombreuses dans toutes les pièces anglaises. Elles grandissent le drame et les acteurs.

C'est comme une série d'échos qui vont répétant la grande voix, si bien que le monde entier semble en retentir.

Walter Mapes, l'érudit, descend les degrés du palais.

RADEL. « Qui vient ici? C'est Walter; il est tout en nage. Enveloppez-vous bien, il souffle des aiguilles, tous les vents sont déchaînés. »

WALTER MAPES. « Ce n'est rien en comparaison de la tempête qui fait rage là-bas.... »

JEAN D'OXFORD. « En effet, nous avons entendu bien du bruit. »

RADEL. « Apprenez-nous ce qui se passe. »

Tandis que Mappes peint, dans le style hyperbolique d'un savant, la confusion qui fait trembler le palais, comme si tous les cyclopes y martelaient leur enclume, Pierre de Blois parait.

« C'est fini, c'en est fait, s'écrie-t-il, c'est fait de nous tous. On disait que depuis la conquête il n'y avait plus de loups en Angleterre. La grande salle en est pleine. »

JEAN D'OXFORD. « Et l'archevêque tiendra-t-il bon? Aura-t-il assez d'obstination pour résister jusqu'au bout ? »

PIERRE DE BLOIS « Il reste droit et ferme, comme si sa taille avait doublé. Lui seul est immuable au milieu de cette commotion. »

Remarquons-le bien, nul des personnages qui sortent du palais ne formule un jugement sur Becket. Si le héros du drame était analysé et défini, il deviendrait borné et mesquin. Mais il reste dans un vague lointain, et il garde le prestige incommensurable de l'inconnu.

La scène change. Le primat est de retour dans sa demeure, on lui annonce l'arrivée d'une députation qu'il refuse d'abord de recevoir. Mais il apprend que le légat du pape est au nombre de ses visiteurs, et il ordonne de les introduire.

LE CARDINAL PHILIPPE. « Très haut et très puissant prélat, nous venons vous proposer la paix... espérant vous y trouver disposé. »

BECKET. « Pourquoi pas ? En moi tout est calme comme la mer qui se balance entre son flux et son reflux... pourquoi n'aimerais-je pas ce repos d'Alcyon ?... pourquoi ne l'aimerais-je pas autour de moi aussi bien qu'en moi? La mer, dans son sommeil, a-t-elle moins de puissance pour engloutir le téméraire qui trouble ses profondeurs ?... Des rois, des rois frappés de démence peuvent la faire écumer sous les verges dont ils la battent dans leur colère, mais ils ne peuvent rien contre ma sérénité. Et s'ils excitaient jamais mon courroux, leurs chaînes enfantines seraient plus vaines encore pour le contenir que pour dompter la fureur des flots.... »

LE COMTE DE CORNOUAILLES. « Monseigneur, monseigneur, vous êtes bien présomptueux. »

BECKET. « Monseigneur, monseigneur, vous êtes bien plus présomptueux encore d'oser me tenir ce langage. Ne suis-je pas le roi sacerdotal de ce grand royaume ? Qu'êtes vous ? »

LE CARDINAL PHILIPPE. « Vous oubliez votre repos d'Alcyon. »

BECKET. « Le taureau le plus majestueux et le plus paisible peut être exaspéré par la piqûre d'un taon. Que me voulez-vous ? »

CORNWALL. « Si vous reprenez votre calme, nous vous exposerons..... »

BECKET. « Son Éminence le légat ne peut-il parler ? Puisqu'il s'agit de l'Église, il serait plus convenable, il me semble, que ce fût lui qui prît la parole. J'écoute. »

CORNWALL (*à part*). « Si cet orgueil ne le perd pas, Lucifer n'a jamais été terrassé ! »

LE CARDINAL. « Quoiqu'à contre-cœur, je consens à servir d'orateur ; je vais m'expliquer avec ma manière italienne d'envisager les choses. La politique de Rome n'a jamais été d'imiter le chat... »

CORNWALL (*à part*). « Non, mais le lion qui met sur tout sa griffe. »

LE CARDINAL. « ... Ni de beaucoup se mêler des discordes intestines des États, si ce n'est comme médiatrice, pour rétablir l'harmonie entre les musiciens qui ne peuvent s'accorder. (C'est aujourd'hui la Saint-Hilarius ; vous excuserez ma veine de gaieté, qui a pour but d'adoucir et non d'irriter.) Permettez-moi donc, mon cher seigneur, de jouer auprès de vous le saint rôle de pacificateur. Ecoutez-moi paisiblement, je vous en prie. Les constitutions, dites de Clarendon.... »

BECKET. « Il n'y a pas de constitutions, je n'ai pas apposé mon sceau. »

CORNWALL (*à part*). « Quelle mer assoupie ! »

LE CARDINAL. « Eh bien donc, ces articles qui doivent devenir constitutions avec votre approbation. »

BECKET. « Jamais !... Seize articles qui font de la mitre un gland de la couronne, un inutile ornement... »

CORNWALL. « Ils ne sont pourtant que la reproduction des ordonnances qui, à Westminster, ont obtenu votre agrément. »

BECKET. « Soit !... Pourquoi donc répéter ce que j'ai dit ? si j'ai donné mon assentiment, il est donné. Qu'il n'en soit plus question. »

CORNWALL. « Je prie humblement Votre Grâce de me pardonner ; mais ce consentement était si vague. »

BECKET. « Je n'en accorderai pas d'autre. Je l'ai dit : c'est comme si le destin avait parlé. »

CORNWALL. « Avec nous sont les évêques.... »

BECKET. « Traîtres envers Dieu et envers moi ! Arrière. *(Il repousse l'évêque de Norwich qui s'approche humblement.)* Ne souille pas le bord de ma robe de ton baiser d'Iscariote. »

LE CARDINAL PHILIPPE. « Nous ne viendrons jamais à bout de lui. Tout est vain. »

LE GRAND PRIEUR DES TEMPLIERS (*tombant à genoux*). « Iras-tu jusqu'à faire insulte à mes cheveux blancs ? »

BECKET. « Richard de Hastings, héritier du plus grand nom normand, grand prieur des Templiers, fléchir ainsi le genou, vous, doublement sacré par votre âge et par votre rang ! »

LE GRAND PRIEUR. « Déjà je ne suis presque plus que poussière. Chaque jour je rentre dans la terre, fléchissant sous le poids des années et des douleurs. C'est peu m'abaisser que de m'agenouiller dans cette poussière où je dois bientôt m'étendre. »

BECKET. « Relevez-vous, de grâce. Cette posture ne vous sied point. »

LE PRIEUR. « Pas avant que vous quittiez cette attitude qui ne vous sied pas à vous-même. Je suis aussi obstiné dans mon humilité que vous pouvez l'être dans votre orgueil. Que la honte de mon avilissement retombe sur vous seul ! Que sur vous retombent mes larmes, les larmes d'un vieillard ! Elles portent malheur comme le sang, comme lui elles crient vengeance. »

BECKET « Arrêtez ! vos paroles m'épouvantent autant qu'un anathème, quoique vos lèvres n'aient pas qualité pour maudire ! Relevez-vous. C'est comme si le patriarche Jacob se courbait devant un autre Joseph Je suis ému. »

LE PRIEUR. « Dites-moi donc alors, mon fils, que vous exaucez ma prière. »

BECKET. « Je signerai ces articles, avec une seule réserve pour ma dignité : la clause qu'ils deviendront lois du royaume, *salvo ordine nostro.* »

LE PRIEUR. « Cette restriction est plus digne d'un sophiste que d'un profond philosophe, mon fils. Quoique nous, barons, nous soyons de mauvais latinistes, il est clair, pour moi, que ces savantes paroles signifient *sauf notre ordre.* Cela revient à dire : ces articles auront force de lois quand ils nous seront favorables, mais ils seront comme non avenus quand ils tourneront contre nous. Mon fils, soyez plus franc et moins habile politique. »

BECKET. « Vous aussi, grand prieur, vous vous joignez à ce complot ! Vous aussi, moine soldat, qui avez juré sur l'autel de combattre loyalement pour l'Eglise, vous voulez lui porter en moi un coup mortel ! »

LE PRIEUR. « Hélas ! je serais plus disposé à me jeter sur la pointe de mon propre glaive, si une telle mort n'était pas un crime. Je suis vieux et faible. Ma seule force est dans mes cheveux blancs ; mais je voudrais la dépenser, en courbant cette tête sous tes pieds, pour sauver l'Eglise et toi-même de notre plus grand ennemi. »

BECKET. « Mais cet ennemi, c'est le roi. »

LE PRIEUR. « Non, c'est toi. »

Richard de Hastings s'évanouit. Il sent venir la mort ; ses dernières paroles sont sublimes.

« Qu'on me porte à l'abbaye des batailles, dans la tombe de mes ancêtres. Je suis un croisé, qu'on place mes pieds en croix, songez-y... Allez dire au roi que... que... je suis mort ! »

Nous voudrions traduire en entier la chronique de Darley. Il nous en coûte surtout de ne pouvoir citer la scène où est assassiné le primat. Mais le défaut d'espace nous force à nous restreindre, d'autant plus qu'il nous reste à parler d'une autre œuvre capitale de notre auteur.

« La jeunesse est triste à son déclin, comme la vieillesse, plus triste encore peut-être ; car elle ne voit pas venir une existence meilleure. »

Dans ces deux vers si vrais et si profonds, Darley nous peint lui-même le moment de sa vie dont *Ethelsan* est le reflet. C'est à la *quiétude, la mère de toutes ses meilleures pensées,* qu'il dédie son poème. Sa préface respire un profond abattement:

« Si faibles que soient mes mains, dit-il, je voudrais élever un rude *Cairn* à quelques-uns des nombreux héros de notre race qui, jusqu'ici, ont dormi dans leur tombe sans pierre commémorative, ou dont les monumens ont disparu sous la mousse des âges... Thomas Becket a été la première pierre de ma pyramide, Ethelstan en est la seconde...., mais, — ajoute-t-il — la foule indifférente ne s'arrêtera pas... L'ambition d'exercer une influence bienfaisante ne doit pas se réaliser pour moi. »

Ne semble-t-il pas entendre les plaintes du vieux Michel-Ange.

« Pendant toute ma vie, je me suis fait un dieu de l'art, et en mourant, je me dis : l'art n'est que vanité ! »

C'est dans la nuit, dit Schiller, qu'on entend la voix de l'éternité.

Dans la seconde chronique de Darley, comme dans sa première, le choix seul de l'époque et des héros du drame révèle l'instinct divinatoire des sources cachées de poésie.

Ethelstan, l'Anglo-Saxon, le roi des *forgerons de guerre,* vient de réunir toute l'Angleterre sous son sceptre. Il a vaincu le Danois qui se précipite sur les épieux, pour aller habiter le palais d'Odin, illuminé d'épées nues. Il a imposé un tribut au Breton, « qui trouve plus savoureux le pain des épis teints de sang ». Grand d'âme et tendre de cœur, ses sujets l'appellent le pourvoyeur des pauvres, et les princes du Nord évitent de prononcer son nom, quand, le soir, ils sont assis à leur foyer. Le fils du roi des Scots est son otage. Haco, le norvégien, est envoyé par son père Harald, la dent bleue, à la cour du conquérant. Il lui offre en présent un vaisseau aux voiles de pourpre et à l'éperon d'or, tout garni à l'intérieur de boucliers dorés.

Mais les vaincus se soulèvent : Pictes, Scots, Danois et Celtes se coalisent avec le fils du dernier roi de Northumbrie, le fougueux Anlaff (ou Olaf) qui débarque avec des Irlandais et des Rois de la mer. Alors Ethelstan dépose son poignard sur l'autel de l'église de Beverley, en jurant que, s'il est vainqueur, il le rachètera à un prix digne d'un roi. Les deux armées sont bientôt en présence. Anlaff, sous le déguisement d'un scald, pénètre dans le camp saxon afin de marquer la tente de son ennemi, et, en se retirant, il creuse la terre de sa hache, pour enfouir les dons qu'il a reçus d'Ethelstan. Mais il a été reconnu par un soldat qui, après son départ, avertit le roi de sa visite... « Pourquoi ne l'as-tu pas dénoncé plus tôt ? » dit Ethelstan. — « J'ai servi sous ses ordres répond le soldat, et si j'avais été perfide envers lui, je pourrais l'être envers toi. » Deux jours plus tard a lieu la sanglante bataille de Brunanburg, et Ethelstan regagne la terre des Saxons de l'Orient, tandis que les corbeaux se repaissent de cadavres, et que les rois du Nord se lamentent d'avoir voulu jouer au jeu du carnage, avec les enfants d'Edouard.

A ces faits fournis par l'histoire, les légendes poétiques en ajoutent d'autres non moins féconds pour le drame. Suivant Malmsbury, la naissance d'Ethelstan était illégitime, et peu après son couronnement, plusieurs chefs saxons et danois avaient formé un complot contre lui. L'un des conjurés, l'Etheling Alfred, fut arrêté et condamné à mort. Comme il refusait d'avouer son crime, le roi lui fit grâce de la vie, à condition qu'il attesterait par serment son innocence, en présence du pape. Alfred jura, en effet, qu'il n'était pas coupable, mais il mourut trois jours plus tard. Et nul ne douta que son âme ne lui eût échappé avec son parjure. La tradition des ballades rapporte encore qu'Ethelstan soupçonna son frère Edwin d'aspirer à le détrôner ; que sous prétexte de le soumettre au jugement de Dieu, il l'obligea à traverser l'embouchure de l'Humber sur une barque toute crevassée de vieillesse; et que le jeune prince ayant été englouti dans les flots, le roi fit, pendant sept ans, pénitence de ce meurtre.

Comme on le voit, l'histoire et la légende faisaient, à elles seules, les frais d'une épopée aussi héroïque que les Niebelungen.

Quand la solitude « qui nous donne pour compagnon le passé » évoqua de telles figures devant notre auteur, il dut tressaillir de

joie, lui qui avait toujours fui les hommes pour voir s'allonger les ombres des fantômes géants, au milieu des perspectives infinies du rêve.

Un personnage, de la création du poète, relie entre eux tous les riches élémens de sa chronique. Fille de l'Etheling Alfred, Ellisif a aimé le prince Edwin, et, retirée au couvent de Beverley, elle se promène, la nuit, sous les arceaux de l'église, nourrissant ses pensées de vengeance devant la tombe de son bien-aimé. Telle est l'introduction du drame. Ethelstan, poursuivi de remords, vient visiter sa sœur Edgitha, l'abbesse du monastère.

Vêtu d'un cilice, le roi est assis devant une table de chêne. Entre Edgitha.

ETHELSTAN. « Ma sœur, mon amie de naissance. (Il l'embrasse.) Venir ainsi, à cette heure de la nuit ! Comment ta pâle santé a-t-elle commis cette imprudence ? »

EDGITHA. « Ne vois-tu donc pas l'éclat de mes joues ? C'est la santé, mon frère ; c'est une nouvelle vie que me donne le bonheur de te voir. Mais, hélas ! quel changement en toi, quel douloureux changement ! »

ETHELSTAN. « Les années, les années... »

EDGITHA. « Que dis-tu ? Tu es encore sinon dans le printemps, au moins dans l'automne de la jeunesse. »

ETHELSTAN. « L'automne est toujours flétri. La jeunesse s'attriste à son déclin comme la vieillesse, plus que la vieillesse même ; car elle ne voit pas venir une vie meilleure. »

EDGITHA. « Non, non, ce n'est pas cela, ce n'est pas cela. »

ETHELSTAN. « D'ailleurs tu devrais le savoir, toi, veuve de Sihtric, les princes ne portent pas un diadème de plumes comme le paon. La couronne où il y a le plus d'or cache toujours du fer. »

EDGITHA. « Ah ! Songerais-tu à imiter le sage exemple de tant de nos rois qui ont changé leur pompeux vêtement pour la bure du moine, leur sceptre pour un crucifix ?... Pourquoi ne chercherais-tu pas le repos comme l'a fait ta sœur ? Quoique mon front soit pâle, il est calme, comme si la prieure du pur monastère du ciel y versait son sourire. Renouons l'ancienne intimité de nos jours d'innocence, et, la main dans la main, purifiant nos cœurs à la flamme de l'autel, laissons-nous conduire par une seconde enfance jusqu'au dernier berceau, une même tombe... »

ETHELSTAN. « Et que deviendraient mes pauvres Saxons sans leur roi ?... Le bon pasteur n'a-t-il pensé qu'à lui-même ? Ne s'est-il pas occupé de son troupeau ?... »

EDGITHA. « De tous les hommes qui n'ont pas renoncé au monde, c'est toi qui est le meilleur et le plus sage... »

ETHELSTAN. « Le plus criminel et le plus faible!... Odieuse dupe de la calomnie et des calomniateurs, assassin de mon frère, un second Caïn, qui partout où il porte ses pas entend la terre crier vengeance. Tu vois ce costume de pénitence, et tu m'appelles le meilleur des hommes. »

EDGITHA. « Il a été longtemps, assez longtemps porté, il serait temps que tu le quittasses. »

ETHELSTAN. « Quand quittera-t-il son suaire, Edgitha? »

EDGITHA. « Verse ton âme dans la mienne... »

ETHELSTAN. « Non, la douleur épanchée est à moitié tarie. Je veux garder en moi ma punition. »

Malgré sa haine contre le roi, Ellisif ne veut pas le faire périr. — « La mort! s'écrie-t-elle, qu'est-ce que la mort? » Ethelstan la méprise, il faut qu'il souffre une peine plus amère. Sur toute la chronique de Darley plane l'impitoyable vengeance de la fille d'Alfred. Pendant que le roi prie, à demi évanoui sur la tombe de son frère, Ellisif, cachée dans l'église, murmure des mots terribles, qu'il prend pour les malédictions de sa victime. Pendant qu'il dort, elle colle sa bouche à son oreille, pour changer son sommeil en affreuses tortures. Il s'éveille épouvanté, *sentant toute sa chair fourmiller, comme un amas d'atomes vivants.*

Edgitha meurt empoisonnée. Le fils du roi des Scots trompe la confiance d'Ethelstan. Edmond, le frère bien-aimé du malheureux prince, prend également la fuite, convaincu qu'il est menacé du sort d'Edwin. Runilda, l'orpheline que le roi chérissait comme une fille, l'abandonne aussi pour se joindre à ses ennemis, et tous ces coups qui accablent Ethelstan, c'est Ellisif qui les a portés. Pour comble de désespoir, il apprend comment il a été trompé et abhorré par la fille d'Alfred, la fiancée qu'il adorait. En même temps il reçoit la nouvelle qu'elle a conspiré avec ses ennemis, et poussé Anlaff à l'assassiner.

Mettant en scène une époque aussi éloignée, et ne trouvant dans l'histoire que peu de documens précis sur ces hommes et ces événemens presque mythologiques, Darley a été plus libre que dans sa première chronique, de rattacher tous les détails de son œuvre à une conception d'ensemble. Aussi *Ethelstan* se présente-t-il comme une unité monumentale. Il est moins varié et moins saisissant que *Becket*, moins riche en caractères; mais il est plus imposant. Les déceptions n'ont fait qu'augmenter, chez le poète, la soif de grandiose qui l'a sans cesse tourmenté, et si par-

fois il est trop surhumain, il trouve souvent le sublime. Le dernier acte surtout est magnifique. L'ode saxonne sur la bataille de Brunanburg avait toujours plus ému Darley qu'une trompette : cela se sent au tableau qu'il en a tracé. On devient presque Scandinave, en entendant le vieux Scald Egil chanter son chant de guerre : « Mort aux chiens du Danemark, mort aux abhorrés ! » et s'interrompre entre chaque strophe pour frapper un ennemi « dont la mort dormait dans son fourreau. »

Dans les deux grandes œuvres de son âge mûr, Darley n'est plus ce vase trop plein de poésie qui déborde et s'épanche en jets impétueux. Il se contient, il se concentre. Son vers est profond et nourri, la vivacité a fait place à la force. Et cependant, le poète n'a rien perdu de sa richesse d'imagination. La pensée ne le distrait pas de l'image. En cherchant la grandeur, il n'est pas tombé dans l'erreur de Racine ou de Mignard, qui faisaient consister la dignité à être toujours abstraits et à supprimer tout caractère. Loin de là, il aime le mot propre, la ligne effrontée; il écrira par exemple : « Je saurai vous chasser de votre chaud nid, pour vous forcer à aller mendier, devant la porte glaciale de la charité, le pain noir et la soupe des truies ! »

Résumons-nous. Dans les premières productions de Darley, on ne sent pas assez si c'est bien notre planète qu'il habitait. Comme dans la peinture anglaise, la réalité manque trop. Partout abondent le caprice, la verve, la grâce et l'imagination. En avançant dans la vie, le solitaire a appris à voir l'idéal dans l'homme comme dans la nature. Sa poésie, sans rien perdre de son éclat, est devenue intelligente et solennelle. Homme du Nord, il n'a pas, sans doute, l'austère et sobre majesté des Grecs et des Romains ; mais il a l'exubérante puissance des peintres flamands, avec la grandeur pittoresque des Vénitiens. Si parfois, chez lui, la ligne est un peu faussée, c'est pour mieux accentuer le mouvement. Si le ton est plus monté que dans la réalité, c'est pour mieux indiquer la prédilection du coloriste. Lui imputer à crime ces exagérations, ce serait proscrire l'art, qui, comme l'amour, ne se révèle que par une partialité.

La Revue indépendante.

W. BLAKE

Qui, chez nous, sauf quelques chercheurs, a jamais entendu parler de l'anglais W. Blake ?

Telle est la destinée des précurseurs et des inspirés qui ont le génie de concevoir sans posséder le talent de comprendre, et qui ne peuvent léguer au monde que des données nouvelles à l'état brut et informe. De leur vivant, ils sont un objet de scandale. La raison de leur époque les met sommairement hors de cause comme des insensés. Plus tard, quand des intelligences moins irrégulières et moins extraordinaires sont venues donner une forme logique à ce qu'ils avaient seulement senti et énoncé comme une impression personnelle, on ne songe plus à eux. Pour le monde qui n'aime pas à être dérangé dans ses habitudes, et qui tient, avant tout, à avoir de bons axiomes qu'il puisse regarder comme une expression des choses telles qu'elles sont en soi, les sentimens humains ne commencent à compter que du jour où ils ont été légalisés et vulgarisés, transformés en opinions à l'usage de tous. Plus ou moins, il en a toujours été ainsi. Maintenant surtout que les étrangetés de l'enthousiasme ont cessé d'exciter un respect superstitieux, les inspirés ont peu de chance de rester dans la mémoire de leurs successeurs immédiats. Les Barklay et les Guillaume Penn font oublier les George Fox ; les docteurs de la loi et les doctrinaires du lendemain rejettent dans l'ombre les prophètes de la veille.

C'est une injustice de ce genre qu'il s'agit de réparer envers Blake. Il manquerait une page à l'histoire de la Renaissance litté-

raire et artistique du XIXe siècle si son nom n'y trouvait pas une place. Il y manquerait du moins un fragment de la page qui, à elle seule, vaut toutes les autres, celle des origines, celle qui touche au moment où les forces créatrices se sont montrées à nu et ont enfanté ce qui depuis n'a fait que se régulariser. Mais cette place qui était due à Blake, il était fort difficile de la lui rendre, ou plutôt de la lui accorder pour la première fois. Bien que dans sa vie il n'ait pas été sans rencontrer quelques hommes capables de l'apprécier, quoique Flaxman parmi les artistes, et Wordsworth parmi les poètes aient rendu témoignage à son double génie, on pourrait presque dire qu'il n'a jamais existé pour le public. Si sa mémoire a été conservée, ce n'est guère que par les quelques pages qui lui ont été consacrées dans un ouvrage populaire, celui d'Allan Cuningham sur les *Peintres britanniques*. Aussi les volumes de Gilchrist ont-ils une importance bien supérieure à celle des biographies ordinaires. L'auteur à qui l'on devait déjà une vie de W. Etty, n'a pas vécu pour voir le succès de sa dernière œuvre; mais, s'il s'en est allé sans toucher son salaire, il a attaché son nom à un livre qui, pour parler comme nos pères, lui donne droit au souvenir et à la reconnaissance de toute la république des lettres.

En général, les biographes et les critiques de profession suivent plutôt l'opinion générale qu'ils ne la précèdent. Gilchrist a fait mieux. Il y a de l'invention et de l'initiative dans le choix de son sujet ; c'est en quelque sorte une découverte qu'il a faite par lui-même, une mine nouvelle qu'il a ouverte. Le tact avec lequel il s'est acquitté de sa tâche n'est pas moins à son honneur. Avant lui Blake était plus qu'inconnu, il était à peu près impossible à connaitre ; car ses œuvres n'ont jamais été rééditées et ne sauraient trop l'être. Gravées de sa propre main, composées de nombreux dessins et d'un texte autographié, elles seraient fort dispendieuses à reproduire. Malgré les rayons de beauté qui les traversent, malgré tout ce qui les rend précieuses et curieuses, l'incohérence de l'écrivain ne permettrait pas qu'une réimpression complète trouvât assez d'acquéreurs pour en couvrir les frais.

Grâce à Gilchrist et à la libéralité de ses éditeurs, Macmillan et Co, cette difficulté, en apparence insurmontable, est maintenant vaincue. Avec une profusion de documens, de *fac-simile* et de

réimpressions partielles, la nouvelle biographie de Blake nous a mis à même de l'apprécier directement et comme d'après nature. Attrayante comme un roman, écrite d'une plume qui pécherait plutôt par excès que par défaut de pittoresque, elle le peint en même temps qu'elle l'expose. Elle réussit à la fois à lui rendre la vie, et à lui concilier la sympathie qu'il n'avait jamais obtenue de ses contemporains. A la lecture de Gilchrist, une impression me revenait avec force : il est fort heureux qu'il y ait des hommes particulièrement doués pour prêter leurs yeux au public, et fort heureux aussi qu'il y ait un public pour voir par les yeux d'autrui ce qu'il n'aurait jamais pu découvrir par lui-même. De la sorte tous les esprits qui ont leur grain d'originalité s'en vont battre le monde comme des éclaireurs. Chacun sent ce qui porte coup sur ses facultés propres ; chacun apporte sa découverte dans le fonds commun. Le gros de ceux qui ne voient rien sert précisément à faire prévaloir une opinion impersonnelle où se résument toutes les intuitions individuelles.

Je ne sais s'il me sera possible de faire pleinement partager à d'autres le profond intérêt qu'ont excité en moi la vie et les œuvres de l'étrange esprit dont je voudrais parler à mon tour. Cet intérêt tient tellement à des séries de pensées qui m'ont longtemps poursuivi ! Mais l'homme lui-même, pour peu que je réussisse à en donner l'idée, est toujours certain d'être assez frappant. Peintre et poète remarquable par les productions qu'il a laissées, et, ce qui est bien plus extraordinaire encore, à notre époque, peintre et poète entièrement naïf et spontané, aussi spontané que ces pythonisses et ces anciens prophètes qui croyaient n'être pour rien dans leurs propres pensées, Blake est de toutes pièces une espèce de miracle réel. Il fait l'effet d'un ressuscité du siècle d'Abraham. Avec une imagination nourrie de toutes les connaissances que la raison et la science modernes ont seules pu fournir, il est, en même temps, une nature toute de sentiment et d'instinct, une nature enfantine qui, par sa constitution morale, appartient à l'humanité des âges mythologiques. Il est primitif en vérité jusqu'à être positivement un halluciné, et en cela je ne crois pas citer son moindre titre à l'attention.

Depuis quelques années, les recherches de la science se sont tournées vers les organisations exceptionnelles, vers les Sweden-

borg, les saint François d'Assise, et toute la série des anomalies morales, qui vont de la simple hallucination jusqu'à la folie proprement dite. C'est là un excellent symptôme. Il prouve que l'esprit humain commence enfin à se dégager de l'illusion qui, depuis que le monde est monde, avait faussé toutes ses théories. On a souvent reproché à la théologie d'avoir retardé le développement des connaissances, en attribuant à des causes surnaturelles une infinité de phénomènes, et en empêchant ainsi les hommes de découvrir ce que ces phénomènes auraient pu leur apprendre sur les secrets de la nature. Le reproche, sans être faux, ne porte pas tout à fait juste. Il importe fort de renoncer aux accusations qui attribuent à un seul parti, à une seule section de l'humanité, les fautes communes à tous. La vérité est que la théologie se bornait à suivre l'exemple de la raison, qui, de tout temps, n'a considéré comme naturels que les faits usuels. Ce que les croyants appelaient miracle ou sorcellerie, les philosophes le traitaient de mensonge et d'impossibilité. Ils s'en débarrassaient parfois d'une autre manière, en l'envisageant comme une monstruosité qui n'avait pu résulter que d'une suspension des lois de l'univers. Des deux côtés l'erreur était identique, et à bien voir cette erreur — là est le fond même de l'esprit humain — c'est le péché qui a été commis à la fois par la science et la religion, par la réflexion et l'ignorance ; c'est l'aveuglement originel qui voue tout homme venant dans ce monde à être dupe d'abord de ses perceptions et de ses conceptions.

Nous prenons les phénomènes pour des substances, les types auxquels notre intelligence les ramène pour des essences éternelles, les principes par lesquels nous les expliquons pour les seuls agents qui soient à l'œuvre dans l'univers. C'est ainsi que nos sciences les plus exactes n'ont été elles-mêmes qu'une source de conclusions erronées. Elles nous ont caché notre propre être en nous persuadant que les idées et les sentimens qui occupaient pour le moment notre esprit étaient les seuls sentimens possibles à l'homme et le rationnel absolu, la substance même de la raison. Elles nous ont caché la nature en faisant croire que les lois constatées par l'observation, lois zoologiques, botaniques, minéralogiques, etc., étaient les lois mêmes de l'univers. En réalité elles sont simplement la résultante des propriétés inhérentes aux

espèces minérales, végétales et animales, qui peuplent actuellement l'univers.

Assurément il s'en faut de beaucoup que la raison humaine ait triomphé de cette tendance innée, et elle n'en triomphera jamais que par instans. Pour autant, c'est un grand pas de fait, c'est peut-être le plus grand pas qu'elle ait fait, que d'être arrivée à étudier sans superstition ni dédain, et à étudier précisément, comme une manifestation de la nature, tous les faits exceptionnels, qui autrefois étaient relégués dans le domaine du surnaturel ou de l'extra-naturel. Ce progrès-là, à la longue, nous conduira à franchir un nouveau degré d'initiation. Il nous mènera, non pas sans doute à comprendre l'incompréhensible essence de notre être ou de la nature, mais au moins à ne pas prendre pour leur essence ce qui ne l'est pas. Il nous permettra de reconnaître combien nous nous trompons en partant des faits usuels que nous percevons pour imaginer des causes premières qui ne sont que la puissance de produire ces effets. Car ce sont bien les exceptions et les maladies, les cas de désordre physique et de désordre moral qui peuvent, et qui peuvent seuls, nous laisser entrevoir ce qu'il en est de la nature et de notre nature.

Aux momens de paix, dans une société bien réglée, on n'aperçoit plus les instincts réels des hommes. On n'a guère sous les yeux que des formes officielles d'actions et d'opinions qui sont déterminées par les lois, les usages établis, les systèmes régnans d'éducation ; mais vienne une révolution, et ceux qui s'étaient aux trois quarts endormis dans la conviction que ces mouvemens automatiques représentaient les éternels mobiles de l'être humain sont rudement réveillés de leur rêve. Tout autour d'eux ils voient éclater des multitudes de forces diaboliques et héroïques, qui ne figuraient pas dans leurs catalogues, et qui leur révèlent au moins, sous la surface de la vie civilisée, l'existence d'un insondable abîme. De même, dans l'univers physique, tous les types organiques et inorganiques qui composent la réalité visible sont simplement des institutions auxquelles la nature est provisoirement soumise. Pour parler comme Blake, c'est le monde de la génération et de la végétation. Ce sont des formes d'être qui, à un moment donné, ont été constituées par une certaine combinaison des forces premières, et qui, une fois nées, ont eu la puissance de durer, de se

propager, d'agir l'une sur l'autre, en formant par leurs actions et leurs réactions un équilibre total qui tend à les maintenir toutes et à ne permettre aucune autre espèce d'existence.

Littéralement ainsi, ce qui se montre et agit, ce qui détermine le possible et l'impossible, n'est qu'un ordre légal, un statut qui provient de l'interrègne des énergies réelles de la nature, et qui tend à nous les cacher. En face du cours ordinaire des phénomènes, nous croyons à une fausse nature dont l'essence serait de se manifester à tout jamais sous ces formes. Pour nous arracher à cette superstition, ce n'est pas trop d'un cataclysme. Il a fallu l'étude des convulsions volcaniques, il a fallu les traces des anciens bouleversemens retrouvées par la géologie, pour nous contraindre à reconnaitre que les types qui existent ne sont pas les seuls qui puissent exister, et pour nous amener à soupçonner, derrière ces institutions passagères de la nature, l'existence des vraies forces mères, des forces inépuisées qui ont enfanté tout ce qui est, tout ce qui a été, et qui sont en soi susceptibles de fournir la substance de mille autres systèmes d'existence.

Il en est exactement ainsi de notre être moral. L'esprit humain, comme le globe, a ses périodes de crise, plus ou moins prolongées, pendant lesquelles il se produit en lui de nouvelles espèces d'idées, de sentimens, de volontés. Ces êtres spirituels aussi, par cela même qu'ils sont nés, tendent à se perpétuer, à se soutenir mutuellement en se comprimant, à s'organiser comme une société basée sur des lois fixes. C'est une constitution spirituelle qui se forme, constitution qui se développe peu à peu pour se dissoudre plus tard peu à peu, et dont la durée représente ce que nous appelons une période historique, une civilisation. Chez nous tous, de la sorte, l'essence vivante, qui est la capacité de concevoir tout ce qui sera à jamais concevable pour l'homme, se trouve soumise à un système d'idées faites, de déterminations prises, qui au sein d'elle-même la régissent comme des pouvoirs établis.

Je ne prétends pas que ce soit là un état contre nature ; car notre activité morale ne saurait s'exercer fructueusement qu'en prenant ainsi une forme définie. Toujours est-il que l'état de raison, ou, autrement dit, la logique qui gouverne d'ordinaire nos raisonnemens et nos sentimens, et qui les fait paraître naturels à nos voisins, est au fond la suite d'une pression artificielle. Si

nous sommes sensés, c'est parce que nous sommes à la fois sous l'empire de toutes les idées qui constituent un système complet passé à l'état de loi générale. Nous prenons nos pensées, telles qu'elles sont et dans l'ordre où elles nous viennent, pour des opérations directes de nos facultés, et nous croyons porter en nous une raison qui exige précisément que nous raisonnions comme nous le faisons. En réalité, il n'en est rien, et notre bon sens, au contraire, vient précisément de ce que notre esprit n'agit pas directement. Nous sommes intelligibles pour nos semblables, parce que les puissances pensantes et sentantes de notre être personnel sont comme suspendues, parce qu'elles ont abdiqué pour nous laisser sous l'empire d'un système complet d'idées arrêtées qui est passé à l'état de loi générale, d'institution publique. Ou, en tout cas, si nos vraies facultés agissent encore, elles ne pensent et ne sentent que dans la limite de ce qui est permis par les pouvoirs installés en nous.

Mais le même service que la géologie et les volcans ont rendu à l'histoire naturelle, la pathologie peut nous le rendre pour l'étude de notre propre nature. Ce que l'état de raison nous masque, nous pouvons l'entrevoir dans la folie et l'inspiration, dans les crises où l'esprit échappe à l'empire de ses conclusions arrêtées, et où éclate en lui une sorte d'éruption plus forte que sa volonté. Peu importe que ce soit une lésion des organes physiques ou une simple surexcitation qui amène le phénomène moral, il suffit qu'une seule idée cesse de jouer son rôle dans le concert de nos idées établies, ou qu'elle rompe l'équilibre en prenant une prédominance insolite. Il suffit qu'une sensibilité, une aptitude jusque-là inerte et qui n'était pas représentée dans le conseil de nos sentimens dominans, cherche trop violemment à se faire sa place au milieu des espaces encombrés de notre âme, aussitôt toute notre économie intérieure s'écroule, les espèces d'axiomes qui nous gouvernaient se brisent, et, en se brisant, ils laissent en liberté les forces cosmiques de notre être. Nous sommes exposés à faire naufrage dans la débâcle, nous risquons de devenir impropres à la vie en perdant nos institutions intérieures. Il n'est pas moins vrai que ces momens-là sont les seuls où nous soyons réellement nous-mêmes. Ce qui se manifeste alors, ce qui agit chaotiquement en nous, c'est l'essence de notre moi, c'est le feu

ntérieur, la masse de virtualités indéfinies qui sont à la fois ce qui a conçu les idées de la raison actuelle, et ce qui tient en réserve toutes les conceptions encore inexistantes de l'avenir.

J'imagine que Blake, pour sa part, aura plus d'un renseignement à nous fournir sur ces secrets de notre nature, et en particulier sur le rôle normal que joue cette activité irrationnelle de l'esprit humain, activité intermittente, mais qui jusqu'à nos jours n'a pas cessé d'attester son existence, et qui à son heure reprend régulièrement le dessus, activité aussi nécessaire que la raison et qui lui est bien supérieure. Car elle est la vie, tandis que la raison n'est qu'une forme provisoire de la vie. Soit qu'elle devienne destructive en éclatant révolutionnairement, soit qu'elle réforme et transforme sans briser, elle ne représente rien moins que l'énergie créatrice, la libre, l'infaillible puissance qui fait naître tout ce qui s'enfante dans l'humanité, qui est le principe de tout génie individuel, de toute innovation de détail, comme elle est la mère de toutes les époques de rénovation.

Nous sommes trop portés à envisager les prophètes et les inspirés du passé comme des êtres antédiluviens. En lisant l'histoire des phases d'exaltation désordonnée que nous retrouvons à l'origine de toutes les doctrines qui ont régné, nous croyons volontiers avoir affaire à une sorte de roman, ou du moins à des rêves qui n'ont pu être rêvés que par une humanité enfantine, à d'anciens effets d'imagination que produisaient autrefois des causes morales qui n'existent plus et ne sauraient plus exister. Avec Blake, ce me semble, nous nous apercevons que cette histoire ancienne est encore de l'histoire moderne. Chez lui nous verrons jaillir, à l'état d'instincts indéfinis et de visions insensées, la matière première de l'esthétique, de la morale, de la philosophie qui sont devenues l'esprit officiel de notre siècle. Je puis ajouter que cet exemple de nos jours est essentiellement propre à éclairer ce qu'il y a pour nous d'énigmatique dans les faits analogues de l'antiquité.

Nous sommes si désorientés devant les pensées que des esprits entièrement différents des nôtres pouvaient avoir, même à leurs heures de sang-froid ; nous connaissons si mal la veille et le lendemain des secousses morales qui, de temps en temps, sont venues bouleverser et renouveler la raison des anciens hommes, qu'il

nous est impossible de comprendre ces accès d'exaltation, impossible d'y saisir la loi générale qui se dérobe sous l'incroyable étrangeté de sa manifestation accidentelle. Il en est autrement en face du visionnaire de notre époque. Lui, c'est notre langue qu'il parle, et même dans ce qu'elle a de plus insolite, son imagination en appelle encore à nos propres pensées, ou du moins à l'expérience intime dont nos pensées ne sont qu'une cristallisation particulière. L'inspiré moderne, ainsi, nous donne, en quelque sorte, la physiologie de l'inspiration. Il nous met à même d'expliquer par comparaison, ces autres précurseurs et ces sages insensés qui ont cru entendre, sous forme de voix extérieures, ce que l'âme humaine en eux commençait à sentir en dépit de ses idées, et sans être capable encore de le concevoir. Il nous laisse entrevoir comment l'extase n'est, pour ainsi dire, que le cratère par où s'échappent, à flots troublés, toutes les intuitions nouvelles qui se trouvaient comprimées par la raison de la veille ; et comment cette déraison prophétique est justement ce que le lendemain traduira en formules raisonnées, en axiomes logiquement enchaînés, et par là même qu'il acceptera comme le raisonnable.

William Blake était fils d'un petit marchand bonnetier, et il naquit à Londres le 24 novembre 1757. Il paraît qu'il commença de fort bonne heure à avoir des visions. « Vous vous en souvenez bien, lui disait un jour sa femme en présence d'un visiteur, vous aviez quatre ans quand vous vîtes Dieu pour la première fois. Il passa la tête par la fenêtre et vous vous mîtes à crier de toute votre force. » Vers sa neuvième année, pendant une promenade à travers champs, aux environs de Dulwich, l'enfant aperçut un arbre tout chargé d'anges dont les ailes scintillaient comme une masse d'étoiles à travers les branches. A son retour au logis il se hâta naturellement de raconter son aventure angélique qui, non moins naturellement, passa pour un gros mensonge. Peu s'en fallut qu'elle ne lui rapportât une sévère fustigation de son père. N'est-ce pas là un symbole du sort réservé à tous ceux qui voient, par génie ou par folie, ce que les autres ne peuvent pas voir?

Je ne dois pas, cependant, laisser supposer que tout ait été obstacle au jeune voyant. Il n'en fut rien. Avec une facilité qui a lieu d'étonner quelque peu chez un marchand et chez un An-

glais, l'honnête bonnetier se prêta de suite à la vocation du futur artiste. A peine âgé de dix ans, Blake fut envoyé à la meilleure, sinon à l'unique école de dessin que Londres possédât alors, l'école de Parr. Il y apprit à crayonner d'après la bosse et, à quinze ans, il fut placé en apprentissage chez le graveur James Basire, homme de talent et d'un burin correct. Au total néanmoins l'éducation artistique de Blake resta fort incomplète, et quant à son éducation littéraire, elle fut nulle, ce qui n'était peut-être pas un mal pour lui. En 1767, les maîtres qu'il eût pu avoir ne lui auraient enseigné que les idées du XVIII[e] siècle, c'est-à-dire un monceau de formules qui devaient bientôt s'écrouler sous leur propre fausseté. Livré à lui-même, il eut au moins l'avantage de pouvoir chercher une nourriture en rapport avec ses instincts; et cette nourriture il sut en effet la trouver.

Les poésies de son enfance, — car il rimait des vers à onze ans, — attestent déjà des lectures assez étendues. A peine né il est novateur, il ne relève que de lui-même, et dans la vieille littérature ses racines vont *découvrir* toutes les veines de terrain où elles peuvent trouver à mordre. Il se prend d'amour pour Spenser et Shakespeare, pour les barbares que les Dryden et les autres représentants de la culture du jour se faisaient gloire de dédaigner. Il s'enthousiasme même pour les poèmes du vieux tragique, comme pour les poésies détachées de Ben Johnson. Au milieu des cailloux qui passaient de son temps pour des œuvres d'imagination, il va droit aux deux ou trois ouvrages qui renfermaient seuls ce qu'il cherchait sans le savoir : l'eau vive de l'inspiration. Je veux parler des anciennes ballades recueillies par Percy, des poésies archaïques de Chatterton, et de l'*Ossian* de Macpherson.

Comme artiste, il ne se montre pas moins indépendant. Il prend à l'école de Basire sa préoccupation du dessin, ou, pour mieux dire, de la ligne et du contour, qui seront toute sa vie son principal moyen d'expression. Car Blake, ne l'oublions pas, est un visionnaire, et la vision, sous un rapport, est le contraire même de la rêverie. Peut-être est-ce une pensée qui, du fond du cerveau, remonte aux yeux pour y déterminer une véritable sensation. En tout cas, c'est une pensée qui se revêt des formes visibles de la réalité, et pour que cette sorte d'incarnation puisse avoir lieu, il ne faut pas seulement une âme puissamment dominée par ses sen-

timens, il faut une mémoire qui renferme, en abondance, des images de lignes, de formes et d'aspects.

Mais, en dehors de l'enseignement de Basire, qui n'influa que sur son style, sur sa manière de rendre ses conceptions, c'est le jeune apprenti qui trouve sa propre voie. Avant d'avoir quitté l'atelier de son maître, il est chargé (1773) de dessiner des monumens gothiques, et pendant qu'il est enfermé seul dans la sombre abbaye de Westminster, son imagination travaille. Il n'est pas seulement visité par le Christ et ses apôtres, il a une autre intuition qui, à mes yeux, n'est guère moins merveilleuse. Les vieilles œuvres gothiques, avec le besoin effréné d'expression qui en fait si souvent un contre-sens au point de vue de la raison et de la pure plastique, lui révèlent une poétique dont son siècle ne se doutait plus guère. Devant lui surgissent, en quelque sorte, l'esprit de la renaissance italienne et l'esprit du moyen âge germanique. D'un côté le savoir-faire mondain et voluptueux qui considère le dessin ou la poésie comme un art pur, comme une composition en vue d'un bel effet, et qui se laisse trop facilement aller à ne consulter que les traditions et la raison générale pour en déduire la loi des belles convenances. De l'autre côté, l'individualité toute dominée par ses inspirations involontaires, et qui, sans trop se soucier des exigences du monde, n'aspire qu'à rendre son témoignage et à faire sa propagande.

Devant cette vision, Blake n'eut pas de peine à lire dans son âme. Il se sentit homme du Nord, farouche et religieux, impatient de toute autorité extérieure, et soumis, avec une sorte de respect superstitieux, aux irrésistibles entrainemens de son propre être. Il reconnut que ses sentimens personnels lui tenaient seuls réellement à cœur, et que sa plus impérieuse vocation était de les épancher, de s'exprimer bravement lui-même, au lieu de se mettre à la remorque des idées qu'il pouvait se former des belles choses et des manières légitimes de les représenter.

C'est à 1773, en effet, que remonte une gravure de Blake qui représente *Joseph d'Arimathie au milieu des rochers d'Albion.* Au bas de l'estampe, sous les mots : *gravé d'après un vieux dessin italien,* l'artiste a inséré cette confession assez étrange de son enthousiasme :

« C'est là un des artistes gothiques qui, pendant ce que nous nom-

mons les âges de ténèbres, bâtirent des cathédrales, en errant de côté et d'autre, vêtus de peaux de mouton et de chèvre ; et le monde n'était pas digne. Tels sont les chrétiens de nos jours. »

J'ai conservé les fautes de syntaxe aussi bien que les fabuleuses théories historiques de l'ardent rêveur. Les temps, les lieux et l'évidence n'ont jamais existé pour lui.

Blake aurait-il jamais pu être autre chose qu'une comète échevelée? J'en doute. C'est pour cela que son éducation de hasard me semble, en somme, lui avoir été favorable. Il n'a pas connu la discipline sans laquelle il est impossible de devenir un génie régulier et complet. Avec son tempérament, des études plus systématiques ne l'auraient pas arraché à son incontinence, et elles l'auraient peut-être empêché d'atteindre à la seule supériorité dont il fût capable. D'ailleurs il était hors d'état de supporter ce qui allait contre ses penchans. En 1778, quand il quitta l'atelier de Basire, et qu'il suivit, à l'Académie, les cours du modèle vivant, le modèle, avec ses poses artificielles et son pénible effort pour maintenir un simulacre de mouvement, lui était odieux. A ses yeux cette nature vivante-là *sentait la mort.* « La pratique et les circonstances, avait-il coutume de déclarer par la suite, enseignent vite la langue de l'art. Quant à son esprit et à sa poésie, qui n'ont leur siège que dans l'imagination, ils ne sauraient être enseignés. » Vers les derniers temps de sa vie il écrivait encore : « Les objets naturels ont toujours affaibli, étouffé, oblitéré en moi l'imagination. » Il n'y a rien à répondre à de telles paroles : nous sommes en face d'un fait d'organisation.

Je n'ai pas le temps de m'arrêter à tous les détails intéressants de cette jeunesse où se prépare un homme extraordinaire, un homme qui, à force de manquer de volonté et de jugement, aura des instincts aussi infaillibles que les propriétés physiques des corps. Mais, pour comprendre Blake dans son ensemble, il est indispensable de bien saisir les liens qui rattachent ensemble le commencement et la fin de sa vie.

Je noterai d'abord le caractère théologique des visions qu'il a dans son enfance. Les mêmes impressions qui sont les premières à frapper l'imagination de tout enfant sont les premières aussi qui se présentent à lui comme des apparitions qu'il croit apercevoir au dehors. Il voit Dieu passer sa tête par la fenêtre et il en

est tout épouvanté. A dix-sept ans, quand il est enfermé dans l'abbaye de Westminster, l'apparition qui surgit devant lui est encore toute religieuse. Car la faculté de comprendre ou, autrement dit, de ramener les choses de la nature à un ensemble fixe de notions premières, lui fait entièrement défaut. En face du monde, qui ne cessera jamais d'être incompréhensible pour son intelligence, ce qui dominera jusqu'au bout chez lui, ce sera toujours l'épouvante religieuse. Mais, à dix-sept ans, il a déjà subi l'influence des doctrines de son temps, et ce qu'il aperçoit, ce n'est plus le Dieu juif, la grande omnipotence inconnue, c'est le Dieu chrétien, le Christ entouré de ses apôtres. A chaque âge de sa vie, ses hallucinations continueront ainsi à être en accord avec les pensées que l'homme sensé traverse à cet âge : elles n'auront au fond rien d'accidentel, rien de désordonné.

Blake n'est pas un homme normal, en ce sens que toute l'expérience qu'il acquiert et toute l'activité des facultés qui s'éveillent en lui n'aboutissent qu'à des visions : mais, dans les visions successives qui occuperont son esprit, il est facile de reconnaître une progression régulière. La vie de Blake forme un tout complet. C'est bien le déroulement d'un même caractère qui, sans faire un faux mouvement, ne tend qu'à s'épanouir et à se former. C'est bien une même individualité, un même ensemble d'aptitudes premières qui sont d'abord latentes, qui arrivent, l'une après l'autre, à se dégager, et qui parviennent même pleinement à se concilier, à se rattacher entre elles, à se constituer enfin comme une unité morale, comme un système de facultés engrenées l'une dans l'autre.

Cela suffit pour nous prouver qu'il ne s'agit pas plus d'un véritable insensé que d'un homme de sens ordinaire. Blake porte la marque distinctive des organisations supérieures. Il est de ceux qui entendent leur être propre parler haut et fort. La tâche qui est notre tâche à tous s'accomplit chez lui avec une perfection, avec une sorte d'infaillibilité surnaturelle. Quoique visionnaire, il réussit mieux qu'aucun génie dont j'aie souvenir à se dégager, en effet, de tout élément étranger, et à acquérir exactement conscience de ce qu'il est. Il n'a aucune illusion qui l'aveugle : il n'a pas d'opinions ni de volontés qui lui viennent du dehors et qui l'empêchent de devenir lui-même, lui tout entier et rien que lui.

Mais, d'un autre côté, quand nous rapprochons son enfance de son âge mûr, nous découvrons de suite la déviation qui nous signale une nature incomplète. Quoique ses diverses facultés s'éveillent à l'heure marquée par la loi commune de la croissance morale, les résultats où elles le conduisent ne présentent pas moins comme une interversion de l'ordre naturel. Peu importe que nous étudiions la nature humaine dans l'histoire générale de l'humanité, ou dans l'histoire particulière des Grecs et des Romains. Peu importe que nous nous bornions même à l'étudier chez l'enfant de nos jours, où elle est pourtant si entravée par la pression d'une vieille civilisation intellectuelle, nous lui voyons toujours parcourir la même ligne de marche. Elle passe d'abord par la phase des hallucinations superstitieuses, c'est-à-dire par le moment où l'esprit, avant d'avoir encore aucune idée sur les choses et aucune conscience de lui-même, ne reçoit de tout ce qu'il sent et voit que l'impression du surnaturel. Puis vient la phase des rêves poétiques, celle où l'âme, qui commence à entrevoir la régularité des phénomènes et à se délivrer ainsi de l'épouvante, profite vite de sa liberté pour se demander ce qui la charme, ce qui est pour elle l'agréable, c'est-à-dire pour se former des penchants et des affections. Puis vient la phase de la réflexion, où le besoin de connaitre prend décidément le dessus, mais où il ne se porte encore que vers la connaissance des choses.

Je n'ai pas besoin de pousser plus loin : c'est l'ordre de ces trois étapes qui semble renversé chez Blake. Il a l'air de partir de la raison pour remonter, par l'âge des mythologies poétiques, jusqu'à l'âge des dieux les plus chaotiques et les plus primitifs. A y regarder d'un peu près, toutefois, le mot de l'énigme se laisse saisir, et ce mot-là nous donne la clef de toute sa carrière. Le fait est que Blake, par lui-même, n'a que des sentimens et de l'imagination. Par suite d'un défaut de constitution il ne pourra jamais dépasser la phase des hallucinations où l'homme primitif était seulement retenu faute de développement. Sa marche en sens inverse du progrès normal s'explique ainsi tout naturellement, comme le remous du fleuve qui se trouve arrêté par un obstacle. Si, dans son enfance et sa jeunesse, il a relativement moins de visions, et si, en général, il s'en tient en apparence à des rêves ou même à de simples rêveries, c'est qu'il subit encore l'influence de son

entourage. Ses impressions personnelles ne sont pas encore assez fortes pour chasser de son esprit l'image du monde, comme ses parens et ses voisins le lui ont représenté. Mais ses rêves nous révèlent déjà un esprit de visionnaire, un esprit qui, par sa propre force, est absolument incapable de résumer ses impressions par des idées abstraites, et au fond duquel toute l'expérience directe des sens se transforme irrésistiblement en une sorte de représentation mythologique, en une population de fantômes animés. A vrai dire ses rêves sont déjà des visions à l'état embryonnaire, des visions gélatineuses et clairsemées, qui lui permettent encore d'entrevoir la réalité comme elle se montre. Laissez-les faire : elles n'auront pas besoin de changer de nature ; elles n'en changeront jamais. Il suffira qu'elles se solidifient de plus en plus; et, après avoir passé par un moment où elles auront juste la consistance voulue pour faire de Blake un poète souverain, pour le replacer dans les conditions morales, au milieu desquelles la poésie est née spontanément dans toute sa pureté, elles finiront par se durcir et par encombrer son esprit, jusqu'à lui enlever tout sentiment de ses perceptions directes, toute conscience des choses comme elles frappent ses propres sens.

Les trois ou quatre années qui suivirent son départ de chez Basire paraissent être le moment de sa vie où le monde gagna le plus sur lui. Il en est alors à son choix d'Hercule. Va-t-il se perdre dans le siècle, ou s'en détachera-t-il pour aller au désert? Il hésite ; la timidité de l'enfance, la nécessité de se faire une position, et surtout les premiers besoins d'aimer qui poussent le jeune homme à rechercher la société et l'approbation des hommes, au milieu desquels il trouvera peut-être l'objet de ses vagues désirs, tout cela le tente et l'amène à se rapprocher de ses semblables.

Pour la seule fois de sa vie, il essaye d'être un homme de salon : il se laisse présenter par Flaxman à une célébrité du jour, mistress Mathew. Il lit chez elle des vers ; il les chante même sur des airs de sa composition, et il se fait si bien venir que mistress Mathew détermine son mari à se joindre à Flaxman pour publier, à frais communs, les poésies du jeune homme. C'est aussi vers le même temps qu'il paye sa dette au maître des hommes et des dieux. Il se prend aux beaux yeux d'une fillette

qui le traite assez mal, il faut le dire; mais il ne tarde pas trop à trouver une consolatrice. Un soir, chez un ami, comme il parle, dans un coin, de ses chagrins, celle qui l'écoutait se laisse entraîner à murmurer qu'elle le plaint du fond de son cœur. — « Est-ce bien vrai? » — « Oui, sincèrement. » — Eh bien, moi je vous aime pour votre pitié ! » répondit-il avec exaltation.

Il ne pouvait faire mieux que d'aimer la bonne âme qui avait nom Catherine-Sophie Boucher et qui devint sa femme en 1782. Sur elle, certainement, il exerça le plein ascendant du génie. Il la conquit et la fit sienne à tel point que la jeune fille illettrée, incapable de signer son nom, s'éleva à ses côtés jusqu'à devenir sa compagne dans tous les sens. Elle en arriva à enluminer ses dessins, à dessiner elle-même des compositions qui se distinguaient à peine des siennes. Je ne sais trop en vérité si l'âme de Blake ne finit pas littéralement par passer en elle. Il y a tel épisode de leur vie qui le ferait croire. C'est le cas de dire : l'homme s'agite et Dieu le mène. L'amour, qui avait poussé le solitaire à se rapprocher du monde, le conduisait, à son insu, vers le mariage qui devait l'en émanciper. Il le menait à cette union qui permet seule à un homme de se suffire, d'avoir sous son toit et comme en lui-même tout ce qui est nécessaire à l'existence : le labeur et le délassement, l'affection et l'objet des affections, la voix pour parler et l'oreille pour écouter.

Il est certain qu'à partir du mariage de Blake, tout s'accentue chez lui. Dès 1784, il figure à l'exposition de l'Académie par deux envois où il vogue à pleine voile dans ses propres eaux. Deux ans plus tard, après avoir ouvert, conjointement avec un autre élève de Basire, une boutique de graveur et de marchand d'estampes, il perd son plus jeune frère, Robert, qu'il avait pris sous son toit. C'était son frère de prédilection, et pendant la maladie qui devait l'enlever, la chambre où Blake le veillait toutes les nuits s'emplit pour lui de visions. Au moment de la mort du jeune homme, il vit l'esprit délivré monter vers le ciel, à travers le plafond, *en battant des mains*, détail tout à fait à la Blake, remarque son biographe. Son frère, du reste, ne le quittait pas, et le plus étrange à mes yeux c'est que cette mystérieuse et terrible transformation du vivant en un fantôme ne changea rien, pour ainsi dire, à la nature de leur intimité. Jusqu'aux derniers jours de

sa vieillesse, le frère resté sur la terre continua à voir son ami de l'autre monde comme si ce dernier eût simplement quitté la maison. Il parlait fréquemment de lui; il le tenait au courant de ses affaires; et, aux heures de tristesse ou d'inspiration, Robert venait le visiter pour le soutenir, le conseiller ou le consoler. Le trait qui me frappe surtout dans ces rapports constants avec l'invisible, c'est leur caractère familier. Blake n'avait rien de l'énergumène: il ne haussait pas le ton pour parler de ses visions. A la seule vue de son portrait on lirait cela dans ses yeux grands ouverts, avec leur regard paisiblement hagard quoique perçant. Le surnaturel, évidemment, n'était pas pour lui une chose extraordinaire ou surprenante, une interruption du cours usuel de sa vie. Il se mêlait sans transition, sans que Blake y prît trop garde, à ses impressions quotidiennes, à son travail, aux nécessités les plus vulgaires du ménage.

C'est ainsi que son gagne-pain lui est apporté du pays d'où, suivant Shakespeare, nul voyageur ne revient jamais. En 1778, à l'âge de trente et un ans, il se trouvait acculé dans une position en apparence sans issue. Il avait été forcé d'abandonner son commerce; il manquait de tout. Il ne trouvait pas d'éditeur qui voulût se charger d'une nouvelle série de poèmes et de dessins qu'il venait d'achever, et quant à les publier lui-même, il eût pu aussi bien songer à acheter le château de Windsor. Déjà il avait passé de longs mois à retourner cette difficulté dans sa tête, lorsque son frère vint lui révéler ce qu'il cherchait en vain. Et le fait est que, dès le lendemain matin, en suivant le conseil qui lui avait été donné, il réussit, avec 2 fr. 50 c., le seul argent qu'il possédât, à se créer le moyen de publicité qui, pendant tout le reste de sa vie, fut sa principale ressource, bien plus, qui fut son plus efficace et son plus durable instrument pour faire connaître au monde son double génie. Le moyen était de tous points original, et il est intimement lié aux qualités particulières que l'artiste a montrées. Par un procédé sur lequel il ne s'est pas expliqué, mais qui consistait sans doute dans l'emploi de l'eau-forte, Blake gravait *en relief* ses écrits et les abondantes illustrations qui encadraient ou entrecoupaient capricieusement chacune de ses pages. De la sorte il obtenait des espèces de planches stéréotypes avec lesquelles il tirait des impressions de diverses couleurs, jaunes,

brunes, bleues. Puis il enluminait chaque feuillet en variant ses nuances et ses effets suivant l'inspiration du moment, et en teintant jusqu'au fond sur lequel le texte était écrit (parfois en rouge), pour faire de la page entière un tableau d'ensemble. Blake d'ailleurs broyait lui-même ses couleurs auxquelles il mêlait de la colle de charpentier (colle forte). Ce secret-là aussi lui venait d'une communication surnaturelle ; il le devait au charpentier Joseph, l'époux de Marie. Pour tirer ses épreuves comme pour les enluminer il était aidé par sa femme. Le brochage et la reliure, ainsi que le reste, se faisaient à domicile ; et c'était Mme Blake qui en était chargée.

Ce procédé si neuf et qui l'émancipait de toute dépendance, lui servit d'abord à publier, en 1789, les *Chants de l'Innocence*, et peu après *le Livre de Thel*. Jamais auteur, assurément, ne fut aussi complètement le père de ses œuvres ; et au passage il faut saluer cette indomptable volonté du pauvre graveur. Au lieu de se plaindre, il savait compter sur lui-même et se suffire. Cinq ans plus tard, il édita de la même manière ses *Chants de l'Expérience* qui sont comme la contre-partie des *Chants de l'Innocence*. Avec une symétrie qui s'annonce par leurs titres, les deux recueils roulent sur des sujets analogues et semblent se donner la réplique. Mais de l'un à l'autre, la voix qui parle a changé de timbre. Dans les *Chants de l'Innocence*, texte et dessin, tout était fantaisie et tendresse, tout respirait la grâce d'une âme enfantine s'abandonnant aux douces influences des fleurs, des agneaux et des choses paisibles. Dans les *Chants de l'Expérience*, on sent partout une âme endolorie et exaspérée.

C'est que, dans l'intervalle des deux publications, le souffle de la Révolution française avait passé sur Blake. Comme à bien d'autres poètes, comme à Wordsworth en particulier, le contrecoup de nos commotions ne lui avait pas porté bonheur au premier abord. Les préoccupations politiques, les aigreurs contre la société avaient en partie fait taire en lui les voix qui murmurent au fond du cœur. Pour s'attaquer à des opinions et à des choses d'un jour, il avait quitté la solitude où il rêvait au bord des eaux tranquilles de la nature humaine. Blake alors appartenait à la société du libraire Johnson, l'ami de Paine. Jusqu'au terme de sa carrière, il persista à être, en théorie, un

ennemi des rois, mais non pas un ennemi des prêtres. Avec les bizarres combinaisons de son esprit, où les choses se transmutaient volontiers au gré de l'instinct qu'elles avaient séduit ou choqué chez lui, Blake garda toujours une forte disposition à idéaliser et à glorifier le règne du prêtre, pour l'opposer à celui du sabre et du commerce. Sa foi poétique aussi était souverainement originale. Pendant que son siècle attribuait tous les maux de l'humanité à la superstition, il rêvait une théocratie. Pendant que le règne de la raison était l'idée fixe du jour, il criait de toutes ses forces que les prétendues réalités de la raison sont de purs fantômes. Il écrivait ces mots d'une étrange profondeur : « Celui qui est fou n'a qu'à persévérer dans sa folie pour être sage. » Sous ces paroles encore, on entrevoit, comme dans un bourgeon fermé, tout notre XIXe siècle, Kant, Fichte, Wordsworth, Chateaubriand, Delacroix et Schleiermacher.

Le mot d'aigreur cependant n'est pas complètement juste pour caractériser la transformation que la Révolution française contribua à déterminer chez Blake. Au fond les animosités politiques ne pouvaient prendre pied dans une nature comme la sienne. Sa véritable vie était dans le monde invisible ; mais c'est à partir de ce moment qu'il devient militant. Comme artiste et comme penseur, il entre en lutte avec les hommes et avec les choses telles qu'elles sont autour de lui. C'en est fait de sa première retenue ; il adopte ses instincts, et dans son caractère tout s'accentue à la fois, le génie et la folie, la portée du regard et l'étrangeté des conceptions. Avec *Thel* qui paraissait en 1790, nous étions au cœur de sa phase poétique ; avec le *Mariage du Ciel et de la Terre* qu'il publie la même année, nous voyons s'ouvrir la longue série de ses oracles sibyllins. Arrêtons-nous donc ; et avant de le suivre dans sa nouvelle voie, jetons un regard sur les poésies de sa jeunesse.

Mais, tout d'abord, il s'agirait de le replacer à sa date et au milieu de son temps : ce qui n'est nullement facile. Nous ne nous doutons pas combien nous différons des hommes du XVIIIe siècle. Ils parlaient une langue si voisine de la nôtre que la ressemblance des mots nous cache la dissemblance des idées et des sentimens. D'ailleurs le XVIIIe siècle a, le premier, sonné l'attaque

contre une multitude de choses dont les débris sont encore ce qui obstrue notre marche, et moitié par reconnaissance, moitié peut-être par tactique, nous nous sommes habitués à prendre fait et cause pour lui, à le regarder comme le commencement de l'esprit moderne. A mon sens il y a là une grave erreur, et une erreur qui nous a déjà été funeste. Si le XVIII[e] siècle appartient déjà à l'esprit moderne par ses aspirations, il n'est, par sa philosophie et par tout ce qu'il conçoit ou qu'il fait pour réaliser ses aspirations, que la décrépitude de l'ancien régime. C'est l'excès suprême et la banqueroute de l'antique dogmatisme qui datait des Grecs et de bien plus loin encore. D'Homère à Condillac, l'histoire intellectuelle de notre race serait facile à faire. A quelques entr'actes près, elle n'est que l'histoire du même sensualisme qui, au début, se borne à ignorer naïvement le moi humain, et qui en dernier terme arrive à le nier positivement.

Avant Homère l'homme grec n'a encore aucune conscience de lui-même. Ses propres sentimens ne lui font pas l'effet d'être une partie de sa propre vie, un acte de sa personnalité. A vrai dire ils ne lui apparaissent pas davantage comme un résultat des propriétés naturelles des objets. Ils ne sont pour lui qu'une secousse irrésistible et mystérieuse, qui s'explique vaguement par un être étranger et *surnaturel*, par une fatalité *extérieure* qui, comme Thor armé de son marteau, entre en lui pour le frapper malgré lui. De là sa mythologie. En affirmant ses dieux, il affirme indirectement que l'homme n'est pour rien dans tout ce qu'il voit et qu'il sent. Plus tard, quand l'imagination fait place à la réflexion, la philosophie, qui nait pour se continuer jusqu'à nos jours, est tout intellectuelle, tout objective. Elle est exclusivement préoccupée de ce qui existe au dehors. Elle part toujours de l'illusion originelle qui nous fait croire que nos perceptions et nos affections sont uniquement déterminées par la nature des objets ; et, d'après l'expérience humaine qui varie sans cesse, elle ne songe qu'à se prononcer sur les formules qui sont l'éternelle expression de l'immuable nature des choses. C'est dire qu'elle absorbe le moi humain dans la nature et qu'elle le nie d'une manière déjà bien explicite et plus dangereuse. Car, avec ses idées sur la valeur absolue des choses, elle ne voit rien de mieux à faire, pour diriger l'homme, que d'imaginer d'autres axiomes encore plus impé-

rieux sur les œuvres et les doctrines qui sont en soi le bien penser et le bien faire absolus, la chose qui doit être crue ou accomplie par tous, en dépit de leurs convictions et de leurs sentimens personnels. Au XVIIIe siècle enfin, la négation latente sort complètement et porte ses dernières conséquences. Par la voix de Condillac, d'Helvétius, le dogmatisme prend ses précautions contre toute contradiction, et s'assure officiellement le droit d'imposer ses vérités absolues, en déclarant sans ambages et de propos délibéré que l'homme n'a pas *d'être à lui*, que toutes ses *pensées et ses volontés ne lui viennent que de la sensation*, ou, en d'autres termes, des propriétés inhérentes aux objets. Il est donc entendu que, comme poètes, comme penseurs, comme citoyens, ce n'est pas en nous-mêmes que nous devons chercher notre loi. La sagesse n'est que l'art de connaitre exactement les *lois des choses*. Comme c'est la raison seule, ajoute vite le dogmatisme, qui a le don de voir ce qui est, la première chose à faire est d'amener tous les hommes, de les forcer au besoin à n'écouter que leur raison; c'est-à-dire à mettre de côté leurs affections, leur conscience et tous les autres sentimens qui résultent de leur individualité, pour passer leur vie à décider ce qui doit être préféré par tous les temps et tous les lieux, et pour obéir aveuglément aux axiomes absolus qu'ils peuvent déduire de leurs seules opinions sur les choses.

Et c'est là, en effet, qu'en reste le XVIIIe siècle. C'est là qu'il est cloué par ses meilleures aspirations comme par ses plus mauvais instincts. Quoique, au fond, il aime avant tout ses aises, quoiqu'il soit sincèrement zélé pour la justice, la liberté et les droits de la nature, la notion de la vérité absolue le mène fatalement à l'absolutisme. Par amour pour l'homme et en vue de lui assurer toutes les bonnes choses, que dis-je, en vue même de le ramener à la nature, il ne s'applique en fait qu'à l'exproprier de son humanité, afin de le placer sous la direction des vérités absolues de la raison, des idées que la raison du jour regarde comme l'éternelle formule du vrai et du bien. *Quos vult perdere Deus dementat prius*. Il n'y a pas à en douter; c'est l'agonie du vieil esprit venu de la Grèce : car, cette fois, le dogmatisme s'est envenimé de toutes les bonnes intentions au service desquelles il a été placé. Il a pénétré au cœur même des volontés, et c'est la génération entière, c'est

chaque individu en son particulier qui met sa vanité, son point d'honneur, son devoir à établir le règne des idées de la raison, en ne se permettant jamais d'écrire, de peindre ou d'agir sous la dictée d'un vrai sentiment.

Remarquons, du reste, que l'Europe entière, plus ou moins, est poussée, en même temps, par le même courant, vers cette monomanie de suicide. En Allemagne, avant l'heure de la résurrection sonnée par Lessing, la littérature est un cliquetis d'os blanchis. En Angleterre, le langage avec Johnson, la morale avec Paley et la versification avec Pope, renoncent à être des manifestations de l'âme humaine, pour se transformer en trois arts contre nature. Quant à la France, les mouches et les paniers de la Régence comme les carmagnoles de la République, les Parcs aux cerfs comme les tricoteuses de la guillotine, les bergeries de Trianon comme le patois vertueux de la Terreur, suffiraient pour indiquer ce que la disposition nationale à l'idée fixe sait faire sortir du règne officiel de la raison. « De l'énergie, encore de l'énergie ! » disait Danton. Ce mot-là résume l'époque. Elle s'épuise en efforts surhumains pour se donner des poses inhumaines; elle dépense des trésors d'enthousiasme moral pour prêcher l'immoralité, des trésors de dévouement pour accomplir des monstruosités. En dernier terme le triomphe de la raison est complet : il ne reste plus trace ni de l'instinct poétique, ni du sens moral, ni du sentiment individuel ou social. En fait d'affection, il n'y a plus qu'un aveugle parti pris de ne pas se demander seulement ce que l'on peut aimer, et de s'obliger quand même à tenir pour aimable ce que l'on voit lieu et motif de juger tel. En fait de poésie, il n'y a plus qu'une chose sans nom qui consiste à exécuter sans inspiration et sans émotion certaines recettes gréco-romaines, ou pathétiques, en les assaisonnant des fleurs de rhétorique et des interjections que l'on peut concevoir comme ce qui est le plus émouvant en soi.

C'est sur la fin de ce règne de la raison qui, à mon sens, n'était rien moins que la fin d'un monde, la fin d'une grande ère spirituelle, que nous allons voir l'âme humaine s'agiter chez un insensé, pour secouer les montagnes de formules pétrifiées sous lesquelles les sages s'obstinaient à l'écraser. Je ne dis pas que Blake soit un prophète comme ceux du passé; je ne sais si les pro-

phètes sont encore possibles. Le sentiment indépendant de toute idée et plus fort que toute idée ne peut plus se rencontrer peut-être que chez desorganisations incomplètes, chez des esprits qu'un vrai défaut de conformation soustrait à la tyrannie de leur intelligence. Il n'importe : chez le visionnaire nous retrouverons toujours quelque chose d'analogue à ces explosions tumultueuses d'inspirations qui, à d'autres époques, ont annoncé la chute des vieux systèmes d'idées, et préparé l'avénement d'une nouvelle forme d'esprit. Pour commencer, c'est le sentiment poétique qui va d'emblée ressusciter chez lui.

J'insisterai particulièrement sur les premières poésies de Blake qui furent publiées en 1783 et qui avaient été composées de 1768 à 1777, entre la onzième et la vingtième année de l'auteur. Les chiffes ici demandent à être relevés. Jusqu'en 1777 et même jusqu'en 1783, toute la poésie véritable que nous rencontrerons dans ses vers, nous pouvons être certains qu'il ne l'avait pas puisée dans l'atmosphère qui l'environnait. Sans doute les débuts de Cowper sont de 1782; mais, chez Cowper, si on entrevoyait comme une lueur avant-coureuse de l'aurore, le nouveau jour n'était certainement pas levé. Toutes les autres œuvres auxquelles on attribue l'honneur d'avoir amené ou annoncé le réveil de notre siècle sont postérieures à l'impression des *Esquisses poétiques* de Blake. Burns ne devait paraître au-dessus de l'horizon qu'en 1786. Les *Esquisses descriptives* de Wordsworth, qui nous le montrent encore si entravé dans la manière de Goldsmith et de Pope, datent de 1793. Il faut arriver à 1798 pour lui voir lancer, de concert avec Coleridge, les *Ballades lyriques* qui firent décidément révolution.

Mais, en vérité, le recueil de Blake n'a rien à craindre d'aucune date. Tandis que les *Ballades lyriques* ont déjà quelque chose de suranné, il garde le même caractère d'éternelle jeunesse qui distingue le sentiment religieux de tous les systèmes de théologie, si nouveaux qu'ils soient à un certain moment. Ainsi que les *Chants de l'Innocence*, les *Esquisses* se composent de pièces détachées, généralement très courtes et d'une substance fort impondérable. Y chercher des idées serait peine perdue ; et on ne peut pas dire non plus que le poète exprime des sentimens. A le lire on n'a pas conscience d'être sous l'influence d'une chose qui parle

à aucune faculté particulière de l'esprit. On a plutôt l'impression fugitive d'une suite de mirages qui se montrent un moment, et qui passent sans rien laisser derrière eux. Ce qui passe en effet, c'est l'ombre d'une ombre. C'est une suite de rêves qui ont été vraiment rêvés, les rêves d'une âme enfantine à qui ses désirs et ses souvenirs de tout genre, souvenirs de lectures ou de la vie, reviennent sous la forme d'un tableau, d'une petite scène qui l'étonne elle-même, et qu'elle se plaît à contempler sans y attacher aucun sens.

Tout cela, au fond, tient plus de la musique que de la poésie. L'objet réel ou pensé, qui, en lui-même, n'est pas poétique, mais qui doit servir de base aux mélodies de l'imagination pour les changer en poésie, s'y laisse à peine entrevoir. Il n'y a guère que des mélodies sans cause ni prétexte saisissable. Il n'y a que des combinaisons d'impressions qui se sont produites précisément parce que le poète ne pensait pas, parce qu'il ne voulait rien de défini, et qui expriment uniquement le rhythme de son propre tempérament, à peu près comme la danse des feuilles mortes à la surface d'un ruisseau trahit à nos yeux les mouvemens de ses eaux.

Mais c'est là justement ce qui faisait du jeune poète un si merveilleux novateur. J'ai cherché à indiquer comment la poésie, avec bien d'autres choses, s'en était allée sous l'influence du raisonnement. J'ajouterai seulement que le raisonnement l'avait tuée, comme il avait tué le christianisme primitif, en changeant les inspirés en ouvriers. Depuis que les hommes avaient cessé d'avoir eux-mêmes le tempérament poétique, pour qui tout se transforme en poésie, leurs émotions poétiques avaient été forcément pour eux quelque chose d'inusité, quelque chose même qu'ils n'éprouvaient guère qu'à la lecture des anciens poètes. Avec l'illusion qui est le fond de l'esprit humain, ils s'étaient toujours figuré que cette espèce tout exceptionnelle d'attrait provenait d'une espèce tout exceptionnelle d'objets attrayans qui étaient en eux-mêmes la poésie toute faite. Rien de mieux que cette superstition tant qu'elle reste instinctive. C'est elle précisément qui a été et qui est encore la mère de la poésie, car c'est elle qui nous remplit d'amour et d'adoration pour l'objet auquel nous devons une indicible jouissance. Mais dès que la réflexion s'éveille, l'histoire littéraire est là

pour attester que cette même superstition mène droit à l'idée des choses pures et des choses impures qui a été l'invariable source de toutes les hypocrisies et les mauvaises abnégations, de tous les égaremens et les esclavages.

Chaque fois que les poètes n'ont pas été dominés par des émotions plus fortes qu'eux, ils s'en sont rapportés à leur raison. Leur raison, au lieu de se mettre au service de leur conscience poétique pour ne laisser passer que les bonnes inspirations et les bons moyens d'expression, s'est constamment appliquée à les asservir en se mettant au service de leur vanité. Elle a été tout occupée à calculer ce que devaient être les œuvres, à se faire une idée des choses qui avaient seules droit d'être représentées parce qu'elles étaient seules poétiques, à décréter les espèces de produits qui, vu leurs mérites intrinsèques, étaient obligatoires pour tous. Si bien que chaque progrès de l'intelligence n'a servi qu'à raccourcir la liberté du poète, et à le détacher davantage de ses sentimens poétiques, pour l'amener, par son ambition, à se réduire plus servilement à un rôle de manœuvre.

Je n'exagère pas : pendant une suite de siècles, des masses d'hommes avaient vécu et étaient morts dans la conviction que Flore, Pomone et les larmes de l'Aurore étaient l'incarnation suprême du bien faire poétique. Plus tard on crut être bien audacieux en rompant avec la mythologie et en déclarant que c'était le *général* ou l'*idéal* qui avait seul le mérite d'être poétique, — absolument comme, de nos jours, on s'est cru fort habile en soutenant que c'était le réel. Vers l'époque de Blake on s'émerveillait de la sottise du passé qui n'avait pas su voir comment la poésie n'était pas autre chose que la candeur intrinsèque des sentimens naturels, ou la sublimité également intrinsèque des grandes lois de la nature. En conséquence, pendant que les Greuze se faisaient une loi de ne peindre que des nourrices, les poètes de haut vol, y compris notre André Chénier, se préparaient laborieusement à mettre en vers le système du monde ou la mécanique des cieux, que sais-je, toutes les théories scientifiques de la physiologie, de la physique et de la géologie.

Assurément, je n'entends pas dire que l'auteur des *Esquisses* eût su comprendre la sottise de cette esthétique. Tant s'en faut. S'il avait échappé aux idées fausses qui cachaient aux sages le

secret de la muse, c'est littéralement parce qu'il n'avait aucune idée, parce que le jugement existait à peine chez lui... bref, parce qu'il avait reçu de la nature un tempérament bizarre qui, à plus d'un égard, devait le rendre impropre à la vie. Quand on se rappelle où en étaient alors les règlemens du Parnasse et à quelles pénibles mortifications ils condamnaient les pauvres rimeurs, le jeune poète fait l'effet d'un enfant frais et rose qui folâtre en riant au milieu d'une assemblée de graves personnages tout épouvantés d'enfreindre les convenances. Lui, il ne s'est pas même demandé s'il existait des choses poétiques. Il ne songe pas plus à représenter les objets qui sont les belles œuvres de la nature, qu'à se montrer expert dans l'art du beau langage. Et vraiment, c'est à peine s'il a une prosodie et une grammaire tant soit peu régulières. Qu'a-t-il à s'inquiéter de tout cela ? il n'a réellement aucune intention de faire quoi que ce soit. Il abandonne son esprit à lui-même, et quand il s'y produit quelque tableau ou quelque chanson qui lui plaisent, il les dit pour son plaisir comme elles lui viennent. Voilà toute sa poétique : c'est celle de l'oiseau qui gazouille. C'était aussi celle d'Homère, comme ç'a été celle de tous les poètes au moment où ils étaient vraiment des poètes.

Otons notre chapeau. Sans le savoir et sans le vouloir, l'enfant a accompli les douze travaux d'Hercule. Il a balayé les écuries d'Augias, exterminé les monstres qui fermaient aux hommes le jardin des Hespérides, brisé les chaînes qui tenaient la muse captive de la nature. Ses vers en eux-mêmes n'ont pas une très grande valeur : on y découvre plus d'une réminiscence, et ils n'attestent pas un développement poussé bien loin dans aucun sens. Mais, par la grâce de son innocence, l'enfant a été délivré du terrible régime de la loi et des docteurs de la loi. L'âme humaine, chez lui, a recouvré sa liberté, et elle est rentrée d'emblée dans tous ses droits régaliens. Elle s'est replacée au cœur de la poésie, elle en a repris possession comme d'une langue faite pour elle seule, comme d'un magnifique instrument destiné à la suivre dans ses plus capricieuses modulations, et qui n'a d'ordres à recevoir que d'elle. Il n'y a plus de sacré, de profane. Le poète ne doit rien aux choses, parce qu'il n'attend rien d'elles. Il trouve tout en lui. Il rencontre l'harmonie en rendant les vibrations harmonieuses de ses propres sensibilités ; il arrive au beau, à la grâce, en prenant sur le

fait les gracieux instincts et les mystérieuses puissances qui lui donnent dans son propre esprit le spectacle de leurs jeux et de leurs magiques prouesses.

C'est qu'aussi la muse l'avait baisé dans son berceau, en lui disant tout bas : « Aime-moi et je te tiens quitte de tout le reste; aie l'âme poétique, et dis sans crainte ton âme; le plaisir pour toi se rencontrera avec le devoir. » Ainsi avait-il fait. Il avait une âme de poète, et rien qu'en s'abandonnant à son penchant, il avait retrouvé, du même coup, toutes les principales formes de la poésie. Sur les onze morceaux que je connais des *Esquisses* (le volume est introuvable, et je n'en ai lu que les fragmens réimprimés par Gilchrist), il y en a trois qui retracent des espèces de visions, je veux dire des faits imaginaires, et qui, bien qu'en petit, sont de la poésie mythologique et héroïque comme celle de la Grèce. Il ne s'agit pas d'une allégorie, d'une pensée d'abord abstraite et qui se serait volontairement traduite d'une manière figurative. Il s'agit d'une pensée qui ne s'est pas jugée, qui n'a pas passé par son intelligence, et qui s'est directement montrée à lui sous des images d'objets visibles. C'est quelque chose de tout à fait analogue à la mythologie que les premiers désirs d'amour produisent encore tous les jours dans la tête du jeune homme: ils ne peuvent pas se comprendre, et faute de le pouvoir, ils rêvent une scène de bonheur qui réalise leur inconcevable attente.

Dans deux autres pièces, nous voyons reparaître le chant shakespearien, l'émotion lyrique qui se dramatise, comme aux origines de la tragédie, après Thespis. Le poète met en scène un personnage fictif, ou plutôt c'est une impression éprouvée par lui qui se met d'elle-même en scène dans son imagination, et qui y prend, pour ainsi dire, la parole. Ici encore rien ne vient d'un raisonnement. Au lieu d'une intelligence qui expose l'idée qu'elle s'est faite après coup d'un sentiment, il y a un sentiment qui prend un corps, pour agir et produire visiblement ses effets. Trois ou quatre morceaux, enfin, sont des tableaux proprement dits, où l'auteur rencontre le vrai pittoresque, celui qui est le contraire de la description. Il nous parle d'un site ou d'un épisode réel; mais l'impassible nature s'est animée de l'émotion qu'elle lui avait causée, ou, pour mieux dire, elle a disparu derrière cette émotion. Ce qui le préoccupe à son insu et ce qu'il nous fait connaître, ce n'est pas la

réalité du dehors, pas plus que ce n'est son propre sentiment, c'est un simulacre de réalité qui s'est créé en lui par le mélange des impressions qu'il avait éprouvées et des images qui avaient frappé ses yeux.

Ainsi tous les élémens du morceau se groupent-ils harmonieusement pour produire un même effet moral ; l'impression totale qui cherchait à s'exprimer n'a pris à la nature que les traits et les couleurs qui pouvaient l'aider elle-même à se communiquer, et elle les a refondus, combinés à nouveau pour en former une chose vraiment surnaturelle, un étrange ensemble d'images qui rappellent la nature extérieure, et qui cependant ne concourent, à elles toutes, qu'à transmettre un sentiment humain.

Comme spécimen, je citerai un morceau qui n'est pas le plus frappant du recueil, mais qui est caractéristique à certains égards.

A L'ÉTÉ

« O toi qui passes dans ta force à travers nos vallons, contiens tes violens coursiers, tempère la flamme qui s'échappe de leurs larges naseaux. Tu as souvent planté, parmi nous, ta tente d'or, et souvent tu as dormi sous nos chênes, tandis que nous contemplions avec joie tes membres rubiconds et ta chevelure touffue.

« Sous nos plus épais ombrages, nous avons souvent entendu ta voix, alors que le midi, sur son char enflammé, sillonnait les grandes eaux du ciel. Assieds-toi à côté de nos sources et dans nos vallées moussues. Au bord de quelque claire rivière, dépouille tes draperies et cours te plonger dans le courant.

« Nous sommes fameux par nos bardes qui frappent les cordes d'argent. Nos jeunes gens sont plus virils que les pâtres du midi ; nos jeunes filles plus gracieuses dans les vifs élans de la danse. Nous ne manquons pas de chansons, ni de joyeux instruments, ni de moelleux échos, ni d'eaux limpides comme le ciel, ni de couronnes de laurier pour faire ombrage contre les brûlantes chaleurs. »

Les *Chants de l'Innocence* et les *Chants de l'Expérience* nous fourniraient en abondance des morceaux d'un sentiment plus profond et plus original : mais ils se rattachent encore à la première manière de Blake, et, comme signalement de cette phase morale, le *Chant à l'Été* suffit. Ce n'est encore qu'un rêve, une vision passagère comme un poète parfaitement sain d'esprit peut en avoir sous l'influence d'une condition momentanée de son

imagination; mais, dans ce rêve, on peut déjà distinguer tout le mécanisme de son esprit et toute la prophétie de sa carrière. On peut y saisir nettement ce qui le condamne à devenir plus tard un visionnaire, ce qui le destine à être un grand poète tant que ses visions n'auront pas entièrement encombré son esprit, ce qui veut enfin qu'il soit entraîné vers l'art, et que, tout en ayant de belles aptitudes plastiques, il ne puisse pourtant jamais être un grand artiste. Remarquons ce *robuste jeune homme aux membres rubiconds* et aux allures guerrières, sous la figure duquel lui apparaît l'Été. Remarquons surtout comment cette image, une fois éveillée dans son esprit, semble prise d'un insatiable et irrésistible besoin de se donner une histoire aussi bien qu'un corps, et comment, par sa seule projection vers la vie, elle se crée, du même coup, un monde pour son histoire, des rivières pour se rafraîchir, des vêtements pour s'en revêtir, une tente d'or pour y dormir.

Il faudrait dire que Blake a la monomanie du symbolisme, s'il y avait de sa part un acte de volonté, mais nullement. Le symbolisme de parti pris se reconnait facilement à deux caractères. Lors même qu'il est le plus extravagant, lors même que Campbell nous peint l'*expression* comme une femme de chambre qui *ajoute un nouvel incarnat aux joues de la Beauté*, la personnification ne cesse pas d'être logique et fidèlement en rapport avec l'objet dont elle tâche précisément d'être un emblème. Seulement l'idée qui veut se personnifier ne se passe cette fantaisie qu'en sortant brutalement du ton général des pensées au milieu desquelles elle intervient. On tressaille comme si, tout à coup, un polichinelle visible sortait des cordes d'un violon, au milieu des flots de sons par lesquels il s'adresse à l'oreille. Dans le symbolisme de Blake, c'est le contraire qui a lieu: l'impression qu'un objet a fait naitre en lui l'emporte à cent lieues de l'objet. Elle lui fait perdre la mémoire, la volonté, le souci des choses comme elles se voient. C'est par là même qu'elle devient, chez lui, une force irrésistible; une force qui n'a à compter qu'avec elle seule et qui devient ainsi une puissance souveraine, c'est-à-dire une puissance créatrice, comme le sont toutes les forces aveugles de la matière, et comme l'ont été tous les sentimens humains, tant qu'ils étaient absolument involontaires et irréfléchis. A parler strictement, il

n'y a plus de personnification qui cherche à représenter métaphoriquement une réalité. Il y a une sorte de métaphore inconsciente qui devient un personnage très impérieux, très obstiné à se jouer des lois de l'univers pour se faire sa vie au gré de ses propres lois. Il en résulte une véritable légende, un mythe poétique qui reste toujours parfaitement cohérent avec lui-même, mais qui ne craint pas d'être illogique et déraisonnable comme expression du fait réel où il a eu sa source.

On comprend sans peine qu'avec cette tendance Blake soit un grand poète, et ne puisse pas être un grand artiste. En réalité il n'aperçoit pas de surfaces. Il voit et pense en ronde bosse, en figures animées : et il serait plutôt un sculpteur qu'un peintre. Mais, de fait, il n'est ni l'un ni l'autre. Car ce qui se peint et se sculpte avec tant de reliefdans son esprit, ce ne sont point du tout les types des choses et des êtres qui existent réellement à l'état visible, ce sont les principes des choses comme il les imagine, ce sont desessences intelligibles telles que ce génie de l'Été qu'il vient de mettre en scène sous nos yeux.

Dans une de ses gravures sur Milton, il ira plus tard jusqu'à figurer les montagnes, les fleuves et les nuages par des génies couchés qui en reproduisent à peu près l'aspect. Cela n'est pas trop choquant sous son burin parce que, de sa part, ce n'est pas un pur jeu d'esprit. Cela forme une image totale qui, grâce à sa folie, a réellement pu se produire naturellement dans son esprit, dans un esprit doué du reste d'une grande connaissance des formes. Il se trouve que l'image réussit, on ne sait trop comment, à nous paraître presque naturelle. Pour autant, un tel pot pourri de formes sensibles et d'hallucinations nous jette complètement en dehors de la sphère de l'art, et, jusqu'à un certain point, j'en puis dire autant de tout son œuvre artistique. Quoiqu'il ne commette que très rarement ce genre d'extravagance, et quoique, dans ses petits croquis, ou dans ses figures isolées, il fasse preuve d'une grande puissance de dessin, on sent vite, quand il étend son cadre, que le dessin n'est pas sa langue naturelle. En employant des images qui s'adressent à l'œil, il s'en sert comme d'un simple signe, en vue de rendre des pensées qui n'ont rien à faire avec les impressions des sens. Pour les contraindre à cet office qu'elles remplissent au total fort mal, il les

défigure et les violente comme images représentatives, il les accouple d'une manière qui jure pour l'œil, ou du moins qui n'a pour lui ni beauté, ni vérité, ni aucune espèce de valeur. Il en forme des assemblages qui ne sont pas plus propres et ne visent pas plus à exprimer les effets produits sur nous par les aspects de la nature qu'à exprimer les combinaisons possibles d'aspects que peuvent rêver nos désirs plastiques. Bref Blake en reste à la phase *anté-artistique* de l'art : il ne dépasse pas l'hiéroglyphe où la peinture et la sculpture étaient d'abord confondues avec la langue et l'écriture intellectuelle.

C'est qu'il en est vraiment à l'état moral qui a donné naissance à l'hiéroglyphe, et dont nos langues nous ont conservé la trace en nous transmettant le mot *imagination* qui signifie confusément imager et imaginer, représenter et inventer. Il aime les images et il a un vif sentiment des formes parce qu'il est un visionnaire dont toutes les pensées prennent des formes quasi naturelles, mais, chez lui, comme chez les premiers imagiers, le sentiment plastique ne s'est pas encore distingué de la pensée. Le sentiment du visible ne fait qu'un avec le sentiment du convenable. Il n'a pas conscience de deux mondes séparés : un monde de phénomènes sensibles qui sont indépendants de ses propres conceptions, et un monde de conceptions à lui qui n'ont ni couleur ni figure. Toutes les impressions de formes et d'aspects qui lui viennent du dehors par ses yeux se mêlent irrémédiablement à ses pensées pour former des spectres imaginaires, et elles n'existent pour lui que comme des apparences qui lui font l'effet d'appartenir à ces spectres qu'il pense. Étrange revenant des temps primitifs, il ne sait pas ce que c'est qu'une notion abstraite, comme nos genres, nos lois, nos idées génériques, et pourtant les choses telles qu'elles se voient, telles qu'elles se manifestent aux sens, ne lui sont pas moins inconnues. Il leur tourne le dos, il est aussi spéculatif que le penseur abstrait qui ne regarde que dans son esprit, et qui ne voit que la représentation intérieure qu'il s'est formée de l'univers. Seulement la représentation intérieure de Blake est une sorte de drame composé de personnages. Au lieu de percevoir des flammes qui lui donnent la *notion* du feu, il ne voit en esprit qu'un être vivant qui est le principe du feu et qui se révèle par des flammes. En face des arbres qu'il peut voir, leurs apparences n'évo-

quent dans son ***sensorium*** que la vision d'un génie qui est la force végétative.

J'anticipe toutefois. Dans sa biographie nous n'en sommes encore arrivés qu'au ***Livre de Thel*** qui est l'apogée de son génie poétique. Le même ***Livre de Thel*** est aussi le premier des poèmes en vers blancs, ou, si l'on veut, en prose rhythmique, qu'il nommait ses ***livres de prophétie.*** Ces deux circonstances réunies nous donnent comme la longitude et la latitude du point précis où il se trouvait alors. Encore un moment et il ne sera plus qu'un visionnaire. Son caractère est formé; son imagination a atteint son plein développement. Elle s'est nourrie des pensées de l'expérience et des tristesses de la vie, nourrie de tous les nobles instincts d'une belle âme en pleine possession d'elle-même ; mais elle n'a pas encore eu le temps de submerger complètement sa raison pratique, et elle ne tourne encore qu'au profit de l'inspiration poétique. Originalité, profondeur du sentiment, vivacité de l'image, relief du symbole, tout est réuni. Le poème atteint au grandiose et à la sauvagerie des apocalypses de la prophétie hébraïque. En même temps, sous ses voiles de deuil, il est si suave de teintes et d'accent qu'il semble comme une transfiguration céleste de la désolation humaine.

Thel, la plus jeune des filles des Séraphins, — probablement une personnification de l'âme humaine, — s'est éloignée de ses sœurs pour s'abandonner au chagrin. Elle voudrait échapper à sa journée terrestre et s'évaporer, comme la beauté du matin à l'approche du midi. Au fond de la vallée, près de la rivière d'Adona, on entend sa douce voix et ses lamentations tombent ainsi, avec la mollesse de la rosée.

« O vie de notre printemps ! pourquoi le lotus des eaux doit-il se flétrir ? Pourquoi se flétrissent ces enfants du printemps qui ne naissent que pour sourire et mourir ? Ah ! Thel est comme l'arc-en-ciel, et comme le nuage fugitif; comme le reflet sur le miroir, comme l'ombre sur l'eau, comme les rêves des enfants, comme le sourire sur les lèvres du nouveau né. Elle est semblable à la colombe, semblable au jour passager, à la musique dans l'air. Ah ! puissé-je doucement m'éteindre et doucement entendre la voix de celui qui se promène vers le soir dans le jardin ! »

Au bruit de sa plainte apparaissent successivement, devant elle, toutes les humbles choses, toutes les choses éphémères,

toutes celles qui sont comme le symbole de l'inutilité... C'est d'abord le muguet, respirant sous l'herbe, qui lui répond et qui murmure : « Je suis si faible, si faible que le papillon doré ose à peine se poser sur ma tige. Cependant le ciel me visite, et celui qui répand sur tout son sourire vient chaque matin, en parcourant la vallée, étendre sur moi sa main et me dire : « Réjouis-toi, humble tige d'herbe, réjouis-toi, tendre vierge des vallons silencieux et des pudiques ruisseaux. Tu seras revêtue de lumière et nourrie de la manne du matin jusqu'à ce que la chaleur de l'été te fonde à côté des sources pour t'envoyer refleurir dans les vallées éternelles ».

Mais Thel ne peut être consolée. A quoi est-elle bonne sur la terre? « Toi, répond-elle, tu donnes à ceux qui ne peuvent demander, à ceux qui sont sans voix et fatigués; tu te donnes à l'innocent agneau *qui respire le parfum de ta robe blanche et qui broute les fleurs, pendant que tu le regardes en souriant.* Mais Thel est comme une légère brume qui s'enflamme au soleil levant. Je m'envole de mon trône nacré, et qui trouvera ma trace? »

C'est le nuage alors, le nuage que Thel a nommé, qui arrive à sa voix pour relever son courage, en lui disant comment il s'unit d'amour à la rosée du matin, *à la vierge aux beaux yeux, qui s'agenouille tremblante devant le soleil*, et comment *tous deux, la main dans la main, ils vont nourrir leurs tendres fleurs...* On comprend l'organisme du poème et la justesse avec laquelle il obéit à la logique de l'imagination. Les strophes, les divisions rhythmiques de la symphonie sont comme une manifestation musicale de l'esprit du morceau. L'insistance de la plainte amenant l'insistance de la consolation se répercute dans l'oreille avec une poétique régularité, avec cette merveilleuse unité que les peuples tout spontanés trouvent en s'abandonnant à leur impression, à une même impression qui s'orchestre, en quelque sorte, d'elle-même et trouve moyen de s'exprimer à la fois par leurs gestes, par la mimique de leurs yeux, par l'intonation et le sens de leurs paroles.

Mais le nuage a beau lui parler, Thel ne peut chasser son chagrin. Pour elle, il n'y a pas de résurrection, pas de ministère incessant d'amour. « Moi, gémit-elle j'entends gazouiller les oiseaux, mais je ne nourris pas les oiseaux gazouilleurs. Ils fuient pour aller chercher leur pâture. Thel ne trouve plus en eux ses

délices, parce qu'elle doit passer. Et tous diront : « Cette brillante femme a vécu sans servir à rien ; ou n'a-t-elle vécu que pour devenir, à sa mort, l'aliment des vers ? »

Alors le nuage appelle le ver de terre, qui se présente comme un enfant enveloppé dans une feuille de lis (quelle surabondance d'amour chez le poète qui, même pour le ver, a pu trouver tant de sympathie et une telle image). Mais le ver ne peut parler et Thel s'écrie : « Je te vois couché sans force et nu, tu pleures et personne pour répondre, personne pour prendre soin de toi avec des sourires de mère. »

C'est la motte de terre qui entend la voix du ver et s'apitoie sur sa détresse. Elle répond à Thel en lui montrant que, dans sa bassesse, elle bénit et est bénie, que celui qui aime les humbles lui verse son huile sur la tête et la baise, qu'il *lui met à la taille sa ceinture nuptiale*, et lui dit : « Mère de mes enfants, je t'ai aimée et je t'ai donné une couronne que nul ne saurait t'enlever. » — « Comment cela se fait-il ? continue la voix. — Douce vierge, je ne le sais pas et je ne puis pas le savoir ; je réfléchis et je ne puis réfléchir ; mais je vis et j'aime. »

La fille de beauté essuie, de son voile blanc, ses larmes de pitié ; et la terre s'offre à l'introduire dans ses demeures. Aussitôt le formidable gardien des portes éternelles soulève la barre du Nord. Thel entre et voit les secrets des régions inconnues de la mort. Elle voit les couches des morts, le sol où les fibreuses racines de tous les cœurs de la terre enfoncent leurs vrilles inquiètes : une région de chagrins et de larmes où jamais sourire n'a été vu.

Elle erre dans la contrée des nuages, à travers de sombres vallées, écoutant les douleurs et les lamentations. Souvent elle gémit près d'une tombe humide de rosée. Elle s'arrête, faisant silence pour prêter l'oreille aux voix de la terre, jusqu'à ce qu'elle arrive à l'endroit de sa propre tombe. Là elle s'assied, et elle entend résonner des tristesses soupirées du fond de la creuse fosse :

« Pourquoi l'oreille ne peut-elle être fermée à sa propre destruction, ou l'œil étincelant au poison du sourire ? Pourquoi les paupières sont-elles garnies de flèches toutes braquées, là où des milliers d'hommes de guerre se cachent en embuscade ? Pourquoi un œil plein de grâces et de charmes qui verse des fruits et de l'or monnayé ?

« Pourquoi une langue imprégnée de miel par tous les vents? Pourquoi une oreille qui, comme un gouffre furieux, engloutit des créations? Pourquoi de vastes narines aspirant la terreur, le tremblement et l'effroi? Pourquoi un tendre frein qui contient l'ardeur du jeune homme? Pourquoi un petit rideau de chair sur le lit de notre désir? »

La vierge bondit en poussant un cri, et elle se met à fuir sans que rien l'arrête, jusqu'à ce qu'elle ait regagné les vallées de Har.

Je n'ai pas la prétention de comprendre, et je me serais bien gardé de chercher à rendre plus compréhensibles les mystérieux gémissemens que Thel entend sortir de sa tombe. C'est la note insensée qui annonce la folie à venir. Blake, lui aussi, a mis le pied sur la tombe de sa raison. Il touche aux sentimens inarticulés qui grondent en lui, et qui, désormais, vont s'emparer de son esprit. Je dirais qu'il touche à la métaphysique, si cette masse d'impressions confuses, qui sont comme le dernier écho que la grande énigme de la vie et de la mort jette au plus profond de son être, devaient jamais parvenir à se définir dans son intelligence ; mais elles n'y parviendront pas. Elles prendront seulement dans son imagination la forme d'un monde de nuageux fantômes qui l'obséderont, et qui, eux aussi, se donneront un nom et une voix, un lieu d'habitation et des aventures surnaturelles.

Mais sauf le passage où son pied, en passant, a fait résonner les creuses cavités de son âme, Thel reste encore dans la saine région des visions poétiques. Combien la vision est franche, quoique aérienne, on peut en juger même dans ma pauvre traduction. Nulle trace d'effort ou d'hésitation ; rien qui sente la préméditation d'une pensée qui cherche et ne se trouve que peu à peu. Les incidens viennent d'emblée à leur place : ils ont la simplicité et le sans-façon d'une réalité que le poète a vue et qu'il sait par cœur. Comme l'orgue de la poésie, d'ailleurs, fait bien entendre tous ses registres, et comme c'est bien lui qui chante constamment. L'élément plastique, l'élément rhythmique et l'élément d'émotion ne viennent pas seulement s'ajouter aux pensées et aux sentimens ; il n'y pas une pensée qui se présente à l'état de pensée. Partout l'inexplicable chimie, qui transmute en poésie, non pas les idées déjà faites, mais la matière première des idées et des affections, s'accomplit avec une perfection, avec une précision

infaillible. C'est la magie de la naïveté. Le poète ne se propose rien de particulier ; il n'est pas en face d'un objet déterminé qu'il cherche à faire connaître. Il s'abandonne librement à son inspiration, et, grâce à cette liberté d'esprit, son inspiration résume en elle-même tout ce qu'il a vu et tout ce qu'il a senti. Elle transforme la nature ; elle donne aux images des choses familières une éloquence surnaturelle. Elle en fait l'organe d'un esprit vivant, le moyen de communiquer l'inexplicable trouble que lui cause la vie cachée qui circule sous le grand tout.

Et pourtant, sous cette apparence enfantine, quelle puissance de développement intellectuel ! Au point de vue moral tout d'abord, il est clair que, dans ce *Livre de Thel* on ne respire plus l'atmosphère du XVIII[e] siècle. Les instincts qui mettent en jeu les facultés du poète et décident, en toute circonstance, de ce qu'il regarde et de ce qu'il sent, sont radicalement différens de ceux qui, à son époque, déterminaient seuls encore les pensées et les actes des hommes. Les esprits au XVIII[e] siècle étaient tout entiers livrés à la critique et au mécontentement, parce qu'ils étaient entièrement livrés aux conclusions qui s'étaient formées en eux. Ils n'examinaient pas par désir d'apprendre, ils ne pensaient pas par besoin de se développer eux-mêmes en acquérant le sentiment de ce qu'ils n'avaient pas senti jusque-là. Leur grande occupation était d'argumenter au profit de leurs partis pris, de faire, au point de vue de leurs idées fixes, le procès de la providence et de l'histoire, de tous les faits, comme ils étaient ou comme ils avaient été. C'est là, je le sais, la condition inévitable des époques de lutte et d'application ; soit ! Disons donc, si vous voulez, que l'Europe passait alors par l'hiver, par la saison où l'on agit le plus, mais qui est aussi celle où il ne pousse rien, celle qui vous glace et dont on est heureux d'être délivré.

Au sortir de cette atmosphère, dès qu'on ouvre le *Livre de Thel*, on se sent transporté au cœur de l'été. L'homme qui se montre à nous tourne vers la vie de son pôle sympathique. Au lieu d'être un sac d'idées pétrifiées qui ne peuvent ressentir que des chocs, c'est une âme qui s'ouvre, qui s'approche des choses avec la bonne volonté de se laisser éclairer, qui ne demande pas mieux que d'aimer, d'admirer, de rendre hommage à tout ce qui peut parler aux sympathies et aux facultés qu'elle porte en elle. Prenons-

y garde, les meilleurs progrès de notre XIXe siècle sont uniquement venus de ce que nous avons regardé le monde avec cette disposition bienveillante, au lieu de le regarder avec la préoccupation de nous venger des mécomptes de nos volontés. Dans l'étude des langues ou des religions, dans le domaine de la philosophie et de la science même, comme dans celui de la poésie, notre intelligence n'a vu clair que parce qu'elle s'était mise au service de l'instinct, qui se plaît à justifier les vues de Dieu ou les vues des mythologies. C'est pour cela, soit dit en passant, que la poésie, qui en ce moment est si peu écoutée, a eu tant d'importance vers le commencement du siècle. Elle avait quelque chose à révéler. Mieux que cela, elle avait à propager de nouveaux principes de vie; elle avait à convertir les âmes et à préparer un nouvel esprit, en manifestant la beauté et la force des tendances morales qui venaient de s'éveiller. Et, de ce côté encore, c'est le visionnaire sans idées qui précède les doctes raisonneurs.

Mais, par-dessus tout, ce que je tiens à faire ressortir ici c'est la largeur de l'esthétique instinctive de Blake. Comparons-le à Rousseau où à Wordsworth qui, évidemment, obéissaient aux mêmes aspirations secrètes dont il était travaillé, à celles qui devaient plus tard produire le romantisme. Comme ces aspirations, chez eux, sont aveugles! comme elles se rétrécissent et se dénaturent en cherchant à se rendre compte d'elles-mêmes! Pendant quarante ans les esprits, en se sentant las des choses mortes du passé, ne peuvent rien en conclure, sinon qu'il s'agit de renier toute civilisation pour revenir à la nature inculte.

Wordsworth, à ses débuts, ne dépasse guère cet idéal. Afin de régénérer la poésie, il prétend la réduire aux sentimens naturels, aux sentimens simples, exprimés dans le simple langage de la prose. Toutes les grandes intelligences, ainsi, tendent à rétrécir l'âme humaine, à l'emprisonner dans de nouvelles formules. Seul, le pauvre visionnaire sans réflexion est à l'abri de toute superstition et de toute servitude ; seul, il sent que les âmes, au contraire, ne réclament que la liberté et le droit de s'étendre. Il n'accomplira jamais rien qui vaille parce qu'il n'a pas raison pour éclairer ses aveugles instincts sur le bon moyen d'atteindre leur but sans se heurter aux murailles ; mais quant au but à poursuivre il est infaillible. Il n'a pas une illusion, pas une écaille sur les yeux, rien

qui l'empêche d'être face à face de lui-même. L'esthétique du romantisme et celle de Wordsworth (1) sont déjà surannées et dépassées, celle de Blake est de tous les temps. Ce qu'il nous donne c'est l'imagination en possession de toutes ses libertés. C'est le sentiment poétique qui s'accepte lui-même sous toutes les formes qu'il peut prendre, c'est la substance pure, entière, indéterminée de la poésie.

A vrai dire, il n'a pas grand mérite à cela, car il est poète de force, et pour l'être infailliblement, il n'a pas plus besoin d'un goût éclairé que les Grecs n'avaient besoin de chercher l'harmonie pour créer des œuvres harmonieuses, ou que l'homme en colère n'a besoin de connaître la rhétorique pour trouver des paroles qui expriment tous les mouvemens d'une même passion. Le fait est qu'à ce point de son développement il a positivement le pur tempérament poétique, la même conformation d'esprit où en étaient les hommes du passé quand ils ont, pour la première fois, trouvé spontanément la poésie. Il est juste à la limite de la réflexion qui commence et du sensualisme enfantin qui finit. Son esprit, déjà, fait effort pour résumer l'ensemble de ses impressions. Il va bientôt se faire une métaphysique ; mais il ne peut pas encore la *penser*. Il est trop sous l'empire de ses sensations et les images de la nature visible se confondent avec ses informes pensées. Au lieu d'avoir des notions premières, à lui connues, il n'a que le sentiment d'une multitude de grâces, de puissances, d'efficacités inconnues, qui peuplent les choses, et qui l'emplissent d'émerveillement.

(1) Lorsque Blake en vint à lire Wordsworth, il faut voir comment il mit juste le doigt sur sa superstition. A la marge de la préface des *Ballades lyriques*, en regard de l'observation que les facultés nécessaires pour la production d'une œuvre poétique sont d'abord les facultés « d'observation et de description » il écrivait : « Il n'y a qu'une faculté qui fasse le poète, l'imagination, la vision divine. » Vis-à-vis du titre : *Poèmes se rapportant à la période de l'Enfance*, il griffonnait ces mots : « Chez Wordsworth je vois l'homme naturel sans cesse insurgé contre l'homme spirituel. Alors il n'est plus poète, il n'est qu'un philosophe païen en guerre contre toute poésie et toute imagination véritable. »

Cela ne l'empêche pas de témoigner ailleurs son admiration par cette profonde remarque : « Tout ceci est imaginatif au plus haut point, et égal à n'importe quel poète, mais non supérieur. Je ne puis pas croire qu'il y ait rivalité entre les vrais poètes, il n'y a pas de supérieur dans le royaume des cieux, et il en est de même en poésie. » Mais dès qu'il rencontre un nouveau titre qui parle *de l'Influence des Objets naturels*, il ne se contient plus, et proteste de nouveau en ces termes : « Wordsworth doit bien savoir que ce qu'il écrit de bon ne se trouve pas dans la nature. »

De la part de Blake ce n'était pas là du tact critique : c'était une aveugle répulsion pour quelque chose qui allait contre son tempérament, contre ses goûts, contre tous ses dadas de visionnaire.

L'heure de cette extase toutefois ne devait pas se prolonger pour Blake. Après *Thel* il n'abandonne pas la poésie ; tant s'en faut, mais, sauf les *Chants de l'Expérience*, 1794, il ne produit plus que des livres prophétiques où il s'enfonce, de plus en plus, dans les espaces imaginaires. Il est évident qu'il perd pied, et la terre dès lors est trop loin de lui pour que la vraie poésie lui soit encore possible : l'idéal ne peut plus se matérialiser assez dans son imagination. D'ailleurs la logique, ou du moins ce qui en tient lieu dans une telle organisation, a commencé pour lui. Il a trente-trois ans alors, et il dogmatise à sa manière.

A quelques mois de distance, en effet, *Thel* est suivie, en 1790, par une œuvre en prose, qui est comme la métaphysique de toutes les visions futures. Je fais allusion au ***Mariage du Ciel et de l'Enfer***, le plus substantiel et le plus encyclopédique des écrits de Blake. Tout notre XIXe siècle, toute sa philosophie, sa morale et son individualité sont là qui bouillonnent, qui se débattent, et qui n'arrivent qu'à se bégayer sous des figures apocalyptiques. Même au moment de la vie où la réflexion prend le dessus, ce n'est pas l'intelligence qui réfléchit chez Blake, c'est l'imagination. Sa métaphysique à lui consiste en une série de ***Fantaisies mémorables*** et de ***Proverbes de l'Enfer***. Il n'est pas moins vrai qu'il médite, et qu'il n'a plus la liberté d'esprit qui permet seule les songes poétiques. Il a trop adopté le monde de son imagination ; il a un parti pris : il se fait une doctrine, ou, si l'on préfère, une théosophie qu'il *veut* exprimer. Je ne puis m'empêcher de remarquer, en passant, le caractère tout moral de cette théosophie. Blake est bien un Anglais, un homme avant tout d'action et d'affection. Le mobile qui met en jeu ses facultés n'est pas le besoin d'expliquer, et les æons de sa gnose n'ont rien à faire avec l'être, la substance, l'essence, ou telles autres notions qui servent à nous persuader que nous pouvons comprendre la provenance des choses. Ce qui le préoccupe et ce qui se personnifie dans sa tête pour y former un peuple de nébuleux géants, c'est surtout ce qui touche à notre être moral et aux énergies qui nous font agir : c'est le bien et le mal, le haïssable et l'adorable, le principe des bonnes et des mauvaises volontés ; en un mot, c'est le céleste et l'infernal.

Mais telles qu'elles se présentaient à lui, ces spéculations elles-mêmes n'étaient pas des idées susceptibles d'être exposées ;

c'étaient des drames épiques qui demandaient à être peints et chantés ; aussi est-ce à l'épopée, ou, comme il le dit, à la prophétie qu'il va se livrer sans réserve. En 1701 il publie un recueil de dessins emblématiques, accompagnés d'un commentaire poétique, les *Portes du Paradis*. La même année, il trouve, pour la dernière fois, un éditeur, le libraire Johnson, qui lui imprime le premier chant d'un poème, *la Révolution française* dont la suite n'a jamais vu le jour. En 1793, il revient à son procédé autographique, et dès lors, les livres de prophétie se succèdent avec une incroyable rapidité. Ce sont d'abord les *Visions des filles d'Albion* et *l'Amérique*. Puis viennent, en 1794, *l'Europe* et *le Livre d'Urizen*, auxquels s'ajoutent, en 1795, le *Chant de Los* et *le Livre d'Ahania*.

Devant ce monde de nuages, force nous est de rester sur la rive : il n'y a pas de barque pour y pénétrer. L'imagination, comme l'intelligence, s'y noieraient dans l'invisible. Non pas pourtant que le génie poétique de Blake l'ait abandonné ; il a encore de magnifiques passages, tout flamboyants de couleur et de significations, qui vous entrent comme des éclairs par les yeux. Il retrouve par moments son remarquable mélange de suavité et d'énergie, de netteté dans l'image et d'immensité dans la pensée ; mais, quoique l'image lui reste et continue à être sa seule langue, ses souvenirs du monde visible restent flottants et capricieux. Ce qu'il s'efforce de peindre, ce ne sont plus des rêves éveillés directement par le spectacle des choses qui tombent sous les sens, ce sont des fantômes nés dans le tête-à-tête de son esprit, des fantômes tout spirituels qui ont peine à trouver des aspects visibles dont ils puissent se revêtir. Le poète a perdu, du même coup, sa sérénité et sa richesse de pinceau. Il est comme le paralytique dont la langue cherche à articuler des mots qui ne veulent point sortir. Avec le cauchemar dont il ne peut se débarrasser, il tombe dans les redites. Ses tableaux ne sont plus qu'un entassement d'élémens déchaînés, de flammes sanglantes, de nuages plus noirs que la nuit.

Avec un peu de bonne volonté cependant, on distingue encore dans le chaos de ces *Livres de prophétie* une ligne de marche régulière. Les quatre premiers, comme leur titre l'indique, tiennent au moins par un fil à la terre. Car ils ont été inspirés par des événemens réels, par la Révolution française et par la lutte

de l'Angleterre avec ses colonies américaines. Il ne faudrait pas pour cela y chercher un reflet des personnages et des faits de l'histoire. Mais nous-mêmes il nous arrive, à chaque instant, de dire que la Révolution a été l'agonie du droit divin, ou que la République américaine a été le berceau de la liberté. Le droit divin et la liberté, qu'est-ce donc que ces êtres de raison? Ne sont-ce pas des essences éternelles et universelles, des puissances surnaturelles qui habitent en dehors du temps et de l'espace, et que notre esprit se représente comme intervenant au milieu des affaires humaines? Au lieu d'un mot qui les indique abstraitement, supposons une sorte de drame qui nous les montre accomplissant leurs fabuleuses prouesses, nous aurons quelque chose d'analogue à la manière dont l'histoire se répercute dans la tête de Blake. Son thème, comme l'a très bien dit M. Gilchrist, est un simulacre d'épisode historique représenté par de vastes personnages mythiques. Leurs mouvemens sont accompagnés de terribles commotions, de pestes rampant sur les vents, de tonnerres furieux, de tout un pêle-mêle de cataclysmes au milieu desquels les agens humains apparaissent à peine dans le lointain comme des fourmis affairées.

Asservies, les filles d'Albion pleurent. La douce âme de l'Amérique, Oothoon, qui cherche des fleurs pour se consoler, cueille le brillant souci de la vallée de Leutha, et, dans son extase, elle s'élance d'un vol rapide au-dessus du royaume de Théotormon. Elle se voit arrêtée dans les tonnerres de Bromion; et Théotormon, transporté d'une fureur jalouse, les enchaîne tous deux dos à dos, la Terreur et la Bénignité, dans les cavernes de Bromion, au seuil desquelles il s'assied lui-même tristement. Les lamentations de la douce âme de l'Amérique, ses appels au Dieu offensé, et les réponses de Théotormon, qui demeure assis sur l'Océan et continue à converser avec des ombres farouches, telles sont les grandes lignes très eschyliennes, du reste, des *Visions des filles d'Albion*.

Dans *l'Amérique*, la fille nuageuse d'Urthona se tient debout devant le rouge Orc, après que quatorze soleils ont obscurément passé sur sa sombre demeure. Elle lui apporte sa nourriture dans des paniers de fer, sa boisson dans des coupes de fer. Couronnée d'un casque et de ses noirs cheveux, la femme sans nom est là. Un carquois avec ses flèches brûlantes, un arc comme

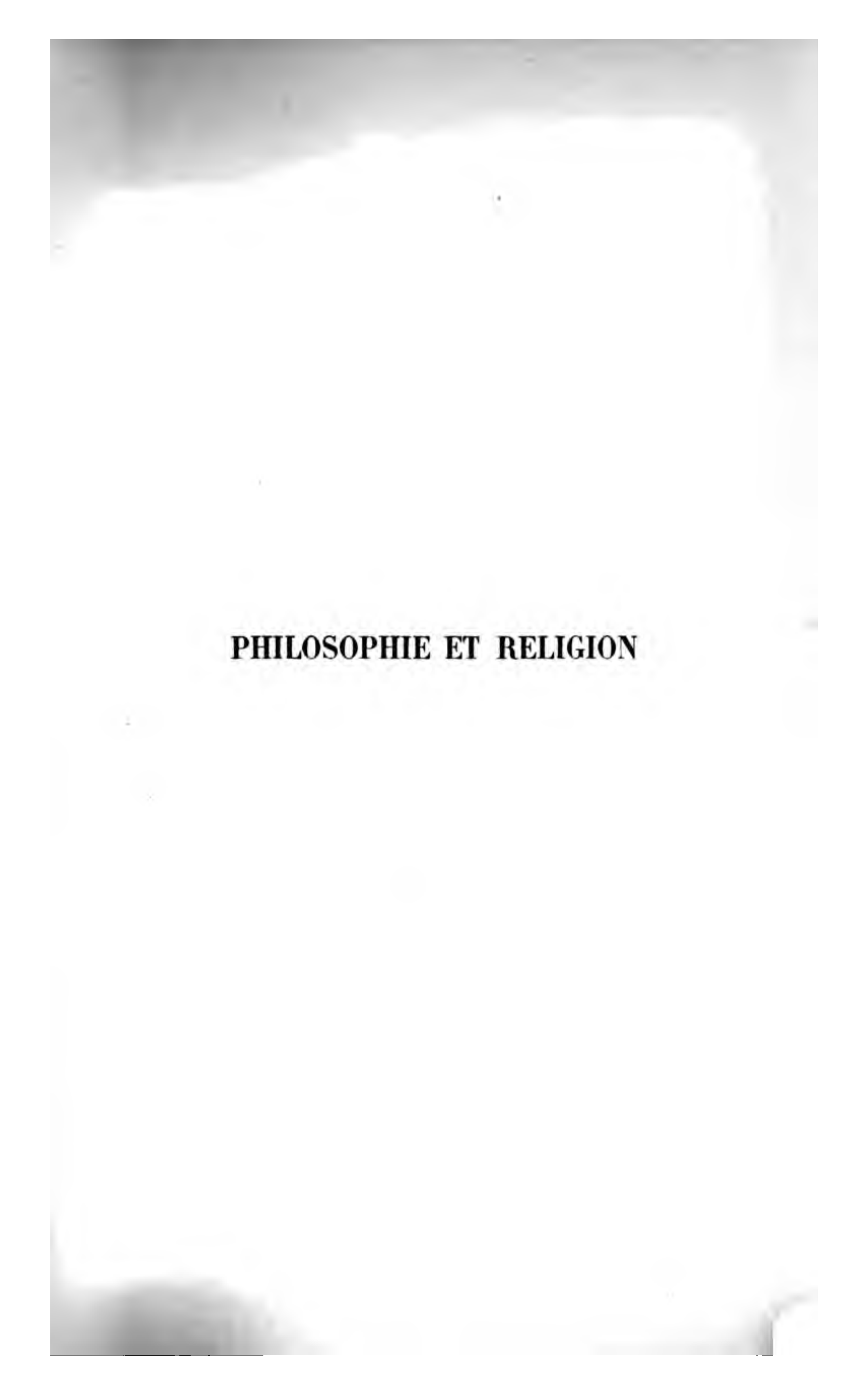
celui de la mort quand il décoche la peste du haut du ciel, elle n'a pas besoin d'autres armes. Elle est invulnérable, quoique son corps soit nu, si ce n'est autour des reins où les nuages l'enveloppent de leurs formidables plis. Elle est silencieuse comme la nuit. Ni paroles ni sons ne peuvent sortir de sa langue de fer : elle doit rester muette jusqu'au jour où Orc essayera sur elle ses fougueux embrassemens. Et Orc, en effet, Orc le velu dont le père impitoyable d'Urthona a rivé dix fois les chaînes, et qui hurle sa joie en cherchant de ses yeux rouges la face de la vierge, brise de ses épaules velues les liens qui l'attachent. Il délivre ses poignets de feu pour enlacer les flancs formidables de la vierge. Elle tressaille ; et *rejetant ses nuages, elle sourit son sourire premier-né, comme lorsqu'un nuage laisse voir ses éclairs aux profondeurs silencieuses.*

Voilà l'histoire comme l'entend Blake. Tous ces géans informes sont, pour lui, les *forces éternelles*, celles qui sont constamment présentes à son esprit, celles qui lui font l'effet d'être partout, et que nous retrouverons dans ses autres poèmes. Jusqu'à présent au moins, s'il s'agit de ces essences infinies, il s'agit d'elles dans leurs rapports avec certains événemens terrestres, et, dans ce sens, Blake a encore une pensée pour les choses présentes.

Dans les trois autres poèmes, au contraire, ce dernier écho du monde où nous vivons en chair et en os, a cessé. Ou, du moins, nous sommes emportés à de telles hauteurs, que tous les temps et tous les lieux ne forment plus qu'un seul *ici* et un seul *maintenant*. La scène du drame, auquel le poète nous convie, est placée maintenant au confluent même des éternités et des immensités. Quoique nous n'assistions encore qu'à des luttes, des lamentations, des fureurs et des terreurs de géants, nous sommes réellement en pleine métaphysique. Comme un Hegel qui prend pour son thème l'évolution de l'être absolu, Blake cherche à embrasser d'un seul coup l'infini : il cherche cette fois à saisir ce que les essences premières sont en elles-mêmes.

Quel sens faut-il donc attacher à ses fantômes ? Que sont-ils au juste pour lui ? C'est là ce que je me réserve d'examiner.

Cette étude publiée par la *Revue moderne* n'a pas été achevée.



PHILOSOPHIE ET RELIGION

LES QUAKERS

GEORGE FOX ET LES PREMIERS PROPHÈTES

A POPULAR LIFE OF GEORGE FOX (BIOGRAPHIE POPULAIRE DE GEORGE FOX), PAR JOSIAH MARSH.

A HISTORY OF THE SOCIETY OF FRIENDS (HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS), PAR W. R. WAGSTAFF.

OBSERVATIONS ON THE DISTINGUISHING VIEWS AND PRACTICES OF THE SOCIETY OF FRIEDS (OBSERVATIONS SUR LES DOCTRINES ET LES USAGES PARTICULIERS DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS), PAR J.-J. GURNEY.

A MEMOIR OF THE LIFE OF ELISABETH FRY (MÉMOIRES D'ÉLISABETH FRY).

LIFE OF WILLIAM ALLEN (VIE DE W. ALLEN).

Pendant longtemps catholiques, anglicans et calvinistes s'étaient accordés à représenter la secte des quakers « comme une mauvaise herbe engendrée par le mépris et la négation de la raison humaine. » La logique s'était prononcée (1); elle avait déclaré que leurs principes ne pouvaient engendrer que fanatisme ou inertie. A l'heure qu'il est, deux siècles ont passé sur la Société des Amis. Nous sommes à même de la juger d'après ses œuvres, et il se trouve que ces hommes, dont les principes ne pouvaient engendrer que fanatisme ou inertie, ont été, dans leur vie privée, des commerçans actifs et honnêtes, dans leur vie publique, des promoteurs dévoués de toutes les idées de paix et de charité. Il se trouve qu'entre toutes les communions religieuses de l'Europe,

(1) Je ne fais pas d'exception pour Voltaire, Raynal et pour les autres encyclopédistes. Leur admiration tant soit peu railleuse pour les quakers n'était qu'une manière indirecte de faire l'apologie du déisme, et de dénigrer les croyances, les sacremens et les raffinemens de civilisation rejetés par les coreligionnaires de Guillaume Penn.

celle des quakers a été la première à reconnaître comme vraies toutes les églises chrétiennes. Si leur philanthropie n'a pas été exempte d'illusions, au moins n'a-t-elle jamais cessé de regarder du bon côté, en prêchant le respect de la loi et en cherchant un remède pratique aux souffrances du pauvre, non dans les révolutions et l'intervention de l'état, mais dans les institutions de prévoyance, la moralisation et l'éducation des classes indigentes.

Devant des prévisions aussi énergiquement démenties par les faits, il y a lieu, ce me semble, d'ouvrir une nouvelle enquête. Jetons donc un regard sur l'origine et les dogmes de cette société si longtemps méprisée. Pour les retrouver, il nous faudra marcher dans la poussière du passé, réveiller des questions théologiques bien oubliées maintenant : que cela ne nous effraie point. Si, dans les doctrines qui ont remué l'Europe pendant plus de deux siècles on veut voir seulement ce qu'elles affirmaient, les définitions qu'elles donnaient de Dieu et du devoir, elles peuvent apparaître à juste titre comme des subtilités surannées. Si, au contraire, on envisage en elles ce qu'elles exprimaient, — les conceptions, les caractères, les tendances dont elles n'étaient que des manifestations, — tout change soudain, et on s'aperçoit qu'elles sont encore toutes vivantes. Entre ces systèmes théologiques et nos systèmes politiques, on découvre d'intimes relations. Le but des spéculateurs a changé ; mais on reconnaît vite que, si nos penseurs donnent telle ou telle solution au *problème social*, c'est uniquement parce qu'ils ont telle ou telle manière de concevoir l'homme, telle ou telle *théorie*, dont quelque vieille opinion religieuse était simplement aussi la conséquence et l'application dans un autre sens. Bien plus, les troubles au milieu desquels le quakérisme a pris naissance ne font pas seulement passer sous nos yeux des pensées sœurs de nos pensées ; ils nous présentent, sur un autre terrain, la lutte des forces vives qui se disputent à cette heure le gouvernement de la société. Tous les combattans de la France actuelle sont là, avec leurs projets et leurs illusions ; ils y sont avec le jugement de Dieu écrit sur leur front. On peut comparer la moisson sur laquelle ils avaient compté et la moisson que la force des choses a fait sortir de leurs semailles. La révolution d'Angleterre a consulté l'oracle pour l'instruction de tous, et je ne sache pas

une autre page de l'histoire où il y ait autant d'indications à recueillir sur ce que nous pouvons attendre de nos réformateurs.

George Fox

Certes, c'était un triste spectacle que celui de la société anglaise au commencement du xviie siècle. On a accusé les Stuarts d'avoir été la cause de la révolution. Ils en furent sans doute l'occasion, mais était-il en leur pouvoir de conjurer l'orage ? Cela est fort douteux, car l'esprit de système était alors déchaîné au milieu d'un amas de convictions divergentes. Si les partis n'étaient point encore aigris comme ils le furent plus tard, ils n'en formaient pas moins des sectes dogmatiques aveuglément résolues à attaquer quand même tout ce qui ne découlait pas de leurs principes. Comme ils partaient tous de principes opposés, ils ne pouvaient manquer tôt ou tard de se heurter.

La confusion datait de loin, et tout semblait s'être réuni pour la rendre irrémédiable. Un beau jour, Henri VIII, tout en se piquant d'orthodoxie, avait défendu à toutes les consciences de son royaume de reconnaître la suprématie du pape, et le statut 32 de son règne avait décidé que « tout ce que sa majesté ordonnerait, en matière de religion, serait obligatoire pour tous ses sujets. » Après Henri VIII, qui avait ordonné à l'Angleterre de rester à demi catholique, Édouard VI était venu lui enjoindre de se faire calviniste ; puis Marie l'avait sommée de redevenir catholique, et Élisabeth lui avait commandé de reprendre les croyances protestantes d'Édouard. A leur tour, les Stuarts ne se firent pas faute d'user des mêmes privilèges. Par des amendes, des emprisonnemens et des décrets, ils essayèrent successivement de faire prévaloir une foi et une discipline plus ou moins arminiennes, plus ou moins favorables à la hiérarchie épiscopale. En réalité, depuis Henri VIII jusqu'à l'ouverture du long-parlement, le pays avait donc traversé sept ou huit révolutions religieuses, et il en était résulté ce qui résulte en politique des procédés de pareille nature. En appelant sans cesse l'attention générale sur les mêmes questions, ces violentes secousses avaient changé toutes les têtes en autant d'alambics constamment occupés à élaborer des vérités incontestables.

On ne saurait mieux se faire une idée des exaltations de l'époque qu'en se rappelant l'état moral de la France après la révolution de Février, alors que, de la Manche à la Méditerranée il n'y avait pas un homme, avocat, tailleur ou cuisinier, qui n'employât toutes ses heures à sauver l'humanité, pas un qui n'eût sa façon à lui de comprendre les droits immuables, les principes éternels et tout ce qui s'ensuit. En Angleterre seulement, c'était le problème religieux que les oracles travaillaient à résoudre et la liberté de la chaire remplaçait alors nos clubs et nos journaux. Du reste, chacune des sectes rivales croyait, comme chez nous, que son système était de droit divin et que son devoir était de subjuguer tous les autres. Bref, c'était le chaos, et le chaos sans une lueur d'espérance. S'il était évident (s'il l'eût été du moins pour quiconque eût su voir) que les diverses méthodes employées jusque-là pour établir l'ordre n'avaient plus, cette fois, la puissance de triompher des dissensions, il ne l'était pas moins que les sages du jour n'avaient encore imaginé aucun nouveau talisman pour construire une société. « J'entends, avait dit Jacques Ier, qu'il n'y ait qu'une seule doctrine, une seule discipline, une seule religion comme substance et comme forme. » Son successeur n'avait pas eu d'autre politique, et, quand une révolution eut répondu à ses prétentions, le parlement ne sut que l'imiter, décréter, comme lui, une orthodoxie, en substituant l'absolutisme d'une convention à celui d'un roi.

Dès ses premières séances (1er décembre 1641), le parlement déclarait « qu'il n'entendait pas permettre aux individus et aux congrégations particulières d'adopter telle forme de culte qui pourrait leur plaire, » et un de ses derniers actes, en 1648, fut de voter une longue liste d'hérésies et d'erreurs, qu'il était défendu de professer, les premières sous peine de mort, les secondes sous peine d'emprisonnement jusqu'à rétractation. Cette liste embrassait à peu près toutes les opinions des sectes opposées au calvinisme. Quant aux presbytériens, aux Écossais surtout, leur intolérance furibonde est proverbiale. De fait, dans la lutte engagée, il ne s'était pas agi un seul instant de liberté jusqu'au coup d'état de Cromwell. Le parti royaliste prétendait que c'était à la couronne et aux évêques qu'appartenait exclusivement le droit de déterminer ce que tous devaient être tenus de croire et pratiquer. Les presbytériens réclamaient précisément le même droit pour

leurs synodes, et le parlement, de son côté, le disputait au presbytériat et à la royauté pour se le réserver à lui seul.

Tous d'ailleurs étaient d'accord pour proclamer que la première nécessité était de punir sans pitié les hérésies. Tous croyaient, comme nos communistes le croient encore, que l'art d'organiser une nation était simplement l'art d'organiser l'absolutisme d'une doctrine, d'un système unique. La sagesse du passé n'était pas allée plus loin. Une autorité pour formuler des principes généraux, la théorie abstraite du légitime et de l'illégitime, une force publique pour l'imposer à tous dans toutes ses conséquences, tel était le seul moyen qui eût encore été mis en usage pour associer entre eux des hommes. L'empire universel des Romains, la monarchie absolue, les monastères, le catholicisme papal, la religion du renoncement, n'étaient qu'autant de variations d'un même type, autant de combinaisons destinées à empêcher les individus de s'entre-choquer en les empêchant de différer d'opinions et de se diriger eux-mêmes. On avait rêvé autre chose. On n'avait rien pu faire de mieux, sans doute parce que les hommes n'étaient point encore en état de différer d'opinions sans se mépriser et s'attaquer l'un l'autre.

Une nouvelle ère cependant allait s'ouvrir. Ce qui avait été possible jusque-là ne l'était plus. Face à face s'étaient rencontrées des personnalités trop tenaces et trop tranchées pour pouvoir accepter en commun une même manière de voir. Le jour où elles se heurtèrent eût pu être le commencement de la décadence de l'Angleterre. Il l'eût été, si les convictions incapables de se convertir l'une l'autre fussent restées incapables de vivre côte à côte sans renoncer à s'assaillir. Ce jour de décadence ne se leva point pour la Grande-Bretagne. Chose remarquable! c'était au sein de la race la plus impérieuse, mais en même temps la mieux douée de l'instinct d'observation que devait naître l'idée appelée, je l'espère, à écraser la tête du serpent. Je ne parle pas de la théorie des droits de l'homme, de l'idée que chacun est libre de penser et de faire ce qu'il veut. Ce dogme-là n'avait pas besoin d'être inventé, et ce n'est pas lui assurément qui est le père de la liberté. Toutes les déclarations, réclamations et tentatives qui n'ont pour base que *le droit, la justice, ce qui doit être*, ne fonderont jamais rien, tant que le désir ne sera pas la puissance d'obtenir. Ce

qui enfante un progrès, c'est ce qui le rend possible. Ce qui donne aux hommes la liberté des cultes religieux ou politiques, c'est ce qui les rend aptes à ne point menacer l'indépendance d'autrui ; c'est la sagesse qui comprend que le premier des devoirs est de ne point combattre l'erreur, de ne point descendre dans l'arène pour obliger l'univers à se faire calviniste ou à vivre sous le régime de la communauté.

Ce devoir, nul, avant le XVIIe siècle, ne l'avait seulement entrevu, pas plus Luther que Calvin. Eux aussi se proposaient encore de convertir toute l'humanité à la vérité, c'est-à-dire à un même système, alors qu'ils annonçaient comme la règle souveraine des actes et des croyances, l'un la foi qui vient de la grâce, l'autre le texte de la Bible. Ainsi que nos radicaux, s'ils demandaient la liberté, c'était simplement parce qu'ils prenaient leurs conceptions pour la vérité éternelle et incontestable. Ils avaient la ferme conviction que les hommes, une fois émancipés de la dictature de Rome, ne pourraient manquer d'adopter unanimement leur doctrine. Avant de comprendre qu'il était sage et nécessaire de respecter les convictions individuelles, justes ou erronées, il fallait que les intelligences eussent d'abord bien compris qu'il était impossible, même aux *principes incontestables*, de plier de force tous les esprits sous le joug d'une même théorie. Dieu sait que les diverses sectes de l'Angleterre ne se résignèrent pas, sans de longues hésitations, à reconnaître une pareille monstruosité. Les raisons ne leur manquèrent pas pour expliquer comment telle ou telle confession de foi n'avait pu réussir à conquérir toute la nation. Evidemment cela prouvait uniquement que cette confession n'était pas la vérité, dont le caractère est l'évidence, et chacune des autres théologies ne s'en croyait pas moins parfaitement de force à accomplir elle-même la grande œuvre, absolument comme le fouriérisme, le communisme et le radicalisme se font forts chez nous de convaincre toute la France de leur excellence, pour peu qu'on leur permette de la contraindre d'abord à subir leur empire.

A la fin, cependant, il se rencontra des penseurs assez audacieux pour admettre ce qui résultait des faits plutôt que ce qui résultait de leurs systèmes. Roger Williams fut un des plus prompts à profiter des révélations de l'expérience. Puritain lui-même et victime de l'intolérance, il osa, dès 1630, soutenir, au nom de la

sainteté de la conscience, que le magistrat civil avait mission de réprimer le crime, mais que ni lui ni personne n'était jamais autorisé à contrôler les croyances. Exilé du Massachusets pour avoir avancé des opinions si malsonnantes, il alla fonder dans le Rhode-Island la première société qui ait reconnu la liberté de conscience à une époque de foi, la première association qui n'ait point exigé que ses membres acceptassent tous une même loi.

En 1645, un pamphlet, écrit en réponse aux ministres puritains de Londres, reprenait la thèse de Roger Williams à un point de vue plus pratique et plus utilitaire. Il s'appliquait à montrer que l'état ne devait point avoir de principes, et que le secret d'établir l'harmonie était de laisser chacun disposer de ses convictions en chargeant uniquement le pouvoir civil de veiller à ce que les diverses convictions ne se tyrannisassent point entre elles. Parmi les sectes dont l'influence était alors prépondérante, il en existait même une qui avait à peu près inscrit ces dogmes en tête de son *credo*. Cette secte, c'était celle à laquelle appartenait Olivier Cromwell. Issus des brownistes, que les persécutions avaient forcés à se réfugier en Hollande, les indépendans voulaient que chaque congrégation ne relevât que d'elle seule, et formât ainsi une église à part avec pleine liberté de choisir et de renvoyer ses ministres ou ses diacres, en un mot de s'administrer elle-même, sans que ni le pouvoir civil, ni aucun synode eût autorité pour la régenter. Réclamer un semblable gouvernement ecclésiastique, c'était assurément émanciper les congrégations et établir le régime de la liberté dans la discipline. Toutefois les indépendans n'avaient attaqué, si je puis ainsi parler, que les branches du principe de toute tyrannie. Pour sa racine, ils n'y avaient point touché. A tout prendre, ils étaient encore des dogmatiques. A leurs yeux, leur *système* était le meilleur, parce qu'il était *de droit divin*, parce qu'il était conforme aux prescriptions de la Bible. Comme les presbytériens, d'ailleurs, ils croyaient fermement que la vérité est une, que le devoir est de se guider quand même d'après les Ecritures sans s'inquiéter des résultats, et pratiquement leur doctrine revenait à dire aux hommes : « Regardez tous ceux qui pensent autrement que vous comme des ennemis de Dieu ; seulement ne leur faites pas violence, laissez-les prêcher en paix Satan. » Restait à savoir si les croyans pourraient contenir leur indignation. Malgré leur profession de foi,

les indépendans eux-mêmes ne furent pas toujours capables d'un tel héroïsme. Ils votèrent, en Angleterre, pour une tolérance limitée dont les bénéfices ne s'étendraient pas aux papistes, et, en Amérique, ils punirent même de mort les opinions contraires à ce qu'ils nommaient les dogmes fondamentaux du christianisme.

Une secte nouvelle, fondée par un simple berger, était destinée à faire un pas de plus et à saper les bases mêmes de tout dogmatisme.

George Fox, le fondateur de la Société des Amis, était né, en 1624, à Drayton, dans le comté de Lancastre. Lui-même nous a laissé un récit de sa vie *(Fox's Journal)*, dont sir James Mackintosh a parlé comme d'une « œuvre des plus extraordinaires et des plus instructives, que nul lecteur compétent ne peut parcourir sans admirer et sans révérer la vertu de son auteur. » Peut-être l'admiration du docte historien s'est-elle laissé entraîner bien loin par le souvenir des injustes dénigremens du XVIIIe siècle. En tout cas, la naïve biographie de Fox est certainement un livre plein d'intérêt. Malgré l'ignorance de l'apôtre quaker, les angoisses et les épreuves dont il est sorti avec la conviction qu'il avait reçu une mission divine offrent plus d'un point de ressemblance avec celles qu'ont traversées saint Augustin, Luther et saint François d'Assise.

Fils d'un tisserand, et n'ayant appris qu'à lire et à écrire, Fox avait fait preuve, dès son plus jeune âge, d'un tempérament grave, doux et mélancolique. Au lieu de jouer, son bonheur était de lire la Bible. Frappés de sa piété, ses parents avaient eu l'idée de le destiner à l'église; mais il se refusa à leurs désirs, et, à douze ans, il fut placé en apprentissage chez un cordonnier, qui faisait également le commerce des bestiaux. Déjà l'esprit volontaire de la jeunesse se tournait chez lui vers la dévotion. Les propos impies des autres apprentis lui étaient si pénibles à entendre, qu'il se réfugiait pour travailler dans quelque coin solitaire. Bientôt même il quitta l'établi, et prit soin, comme berger, des troupeaux de son maître. Sa nature inquiète toutefois ne lui permit pas de s'en tenir à cette nouvelle existence, et, ayant quelques ressources du côté de sa famille, il ne tarda pas à renoncer à toute profession. Un jour qu'il errait seul à travers champs (il avait alors dix-neuf ans), des pensées plus fortes que lui s'empa-

rèrent de son esprit. Il se prit à songer à l'aveuglement avec lequel les hommes s'abandonnaient à l'impiété, à la débauche, au mensonge, aux blasphèmes, à l'ivrognerie. Dans sa douleur, il demanda à Dieu, avec larmes et prières, comment il était possible d'arracher les impies à leurs iniquités, comment surtout il devait faire, lui, jeune homme perdu au milieu de ce monde pervers, pour échapper aux dangers qui l'enveloppaient. Alors il entendit une voix qui lui répondait : « Tu vois comment la jeunesse tombe dans les vanités. A mesure qu'elle croît en années, elle croît en mensonges et en légèretés ; la vieillesse arrive, et, endurcie dans des habitudes de perversité, elle tombe dans la mort. En conséquence, il faut que tu t'éloignes de tous les hommes vieux et jeunes, et que tu sois pour eux comme un étranger. »

Fox quitta donc sa famille et ses amis pour errer de côté et d'autre comme une âme en peine. A partir de ce moment, il abandonna son ancien costume, et, pendant de longues années, on ne le vit plus que vêtu de cuir, de la tête aux pieds. Tantôt renfermé dans sa chambre, tantôt passant des journées entières accroupi dans le creux d'un vieil arbre, toujours jeûnant, priant et méditant les Écritures, il fut assailli de tentations et de découragemens. Plusieurs fois, il vint demander conseil à des ministres dont il avait entendu vanter la science et la vertu. L'un d'eux lui recommanda de prendre du tabac et de chanter des psaumes; un autre lui prescrivit des saignées et des purgations ; un troisième enfin le mit à la porte de chez lui. De tous, il s'éloigna avec un sentiment d'indignation, en s'apercevant qu'ils ne pratiquaient pas ce qu'ils professaient. Si grands étaient alors son abattement et son chagrin, nous apprend-il, qu'il formait souvent le souhait « de n'être jamais venu au monde ou d'être né aveugle pour ne pas voir la malice des hommes, sourd pour ne pas entendre leurs vaines paroles et leurs blasphèmes ».

Vers cette époque, il eut plusieurs révélations qui le frappèrent d'étonnement. Il lui *fut ouvert* que tous les chrétiens, protestans ou papistes, étaient des *croyans*, des *fils de Dieu*, qu'ils le devenaient du moins en passant de la mort à la vie, mais que la simple profession d'une croyance ne donnait pas la qualité de *croyant*. Il lui fut manifesté encore que l'éducation des universités n'était pas suffisante pour faire d'un homme un ministre de l'esprit, et

que Dieu, qui avait créé l'univers, n'habitait pas dans les temples construits de main d'homme. Désormais Fox ne donna plus aux églises de pierre que le nom de *maisons à clocher*. Les tentations cependant ne cessaient de l'obséder. Effrayé et désolé de ne trouver d'appui nulle part, il fut enfin consolé par une voix qui disait dans son cœur : « Il y a quelqu'un qui peut te comprendre et t'aider, c'est Christ lui-même. » Soudain son âme tressaillit de joie. Il sentit « qu'il ne devait rien attendre des hommes, parce que toute sa confiance devait être dans le Seigneur, qui seul est capable de sauver. » Il sentit que « la mort, par Adam, s'était répandue sur toute la création, mais que par Christ, qui était mort pour tous, tous pouvaient être délivrés ; que Christ apparaissait dans le cœur de tous, et qu'un discernement spirituel lui était donné à lui-même, par lequel il voyait ce qui voilait son esprit, et ce qui l'ouvrait, et comment tout ce qui ne pouvait se résigner à mourir sur la croix et à accepter la volonté de Dieu était de la chair. »

A peine âgé de vingt-deux ans (1646), Fox commença à prêcher le repentir et les bonnes œuvres. Néanmoins il ne semble pas que sa volonté fût alors tout à fait arrêtée, et lui-même ne fait remonter qu'à l'année suivante le début de son apostolat. Ainsi que saint François d'Assise, ce fut durant une vision qu'il reçut la consécration de l'esprit. Pendant quatorze jours, il resta plongé dans une sorte de léthargie, et, tandis que son corps était comme mort, « son regard plongea dans ce qui était sans fin et dans des choses que la langue ne peut exprimer » — « Je vis, ajoute-t-il, la grandeur, l'infinitude et l'amour de Dieu, qui ne sauraient être rendus par des mots, car j'avais traversé et franchi l'océan même de ténèbres et de mort, le pouvoir de Satan. Oui, par l'éternelle et glorieuse puissance du Christ, un passage m'avait été ouvert à travers toutes les ténèbres qui couvraient l'univers entier, et qui retenaient tout enchaîné et enfermé dans la mort... Alors pouvais-je dire que j'étais sorti de la Babylone et de l'Égypte spirituelles.... et j'apercevais la moisson blanche, la semence de Dieu gisant à terre, aussi épaisse que le fut jamais la semence du grain semé extérieurement, — et personne pour la recueillir, — et, à cause de cela, je me désolais avec larmes. »

Peu après, il se retira dans la vallée de Bevor, et là, sans l'aide

d'aucun homme et d'aucun livre, par les seules manifestations de la lumière, la mission qu'il avait à accomplir lui fut nettement indiquée. « Tout ce qui m'avait été ouvert, écrit-il, je ne savais pas alors où le trouver dans les Écritures, quoique plus tard, en cherchant dans les Écritures, je l'y aie découvert. J'avais vu par la lumière et l'esprit qui étaient avant que les Écritures fussent publiées, par cette même lumière et ce même esprit qui les avaient inspirées aux saints hommes de Dieu. » Ce qui lui avait été révélé, c'est que les psalmodies, les communions et les cérémonies étaient des formes sans puissance, des pratiques païennes; c'est que Dieu défendait à l'homme de jurer et de verser le sang, que les dîmes et les traitemens des professeurs qui vendaient l'Évangile à tant par an étaient des inventions de la cupidité et de l'orgueil, que les ergotages et les arguties des docteurs patentés n'étaient que vent et mensonge, et que la règle du chrétien, la puissance qui sauve et purifie, ne résidait point dans les vains systèmes des discoureurs ni dans le texte de la Bible même, mais dans la révélation intérieure qui brille au fond du cœur, comme le feu du raffineur. En effet « le seigneur lui avait montré comment chaque homme est éclairé par la divine lumière du Christ: cette lumière, il l'avait vue briller à travers tous les vivans, et il *savait infailliblement qu'elle ne tromperait jamais personne*, et que tous ceux qui y croyaient passaient de la réprobation à la vie, mais que ceux qui la haïssaient et n'y croyaient pas étaient condamnés par elle, quoiqu'ils fissent profession de Christ. »

Et lui, Fox, il était appelé à détacher les hommes de leurs images, leurs signes de croix, leurs aspersions d'enfans, leurs saints jours et toutes leurs traditions judaïques. Il était envoyé pour les enlever à leurs misérables livres, aux inventions et aux opinions humaine, aux écoles où se fabriquent des ministres du Christ, qui ne sont que des docteurs de leur propre façon. Par la puissance divine, il devait leur faire abjurer toutes les religions du monde pour les ramener au *Christ intérieur*, à l'esprit même qui a dicté les Écritures, afin qu'ils pussent ainsi avoir la vraie religion, visiter l'orphelin, la veuve et l'étranger, et se tenir purs eux-mêmes de la contagion. Bien plus, il lui avait été enjoint d'arracher les hommes à la vanité, au mensonge, à la violence et à ses causes, au glaive du magistrat comme à tout ce qui le rend né-

cessaire. Alors qu'il avait reçu mission de porter témoignage contre toutes ces choses, le Seigneur lui avait ordonné de dire *tu* et *toi* à tout homme et à toute femme riche ou pauvre, « de ne jamais souhaiter le bonjour ou le bonsoir, ni tirer la jambe devant personne, ni ôter son chapeau enfin à qui que ce fût, parce que l'honneur du chapeau était un honneur d'en bas que Dieu traînerait dans la poussière, un honneur que les orgueilleux exigeaient de leurs semblables, sans chercher l'honneur qui vient de Dieu seul. »

Tout le reste de sa vie, — et il vécut jusqu'à soixante-sept ans, — George Fox le consacra scrupuleusement à accomplir ce qu'il regardait comme un devoir. Insensible aux fatigues et sans cesse absorbé dans son idée fixe, il allait de village en village, de ville en ville, confessant intrépidement sa foi partout où il y avait des hommes pour l'écouter. Tour à tour et à diverses reprises, il visita ainsi les divers comtés de l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande, la Hollande et l'Amérique du Nord.

Dans les marchés, il venait dénoncer les faux poids, les marchandises de mauvaise qualité, les fraudes et les escroqueries, sommant les marchands d'être honnêtes, d'avoir des *oui* qui fussent des *oui*, des *non* qui fussent des *non*, et rappelant à tous le terrible jour du Seigneur auquel nul ne pouvait échapper. Entrant dans les tavernes, il prêchait contre l'ivrognerie, les rixes et les blasphèmes, et il exhortait les cabaretiers à ne point servir à leurs visiteurs « plus de boisson qu'il ne leur en fallait pour leur bien. » Il allait avertir les douaniers et les collecteurs d'impôts que Dieu défend d'opprimer le pauvre. Il se présentait dans les écoles, les ateliers, les maisons particulières, pour recommander aux instituteurs et aux chefs de famille de donner eux-mêmes l'exemple des vertus aux enfans confiés à leurs soins et de les élever dans la crainte du Seigneur et la sobriété. Dans le pays de Cornouailles, il parcourait le littoral en menaçant du courroux céleste ceux qui pillaient les vaisseaux naufragés. Entendait-il parler d'une foire ou d'une fête, il y accourait, « afin d'élever la voix contre toute espèce de musique, contre les danses et les vanités, contre les baladins faisant des tours sur leurs tréteaux ». Mais « ce qui l'indignait surtout, c'était l'esprit mondain et ténébreux des prêtres », et, quand il

entendait les cloches sonner pour convoquer les fidèles dans les *maisons à clocher*, cela « le blessait au cœur de sa vie, car les cloches étaient comme une cloche de marché appelant les chalands, afin que le prêtre pût étaler sa marchandise ». A l'heure du service, Fox se rendait souvent dans les églises, et, quand le ministre avait achevé son sermon, il s'adressait lui-même à la congrégation. On le battait, on le chassait; il attendait à la porte de la maison à clocher que l'office fût terminé, et, du haut d'un mur ou d'un arbre, il adressait à la foule de longues allocutions. Il tonnait avec passion contre les dîmes, les taxes ecclésiastiques, les imposteurs qui faisaient payer ce que le Christ avait ordonné de donner librement. Il engageait ses auditeurs à abandonner, comme des pharisiens, tous les professeurs qui parlaient du Christ, discutaient du Christ, maudissaient au nom du Christ, et n'oubliaient qu'une chose, pratiquer la charité, la tolérance, l'humilité, en un mot tout ce qu'ordonnait le Christ.

Un dimanche, en 1649, « il se sentit appelé à entrer dans la cathédrale de Nottingham, afin d'y porter témoignage contre la grande idole. » Le ministre venait de monter en chaire, et, s'appuyant sur un texte de saint Pierre: *Nous avons aussi une parole de prophétie par laquelle vous ferez bien de vous laisser guider*, il s'appliquait à montrer que les saintes Écritures étaient la pierre de touche infaillible dont l'apôtre avait voulu parler. « Non, non, s'écria tout à coup la voix de Fox, ce n'est point l'Écriture qui est la règle et la mesure, c'est la révélation intérieure. Les Juifs avaient la Bible, et cependant ils ont rejeté le Sauveur. » Pour avoir ainsi interrompu le service, il fut jeté en prison.

Les prisons devaient être les auberges de sa route. Neuf fois dans sa vie il y fit de longues stations, et c'étaient de terribles lieux que les maisons de force de cette époque, des lieux où les détenus étaient abandonnés à toute la brutalité des geôliers et trop souvent retenus au gré de la haine des juges. L'imagination aurait peine à concevoir rien d'aussi horrible que le donjon de Launceston où l'apôtre fut plus tard enfermé. Comment il survécut à sa captivité, il est difficile de le comprendre, car son cachot n'était rien moins qu'une sentine servant d'égout, un cul de basse-fosse où les excrémens des prisonniers s'étaient accumulés depuis des années, et, dans cet infect cloaque, il eut à

attendre les prochaines assises, sans pouvoir obtenir une botte de paille pour se coucher, sans avoir une pierre où se reposer. Son seul crime cependant, cette fois, était d'avoir offensé un certain major Ceely, qui l'avait abordé en lui disant : « Votre serviteur, maître Fox. » — « Major Ceely, s'était écrié l'enthousiaste, prends garde à l'hypocrisie et à la corruption du cœur ; quand ai-je été ton maître et quand as-tu été mon serviteur ? » Blessé de cette réponse, le major l'avait accusé de conspirer contre le parlement, et, quoique l'accusateur eût été convaincu de faux témoignage, Fox avait été emprisonné pour avoir refusé de se découvrir devant le juge.

Que les calomnies de tout genre ne lui aient pas été épargnées, qui s'en étonnera ? Il soulevait les passions des masses contre leurs ministres. Il venait dire aux hommes de guerre que leur cœur était plein de haine et que leur métier était un crime devant Dieu ; il reprochait aux hommes d'état d'être des instrumens de Satan. Il niait les sacremens, il niait tout ce que la foi de son temps était accoutumée à respecter ; il bafouait la sagesse et traitait la raison d'autrui de folie. Naturellement les haines qu'il avait soulevées lui attribuèrent toutes les abominations. On l'accusa de se donner pour un dieu, on l'accusa d'être un *ranter* et de soutenir que le mal moral n'était pas un péché. Pour expliquer toutes ces injustes imputations, il n'est nul besoin de suspecter la bonne foi de ses ennemis, comme l'ont fait certains écrivains quakers.

Peu importaient du reste les motifs au nom desquels l'enthousiaste était traîné à la barre des tribunaux. Il refusait d'ôter son chapeau ou de prêter les sermens qui lui étaient demandés, et, comme il se faisait un devoir de ne jamais acquitter les amendes dont on le frappait, presque toutes ses arrestations se terminaient par un emprisonnement. Vaine sévérité, violences inutiles. Pendant que le geôlier le frappait, l'apôtre « chantait des psaumes, et son cœur était plein d'allégresse ». Était-il arrêté, il annonçait aux soldats de son escorte la parole de Dieu. Amené devant ses juges, il les jugeait lui-même et distribuait des écrits dans l'auditoire. Durant ses captivités, il convertissait les prisonniers et les porte-clés ; il écrivait aux magistrats, aux ministres des diverses communions, au parlement, à l'assemblée de Westminster, aux princes de l'Europe et au pape lui-même. Il rédigeait

des pamphlets, il adressait des épitres même aux carillonneurs des églises pour leur faire savoir que l'usage de sonner les cloches en signe de fête était une pratique impie qui n'engendrait que vanité et immoralité. A peine libre, il recommençait ses courses et ses prédications au milieu des avanies et des mauvais traitemens de toute nature. Pour lui, c'était chose ordinaire d'être accablé de coups. Les femmes l'accusaient d'ensorceler leurs maris, les prêtres déchaînaient contre lui la populace, et jamais il ne se défendait. Au lieu de résister, il levait les bras au ciel en s'écriant : « Voici mes mains, ma tête et mon corps ». S'il entendait dire que des menaces de mort eussent été proférées quelque part contre lui, il y courait aussitôt. Presque toujours son exaltation et sa patience fascinaient ou épouvantaient ses assaillans. Plus tard, ils revoyaient en esprit le prophète qu'ils avaient outragé, et les malheurs qui leur arrivaient devenaient, à leurs yeux, des punitions du ciel.

Ainsi vécut-il, sinon jusqu'à son dernier jour, au moins jusqu'à l'avènement de Charles II. Soit que les changemens survenus dans l'état de la société eussent rendu impossibles d'aussi fougueuses prédications, soit que l'âge eût quelque peu tempéré son insatiable besoin de mettre en accusation l'univers entier, les dernières années de sa vie furent plus calmes. Il les employa à organiser son église avec le concours de ses principaux disciples. Sa parole avait fructifié. Les habitans des campagnes surtout avaient embrassé avec enthousiasme sa doctrine. Les quakers formaient déjà une véritable population.

En racontant la vie de Fox, j'ai raconté celle des premiers apôtres qui se levèrent à sa voix pour aller porter témoignage contre les superstitions, la vanité, la violence et le mensonge. Comme lui, tous étaient profondément convaincus de leur infaillibilité, tous se regardaient comme des saints délivrés de tout péché, tous étaient doués du don de prophétie ; mais tous aussi avaient, en eux, un certain héroïsme, le mépris du danger et la passion de la sincérité.

Qu'étaient-ce donc que ces hommes étranges ? quel sens devons-nous attacher à ce berger-prophète ? Ne nous hâtons pas trop de sourire. Ne nous exagérons pas surtout ce qu'il pouvait y avoir de personnellement exceptionnel dans le réformateur lui-même. Ce qu'il avait vraiment de particulier resterait insaisissable pour

nous, si nous ne distinguions pas bien d'abord ce qu'il devait à son temps et aux faiblesses communes à tous les temps. Qu'un homme exalté et ignorant se soit cru capable de régénérer l'humanité, il n'y a rien là d'insolite. Nous aussi nous n'avons pas manqué de prophètes, qui, sans rien savoir, ont crié malheur sur la société, et qui, avec des mots, n'ont pas douté de pouvoir renverser les lois naturelles de l'univers.

Nous aussi nous avons vu nos sages, nos mathématiciens et nos philosophes écouter gravement de semblables entrepreneurs de miracles, et dans deux siècles je ne sais trop ce qui paraîtra le plus fabuleux, de l'Angleterre qui produisait des Fox, ou de la France qui s'applaudissait de ses clubs comme d'un réveil de l'humanité. La présomption a pris un autre cours, et le langage n'est plus le même, voilà tout. En 1848, on parle de principes incontestables d'où découlent des conséquences nécessaires. En 1648, au lieu d'attribuer ses convictions à l'évidence de la vérité, on les attribuait à une révélation. « La religion était la mode du jour, » a dit un écrivain des plus religieux (Daniel Neal, l'historien des puritains). Ceci encore, il ne faut pas l'oublier. Les officiers prêchaient, les femmes montaient en chaire, les enfans recevaient les prénoms de *Dieu soit loué par...* ou le *Seigneur a pour serviteur...* Chacun expliquait les volontés du Très Haut comme s'il eût eu en main le registre des décisions divines. Le parlement et l'assemblée de Westminster décrétaient des jeûnes, en spécifiant, avec une exactitude des teneurs de livres, comment c'était pour tels ou tels motifs et non pour d'autres que le courroux céleste était déchaîné contre l'Angleterre.

Dans un pareil milieu, l'enthousiasme religieux de George Fox paraissait si peu une anomalie, qu'en 1651, durant sa captivité à Derby, le parlement lui fit offrir le grade de capitaine dans les troupes qu'il levait alors pour combattre le roi (1). Je ne citerai

(1) Fox répondit à ces avances qu'il ne voulait prendre les armes ni pour ni contre le roi et qu'il foulait aux pieds l'honneur qui lui était fait. Néanmoins il ne semble pas qu'il eût encore eu aucune révélation positive contre la guerre, car l'armée de Cromwell compta des quakers jusqu'en 1654, époque à laquelle ils furent congédiés pour avoir refusé de prêter un serment de fidélité. En 1659, Fox se plaignait dans une lettre « de ce que tant de vaillans capitaines et soldats dont chacun, disait-on, valait plus de sept hommes, avaient été renvoyés en raison de leur fidélité envers le seigneur ».

En cette même année si féconde en complots, le comité de sûreté invita George

point toutes les autres marques d'estime que lui donnèrent de hautes intelligences. Un seul fait en dit assez. Lors de sa première entrevue avec Cromwell, le protecteur lui prit affectueusement la main, et lui adressa, les yeux humides, ces paroles d'adieu : « Reviens me voir: si chaque jour nous passons une heure ensemble, nous nous rapprocherons de plus en plus l'un de l'autre. » Qu'est-ce à dire? — que Fox, loin d'être une anomalie, était, sous plus d'un rapport, le contraire même d'une anomalie: à savoir un prophète populaire, ou, si l'on veut, une exagération de son temps. Le siècle lui avait donné sa direction, et l'ignorance avait poussé ses idées jusqu'au donquichottisme en lui faisant prendre ce qu'il désirait pour ce qu'il pouvait.

Ce fut là une des principales causes de ses extravagances, ce fut là aussi une des causes de l'action puissante qu'il exerça sur le monde par lui-même et par ses successeurs. S'il avait en lui les illusions de ses contemporains, il avait également en lui presque toutes les tendances vivaces de sa race. Il était venu au moment où allait s'écrouler une ancienne civilisation, et dans sa nature se trouvaient entassés, pêle-mêle, une infinité de besoins qui n'avaient pas été satisfaits, et d'où devait sortir l'avenir, une infinité d'instincts qui déjà étaient développés et qui n'avaient point encore été définis et formulés. Les mêmes faits ont prouvé que sous son exaltation se cachait quelque chose de profondément vrai, de profondément humain.

Le don qu'il avait d'entrainer les masses, n'est point, je le sais,

Fox à prendre les armes, et ce fut alors seulement, il paraîtrait, qu'il lui fut enjoint d'engager son peuple à n'appuyer aucun des partis « qui s'étaient tournés contre le juste, et que le juste en conséquence déchaînait l'un contre l'autre, de peur que les enfans du Seigneur ne succombassent au milieu des incirconcis ».

Peu après, il présenta au roi une renonciation à toute guerre et violence de la part des chrétiens appelés quakers. (Voir *Edinburg Review*, avril 1848). Qu'il ait cru, comme il le dit dans cette déclaration que ses principes avaient toujours été les mêmes, cela ne saurait faire doute; mais il y a lieu de penser que les quakers modernes, en se prononçant même contre la légitime défense, n'ont peut-être pas interprété avec justesse l'esprit de ses paroles. Comme il est facile de le voir, d'après une lettre fort étrange qu'il adressa à Cromwell, le mépris des querelles humaines et de leurs causes entrait pour beaucoup dans son témoignage contre la guerre. « Mes armes ne sont pas charnelles, mais spirituelles, écrivait-il. Je suis mort à toutes ces choses, et je suis prêt à sceller cet aveu de mon sang, moi que le monde nomme George Fox, et qui suis envoyé pour déposer contre toute violence et pour convertir les hommes des ténèbres à la lumière et pour les arracher aux occasions de toute guerre. » Fox protestait contre le métier des armes, parce qu'il croyait pouvoir rendre les hommes parfaits.

un argument à invoquer. Il avait foi en lui-même, il se faisait fort d'accomplir l'impossible, et, de tout temps, les fanatiques qui ont promis de faire disparaître la misère ou le péché, en un mot de métamorphoser la terre en un paradis, n'ont jamais eu peine à passionner la foule. Mais Fox n'a pas seulement soulevé des passions pour qu'elles allassent bientôt se briser contre la nécessité : son œuvre à lui n'a pas été une fièvre suivie de mort. Après avoir séduit les ignorans par ce qu'elle avait de mensonger, la doctrine du berger de Drayton a su se faire adopter par des raisons clairvoyantes. Le quakérisme, pour tout dire, a survécu. Il avait donc un principe de vie.

Principe du quakérisme — Les premiers prophètes

Ce principe, quel était-il? — Assurément ce n'étaient point les idées de Fox. On a beaucoup discuté sur son intelligence (1). Bunyan, Prynne, Ch. Leslie, Bennet et maints autres docteurs ont écrit de gros livres pour démontrer qu'il n'était qu'un déiste, un hérétique néo-platonicien. A mon sens, ceux qui dans ses écrits ont ainsi cherché des *opinions*, pour les opposer ou les reprocher à la Société des Amis, ont voulu y découvrir ce qui ne s'y rencontrait nullement. Bien qu'il fût loin d'être sans capacité, bien qu'il y eût même, dans son esprit, beaucoup plus de choses que dans les idées des savans discoureurs de son siècle, tout ce qui composait son être ne s'y trouvait qu'à l'état embryonnaire, à l'état d'impressions, d'antipathies surtout. Ses phénomènes intérieurs étaient à un système d'idées arrêtées ce qu'une nébuleuse est à

(1) Jusqu'à quel point ses nombreux écrits, épîtres et traités, ont-ils été rédigés par lui ou par ses secrétaires, il est difficile de le dire. D'un côté, Guillaume Penn et Thomas Elwood, l'ami de Milton, portent aux nues le berger du Lancashire comme un homme d'une haute capacité et d'une inépuisable bonté; de l'autre, Gérard Croes, le consciencieux auteur de l'*Historia Quakeriana* (Amsterdam MDCIVC), et avec lui presque tous les écrivains contemporains, le représentent comme un enthousiate mélancolique qui n'était pas capable d'écrire une lettre sans le secours d'un secrétaire.

A l'égard de son style, le fait est que plusieurs fragmens qui semblent avoir été conservés tels qu'ils étaient sortis de sa plume, sont tout enchevêtrés de phrases sans commencement ni fin. Ce qui paraît également hors de doute, c'est que ses œuvres, comme les *Lettres des premiers Amis,* n'ont été imprimées qu'après avoir subi de grandes modifications. Toutefois, si la forme de ses écrits a été changée, je ne doute pas que leur esprit n'ait été fidèlement conservé.

un monde. Ce qui était le plus clair pour lui, ce qui lui avait été réellement *ouvert*, c'est qu'il éprouvait une invincible répulsion pour la vanité des mondains et le dogmatisme hargneux des dévots qui l'entouraient. Pour avoir l'explication du caractère de Fox et de son influence, il faut, avant tout, se rappeler où en étaient les hommes de son temps.

Depuis Luther, le sens attaché au fameux axiome : « *C'est la foi seule qui sauve* », avait étrangement varié. Par la foi, le moine saxon avait entendu la ferveur, l'amour. Persuadé, comme il l'était, que cette foi-là était un don direct et gratuit de la grâce, il avait conclu que tous les hommes, pourvu qu'ils désespérassent d'eux-mêmes, afin de laisser faire la grâce, auraient infailliblement la même sainteté et la même croyance. L'événement avait tristement répondu à ces prévisions du rêveur. Au lieu de faire de l'humanité une communauté de saints, le sentiment n'avait enfanté que schismes et fanatismes.

Alors était venu Calvin, qui, à son tour, avait cru accomplir, par la logique, ce que le sentiment n'avait pu réaliser. « La Bible, toute la Bible, rien que la Bible ! » avait-il dit, et il s'imaginait avoir ainsi résolu le problème et rendu tout dissentiment impossible désormais. Malheureusement il s'était trouvé que les hommes n'avaient point interprété de même les Écritures. Le protestantisme, à force de discuter, d'argumenter et de prouver quelle était la véritable signification des textes, était à peu près revenu à l'état où se trouvait le catholicisme avant Luther. De nouveau, il avait réduit la foi en recettes et transformé le devoir religieux en une sorte d'art. Le moyen de se sauver, *l'art du salut*, ne consistait plus, il est vrai, à porter des cilices, à allumer des cierges, à monter à genoux des escaliers, mais il consistait à tirer les vraies conséquences du Nouveau-Testament, à entendre des sermons un jour donné, à communier assis plutôt que debout, et, par-dessus tout, à damner et à exterminer ceux qui n'expliquaient pas logiquement la Bible, et qui ne regardaient pas une certaine forme de discipline comme prescrite par une épître des apôtres. Toutes les parties de la doctrine luthérienne avaient été ainsi défigurées. En annonçant que *le Christ seul peut éclairer et sauver*, ce n'était pas l'homme que le réformateur allemand avait accusé d'impuissance. C'étaient les procédés inventés par

l'école pour arriver mécaniquement à la vérité et à la sainteté. Fils de son époque, Luther était sans cesse préoccupé des prétentions d'un sacerdoce qui avait répété au chrétien que, par lui-même, il ne pouvait rien, et que, pour échapper à l'enfer, il avait besoin d'un médiateur, d'une église qui offrît pour lui des sacrifices, lui remît ses péchés, et, à force de méditations, découvrît ce qu'il devait croire. Quel que soit le sens apparent de certaines paroles du moine protestant, au fond, l'esprit qui l'animait n'avait rien de décourageant pour l'individu. La voix qui sortait de Wittenberg n'avait qu'un refrain: « Aie bon courage, compte sur toi seul, ne tremble pas; tu n'as besoin de personne. Aime; tu as Christ. Avec lui tu peux te suffire! »

A ces rassurantes paroles, Calvin avait fait succéder de moroses amplifications sur la perversité de la nature humaine. Il était logicien. Comme tous les logiciens qui commencent par prendre leurs maximes pour des vérités incontestables, il ne voyait qu'anomalie et monstruosité dans l'humanité qui ne s'empressait pas de les admettre. Son œuvre à lui avait été de parler de saints qui naissent impeccables, de réprouvés qui naissent incapables de se sauver, et d'un Dieu qui, dans sa justice, donne le ciel aux premiers, l'enfer aux seconds. En résumé, le pape avait été supprimé, sans que la liberté spirituelle y eût rien gagné. Au lieu d'être esclaves d'un dictateur infaillible, les esprits étaient soumis à un système, à un catéchisme infaillible, dont toutes leurs idées ne devaient être que des applications.

La morale n'était guère mieux traitée que la liberté. Tandis que, sur les lèvres de Luther, la formule que *la foi seule sauve* avait été une noble glorification de la sincérité, un hommage rendu au parfait accord de l'action avec l'intention, sur les lèvres de Calvin, la même formule n'avait plus guère eu qu'un sens: c'est que, pour être sauvé, il fallait professer la doctrine presbytérienne, c'est-à-dire croire en particulier que tout ce qui venait de l'homme était radicalement mauvais. De fait, sinon d'intention, le calvinisme allait droit à étouffer tout effort vertueux, sous la conviction que l'homme ne peut rien d'agréable au ciel.

Voilà où en était la religion de l'époque, la science des théologiens, celle que Fox avait entendu bruire à ses oreilles. Sa seule science

à lui, je le répète, était de savoir que le langage des docteurs l'avait indigné, et que quelque chose d'irrésistible le forçait à leur répondre : « Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, l'homme n'est pas sur la terre pour discuter et tirer les conséquences de la Bible ! » Ce *quelque chose d'irrésistible*, Fox le prit pour une révélation. Il fit comme on faisait alors. Son dogme du Christ était simplement la meilleure raison qu'il eût pu imaginer pour s'expliquer comment il n'était pas forcé d'accepter les doctrines qu'il jugeait inacceptables. L'explication était naïve, cela est certain ; elle était dangereuse, nous le verrons. Elle n'était, au fond, qu'une négation, je l'ai déjà dit. Toujours est-il que cette négation-là était de nature à avoir de l'écho, et qu'elle répondait bien à un besoin fort enraciné de tous les temps en Angleterre. Le berger avait beau n'être qu'un ignorant, il reprenait la tentative de Luther étouffée par Calvin. Ce qu'il venait dire, c'était encore ce que la race germanique, avec la ténacité de ses convictions individuelles, a toujours dit à la race gallo-romaine, ce que les Anglais et les Américains de nos jours redisent en glorifiant le *self-reliance* (l'esprit qui s'appuie sur lui-même). Bacon avait exprimé cette même idée sous une autre forme, que nous pourrions ainsi traduire : « Finis-en avec les arts du raisonnement, les mécaniques de la déduction, les initiations de l'école et les traitemens orthopédiques des médecins de l'entendement. Oublie les pratiques sacramentelles de la dialectique, les mortifications disciplinaires de l'intelligence et tous les arts et procédés que l'on t'enseigne pour arriver à la vérité absolue en violentant la nature. Étudie, observe, regarde, laisse faire en toi les influences de la réalité, laisse tes impressions se combiner librement suivant leurs lois, et tiens ce qu'elles écriront en toi pour un oracle. »

Par un point déjà, par son mépris pour les formules, Fox était donc comme le champion des répugnances et des sympathies de sa race. A bien d'autres égards encore, il avait avec lui et les instincts de l'Angleterre et l'avenir. Si la vanité et le bon ton des hommes du monde lui étaient odieux, tant s'en fallait qu'il fût seul de son avis. Le grand siècle, il faut bien le reconnaître, n'avait su donner d'autre mobile à l'homme que l'amour de l'approbation. Le but de la politique et de la vie publique, c'était la gloire. Le but de la vie privée, c'étaient les sourires des dames ou la répu-

tation de bel esprit. Le savoir vivre consistait à avoir les manières réputées de bon goût, et à déguiser sa pensée sous les complimens érigés en devoirs. La pensée, la littérature, la philosophie, étaient l'art d'employer les locutions reconnues poétiques, d'éviter les mots proscrits comme des vulgarités et d'exprimer les jugemens qui passaient pour le vrai. L'idéal en un mot, c'était le brillant Richelieu, habile aux doux mensonges. En fin de compte, avec toutes ces élégances, on était arrivé au plus dur des esclavages. Le suffrage universel des médiocrités et des caprices avait statué comment chacun devait marcher, parler, s'habiller, aimer sa femme. Pour faire respecter ses statuts, la raillerie exerçait une police non moins terrible que l'inquisition.

A tout cela, Fox ne répondait encore que par une négation; mais ici encore sa négation renfermait bien des choses, car elle revenait à annoncer la mâle sincérité comme la *noblesse des noblesses*, la morale comme le premier des devoirs religieux. Tandis que Luther lui-même n'avait mis la charité qu'en sous-ordre, après l'adoration, le berger de Drayton avait osé croire et prêcher que la grande chose était de bien user de la vie. Tandis que l'idéal des mondains était le vice élégant et dissimulé, l'idéal du berger était l'esprit sérieux et sincère qui examine de son mieux, qui tâche virilement de vouloir ce qui est juste, de penser ce qui est le plus raisonnable, et qui, ne pensant et ne voulant jamais que par lui-même, ne dit jamais que ce qu'il pense et ne fait que ce qu'il a besoin de faire. De l'idéal de Fox ou de celui des mondains, on sait lequel a triomphé.

Fox était-il donc un génie? — Il faudrait bien l'admettre, si le génie, comme on l'a dit, consistait seulement à exprimer le premier les vagues idées de tous. Malheureusement le génie, quoi qu'on en ait dit, est quelque chose de plus élevé, de plus rare encore. Il consiste surtout à ne vouloir que le possible, à tenir compte de toutes les nécessités, et l'ignorance est prédestinée de sa nature au culte de l'impossible. Quand Fox, niait, de par son instinct, ce qui blessait son sens propre, il pouvait être un prophète, car c'étaient bien des lois de droit divin et d'origine divine qui se révoltaient en lui. Mais quand il prétendait révéler ensuite comment le monde devait être reconstruit, quand il annonçait,

comme la vérité et la justice absolues les idées et les volontés qui étaient simplement l'expression de son individualité, il n'était plus qu'un visionnaire. Prenant sa propre organisation pour le seul type normal, il voulait réduire l'humanité aux seules facultés qui étaient développées chez lui-même. Il était parfaitement décidé à ne point permettre que toutes les forces jetées par la main de Dieu dans l'univers travaillassent à y réaliser l'idéal de Dieu. Dans son idée, c'était l'univers de Dieu qui devait se conformer à l'idéal de George Fox.

Comme les fondateurs des ordres monastiques, il s'était d'ailleurs proposé d'établir une communauté d'*êtres sans péchés*, une *église de saints* où ne seraient admis que des *saints*. Bref, il avait le germe de tout fanatisme. Il croyait à la possibilité de la perfection, c'est-à-dire à la possibilité de ce qui lui semblait à lui la perfection, de ce qu'il rêvait et désirait. Son secret pour rendre l'humanité parfaite était le grand moyen des idéalistes : la destruction, l'anéantissement de toutes les inventions de l'expérience. Lui aussi pensait que, « l'église du Christ étant une assemblée de régénérés, elle devait être exempte de toutes les institutions que la prudence humaine suggère pour contenir les passions dangereuses (1). »

Cet idéal, remarquons-le, est une rêverie de tous les temps, une conclusion à laquelle ont abouti tous les utopistes religieux ou politiques, socialistes, proudhonistes, antinomiens, anabaptistes et radicaux. Sous prétexte que l'homme, parfait, n'a pas besoin de telles ou telles entraves pour l'empêcher d'abuser de sa liberté, les uns et les autres ont décidé qu'il fallait supprimer toutes ces entraves, comme si les précautions nécessitées par les imperfections humaines en étaient la cause. Tous, dans la pratique, ont déclaré que la première chose à faire était de tout briser, de tout déblayer, pour préparer l'avénement du Christ ou le règne des principes éternels. Entre Fox et les autres rêveurs, il y avait une importante différence, cela est certain. Il repoussait l'emploi de toute violence, de toute force matérielle, et cela seul le place très haut pour nous; mais après tout, que faisait-il, sinon démolir par la parole, supprimer tout enseignement, prêcher

(1) Remarque du docteur Mosheim, à propos des anabaptistes.

l'abolition des rites, des cérémonies et du sacerdoce ? Parce que des ministres parfaits devaient être des inspirés de l'esprit saint, il condamnait les universités et toutes les combinaisons mises en usage pour empêcher les grossières ignorances d'égarer les masses. Parce que des chrétiens parfaits devaient adorer Dieu en esprit, il abrogeait les sacremens et tous les autres moyens de dévotion nécessités par l'imperfection humaine, qui ne permet d'arriver à l'âme que par des signes, des emblêmes extérieurs. Lui Fox, il *savait infailliblement* que la voix qu'il avait entendue était celle d'un oracle permanent, d'un Christ mystérieux que chacun portait au fond de son cœur. Lui Fox, il savait infailliblement que cet oracle ne pouvait jamais tromper personne, et qu'il suffisait de s'y abandonner pour s'élever à la pureté d'Adam avant son péché, bien plus, « à la haute stature de la perfection infinie du Christ ». En conséquence, pour diviniser l'humanité entière, il s'agissait seulement d'émanciper l'homme de toute obligation, de toute règle, de toute convention sociale.

Ce n'était pas une idée nouvelle que cette croyance en une révélation immédiate. Bien avant Luther, qui, dans son *Traité sur la liberté du Chrétien*, était allé tout aussi loin que Fox, elle avait souvent remué le monde, en marquant chaque fois son passage par d'assez tristes résultats. Barclay s'applique à prouver, par des extraits, que les principaux pères de l'église primitive avaient tous présenté Christ comme pouvant seul instruire et diriger. Barclay eût pu aussi bien dire qu'il y avait eu des quakers de tous les temps et dans toutes les branches de l'activité humaine, en philosophie et en politique comme en théologie. De même que les sociétés n'avaient trouvé qu'un moyen d'ordre, de même les adversaires de l'ordre établi n'avaient trouvé qu'un moyen de progrès. Les choses s'étaient passées partout à peu près de la même manière. Pour se garder contre les écarts des tendances individuelles, les communautés, ai-je dit, décrétaient une règle ou un statut destiné à fixer pour tous le vrai ou le juste. Puis, avec le temps, la règle, qui d'abord n'avait fait qu'ériger en vérité et en justice éternelles les idées que les intelligens du moment se formaient de la réalité et de l'ordre, finissait toujours par ne plus être en harmonie avec la raison et la conscience générale. Un jour venait où des individus, plus dominés que d'autres par leurs impressions, se révol-

taient contre une autorité qui les sommait d'accepter comme le vrai et le juste ce qui contredisait leur conception de la justice et de la vérité.

Évidemment tous ces protestans ne pouvaient accuser la loi d'erreur qu'au nom de leur sens propre. Leurs croyances étaient pour eux incontestables, parce qu'elles étaient irrésistibles, et si quelques-uns s'étaient donnés pour des prophètes chargés de révéler, une fois pour toutes, la science suprême, le plus grand nombre avait simplement glorifié le sentiment intime comme le guide suprême et le maître infaillible. Pour ne nous occuper que du christianisme, à chaque siècle de son histoire on avait vu la même protestation successivement reprise par l'église primitive contre les gnostiques et la philosophie de l'Orient, par saint Augustin contre Pélasge, par les mystiques, les *beghards*, les turlupins, les ordres mendians, les premiers luthériens, les anabaptistes, contre l'église établie. Avec un langage différent, les uns et les autres plaidaient la même cause que les quakers. Seulement leur manière à eux de revendiquer les droits du sens propre, c'était de soutenir que l'homme n'est pas libre, que sa foi et ses volontés ne viennent pas de lui, et que nulle loi comme nulle doctrine n'a puissance pour régenter la divine fatalité qui pense et veut dans l'être humain.

Si nombreuses qu'elles eussent été, toutes ces tentatives d'émancipation s'étaient heurtées au même écueil : à l'idée que la vérité est une, que le législateur intérieur, puisqu'il est infaillible, ne peut manquer de prononcer chez tous les mêmes oracles, et qu'en conséquence toute autorité, tout enseignement sont ou superflus ou coupables. Superflus s'ils confirment ce qui est manifesté à chacun, coupables s'ils contredisent cette révélation intérieure. Au bout de ces illusions était l'anarchie, le déchaînement des instincts aveugles, et les novateurs avaient toujours fini par être écrasés ou par se renier eux-mêmes. Les uns s'étaient perdus dans leurs propres excès, en persistant à enseigner, comme Fox et nos socialistes, que l'individu devait rejeter toute règle, nier toute expérience, s'insurger contre toute convention sociale. Les autres n'avaient échappé au naufrage qu'en arrêtant de nouveau, comme Luther, une confession de foi, c'est-à-dire en déterminant ce que tous étaient tenus d'admettre, bien qu'ils eussent com-

mencé par proclamer que chacun ne devait s'en rapporter qu'à sa lumière intérieure.

Pendant quelque temps, on put croire que les disciples de Fox partageraient le sort des premiers. Ils étaient sans doute en progrès sur leurs devanciers. Ainsi ils ne prêchaient point la communauté des femmes et la légitimité de toute immoralité, comme l'avaient fait les *beghards*. Loin de là, ils étaient honnêtes, chastes, inoffensifs, scrupuleux observateurs de la justice. Toujours est-il que l'idée fixe d'une communication immédiate avec le ciel faisait d'étranges dégâts dans les cerveaux trop faibles. Le nom de quakers ou trembleurs, qui leur fut donné par dérision, rappelle à lui seul bien des exaltations désordonnées. Le dogme fondamental de la Société des Amis obligeait tout quaker à se croire doué du don de prophétie, et, aux premiers jours de fièvre, elle compta dans son sein nombre de prophètes convulsionnaires chez qui les visites de l'esprit s'annonçaient par des tremblemens, des soupirs, d'indicibles épouvantes.

Trop souvent aussi l'oracle infaillible avait de bizarres caprices. Une prophétesse se rua toute nue dans la chapelle de Whitehall, en présence du protecteur (1). Une autre quakeresse reçut du ciel l'ordre de se présenter devant le parlement une cruche en main et de la briser à terre en s'écriant : « Ainsi serez-vous mis en pièces. » Certain fanatique d'humeur plus sombre avait été appelé à tuer tous les représentans des trois royaumes, et, armé d'un sabre, il blessa plusieurs personnes avant qu'on eût pu l'arrêter. L'enthousiasme religieux se manifestait de bien d'autres façons. Fox lui-même s'était dit délivré de tout péché. James Neyler s'adora ou se laissa adorer comme « l'éternel fils de la justice, le prince de la paix ». A l'imitation de l'entrée du Christ à Jérusalem, il fit sa propre entrée à Bristol, au milieu d'une troupe d'hommes et de femmes qui étendaient leurs vêtemens sous les pieds de son cheval et allaient criant devant lui : « Saint,

(1) La passion des symboles et figures était presque universelle chez les premiers quakers. Fox lui-même écrivait : « Plusieurs ont été poussés par le ciel à aller nus par les rues et sous ce règne et sous l'autre pouvoir, en signe de la nudité des hommes du jour, et ils ont déclaré à leur face que Dieu les dépouillerait de leurs dehors hypocrites pour les laisser aussi nus qu'eux-mêmes. Mais les hommes du jour, au lieu de tenir compte des avertissemens des prophètes, les ont fréquemment fouettés ou accablés d'autres outrages. »

saint, saint est le Seigneur, Dieu des armées ; hosannah au plus haut des cieux ! » En Hollande, des quakers poussèrent si loin la haine des distinctions et le fanatisme niveleur, qu'ils publièrent des livres sans lettres majuscules.

On peut dire, et, jusqu'à un certain point, on a droit de dire que c'étaient là des aberrations individuelles. Mais ce qui n'était nullement une exception, et ce qui n'en dépassait pas moins toutes les limites admissibles, c'était l'esprit de prosélytisme de la secte naissante et son parti pris de porter témoignage contre tout ce qu'elle désapprouvait. Les quakers se regardaient comme un peuple choisi par le Seigneur pour le service de celui dont le royaume n'est pas de ce monde. Autant ils dédaignaient prendre part aux vaines agitations des hommes, autant ils se faisaient un devoir de mépriser les usages et les convenances, de se refuser à payer les dîmes et à se découvrir devant les magistrats, de dénoncer aux masses, comme des abominations, et le culte établi et les croyances de toutes les autres communions.

Ce n'était pas seulement une noble conviction, c'était encore une folie résolue à ne pas tenir compte de l'impossible, qui poussait une prédicante quakeresse à aller jusqu'à Andrinople catéchiser le sultan Mahomet IV, ou qui excitait un ministre important de la société, Samuel Ficher, à faire entendre au parlement un pareil langage : « Le poids de la parole du Seigneur Dieu du ciel et de la terre, tel qu'il est tombé sur moi le vingt-deuxième jour du mois dernier, et tel qu'il m'oppresse encore, m'oblige à te parler en son nom, à toi, Olivier Cromwell,... à vous tous députés de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande... Comme vous n'êtes ni trop élevés, ni trop grands, ni trop saints pour que le Seigneur vous adresse la parole, et comme vous ne voulez pas vous exposer au crime de dire aux voyans : « Ne voyez pas », aux prophètes : « Ne prophétisez pas, ne nous prophétisez pas la justice et la vérité ; mais prophétisez-nous les choses agréables, prophétisez-nous le mensonge... Vous tous, je vous somme, au nom du Dieu vivant, que cela vous plaise ou vous déplaise, d'écouter sans interruption et sans opposition la parole du Seigneur ! »

Que les persécuteurs eussent plus ou moins contribué à exaspérer ces ardeurs, il n'en fallait pas moins que les quakers s'amen-

dassent ou fussent anéantis. Les nécessités, plus fortes que toute volonté, ne pouvaient s'arranger d'une secte aussi convaincue de son infaillibilité et aussi résolue à ne souffrir aucune contradiction, à ne laisser personne en paix.

Les fautes et les illusions des premiers quakers retombèrent en tout cas lourdement sur leur tête. L'obstination de leurs adversaires répondit à leur obstination. Jusqu'au protectorat, les haines implacables qu'ils avaient soulevées trouvèrent contre eux un arsenal d'armes terribles dans les lois décrétées par le Long-parlement. La liberté de conscience établie par Cromwell ne diminua en rien le nombre des martyrs. Au lieu de poursuivre les disciples de Fox comme hérétiques, on les poursuivit comme perturbateurs. Adressaient-ils une exhortation à quelque congrégation, ils étaient arrêtés pour avoir interrompu le culte public. Portaient-ils témoignage dans la rue, ils étaient accusés d'avoir excité des tumultes. Pour avoir gardé leur chapeau en présence des magistrats, on les condamnait à des emprisonnemens, à des saisies, à des amendes exorbitantes. Les lois contre le vagabondage et la profanation du sabbat servaient d'ailleurs à leurs ennemis pour les faire incarcérer et fouetter en place publique.

Il en fut à peu près de même au retour de Charles II, ou du moins la liberté des cultes promise par sa déclaration de Bréda ne leur valut qu'un court répit. Comme ils avaient été accusés de vouloir renverser la république, on les accusa de vouloir renverser le trône, eux qui, loin de conspirer, étaient plutôt coupables de la grande erreur des quiétistes, d'un souverain mépris pour les choses de ce monde et pour la tâche que Dieu y a donnée aux hommes. Lors du complot des quinto-monarchiens (1660), une ordonnance royale défendit aux quakers et aux anabaptistes de tenir aucune assemblée. Par suite de ce décret, les Amis virent leurs réunions brutalement dispersées par la force armée, leurs personnes outragées par la populace, leurs maisons livrées au pillage. A Bristol, 190 d'entre eux furent jetés en prison. Dans le comté de Lancastre, les emprisonnemens s'élevèrent à 270; dans le Yorkshire, à 355; dans le Westmoreland, à 116.

On sait comment, sous Charles II, la politique du parlement et de la couronne fut alternativement dominée par le désir de rétablir une religion d'état et par celui d'émanciper les consciences.

L'ordonnance lancée contre les quakers n'avait été qu'un premier pas vers le rétablissement d'une orthodoxie obligatoire. Quand ils se furent justifiés de toute intention de complot, on exhuma contre eux les vieilles lois d'Élisabeth et de Jacques, qui punissaient de lourdes amendes et d'autres peines quiconque négligeait d'assister le dimanche au service de sa paroisse, ou refusait de prêter les sermens de suprématie et d'allégeance. En 1662, quatre mille deux cents membres de la Société des Amis encombraient les cachots. Les prétextes seuls variaient. L'acte contre les conciliabules (*conventicle act*) s'appesantit sur eux plus lourdement que sur tous les autres dissidens et mit à la disposition des juges un nouveau genre de vengeance. La déportation était la punition fixée en cas de seconde récidive, on se bornait à infliger quelques jours de prison aux contrevenans lors de leurs deux premières arrestations, et, de la sorte, on était sûr d'arriver plus vite à une sentence d'exil, car rien ne pouvait les détourner de s'assembler pour prier. D'ailleurs, une visite faite à un malade était qualifiée de conciliabule. Les juges s'inquiétaient peu de la loi, et plusieurs fois des jurés furent frappés d'amende pour avoir prononcé des acquittemens.

Dans les dernières années du règne de Charles II, les souffrances des malheureux quakers ne firent qu'augmenter. A diverses reprises, il est vrai, le roi se montra personnellement favorable à leurs requêtes, et ordonna même l'élargissement de quelques Amis. Aux captifs délivrés d'autres succédaient bientôt. En 1683, il n'y en avait pas moins de 700 dans les diverses maisons de force. Des documens de la même année portent à 16,400 livres sterling les sommes enlevées aux Amis, en vertu du seul statut d'Élisabeth qui défendait, sous peine de 20 livres d'amende par mois, de s'absenter des offices. Qu'on juge par là de ce que leur coûta l'invincible obstination qu'ils mettaient à ne point acquitter les dîmes. Pour une dette de 15 livres, le montant des saisies et frais de procédure s'éleva dans un cas jusqu'à 800 livres. La justice ne se bornait pas à faire vendre les marchandises de leurs magasins et les récoltes de leurs champs, elle ne respectait pas même les lits des malades et des infirmes.

Je n'ai rien dit encore des mauvais traitemens que tout venant était libre de faire subir à ces nouveaux juifs. Quand leurs lieux de réunion n'étaient point démolis par ordre de l'autorité, c'était

la populace qui se chargeait d'en briser les fenêtres, à coups de pierres, et de les couvrir eux-mêmes d'ordures ou de les traîner dans les ruisseaux. A l'accession de Jacques II, treize cent quatre-vingt-trois quakers étaient encore détenus dans les prisons, et, depuis l'année 1660, trois cent cinquante de leurs coreligionnaires étaient morts au fond des cachots.

Ce n'étaient pas les quakers pourtant qui devaient se lasser les premiers. Les lois pénales, qui étaient à peu près parvenues à étouffer les autres sectes, n'avaient pu empêcher leur société de prendre un rapide développement. Barclay avait lieu de le dire, avec orgueil, dans sa dédicace à Charles II : « Jamais on ne les a vus se cacher dans des coins obscurs, ni tenir leurs assemblées en secret, comme l'ont fait tous les autres dissidens... Pour les découvrir, on n'a pas eu besoin d'espions ni de délateurs. Chaque jour, à l'heure fixée et au lieu convenu, on était assuré de les trouver publiquement réunis pour rendre leur témoignage à Dieu. »

Un hiver où le froid fut assez vif pour faire geler la Tamise, ils s'assemblèrent trois mois en plein air sur les ruines de leur salle de réunion. Quand les hommes étaient emprisonnés, les femmes venaient seules prier ; quand elles étaient arrêtées, les enfans prenaient leur place. Assurément, il y a quelque chose de grandiose et d'héroïque dans la ténacité surhumaine avec laquelle les convictions de ces hommes réussirent à conquérir droit de cité, et cela sans menaces, sans émeutes, sans même user du droit de légitime défense. C'est là ce qui établit une profonde différence entre les quakers et tous les autres exaltés du passé. Tous leurs principaux ministres, Fox, Whitehead, Burrough, Hubberton, Penn, se sont invariablement prononcés contre tout recours à la violence. La non-résistance absolue n'a pas eu d'avocats plus infatigables. L'histoire ne mentionne pas un seul quaker qui se soit cru autorisé à employer la force, même pour résister à l'illégalité et à l'injustice. Je ne sache pas qu'elle en cite plus d'un qui ait rendu coup pour coup. A Colchester, la lame du sabre d'un soldat s'étant détachée de sa garde tandis qu'il frappait un quaker, le quaker la ramassa et la lui rendit en disant : « Je désire que le Seigneur ne mette pas à ta charge l'œuvre de cette journée. » Toute la société était prête à agir de même.

La déclaration d'indulgence, qui fut cause de la chute de Jacques, vint enfin arrêter ces rigueurs. A la suite de la révolution de 1688, le parlement ne tarda pas à abroger, à l'égard des Amis, les lois pénales qui n'avaient été suspendues qu'arbitrairement par le roi déchu. A partir de ce moment, les quakers, loin d'être persécutés, ont obtenu divers privilèges refusés aux autres sujets anglais, en particulier, celui d'être dispensés de tout serment juridique. Les dimes qu'ils n'ont jamais consenti à payer les exposent seules maintenant à des poursuites qui, du reste, se dénouent le plus souvent par la simple saisie de la somme légalement due.

Ce sont donc les prétentions de l'orthodoxie qui ont été vaincues. En se brisant contre les disciples de Fox, elles n'ont servi qu'à faire ressortir un utile enseignement : c'est que la contrainte et les décrets sont impuissans à anéantir les croyances sincères, et que les convictions sont certaines de se faire accepter quand, pour obtenir que la force ne soit pas tournée contre elle, elles commencent par renoncer elles-mêmes à la violence. Toutes les légitimes prétentions des quakers ont triomphé. La loi n'a pu leur enlever la liberté de croire personnellement ce qu'ils avaient besoin de croire. Toutes leurs dangereuses présomptions ont été écrasées, la loi a su les forcer à s'abstenir de tous les écarts d'enthousiasme qui pouvaient attenter à la liberté d'autrui.

A l'heure qu'il est, la Société des Amis peut avouer sans honte son passé ; je crois qu'elle doit aussi se le rappeler sans colère ; ses épreuves lui ont été utiles. Durant une des extases de Fox, « il lui avait été clairement *ouvert* par l'éternelle lumière que tout s'accomplit en Christ et par Christ, et que tous ses troubles étaient pour son bien. » Peut-être était-ce aussi pour le bien de ses disciples que tant de souffrances leur étaient mesurées. Peut-être, afin d'être à même de vivre parmi les hommes, avaient-ils besoin d'apprendre ce que tout enfant doit apprendre : *Abjurer l'esprit volontaire de la jeunesse et laisser chacun faire à sa guise.* Si les colères qui se sont acharnées contre eux ont été désordonnées, souvent odieuses, c'est à elles cependant qu'ils doivent d'avoir survécu, non moins qu'à la persistance de leurs propres convictions, et à ce conflit d'opiniâtretés nous devons nous-mêmes d'avoir vu la cause des anciens mystiques faire un pas de plus.

Il n'est que juste de l'ajouter : quelles que fussent les illusions des quakers, leurs adversaires n'avaient pas moins de choses à apprendre qu'eux-mêmes. Ils avaient surtout à s'accoutumer au respect de la légalité, comme à l'idée que, même avec des lois, on ne peut pas l'impossible, et qu'en conséquence, au lieu de ne consulter que ses désirs et ses systèmes, il est bon, avant de voter des décrets, d'examiner ce que l'on peut. Les quakers se chargèrent de donner ces leçons aux hommes qui ne partageaient pas leurs croyances, et ils le firent avec une noble audace. Devant les tribunaux ou dans les cachots, dans leurs requêtes ou leurs écrits, ils parlèrent et agirent toujours en hommes. Jamais ils ne voulurent accepter de grâce. A l'illégalité, ils répondaient en citant la loi. Aux violences légales, ils répondaient en dénonçant la loi comme illégitime et funeste, en adressant des pétitions au parlement, en s'adressant à l'opinion publique et surtout en réclamant pour tous, sans exception, la tolérance qu'ils demandaient pour eux-mêmes.

Ce terrain, ils ne l'ont pas abandonné un seul jour. Au plus fort de la tourmente, en même temps qu'ils sollicitaient de Charles II l'élargissement de leurs amis détenus, ils sollicitaient également celui des prisonniers des autres communions. Dans le même écrit, Guillaume Penn réfutait les doctrines des catholiques et revendiquait pour eux la liberté. Pendant sa première captivité à la Tour (car il fut emprisonné trois fois), il écrivait un traité : *England's present Interest*, dans lequel il s'appliquait à montrer qu'une liberté illimitée de conscience était parfaitement compatible avec la paix publique, et que, « pour calmer l'aigreur des intérêts opposés, le meilleur spécifique était une législation impartiale assurant à chacun ses droits d'Anglais, et un gouvernement aussi zélé à se maintenir en équilibre entre les divers intérêts religieux qu'à développer la religion pratique. » Défendre ainsi les droits de la conscience au nom des avantages pratiques de la tolérance, c'était un grand symptôme de progrès.

La Société entière des Amis commençait à partager cette sagesse, En remerciant Jacques II de sa déclaration d'indulgence, elle exprimait l'espérance « que les effets salutaires qui en resulteraient pour le commerce, la prospérité et la paix du royaume engageraient le parlement à assurer ce bienfait à leur postérité ».

De telles paroles ne ressemblaient guère aux déclamations de Samuel Fisher.

En réalité, l'église fondée par Fox était entrée dans une nouvelle phase. L'ère des miracles et des prophéties s'était fermée pour elle. En 1666, le fils de l'amiral Penn avait mis au service de la société sa haute intelligence. En 1675, Robert Barclay, élégant écrivain, issu d'une famille où la vocation littéraire n'était qu'un héritage, dépossédait l'enthousiasme au profit de la raison en publiant son *Apologie*. Le quakérisme, tel que nous le connaissons, remonte à deux hommes, Penn et Barclay. Le premier a donné aux Amis leurs tendances, le second leur a donné leur doctrine et leur dogmatisme. Par une curieuse analogie, ce fut un penseur de race celtique, un écossais du moins, qui réduisit en système les impressions de l'anglais Fox, comme un autre celte, Calvin, avait systématisé la protestation de Luther. L'esprit de théorie semble être le privilège ou le malheur de notre race.

LES QUAKERS

BARCLAY, PENN ET LE QUAKÉRISME DE NOS JOURS

A POPULAR LIFE OF GEORGE FOX (BIOGRAPHIE POPULAIRE DE GEORGE FOX), PAR JOSIAH MARSH.

A HISTORY OF THE SOCIETY OF FRIENDS (HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS), PAR W. R. WAGSTAFF.

OBSERVATIONS ON THE DISTINGUISHING VIEWS AND PRACTICES OF THE SOCIETY OF FRIENDS (OBSERVATIONS SUR LES DOCTRINES ET USAGES PARTICULIERS DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS), PAR J.-J. GURNEY.

A MEMOIR OF THE LIFE OF ELISABETH FRY (MÉMOIRES D'ÉLISABETH FRY).

LIFE OF WILLIAM ALLEN (VIE DE W. ALLEN).

BARCLAY — LES ORTHODOXES ET LES DISSIDENS

J'ai raconté les nombreuses épreuves que la Société des Amis avait eu à traverser. Ses présomptions, ses souffrances et ses déceptions auraient pu être prévues. Son succès définitif avait seul lieu de surprendre. Le jour où elle était parvenue à s'établir, ou plutôt à se rendre compatible avec l'ordre général, l'expérience du passé avait reçu un étrange démenti. Ce jour-là, ce qui s'était fait accepter, c'était précisément le vieux mysticisme que, d'après ses œuvres antérieures, le monde était en droit de regarder comme un fanatisme essentiellement destructeur. Ce jour-là, ce qui avait fondé quelque chose, c'était la terrible religion du sens propre qui, en soutenant que l'homme a en lui un oracle infaillible, était toujours arrivée, plus ou moins, à conclure que chacun devait être absolument libre de faire tout ce qu'il voulait.

Le plus curieux, c'est que cette même doctrine avait triomphé

presque en même temps sur plus d'un terrain. Tandis qu'elle prenait pied dans la théologie, elle s'emparait, sous le nom d'induction, de toute la philosophie de l'Europe. Jusque-là, c'était à une synthèse ou à une révélation écrite que les hommes avaient été astreints à demander ce qu'ils devaient faire et penser. Désormais, rien de pareil. La méthode de Bacon n'admettait plus d'autre législateur que la raison individuelle. Elle enseignait à l'individu à se former par lui seul ses idées et à n'accepter pour bonnes que les opinions qui lui rendaient compte de sa propre expérience.

Quelles concessions avait donc faites la dangereuse théorie des mystiques pour devenir pratiquement possible ? En suivant ses transformations dans le quakérisme (1), nous y reconnaitrons vite les mêmes métamorphoses qu'elle a subies, en philosophie, sous l'influence de Descartes. L'*Apologie* de Barclay peut nous éclairer complètement à cet égard, et, du même coup, elle nous fera connaitre quelles sont les croyances et les particularités des quakers de nos jours. Depuis son apparition (1675), ni le dogme ni la discipline de la Société n'ont été modifiés, peut-être parce que la Société est soumise au régime du suffrage universel qui,

(1) La Société des Amis a trouvé parmi ses membres plusieurs historiens : Sewel, Gough, Besse, Wagstaff. Les deux premiers surtout ont recueilli fort au long ses annales, et quoiqu'ils aient écrit sous l'empire d'une croyance spéciale, c'est-à-dire d'un système qui les obligeait à s'expliquer les faits d'une certaine manière, ils ne sont pas moins assez consciencieux et assez riches en documens positifs pour que tout lecteur (quel que soit son point de vue) puisse, d'après eux, se former une idée à peu près complète des quakers.

Toutefois leurs ouvrages sont moins des études historiques que des recueils de biographies, la *Légende dorée* des premiers martyrs de la société. Ils racontent comment la vérité a été révélée et de quelles persécutions elle a triomphé. Mais, par rapport au rôle que le quakérisme a joué dans le cours général des événemens, son histoire me semble être encore à faire. Les matériaux, en tout cas, sont loin de manquer. Nulle communion religieuse n'a produit autant de chroniqnes et de mémoires individuels.

A ces récits ajoutons les nombreux ouvrages de Georges Fox et de Guillaume Penn, les traités de Barclay, le *Livre des Extraits* (ou recueil canonique des quakers), les *Lettres des anciens Amis*, les documens historiques sur la Pensylvanie, les écrits dogmatiques de Thomas Elwood, Isaac Pennington, G. Whitehead, Fisher, Keith, Tuke, J.-J. Gurney, et nous n'aurons encore indiqué qu'une partie des richesses à la disposition de l'historien.

En dehors de la société, Gérard Croese a publié, en Hollande, une *Historia Quakeriana* fort utile à consulter. En français, nous possédons deux traductions d'un *Précis sur les Quakers* par Guillaume Penn, plus une *Histoire abrégée du Kouakérisme*, de Ph. Naudé, à laquelle il n'y a du reste pas à se fier.

J'en dirai autant du chapitre consacré à la Société des Amis dans le grand ouvrage intitulé *Cérémonies et Coutumes religieuses de tous les peuples*. L'esprit dans lequel il est rédigé sent par trop son XVIII[e] siècle. Parmi nos écrivains, Grégoire est le seul, à ma connaissance, qui donne une appréciation quelque peu satisfaisante des quakers, dans son *Histoire des Sectes religieuses*.

lorsqu'il ne brille pas, ne conserve guère qu'en immobilisant.

Tout d'abord, Barclay commence par christianiser le quakérisme. Il ne laisse plus dans le vague le *Christ* intérieur de Fox, ce mystérieux oracle qui, malgré son nom, eût pu tout aussi bien être pris pour la *morale naturelle* des déistes ou l'*émanation divine* des néo-platoniciens que pour une manifestation intérieure de l'esprit saint des chrétiens. Autant il repousse la prédestination calviniste, autant il se prononce contre les idées des pélasgiens sur la lumière naturelle et sur la puissance de l'homme à arriver, par lui-même, à la foi et à la justice. Avec Adam, dit-il, toute sa postérité est tombée au pouvoir du mal. Nul ne peut rien de bon par ses propres forces; mais Christ est mort pour tous, et par lui tous peuvent être régénérés et éclairés. Par lui, tous peuvent même s'élever jusqu'à la science suprême et à la perfection absolue. Seulement, ajoute-t-il, c'est dans le cœur de chacun que réside la puissance qui enseigne et purifie. Quoique les Écritures soient incontestables, elle ne sont que l'eau de la fontaine et non la fontaine elle-même. La révélation intérieure donne seule à l'homme le don de les comprendre. Seule, elle est efficace, et nul texte ne peut être invoqué contre elle, comme elle n'a nul besoin d'être confirmée par aucun texte.

Ainsi plus d'incertitude. Barclay admet la Trinité, la Rédemption, l'authenticité de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le Christ intérieur n'est plus que la grâce provenant des mérites du Christ, la grâce absolument telle que l'entendait le protestantisme, c'est-à-dire une intervention divine dont le propre est spécialement de manifester et de suggérer ce que les protestans d'alors concevaient comme la vérité et la sainteté.

Toute la théologie de Barclay n'est qu'un ensemble de conclusions exclusivement déduites de cette hypothèse. Elle-même, remarquons-le bien, en résume deux autres : d'abord, l'ancienne croyance mystique que chaque homme renferme, dans les profondeurs de son être, une divinité qui peut tout *lui donner abondamment*, sans le secours d'aucun noviciat terrestre, sans qu'il ait besoin de rien apprendre ni de rien acquérir; en second lieu, l'idée que la vérité est une, et qu'une certaine interprétation de la Bible est précisément l'éternel évangile que la voix intérieure ne peut manquer de révéler à tous.

Les conséquences de ces deux idées sont faciles à distinguer dans la doctrine des Amis. Nulle sagesse et nulle puissance pour le bien ne pouvant venir des hommes ni des choses, toute la religion consiste à se faire passif et docile aux sollicitations de l'esprit, à l'écouter sans cesse, à supprimer en soi toute réflexion, tout propos délibéré, tout vain désir, afin que l'esprit seul pense et veuille dans l'âme. L'unique baptême, c'est l'abnégation du chrétien qui se renie lui-même pour s'abandonner au Seigneur. L'unique communion, c'est celle du croyant qui participe réellement à la nature divine en restant absorbé en Dieu. L'unique culte c'est le recueillement qui fait silence pour laisser parler la voix intérieure. Enfin, le seul sacerdoce est l'inspiration du fidèle, ignorant ou instruit, femme ou homme, qui répète ce qui lui a été communiqué par l'esprit.

En conséquence, les quakers rejettent tous sacremens, tous rites, tout sacerdoce régulier. Ils n'ont point d'enseignement théologique, point de noviciat obligatoire pour leurs ministres. Dans leurs lieux de réunion, rien ne rappelle un temple. On n'y voit que des bancs et des tribunes. Quand ils s'assemblent, c'est pour se recueillir en commun. Si l'un des assistans se sent inspiré, il se lève et prononce une prière ou une exhortation, suivant ce qui lui est *ouvert*. Parfois, tout le temps du *meeting* se passe sans que le silence ait été interrompu. Un des membres de la congrégation donne, en se levant, le signal du départ.

Jusque-là le quakérisme ne fait qu'appliquer son hypothèse mystique. Il a admis une divinité intérieure qui était seule capable de sanctifier et d'éclairer, et il s'en rapporte exclusivement à elle. Au début de son apostolat, Fox n'était pas allé plus loin. Si lui et ses disciples s'en étaient tenus là, probablement il fût advenu d'eux ce qu'il était advenu des anciens mystiques, qui tous s'étaient perdus, les uns après les autres, en persistant à soutenir que les mouvemens intérieurs ne pouvaient égarer. La grande, la profonde différence entre les quakers et leurs devanciers, c'est qu'ils furent capables d'apprendre. Ainsi, à l'égard du sacerdoce, l'expérience les amena, presque dès le principe, à une importante concession. Tout en continuant à laisser à Dieu seul le soin de leur préparer des ministres compétens, ils se chargèrent eux-mêmes d'éloigner du ministère le fanatisme et l'ignorance.

La règle qu'ils établirent pour cela subsiste encore. Si tout fidèle est libre d'obéir à l'esprit qui le sollicite à parler, tout fidèle, quand il a pris deux fois la parole, ne peut plus se faire entendre à l'avenir sans avoir été préalablement *approuvé* par une assemblée disciplinaire. En réalité, la société a donc ses ministres autorisés, seulement ils ne sont ni salariés ni obligés à prêcher régulièrement, et ils ne doivent préparer à l'avance aucun sermon.

Ce n'est pas là le seul point sur lequel la nécessité a fait reconnaitre en partie ses droits, tant s'en faut. Quoique Fox sût infailliblement que la lumière intérieure ne pouvait tromper personne, et que, pour anéantir à jamais le mal et l'erreur, il suffisait d'enlever aux hommes tout appui, tout guide, tout enseignement humain (1), Fox lui-même finit par s'apercevoir que son église courrait grand risque de ne pas être une assemblée de saints, si elle abandonnait chacun à son oracle infaillible. Que fit-il alors? A peu près ce qu'avait fait Luther. Son hypothèse mystique ne l'avait conduit qu'à détruire et à compter sur ce qui ne devait pas se réaliser. Quand il fallut faire face aux difficultés qu'il n'avait pas prévues, il revint instinctivement au principe d'autorité, à ce que j'ai appelé la seconde hypothèse de Barclay. Il emprunta aux puritains l'idée mère de leur organisation ecclésiastique, l'idée que l'église a mission de surveiller et de contrôler la conduite privée des fidèles. Sur cette base, lui et ses principaux disciples élevèrent peu à peu tout un système de gouvernement dont voici les principaux traits.

Plusieurs congrégations sont réunies sous la juridiction d'une assemblée mensuelle. Au-dessus des assemblées mensuelles sont d'autres synodes trimestriels, dominés eux-mêmes par un *meeting* annuel qui décide en dernier ressort. Des *anciens*, hommes et femmes, ont mission d'apaiser les querelles, de visiter les indi-

(1) Luther avait commencé par partager absolument toutes ces illusions. Il est bon de ne pas l'oublier, pour ne point attribuer à une extravagance individuelle ce qui est, en réalité, la conséquence d'une hypothèse fort générale et presque commune à tous les penseurs dont nous respectons le plus la raison.

Voici, en propres termes, ce que le réformateur pensait de la foi qui vient de la grâce, de celle où l'on arrive en désespérant de soi et de tous les docteurs; c'est son *Traité sur la liberté du Chrétien* que je cite: « La foi unit l'âme avec Christ. Tout ce que Christ possède devient sa propriété à elle, tout ce qu'elle a devient la propriété du Christ. Oh! bienheureuse union! l'âme est *délivrée de tout péché* et revêtue de la *justice éternelle* de son époux. Le chrétien est libre de toute chose, au-dessus de toute chose, la loi lui donnant tout abondamment. »

gens, de conseiller les faibles et de censurer, d'abord en particulier, ceux qui s'écartent de la droite voie. Si leurs admonestations ne sont pas écoutées, les *meetings* mensuels censurent en public et prononcent au besoin des sentences de désaveu ou d'excommunication. Les mêmes assemblées ont encore pour attribution d'enregistrer les naissances et les décès, de présider aux mariages, de veiller à l'éducation de la jeunesse, de procurer du travail aux malheureux et de régler arbitralement les différends ; car nul quaker ne peut en citer un autre devant les tribunaux sans perdre sa qualité de membre de la Société. De toutes les décisions des *meetings* mensuels, appel peut être interjeté devant les assemblées trimestrielles, qui, d'ailleurs, reçoivent leurs rapports et leur transmettent les circulaires du synode annuel. Non seulement tous ces *meetings* ont à s'enquérir si leurs administrés observent les règles de la discipline, s'ils sont exacts à ne point payer les dimes, s'ils acquittent scrupuleusement leurs engagemens commerciaux et les impôts du pays : chacun d'eux est encore appelé à rendre compte de l'état des âmes et des opérations du Seigneur à leur égard. Bien plus, les assemblées reçoivent les communications religieuses des fidèles, la confidence des troubles qu'ils ont traversés et des consolations qui leur ont été accordées. Une sorte d'enquête permanente est ainsi ouverte pour engager chacun à recueillir les moindres murmures de l'oracle intérieur et à publier, pour l'édification de tous, les résultats de son expérience spirituelle. Enfin, les ministres, joints aux anciens, ont leurs conférences spéciales où ils s'occupent des publications et de la police de leur ordre. De temps en temps certains d'entre eux sont invités par les *meetings* à visiter les Amis des pays étrangers, afin de les exciter à la ferveur et d'entretenir avec eux des rapports d'amitié.

Dans tout l'ensemble de cette organisation ecclésiastique, les femmes ont une large part d'influence ; elles exercent le ministère, elles sont chargées de missions pastorales. A chaque degré de la hiérarchie, elles ont, comme les hommes, leurs réunions à part pour délibérer sur ce qui touche plus particulièrement leur sexe, sous le rapport des mœurs, de l'éducation, de l'assistance des pauvres. Leur rôle cependant ne s'étend pas jusqu'au privilège de prendre part au gouvernement général. Le pouvoir législatif appartient exclusivement aux hommes, mais non aux ministres, qui

ne sont en rien au-dessus des autres fidèles. Les *meetings* seuls jugent et statuent, et, en principe, tout quaker est pleinement libre de siéger, même dans les assemblées annuelles et trimestrielles, bien que, de fait, ces synodes supérieurs soient surtout composés de délégués.

La Société des Amis, on le voit, est une république démocratique; elle a poussé jusqu'au bout les deux axiomes de Barclay. Tout homme, suivant elle, étant également doué du don de prophétie, elle n'admet aucune supériorité, pas même celle qui vient de Dieu, celle du mérite. La vérité ne pouvant être qu'une, elle ne laisse aux congrégations particulières aucune indépendance. Tous les membres de toutes les congrégations sont soumis à l'autorité absolue d'une convention populaire. Ne pourrais-je pas dire en d'autres termes : ceux qui seraient en état de diriger doivent recevoir la loi de ceux qui auraient besoin d'être dirigés?

Quoi qu'il en soit, l'oracle individuel est loin assurément d'avoir conservé sa souveraineté. En admettant que la vérité était une, et que, par conséquent, nul ne pouvait contredire, en acte ou en parole, ce qui avait été manifesté aux évangélistes, aux prophètes et à Fox, sans être convaincu par cela seul d'avoir écouté un faux oracle; en admettant cela, dis-je, et rien qu'en admettant cela, le quakérisme, lui aussi, s'était déjugé dès le principe. Pour peu que le démon des controverses s'en fût mêlé, il y avait là de quoi le ramener à un dogmatisme hargneux. Au milieu des discussions, la morale eût fort bien pu déchoir de la haute place que lui avait assignée George Fox. Ce ne fut point là ce qui arriva cependant. L'esprit du siècle ou les tendances positives de leur race sauvèrent les Amis de cet écueil, et cela décida du sort de leur société. Les croyances y restèrent assez libres; la conscience seule y fut remise sous l'empire d'une loi obligatoire.

Ainsi entre toutes les communions religieuses, celle des quakers a cela de tout particulier, qu'elle n'est point, à proprement parler, une église qui base l'union de ses membres sur une foi commune. L'autorité s'y exerce surtout au profit de la morale. Les idées que Fox se faisait du bien et du mal, du juste et de l'injuste, Barclay et d'autres les ont réduites en préceptes, et le principal rôle des *meetings* est de donner force à cette loi. Il est résulté de là plus d'une singularité. Maintenant encore ce qui distingue le quaké-

risme, c'est toujours la passion de la sincérité, du sans-art, de la simplicité. La guerre à outrance que le premier apôtre avait déclarée à la vanité et au mensonge, ses successeurs l'ont dignement continuée. Rien de plus noble. Ils ne pouvaient mieux faire que d'adopter ainsi les intentions du berger de Drayton. Malheureusement ils ont également adopté les moyens que Fox avait imaginés pour réaliser ses intentions, et ces moyens-là se ressentent bien de la naïveté de leur inventeur.

Ce que Fox regardait comme le bien, cela va sans dire, était simplement ce qui pouvait concilier les facultés qu'il sentait en lui avec les seules nécessités qu'eussent reconnues, qu'eussent aperçues ses yeux à lui, qui étaient loin d'avoir vu tout ce qu'il y avait à voir. Sa morale, d'ailleurs, était encore celle de l'ignorance. Incapable de découvrir sous le mal les élémens mêmes du bien, il s'imaginait que certains actes étaient le mal absolu, parce qu'ils procédaient de certaines causes spéciales, de certains mobiles essentiellement mauvais. Aussi le devoir, suivant lui, était d'anéantir et d'exterminer ces forces de Satan, sans jamais pactiser avec elles, pas même pour les diriger. Cet idéal du visionnaire, ni Barclay, ni les quakers de nos jours ne se sont permis de le revoir. En s'immobilisant tel qu'il était, il est devenu dans le quakérisme une sorte de radicalisme ou de méthode géométrique qui enjoint à chacun d'obéir quand même à tels et tels axiomes, sans rien écouter, sans rien regarder, sans s'inquiéter des conséquences.

Je citerai quelques-uns des principaux résultats de cet esprit systématique. Comme par le passé, les disciples de Fox ne se découvrentdevant personne et ne souhaitent à personne le *bonjour* ou le *bonsoir*. Comme par le passé, ils se croient tenus de tutoyer les princes eux-mêmes, de s'abstenir de toute génuflexion, de ne jamais employer les formules de politesse en usage, telles que *votre serviteur*, *mille pardons*, etc. Les titres qui représentent des fonctions réelles sont les seuls qu'ils admettent. Quant aux qualifications honorifiques d'*excellence*, d'*altesse*, de *monsieur* même, ils les proscrivent comme des mensonges et des impôts payés à l'amour-propre. Ils condamnent la musique, les théâtres, les jeux de hasard, les lectures futiles, les fictions de tout genre, poèmes ou romans. Ils ne portent point le deuil de leurs proches, parce

que le deuil est un vain dehors ou un reproche adressé à Dieu.

Pour leurs vêtemens, ils n'emploient que des étoffes de couleur sombre, et s'en tiennent religieusement à des habits et à des coiffures de forme surannée. Ils rejettent, en raison de leur origine païenne, les noms usuels des mois et des jours, qu'ils ne désignent que par un numéro d'ordre. De même qu'ils se refusent à payer les taxes ecclésiastiques, parce qu'elles proviennent de la cupidité, ils se refusent à concourir à toute guerre, à toute mesure de défense nationale, parce que la guerre provient de l'esprit de haine et d'ambition. En un mot, tout ce qui ne découle pas de la charité et de l'amour de Dieu, et qui n'a pas pour but la charité et l'amour de Dieu, leur règle est de le tenir quand même pour illégitime. Pour couronner leur système, ils se font une loi de n'agir que d'après les principes, de ne jamais prendre un parti en vue de ses résultats probables.

J'ai résumé à peu près toute la doctrine du quakérisme, telle que l'a arrêtée Barclay. Nul doute qu'elle diffère profondément des croyances instinctives du premier quaker. On sent que Fox tendait à donner pour guides à l'homme ses mouvemens irréfléchis, et que Barclay veut lui donner pour guides ses idées génériques, ses conceptions du juste et de l'injuste. L'enthousiaste avait cru que la lumière intérieure suffisait au simple comme au penseur ; le docteur est moins confiant. En théorie, il admet pleinement que la révélation immédiate est infaillible et suffisante. En réalité, il s'occupe surtout à lui donner un mentor, à rédiger, pour sa gouverne, un recueil de préceptes et de croyances. Bref, après avoir reconnu l'oracle mystique, *qui sait tout sans avoir rien appris*, il reconnait également l'oracle des scolastiques, c'est-à-dire une doctrine qui définit *tout ce qui est incontestable.* Cela est fort bien, mais les deux autorités souveraines s'entendront-elles ? Pour résoudre la difficulté, Barclay se contente de la nier. Il déclare que « la révélation immédiate ne saurait jamais être en désaccord ni avec le témoignage externe des Écritures, ni avec la saine raison,... parce que la révélation immédiate procède du même esprit qui a révélé les Écritures. »

Deux contradictions réconciliées par une hypothèse gratuite, voilà aussi à quoi se réduit le Cartésianisme, la fameuse méthode.

En proclamant le libre examen, Descartes commence à faire du sens propre l'arbitre de toutes nos connaissances. En formulant ensuite certaines idées (qu'il n'a pu trouver qu'en lui), et en les présentant comme l'expression des notions éternelles inhérentes à toute raison, il arrive à définir ce qui est incontestable pour tous. Puis, pour prévenir tout conflit entre son système immuable et la raison individuelle, il se borne, lui aussi, à affirmer que nul conflit n'est possible, parce que les opinions qu'il a exposées sont les conséquences des idées nécessaires qui sont les mêmes chez tous. En d'autres termes, parce que son système à lui est la révélation du même oracle qui parle dans le cœur de tous. Des deux côtés, il y a donc analogie complète. Pour s'établir dans la philosophie française comme dans la théologie des Amis, le mysticisme (ou libre examen) n'a trouvé qu'un seul moyen : celui de faire un compromis avec le dogmatisme du passé. A côté du sens propre, qu'il saluait comme *la source de toute vérité*, il a placé une *expression de toute vérité* pour le contenir. Il nous reste à voir comment les deux souverains infaillibles ont vécu côte à côte, du moins dans le quakérisme.

Dès 1675-76, deux ministres de la société, John Wilkinson et John Story, s'attaquèrent à la discipline établie par Fox, comme à une institution qui faisait violence à la liberté de l'Évangile en plaçant certains membres de l'église au-dessus des autres fidèles. Le schisme fut toutefois sans grande importance. De plus graves dissidences se produisirent en Amérique vers 1690. On put craindre un instant que Barclay, en précisant si nettement la seule foi véritable, n'eût rouvert la porte aux arguties métaphysiques et à l'ergotage intolérant auxquels le quakérisme avait précisément tenté d'arracher la religion. La discorde était arrivée à Philadelphie dans la personne de George Keith, homme affirmatif s'il en fut jamais, et infatigable champion de certaines idées à lui (ou à Van Helmont) sur la transmigration des âmes et sur la nature humaine du Christ, qui, disait-il, était double. Peu à peu les discussions s'échauffèrent. Les Amis pensylvaniens se trouvèrent divisés en deux camps, entre lesquels s'échangea plus d'une amère récrimination. Keith reprocha aux ministres de la société de vouloir accaparer les emplois. A propos de l'arrestation d'un voleur, il insulta grossièrement les magistrats quakers qui l'avaient

fait arrêter. Il alla jusqu'à soutenir que leur conduite était contraire aux principes des Amis contre la violence, et qu'un membre de la société n'avait pas le droit de tenir le glaive du pouvoir civil. Pour combler la mesure, il accusa tous les quakers d'être des déistes et des ariens, et de ne voir dans l'Évangile que des allégories, les mystiques emblèmes des phases que l'âme doit traverser pour arriver par le calvaire du renoncement à une glorieuse résurrection. Désavoué par un *meeting* annuel, Keith finit par rentrer dans l'église anglicane ; mais sa défection elle-même ne suffit pas pour mettre un terme à la désunion, et, pendant plusieurs années encore, ses anciens adhérens continuèrent à former des congrégations particulières qui se distinguaient par un plus grand respect pour la lettre des Écritures.

En fin de compte, néanmoins la doctrine de Barclay avait traversé cette épreuve sans recevoir aucune atteinte. La condamnation prononcée contre Keith était uniquement motivée sur son esprit de turbulence, et non sur ses opinions. Ainsi ce n'était point la révélation écrite qui avait fait taire la révélation immédiate, et les deux autorités étaient restées reines *ab indivis*. Un nouveau schisme, excité par une femme au commencement de notre siècle, n'eut pas le même dénoûment.

Nous venons d'entendre les accusations lancées par Keith contre les quakers de son temps. Quoique son témoignage doive être suspect, comme celui d'un raisonneur systématique, aux yeux duquel on était forcément déiste par cela seul qu'on ne professait pas son christianisme à lui, il n'est guère possible de nier qu'il n'y eût, dans le quakérisme, une pente presque fatale vers le déisme. Tous ses dogmes y pouvaient conduire, à commencer par le premier, par cette lumière intérieure qui suffisait à tout, et qui cependant aurait difficilement suffi à enseigner l'histoire de la rédemption. Quoi qu'il en soit de la doctrine, un fait certain, c'est que, de 1800 à 1805, ce fut bien le déisme qui se trouva face à face du christianisme pour lui disputer la société des Amis.

Le signal des hostilités fut donné par une quakeresse américaine, une célèbre prédicante, qui s'était assez fait remarquer dans l'exercice du ministère pour être chargée d'une mission religieuse en Angleterre. Hannah Bernard, tel était son nom, et

avec elle bien des quakers d'Amérique et d'Europe ne purent admettre que Dieu eût violé ce que l'*Apologie* elle-même proclamait formellement comme l'éternelle justice. Ils refusèrent donc de croire à l'extermination des Cananéens et à maint autre passage de la Bible. En général, ils professaient que tout texte des Écritures où Dieu est représenté comme ayant agi contrairement à ses divines perfections, telles que la lumière intérieure nous les représente, est, par là même, convaincu d'imposture et doit être rejeté. Ce n'était rien moins que le rationalisme de Voltaire, cette célèbre méthode géométrique qui a pour règle d'admettre uniquement ce que la raison peut expliquer, et de déclarer absurde ou impossible tout ce qui ne s'accorde pas avec ses idées du possible, tout ce qui ne peut être considéré comme un effet des lois qu'elle a conçues au préalable. En raisonnant ainsi, les novateurs étaient arrivés à nier la conception miraculeuse du Christ et tous les miracles, à biffer comme apocryphe la totalité du Pentateuque, etc. « Ils donnent au Christ le nom de Sauveur (lisons-nous dans un écrit publié en 1804 par un membre orthodoxe de la société), mais, suivant eux, les apôtres sont des sauveurs au même titre. Ils reconnaissent la divinité du fils de Marie, mais ils attribuent la même divinité à tout esprit immortel. » On voit comment Fox avait ouvert la voie au déisme en annonçant que chaque homme possédait en lui le même oracle qui avait révélé les Écritures.

Cette fois les *meetings* ne se bornèrent pas à désavouer les dissidens en raison de leur esprit de turbulence. Ce fut en raison de leurs doctrines qu'ils les condamnèrent. En Angleterre, comme en Amérique, ils usèrent largement du droit d'excommunication, et la société se montra résolue à repousser de son sein quiconque contesterait un seul passage des Écritures. Qu'est-ce à dire ? Que le jour où le sens propre (le révélateur de toute vérité) s'attaqua à l'expression de toute vérité, celle-ci répondit à ses attaques en lui enlevant la liberté de la révoquer en doute, et en nommant suggestions de l'esprit de ténèbres les lumières intérieures qui se prononçaient contre elle.

Il y avait longtemps, du reste, que ce résultat se préparait. Du temps de Fox, les révélations immédiates avaient pu être abandonnées à elles-mêmes. La foi générale de l'époque les garantissait assez contre les dangers de l'incrédulité ; mais depuis lors les

choses avaient bien changé. A la foi générale avait succédé une indifférence presque universelle, et, contre ce nouvel ennemi, la Société des Amis n'avait pas grand secours à attendre d'une hypothèse. Peu importait qu'elle eût démontré comment le Christ intérieur ne pouvait contredire la révélation écrite. En disant à ses membres de prendre pour évangile leurs idées instinctives, elle-même leur avait, en quelque sorte, recommandé de se laisser entraîner par les opinions du jour, et, en dépit de ses démonstrations, c'était là ce qui avait eu lieu.

Nous avons pu juger déjà que chez Hannah Bernard et ses disciples, à la fin du XVIIIe siècle, la lumière intérieure était de la même école que toute la philosophie du moment. Avec le déisme était venue la tiédeur. Durant la dernière moitié du même siècle, les mœurs s'étaient bien relâchées. Les quakers américains surtout n'avaient pas pu s'arrêter sur la pente qui conduit de la fortune au luxe. L'éducation était devenue plus mondaine. La musique et la danse avaient cessé d'être proscrites. Le grand chapeau et l'habit sans boutons étaient abandonnés par bon nombre de jeunes gens, et plus d'une jeune femme se dispensait volontiers du capuchon noir, du tablier vert et des étoffes moroses. Ces vanités sans doute n'avaient atteint qu'une portion de la société. A côté des tièdes ou *wet* quakers (humides), il y avait les stricts, les *dry* (secs). Tandis que les uns allaient à l'indifférence, d'autres redoublaient d'exaltation et formaient même une secte à part (sous le nom de *Nicholites*) pour renchérir sur la discipline primitive. Toujours est-il que la contagion avait bien réellement gagné la Société des Amis comme les autres communions religieuses.

On peut retrouver les traces de toutes ces choses jusque dans les *Mémoires* de mistress Fry. Elle aussi, dans sa jeunesse, était livrée à l'esprit mondain et aux bottines de satin rose. Elle aussi aimait la musique militaire et les éclairs dorés des épaulettes; elle aussi, pour tout dire, était un esprit fort, bien que, dans ses rêves de jeune fille, elle regrettât de ne pas avoir de dévotion. Et plus tard, alors même qu'elle eut pleuré à la voix d'un Ami d'Amérique, elle s'effraya longtemps encore de l'impression qu'un quaker avait pu produire sur elle. William Savery lui avait prophétisé qu'un jour elle serait une des lumières de

son église. Déjà elle n'était plus la même, déjà elle avait senti la foi s'éveiller en elle, et pourtant elle écrivait dans son journal : « Surtout pas d'exaltation ; me défier de l'enthousiasme. » Par la suite elle devint un des ministres les plus zélés de la société. Peut-être n'avait-elle fait que se convertir avec le siècle, dans le vrai sens du mot. En tout cas, le quakérisme sortait, comme elle, d'une grande crise. Après les interminables attaques du XVIIIe siècle contre la Bible, il avait été, en quelque sorte, sommé de prendre un parti. Il s'agissait de savoir si, faute d'un signe de reconnaissance commun à tous ses membres, il se dissoudrait dans le rationalisme déiste, ou s'il continuerait à être une communion, une religion. Il n'a pas hésité, et, pour rester une religion, il s'est raffermi sur la base du christianisme. A partir de ce moment, on peut dire qu'il a cessé d'être une secte mystique, et que chaque jour l'a de plus en plus rapproché des autres communions protestantes. Les *meetings* annuels recommandent la lecture journalière de la Bible. Les sociétés bibliques n'ont pas de patrons plus zélés que les Amis. J.-J. Gurney enfin, le plus célèbre docteur du quakérisme contemporain, est un savant commentateur de la Bible qui, au lieu d'en appeler à la lumière intérieure, analyse et cite des textes pour défendre les dogmes et les usages de ses coreligionnaires.

Telles sont du moins les tendances générales, surtout en Angleterre. Entre les deux autorités qui ne pouvaient se contredire et qui se sont pourtant contredites, c'est le système qui a prévalu. Je me trompe : la révélation écrite et la révélation immédiate se sont simplement séparées. Chacune, en tirant de son côté, a entraîné avec elle une partie de la société. En se rejetant vers le protestantisme, la majorité a fait éclater le lien qui unissait à elle le parti de l'indépendance absolue. A peine condamnée, Hannah Bernard a trouvé des successeurs : Hicks (1822), Comby, Wetherald et Bates ont relevé son drapeau en exagérant encore son scepticisme à l'égard des faits bibliques et de la divinité du Christ. Ce dernier schisme, ai-je besoin de l'ajouter ? ne s'est point éteint comme ceux qui l'avaient précédé, et les disciples de Hicks ont constitué en Amérique une communion distincte qui vogue à pleines voiles vers le supernaturalisme naturel.

A cette heure, le quakérisme est ainsi divisé en deux rameaux :

il a ses *puséyistes* et sa basse église. Là les défenseurs de l'autorité, de l'unité et de la tradition chrétienne, ici les descendans plus ou moins philosophes des anciens *frères du libre esprit*. Les premiers, à vrai dire, sont les seuls qui puissent être considérés comme une secte religieuse.

Penn et les quakers de nos jours

Le Nouveau-Monde, dans le principe, n'avait pas été beaucoup plus propice que l'ancien à la Société des Amis. Qu'ils eussent, oui ou non, provoqué leur sort par un zèle intempéré, les premiers émigrans quakers, au lieu d'y trouver un asile paisible, y avaient rencontré des cachots et des persécutions. Plusieurs même avaient été mis à mort par les calvinistes de Boston. Repoussés de tous côtés, les disciples de Fox songèrent à suivre l'exemple des puritains. Un certain nombre d'entre eux s'associèrent pour acheter une moitié du Nouveau-Jersey, où ils établirent un gouvernement suivant leurs idées. Peu après (1681), Penn entreprit de coloniser la vaste étendue de terrain qui forme actuellement le territoire de la Pensylvanie. La concession lui en avait été faite en acquittement d'une dette contractée par la couronne envers son père. Sa charte de propriété lui laissait des pouvoirs presque illimités. Étrange destinée de l'Amérique, où devaient émigrer et s'essayer toutes les exaltations de l'Europe, tous les systèmes sortis de la vieillesse d'un vieux monde!

A côté des théories de Locke qui se faisaient constitution pour la Caroline, à côté des puritains qui s'efforçaient de fonder leurs républiques théocratiques où la qualité de citoyen était confondue avec celle de membre de l'église, les quakers, à leur tour, purent, à la suite de Penn, tenter, sur une large échelle, la *sainte expérience*. Un champ immense était ouvert à leur activité et à leurs espérances, ils s'y élancèrent en véritables mystiques. La foi de leur premier apôtre n'était pas morte en eux, elle s'y était seulement transformée. S'ils ne croyaient plus à l'infaillibilité des entraînemens irréfléchis, ils croyaient à celle des grands principes. C'était toujours croire que, sans avoir rien appris et avant d'avoir rien vu, tout homme a le don de tout savoir, grâce aux

révélations de son oracle intérieur. Le culte, l'idolâtrie plutôt des idées génériques sous le nom de notions innées ou de principes éternels, c'était là précisément ce qui était sorti du cartésianisme pour enfanter plus tard 93. Je ne m'étonne pas que le XVIIIe siècle se soit passionné pour les enthousiastes Pensylvaniens. Ils partageaient plus d'une de ses hérésies. La révélation immédiate, telle que la concevait Penn lui-même, était bien proche parente de la religion naturelle de nos philosophes. De part et d'autre, la croyance aux miracles du sentiment ressemblait fort à la glorification de l'ignorance.

Toutefois la valeur pratique des principes dépend des circonstances et des hommes qui les interprètent. Peut-être les doctrines qui ne devaient pas nous porter bonheur à nous ont-elles été plutôt favorables que nuisibles aux quakers de la Pensylvanie. Le sol où ils venaient édifier une société était un terrain vierge. Là, plus de ces élémens hétérogènes qui abondent dans les vieilles civilisations et qu'il est si difficile de mettre d'accord. Tous les rebâtisseurs arrivaient avec des croyances analogues, des besoins semblables. Tous arrivaient pour recevoir des terres, pour être liés au sol par les mêmes intérêts. Dans de telles conditions, il n'y avait nulle raison pour rétablir, tout d'un bloc, une hiérarchie sociale qui n'eût répondu à aucune réalité. Un esprit systématique pouvait seul déduire d'une conception *à priori* la nécessité d'un pareil arrangement. Contre cette aberration, les quakers étaient gardés par leurs propres erreurs, par ce mysticisme qui leur enseignait le mépris de toute expérience et de toute précaution. Contre cet autre danger, ils furent plus ou moins protégés par leur propre sagesse, par l'éducation qu'ils avaient reçue dans la mère-patrie.

Penn fit le reste. A tout prendre, c'est une magnifique figure que la sienne. Quelles que fussent ses illusions, au système se joignaient chez lui un haut esprit d'observation, une grande promptitude à profiter des leçons de la réalité, et surtout un fonds inépuisable de rectitude et de bonté. Ses projets de loi et les considérations qui les précèdent renferment d'utiles enseignemens. Quaker de la seconde période, il se souvenait de la discipline de son église. S'il admettait, en principe, le dangereux oracle, il ne l'abandonna pas à lui seul, tant s'en faut. Il lui donna pour règle

tout un code de morale politique, comme Barclay lui avait donné un corps de doctrine. Ce code-là résumait bien toute l'expérience du passé. Comme législateur, il croyait n'écrire que les révélations de la voix qui parle à tous. En réalité, il recevait les révélations d'une voix qui lui parlait à lui, et qui avait su apprendre bien des choses.

Avant de fonder sa grande colonie, Penn, en qualité de propriétaire partiel du Nouveau-Jersey, avait déjà contribué à y diriger les premiers pas des quakers dans la carrière politique. En 1680, lorsque la Pensylvanie lui eut été accordée en pleine propriété, il fit noblement abnégation de ses intérêts, pour n'écouter que sa conscience. Il concéda aux habitans de sa province le droit de se régir eux-mêmes, et, parmi les colonies naissantes, celles qu'il prit pour modèles furent le Rhode-Island et le Maryland, qui avaient déjà été dotés de la liberté de conscience, le premier par un puritain, Roger Williams, le second par un noble catholique, sir George Calvert. La constitution qu'il avait rédigée en Angleterre posait, en règle générale, que les emplois civils seraient ouverts à tout chrétien, à quelque secte qu'il appartînt, et que toute personne reconnaissant l'existence d'un Dieu et l'obligation de vivre en paix et en équité avec ses semblables ne pourrait jamais être inquiétée pour ses convictions, ni forcée de concourir à l'entretien d'aucun culte.

Son premier plan de gouvernement dut être modifié toutefois, et il le fut même à quatre reprises. Dans le principe, le pouvoir de préparer et de proposer les lois appartenait à un conseil élu par tous les propriétaires. Les projets de lois, après avoir été affichés, étaient ratifiés ou rejetés par une autre assemblée également élective, dont les fonctions se bornaient ainsi à peu près à transmettre les décisions des électeurs primaires. Cela ne put durer, et il fallut revenir à une forme plus rapprochée du gouvernement représentatif ordinaire. Plusieurs lois spéciales, trop empreintes de quakérisme, s'en allèrent aussi peu à peu, entre autres celles qui statuaient que tout enfant devrait apprendre un métier à douze ans, que les cartes, les jeux, les théâtres, ne seraient point tolérés, et que, « l'immoralité des peuples provoquant contre eux le courroux céleste, des peines sévères seraient infligées pour toutes les offenses envers Dieu, telles que les blas-

phèmes, les mensonges, les conversations profanes, l'ivrognerie, les toasts, les paroles obscènes, etc. »

En un mot, les quakers ne furent pas exemptés de la loi commune. Partout où ils avaient voulu innover, il fallut que les conséquences mêmes de leurs fautes se chargeassent de leur indiquer le droit chemin. Mais enfin ils apprirent assez vite leur métier de législateurs, et, malgré bien des exigences immodérées qui les entraînèrent d'abord à plus d'une vaine dissension, on peut dire aussi qu'ils se mirent vite au niveau de leur rôle de citoyens. Si Penn avait tort de croire que tous les hommes, en général, étaient forcément capables de se gouverner, il avait raison de penser que les hommes de sa province seraient capables de se gouverner. Ils n'avaient pas seulement débarqué avec leur mysticisme. Ils avaient encore apporté avec eux leurs habitudes et leurs instincts, le souvenir des dangers de l'intolérance, la tendance à respecter les convictions d'autrui, et la belle morale de Fox, cette renonciation à toute violence qui, à elle seule, lui fait tant pardonner.

Somme toute, la *sainte expérience* fut un succès. La prospérité de la Pensylvanie se développa plus rapidement que celle d'aucune autre colonie. Sans contredit la province des quakers a exercé une grande influence sur le sort de l'Union. Les autres états l'ont plus imitée qu'elle-même ne s'est inspirée d'eux. A lire les écrivains de l'Amérique moderne, à voir comment les Émerson, les Channing, les Parker, sont arrivés à distinguer le sentiment religieux de la forme des religions et comment ils le respectent partout, sous quelque forme qu'il se manifeste, il n'est pas douteux que les fils des premiers colons se sont plutôt rapprochés de Penn que des pèlerins calvinistes.

L'Amérique a fait encore bien d'autres emprunts aux disciples de Fox, ou du moins leur esprit égalitaire l'a gagnée, de quelque côté qu'il lui soit venu. Est-ce pour son bien? est-ce pour son mal? L'avenir le dira. Quant à nous, nous pouvons seulement savoir que les États-Unis ont, dans les solitudes de l'ouest, une soupape de sûreté, et que leurs institutions actuelles peuvent actuellement faire vivre en paix les élémens sociaux qu'ils renferment. Quand les jeunes nations du Nouveau-Monde arriveront à être des sociétés complexes et surchargées, peut-être s'apercevront-elles qu'elles ont adopté plus d'une illusion qui les condamnerait à périr si

elles ne savaient pas en abandonner les conséquences. Mais à chaque jour suffit son œuvre, et ce qu'ont fait les quakers, sans doute elles sauront le faire, car la race est la même des deux côtés.

Quoi qu'il en soit, les coreligionnaires de Penn ont déjà porté la peine de leurs systèmes. Leur propre domaine lui-même a cessé d'être un état quaker. Durant les longues guerres de l'Amérique, les Amis pensylvaniens se virent réduits ou à renier leurs principes ou à se démettre de leurs charges. Presque tous embrassèrent ce dernier parti. Une faible portion seulement de la société consentit à admettre la légitimité de la guerre en cas de défense nationale. A l'époque de la révolution, ces quakers mitigés donnèrent aux armées de l'Union plusieurs généraux, Green, Matlock, Miflin. On les désignait sous le nom de *free quakers* (quakers libres). Depuis quelques années, il paraît que leur petite communauté religieuse a cessé d'exister. En tout cas, leur exemple n'a pas été contagieux, et les Amis en masse sont, de nos jours, les principaux apôtres des congrès de paix et de toutes les associations pour l'abolition de la guerre.

Le quakérisme est donc rentré dans la vie privée. A ses débuts, la Société s'était surtout recrutée dans les campagnes. Maintenant c'est dans les villes qu'habite la majeure partie de ses membres, qui, en général, s'adonne à l'industrie et au commerce. Dans la Pensylvanie, les Amis formaient, au commencement de notre siècle, presque un huitième de la population. D'après les statistiques plus récentes, ils s'élèvent à environ cent mille âmes dans toute l'étendue des États-Unis. Le Delaware, le Nouveau-Jersey, le Rhode-Island et la Caroline du Nord sont, après la Pensylvanie, les provinces où ils dominent. En Angleterre et dans le pays de Galles, on évalue leurs congrégations à trois cent quatre-vingt-seize.

Hors de l'Amérique et de la Grande-Bretagne, leur secte n'a jamais réussi à se propager. Leurs colonies en Hollande, en Allemagne et en Norvège sont sans importance ; elles se réduisent à un petit nombre de villages. En France, nous n'en possédons que quelques familles, établies à Congenies, Saint-Ambroix et Saint-Gilles, dans le Gard (1). Encore est-il plus douteux qu'elles

(1) Dans le pays, on leur donne le nom de *coufiaires, pouffaires, souffleurs* ou

soient d'origine quakeresse. Des Amis anglais tentèrent bien de répandre leurs idées à Dunkerque et à Calais. En 1791, deux d'entre eux parurent même à la barre de la Constituante, où Mirabeau dépensa vainement son éloquence pour réfuter leurs scrupules à l'égard du métier des armes. Bientôt ils abandonnèrent le pays sans avoir fait de prosélytes. Avant cette époque, une quakeresse avait également, sans succès, tenté de convertir Louis XIV, en se présentant devant lui au nom du monarque souverain des monarques.

Quoique la Société des Amis soit ainsi resserrée dans des limites assez étroites, le monde n'en a pas moins beaucoup entendu parler d'elle. Je crois qu'il a sujet d'en conserver plus de bons que de mauvais souvenirs.

A travers toutes les variations du quakérisme, et au plus fort même de ses controverses, il est un point sur lequel il n'a jamais varié. Toujours il a cru et enseigné que la *bonne règle* était de moins s'inquiéter de ce qu'il fallait penser pour s'occuper davantage de ce qu'il était bon de faire. Si, d'ordinaire, il est dangereux de juger en bloc toute une masse d'hommes, il y a exception à l'égard des Amis. Partout on les a trouvés soumis à la loi, paisibles et probes, rigides observateurs de la parole donnée. Leurs *meetings*, je l'ai dit, veillent sur la moralité de chacun. Ils exigent que tout commerçant fasse régulièrement son inventaire de fin d'année. Ils s'assurent si leurs administrés sont scrupuleux à ne frauder en rien le fisc.

Cela n'est rien encore. Isolée dans ses particularités, enrégimentée, en quelque sorte, par sa discipline, la secte entière des Amis a été comme une libre corporation d'hommes spécialement associés pour se vouer à la charité. Nation à part au milieu des nations, elle a eu ses maximes, comme on disait au siècle dernier. Le devoir de s'assister mutuellement et l'éducation des enfans avaient été, dès le début, une des parties essentielles de sa

trembleurs. Tout porte à croire que ce sont des débris des anciens fanatiques des Cévennes. Grégoire pense que, dans les premières années du dernier siècle, deux femmes furent les fondatrices ou les réformatrices de leur petite communauté. L'usage de ces trembleurs villageois était de s'exciter à la prière par des soupirs, des larmes, certains mouvemens du corps. Vers 1788, des Amis anglais les découvrirent dans le cours d'une tournée religieuse, et, trouvant en eux de grandes analogies avec leurs propres doctrines, ils achevèrent d'en faire des quakers.

religion. Fox lui-même recommandait d'élever la jeunesse dans la crainte du Seigneur et la connaissance des choses utiles. En tête de son projet de constitution, Penn écrivait, plus tard, ces paroles d'une haute raison : « Les gouvernemens dépendent plutôt des hommes que les hommes des gouvernemens. Quand les hommes sont bons, le gouvernement ne saurait être mauvais ; s'il l'était ils le corrigeraient. En conséquence, le premier soin doit être de propager la sagesse et la vertu par l'éducation des enfans. »

Ces préceptes, la société ne les a pas oubliés. Dès le XVIII[e] siècle, il eût été difficile de rencontrer un quaker qui ne sût pas lire. L'instruction donnée dans les écoles des Amis est simple. Elle embrasse seulement le nécessaire : les devoirs religieux et moraux, la langue maternelle et le calcul. Chez eux, pour tout dire, l'éducation est un moyen de moraliser et non de développer les prétentions. Ce qu'elle peut faire en ce sens, ils ont l'honneur de l'avoir senti et réalisé bien avant que l'opinion publique se fût éveillée sur les dangers de l'ignorance ou d'une instruction toute spéculative.

Il y a, en outre, dans la société, des traditions qui font loi. Fox connaissait par expérience l'état effrayant des prisons, les diaboliques ébats du vice dans ces repaires d'immondices et d'immoralités. L'amélioration du sort des prisonniers, leur conversion plutôt ne cessait de le préoccuper. Les nègres avaient également ému sa charité durant son voyage en Amérique. Partout, sur son passage, il engageait les colons à traiter leurs esclaves avec douceur, à prendre soin de leur âme, et, au bout d'un certain temps, à les mettre en liberté. Aussi peut-on dire, en général, que la réforme des prisons, l'abolition des peines capitales, la suppression de la traite, l'émancipation des noirs et la paix universelle ont été des causes soutenues par toute la famille des Amis. Pour les faire triompher, ils ont écrit, ils ont formé des associations, ils ont adressé des pétitions à la législature de l'Union et au parlement anglais, ils se sont mis en rapport avec les diplomates et les souverains des principales nations de l'Europe. Eux aussi ont envoyé leurs plénipotentiaires au congrès de Vienne. On connait les noms de John Woolmann et d'Antoine Benezet, le quaker français (né à Saint-Quentin). Ils ne sont pas les seuls pour qui la philanthro-

pie ait été une passion, un fanatisme peut-être. Aux efforts individuels les assemblées ont joint leur concours. Bien que, dans le principe, elles ne se fussent pas prononcées absolument contre l'esclavage et que Penn lui-même fût propriétaire d'esclaves, dès 1727, le *meeting* annuel de Londres condamnait en termes formels le trafic des noirs. En 1754, la société fit une obligation à tous ses membres d'émanciper leurs esclaves, sous peine d'exclusion.

A l'égard des Indiens, la conduite des quakers a moins varié encore. Sans armes et sans défiance, Penn se rendit au milieu d'eux. Il leur parla du Dieu qui faisait briller son soleil pour le blanc comme pour l'homme rouge. Ne voulant rien devoir à la violence, il leur acheta les terres du pays qui lui avait été concédé, et nulle goutte de sang quaker, dit M. Bancroft, n'a jamais été versé par les populations indigènes. Leur imagination avait été frappée par cette grandeur à l'antique, et les femmes des solitudes revoyaient en rêve le bon quaker prêchant dans les rues de Londres.

Si les sauvages de l'Amérique n'ont pas été initiés à nos lumières, comme Penn se l'était proposé, la faute n'en est certainement pas à ses coreligionnaires. Des missionnaires les ont souvent visités, et plusieurs tentatives ont été faites pour les décider à envoyer leurs enfans dans les écoles de la Pensylvanie. En 1795, un comité s'établissait pour civiliser les Indiens. D'autres comités ont été également organisés pour conquérir à la civilisation les naturels de l'Afrique. C'est là le roman de la vertu quakeresse. Il a été long; il dure encore; il n'est malheureusement pas le seul égarement de l'enthousiasme des Amis. Quand on compte sans la nature, on fait souvent le mal, en voulant faire le bien. C'est là ce qui leur est arrivé. S'ils ont eu tous les dévouemens et les héroïsmes de la charité, ils en ont eu toutes les folies. Ils ont aimé les hommes comme des mères aveugles; ils ont aimé les prisonniers jusqu'à vouloir désarmer la société contre la barbarie; ils ont aimé l'humanité jusqu'à vouloir supprimer la justice, le châtiment des fautes et ses terreurs protectrices. A y bien regarder, au fond de tous leurs actes et de toutes leurs paroles s'est constamment cachée leur foi primiitve: la croyance aux miracles du sentiment, l'idée que l'homme se moralisait et se perfectionnait uniquement parce qu'il avait le don de reconnaître

de lui-même les charmes du vrai et du juste. Toujours ils en ont plus ou moins conclu, *a priori*, que tout ce qui allait mal n'allait mal que faute de sermons, faute de voix pour annoncer ce qui était le bien. Toujours ils se sont plus ou moins imaginé que les hommes pouvaient être amenés à la perfection d'Adam par l'unique puissance de la lumière intérieure, et que, sans l'aide d'aucune punition, il suffisait de prêcher pour convertir les malfaiteurs comme pour civiliser tous les sauvages. Cette utopie-là, le cartésianisme encore nous l'a léguée, et elle travaille de son mieux à désorganiser nos familles et notre société en se confiant aux miracles de l'indulgence.

Que cela toutefois ne nous empêche pas de rendre justice à qui de droit, et, tout d'abord, aux intentions des quakers, qui ont certainement rendu de grands services en se consacrant à l'étude des misères et des grands remèdes à y apporter. Que cela surtout ne nous ferme pas les yeux sur la marche fort curieuse et fort significative que le mysticisme des Amis a constamment suivie dans la même direction, de l'utopie à la réalité. Des illusions au début, beaucoup d'obstination à poursuivre les conséquences d'un faux système, mais beaucoup de sagesse aussi pour laisser là les conclusions condamnées par les faits, voilà, nous l'avons vu, quelle a été l'histoire de leur foi et de leur carrière politique.

C'est aussi là l'histoire de leur philanthropie : chaque jour elle a grandi en raison. Au roman ont succédé les entreprises assez sages pour réussir. En 1796, la médecine reçut des quakers une grande leçon. Les premiers ils comprirent et révélèrent les avantages de la douceur dans le traitement des maladies mentales, et la retraite qu'ils fondèrent à York pour les aliénés de leur communion a servi de modèle à tous les établissemens de pareille nature. De ce beau succès date, pour ainsi dire, une ère nouvelle. L'esprit pratique n'a plus abandonné la charité des Amis. Pour s'en assurer, il suffit d'ouvrir les *Mémoires* de William Allen et de mistress Fry. On les a appelés les *Annales de la Bienfaisance au* XIX[e] *siècle*. On eût pu les nommer les *Annales de la Bienfaisance éclairée*.

Sans fortune, sans éducation première, William Allen finit par devenir un des hommes les plus importans de l'Europe, et comme savant et comme bienfaiteur de ses semblables. Tout en s'adon-

nant activement à sa profession, tout en poursuivant les études qui le menèrent à la Société royale et à une chaire de professeur dans un hôpital, il sut diriger et stimuler les forces vives de la charité privée. L'abolition de la traite avait été sa première passion. Jusqu'à sa mort, il fut comme le type de ce que la philanthropie peut avoir de salutaire. Non seulement il travailla énergiquement à appeler l'attention générale sur les dangers du paupérisme et sur l'importance politique des questions qui s'y rattachent, mais il fut encore à la tête de ceux qui apprirent à l'Angleterre ce que les autres nations apprennent d'elle maintenant : que c'est dans les institutions de prévoyance que gît le remède, le meilleur du moins que la science ait pu découvrir, aux souffrances des classes laborieuses.

Le nombre des associations qu'il contribua, pour sa part, à fonder, ferait croire, chez lui, à une activité surhumaine. J'en mentionnerai seulement quelques-unes : deux comités pour distribuer aux malheureux de la soupe et des alimens à bon marché, une société pour la réforme et la punition des jeunes malfaiteurs, une autre pour assister les ouvriers indigens des campagnes et des manufactures, plusieurs *district-visiting societies* pour visiter les pauvres à domicile, les caisses d'épargne enfin. Je laisse de côté les sociétés bibliques, les associations savantes, les comités pour l'adoucissement des peines capitales, pour la civilisation. Organiser, d'ailleurs, n'était qu'une partie de sa tâche. Lui-même se mettait ensuite au service de ceux qui l'avaient secondé. Il s'adressait à la générosité des particuliers. Il savait inspirer à autrui sa propre ardeur ; il sollicitait, pour ses œuvres charitables, le patronage des grands. Il recueillait de toutes parts des renseignemens sur le sort des classes pauvres, et il communiquait au gouvernement le résultat de ses enquêtes. Ajouterai-je qu'il payait de sa bourse comme de son temps? Cette philanthropie-là n'a jamais manqué aux quakers. Ils l'ont généreusement prouvée à l'égard de l'Irlande.

La réforme pénitentiaire et l'éducation primaire occupèrent, en outre, une grande partie de la vie et des pensées de William Allen. Ce fut surtout grâce à lui que s'établit et se développa le *British and foreign school Society*, cette puissante création de l'initiative individuelle qui dota l'Angleterre et bien d'autres contrées de tant

d'écoles mutuelles. Dans sa vieillesse, il fondait encore, de ses propres deniers, des écoles d'agriculture pratique et théorique, et la tâche qu'il s'était donnée dans sa patrie, il tenta de l'accomplir un peu partout. Accablé d'affaires, administrateur des biens du duc de Kent, membre zélé de son église, il trouva encore le temps de parcourir, à diverses reprises, la Norvège, la Suède, la Russie, la Grèce, l'Allemagne et la France, inspectant partout les prisons, les écoles et les établissemens de bienfaisance, adressant des rapports aux ministres et aux souverains, prêchant, en tous lieux, l'instruction et les réformes utiles.

Tous ces voyages eurent pour principaux motifs des missions religieuses. Ils rentrent donc dans l'histoire générale du quakérisme, et ils n'en sont pas une des pages les moins curieuses. Deux fois William Allen fut accompagné par un Ami des États-Unis, Français de naissance, Étienne Grellet. La société, — qui n'a jamais cessé de veiller avec une sollicitude maternelle sur les groupes disséminés de sa famille religieuse, — avait chargé les deux missionnaires de visiter Stavanger en Norvège, Pirmont en Allemagne, et quelques autres villages quakers. Ce n'était là qu'une partie des instructions qu'ils avaient reçues. Ils devaient aussi se mettre en rapport avec les hommes charitables des divers pays de l'Europe, s'entretenir et prier avec les hommes pieux de toutes les communions, s'enquérir de l'état moral et religieux des populations.

L'ancien esprit du prosélytisme des Amis a bien changé de forme, on le voit. Leurs apôtres parcourent maintenant le monde pour propager les institutions de prévoyance et tous les progrès de nature à soulager les misères ou à moraliser l'ignorance. Loin de porter témoignage contre les croyances qu'ils ne partagent pas, voici comment ils confessent leur foi au nom de la société entière :

A CHARLES-JEAN, ROI DE SUÈDE

« Inspirés, nous l'espérons humblement, par cet amour chrétien qui désire l'éternel bien-être de tous les hommes, nous avons cru de notre devoir de traverser tes états et de saluer partout ceux qui aiment sincèrement notre Seigneur Jésus-Christ, quelle que soit la forme de religion qu'ils professent. Nous ne connaissons nulle distinction de secte et de parti, convaincus que la véritable église est composée de tous ceux

qui s'efforcent fidèlement de connaître et d'accomplir la volonté du ciel à leur égard. »

Cette lettre était signée par Allen et Étienne Grellet. La France aussi a reçu, plusieurs fois, la visite du bon quaker anglais; elle a encore reçu celle d'un autre missionnaire de la société, mistress Fry. A son nom se rattache une des grandes réformes de notre siècle, la réforme pénitentiaire. Comme Allen, elle avait le génie pratique et le don d'entraîner les hommes. Comme lui, elle possédait la plus merveilleuse et la plus rare des facultés, une activité toujours maîtresse d'elle-même et toujours capable de mener de front mille affaires. Les sociétés bienfaisantes sortaient de terre sous ses pas.

Pour elle-même, elle prit la part la plus pénible. Elle était riche, elle était épouse et mère; elle n'en vécut pas moins au milieu des cachots et de leurs habitans. Elle avait un talisman pour dominer les bêtes fauves. Suivant le mot de Crabbe : « A travers tout ce qu'il y a de vil et de dépravé, elle s'ouvrit une route, la route que s'ouvrent les anges en combattant les puissances des ténèbres pour faire pénétrer la lumière. » En ce moment, à peine nous est-il possible de nous figurer ce qu'étaient, au commencement du siècle, presque toutes les prisons de l'Europe. Les détenus de tout genre, condamnés ou prévenus, y étaient entièrement confondus. Les femmes et les hommes y couchaient pêle-mêle, au milieu des immondices. L'ivrognerie, la brutalité, l'immoralité, y régnaient librement à la faveur d'une oisiveté complète. L'idée qu'il pouvait être avantageux pour la société comme pour les détenus d'empêcher la gangrène du vice de se développer avait sans doute été entrevue par plus d'une intelligence; mais, en Europe, elle attendait encore une application générale.

La secte des Amis en fit une de ses plus chères pensées. Je n'examinerai pas si, là encore, le mysticisme quaker ne se montra pas, dans le principe, beaucoup plus capable de détruire le mal que de rien fonder de mieux. Le fait certain, c'est que les mauvaises théories conduisirent à des théories meilleures, auxquelles les Amis se rangèrent comme les autres. Chez mistress Fry, en particulier, l'illusion ne se mêle plus qu'en petite dose à une très forte dose de saine raison. Introduite à Newgate par W. Allen, elle y fit certai-

nement pénétrer la lumière. Elle organisa des écoles pour les prisonniers, elle leur fit de pieuses lectures; elle institua des comités de dames pour l'aider dans son œuvre et pour venir à l'appui des détenues à leur sortie de prison. Enfin, les principales et salutaires améliorations qu'elle avait proposées furent adoptées par le gouvernement. Pour chaque nature de délit, il y eut des salles spéciales. Les femmes furent séparées des hommes; elles eurent des surveillantes de leur sexe, et le travail fut introduit dans les maisons de détention.

Toutes ces réformes, dont le contre-coup s'est fait sentir en France et chez les autres peuples, n'ont assurément pas été effectuées par une seule personne. L'esprit d'initiative, qui est la force de l'Angleterre, n'a point été créé par Allen ou par mistress Fry; seulement ils ont su en tirer parti et lui assurer le concours de toute leur société religieuse. C'est, pour les Amis, un assez beau titre.

Il est à regretter que les *Mémoires* des deux célèbres quakers n'aient pas été traduits dans notre langue. Les récits des voyages les plus lointains et les rêves les plus étranges de l'imagination n'ont rien que de banal à côté du monde qu'ils nous ouvrent. Ce monde inconnu, il est au milieu de nous, et nous ne le soupçonnons même pas. Les traces des anciens jours n'y sont pas effacées: on y reconnaît, à une certaine exaltation contenue, les descendans des premiers enthousiastes. Là, tout est grave, austère, silencieux. Le savant, accablé de soucis, interrompt ses travaux pour consulter Dieu sur la moindre décision qu'il doit prendre, ou pour remercier sa bonté infinie de ce qu'elle a daigné lui donner conscience de son propre néant; le commerçant note, dans son journal, « ses abattemens » et ses calmes plats, les éclaircies qui lui ont révélé « la présence du pouvoir qui soutient », les élans de ferveur que le Seigneur lui a accordés malgré son indignité. Le soir, pendant que les convives sont encore à table, l'esprit les visite et plane sur eux. Ils s'aperçoivent que *Dieu est proche :* c'est une sollicitation religieuse (*a religious opportunity*) dont le ciel les favorise, et l'un d'eux prononce une prière. Parfois une étrangère se présente chez un Ami sans être attendue. Je citerai les propres paroles de W. Allen : « Après être restée un instant assise, elle fut *appelée* à me consoler. Elle me dit qu'en se rendant chez elle, elle

s'était sentie arrêtée devant ma demeure. Elle m'assura que le coup qui m'avait frappé n'était point un signe de colère, qu'il m'avait été ménagé pour m'affermir sur l'éternelle fondation. Il lui avait été ouvert que le Seigneur me réservait au service de son église. »

A chaque instant paraissent ainsi des prophètes et des prophétesses. Souvent les envoyés de l'Esprit saint sont des hommes de haute capacité, et toujours ils sont respectueusement écoutés, même par des hommes comme Allen. Quelquefois c'est un conseil ou un reproche qu'il leur est ordonné de faire entendre : ils ont vu les dangers que l'amour de la science faisait courir à un de leurs frères, et une voix d'en haut a dit d'aller l'avertir de prendre garde. Un autre jour, devant le cadavre d'un père, d'une femme bien-aimée, ceux qui pleurent éclatent, pour ainsi dire, en chants d'allégresse pour bénir le ciel de sa bonté.

De tout cela il m'est encore possible de donner une idée; mais ce que je désespère de faire comprendre, c'est l'indicible alliance d'activité et de résignation, de résolution et de défiance de soi qui se reflète non seulement dans les pages d'Allen et de mistress Fry, mais encore dans presque toutes les confidences des Amis de nos jours. La vertu pour eux, le signe auquel ils reconnaissent qu'ils sont justifiés, leur idéal enfin, c'est le sentiment de *dependence* (dans le sens anglais du mot), le sentiment qu'ils sont à la merci du Tout-Puissant, que Dieu pense et veut en eux; qu'autour d'eux, comme en eux, c'est l'Irrésistible qui gouverne seul, décide, seul, ce qui doit se réaliser. L'homme, en un mot, ne peut que deviner ce qui est destiné à s'accomplir.

Non qu'ils soient quiétistes; loin de là. Ils se font un devoir d'étudier sans cesse ce qu'ordonne la voix intérieure, de se décider sans cesse, de toujours vouloir et pratiquer, sans crainte et sans repos, ce qu'ils croient le mieux, mais de ne le vouloir et de ne le pratiquer qu'en doutant d'eux-mêmes, en se tenant prêts à changer de voie au moindre appel, en se résignant d'avance à ce qui sera ordonné, et en se rappelant « que si l'œuvre est de Dieu, elle réussira malgré tout; que si elle n'est pas de Dieu, rien ne saurait la faire triompher ». Lorsque le souvenir des destinées religieuses qui lui avaient été prophétisées faisait hésiter miss Gurney (Mme Fry) à se marier, elle écrivait à son cousin J.

Gurney : « J'espère que le droit chemin me sera manifesté. Je ne me serais pas crue autorisée à répondre par un refus formel en ce moment. Si je suis réservée à me marier avant peu, cela bouleversera toutes mes théories, et cela m'enseignera que les voies du Seigneur ne peuvent être scrutées. »

La première fois que la jeune femme prononça quelques mots en public, elle en fut tout épouvantée, et, rentrée chez elle, elle écrivit ces autres paroles si caractéristiques : « Mon Dieu! gardez-moi de prendre en vain votre nom. » Cette tendance à douter de soi-même est un trait saillant des quakers contemporains. Un mâle sentiment de responsabilité respire chez leurs hommes d'élite. Ils se respectent comme un temple et se prennent eux-mêmes au sérieux. Observer avant de juger, faire silence pour écouter, revenir écouter de nouveau, et craindre constamment que la lumière ne soit qu'un météore trompeur, telle est leur manière de consulter l'oracle.

Certes, si les quakers sont encore asservis à de puériles formalités, on le leur pardonne sans peine, car les apparences ne leur ont pas fait oublier la réalité. Sous leurs simples dehors réside une majestueuse virilité. Ils se reprochent, comme un mensonge, de n'avoir pas exprimé toute leur pensée de peur de blesser quelqu'un. Nul faux-fuyant n'est admis. La crainte de froisser les susceptibilités d'autrui est démasquée, et, sous son vrai nom, ils la proscrivent comme une pusillanimité qui vient du désir de plaire. Devant eux, on se prend à rêver un monde où l'on pourrait croire au moindre sourire, à la moindre parole d'approbation, parce que le blâme ne se déguiserait jamais, pas même sous le silence ; un monde de franchise et de justice aussi, où chacun serait assez sage et assez réservé dans ses jugemens pour être chargé du devoir de punir, et travailler ainsi, comme un grand justicier, à faire respecter les choses saintes.

En montrant comment les quakers pratiquent la charité, j'ai passé en revue à peu près toutes leurs œuvres. Les statistiques des prisons, des écoles et des établissemens de bienfaisance ont été les romans de leurs heures de loisir. Comme un ordre monastique, ils n'ont eu qu'une spécialité. Probablement, ils auraient été des ouvriers moins actifs dans cette spécialité, s'ils n'avaient pas été une exception parmi les hommes. Probablement aussi

ils ont fermé bien des voies fort légitimes à leur activité, en voulant astreindre le chrétien à ne vivre que par une seule faculté. Ainsi, ils ont fourni peu de poètes et d'artistes. L'imagination, l'épanchement des impressions artistiques et le talent d'émouvoir se sont trouvés enveloppés dans la proscription dont ils avaient frappé le mensonge, la futilité, tout ce qui distrait l'homme de la réalité des réalités. Benjamin West est à peu près le seul peintre qu'ils aient à citer (peintre bien froid, surtout dans ses sujets historiques). La liste de leurs poètes n'embrasse guère que John Whittier, l'Américain, et Bernard Barton, l'Anglais. Le premier a écrit des vers lyriques ; le second est mort après avoir publié plusieurs volumes de méditations et de morceaux descriptifs. Son inspiration était grave, simple, religieuse, et, quoique renfermée dans un horizon peu étendu, elle avait souvent la vraie poésie, celle des sentimens comme ils naissent naïvement dans une âme élevée et cultivée.

A défaut d'artistes et de romanciers, les quakers sont riches en un genre de littérature qu'ils ont presque créé, dans les temps modernes. Je veux parler de leurs mémoires et de leurs biographies. Saint Augustin le mystique avait raconté sa vie intime. La foi mystique des disciples de Fox les a naturellement entraînés à suivre son exemple. Presque tous leurs hommes de marque ont écrit l'évangile de leur *Chiist intérieur*. Après leur mort, ceux qui restaient derrière eux ont généralement recueilli leurs lettres et leur histoire. Chaque génération a ainsi payé son tribut. Les annales psychologiques de la Société des Amis sont complètes. Elles le sont dans tous les sens, car ceux qui se sont confessés l'ont fait sans réticence, et, pour s'analyser, ils ont eu la seconde vue du savant, qui, à force d'observer, arrive à distinguer, dans un tapis de verdure, des milliers de formes invisibles pour un œil moins exercé. De Fox à Allen, non seulement il nous est possible de voir se dérouler sous nos yeux les actes et les destinées des Amis ; nous pouvons encore assister à l'engendrement secret de leurs actes, à tous les phénomènes intimes de leur être, à toutes les transformations spirituelles qui ont élaboré en eux les variations extérieures de leur destinée.

De Fox à Allen, des figures bien différentes l'une de l'autre se

sont constamment succédé. La route a été longue, elle a été droite aussi ; il y a quelque chose d'enivrant à voir tant de force de croissance dans un rameau de l'arbre humain. Jamais pareille évolution n'avait eu lieu sous le soleil. Les archives seules du quakérisme sont comme un tableau synoptique de tous les degrés de développement qu'il a été donné jusqu'ici à l'homme de parcourir.

Ce qu'elles nous apprennent surtout, si je ne me trompe, c'est que ce ne sont pas les doctrines qui font les caractères, c'est que nos actions, nos volontés et nos conceptions ne dépendent pas exclusivement de nos principes. Chez des natures instinctives et rudimentaires, les principes des Amis pouvaient enfanter un dangereux fanatisme, une folie toujours prête à prendre ses caprices pour des volontés du ciel. Chez des êtres abstraits et raisonneurs, plus portés à réfléchir qu'à observer, les mêmes principes pouvaient enfanter un aveuglement non moins dangereux, un radicalisme obstiné à tailler et à retailler le monde sur son idéal *a priori*.

Ces deux phases, les quakers les ont, en effet, traversées. L'enthousiasme avait été leur point de départ, l'esprit de système est venu plus tard : Barclay après Fox, mais après Barclay autre chose. Les principes officiels de la Société des Amis ont eu beau se proclamer éternels, Dieu se rit des axiomes, et, quelles que soient les formules que prononcent les lèvres des hommes, le sens qu'ils y attachent implique toujours forcément tout ce qu'ils ont vu, tout ce qu'ils ont pu apprendre. A une époque plus sage, les croyances de Fox se sont trouvées professées par des êtres naturellement observateurs. La faculté d'examiner était en eux. Par cela seul qu'elle existait, elle a eu besoin de s'exercer; elle a moissonné, elle a emmagasiné ses récoltes, et la foi en une révélation immédiate n'a servi qu'à faire de ces mystiques-là des disciples de Bacon. Le résultat accumulé de leur expérience pratique a été leur oracle. En croyant renier leur raison, ils ont simplement renié leur logique, leurs préjugés, leurs hypothèses gratuites, et, ainsi arrachée à l'esclavage de tout système, leur intelligence a été d'autant plus docile à recevoir les enseignemens de la réalité.

C'est là qu'en est maintenant le quakérisme. Il est revenu au

mépris de toute théorie qu'enseignait son fondateur, en y joignant l'esprit d'examen que ne possédait pas G. Fox. En d'autres termes, après avoir cessé d'être une secte mystique sous l'influence de Barclay, il s'est retrempé dans son essence première, car le mépris de toute théorie, remarquons-le bien, ce n'est rien moins que le fond même du mysticisme, l'instinct de conservation de l'individualité. Le quakérisme avait donc un principe de vie, comme je le disais en commençant. A l'époque où il est né, la cause qu'il venait défendre pouvait triompher ; chaque jour, elle a gagné du terrain. L'avenir lui appartient, je crois ; le présent lui est déjà en grande partie acquis.

Regardons autour de nous, ouvrons tous nos livres : qu'y trouverons-nous ? De l'art intime, de la poésie intime. Il semblerait que nous avons tous pris modèle sur les mémoires des quakers. Ce ne sont point les doctrines des Amis qui ont nourri le talent de Wordsworth, cela est certain. Wordsworth pourtant n'en est pas moins un quaker, et Coleridge aussi, et tous les poètes de marque avec eux. La littérature en masse s'est convertie au quakérisme le jour où elle a osé croire que *coursier* n'était pas plus poétique que *cheval*, et où elle a mis ainsi la naïveté au-dessus du savoir-faire, l'originalité au-dessus du bon ton cérémonieux. Elle s'y est convertie, pour notre malheur ou notre avantage, suivant ce que nous aurons de sagesse, pour aller à toutes les folies de l'orgueil et de l'égoïsme avec ceux qui, en s'inspirant d'eux seuls, ne trouveront en eux que l'aveuglement d'une raison trop faible et d'une conscience incomplète ; pour aller à toutes les gloires d'une noble sincérité avec ceux qui auront la défiance d'eux-mêmes et le respect d'autrui.

Rousseau ou Allen, voilà les deux aboutissans possibles. De quel côté nous dirigerons-nous ? Dieu le sait. En tout cas, c'est bien l'évangile littéraire des modernes que Fox avait annoncé à l'avance, en répétant que le sentiment individuel vient de Dieu et que l'acte ou la parole qui le traduisent le plus sincèrement sont le plus divins. Bien plus, pour nous, tels que la marche des choses nous a faits, le grandiose, l'idéal épique est plutôt dans la prose de mistress Fry que dans les épopées d'Homère. A travers son iliade à elle, on n'entend pas le bruit des vaines cymbales, on n'y voit point l'héroïsme qui poursuit la gloire, l'ambition qui vise à écra-

ser autrui de sa supériorité. Ce qu'on y rencontre, c'est l'héroïsme de la conviction et non de l'orgueil. C'est le sublime des humbles abnégations, c'est la majesté de la liberté, la seule réelle, celle de l'être émancipé du désir de plaire, et qui, sans rien craindre, sans demander, ne reçoit de loi que de lui-même.

Cette poésie-là, le monde ne s'en était pas douté pendant des siècles. S'il l'entrevoit maintenant, c'est que la morale, elle aussi, s'est faite quakeresse, comme la littérature. L'opinion publique, en général, est de l'avis des quakers : elle ne pense plus que la sagesse consiste à prendre la vie en riant et à n'y voir qu'une comédie où il s'agit de jouer habilement son rôle. La science et la philosophie commencent également, grâce à Dieu, à prêcher, après Fox, l'abjuration des formules et des vains systèmes. Lorsque les grands partis sont tombés en Angleterre et que les communes ont renoncé aux luttes de principes pour se guider d'après les nécessités journalières, c'était une espèce de quakérisme qui s'impatronisait au parlement et dans la politique. Le *free trade* enfin, le gouvernement constitutionnel, la décentralisation et le laisser-faire d'Adam Smith ne sont, bien évidemment, que des applications de la vieille doctrine mystique reprise par les Amis. De tout cela que conclure? Rien, sinon que l'autorité, comme l'a dit saint Paul, a pour unique fondement l'incapacité de bien user de la liberté, et que les individus obtiennent une plus large part d'indépendance quand ils sont devenus capables de ne pas en abuser.

Et cependant, tandis que l'esprit du quakérisme s'étend et s'infiltre partout, lui-même, comme religion, semble en voie de disparaître. Dans ses rangs, les défections sont fréquentes. Mistress Fry a vu la plupart de ses enfans et des autres membres de sa famille passer à l'église anglicane. Les esprits les plus avancés, ceux que pénètrent les influences de leur temps, sont comme attirés vers la religion de la majorité. Les hommes prennent, de moins en moins, la parole dans les assemblées. Les femmes fournissent plus de ministres qu'eux à l'église de Fox. La Société des Amis, en Angleterre surtout, se voit menacée de ne garder par devers elle que les enthousiastes et les retardataires. Ne serait-ce pas parce qu'elle a commis le péché pour lequel il n'y a nulle rémission, celui de dire à l'homme : « Décide d'abord ce que doi

être toute chose; pose ton ultimatum à la réalité, et poursuis ensuite ton idéal les yeux fermés. Périsse le monde plutôt qu'un principe! »

Les Amis eux-mêmes ont décidé qu'ils n'accepteraient pas toutes les nécessités qui pourraient se présenter; eux-mêmes n'ont pas voulu y faire face en hommes, de leur mieux. Leur refus seul de porter les armes les condamnait à ne jamais devenir une nation. En donnant à la majorité le droit de régenter les consciences individuelles, leur organisation religieuse les vouait également à n'être qu'une secte exceptionnelle. Pour qu'un tel absolutisme fût possible, il ne suffisait pas que chacun fût libre de s'y soustraire; il fallait encore qu'en s'y soustrayant chacun pût trouver, autour de lui, d'autres communions où se rejeter, afin de ne pas devenir un paria. C'est en vain que les quakers modernes maintiennent résolûment leur discipline et toutes leurs particularités de langage et de costume : cela même indique peut-être qu'ils ont peur. Ils sentent que ces barrières sont la dernière digue qui les empêche d'être engloutis; mais ces barrières ne sont qu'un obstacle au progrès, et le progrès passera.

Il n'y a pas à s'y méprendre néanmoins, ce qui condamne à mort le quakérisme, ce n'est pas son mysticisme, sa glorification du sens propre : c'est sa doctrine, et surtout sa doctrine telle que l'a faite Barclay. Barclay s'en va, Fox reste. Lui, il pouvait dire jusqu'à un certain point : « Je suis celui qui était avant que les choses fussent. » Il était, en effet, à l'origine de toute chose. Il exprimait ou plutôt en lui s'exprimait ce qui a précédé toute société humaine, ce dont tout effort humain procède : le besoin individuel, l'instinct qui oblige chaque être à défendre sa personnalité, à ne croire que ce qu'il peut croire, à ne vouloir que ce qu'il peut vouloir.

Bacon n'eût pu accepter Descartes ni Barclay; il aurait pu accepter Fox. L'induction était en germe dans le mépris que l'enthousiaste professait pour toute théorie. La cause pour laquelle il combattait était encore la méthode qui enfante le progrès et les génies, la seule qui permette à un homme de faire un pas de plus que ses devanciers. N'est-ce pas en dépit de toute théorie que s'accomplit toute découverte? Constater une loi nouvelle, n'est-ce pas affirmer un phénomène incompréhensible,

absurde, une chose contraire à toutes les lois reconnues du possible, une opinion que l'on ne peut admettre sans nier sa propre raison, ses idées préalables? Celui qui a découvert l'attraction ou les propriétés de l'oxygène, celui qui est venu annoncer au monde que des morceaux de verre rendaient la vue aux aveugles, tous les novateurs enfin n'ont certainement pas déduit leurs inventions des systèmes du passé. Ils ont cru parce qu'ils avaient vu, ils ont admis qu'un fait était vrai, quoiqu'il fût impossible, parce qu'ils ne pouvaient faire autrement, parce que l'affirmation de ce fait, l'idée qu'il était vrai résultaient forcément de leurs impressions.

Malheureusement la même méthode qui fait les génies fait aussi les fous et les fanatiques. Si les intelligences d'élite s'élèvent au-dessus de la foule en se dégageant de tout système, c'est parce qu'elles savent d'abord s'assimiler toute l'expérience acquise, toute la science résumée dans les théories du passé. Quant aux masses, qui ne possèdent point cette faculté, les pousser au mépris de toute théorie, c'est seulement leur enlever les bénéfices et la tutelle de la sagesse des sages pour les livrer à la merci de toutes leurs étourderies. Leur enseigner d'ailleurs ce mépris en leur répétant qu'elles possèdent un oracle infaillible, c'est déchaîner le chaos. Le quakérisme primitif pouvait donner satisfaction à un besoin éternel. Avec son hypothèse du Christ intérieur, il s'insurgeait contre une nécessité non moins éternelle et qui est la raison d'être du dogmatisme, contre la nécessité qui force les sociétés à se protéger en exprimant, sous forme de lois, la somme de leurs connaissances, et en empêchant les aveugles de faire ce qui a été reconnu comme dangereux.

Afin d'enlever les individus au gouvernement de leurs ignorances et de leurs caprices, nous avons vu ce que fit Barclay : il les remit sous la tutelle de l'église de système. Il se peut que sa doctrine scolastique ait contribué à sauver le quakérisme du naufrage, car, après tout, le recueil de préceptes et de croyances qu'il avait rédigé était un certain résumé des lumières de son temps. Ce qu'il y a de bien certain toutefois, c'est que le présent n'était sauvé qu'aux dépens de l'avenir. Tout savant qu'il était, Barclay n'avait su qu'adopter les erreurs de Fox, en sacrifiant ce qu'il y avait chez lui de profondément vrai. La question était de découvrir

et de dire comment les individus étaient libres de tenir compte de leurs propres impressions et de leurs propres besoins, sans être aucunement libres de nier l'expérience du passé et de dédaigner ses défenses.

Cette question, le docteur quaker ne l'a point résolue. Au lieu de concilier les deux besoins représentés par le dogmatisme et le mysticisme, il a simplement combiné les axiomes des dogmatiques et des mystiques : l'hypothèse du *Christ intérieur* et l'hypothèse que la *vérité est une*. De cet amalgame de formules est sortie, entre ses mains, une doctrine sans nom qui, du même coup, s'attaque aux deux nécessités qu'il s'agissait de mettre d'accord. A la fois antinomienne et systématique, elle permet d'un côté à l'individu de rejeter l'expérience du passé, et, de l'autre, elle lui défend d'y ajouter la sienne propre. En faisant un devoir au croyant de ne point payer les dîmes, de ne point porter les armes, et, en général, de ne point se soumettre aux conventions sociales qui ne sont pas confirmées par sa lumière à lui, elle menace, comme le socialisme de nos jours, le principe même de la vie des sociétés. En définissant dogmatiquement la vérité immuable et en enlevant aux raisons individuelles le droit de penser autrement que Fox, elle prétend arrêter le progrès et supprimer la faculté d'apprendre. Suivant elle, l'individu n'est pas libre de croire, pour sa propre part, à ce que lui dit son sens propre ; il n'a que le devoir de nier ce que dit le sens propre d'autrui.

A tout prendre, le quakérisme est un échec. Comme doctrine, il n'a pas pu pénétrer l'énigme de sphinx, pas plus que le cartésianisme, pas plus que le radicalisme. Pour expliquer comment chacun était autorisé à penser par lui-même, il n'a rien trouvé de mieux qu'une théorie dont le sens se réduit littéralement à ceci : chacun a le don de tout deviner sans avoir rien appris, chacun n'a rien à apprendre et doit se tenir pour infaillible, chacun enfin ne doit jamais affirmer qu'il sent et voit d'une certaine façon, sans affirmer en même temps que tous ceux qui n'acceptent pas ses opinions sont forcément ou des hypocrites ou des monstres. *L'Apologie*, en un mot, équivaut, de tous points, au système de M. de Lamennais ; c'est le radicalisme pur, la glorification de l'ignorance, avec toutes ses conséquences.

Il n'en a pas fallu davantage pour précipiter Franklin, et bien

d'autres, au plus profond de la sentimentalité humanitaire. Sous prétexte que tout vivant a en lui l'étoffe dont se font la sagesse et la morale, elle s'imagine que tous sont également propres à tout, que tous doivent jouer tous les rôles, surtout celui de législateurs, que le meilleur gouvernement possible est celui des mineurs, etc. Ce que vaut un pareil mysticisme, les faits ne l'ont que trop prouvé. Pour nous, Français, il portait dans ses flancs la révolution et le communisme. Pour l'Allemagne, il tenait en réserve un idéalisme non moins gros de tempêtes, j'en ai peur. De toutes les vieilles sociétés, il n'en est guère qu'une qu'il ne soit pas parvenu à désorganiser, et celle-là, c'est précisément la seule où il n'ait jamais pu s'implanter sans être rudement combattu.

Quelle est donc l'illusion ou la méprise qui a égaré Barclay et Descartes ? L'étude du quakérisme, à mon sens, peut grandement profiter à la philosophie. Si elle ne nous indique pas la droite voie, elle nous fait au moins toucher la borne fatale contre laquelle ont donné tous les défenseurs du sens propre, pour bifurquer les uns à droite, les autres à gauche, ceux-ci vers l'anarchie, ceux-là vers une autorité pleine de périls. Cette borne fatale, c'est l'explication à donner à nos idées irrésistibles, à ces affirmations que nous sommes forcés de répéter, parce qu'elles commencent par s'affirmer elles-mêmes en nous. Luther, Fox, et, en général, tous les mystiques ont attribué ces croyances involontaires à des révélations d'en haut, à une action immédiate du ciel. Descartes, Lamennais et, en général, tous les idéalistes ont adopté la même interprétation, en se bornant à l'exprimer d'une autre manière. Ce que les théologiens appelaient des révélations, ils l'ont présenté comme des notions innées, des vérités nécessaires, des principes indépendans de toute expérience. Les sensualistes enfin ont cherché à se rendre compte du même phénomène, en supposant que nos affirmations irrésistibles ont la puissance de s'imposer à nous, parce qu'elles sont la vérité, l'expression même de la réalité, et que nous possédons en nous une faculté d'entendement dont le propre est de percevoir la réalité telle qu'elle est.

Dans un sens, toutes ces opinions sont synonymes. Elles s'accordent à soutenir que, si une idée est incontestable pour un penseur, cela ne tient nullement à la nature propre de ce penseur, à ses limites à lui, à ce qu'il a appris ou acquis. Tout est expli-

qué par la seule valeur de l'idée, par sa nature intrinsèque. Elle est irrésistible pour l'un, parce qu'elle est une chose irrésistible pour tous. Chacun, si elle est irrésistible pour lui, doit en conclure qu'elle l'est pour tous. Un phénomène se passe en moi, donc il se passe chez tous mes voisins. La règle pratique qui découle de ces prémisses est assez évidente. Chaque homme, en réclamant le droit de croire à ses principes, réclame celui de les regarder comme l'éternelle vérité et de combattre à outrance toutes les autres opinions comme d'éternelles erreurs. Idéalistes, théologiens et sensualistes, tous ceux qui n'ont pas voulu attribuer la valeur de leurs idées à leurs propres limites, sont fatalement arrivés là. Tous, en croyant soutenir la cause de la liberté, ont propagé les tendances qui rendent la liberté impossible; tous ont fait de l'individu le juge, en dernier ressort, de la loi sociale ; tous, sans exception, ont proclamé le saint droit de l'émeute, Barclay comme les autres.

Ce droit sacré de l'insurrection, les quakers, je l'ai dit, n'y ont pas recouru, sauf dans les cas spécifiés par leur apôtre. Loin de se montrer enclins à l'insubordination, ils ont fait de l'obéissance leur vertu dominante, et ce n'est même que par obéissance qu'ils ont refusé de payer les dîmes. Cela indique que leur instinct était plus sage que leur confession de foi. Tel est le trait saillant de leur histoire. A lui seul, il vaut tous les systèmes du monde, car il est un symptôme de bon augure, une preuve vivante que des hommes de notre temps ont été capables de bien se diriger eux-mêmes à travers de nombreux écueils. A lui seul, il vaut bien des enseignemens, car il nous apprend à quelles conditions la liberté peut s'acquérir.

Ce que les quakers ont défendu et glorifié, c'est à la fois la chose la plus sainte et la plus terrible. Sachons-le bien : il n'y a absolument rien de beau, ni de juste, ni d'avantageux *en soi* à ce que les individus se fassent leur propre loi, s'ils se font mal. Cette liberté-là ne se verra jamais. Tant que les hommes auront l'instinct de la conservation, le seul moyen d'obtenir un droit sera d'acquérir d'abord la dose de sagesse nécessaire pour qu'il soit sans danger. Chez nous, les réformateurs de toute nuance prônent la liberté en prenant sous leur protection toutes les brutalités, les haines et les fanatismes qui en font une menace

et un instrument de mort. Les quakers, au contraire, l'ont revendiquée en pratiquant la patience, l'humilité, l'abnégation. Nos tribuns et nos philanthropes prêchent l'émancipation de l'humanité en imitant Nayler, en se divinisant eux-mêmes, en ne doutant de rien, en glorifiant et excitant partout la révolte. Les quakers, au contraire, ont commencé par renoncer à toute violence, et chaque jour ils ont, de plus en plus, renoncé au dédain de l'expérience acquise et de la raison d'autrui. Nos tribuns et leurs adhérens, s'ils continuent, prouveront seulement qu'ils ne sont pas d'âge à être relevés de tutelle. Les quakers, de leur côté, ont prouvé qu'une partie au moins du genre humain avait renié l'hérésie qui rend inévitable la contrainte de l'autorité. Quel que soit le sort réservé à leur église, ils méritent notre respect, ils ont bravement combattu pour nos vrais autels et nos vrais foyers. Ils sont la première communion religieuse qui ait pu fonder quelque chose en reconnaissant l'indépendance du sens propre.

Si leur doctrine n'a pas trouvé moyen de concilier les droits de la société avec les besoins de l'individu, leur conduite, en tout cas, a résolu le problème. D'autres viendront sans doute qui sauront mieux qu'eux imaginer un salutaire compromis entre l'autorité et sa vieille ennemie. Un jour, espérons-le, les hommes finiront par renoncer à une hypothèse qui n'a enfanté que luttes et haines. A force de voir que les révélations individuelles ne sont nullement d'accord, ils se résigneront à en conclure que peut-être la vérité n'est pas une, et ce sera là une des bases de la nouvelle charte octroyée à la liberté.

Comment la vérité peut-elle ne pas être une, puisque la réalité est la même pour tous? Cela est incompréhensible, inexplicable, rien de plus certain, et il en est ainsi de l'électricité, de la vie, de la digestion, du moindre insecte, de tout ce qui est. Nous imaginerons-nous, par hasard, que nous n'admettons toutes ces choses que parce que nous les comprenons? Le compréhensible est simplement l'incompréhensible, tel qu'on est habitué à le voir. S'il nous faut une explication, d'ailleurs, nous pouvons nous dire que la réalité est comme le soleil, que la vérité pour chacun est comme la couleur dont le soleil le colore, et que l'indigo, parce qu'il est teint en bleu par la lumière, n'a pas le droit de nier qu'elle teigne en rouge le cinabre. Qui nous dit que nos idées, nos

manières de voir, qui nous semblent la contre-épreuve des réalités extérieures, ne sont pas uniquement l'image de leurs effets sur des individualités différentes ? Qui nous dit surtout que dans les vues du Créateur il ne fallait pas des milliers de conceptions différentes, comme des milliers d'organismes dissemblables, pour produire l'harmonie providentielle ?

(*Revue des Deux Mondes*).

LE
PROTESTANTISME MODERNE
ET
LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

CHRISTIANITY AND MANKIND (LE CHRISTIANISME ET L'HUMANITÉ),
PAR J.-C. BUNSEN

HISTOIRE DES TROIS PREMIERS SIÈCLES DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE,
PAR E. DE PRESSENSÉ

Une remarquable transformation est en voie de s'opérer au sein du protestantisme (1). De plus en plus il sort des formules étroites où il s'était d'abord retranché pour mieux attaquer et se défendre. Nous sommes loin des jours où, par crainte de voir retomber les esprits dans les anciennes croyances, il se laissait aller à nier précisément tout ce qu'elles affirmaient, à pousser jusqu'au fatalisme son dogme de la grâce pour contredire plus fortement les œuvres méritoires des catholiques. Plus sûr de lui-même maintenant, il a scruté plus librement sa propre conscience. Il s'est mieux pénétré de son propre caractère, et, sans rien perdre de ses élémens religieux, il tend à faire entrer dans sa doctrine tout ce qu'il y a de plus élevé dans les conquêtes de la pensée.

En grande partie, c'est encore l'Allemagne qui a pris l'initiative de ce mouvement, la même Allemagne qui, depuis plusieurs siècles, joue un rôle si frappant dans l'histoire du monde civilisé. Les révolutions, les remaniemens des sociétés, les applications de tout genre ont été l'œuvre des autres nations ; mais toutes les fois qu'un nouveau principe de vie est venu métamorphoser l'âme des hommes, c'est elle qui a soufflé sur le monde ce nouvel esprit. Elle avait été la patrie de Luther, elle a été celle de Kant et de Schiller. L'Europe lui doit tout ce qu'il y a d'original dans sa philosophie moderne. Et maintenant sa nouvelle pensée reli-

(1) Cette étude parut dans la *Revue des Deux Mondes* en 1859.

gieuse semble aussi destinée à se propager ; déjà elle a gagné l'Angleterre et la France, déjà même elle a commencé à porter des fruits dans le domaine des faits.

Avec ses excès de logique, Calvin avait semé la division au camp de la Réforme. Avec des vues plus étendues et des instincts moins exclusifs, l'école allemande semble promettre de rapprocher les diverses sectes. C'est elle assurément qui a préparé le terrain sur lequel s'est fondée *l'Alliance évangélique*, association européenne qui date déjà de plusieurs années, et dont le but est d'unir, dans une sorte de fédération, toutes les communions évangéliques. En elle-même d'ailleurs, la nouvelle théologie est, à plus d'un égard, l'héritière de la philosophie et de l'érudition germaniques. Pour l'historien et le penseur, aussi bien que pour l'homme de foi, les questions qu'elle a abordées, la science dont elle a fait preuve, sont du plus haut intérêt, et l'on s'étonne péniblement que tant d'idées aient été remuées à nos portes et même chez nous sans que personne s'en soit douté, sans que la France laïque ou catholique y ait pris aucune part, ne fût-ce que pour les combattre.

I

Il faut le reconnaître toutefois : avant de pouvoir nous intéresser à cette nouvelle phase du protestantisme, nous avons à mettre de côté beaucoup d'anciens préjugés. Chose curieuse, depuis que nous sommes revenus à sentir l'importance des religions, presque tous nos écrivains se sont accordés à ne voir dans la Réforme qu'une première explosion de la philosophie du XVIII[e] siècle. Pour les uns, c'était l'invasion du rationalisme, qui devait tuer la foi après l'avoir desséchée. Pour les autres, c'était un événement glorieux, parce que c'était la préface de 1789. Bref, au lieu de juger sainement, au lieu de chercher à découvrir le mobile et la tendance qui distinguaient ce soulèvement moral de l'Allemagne, les prôneurs comme les dépréciateurs de la Réforme se sont contentés d'y reconnaître leurs propres préoccupations, la vieille physionomie du parti français qu'ils étaient habitués à aimer ou à haïr. Cette erreur sans doute ne pouvait être entièrement évitée,

car la pensée exprimée par Luther était pour la France une pensée étrangère, une conclusion qui ne sortait point de son passé à elle, et, en pareil cas, c'est une loi de nature que nous commençons toujours par être dupes de nos souvenirs personnels. Néanmoins une telle appréciation ne saurait soutenir l'examen. La Réforme n'a point été une simple ébauche de la Révolution française, elle n'a point été le début du même libéralisme qui devait chez nous s'exprimer plus complètement par la Déclaration des droits de l'homme.

Pour peu que l'on arrête ses regards sur l'histoire morale de l'Allemagne, on y découvre, depuis Luther jusqu'à Schelling et jusqu'à la théologie nouvelle, une série parfaitement régulière de faits qui tous sont clairement les incarnations successives d'une même tendance. Cette tendance tient-elle au génie natif de la race ou à son éducation chrétienne? Il n'importe. En tout cas, c'est un instinct qui ne meurt pas chez les Allemands, qui ne fait que changer de forme, et qui a été le principe de tout ce qu'ils ont pensé et accompli comme nation. Lessing rompant avec la littérature méthodique et calculée, pour remettre en honneur l'inspiration naïve de Shakespeare, Schiller n'ayant confiance que dans les mouvemens involontaires du cœur et retrouvant la poésie du sentiment et de l'imagination, Kant posant en principe que la forme de nos idées n'est point déterminée par la nature des objets, mais par la constitution de notre esprit, Fichte déclarant que le *non-moi* est une pure création du *moi*, et que notre tâche, ici-bas, est de puiser en nous-mêmes un idéal conforme aux lois de notre être pour nous efforcer ensuite d'y conformer les faits, voilà les organes de l'esprit germanique.

Cet esprit est diamétralement le contraire de celui qui, avec une égale fixité, s'est traduit, en France, par une série non moins régulière d'événemens intellectuels. Que se passait-il chez nous? A l'époque de Louis XIV, les poètes cherchent à s'assurer la perfection en donnant beaucoup au jugement et en se défiant de l'inspiration. La Rochefoucauld se défie des instincts au point d'enseigner que la vanité et l'égoïsme sont les seuls sentimens naturels à l'homme. Au XVIIIe siècle, les philosophes font de la sensation l'unique source de nos idées, les théophilanthropes réduisent la religion à la *bienfaisance*. La France entière n'a foi qu'en la science, et

croit que le secret de la sagesse est de savoir calculer ce qui produit les conséquences les plus avantageuses.

De nos jours encore, rien n'est changé. La plupart de nos systèmes politiques ou socialistes visent à organiser la perfection en instituant partout les mécanismes qu'ils croient de nature à tout faire marcher au mieux, en dépit ou sans le concours des individus. Au fond de ces diverses doctrines, il est facile de reconnaître un même penchant qui donne un démenti perpétuel à la pensée allemande. La France veut dire que, pour obtenir le bonheur ou le talent poétique, il suffit de savoir et de vouloir; l'Allemagne veut dire que la volonté et la science ne servent de rien sans les dons du ciel et les dispositions involontaires. La France ne voit guère dans les fautes des hommes qu'une preuve de sottise ou d'ignorance, et elle ambitionne surtout les connaissances qui peuvent donner l'art d'éviter les choses nuisibles. L'Allemagne voit plutôt dans nos erreurs la suggestion et l'effet d'un mauvais penchant, d'une affection perverse, et elle espère se rendre instinctivement infaillible en développant en elle les sympathies et les mobiles normaux qui ne sauraient égarer, parce qu'ils sont eux-mêmes en harmonie avec les lois divines de l'univers.

Ce sentiment, qui semble inhérent au caractère germanique, est bien en effet l'essence de la Réforme. Elle n'était nullement la sœur de la Renaissance. A l'avance, elle était une protestation de l'Allemagne contre le vieil esprit romain et païen que la Renaissance allait faire prévaloir chez tous les peuples d'origine latine, et qui devait les pousser vers le raisonnement abstrait, le culte du bonheur et l'art du succès. Dans la sphère religieuse, le dogme du salut par la foi seule, et par la foi qui ne résulte que de la grâce et du renoncement à notre propre raison, venait assez clairement détrôner le calcul et la science, l'art d'arriver au ciel par la connaissance des œuvres pies et la volonté de les accomplir. On s'est laissé tromper par les mots de libre examen que les novateurs avaient inscrits sur leur bannière. Ils réclamaient une liberté, et l'on a cru que leur mobile était l'amour de l'indépendance.

Au XVI[e] siècle le libre examen, comme on l'entendait, impliquait plutôt l'idée d'un devoir envers Dieu que celle d'un droit individuel. La pensée dominante des réformateurs était de soustraire

le chrétien à la dictature du prêtre pour le placer directement sous l'autorité de la Bible. C'était pour Dieu lui-même, bâillonné par les conciles et la papauté, qu'ils revendiquaient la liberté de se faire entendre. Quant à garantir à chacun le droit de professer telle croyance qu'il lui plairait, et d'être athée ou socinien, si sa raison l'y portait, ils étaient si loin d'y penser qu'en demandant le libre examen, ou autrement dit la Bible pour tous, ils avaient pleine confiance de fonder ainsi l'unité de croyance, le triomphe universel de la doctrine qu'ils regardaient eux-mêmes comme la seule interprétation véritable des Ecritures.

Cela est si vrai que tous ceux qui ont jugé Luther comme un apôtre de la liberté, dans le sens du XVIII[e] siècle, se sont condamnés à ne rien comprendre à sa conduite, à moins de l'accuser, à chaque instant, d'inconséquence et d'hypocrisie. Pour s'expliquer comment le moine de Wittenberg avait pu refuser d'appuyer Hutten et les paysans qui se soulevaient pour briser le joug des seigneurs, ils ont été forcés de supposer qu'en cela il avait sacrifié ses principes à son intérêt, trahi sa conviction et sa cause, de peur de mettre contre lui les puissans du jour et de nuire ainsi au succès de sa prédication religieuse. Luther, en vérité, n'avait pas besoin d'être inconséquent pour séparer sa cause de celle du parti politique. A proprement parler, il ne songeait pas plus à établir la justice dans le gouvernement des affaires humaines qu'à amener ici-bas le règne du bien-être. La morale qui n'a pour but qu'une répartition équitable du pouvoir et du bonheur, l'héroïsme qui ne se dévoue qu'à l'intérêt public, étaient, à ses yeux, de l'impiété et de l'idolâtrie, au même titre que l'égoïsme. L'une et l'autre procèdent encore de cette partie de notre être qui ne reconnaît de bon que la jouissance, de mauvais que la souffrance, et cet esprit mondain était précisément le péché auquel il voulait arracher les âmes. Son idée fixe était d'enseigner que le bien et le mal ne résident pas dans les œuvres, mais dans l'état d'âme d'où proviennent les volontés, et que même la bienfaisance et l'adoration sont purement de l'irréligion quand elles nous sont dictées par l'amour de nous-mêmes. A la place de la morale utilitaire, comme à la place de la religion qui n'est qu'une tentative pour *propitier* le ciel, qui ne vise qu'aux bonnes œuvres, Luther voulait une religion qui reposât sur la repentance et la foi, comme on s'expri-

mait alors, c'est-à-dire qui eût sa source dans le sentiment de nos infirmités, et son complément dans la régénération de notre être.

Ce n'est pas à dire que la Réforme ne portât point en elle l'affranchissement des esprits. A sa manière, Luther affirmait la responsabilité personnelle de chaque chrétien. En faisant dépendre le salut de la foi individuelle, et non plus de la soumission au *credo* du prêtre, en introduisant surtout dans le dogme ce qu'on lui a reproché comme son fatalisme, il donnait à la liberté une base inébranlable. Toujours est-il que si la théorie de la grâce involontaire préparait le respect de la conscience individuelle, ce n'était qu'indirectement et par contre-coup. En réalité, la question de la liberté n'était pas même posée à cette époque. Les préoccupations du protestantisme naissant allaient d'un autre côté. Sa grande affaire était de rétablir dans la religion l'élément religieux et l'élément spirituel, qui, il faut le dire, n'existaient plus guère ni dans le monde ni dans le sanctuaire. On croyait aux reliques, aux madones, aux indulgences, aux pèlerinages. On croyait à l'intercession des saints et aux sacrements, à l'eau du baptême qui régénère et à l'absolution du prêtre qui efface les péchés.

Mais une religion qui se bornait là s'en tenait à peu près à croire que l'homme pouvait se suffire sans le secours d'en haut, que, par lui-même et à son gré, il était capable de satisfaire son désir d'aller au ciel, grâce à certains moyens miraculeux, qui, sans doute, remontaient primitivement à Dieu, mais qui, pour le moment, étaient à la disposition de tout le monde. Tout cela n'était toujours qu'une manière de nous attribuer à nous-mêmes la souveraineté. Ce n'était toujours qu'une satisfaction donnée à notre amour-propre, à cet instinct de révolte qui répugne à admettre qu'il existe pour nous un impossible, qui souffre à reconnaître, au dehors de nous, un pouvoir sans lequel nous ne pouvons rien, et qui, de tout temps, s'est efforcé d'échapper à ce pénible sentiment de notre dépendance, en tâchant de découvrir des secrets magiques qui soumissent à notre volonté tout ce qu'elle pouvait désirer. N'est-ce donc point là le contraire même de l'instinct religieux ?

Autant qu'on peut le définir, le véritable instinct religieux est, avant tout, la conscience de nos impuissances et, par là même, le sentiment incessant de l'action divine. C'est une confession de notre propre faiblesse qui est, en même temps, un hommage

rendu à l'omnipotence de Dieu. C'est la tendance à voir que rien ne peut s'accomplir, en nous, sans l'intervention d'une force supérieure qui n'est pas à nos ordres. Faire rentrer dans le christianisme ce sentiment de la suprématie divine, voilà l'œuvre qu'avait entreprise la Réforme. Qu'on examine son dogme, on n'y trouvera qu'une pensée d'adoration. Tout ce que l'homme est capable de faire n'a aucune valeur pour expier ses péchés. Nul ne saurait être sanctifié que par une conversion que l'Esprit saint peut seul effectuer. Le salut est un don tout gratuit de la miséricorde du Père, qui n'a pardonné qu'en vertu des mérites du Christ. La foi qui étend sur nous cette miséricorde n'est elle-même qu'un effet de la grâce. Rien de plus conséquent que ce système : par toutes ses parties, il répète que tout vient de Dieu, que tout ce qui vient de l'homme n'est rien. Comment a-t-on pu reprocher à la Réforme son rationalisme ou lui en faire un mérite? J'avoue n'y rien comprendre. Ce que je vois, au contraire, c'est que la doctrine protestante était une théorie toute mystique, une théorie qui mettait partout le miracle, qui ne comptait pour le salut que sur une conversion miraculeuse, qui enseignait que nul n'était chrétien avant d'avoir reçu le Saint-Esprit, qui rend impeccable.

Et, de fait, c'est par ses excès de mysticisme et de spiritualisme que la Réforme a provoqué les réactions qui ont menacé d'arrêter son développement. A force de craindre que les esprits ne revinssent à considérer le christianisme comme un simple code de devoir humain, à force de s'exalter à les convaincre que la religion est le rapport de l'âme avec Dieu et que le règne intérieur de l'amour de Dieu constitue seul la sainteté, le spiritualisme avait fait trop bon marché de la moralité pratique. Il s'était plu à en démontrer l'insuffisance au point de donner à supposer qu'elle était inutile. D'autre part, l'élément mystique n'était pas mieux resté dans ses limites légitimes. Emporté par le besoin de tout ramener à Dieu, Calvin était allé jusqu'à faire de lui, en quelque sorte, l'auteur du péché, jusqu'à attribuer à ses seuls décrets éternels la damnation des réprouvés aussi bien que le salut des saints. Pour grandir son pouvoir, il avait supprimé sa justice. Pour rendre, en quelque sorte, la religion plus dévote, il lui avait même enlevé sa spiritualité, puisque l'état moral des individus n'entrait plus pour rien dans

leur élection. En cela certainement, le calvinisme avait cessé d'être l'organe du sentiment religieux. Le sentiment religieux nous dit seulement que l'action divine est partout ; mais Calvin avait ajouté que partout *il n'y a pas autre chose*, que partout la volonté de l'homme est sans action aucune sur sa destinée spirituelle. Cette négation-là ne provenait, chez lui, que d'une logique exclusive et excessive.

Le rationalisme du XVIIIe siècle a été la Némésis de ces exagérations. En Angleterre, la réaction fut surtout dans le sens de la morale pratique. L'idéal de la sainteté spirituelle faillit s'éclipser derrière la préoccupation du bien public. En Allemagne, ce fut plutôt le culte de l'esprit humain qui menaça de remplacer l'adoration du Créateur. L'église y fut largement complice de la philosophie qui devait aboutir à présenter la religion comme une simple création des facultés naturelles de l'homme. Je ferai toutefois une remarque importante, c'est qu'en Allemagne le rationalisme même est resté fidèle à cet esprit germanique dont je parlais plus haut. Tout en glorifiant la raison, il n'a jamais glorifié ce que la France a toujours entendu par ce mot, je veux dire l'intelligence qui juge et conclut d'après les faits visibles.

Loin de mettre sa confiance dans cette raison que nous avons naïvement définie : la faculté de voir les réalités telles qu'elles sont, il partait plus ou moins de l'idée que, hors de nous-mêmes, il nous est impossible de rien connaître. Loin de continuer cette vieille thèse que tout égarement vient du sentiment, et que la science des choses et de leurs conséquences doit être notre guide unique, il n'était au fond qu'un spiritualisme immodéré, une foi sans borne au *moi* humain. Il était anti-religieux, parce qu'il ne faisait rien remonter à Dieu. Mais, autant que Luther, il tournait toute son attention vers les forces invisibles qui opèrent en nous. Son dernier mot a été d'enlever toute vérité objective à l'histoire religieuse, de déclarer que les événemens de l'Ecriture ne s'étaient passés que dans l'esprit humain, que le christianisme n'était qu'un idéal et une tradition enfantés par nos aspirations, et qui, à la longue, s'étaient pris eux-mêmes pour un fait historique.

Toujours est-il que c'était là une nouvelle exagération, et à son tour elle a provoqué une réaction. En posant l'homme comme une sorte de dieu dont toute la destinée découlait de sa seule acti-

vité propre, en revendiquant pour lui l'honneur d'avoir créé, pour ainsi dire, la création et le Créateur, ou, en tout cas, d'être l'incarnation du *moi* universel et absolu dont l'univers n'était que la pensée, le rationalisme s'était livré, pieds et poings liés, aux attaques des sentimens irrésistibles qu'il heurtait de front. Aussi tout ce qui s'en était glissé dans la théologie n'a-t-il servi qu'à réveiller l'instinct religieux au sein du protestantisme. Je parle seulement ici du mouvement qui s'est produit dans les doctrines. Ce fut de 1820 à 1830 qu'il prit naissance en Allemagne. Préparé par Schleiermacher, il acheva de se caractériser sous l'influence de Neander, Tholuck, Dœrner, Hengstenberg, Ullman.

C'était bien là un progrès réel, en ce sens que toute la pensée religieuse des premiers réformateurs était rentrée dans le dogme, et que, d'un autre côté, la théologie *nouvelle*, — c'est le nom qu'on lui donne, — savait mieux que le protestantisme primitif reporter à Dieu toute gloire sans enlever à l'homme toute responsabilité. Du même coup, elle s'était purgée du rationalisme en tant qu'il commet l'erreur de méconnaître que la souveraineté n'appartient pas à l'homme, et elle s'était mise à l'abri de ses objections en tant qu'il soutient légitimement ce que la conscience et la raison attestent.

« La Théologie nouvelle, disait le professeur Dœrner dans une communication adressée à *l'Alliance évangélique*, a laissé derrière elle à la fois le vieux supranaturalisme et le vieux rationalisme. Elle ne veut pas faire de l'esprit humain la source de la vérité. Elle sait que la créature empreinte de péché n'est pas la vérité et n'a pas en elle-même la vérité. Mais elle sait aussi que la créature formée à l'image de Dieu demande la vérité et ne peut vivre sans elle. Cette aspiration intellectuelle implantée de Dieu, et qu'il ne renie pas, rend l'âme capable de reconnaître ce dont elle a besoin : c'est l'attraction du Père qui amène au fils. » En d'autres termes, toute vérité est une révélation de Dieu, toute sainteté est un résultat de la grâce. Mais si la raison est incapable de concevoir la vérité, elle est capable de l'embrasser. Si la grâce seule peut transformer l'homme, elle doit être acceptée par sa volonté, et c'est seulement par la foi personnelle, par le libre acquiescement à la vérité et la libre acceptation de la grâce que s'accomplit en nous le salut.

Je ne tenterai pas de définir plus complètement la théologie nouvelle. D'ailleurs il est à peine possible de la renfermer dans une formule unique, car elle n'est point une confession de foi arrêtée, elle est plutôt une tendance qui se produit sous des formes variables chez les divers individus. Ce qu'elle a d'essentiel, nous pouvons nous en faire une idée d'après deux ouvrages, dont l'un a été écrit en anglais par l'un des hommes les plus célèbres de l'Allemagne, M. Bunsen, et dont l'autre a pour auteur un savant protestant français, M. Edmond de Pressensé, qui a reçu une partie de son éducation en Allemagne.

L'œuvre de M. de Pressensé est une *Histoire des trois premiers siècles de l'Église chrétienne.* Les deux premiers volumes nous conduisent à la fin du Ier siècle. Au point de vue où je voudrais me placer, ce début suffit pour nous révéler entièrement la pensée de l'auteur. Quoique M. de Pressensé soit orthodoxe dans le sens protestant, il n'en a pas moins une pente individuelle assez marquée. Il est même pasteur d'une congrégation qui, sans rompre avec l'église évangélique de Paris, s'est constituée sur des bases particulières. Entre lui et M. Bunsen il existe de profondes différences, différences de vues et de tempérament. Ils sont presque aussi éloignés l'un de l'autre que la France l'est de l'Allemagne. Pourtant ils offrent aussi de fortes analogies, et elles sont d'autant plus importantes qu'elles représentent justement l'esprit moderne du protestantisme.

A comparer les deux écrivains, ce qui frappe, de prime abord, c'est que la théologie nouvelle n'est pas uniquement plus philosophique que le protestantisme primitif. On voit qu'elle fait en même temps un pas de plus dans la direction que la Réforme a suivie dès le principe. La Réforme avait été un effort pour spiritualiser le christianisme, la théologie nouvelle le spiritualise encore davantage. A l'égard des sacremens, Luther s'était arrêté à mi-chemin. Ces calvinistes eux-mêmes, dans leurs idées sur le baptême et sur l'observation du dimanche, ne s'étaient pas complètement séparés de la théorie catholique qui rattache, en partie, le salut à certaines conditions matérielles, à certaines formalités extérieures.

L'école moderne fait littéralement de l'âme le seul théâtre du christianisme. La communion et le baptême ne sont pour

elle que de purs symboles. On n'est chrétien qu'à la condition d'être délivré du mauvais esprit et d'avoir l'âme tournée vers Dieu par le Christ. D'un autre côté, le rôle de l'incarnation et de la rédemption, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus spécial dans la religion chrétienne, est plus agrandi que jamais. « Le difficile, disait un archevêque anglais, Leighton, ce n'est point de convaincre les hommes de la nécessité d'un changement de conduite, ni même d'un changement de principes : c'est de les amener à reconnaitre la rédemption par un Sauveur et la nécessité d'un tel médiateur surnaturel. » La difficulté est si grande, en effet, que le catholicisme pratique et courant du XVI[e] siècle avait à peu près supprimé la rédemption. Du moins il en avait fait, non plus une influence de tous les momens, mais un événement tout à fait accompli. Depuis la mort du Christ, la colère divine était apaisée. Tout ce que l'homme n'eût pu faire par lui-même avait été fait, et désormais le chrétien était à peu près placé dans les mêmes conditions où croyait être le païen. Il s'agissait seulement, pour lui, de chercher à se rendre Dieu favorable en faisant son possible pour accomplir ses devoirs. Nul doute que les premiers protestans n'eussent rendu à l'élément chrétien une valeur beaucoup plus considérable. D'après leurs idées, chaque individu ne se trouvait point racheté par cela seul qu'il était baptisé, et il ne s'agissait pas, pour lui, de se justifier par ses actes. Il fallait qu'il eût la foi au Christ et au pardon conquis pour lui par le Christ, afin que cette foi le fit agréer de Dieu malgré son indignité, et par là lui obtint le don de l'Esprit saint.

La théologie nouvelle va encore plus loin. Précisément parce qu'elle attribue à la raison et à la liberté humaines une part dans l'œuvre du salut, elle fait de la rédemption le centre de l'histoire universelle. Pour Luther, de même que pour Bossuet, le monde païen était séparé par un abime du monde chrétien. Pour la théologie nouvelle, tout ce qui a précédé le Christ, comme tout ce qui l'a suivi, tout ce qui se passe chez l'individu avant comme après la conversion, relève également du sacrifice offert sur le Calvaire. Le développement de l'humanité païenne, aussi bien que le développement naturel de nos facultés, rentre dans la divine loi de l'univers dont le Christ a été l'épanouissement. La rédemption était le but du passé comme elle est le commencement de l'avenir : le

christianisme devient une philosophie de l'histoire. Là est un trait saillant des nouvelles tendances.

Dans la longue introduction où M. de Pressensé résume l'histoire des religions et de la philosophie du monde antique, il faut signaler un talent de synthèse et de classification des plus remarquables. L'auteur commence par dire un mot des principaux systèmes qui ont été émis jusqu'ici sur le mouvement religieux de l'humanité avant le christianisme. La critique qu'il en fait frappe juste sur ce qu'ils ont d'exclusif et ce qui les rend insuffisans. Il ne saurait admettre tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, n'expliquent les religions que par l'influence des circonstances extérieures. Ni Dupuis, qui les regarde comme une simple reproduction des phénomèmes astronomiques, ni Herder, pour qui l'histoire universelle est purement l'histoire d'un ensemble de doctrines, de forces et de dispositions humaines *en rapport avec les temps et les lieux*, ni l'école traditionaliste, qui, par l'organe de Bonald et de Lamennais, a prétendu retrouver, sous les mythes de l'Asie et de la Grèce, la tradition d'une religion primitive révélée par Dieu avant la dispersion des races, ne peuvent lui suffire. « De pareilles hypothèses admettent beaucoup trop la dépendance de l'esprit vis-à-vis de la matière, ou elles font injure à la nature humaine en réduisant à un travail de *mémorisation* tous ses progrès dans la vérité. »

M. de Pressensé n'est pas plus satisfait des autres mythologues, qui, sous prétexte de distinguer le fond de la forme, ramènent tous les cultes du passé à un seul type. Que Benjamin Constant aperçoive, sous ces symboles variables, une même religion naturelle qui est l'*éternelle* révélation de la conscience, ou que Creuzer y découvre l'*incessante* expression du sentiment que la nature est un être animé, cela n'importe. Ces deux systèmes, aussi bien que celui de Bossuet, pour qui toutes les mythologies révèlent seulement le même aveuglement, reviennent toujours à supprimer l'histoire et le développement génétique des religions. On ne peut plus parler d'une évolution de la conscience; les signes seuls sont différens, la chose signifiée est constamment la même.

La théorie de M. de Pressensé est à la hauteur de sa critique. On peut ne pas accepter la croyance qui relie ses élémens ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est plus compréhensive qu'aucun des

systèmes rejetés par l'auteur; c'est qu'elle rend mieux compte des différences et des rapports que les uns ou les autres ont relevés dans les mythologies. Elle sait le faire en admettant à la fois l'action divine et l'activité propre de la conscience humaine, l'influence des circonstances et celle d'une tradition primordiale.

L'idée religieuse qui cimente cette théorie historique est la foi au péché originel et à la grâce; mais le péché originel aussi s'est spiritualisé. Ce n'est plus seulement une réprobation extérieure qui pèse sur l'homme par suite d'un acte commis par le père de tous les hommes: c'est une dégradation morale qui s'est engendrée dans la nature humaine alors qu'Adam s'est donné au mal, et qui, de lui, s'est propagée chez tous ses descendans. Cette chute, cette existence d'un mal inhérent à notre être et qui le trouble, qui lui cause un vague effroi et un besoin tourmenté d'apaiser la Divinité, est, aux yeux de M. de Pressensé, le fait dominant et permanent qui s'atteste par l'histoire du paganisme comme du judaïsme. Les opinions modernes sur le progrès ne tranchent pas la difficulté, elles la tournent en en créant une autre. « C'est faire violence à la conscience que d'assimiler le mal à une imperfection naturelle qui ne serait qu'un degré nécessaire dans l'échelle de notre progrès. Il faut donc en attribuer l'origine aux déterminations mauvaises de l'homme. Il a pris parti contre Dieu à cette mystérieuse époque qui précède l'histoire, et qui comprend l'épreuve solennelle par laquelle il devait passer, comme tout être appelé à l'usage sérieux de la liberté. En se dérobant à la loi de l'esprit, il est tombé sous la domination du monde inférieur, et l'équilibre a été ainsi rompu en lui: l'âme séparée de Dieu n'a plus eu la force de dompter le corps. Si profonde néanmoins qu'ait été cette chute, elle n'a point été absolue; non pas que l'homme ne fût perdu par elle, mais il n'était pas, pour cela, destitué de toute vie supérieure. Le sens du divin, l'aptitude religieuse, le besoin de revenir à Dieu subsistaient dans son cœur. »

Nulle part la nature humaine n'a pu se connaître sans comprendre qu'elle n'était pas dans son état normal et sans qu'il y eût en elle quelque chose qui l'obligeât à concevoir un état meilleur et à tenter de l'atteindre. De là l'histoire, de là l'évolution religieuse, sociale et philosophique du monde antique, qui représente purement les efforts que l'homme a faits pour se rendre

compte de son mal et pour s'en délivrer. Si un seul peuple a été guidé par des révélations positives, la masse de l'humanité n'a point pour cela été abandonnée, elle a été soumise à une autre éducation, celle de l'expérience surveillée par Dieu. Il fallait qu'il en fût ainsi pour que la rédemption pût avoir lieu sans que la loi de justice fût violée. Il fallait que l'homme coupable concourût par sa propre activité à se convaincre de sa dégradation, et qu'il en vînt au moins à pousser un cri d'angoisse et de désir.

Dans un sens donc, M. de Pressensé souscrit à la pensée de Schelling que les divers cultes de l'antiquité sont les jalons qui marquent les grandes crises de la conscience humaine. A travers la confusion apparente des mythologies, il distingue quelque chose qui a un commencement, un milieu et une fin. Les religions de la nature, remarque-t-il, sont les premières créations religieuses de l'humanité après la chute. L'homme débute par constater qu'il est entièrement sous l'empire de la matière. C'est elle seule qu'il adore, sous le double aspect d'une puissance bienfaisante qui est la source de toute vie et toute félicité, et d'une puissance maligne d'où proviennent la douleur et la mort. Avec de telles divinités, il ne saurait être question de pratiquer la justice. La meilleure manière de les adorer, c'est de les imiter. C'est donc, d'une part, de se livrer sans frein aux jouissances sensuelles, pour glorifier la puissance bienfaisante de la nature, et, d'autre part, de se soumettre à des souffrances volontaires pour honorer ou apaiser la force malfaisante.

De Babylone à la Syrie, en Arabie comme dans la Phrygie et la Scythie, nous retrouvons le même *naturisme* grossier qui ne varie que par les proportions où il mêle les orgies aux cruautés, et qui n'arrive qu'à épouvanter les hommes des monstruosités de son culte. En Egypte et en Perse, la donnée fondamentale n'a pas changé; seulement l'élaboration mythologique est plus avancée, et, dans la dernière de ces deux contrées, le dualisme s'est rapproché de l'idée morale. La conscience a déjà fait un effort pour se dégager des sens. Cela toutefois ne conduit qu'à une nouvelle forme de dualisme qui surgit dans l'Inde. L'esprit n'est pas plus tôt devenu capable de jeter un regard au delà de la matière qu'il relègue entièrement la cause première en dehors de la nature. Le Dieu du panthéisme indien, c'est Brahma perdu dans

les profondeurs inaccessibles. C'est l'être indéfini, indéterminé, dont toutes les créatures ne sont que des émanations plus ou moins lointaines. La nature entière, sous son aspect joyeux ou terrible, ne représente plus que la décevante Maïa, l'élément maudit et mensonger.

Ce n'est plus seulement la souffrance qui est le mal, comme en Phénicie, ce n'est plus seulement la stérilité et la destruction, comme en Égypte, ou la nuit physique et morale, comme en Perse ; c'est la diversité changeante de la vie opposée à l'éternel et à l'immuable, c'est le fait de naître et de prendre une individualité, de s'éloigner de l'existence sans condition pour tomber dans la condition d'un être particulier. Avec un tel dogme, la morale ne pouvait être que le *nihilisme*. Tandis qu'à son premier degré, en Phénicie, la religion de la nature avait eu pour devise le mot *jouir*, à son second, en Égypte, cet autre mot *durer*, à son troisième, en Perse, *combattre et vivre*, à son dernier, dans l'Inde, elle ne sait dire que *mourir*, *s'anéantir*, se soustraire à l'élément du temps, du mouvement et de la vie. Arrivée là, elle n'a plus qu'à disparaître, car elle a frappé de mort son propre principe, puisqu'elle a posé, comme sa conclusion finale, la destruction de la nature.

Et, en effet, c'est bien un tout autre type mythologique que nous voyons s'engendrer en Grèce. De même que les premiers mythes de l'Inde védique, la croyance primitive des Pélasges n'avait été qu'un naturalisme naïf. Mais, à l'inverse des Aryens de l'Asie, qui s'étaient efforcés d'ôter à leurs dieux toute individualité, la race hellénique, avec son génie libre et fécond, s'attache, de plus en plus, à marquer les traits de ses propres divinités, à les élever de la vie impersonnelle de la nature physique à la dignité d'êtres personnels et libres. Du culte de la nature, la poésie homérique fait sortir le culte des héros, le culte de la nature humaine. Jupiter a cessé d'être l'Indra védique, le soleil vainqueur des ténèbres. C'est un grand roi, un Agamemnon, et l'Olympe entier n'est que l'apothéose de la Grèce. Il y a bien là progrès réel. Si les olympiens partagent les faiblesses et symbolisent toutes les passions de l'humanité, ils en personnifient aussi les grandeurs. Ils reflètent le côté moral par lequel l'humanité touche à Dieu. Pour la première fois dans le paganisme, l'homme arrive à la cons-

cence de son individualité, de sa valeur comme être libre.

Et pourtant, dès ses plus beaux jours, cette poésie polythéiste renferme son principe de mort; elle ne conçoit pas le beau et le bien en dehors de la nature. Avec leur tête d'or, les dieux de l'*humanisme* ont des pieds de boue, et, ajouterai-je, ils nient d'un côté la liberté morale qu'ils affirment de l'autre, car ils ne figurent, après tout, que les influences extérieures par lesquelles la Grèce s'explique les mouvemens de l'âme humaine. Ce qu'ils renferment d'élevé ne doit servir qu'à développer et à entretenir des aspirations qui, un jour, seront choquées de leurs impuretés. Homère prépare Socrate et Platon. Platon, entrevoyant une divinité plus sainte que Jupiter, vouera au mépris la religion nationale sans pouvoir d'ailleurs la remplacer par aucune autre foi, car, même chez lui, la sagesse païenne, dans son plus haut essor, ne peut pas dépasser le dualisme. A côté du principe spirituel, il admet toujours une matière *éternelle*, qui est l'élément de la contingence, de la pluralité, du changement, du mal enfin, suivant lui. Ce n'est donc pas dans l'esprit de l'homme qu'il place la cause de sa souillure, et il n'en faut pas davantage pour qu'il soit logiquement entraîné à un nihilisme mitigé. Platon désespère de régénérer la volonté, il la tue, et ne recommande qu'un anéantissement au moins partiel : l'absorption de l'individu dans la cité, l'absorption de l'homme entier dans son intelligence. Aussi n'est-il pas étonnant que l'apogée de la philosophie antique soit la veille de sa décadence. Presque aussitôt après Platon commence une période de scepticisme et d'affaissement moral qui ne s'arrêtera plus. L'humanité a touché le fond de sa raison. Il ne lui reste plus qu'à se démontrer chaque jour davantage qu'elle ne peut pas croire à ses dieux, que ni ses prêtres ni ses philosophes ne peuvent rien pour la guérir de la corruption dont elle se sent atteinte, et qu'elle est désormais incapable d'imaginer aucun autre moyen de salut.

L'œuvre préparatoire que la raison et la liberté ont ainsi accomplie au sein de l'humanité païenne, voilà également l'œuvre qu'elles doivent accomplir dans toute âme individuelle pour la disposer à la conversion. Leur rôle est partout le même : c'est d'arriver, en s'exerçant, à nous révéler le désaccord qui est en nous, c'est de faire leur possible pour nous en délivrer, et, par l'inutilité de leurs efforts, de se convaincre de leur propre impuis-

sance, afin de nous amener, en dernier terme, à désespérer de nous, à reconnaître au moins que, sans un sauveur surnaturel, nous ne saurions obtenir la réhabilitation et la paix que réclame tout notre être. Quand notre désespoir est complet, l'heure du ciel est arrivée. Comme les Athéniens, nous avons élevé en nous l'autel du Dieu inconnu, et la foi personnelle achève alors, chez l'individu, le plan de rédemption, comme l'avénement historique du Christ l'a achevé dans le monde.

A l'égard de cet achèvement, M. de Pressensé incline décidément vers le mysticisme le plus prononcé. En général, les protestans diffèrent des catholiques par la manière dont ils insistent sur le phénomène de la conversion et par la distinction radicale qu'ils établissent entre l'Ancienne et la Nouvelle Alliance. Ils s'accordent à penser que le christianisme est beaucoup plus qu'une loi nouvelle, beaucoup plus qu'une règle de conduite et de croyance imposée aux hommes, qu'il est essentiellement un acte de grâce qui a mis fin au régime de la loi, qui a remplacé l'obligation d'observer ce qui est enjoint par le privilège d'être régénéré, et qui offre, en même temps qu'il l'exige, une perfection plus haute que l'obéissance, celle de l'amour, qui n'a plus besoin de loi parce qu'il suggère spontanément les affections et les volontés saintes.

Cependant les espérances de M. de Pressensé vont encore au delà de la croyance commune. Malgré les réserves qu'il fait, il est clair que l'idéal qui l'attire vers le christianisme et qui en forme à ses yeux le noyau lumineux, est l'idéal d'une rénovation *absolue*, d'un miracle intérieur qui ne rétablit pas seulement, à côté de nos penchans humains, un sentiment plus net de la volonté divine et une plus grande force pour nous y conformer, mais qui anéantit, en quelque sorte, nos fragilités et nos imperfections naturelles, et qui nous transforme, dès cette vie, en des êtres au-dessus du péché et de la terre. Je ne saurais dire ce qu'il y a pour moi de douloureusement sublime dans cette foi mystique. Traquée partout par le sentiment et la honte de ses infirmités, la pauvre humanité a souvent oscillé entre l'aveugle espérance et la science désespérée. Mais c'est bien là qu'elle se montre vraiment grande, grande par son intelligence, qui, malgré l'intensité de ses désirs, est restée capable de voir ce qui

lui était impossible, grande par ses indomptables désirs qui, malgré cet aveu d'impuissance, n'ont pas voulu renoncer à l'objet de leur ambition. Les malades et les infirmes ne se sont pas déguisé leur triste état, ni la vanité de la médecine humaine, et la vérité n'a pu les abattre. Ils avaient beau savoir qu'ils étaient contrefaits, qu'il vaudrait mieux pour eux avoir le corps d'Hercule et la beauté d'Apollon ; il ne leur était pas donné de changer de corps, et pourtant leurs exigences ont refusé de se satisfaire à moins.

Pour quitter la métaphore, peu importait que l'homme connût ses faiblesses et les eût en haine, peu importait que, dans ses actes, il résistât à ses penchans. Tout cela n'était rien, car les actes de vertu accomplis en dépit de nos instincts, ne sont qu'une sorte de mensonge et de déguisement, un bandage qui cache aux autres nos plaies : le vice, qui est la honte véritable, ne reste pas moins en nous. L'orgueil peut chercher à nous persuader que nous avons par là plus de mérite, puisque nous avons eu à lutter ; il peut se vanter des béquilles avec lesquelles nous avons eu l'art de marcher en dépit de nos infirmités : notre conscience ne se paie pas de cette rhétorique. Devant elle nous demeurons convaincus d'être des estropiés. Il n'y a qu'une chose qui puisse la consoler, il n'y en a qu'une qui puisse assouvir l'estropié : c'est de mettre bas son corps contrefait et d'acquérir réellement la force d'Hercule et la beauté d'Apollon. Eh bien! c'est cela même qu'il est encore permis d'espérer. Ce que l'homme ne peut se donner, il peut le recevoir. L'humanité déchue chez les fils d'Adam s'est relevée dans un être à part, le Christ, jusqu'à une union parfaite avec la divinité, et à ce divin type est attachée une vertu miraculeuse. Il suffit que l'infirme soit las de lui-même, qu'il aime l'homme modèle, qu'il l'adore comme la perfection à laquelle il voudrait ressembler : aussitôt son désir est exaucé. Il a envoyé vers le Christ un élan d'amour. L'amour infini de Dieu, qui n'attendait que cette réciprocité, lui répond en le transfigurant.

Toutes les autres opinions de M. de Pressensé font corps avec ses vues historiques, ou pour mieux dire, il n'a qu'une doctrine unique, qui est à la fois son dogme du péché et de la grâce, sa philosophie de l'histoire et sa psychologie, sa théorie de la liberté

et de l'action divine. La donnée fondamentale de cette explication universelle est l'idée d'une corrélation incessante et d'un concours nécessaire entre le Créateur et la créature, entre la raison et la grâce. Comme il le dit, en même temps que Dieu se rapproche, il faut que l'homme soit incliné vers Dieu. Il faut que quelque chose monte de notre cœur pour rencontrer ce qui descend du ciel. Dieu seul appelle, l'homme ne peut que consentir ou résister ; mais son consentement est indispensable. Historiquement la rédemption a eu lieu, moralement elle n'existe pas encore pour celui qui n'a pas la foi. Chacun n'est racheté que du moment où il s'est assimilé l'œuvre du Christ, où, par un libre acquiescement et par une acceptation personnelle, il en a fait, en quelque sorte, un événement de sa propre vie. Rien de plus religieux assurément que cette doctrine, rien de moins rationaliste et pourtant rien de plus rationnel, car la raison nous apprend assez que notre libre arbitre se réduit à la faculté d'accepter ou de rejeter les inspirations qui nous viennent. Avant que nous puissions obéir à un bon sentiment, il faut d'abord qu'il surgisse en nous, qu'il pose en nous sa candidature, et cela ne dépend point de nous seuls.

Mais, parmi les conclusions que M. de Pressensé tire de ses principes, il en est une qui lui est plus personnelle et à laquelle peut-être on ne s'attendrait pas. Il ne se contente pas de vouloir la séparation absolue de l'église et de l'état, et d'accorder aux congrégations partielles une indépendance qui suppose presque l'absence de tout gouvernement général ; il tend encore notablement à restreindre l'étendue de la société chrétienne, pour mieux en assurer la pureté. Il est ennemi du *multitudinisme*. Il se refuse à envisager l'église comme une institution pédagogique, comme une sorte d'école où il conviendrait d'attirer le plus d'auditeurs possible. Pour sa logique inflexible, la seule église véritable du Christ est l'ensemble des vrais régénérés. C'est la nation spirituelle où l'on n'entre point par la naissance, ni par le baptême, ni par l'éducation, mais par un miracle de l'Esprit saint. Les hommes ne doivent pas établir une fausse église qui réunisse pêle-mêle les croyans et les non-croyans. Recevoir des inconvertis dans l'espoir de les convertir, c'est ne croire qu'à l'habileté mondaine. Leur permettre de demeurer dans les rangs

des chrétiens, c'est les tromper sur leur état et les encourager à ne pas sentir la nécessité de la foi.

Au point de vue pratique, ceci nous mène bien loin. Avec cette disposition à s'en remettre de tout à l'Esprit saint, il y a danger de tenir trop peu de compte du besoin de direction. C'est la démocratie sans réserve dans l'église. Nous aurons occasion de retrouver quelque chose d'analogue chez un autre écrivain qui procède aussi de l'école allemande. On verra que par une autre voie, par sa confiance dans la raison et la conscience, il fait également bon marché de la prudence humaine. C'est là, ce me semble, l'élément menaçant de la théologie nouvelle. Elle est un progrès comme théorie, mais peut-elle fonder une église viable ? Cela dépend probablement des limites où ses disciples maintiendront leurs idées sur l'Esprit saint.

II

Ce n'est pas chose commune qu'un homme déjà célèbre parmi les écrivains de son pays, longtemps revêtu de hautes fonctions, se décide à écrire, dans une langue étrangère, un ouvrage de longue haleine, qui plus est, un ouvrage de philosophie historique et de théologie, où il cherche à donner le dernier mot de toutes ses convictions et de ses laborieuses études. C'est là ce qu'a fait Bunsen, le vétéran de la diplomatie prussienne, celui qui fut plus de vingt ans ministre à Rome, qui pendant quinze autres années représenta son souverain à Londres. Dans le cours de cette carrière politique, il a trouvé le temps et l'énergie de se faire une position encore plus élevée par ses travaux d'archéologue, de linguiste et d'historien.

Quels motifs ont pu déterminer Bunsen à faire choix de l'anglais pour écrire les sept volumes qu'il a publiés en dernier lieu sous le titre de *Christianity and Mankind* (*le Christianisme et l'Humanité*) ? Sans le dire positivement, il le laisse deviner. A demi naturalisé anglais par ses sympathies, il a voulu, sans doute, faire connaître à sa patrie d'adoption la science chrétienne de son pays natal, et il a cru servir la cause de l'avenir et de la vérité en réfutant les préventions dont la théologie allemande lui semblait être l'objet de la part des chrétiens angli-

cans, car il est persuadé que la religion spéculative de l'Allemagne et le christianisme plus pratique de l'Angleterre ont besoin de se compléter l'un l'autre. « Humainement parlant, a-t-il écrit, c'est de l'Allemagne et de l'Angleterre que dépend, en ce moment, la possibilité d'une solution paisible et vraiment *réédificatrice* de la question chrétienne. »

Voilà longtemps que les antiquités du christianisme ont attiré l'attention de Bunsen, et, sur ces matières, il a plus que des connaissances ; il est un penseur original, un croyant fervent. Déjà ses *Lettres sur Ignace*, son *Dieu dans l'Histoire* et sa *Constitution de l'Église de l'avenir* avaient permis d'apprécier son érudition et ses idées religieuses. Dans son dernier ouvrage, il s'applique, en quelque sorte, à résumer tous les travaux et toutes les pensées de sa vie. Il embrasse à la fois le passé et l'avenir du christianisme, le passé et l'avenir de l'humanité. Il commente enfin l'Évangile par la science et par l'histoire, pour démontrer ce qui est à ses yeux le sens intime de l'Évangile et le secret de l'histoire, ce qui lui apparaît en même temps comme la seule doctrine qui puisse sauver nos sociétés européennes et conduire l'homme au but de ses destinées.

Bunsen a dû la première pensée de son livre à un vieil écrit grec exhumé et édité par un savant helléniste, Emmanuel Miller. Dans cette œuvre, malheureusement incomplète, — c'était une *Réfutation de toutes les Hérésies*, composée au commencement du IIIe siècle, et dont les trois premiers livres manquaient au manuscrit, — Miller avait reconnu la continuation d'un fragment habituellement inséré parmi les œuvres d'Origène. En la faisant paraître à Oxford, il l'avait attribuée au célèbre docteur alexandrin. Telle ne fut pas l'opinion de Bunsen, qui, dans cinq lettres adressées à l'archidiacre Hare, revendiqua la *Réfutation* pour saint Hippolyte, évêque de Portus, près de Rome, et membre du presbytérat romain, mort martyr vers 235.

Cette correspondance a été le germe des trois ouvrages distincts qui composent *le Christianisme et l'Humanité*. Sous le titre de *Saint Hippolyte et son temps*, Bunsen publia d'abord une étude historique qui, en réalité, était un tableau complet de la vie et de la doctrine des sept premières générations chrétiennes. Le tableau d'ailleurs était accompagné d'essais et d'aphorismes où l'auteur

jugeait le présent à la lumière du passé. Il émettait, quoique brièvement, une interprétation du christianisme qui sortait, par plus d'un point, des données protestantes. Plus tard, Bunsen reprit ces vues pour les exposer plus largement en même temps que pour les justifier. Il en est résulté un second travail, divisé en deux parties, l'une où il cherche d'abord à surprendre, dans l'ensemble des langues, l'évolution parcourue par l'esprit humain, l'autre où il formule ce qu'il nomme la philosophie du christianisme, c'est-à-dire le plan divin qui a achevé de se révéler par le Christ, et qui lui rend compte non seulement du développement moral attesté par le langage, mais encore de la création physique et de toute la marche de l'humanité. Pour compléter enfin cette peinture et cette appréciation, Bunsen a réuni, sous le titre de *Analecta ante-nicæna*, les textes les moins connus de la littérature chrétienne des trois premiers siècles.

On n'a pas besoin de pénétrer fort avant dans le second de ces ouvrages pour s'apercevoir qu'on est en pays allemand. Il semble que la race germanique ait un privilège. Nulle part ailleurs on ne rencontre des hommes qui puissent supporter un poids aussi colossal d'érudition sans que cela étouffe, chez eux, l'enthousiasme et la pensée créatrice, ou chez qui l'imagination et l'activité spontanée de l'esprit puissent être aussi fortes sans exclure la puissance de travail. En ce sens, Bunsen est souverainement allemand. Il y a, chez lui, l'étoffe d'un poète, d'un métaphysicien, d'un apôtre et d'un dévoreur de livres. Avec tout cela, avec les longues études qu'il a consacrées à la langue de l'Égypte et à la philologie en général, avec la tournure subjective de son intelligence, qui s'intéresse surtout à la vie morale de l'homme, il a naturellement senti que le langage et la religion étaient les grands monumens de l'histoire anté-historique, les seuls témoins qui eussent assisté à la naissance du principe pensant, et qui eussent gardé mémoire de toutes ses transformations primitives. C'est donc à la série complète des idiomes de l'Asie et de l'Europe qu'il a voulu demander les origines intellectuelles de notre race pour juger, d'après son point de départ, de la ligne qu'elle avait suivie. En s'aidant du concours de plusieurs collaborateurs, il a composé une sorte d'avant propos qui est, à proprement parler, un traité général de philologie comparée.

Sans vouloir m'engager, avec Bunsen, dans cette investigation linguistique, je dois pourtant citer les résultats qu'elle a fournis à l'appui de sa thèse religieuse. En définitive, ce qui ressort pour lui du témoignage de tous les idiomes, c'est que le langage n'a eu qu'un principe de formation et qu'une loi de croissance. Son unité fondamentale atteste l'unité de l'espèce humaine. Dès le début d'ailleurs, il a été essentiellement rationnel, c'est-à-dire qu'il n'a point commencé par de simples cris de joie ou de douleur, mais bien par des mots qui exprimaient déjà un raisonnement complet, un objet désigné par une qualité. La série des développemens qu'il a parcourus n'est que la série des progrès par lesquels la raison de l'homme l'a fait passer, en parvenant, de plus en plus, à dominer l'instrument qu'elle s'était créé à l'instigation de ses besoins. Bunsen se plaît visiblement à établir un rapprochement entre cette création de l'esprit humain et la grande création de l'Esprit suprême qui a graduellement fait apparaître sur la terre la matière inorganique, la vie végétale, et, en dernier lieu, la vie plus parfaite de l'être raisonnable.

Les langues monosyllabiques, comme l'ancien chinois, représentent à ses yeux l'état rudimentaire où la pensée était encore emprisonnée dans les molécules inertes, et en quelque sorte minérales, de son vocabulaire. Avec les idiomes agglutinatifs de la souche touranienne, la matière linguistique atteint une organisation incomplète analogue à celle du végétal. Avec les langues à flexion, sémitiques et iraniennes, l'esprit a entièrement triomphé de la matière. La pensée, après avoir été primitivement partie de la syllabe inflexible, où toute une phrase était impliquée à l'état de non-développement, s'est élevée à une structure grammaticale qui fait de la phrase un organisme pleinement épanoui, où chaque mot concourt, comme un organe mobile, au sens général de l'ensemble.

L'étude de Bunsen sur l'histoire et la philosophie du christianisme s'ouvre à la première Pentecôte, et il ne nous laisse pas longtemps indécis quant à la nature de sa foi chrétienne. Autant que M. de Pressensé, quoique autrement, il croit au règne de l'Esprit saint. Il nie absolument le sacerdoce, dans le sens juif et catholique du mot. Il supprime entièrement l'église, si l'on entend

par là un corps dirigeant et une société organisée à laquelle il faut appartenir pour être sauvé. Le christianisme est le régime de l'inspiration. L'Évangile est la bonne nouvelle qui a abrogé la médiation du prêtre et l'autorité de toute église pour faire de chaque croyant un roi et un prêtre, pour donner à tous le privilège de communiquer directement avec Dieu et de ne vivre que sous la libre loi de leur conscience individuelle. Tel est, pour Bunsen, le sens de la Pentecôte, de ce *miracle des miracles*, ainsi qu'il dit, d'où date la rénovation du monde.

Ce n'est pas pourtant qu'il fasse allusion au *don des langues*, comme on le comprend d'ordinaire, car il n'admet pas cette interprétation du texte. Si la Pentecôte est, à ses yeux, une date si mémorable, c'est parce qu'un autre prodige, qui reste caché, pour nous, derrière notre explication littérale du texte, s'est alors accompli au fond de l'âme des disciples réunis; c'est parce que tous, en même temps, se sentirent saisis d'une inspiration involontaire et souveraine qui les contraignit à baisser la tête et à renier leur sagesse humaine, à prier sans souci des mots articulés par leurs lèvres, à épancher naïvement, chacun dans sa langue maternelle, ce qui se disait en lui malgré lui-même. A partir de ce moment, l'humanité a été émancipée des religions externes et nationales qui n'étaient que l'accomplissement de certains rites fixés par un code immuable et la répétition de certains mots consacrés dans un idiome sacramentel. C'était bien l'Esprit qui venait de s'emparer de la terre pour y verser une vie nouvelle et pour donner aux âmes le don de communiquer entre elles, malgré la diversité des idiomes. C'était bien lui qui venait de révéler la foi et la religion de la conscience : la foi, qui consiste à croire que nous sommes des temples où un oracle céleste se fait entendre dans le silence de nos instincts égoïstes; le culte, qui consiste à obéir à la libre loi de ce divin principe, à traduire librement dans nos paroles et nos actes ce qu'il suggère à chacun de nous et ce qui est sûr d'être compris de tous, puisque c'est la voix même de l'Esprit qui a été promis à tous, et qui se manifeste précisément par l'unanimité de tous.

Cependant, si Bunsen se rapproche ainsi de M. de Pressensé, et en général de la théologie moderne, par sa foi à l'inspiration, on s'aperçoit vite qu'il est bien plus rationaliste, qu'il

grandit bien davantage les facultés naturelles de l'homme et le rôle de sa volonté. Le désaccord ne s'arrête pas là : Bunsen a encore une tendance pratique qui l'entraîne presque en dehors des principes fondamentaux de la Réforme. Il attache aux actes une importance si capitale, que la masse des protestans l'accuseraient de revenir à l'idée des mérites et d'attribuer à l'homme le pouvoir de se justifier lui-même par ses œuvres. Comme historien, il n'en faut pas davantage pour que ses jugemens ne s'accordent point avec ceux de M. de Pressensé. Comparativement, l'écrivain français a peu de respect pour l'église du IIe et du IIIe siècles. A ses yeux la dégénération commence dès le lendemain de l'âge apostolique. L'ascétisme des gnostiques le frappe surtout, comme un retour au dualisme païen, à la vieille doctrine asiatique qui plaçait la cause du mal dans la matière, et n'avait à recommander que l'anéantissement. Le parti orthodoxe d'un autre côté lui semble sur le bord d'une autre rechute : l'idée de *la loi*, c'est-à-dire la tendance à considérer le christianisme comme une simple ordonnance, reparaît déjà chez les Ignace et les Polycarpe. La foi est seulement considérée comme la première des œuvres, et la religion devient de nouveau un effort pour gagner la faveur du ciel, au lieu d'être un long acte de glorification pour le salut gratuit. En un mot, c'est une renaissance marquée de l'esprit judaïque qui, en se combinant avec le dualisme ascétique, achèvera bientôt de constituer la doctrine de Rome.

Le point de vue de Bunsen est entièrement différent. Tout en étant aussi ennemi des idées judaïques, il découvre, dans le temps postérieur aux apôtres, un mouvement qui est une expansion légitime, et non une décadence. Il est tout particulièrement attiré par le développement que prend alors la *vie chrétienne*, l'application de l'esprit nouveau aux rapports publics et privés des hommes. Avec sa tendance pratique, cette application-là ne lui apparaît pas seulement comme une manifestation du christianisme : elle lui apparaît, en outre, comme une partie de son essence. Partout il s'attache à dessiner nettement et à mettre en présence les deux élémens qui ne cessent pas d'être à l'œuvre dans l'église anté-nicéenne. D'un côté les hommes de pensée et de dogme, comme saint Paul, de l'autre les hommes de gouvernement et d'action, comme saint Pierre. Ici la Grèce aux ins-

tincts métaphysiques, là l'Occident latin avec sa pensée fixée sur la terre et sur le présent. Ici le dogme qui se formule et qui devient le noyau d'une philosophie et d'une science chrétiennes, en se combinant avec les connaissances et les idées du monde grec et romain, là l'existence de la congrégation, avec ses règlemens pour l'admission des catéchumènes, ses assemblés de prières, ses diacres chargés d'assister les pauvres, ses veuves ayant mission de visiter les malades, ses mille moyens institués pour entretenir l'intimité fraternelle et pour faire de ses membres non pas des croyants isolés, mais des chrétiens associés par un même vœu, unis dans une même volonté et veillant sans cesse à ce que nul ne soit infidèle aux principes de la corporation.

Ce dernier côté, tout social et tout pratique, occupe une telle place dans la pensée de Bunsen, qu'il a consacré une moitié de son étude historique à le reconstruire. Il en a cherché surtout les traces dans les *constitutions* ou *ordonnances* qui sont attribuées aux apôtres, quoiqu'en réalité elles soient seulement un recueil très interpolé et très défiguré des liturgies et des coutumes disciplinaires adoptées peu à peu dans les premières églises. Bunsen lui-même a dû rétablir d'abord le texte de l'antique monument, ou plutôt en retrouver les élémens originaux et authentiques au milieu des paraphrases et des falsifications sous lesquelles ils étaient enterrés. Il s'est acquitté de cette tâche avec une rare perspicacité, dont les inductions ont été confirmées depuis par la découverte d'un ancien manuscrit syriaque.

Dans l'autre moitié de son tableau, c'est-à-dire dans celle où il nous peint l'intelligence chrétienne et la série des opinions par laquelle elle se rend graduellement compte de sa foi, Bunsen s'arrête tout particulièrement au mouvement d'idées qui s'opère autour du prologue de saint Jean, car c'est là que se trouve la philosophie du christianisme. Depuis Ignace et Polycarpe jusqu'à saint Clément d'Alexandrie et Origène, il suit, pas à pas, les modifications du dogme de la Trinité, en citant les passages qui font le mieux ressortir combien la doctrine de l'église primitive était éloignée du système proclamé par les conciles. Dans l'église primitive, il montre l'existence évidente de deux courans d'idées qui dominent alternativement, suivant les lieux et les temps. Ces courans, par leur rencontre produisent les fluctuations de la théologie,

et, faute de se distinguer suffisamment, ne parviennent pas à se concilier, à avoir conscience du lien qui les unit. Les intelligences abstraites s'efforcent de contempler la raison divine comme elle existe au sein même de la Divinité ; les natures plus agissantes restent plus volontiers dans le monde visible. Ce qui les préoccupe, c'est le Verbe du Créateur, comme il s'est manifesté par la création, par l'histoire, et plus spécialement par Jésus de Nazareth. La Grèce et l'Asie inclinent d'un côté, l'église latine de l'autre.

Malheureusement ni les Grecs, ni les Latins, ni ceux qui subordonnent le Fils au Père ni ceux qui absorbent presque le Père dans le Christ historique, ne savent au juste ce qu'ils font. Les uns comme les autres tombent dans des formules exclusives, qui laissent de côté une moitié de la vérité vivante. Pour les hommes de la pratique, dont la tendance doit triompher avec les conciles, le Verbe fait chair en Jésus masque trop la source et l'idéal éternels de l'esprit. Pour les hommes de la métaphysique, la raison infinie fait trop oublier le céleste modèle de l'existence humaine suivant Dieu. Ces erreurs de théorie ne sont que le symptôme d'un mal plus radical qui prépare la catastrophe de l'avenir. En même temps que le spiritualisme menace de se perdre dans de vaines rêveries allégoriques en ne respectant pas assez les faits et la lettre des Écritures, il se laisse entraîner par son dédain pour la réalité vers l'abîme d'un ascétisme inerte et destructeur. D'autre part, le sentiment pratique, en divorçant avec l'activité de la pensée, n'ouvre pas une voie moins dangereuse. Il travaille sourdement à jeter la religion dans le ritualisme et dans l'asservissement hiérarchique, où la vie et la liberté de l'esprit seront un jour étouffées.

Mettre un terme à cette scission de la pensée et de l'action, rétablir l'accord de l'élément pratique et de l'élément spirituel, afin que le christianisme soit de nouveau corps et âme, telle est la nouvelle réformation, pour laquelle Bunsen invoque le concours de tous ceux qui ont à cœur le sort de nos sociétés actuelles. Or cette réformation il est persuadé qu'elle ne saurait avoir lieu si l'on ne rend d'abord au dogme de la Trinité ses deux pôles primitifs, sa portée philosophique et sa portée historique. Pour sa part, c'est donc à cette œuvre qu'il a voulu contribuer. En substance voici sa solution, qui paraîtra peut-être bien abstruse,

mais reculer devant ce qu'elle a d'insolite, ce serait renoncer à comprendre des idées qui représentent l'esprit d'une des grandes nations de l'Europe.

Revenant au point de départ de la raison, Bunsen remarque qu'elle est, tour à tour, entraînée à considérer Dieu dans trois sphères différentes, qui n'ont jamais été suffisamment distinguées. Dans la sphère transcendante ou métaphysique, en d'autres termes quand nous cherchons à nous représenter Dieu tel qu'il est en soi, nous ne pouvons l'imaginer que comme l'être infini qui se pense lui-même, ce qui implique que, dans la conscience infinie, l'être et la pensée ne sont qu'un, et ce qui nous donne cette première triade : l'*être*, — la *pensée*, ou Dieu faisant de lui-même l'objet de sa connaissance, — l'*existence consciente.*

Mais nous pouvons également envisager Dieu comme l'auteur et le régulateur de l'univers, et nous abordons alors une autre sphère, la sphère cosmogonique, qui n'a plus aucun rapport avec celle de l'existence absolue, sans limites et sans variations. La raison divine, devenue cause créatrice par la volonté de créer, est maintenant descendue dans le monde fini, dans les conditions du temps et de l'espace. C'est dire qu'elle se présente forcément à nous comme une évolution. Au lieu d'être explicite, elle poursuit un mouvement pour se rendre explicite, et nous obtenons une seconde série d'idées qui est très expressivement rendue par les mots : *Père,* le créateur, l'infini ; — *Fils*, la création, le fini ; — *Esprit*, l'unité du fini et de l'infini.

La création s'explique ainsi, pour Bunsen, par le dogme même de la Trinité. L'univers a été tiré du néant parce que la pensée infinie a voulu se traduire dans le temps et l'espace. Chacune des phases qu'il a traversées, depuis la matière brute, avec ses aveugles affinités, jusqu'à la créature intelligente et libre, est simplement un des degrés successifs de cette manifestation toujours ascendante. L'homme encore n'est qu'un nouveau théâtre où l'évolution continue son cours, et où elle doit atteindre son parfait accomplissement. Par cela seul que notre raison est sortie de la pensée créatrice, elle renferme une parcelle de divinité. Pour mieux dire, elle est consubstantielle au Verbe. Elle est, dans les conditions du fini, la raison suprême elle-même, mais la raison suprême plus ou moins asservie par un principe égoïste et terrestre, plus ou

moins mal arrivée à se connaître et à se posséder. C'est pour l'aider à rompre cet esclavage que le Verbe s'est incarné.

Les prophètes et les justes n'avaient en eux qu'un reflet de la lumière, le Christ est la lumière même. Par sa vie et par sa mort, par sa victoire absolue sur sa personnalité, il a réalisé la manifestation complète de la divinité dans l'humanité. Dieu fait homme a pris possession de la terre, et il y a rayonné pour qu'à son éclat la céleste parcelle qui est en nous tous reconnût son origiue, pour que, par l'attrait de son divin prototype et par son élan vers lui, elle parvînt à se développer entièrement. Est-ce en conséquence d'une chute originelle que cette assistance a été nécessaire, ou notre première condition morale est-elle seulement une sorte d'état embryonnaire ? Est-ce d'ailleurs par une influence surnaturelle que le Christ nous élève à une vie supérieure, ou n'est-ce que par l'ascendant de l'exemple ?

Il serait peut-être dangeureux de chercher à trop préciser sur ces points l'opinion de Bunsen. Je me permettrai seulement un rapprochement : dans la pensée des catholiques, le Christ est presque exclusivement la victime qui a acheté le pardon de tous. Dans celle des protestans, il est le sauveur qui offre, en même temps, le pardon et la régénération. Pour Bunsen ce n'est plus ni l'idée de pardon, ni celle de régénération qui sont au premier plan. Il aime à employer un langage qui offre plutôt à l'esprit l'image d'un progrès et d'une croissance continue que celle d'une réhabilitation. Le Christ, comme le présente Bunsen, est, avant tout, l'accomplissement des aspirations et des prophéties du passé et la porte des destinées futures. Il est l'échelon qui conduit à la vie supérieure, à la période dernière où le principe divin de notre être, après avoir de plus en plus étendu ses conquêtes sur l'élément charnel, finira un jour par l'anéantir sur la terre, et où l'humanité deviendra ainsi la pleine expression de la pensée de Dieu. A cet égard, Bunsen ne met aucune limite à ses espérances. La perspective de cette espèce de millénium, de cette divinisation future de l'univers, est plus pour lui qu'une certitude. Elle est la conviction d'où découlent toutes ses convictions, car l'œuvre de spiritualisation commencée par l'incarnation du Verbe ne saurait être interrompue par les hommes. Pour qu'elle se poursuivît sans relâche et n'eût d'autre terme que sa réalisa-

tion parfaite, le Christ, en partant, a laissé derrière lui l'Esprit saint, l'esprit de force et de lumière qui a été promis à l'église, et qui, jusqu'à la fin des temps, doit demeurer partout où plusieurs fidèles seront réunis pour prier.

En suivant ainsi la pensée divine comme elle se manifeste dans l'humanité, nous avons quitté la sphère cosmogonique proprement dite. C'est dans l'ordre moral, ou, pour parler la langue de l'auteur, dans l'ordre anthropologique et historique que nous sommes entrés. Là encore Dieu s'est montré à nous sous un triple aspect, que Bunsen définit toujours par les mêmes termes, *Père*, *Fils* et *Saint-Esprit*, mais en donnant à ces termes une signification grosse de conséquences. Par le Fils, il entend également le Christ et l'homme individuel, le Christ comme l'incarnation complète du Verbe, l'homme comme sa manifestation plus ou moins imparfaite. Par l'Esprit saint, il veut dire l'église ou l'ensemble des croyans, l'humanité ou l'ensemble des hommes. Peu importe qu'au premier abord on ait quelque peine à saisir comment cette troisième personne qui, en Dieu, est l'existence consciente ou l'unité de l'*être* et de la *pensée*, se trouve représentée dans la sphère historique par la société totale des chrétiens et par la totalité des hommes.

Ce que Bunsen veut affirmer par là et ce qu'il énonce très catégoriquement, c'est que le régime démocratique est seul de droit divin dans la communauté chrétienne ; c'est que le don de connaître la vérité n'a point été réservé à un homme spécial, ni à aucune caste sacerdotale distincte des croyans ordinaires. La totalité des fidèles laïques est l'organe de l'Esprit saint, l'union de Dieu et de l'homme, l'unité de la raison humaine et de la raison infinie ne se manifeste et ne se réalise que dans la conscience collective et unanime des chrétiens. En somme, on se tromperait du tout au tout en jugeant sur l'apparence que Bunsen est purement un penseur perdu dans les abstractions. Il a une intention très arrêtée, qui sait parfaitement ce qu'elle veut, et qui veut s'appliquer dans la vie quotidienne comme dans les moindres détails du culte, dans les institutions civiles comme dans la constitution de l'église.

Seulement l'homme positif chez lui est doublé d'un métaphysicien allemand, et il nous en donne des preuves très curieuses. Convaincu,

par exemple, que le véritable sens du christianisme s'est surtout obscurci par suite des fausses interprétations auxquelles les formules sémitiques de l'Écriture ont donné lieu, il a entrepris de traduire ces métaphores et ces sentimens d'une autre race dans la langue abstraite et logique des fils de Japhet. *Traduire* ici n'est point employé au figuré. Il s'agit, à la lettre, de tableaux synoptiques où l'auteur a transcrit sur une colonne les passages de l'Évangile qui ont trait à la Trinité et aux desseins de Dieu sur l'humanité, tandis que, dans une autre colonne, il en présente l'équivalent philosophique. Et ce n'est pas tout ; il a courageusement rédigé encore une sorte de glossaire dans lequel les principaux termes de l'Ancien et du Nouveau-Testament sont expliqués par les idées qui leur correspondent dans la pensée moderne. Nous connaissons déjà le sens japhétique des mots *Père* et *Fils*. *Satan* ou le *démon* a pour synonyme l'*égoïsme*, le principe personnel et terrestre. La *vie éternelle*, où l'on entre par le Christ, signifie le triomphe en nous du principe spirituel, dont le propre est d'être infini, éternel, au-dessus du temps et de l'espace.

Dans cette philosophie, il y a beaucoup de choses dont la théologie moderne n'accepterait pas la responsabilité. En réalité, Bunsen ne garde guère de la théorie protestante qu'une foi mystique. Elle s'allie assez étrangement avec la croyance rationaliste que l'intelligence et la conscience naturelle sont pour nous les interprètes de la pensée divine. Supprimez le dogme du salut gratuit et de l'impuissance humaine ; supprimez l'idée que l'homme, pour trouver le repos, aurait besoin d'effacer ses fautes et de se purger des vices qui les lui ont fait commettre, et que cependant il se sent incapable de se donner lui-même ce qui lui est indispensable ; supprimez le pardon et la régénération : dès lors il n'y a plus de protestantisme, et, suivant les protestans, il n'y a plus de christianisme. Si l'homme n'est pas impuissant à expier et à se sanctifier, l'intervention de Dieu sur la terre n'a pas de raison d'être, et la religion de la rédemption a perdu ce qui lui donnait prise sur nous, ce qui en fait le complément de notre humanité.

Eh bien ! c'est cette idée que Bunsen supprime, ou peu s'en faut, par le rôle immense qu'il donne à la volonté et à la liberté. Il est moins frappé de ce que la théorie protestante a de profond comme

expression du fait réel de l'âme humaine que de ce qu'elle laisse à désirer comme système moral et comme moyen de direction. Il voit surtout une difficulté qu'elle ne tranche pas : celle du devoir, celle des efforts que nous sommes tenus de faire contre nos penchans. Comment parler du devoir, quand on ne reconnaît pas d'autre sainteté valable que la régénération de l'âme, que la possession d'une nouvelle nature morale instinctivement portée à tout bien ? Le devoir suppose une lutte, une nécessité que l'on s'impose à contre-cœur, et c'est ne pas être régénéré que d'avoir encore de mauvaises inclinations à surmonter.

Le protestantisme part d'une victoire déjà remportée. A ceux qui ne peuvent point se passer du devoir, il n'a rien à dire, sinon qu'ils n'ont pas encore la foi qui change le cœur, et que cette foi, il faut qu'ils l'obtiennent. Bunsen, au contraire, insère dans le dogme même la nécessité de la lutte et l'action incessante de la volonté, qui est toujours obligée parce qu'elle est toujours libre. Les œuvres, dans son système, ne sont plus seulement ce qui *découle* de l'état de grâce que la foi seule procure. La détermination d'agir et l'immolation en nous du mauvais principe d'action sont cause et partie intégrante de cet état. A proprement parler, on n'est plus sauvé par les seuls mérites du Christ. Le Christ a ouvert la voie, il a enseigné et accompli en lui-même le sacrifice modèle, le parfait triomphe de la nature divine sur la nature humaine; mais il s'agit pour chaque homme de réaliser, de son côté, une semblable victoire. Le vœu d'immoler notre personnalité est le seul baptême efficace, et ce qui nous rend chrétien ce n'est pas précisément une conversion subie et qui s'effectue à un moment donné, c'est une oblation de tous les instans, c'est l'accomplissement quotidien de notre renonciation à l'égoïsme et de notre serment de fidélité à l'Esprit.

Jamais certainement aucune doctrine protestante n'avait eu des tendances aussi pratiques. Cependant Bunsen conserve, en l'exaltant encore, tout le spiritualisme qui, chez les protestans, s'est appuyé sur la doctrine du salut par la foi seule. Nul n'est plus éloigné que lui de se rejeter sur la doctrine opposée des bonnes œuvres, de ne pas lever les yeux au-dessus de la rectitude de la conduite. Il va jusqu'à ouvrir devant l'homme la perspective de la perfection infinie. Le but qu'il lui propose, c'est de

monter au sommet de l'échelle des êtres, d'arriver, pour ainsi dire, dès ici-bas, à la vie éternelle.

Nul non plus n'est moins disposé que lui à revenir à l'idée d'une loi. Je ne sache pas de plus belles pages, je n'en connais point qui respirent autant l'ivresse des hautes aspirations que celles où il retrace la lutte de l'église contre le parti judaïsant, contre cet esprit juif qui n'avait jamais pu combler la distance de l'homme à Dieu, et qui « menait tout droit à la servitude morale, en ne considérant le Créateur que comme un pouvoir et un maître. » Déjà, dit-il, sous l'influence de la libre inspiration, il s'était fondé quelque chose comme une société. Les sentimens chrétiens avaient spontanément enfanté un mariage chrétien, une paternité chrétienne, un nouvel ensemble de rapports publics et privés. Convenait-il de prévenir les rechutes en rendant à jamais obligatoires ces coutumes déjà établies et en les enjoignant comme une partie du culte exigé? D'honnêtes esprits le pensaient. Honnêtetés aveugles et cœurs pusillanimes! Ils ne comprenaient pas que, pour empêcher les individus de s'égarer dans leurs voies, ils proposaient d'étouffer en eux la vie de l'âme. S'engager sur cette pente, c'eût été décider que la religion du Christ ne serait qu'un rituel et un règlement social. C'eût été condamner le chrétien à être l'esclave d'une autorité qui l'aurait empêché d'être fidèle à sa conscience. C'eût été vouloir qu'il ne fût plus un être moral, un être constamment mû par son propre sentiment du devoir moral.

Donc liberté entière dans le devoir, activité incessante sous l'inspiration de la conscience personnelle christianisée par la foi, à chacun le privilège et l'obligation de soumettre son âme à l'Esprit, pour s'efforcer ensuite de réaliser dans ses actes ce que l'Esprit lui dicte à lui-même. Comme condition première de ce christianisme vivant, la liberté complète de la pensée chrétienne, de la raison appliquée à l'interprétation des Écritures et à la spéculation philosophique, voilà en quelques mots la théorie de Bunsen. « Qui peut s'imaginer, demande-t-il avec dédain, que l'on guérira la misère de notre temps, et que l'on relèvera le christianisme de son affaissement en redoublant de sévérité pour sommer les peuples et les individus de faire tout ce que le clergé a ordonné, ou est en train d'ordonner, ou pourra plus tard ordon-

ner, avec promesse du ciel pour ceux qui le feront et menace de l'enfer pour ceux qui ne le feront pas? »

Sa conviction à lui est diamétralement opposée. C'est à l'asservissement des intelligences, c'est aux confessions de foi, aux conciles d'évêques et à tous les pouvoirs qui, pour diriger les individus, les ont habitués à ne pas consulter leur oracle intérieur, qu'il fait remonter comme à leur source l'incrédulité des temps modernes et la désorganisation sociale qui en est sortie. C'est par l'abolition du servage spirituel, par la suppression de toutes les législations et de tous les législateurs terrestres qui se sont placés entre le chrétien et Dieu, qu'il espère rendre les âmes à la suprématie de l'Esprit saint. Et cependant Bunsen est clairement un homme de ferveur encore plus qu'un croyant de tête ; là même est son titre d'honneur. Tout en désirant ce que désiraient les Wesley, les Spener et les autres apôtres de la religion du cœur, il n'a pas leur côté exclusif. Un besoin chez eux étouffait l'autre, et pour accroître l'intensité des sentimens, ils tendaient, plus ou moins, à sacrifier les intelligences en les détournant de la discussion des doctrines,

Bunsen, au contraire, avec sa nature plus ouverte de tous les côtés, vise précisément à ranimer les affections en réveillant l'activité des pensées. Il demande l'indépendance de la raison, parce que l'examen empêche d'oublier. Il veut que le christianisme soit le domaine où s'exercent toutes nos forces intellectuelles, qu'il soit la philosophie où se condensent toute notre expérience et toutes nos conceptions, et cela afin que la foi pénètre dans les volontés et dans les consciences par toutes les avenues des esprits. « C'est ravaler la révélation, écrit-il, que de la traiter comme une vérité tout externe, qui ne laisse rien à faire à l'homme, et qui, selon le mot d'un adorateur de la lettre, eût pu tout aussi bien être octroyée à un chien, si tel eût été le bon plaisir de Dieu. » — « La révélation, ajoute-t-il ailleurs, en répétant une parole du révérend Maurice, ne fait pas la vérité, elle n'en est que l'énonciation. »

Mais est-il certain que la raison, entièrement livrée à elle-même, s'accordera dans ses conclusions avec l'Évangile ? Pour Bunsen, il n'y a pas même place au doute. Supposer qu'il en puisse être autrement, c'est manquer de foi, c'est nier que le christianisme soit la vérité, puisque, *s'il est vrai, il ne peut être contraire à la raison*. On ne saurait rien désirer de plus rationaliste. Cela revient

presque au vieil axiome que tout ce qui est inconcevable pour notre raison est par là même convaincu d'être l'absurde, l'impossible, le déraisonnable absolu.

Seulement, comme l'ajoute encore Bunsen, cette indépendance de la pensée individuelle exige, d'autre part, un retour sérieux aux mœurs fraternelles de la congrégation. Il n'y a qu'un moyen de rendre à la spéculation ses droits légitimes sans qu'elle compromette l'accord et la charité. Ce moyen, c'est de reconstituer le christianisme collectif et agissant, c'est de renouer entre les chrétiens isolés un autre lien d'union en faisant d'eux, à chaque instant, de véritables collaborateurs, en leur rendant un ensemble de droits et de devoirs ecclésiastiques qui les appellent journellement à délibérer en commun, à poursuivre en commun une même fin. L'esprit d'isolement est le schisme universel de notre époque. Il est nécessaire que le baiser de paix et la communion redeviennent une vérité, que la masse, aujourd'hui disséminée, des croyans se réorganise comme société en commençant dans la congrégation son travail de cohésion. Tout d'abord le culte doit de nouveau servir à mettre les membres du même groupe en rapport intime les uns avec les autres, à donner part à tous dans la vie de chacun en rattachant les événemens et les devoirs domestiques aux prières publiques de la communauté. Ainsi, à l'égard du baptême des enfans, Bunsen se prononce contre l'usage qui en fait comme une cérémonie clandestine. Il souhaiterait que chaque année quatre dimanches fussent réservés pour un service baptismal. Ces jours-là, tous les enfans nés depuis le dernier service seraient solennellement présentés à l'église, et leur réception, ainsi que l'engagement pris par les parens de leur donner une éducation chrétienne, formerait le fond de l'office, auquel la congrégation entière serait appelée à se joindre.

En dehors du culte spirituel, qui associe les fidèles par un même vœu d'amour envers Dieu et d'amour pour les hommes, Bunsen réclame également l'association pour tout ce qui rentre dans le culte pratique, c'est-à-dire dans l'accomplissement de ce vœu. Il regarde comme un des grands événemens de notre temps l'établissement des diaconats de femmes et des missions intérieures, qui ont déjà ouvert la voie vers une nouvelle ère où l'assistance des pauvres, le soulagement des malades et toutes les autres formes

de la bienfaisance seront littéralement des fonctions de la vie congréganiste. Les synodes de l'église unie d'Allemagne, avec le rôle qu'y joue l'élément laïque, lui semblent encore une innovation de la plus haute portée, en ce sens surtout qu'ils préparent une réforme plus large. Elle rendra aux congrégations l'administration de leurs propres affaires, et transformera ainsi le troupeau passif du prêtre en une corporation pensante et responsable, sans cesse occupée de ses intérêts religieux.

Ici encore, pour organiser comme pour raviver, c'est en la liberté que Bunsen met toute sa confiance. Autant que les anciens puritains, il entend que l'église soit réellement une communauté de saints, et que nul n'y entre ou n'y demeure s'il n'est dévoué au pacte de la société, et s'il n'y conforme sa conduite. Toutefois la question de la discipline, remarque-t-il, a été rendue insoluble par le développement du pouvoir clérical. Si, comme les puritains, on prétend obliger tous les fidèles à la sainteté, en donnant aux ministres le droit de surveiller, d'admonester et d'excommunier, on tombe dans un régime d'inquisition qui pousse à l'hypocrisie, et qui exclut la faiblesse repentante, en même temps qu'il se rend insupportable par sa tyrannie. Si, en raison de ces dangers de la sévérité, on relâche la discipline, on affaiblit chez tous la voix de la conscience. A la place d'un système impraticable, on a un système malhonnête qui fait de l'église un mensonge, et qui ne peut plus contribuer à élever les individus et les peuples au sentiment de la responsabilité morale.

Pour que la congrégation puisse devenir ce qu'elle doit être, pour qu'elle soit effectivement un bataillon sacré de croyans unanimes dans leur foi, sincèrement confédérés en vue de la mettre en pratique, chacun de son côté et tous par leurs efforts conjoints, il faut d'abord que l'association ne se recrute que par des adhésions volontaires. Il faut ensuite qu'à chaque instant la volonté de tous ses membres détermine seule la foi et la règle qu'ils sont tenus d'accepter sous peine de renoncer à l'association.

En conséquence, plus d'église d'état et plus de loi civile qui enjoigne le baptême ou l'acceptation d'un formulaire quelconque, plus d'autorité sacerdotale qui accapare le privilège de dicter aux laïques une loi religieuse qu'ils n'ont pas votée eux-mêmes d'après

leurs convictions, plus de hiérarchie générale qui, pour plier toutes les congrégations à l'uniformité, enlève à chacune d'elles la liberté de sa propre conscience. Ce n'est pas à dire pourtant que, dans ses plans, Bunsen soit aussi entier qu'on pourrait le supposer souvent d'après ses paroles. En réalité, il n'abandonne pas l'individu à lui seul, puisqu'il pose en principe que c'est la congrégation ou, comme il dit, la conscience collective qui est l'interprète de l'Esprit saint. D'ailleurs il conserve un épiscopat mitigé. Il propose que les paroisses forment des groupes ou petites églises, ayant chacune un président nommé plus ou moins directement par l'ensemble des fidèles et chargé d'administrer en chef, sous la surveillance de l'assemblée générale. Mais, quant à ces petites églises, elles sont entièrement laissées à la merci de la folie ou de la sagesse, de l'esprit de foi ou d'incrédulité qui pourra dominer chez la majorité de leurs membres, car, même en matière de dogme, la puissance législative ne doit appartenir qu'à la communauté. D'un autre côté, entre ces divers états souverains, Bunsen ne laisse subsister aucun lien obligatoire, aucune autorité qui offre une garantie contre les conflits, si les congrégations tendaient à entrer en conflit. La province ecclésiastique doit avoir pour unique base de libres conférences régularisées par des synodes où siégeront à la fois les évêques, les délégués du clergé et les représentans laïques des paroisses. La nation religieuse de même ne saurait être qu'une fédération entre les diverses communions chrétiennes, fédération entretenue par une même liturgie acceptée de tous, mais acceptée seulement avec faculté, pour chacun, d'omettre les passages relatifs à des questions controversées.

Et ce n'est encore là qu'une faible partie des résultats que Bunsen attend de la liberté chrétienne. Nul n'a jamais été plus pratique que lui. L'application du christianisme, comme il la conçoit, va bien au delà de tout ce qu'avait rêvé le moyen âge, de tout ce qu'il avait tenté d'accomplir par la suprématie universelle du pouvoir spirituel. C'est l'homme entier que Bunsen enveloppe dans le christianisme pour faire cesser la lutte intérieure qui l'épuise. Au moral, nous avons tous un peu la maladie de Bright : notre âme s'est scindée. A côté du croyant qui peut se trouver en nous, il y a un savant incrédule, un penseur, un commerçant, un poète qui ont chacun sa loi à part, un citoyen qui

ne reconnait plus la morale que la conscience enjoint pour la conduite de l'individu.

Ce chaos que nous portons dans notre sein, l'ambition, l'espoir de Bunsen est de le ramener à l'harmonie. Il aspire à reconstruire des organismes parfaits en replaçant l'inspiration chrétienne au centre de notre être et en faisant d'elle le mobile premier de nos pensées, de nos sentimens, de toute notre activité. Pour lui, il n'existe pas de distinction entre le temporel et le spirituel ; il n'existe pas de domaine politique ni de domaine religieux, pas d'œuvre qui soit de l'église ni d'œuvre qui soit de l'état. « La seule œuvre divinement bonne est de vivre dans la foi et de remplir la tâche qui nous est assignée, qu'elle soit en haut ou en bas, qu'elle soit celle du prince ou du philosophe, de l'homme d'église ou du cordonnier. Et de même que la réalisation de l'esprit chrétien est plus complète dans le mariage que dans la vie solitaire, plus complète dans la congrégation que dans la famille, ainsi en est-il dans la nation comme nation, au moyen d'un état constitué chrétiennement. »

Jusqu'où s'étend le sens de ces paroles, Bunsen ne nous permet pas de le méconnaître. Il ne veut pas dire seulement que notre foi religieuse doit aussi nous diriger dans notre vie publique. Il est persuadé que la liberté civile est une partie inhérente du christianisme, et que la communion des enfans de Dieu, révélée par le Fils et voulue par le Père, ne sera point une vérité tant qu'il y aura des gouvernans et des gouvernés, « tant que l'empire de la force et de la crainte, comme celui de l'égoïsme et de la volonté personnelle, n'aura point été détruit dans nos régimes sociaux, pour faire place au seul empire de l'amour et de la vérité, de la loi intérieure et de la liberté intellectuelle. » Comment doit s'établir ce règne public de l'Évangile ? Bunsen ne prétend pas le préciser. Il n'a rien de ces réformateurs qui se présentent avec une recette pour transformer à vue les sociétés ; seulement il tient pour certain que les lois de l'univers et le plan divin, comme ils se sont révélés dans le passé, annoncent et réclament une ère future où « le Christ, après s'être fait homme, se fera humanité ».

Sa foi chrétienne, on l'a vu, est une foi sans bornes en un progrès dont le but nécessaire est la perfection suprême, il croit qu'en créant la terre et en lui donnant l'Évangile, Dieu a voulu que l'Esprit

saint arrivât, de conquête en conquête, à la posséder tout entière. L'heure lui semble venue où les peuples sont comme sommés d'obéir à cette invincible volonté en *christianisant* enfin leurs institutions, leurs caractères nationaux. Au sein de nos sociétés européennes, la désorganisation, longtemps masquée, comme une gangrène intérieure, a éclaté de toute part, et pour qui veut ouvrir les yeux, elle a écrit en gros caractères la condamnation de notre philosophie politique. Elle a démontré que nous avions tenté l'impossible en cherchant à édifier nos constitutions sur l'intérêt général bien interprété par l'expérience, et qu'il est aussi insensé d'espérer unir les hommes par l'égoïsme collectif que par l'égoïsme personnel. Les nations sont libres aussi bien que les individus; mais les desseins de Dieu veulent passer, et ils passeront sans porter atteinte à la liberté. Ils passeront par cela seul que les germes de mort finiront par porter leurs fruits de mort, et que les sociétés qui s'obstineront à s'organiser au moyen du principe de toute désorganisation seront tuées par leur propre aveuglement.

Pour porter la question sur un terrain plus familier, Bunsen s'inscrit en faux contre la sagesse de notre temps, qui s'imagine avoir réglé les rapports de la religion et de la société civile en proclamant la séparation de l'église et de l'état, c'est-à-dire en posant face à face un état sans religion et une religion sans influence sur la marche de la société. Il ne veut pas que le pouvoir ecclésiastique commande au magistrat, ni que le pouvoir politique régente les consciences. Pour empêcher à la fois ces deux tyrannies, le moyen auquel il s'arrête est d'anéantir l'autorité sacerdotale, de restituer d'abord à la communauté chrétienne la liberté qui lui a été enlevée, et d'étendre ensuite la même liberté à la communauté civile. Que les fidèles réunis en congrégation redeviennent les seuls arbitres de leur propre croyance, que les mêmes hommes qui, en qualité de citoyens, nomment leurs députés, élisent aussi, en qualité de chrétiens, leurs évêques et leurs ministres, que la règle, en matière ecclésiastique comme en matière politique, procède librement de ceux qui doivent s'y soumettre : de cette façon, l'antagonisme de l'église et de l'état cesse d'exister. Il n'y a plus qu'une seule et même nation qui siège, tour à tour, en synodes et en parlemens, qui s'administre ecclésiastiquement et civilement,

sous l'inspiration des mêmes sentimens et des mêmes convictions, qui des deux côtés poursuit le même but en se donnant pour lois les obligations qu'elle veut s'imposer pour obéir à sa conscience. De la sorte, le parlement n'est qu'un organe par lequel la nation religieuse applique incessamment sa foi, et la porte est ouverte pour que le règne de Dieu arrive dans la vie commune et publique des peuples aussi bien que dans les âmes individuelles.

Sur ce point, je laisserai cependant les idées de Bunsen dans le vague où il les laisse lui-même, en observant qu'il ne faudrait pas les confondre avec celles d'un homme qui a été son ami de cœur et d'intelligence, qui s'est fait aussi un nom par l'ardeur avec laquelle il réclamait l'identification de l'église et de l'état. Le docteur Arnold, car c'est de lui qu'il s'agit, voulait que la société adoptât les principes de l'Évangile, et qu'en matière civile au moins, elle usât de la force des lois pour prohiber les actes opposés à ces principes. Bunsen, au contraire, repousse sous toutes ses formes la protection de l'église par la police. Il parle de la conversion de Constantin comme d'une époque funeste, parce qu'elle nous a valu les religions d'état, la ligue entre l'épée et la mitre, entre Babylone et Jérusalem. Or, pour lui, ce double despotisme est la grande apostasie qui a jeté le monde hors des voies du christianisme. Le pouvoir matériel une fois mis à la place du pouvoir de l'Esprit saint, il n'est rien resté de la religion morale que le Christ était venu enseigner aux hommes.

Pour résumer d'un mot les idées de Bunsen, l'auteur de *Christianity and Mankind* n'a foi qu'en la liberté. Il a condensé lui-même son *credo* dans ces quelques paroles: « Entre les individus comme entre les sectes et les nations, l'harmonie ne saurait être établie que par le grand principe de la Réforme et par le régime de liberté politique qui en est sorti. Ce grand principe, c'est la responsabilité morale individuelle fondée sur la foi individuelle au Christ. Une telle foi, en effet, engendre nécessairement le sentiment de responsabilité. Le sentiment de responsabilité produit l'empire sur soi, l'empire sur soi permet et amène la liberté politique, et cette liberté politique est la seule sauvegarde en même temps qu'elle est le fruit de sa liberté religieuse. Les deux libertés ensemble rendent possible la tolérance matérielle sans indifférence, et préparent le temps où la divine charité doit seule régner en souveraine sur la terre. »

III

En cherchant à rendre compte de ce vaste système de philosophie religieuse, je n'ai pu donner qu'une faible idée de ce qui en fait pourtant le caractère le plus saillant : je veux parler de la riche et puissante nature qui s'y reflète. On sent que les opinions de l'auteur ne sont pas de simples jugemens, qu'elles adhèrent à tout l'ensemble de ses affections, de ses volontés et de ses sentimens moraux. Bunsen est sorti victorieux de la bataille de la vie ; il a su conquérir l'unité de son être. Il est parvenu à concilier entre elles ses diverses facultés pour se créer une véritable individualité, et, dans tout ce qu'il dit, on le retrouve tout entier. Sous ses moindres paroles, on devine une pensée intérieure qui a l'infini de l'âme humaine.

Quant à sa doctrine en elle-même, elle a de quoi attirer à la fois les esprits philosophiques, les consciences honnêtes et les jeunes enthousiasmes qui se plaisent aux espérances sans limites. En appuyant peu sur la déchéance originelle, en présentant surtout le Christ comme l'initiateur des destinées futures, en faisant également appel aux aspirations mystiques et aux énergies actives, en accordant, par-dessus tout, à la raison autant d'autorité et de liberté qu'elle en a jamais pu ambitionner, il a certainement donné une interprétation du christianisme qui, au point de vue théorique, est plus facile à admettre que les anciennes théologies. Mais si l'on envisage son système au point de vue d'une application possible, alors, au lieu d'un corps d'idées qui s'accordent exactement entre elles, on a devant soi un plan qui est loin de s'accorder aussi bien avec les nécessités de ce monde. Bunsen a beau suivre la méthode historique, il ne s'appuie qu'en apparence sur le témoignage des faits. En réalité, il est, par instinct, un penseur *à priori*, un idéaliste qui part de ses propres idées pour décider ce que doivent être les faits.

Devant le tribunal de la raison, qui juge de l'avenir d'après le passé, ses conclusions ne se tiennent pas debout. Sa logique se réduit littéralement à ceci : sous prétexte que le faux christia-

nisme et la fausse uniformité qui résultent de la contrainte sont le contraire de la religion et de l'unanimité véritables, qui proviennent de la conviction et de l'amour, l'auteur de *Christianisme et Humanité* commence par faire disparaître toutes les autorités et les législations. Il se borne ensuite à espérer que la foi et la charité ne pourront manquer de régner d'elles-mêmes dans les âmes, du moment où on ne fera plus rien pour en chasser la discorde et l'incrédulité. En d'autres termes, il raisonne comme ont raisonné tant d'enthousiastes politiques, tant de frères du libre esprit, qui ont rejeté sur les lois la faute des égaremens qu'elles cherchaient à prévenir.

Tous les moyens qui ont été imaginés pour empêcher les hommes de céder aux entraînemens de leur ignorance ou de leurs vices lui apparaissent seulement comme des usurpations qui les ont empêchés d'être gouvernés par leur conscience et leur raison. Il croît qu'il suffit d'en finir avec toutes ces précautions organisées contre les mauvaises inspirations pour que nous soyons assurés d'avoir les bonnes inspirations et de n'obéir qu'à elles. A vrai dire, Bunsen est tout absorbé par la préoccupation de raviver la foi, et, les yeux tournés vers ce but, il a pleinement raison de soutenir que les formulaires et les directeurs qui veulent dicter la vérité, en enlevant aux individus la liberté de se former leur propre conviction, finissent infailliblement par amener l'indifférence universelle ; mais, sur l'autre côté de la question, c'est-à-dire sur la constitution qui convient à l'église, il s'en tient à la croyance que nulle constitution n'est nécessaire. Il est convaincu que Dieu veut le triomphe final et universel du principe spirituel dans l'humanité, et que la volonté du Tout-Puissant est certaine d'être la plus forte.

Si c'était là une erreur et si la vérité était par hasard, je ne dirai pas du côté de ceux qui nient, mais de ceux qui comprennent autrement l'Esprit saint ; si elle était du côté des chrétiens aux yeux desquels l'Esprit est surtout l'influence qui touche et gagne le cœur, tandis que c'est plutôt l'Écriture et l'enseignement humain qui sont chargés de communiquer la vérité, tout le système de Bunsen tomberait en pièces. A juger d'après l'expérience, répéterai-je, il n'y a que trop lieu de présumer que toutes ces congrégations et ces individualités indépendantes, toutes ces

petites sociétés livrées au vote des majorités, ces mille molécules dégagées de tout lien obligatoire et rendues à leurs seules affinités, courraient grand risque d'écouter souvent l'esprit qui n'inspire pas l'union, la raison qui ne pousse pas à l'Évangile.

Je ne veux point oublier toutefois que le passé ne sait pas tout et ne peut pas tout prophétiser. L'avenir n'est pas uniquement une reproduction, il est aussi un avénement, et quand il est question de ce que les hommes *peuvent devenir* un jour, on n'est plus dans le domaine du jugement. On est dans la sphère légitime du sentiment, dans celle où l'on a droit, où l'on est même forcé de tirer ses espérances de ses désirs et ses volontés de ses tendances, sous peine d'être condamné à rester dans l'indécision. Le rêve de Bunsen ne se réalisera-t-il donc jamais? Ne viendra-t-il pas un temps où, sans que les individus renoncent à leur liberté, leur conscience suffira pour les bien conduire, où il ne sera plus nécessaire que des multitudes soient soumises à une loi qu'elles n'ont pas faite, où les sociétés seront capables de fonctionner harmonieusement sans qu'il soit besoin d'une administration dont l'efficacité soit garantie par les vices même des administrateurs, par l'intérêt qu'ils ont, comme caste distincte, à soutenir la législation et le gouvernement auxquels sont attachés leur bien-être et leur importance sociale? Ne viendra-t-il pas un temps où l'humanité, en un mot, ne sera plus dans le terrible dilemme de subir des pouvoirs qui lui enlèvent le droit d'obéir à sa conscience ou de n'user de sa liberté que pour se rendre la vie impossible?

Heureux ceux qui croient! Pour ma part, je sens péniblement qu'en tout cas nous sommes loin de cette ère heureuse; mais ce n'est pas une raison pour que l'espérance ne soit pas bonne aussi et n'ait pas son utile mission ici-bas. Les uns, avec plus d'intelligence que d'imagination, sont portés à se rendre compte des mobiles qui jusqu'à ce jour ont déterminé les actions humaines; les autres accomplissent peut-être une tâche plus noble en imaginant, sous la dictée de leurs aspirations, un idéal qui les satisfasse mieux que la réalité du moment, et en travaillant ainsi à développer, chez leurs semblables, les désirs et les sympathies qui leur ont suggéré à eux-mêmes leur espérance.

Quoi qu'il doive en être de l'avenir, il y a quelque chose qui plaît souverainement: c'est de voir qu'un vieillard, un diplomate,

longtemps en contact avec le monde, ait conservé tant de confiance dans la nature humaine. Nous n'avons pas manqué d'hommes qui n'ont rien redouté de la liberté poussée jusqu'à la suppression de tout gouvernement, de toute loi imposée; mais, s'ils avaient tant d'assurance, c'est qu'ils ne craignaient pas que les individus fussent gouvernés par leurs intérêts et leurs appétits, c'est qu'ils ne voyaient là ni mal ni danger, ni dégradation ni menace de désordre. Cette confiance-là n'est pas celle dont je parle. Je parle de celle qui consiste à croire en l'excellence de la nature humaine, à croire qu'au fond le mal n'y est qu'un accident, que l'amour du bien et le dévouement y prédominent sur l'égoïsme et la vanité, et qu'abandonnée à ses instincts, elle revient toujours à écouter sa sagesse et sa conscience plutôt que son bon plaisir, plutôt que ces mêmes intérêts et ces mêmes penchans par lesquels les autres optimistes ne trouvent nullement à craindre qu'elle se laisse diriger.

Comment se fait-il que cette espèce de foi ne se rencontre guère que chez les hommes de race germanique ? A quoi tient-il que les extravagances de l'Angleterre et de l'Allemagne aient été des excès d'espoir et d'enthousiasme, tandis que les nôtres ont été des excès de doute et de défiance? D'où vient que nos voix françaises n'expriment que des découragemens, des projets inventés pour mettre le bien-être de chacun à l'abri de la malice des voisins et des pouvoirs, tandis que, dans les voix allemandes, on entend comme des âmes pleines d'avidités, d'ardeurs et de prédilections qui veulent, en dépit de leur science, rêver leur idéal suprême et en faire leur croyance ?

Pour Bunsen en particulier, il est bien certain que cette disposition à la confiance, à l'illusion si l'on veut, ne peut pas être attribuée à un défaut d'expérience ou de jugement. Ce qu'il dit du christianisme, on pourrait le répéter de sa propre théorie : elle est née précisément du sentiment profond de ce qui manque aux hommes de l'époque, du sentiment de leurs égaremens et de leurs misères. Il voit clairement le mal, il ne flatte pas le portrait de l'humanité. Seulement tout ce qu'il sait ne l'empêche pas de se faire la plus haute idée de l'homme tel qu'il peut être et sera un jour. Sans doute cela tient à ce que l'expérience et les connaissances de son jugement ne sont point ce qui con-

tribue le plus à déterminer ses idées sur l'avenir et sur le possible. Sans doute aussi, cela indique un caractère où la conscience et les affections jouent le premier rôle, une espèce d'organisation qui, quelle que soit la force de son intelligence, a encore une force plus grande pour aimer et s'indigner, pour imaginer et vouloir. Si bien qu'en définitive elle se trouve toujours comme contrainte à croire ce qui lui inspire le plus d'amour, à tenir pour vrai et possible ce qu'elle imagine de plus noble, ne fût-ce que pour pouvoir employer toutes ses forces à le faire aimer des autres hommes, à tenter d'en amener la réalisation.

Si je ne me trompe, il y a là un trait national qui peut aider à comprendre cet esprit particulier que j'ai tâché de faire ressortir dans la théologie nouvelle. A côté de la France, chez qui l'intelligence prédomine, en partie parce qu'elle est plus indifférente, l'Allemagne a foi parce qu'elle s'enthousiasme. C'est bien là l'instinct qui a été chanté par Longfellow dans son *Excelsior :* « en haut! toujours plus haut! » C'est bien là une des causes qui ont produit, en Angleterre, le gouvernement constitutionnel, celui qui, loin de mettre partout des règlemens à la place des hommes, de peur que ceux-ci n'abusent, met partout avec confiance des agens libres, en s'en rapportant à leurs lumières et à leur bonne volonté. C'est bien là enfin la foi spéculative en la liberté, qui se traduit tout aussi bien dans le protestantisme de Luther que dans la philosophie de Fichte et de Schelling. L'école théologique a pu et dû traiter Kant et ces successeurs comme des adversaires. A son point de vue, ils l'étaient en effet, puisqu'ils plaçaient leur confiance dans la nature même de l'homme, au lieu de la placer dans l'influence divine qui régénère.

Quoique opposées cependant, les deux conclusions, chacune dans sa direction, ont été déterminées par le même penchant. Que la théologie se fie aux individus à cause de la grâce qu'ils peuvent recevoir, ou que la philosophie s'y fie à cause de ce qu'ils sont par droit de naissance; que l'une supprime toute hiérarchie et tout formulaire parce qu'elle croit l'homme susceptible de devenir impeccable par la foi chrétienne, ou que l'autre fasse du *moi* la source de toute vérité, parce qu'elle croit, plus ou moins, que notre esprit est l'esprit absolu et universel qui arrive à se connaître en nous, l'une et l'autre, au fond, croient également

que l'homme peut posséder en lui-même l'oracle et l'intuition qui dispensent de toute règle extérieure. Des deux côtés aussi, c'est la même disposition à l'espérance sans limites, la même propension à identifier l'idéal et le possible, à penser que le mieux doit être le vrai, que la perfection qui répond à nos plus hautes aspirations est aussi l'expression de ce qui arrivera certainement, de ce qui doit être notre but, parce que cela est notre destinée.

LES

ANTÉCÉDENS DU POSITIVISME

W. E. Lecky : History of the rise and influence of the spirit of rationalism in Europe. — Supernatural religion.

Il y a grand intérêt, ce me semble, à étudier le mouvement de pensées qui, dans les livres, s'appelle le *positivisme*, le *cosmisme* et qui, à l'état d'instincts, travaille plus ou moins toutes les classes de nos sociétés. Qu'il existe un fort courant qui entraîne l'Europe loin des croyances et des institutions de son passé, tout le monde le sent et beaucoup s'en effraient, non sans raison, car, dans une large mesure, l'entraînement de notre époque n'est encore que de la répulsion pour les choses d'autrefois. Les rancunes aveugles, les illusions des appétits inintelligens et l'impuissance des esprits à concevoir des voies nouvelles, le rendent plus capable de détruire n'importe quoi que de conduire n'importe où.

Dangereux ou non toutefois, le torrent ne saurait être arrêté. Le mieux est de suivre du regard les idées et les projets qui tentent de lui ouvrir un cours déterminé. Après tout, notre avenir ne dépend pas des passions aveugles qui s'y mêlent : il dépend des plans que les intelligences pourront imaginer pour créer un ordre de choses avec tous les instincts, bons et mauvais, qui sont hors d'état d'avoir une volonté pratique à eux. Or, à l'heure qu'il est, l'école ou les écoles que je me permets de désigner sous le nom de positivisme représentent ce qui s'est dessiné de plus net, et, comme telles, elles sont, à mon sens, la puissance avec laquelle il importe le plus de compter.

Mais le positivisme est un Protée qui ne se laisse pas facilement saisir. Grâce à ce qu'il a encore de flottant et d'infini, il possède

contre la critique un grand avantage, celui de pouvoir imiter la chauve-souris de la fable. A ceux qui lui reprochent sa philosophie, il répond volontiers que son principe est justement de ne se prononcer, en aucune façon, sur les questions religieuses et métaphysiques, qu'il est une pure méthode à l'usage des sciences d'observation. L'instant d'après, quand il s'agit de l'éducation à donner aux hommes ou des bases de la morale, il fait ce que faisait M. Littré. Au nom de son axiome fondamental que les vérités métaphysiques sont *incognoscibles*, il déclare que, lorsque la foi baisse, la seule ressource qui reste est de chercher la règle des devoirs dans la *règle des choses*. A quoi il ajoute vite : « Où apprendre la règle des choses, si ce n'est dans les sciences expérimentales, positives, dans la physique, la chimie, la physiologie ? »

Il faut cependant s'entendre. Le positivisme, sans doute, est bien une méthode d'observation scientifique, et, en tant qu'il est cela, on ne peut certes pas lui reprocher sa résolution de se tenir en garde contre les théories spéculatives. Peut-être n'est-ce pas une chose aussi facile qu'il le croit d'observer les phénomènes sans être influencé par aucune métaphysique. Peut-être ces mêmes phénomènes qu'il regarde comme des *manières de paraître* appartenant aux choses, sont-ils des manières humaines de voir qui résultent d'une métaphysique inconsciente. Peut-être enfin le positivisme ne réussit-il pas à faire ce qu'il croit faire. Toujours est-il qu'il a au moins parfaitement raison de contester à toute doctrine le droit de dicter la loi à l'observateur. Quand il s'agit de connaître les effets qui sont réellement visibles pour nous, nulle présomption déduite des idées préalables que nous pouvous nous être formées des causes invisibles, n'a la moindre autorité pour trancher par ses *il faut* la question de fait.

Seulement le positivisme n'est pas sincère ou se rend mal compte de lui-même, quand il se donne pour une méthode qui n'a trait qu'à l'étude des phénomènes sensibles. Sous la règle qu'il recommande se cachent des affirmations générales qui impliquent, bel et bien, une morale, une psychologie, une philosophie de l'histoire, une pédagogie. En fait, il ne se borne nullement à repousser les *a priori* du domaine de l'expérience. Il déclare sans réserve que les faits sensibles sont les seuls faits connaissables, ce qui revient à biffer, d'un seul trait, tous les phénomènes moraux. Bref, il

réduit le rôle de notre intelligence à l'étude des impressions de nos sens, et il soutient que les phénomènes chimiques, mécaniques, physiologiques sont les seules données dont nous ayons à tenir compte, les seules dont nous devions déduire nos règles de conduite, notre politique et notre morale, aussi bien que notre idée des lois qui gouvernent nos pensées.

Cette philosophie latente ou explicite est certainement ce qu'il y a de plus grave dans le positivisme. Si elle est vraie, elle représente son meilleur titre de gloire. Si elle est fausse, elle suffit pour faire de lui un très sérieux danger. Pour ma part, c'est elle, elle seule, que j'entends mettre en cause : non pas pourtant que je me propose aujourd'hui de la discuter directement. Comme elle est beaucoup plus qu'une doctrine particulière, l'envisager à part serait le meilleur moyen de ne pas en saisir le sens et la portée. Au préalable, je voudrais chercher les rapports qu'elle peut avoir avec les autres faits généraux de notre époque et avec le mouvement antérieur de notre histoire.

On considère volontiers le positivisme comme une innovation de toutes pièces, comme un démenti donné aux croyances et aux morales religieuses qui nous sont venues du passé. Lui-même, ou du moins le gros de ses disciples, parle trop souvent comme si, jusqu'à ces derniers temps, les idées des hommes n'avaient été que des rêves absolument indépendans de leur expérience, et comme si tout à coup une sorte de révélation leur avait récemment appris, au contraire, à ne plus avoir que des connaissances exclusivement déduites des faits. C'est là une simple illusion d'optique. Des théologies au positivisme il y a, si l'on veut, une scission profonde, un changement de voie, et, par le but qu'il assigne à la vie, il les contredit même directement; mais, quant à sa méthode et à son esprit, quant à ses vues sur l'engendrement des pensées humaines et sur l'art de nous sauver des égaremens, il n'est nullement en désaccord avec elles, tant s'en faut. Pour peu qu'on le compare aux écoles religieuses de nos jours, on est frappé par le parallélisme complet du cours qu'ont suivi et que suivent encore, dans notre Europe, la religion et la science. Sous les différences apparentes, on reconnaît sans peine que la manière dont notre époque entend les voies de la nature procède du même état moral qui se manifeste par ses manières de concevoir les voies de Dieu.

On n'a pas de peine non plus à s'apercevoir que cet état moral n'est pas autre chose que le dernier résultat d'une tendance qui, depuis l'origine de notre civilisation, n'a jamais cessé d'être l'un des facteurs de son développement ecclésiastique et séculier.

Pour m'en tenir ici au trait le plus saillant, le positivisme et l'utilitarisme n'ont assurément pas eu besoin d'inventer la règle de conduite impliquée dans leurs doctrines. Quand, pour prévenir les erreurs où nous pouvons être entraînés par nos idées générales, ils nous enjoignent de renoncer à toute théologie et à toute métaphysique, quand ils cherchent à obtenir de nous ce renoncement en nous disant que la bonne manière de dépenser nos facultés est de les employer à connaitre les choses réelles au point de vue de leurs conséquences, et à rechercher les autres choses qui sont ce que nous avons à faire pour amener les résultats les plus utiles, ils ne font qu'appliquer à un autre but l'habitude et le précepte que l'église catholique s'était efforcée, depuis longtemps, d'inculquer à ses fidèles. A partir du concile de Trente surtout, on sait que tous les devoirs religieux de l'individu ont été réduits à l'obligation de n'avoir aucune théologie personnelle. Pratiquement cela revient à enseigner aux hommes que la bonne règle de conduite consiste, pour eux, à ne pas se permettre même de demander à leur conscience ce qu'elle peut penser des volontés divines, et à tourner toutes leurs facultés vers l'accomplissement des choses qu'ils ont lieu de regarder comme les plus utiles à leur salut.

Mais ce sont là des mots qui laissent ma pensée fort indécise. Pour savoir au juste en quoi consiste la phase morale que traverse l'Europe, il est indispensable, comme je le disais, de jeter d'abord un coup d'œil en arrière sur ce qui l'a précédée. Un ouvrage de Lecky, me facilitera ma tâche. Dans l'espace de deux volumes, l'auteur s'est chargé de nous fournir un riche tableau du développement intellectuel de l'Europe moderne.

I

Lecky a soigneusement précisé l'intention de son œuvre. Il s'est proposé, nous dit-il, d'étudier la naissance et l'influence du ratio-

nalisme en Europe. Ce rationalisme, il le définit lui-même comme l'esprit séculier qui a de plus en plus porté les hommes à juger les questions de fait ou de conduite d'après leur propre raison et leur propre conscience, au lieu de chercher leur norme dans une théologie reçue. Ce qu'il s'était proposé, Lecky l'a accompli, et bien accompli. Dans une série de chapitres nourris de documens minutieux et remplis aussi de ces jugemens précis qui ne sont possibles qu'à un esprit largement instruit et profondément scrupuleux, il nous retrace, d'une façon fort complète, l'historique de la croyance à la sorcellerie et à la magie, les phases par lesquelles ont passé la foi aux miracles et la tendance à matérialiser l'idéal, l'invasion du rationalisme dans la morale, la philosophie et l'interprétation de la religion, les vicissitudes de l'esprit de persécution et d'intolérance, la sécularisation graduelle de la politique et l'histoire du rationalisme dans l'économie politique et l'industrie.

L'auteur a même tenu plus qu'il n'avait promis. En réalité il ne se borne pas à raconter les étapes par lesquelles l'Europe s'est éloignée de la foi pour aller à la libre pensée. Chemin faisant, il dit aussi quelques mots sur l'influence durable que la théologie chrétienne a exercée, en raison de son caractère spécial, sur les notions qu'elle a fait pénétrer au fond des esprits, par exemple la notion de l'égalité et celle de la charité universelle. Lecky a encore, à mon sens, un mérite plus sérieux. Quoiqu'il ne prétende pas nous donner la philosophie de l'histoire moderne, il a rendu à la philosophie historique un vrai service en montrant, avec insistance, comment le changement des opinions sur telle ou telle question n'est pas amené par des connaissances et des argumens particuliers, comment, au contraire, les conclusions ne se modifient d'un côté que par l'effet d'une prédisposition générale et publique qui les modifie de tous les côtés à la fois, en un mot comment les divers jugemens d'une époque sont autant de rayonnemens d'un même état moral. Je dois ajouter cependant que, quant à la nature de cette prédisposition centrale, les vues de Lecky sont assez indécises, et qu'au fond il reste dans les données de l'école anglaise. S'il ne réduit pas l'homme à la sensation et à la faculté de connaître ce qui agit sur lui, il ne lui accorde guère en plus qu'un sens moral qui est simplement une autre

faculté de connaître. Il croit évidemment à une seule humanité invariable à travers laquelle se déroule une science progressive de la réalité et de la morale. A ses yeux enfin, le mouvement de l'histoire ne provient pas d'une transformation de la nature humaine elle-même, de ses puissances actives. Ce qui s'étend, c'est plutôt le tarif d'après lequel jugent deux facultés de discernement qui n'ont pas besoin de se former.

En définitive, je dirais que Lecky a des coups d'œil dans toutes les directions, qu'il relève lui-même presque tous les faits que l'on pourrait opposer à sa propre philosophie, mais que son livre ne complète pas ce qu'il y a de radicalement étroit dans les théories historiques de notre époque. Certainement il est naturel que les combattans soient préoccupés à l'excès des luttes auxquelles ils prennent part. A l'heure qu'il est, alors que les intelligences sont en guerre contre une certaine doctrine religieuse qui voudrait les arrêter, qui leur conteste le droit de se faire leur idée des lois d'après ce qu'elles savent des phénomènes, il n'y a peut-être pas à s'étonner qu'elles se laissent emporter jusqu'à ne voir, dans l'histoire, que le duel de la théologie en général et de la raison en général ; mais il ne serait pas étonnant non plus que les penseurs du xxe ou du xxxe siècle eussent peine à comprendre comment de pareilles théories ont trouvé créance chez des esprits réfléchis. Quelque railleur de ces temps à venir pourrait bien dire en haussant les épaules : « Pauvre raison humaine ! qui croit vaincre à jamais la superstition en retournant sens devant derrière la démonologie de la veille ! Parce que le moyen âge avait fait du doute le diable de sa mythologie et de la crédulité le principe du salut, le xixe siècle décide que c'est la foi qui a seule empêché les hommes d'être intelligens, et qu'il suffit d'être incrédule pour arriver à la connaissance positive. »

Il se pourrait bien encore que le même railleur ne ménageât pas davantage notre axiome favori : que le développement des peuples et celui de l'humanité sont identiques à la série des âges que traverse l'individu. Les phases successives de la civilisation ressemblent sans doute aux divers états moraux que nous parcourons tous en avançant dans la vie. Mais se représenter ces phases comme une conséquence des seules causes qui transforment l'enfant en un adulte, et l'adulte en un vieillard, c'est raisonner fort

imprudemment. Et, tout d'abord, c'est expliquer ce qui se produit dans les sociétés en supposant qu'elles ne sont pas des sociétés; car, au bout du compte, ce qui distingue une nation, c'est qu'elle est, non pas une seule personne, mais une collection de personnes différentes, une collection même de groupes distincts plus ou moins permanens, et que, par le conflit de ces groupes comme par celui des mille tendances individuelles, il s'y enfante une sagesse impersonnelle, une morale publique, un système de vie enfin que nul n'avait ni voulu ni conçu, et dont les facteurs ne se trouvent réunis chez aucun être particulier. Ajoutons à cela qu'en assimilant les âges des sociétés et les âges physiques, on suppose implicitement que le progrès intellectuel de l'individu ne vient que de lui, comme sa croissance physique, et que les institutions, les mœurs, les réprobations publiques sont simplement la réalisation des idées qu'une ou plusieurs personnes avaient pu d'abord se faire par elles-mêmes du juste et du nécessaire. Or tout cela est loin d'être conforme à l'expérience. Ce que les faits attestent, au contraire, c'est que, d'une génération à l'autre, les hommes deviennent plus intelligens en voyant et sentant autour d'eux de nouveaux rapports qui ne se sont créés que par la défaite des intentions injustes et des pensées inintelligentes. Il y a même tout lieu de croire que, si l'individu dans le cours d'une vie parvient à dépasser son égoïsme, c'est seulement grâce à cette sagesse publique.

D'ailleurs que signifie-t-il de nous dire que nos pères croyaient sans penser, comme fait l'enfant, et que nous pensons par nous-mêmes, comme fait l'homme mûr? Penser par soi n'est pas tout; il y a aussi à considérer la valeur des manières de penser. On ne connaît pas la biographie d'un personnage en sachant seulement qu'il a été enfant, adolescent et homme mûr, comme l'avaient été son père, ses voisins et les pères de ses voisins. On ne connaît pas davantage la civilisation de l'Europe en sachant seulement qu'elle a passé par un âge théologique et un âge métaphysique, comme cela était arrivé à la Grèce, à l'Inde, à la Chine, à Rome. Pour connaître un individu, il s'agit de saisir l'espèce de caractère qui se manifeste tour à tour par la direction que prennent chez lui les instincts de l'enfance, les désirs de la jeunesse et les calculs de l'âge mûr.

Pour connaître l'évolution générale de l'humanité, s'il y en a

une, comme je le crois, il s'agit de constater et de comprendre l'engendrement des types différens d'esprit que l'histoire nous présente comme s'étant succédé. En d'autres termes, pour que j'aie une philosophie de l'histoire, ou simplement pour que j'aie une idée de la civilisation moderne, il faut que, dans le développement de l'homme moderne, je reconnaisse des données venues d'une ou plusieurs civilisations antérieures, des données qui influent déjà sur lui dès les informes bégaiemens de son enfance, qui font que ses premières croyances d'imagination ne ressemblent pas à celles des autres peuples, et qui, par là, préparent une intelligence dont les pensées ne ressembleront pas à leurs pensées, préparent peut-être l'éclosion d'un nouvel organisme humain capable de s'élever à une phase morale que l'humanité du passé n'avait jamais pu atteindre.

Que Lecky n'ait pas mis en lumière ce côté de l'histoire moderne, on ne saurait lui en faire un reproche, quoique l'on puisse peut-être lui reprocher de l'avoir trop peu laissé soupçonner. Pour ma part, je voudrais essayer au moins de suivre à travers la foi et le rationalisme de l'Europe ces legs des anciennes civilisations qui ont contribué à la formation du caractère que nos pères ont ébauché, et que notre rôle est d'accroître. Il me semble que le plus important, pour nous, est de savoir ce que nous valons nous-mêmes, et, à cet égard, l'histoire ne peut rien nous apprendre tant que nous la lirons avec le parti-pris de n'y voir que le champ de bataille de deux personnages mythologiques qui, au fond, sont purement les fantômes de nos haines et de nos penchans.

En considérant la théologie ou la foi comme le contraire de la raison, nous enveloppons dans un même mépris tout ce que renfermaient les croyances religieuses qui, aujourd'hui, par les doctrines fermées et ossifiées où elles ont abouti, sont devenues les ennemies de la raison. Nous les rejetons du même coup en tant qu'elles signifiaient une incapacité de penser par soi qui tenait à l'âge moral des hommes d'autrefois, et en tant qu'elles impliquaient une substance qu'aucune autre théologie n'avait offerte aux imaginations, et qui pouvait arriver à porter des fruits de libre pensée après n'avoir porté d'abord que des fruits de croyance. De même, en confondant sous le titre générique de

libre examen toutes les propagandes qui se font aujourd'hui au nom de la science, nous donnons un brevet indistinct d'approbation à tous les élémens de progrès ou de recul que peuvent contenir les théories rationalistes du jour. De la sorte nous ne pouvons pas nous juger par rapport au développement spécial de notre race. Nous ne pouvons pas reconnaitre si le présent tient les promesses du passé, si les mobiles du jour nous poussent dans la grande ligne de notre croissance ou tendent à nous faire dévier. Nous ne distinguons pas entre la santé et la maladie, entre ce qui est réellement un effort de toutes nos aptitudes latentes pour se combiner, ou ce qui est seulement une obstruction que certains plis de notre tempérament opposent à l'achèvement de notre esprit.

II.

Je partirai sans détour des doctrines contemporaines, comme c'est à elles que j'entends revenir, et j'éliminerai d'abord la préoccupation militante qui contribue le plus à obscurcir les jugemens. Que la science soit athée ou la foi superstitieuse, nous laisserons là cette question. Je ne songe pas à décider laquelle des deux a raison contre l'autre. Mon attention, au contraire, se porte sur une disposition qui me semble commune aux églises et aux écoles scientifiques de nos jours. Sous le positivisme et le catholicisme de la France, comme sous l'utilitarisme et les réveils protestans de l'Angleterre, sous notre époque politique, comme sous notre littérature, je retrouve la même défiance aigrie contre la pensée humaine, le même dépit contre ses égaremens passés, la même tendance à conclure que, pour en finir avec les erreurs, c'est avec notre être pensant qu'il faut en finir. Ce qui m'inquiète, c'est que, dans cet esprit de nos jours, je crois voir comme un avortement ou comme une éclipse de quelque chose qui, dans notre passé, était en voie de devenir une faculté et d'ajouter une fonction de plus à notre intelligence.

« Il n'y a plus ni Juifs, ni Grecs, ni Scythes, écrivait saint Paul. Nous sommes tous un même corps, baptisé dans le même esprit. »

Historiquement cela est exact. Le caractère moderne est né, en effet, d'une union entre la tradition juive, l'intelligence gréco-romaine et le tempérament barbare. A mieux dire, le Juif, le Romain, le Scythe n'ont pas cessé d'exister chez l'homme moderne, comme des élémens distincts et imparfaitement unis. Du moins la religion venue de la Judée et le savoir-faire romain n'ont pas cessé de se disputer le tempérament du barbare pour le former. Le fonds vivant des peuples modernes vient des races indisciplinées qui avaient envahi le vieux monde civilisé et des autres groupes incultes que renfermait ce même monde. Ce sont là les enfants qui ont grandi moralement sous l'influence des institutions romaines encore survivantes, comme sous celle des doctrines et des institutions aussi de l'église chrétienne. La cause des divers âges qu'ils ont dû traverser ne doit être cherchée que dans la nature informe et vivace qu'ils portaient en eux. A tous les momens de leur croissance ils n'ont pas été abandonnés à eux seuls. Les résultats de deux civilisations antérieures étaient là, tout autour d'eux, pour forcer leurs instincts et leur imagination à s'exercer d'une façon particulière, et ce qu'ils avaient ainsi reçu par leurs sens et leur imagination a passé peu à peu dans leur intelligence.

En quoi consiste ce que j'appelle ici la tradition juive? — Il est difficile de le préciser, d'autant plus difficile qu'il s'agit d'un sentiment qui jusqu'ici n'est pas arrivé à se connaître entièrement. Pourtant, si nous repassons notre histoire en regardant surtout à ce qui lui donne sa physionomie propre, nous n'aurons pas de peine au moins à y discerner une tradition qui d'abord n'est qu'une influence externe pesant sur des populations incultes, mais qui tend à pénétrer au sein de leur être et à s'y traduire par un sentiment de plus en plus déterminé. Quand la Bible enseignait aux barbares et aux païens à peine convertis que la souffrance et le mal ont leur source, non point dans des choses malfaisantes, mais dans un vice originel que la race d'Adam porte en elle-même, quand, après l'Ancien-Testament, l'Évangile avait défini ce principe intérieur du mal en annonçant que c'est le mauvais esprit qui voue l'homme aux mauvaises pensées, quand, plus tard, Luther avait dit que le péché ne réside pas dans des actes ni dans un abus de la liberté, qu'il consiste dans une impuissance innée de la volonté, et que cette impuissance n'est guérie que

par une foi qui ne dépend pas de nous, quand, presque de nos jours, Kant et Fichte ont affirmé que ce n'était pas la nature des choses sensibles qui pouvait expliquer nos idées et nos volontés, que tout au contraire c'était l'état de notre être pensant qui nous imposait nos manières de concevoir, d'évaluer et même de percevoir les choses, dans toutes ces déclarations, dis-je, on reconnaît l'expression, plus ou moins nette, d'une même intuition qui remonte au judaïsme.

Elle est en contradiction, non pas seulement avec telle ou telle opinion de l'antiquité gréco-romaine, mais avec l'essence même de l'esprit païen. A l'envisager dans tout son parcours, l'esprit païen était constamment parti de la conviction que les pensées et les volontés des hommes étaient purement l'effet des forces inhérentes aux choses extérieures. Renversons cette conviction-là, mettons le *non* à la place du *oui*, et nous aurons juste le sentiment qui s'est montré dans notre passé, et qui menace de disparaître en ce moment. Cette donnée, évidemment venue de la Judée, c'est la tendance à regarder au-dedans et à sentir que nos conceptions et nos décisions sont produites par quelque chose qui agit en nous, qu'elles sont les résultats des fonctions de notre être.

Il est à peine besoin de dire qu'au lendemain des invasions germaniques, ou même avant ce déluge de barbarie, le sentiment des faits d'âme exprimés par la religion traditionnelle ne se trouve plus chez aucun des vivans du jour. Eux, ils sont à l'heure du fétichisme, au moment moral où l'homme est encore sous l'empire exclusif de ses sensations immédiates, et où il se fait à lui-même l'effet d'être purement passif. Pour eux donc, il n'existe, en fait, que des objets matériels qui leur apparaissent comme animés chacun d'une vitalité particulière, d'une sorte d'âme. Les accidens de leur éducation ou la rencontre fortuite de leurs impressions décident si c'est aux vertus magiques de l'eau, ou au geste d'une vieille femme, ou à tel mot d'un prêtre qu'ils attribueront les guérisons, les morts subites, les épidémies.

Et cependant, dès ce moment-là, la tradition d'un Dieu esprit, qui est entièrement en dehors des forces physiques et qui s'appelle le Dieu des vivans, porte coup déjà sur les soi-disant chrétiens qui n'y peuvent encore rien comprendre. Sans doute quand on leur

parle du Dieu des vivans, ils sont à cent lieues d'entendre par là une nécessité qui agit au sein des êtres pensans. De même que le pouvoir spirituel, pour eux, n'est plus qu'une certaine classe d'hommes visibles, le Dieu esprit, tel qu'ils l'entendent, n'est qu'une force matérielle surnaturelle. C'est un autre agent externe par lequel ils s'expliquent les gros événemens physiques, les éclipses, les tremblements de terre. Il n'importe, cette notion mal interprétée ne s'attache que plus fort à eux en se matérialisant. Elle s'incorpore à leurs sensations de tous les jours, et, par leurs sensations, elle décide à l'avance de ce que sera leur imagination, de ce que sera aussi leur intelligence. Elle suffit pour qu'un vague sentiment moral se mêle à leur fétichisme, et pour que leurs amulettes, leurs talismans et leurs indulgences entretiennent, chez eux, le vague sentiment d'une condition que les hommes eux-mêmes ont à remplir.

Et l'œuvre ainsi commencée ne s'arrêtera pas. Plus tard, — et je pourrais dire en même temps, car chaque époque renferme toujours des groupes inégalement développés, — l'homme du moyen âge commencera à dépasser par son esprit ce que voient ses yeux. Il se sentira capable de désir et de crainte, capable de répondre aux mille influences du dehors par deux volontés fixes à lui. Dès lors il aura ce qu'on appelle de l'imagination, et ce qui n'est que la pensée au service de l'amour et de la haine. Il ramènera tout ce qui frappe ses sens à deux catégories, celles du désirable et du haïssable. L'univers ainsi deviendra, pour lui, comme un ensemble de résultats produits par deux esprits universels, par un démon qui veut son mal et une puissance qui veut son bien. Mais son démonisme aussi, comme le polythéisme qui s'y mêlera, prendra l'empreinte de la tradition. La notion du Dieu chrétien suffira encore pour qu'au plus fort de ses terreurs le prince de l'air n'efface pas, chez lui, la foi en un être *suprême* dont l'essence est d'être saint, et pour que le démon et les sorcières lui apparaissent seulement comme de malins pouvoirs sous l'empire desquels on ne tombe que par un péché.

En résumé, le moyen âge a cru superstitieusement à son catholicisme, comme il eût cru superstitieusement au bouddhisme ou au mahométisme. Il a été esclave et féroce parce qu'il avait peur du dérèglement qu'il sentait en lui-même. Il a eu horreur d'un

hérétique comme d'un Briarée menaçant d'ébranler le ciel au-dessus de sa tête. Mais quant à la doctrine religieuse que l'homme barbare avait reçue du passé, elle a simplement contribué à tourner en partie son effroi contre lui-même, elle a forcé sa conscience du dérèglement humain à se changer par momens en remords personnels, en un désir épouvanté de trouver des expiations, des macérations qui pussent détourner de lui une malédiction méritée par son iniquité à lui. En tant qu'elle a eu ce résultat, — c'est-à-dire en tant que, grâce à elle, le barbare sans souci du vrai et du juste ne s'est pas contenté d'avoir peur de ses voisins et de désirer un pouvoir physique qui le protégeât contre ses voisins, sa religion l'a mis dans la voie du vrai progrès moral. Avant qu'il fût en état de sentir ce qui lui manquait réellement, elle a fait de lui un être que des craintes superstitieuses portaient déjà à user de ses facultés et de ses énergies pour chercher à s'amender lui-même. Toute la civilisation moderne, toute la part de libre action et de libre pensée que nous avons obtenue en apprenant à nous former nous-mêmes une idée de la justice et de la nécessité procède bien moins des douteurs du moyen âge que de ses aveugles croyans.

Des mots mal compris, cela semble bien peu de chose ; mais ici les mots s'appuyaient sur des institutions, et, en réalité, le mot *Dieu des vivans* a été le plus fort. Toutes les fausses idées que le moyen âge y avait attachées ont été, l'une après l'autre, réfutées par l'expérience. Le mot au contraire est demeuré, et, à mesure que les esprits ont grandi, force leur a été d'employer leurs facultés nouvelles à le mieux comprendre. Le fait est que cette idée du *Dieu des vivans*, qui était sortie de la conscience juive, est positivement ce qui a triomphé même dans le domaine de la philosophie laïque et de la science physique. Pendant des siècles, — jusqu'à David Hume en réalité, — la raison moderne était restée plongée dans le fétichisme des sens ou le dualisme de l'imagination. Elle n'avait pu dépasser l'idée de *propriété* et de *qualité*, l'idée que chaque chose possédait une activité et une valeur à elle.

Cette hypothèse aussi s'est écroulée au XVIIIe siècle, sous le flot montant des connaissances, absolument comme elle s'était écroulée un jour en Grèce et à Rome. Seulement, voyez la différence. Le jour où l'antiquité avait dû reconnaître que les qualités et les proprié-

tés attribuées aux choses n'étaient que les fantômes des sentimens humains, elle n'avait rien pu mettre à la place de l'hypothèse première à laquelle elle ne pouvait plus croire. L'expérience ainsi l'avait simplement conduite au scepticisme, en l'obligeant à percevoir des faits qui ne pouvaient s'expliquer par aucune des forces physiques qu'elle continuait à regarder comme les seules causes possibles de tous les événemens. L'intelligence moderne, fécondée par la notion d'un Dieu des vivans, a été plus heureuse. Les idées négatives de Hume, bien que reprises aujourd'hui par le positivisme, ne représentent réellement pas le dernier terme qu'elle ait pu atteindre. Par-delà cette science découragée qui sait que les choses, comme elles nous apparaissent, sont simplement des apparences, et qui ne peut rien en conclure sinon que la sagesse consiste à ne pas s'inquiéter de ce qui enfante les phénomènes, l'esprit moderne s'est déjà ouvert de nouvelles perspectives. En tout cas, chez Kant et bien d'autres, on voit s'élaborer une autre manière de concevoir l'engendrement de tout ce qui se produit en nous à l'état de perception et de sensation.

Dès aujourd'hui on pressent un moment à venir où la science enlèvera à la nature son prétendu empire sur nous, où elle comprendra du moins que l'être pensant est le siège des forces actives d'où résultent ses mouvemens, que les choses extérieures, au lieu d'être les agens qui l'ébranlent, jouent simplement à son égard le rôle d'un obstacle immobile, et que c'est lui-même, à la lettre, qui crée ses perceptions aussi bien que ses pensées et ses volontés, exactement comme c'est le torrent qui se donne à lui-même, par sa propre impulsion, le rebond qui l'emporte, ou le nouveau cours qu'il prend en se heurtant à un rocher.

Du reste il y a une chose encore plus caractéristique, c'est que, dans le domaine de la religion, l'Europe moderne a pu, sans épuiser son génie, se détacher de sa foi traditionnelle, de la croyance *publique* qui, pendant ses âges d'irréflexion, s'était produite comme d'elle-même, par le jeu des sentimens involontaires et inconsciens. Ainsi que le remarque Lecky, le fétichisme et le démonisme, qui malheureusement se sont perpétués dans la doctrine officielle du catholicisme, ont perdu partout leur action sur les intelligences. Dans les pays catholiques les classes éclairées n'ont guère conservé du christianisme que la notion de l'égalité

des hommes et le principe de la bienfaisance sans acception de personnes, de classes et de races. Mais, dans une autre partie de l'Europe, la réaction contre la religion matérialisée du moyen âge a amené une réforme qui est beaucoup plus qu'une simple réforme, car cette fois nous avons affaire à une religion qui repose directement sur un fait de conscience, sur le sentiment arrêté que les êtres croyans et voulans ont des lois à eux.

Je ne songe point à faire un cours de théologie comparée. Cependant, pour l'intelligence du développement général de l'esprit moderne, il importe de relever ici ce que Lecky a trop méconnu. Dans ses appréciations, l'historien du rationalisme est égaré par une idée préconçue. La doctrine du salut restreint, c'est-à-dire du salut réservé à une seule opinion, est, à ses yeux, la principale cause des persécutions aussi bien que des fraudes dévotes dont le moyen âge se faisait un devoir. Comme il voit que les réformateurs n'ont pas cessé d'admettre une foi nécessaire au salut, il croit retrouver dans le dogme réformé la même erreur qui avait fait dévier le moyen âge ; mais en cela il se laisse tromper par une analogie de mots.

En réalité, *la foi qui sauve*, suivant le symbole protestant, n'a plus rien de commun avec l'acceptation d'une certaine doctrine connue de tous et que chacun doit adopter en reniant son sentiment personnel du vrai et du juste. Tout au contraire, elle consiste à être soi-même, involontairement et irrésistiblement, un esprit où se reflètent, en quelque sorte, les vraies volontés de l'éternel. A la lettre, il n'y a plus rien de théologique dans la conviction qui s'est exprimée pour la première fois par la formule luthérienne. Théologien, Luther l'était encore, et l'était même beaucoup trop par sa manière de s'expliquer la naissance de la foi. En donnant le nom de *foi* à la condition que nous avons tous à remplir pour ne pas nous heurter à la toute-puissance, il ne faisait qu'affirmer une loi de notre être, que la conscience humaine jusqu'à lui avait à peine soupçonnée. Il constatait que, à notre su ou à notre insu, nous avons en nous une persuasion centrale et fixe qui ne fait qu'un avec la tendance fixe de notre volonté. Il constatait que ce n'est pas la piété qui nous sauve ni la sensualité qui nous perd, mais que tous nos mobiles à la fois tournent au mal ou au bien, suivant que nous portons ou non

au cœur de notre être une juste conception du pouvoir qui gouverne l'univers. Il voulait dire enfin qu'il y a un lien inévitable entre la destinée totale d'un homme et son propre sentiment de la nécessité suprême, et que ni les commandemens des églises ou des pouvoirs civils, ni les recettes de conduite que la science ou notre propre jugement peut nous recommander comme les meilleures à adopter, ne sauraient nous garantir du mal tant que le moi qui pense et veut en nous n'est pas en harmonie par ses pensées et ses volontés avec les voies du vrai souverain.

Assurément Lecky s'est mépris du tout au tout sur le grand courant du progrès en ne voyant pas que cette intuition-là représentait un accroissement réel de la conscience humaine, et en la confondant avec l'aveuglement doctrinaire d'où étaient sorties les excommunications et les persécutions du moyen âge. A proprement parler du reste, la persécution n'est la fille d'aucune doctrine. Les hommes ont persécuté parce qu'ils croyaient, faute de conscience, à la toute-puissance de la force. Ils ont persécuté pour cause politique, quand les opinions religieuses ont cessé d'être l'objet de leurs haines et leurs espérances, et si la persécution a reculé, c'est simplement dans la mesure où les consciences ont commencé à s'apercevoir que la contrainte n'avait pas le pouvoir de créer ou de détruire directement les vraies croyances latentes qui décident de ce que les hommes peuvent et ne peuvent pas vouloir.

Suivant une des fines observations de Lecky lui-même, ce sont les jésuites, ce sont les Mariana, les Sa, les Carnedi, qui ont revendiqué pour les peuples la liberté de déposer leurs rois, qui ont propagé l'idée que la société avait son origine dans un contrat volontaire, qui ont soutenu le libre arbitre contre les jansénistes et les calvinistes. Cela se conçoit. En soutenant toutes ces libertés, ils se ménageaient à eux-mêmes celle de conclure qu'il n'y a rien chez les êtres pensans qui empêche un certain pouvoir religieux de faire croire n'importe quoi à n'importe qui. Toutes les conquêtes qui ont restreint la dictature des églises ou des pouvoirs civils, tout l'espace qu'a gagné la conscience individuelle nous les devons à ceux qui, au nom de la prédestination bien ou mal entendue, ont affirmé que les croyances ne dépendent de la volonté de personne, que l'on croit ce qu'il plait à Dieu et parce que l'on ne peut faire autrement.

J'imagine que, d'après le passé, on peut, sans trop de risque, prédire l'avenir. Si jamais l'esprit de dictature doit disparaître, la délivrance ne viendra certainement pas de ce que les intelligences auront encore mieux reconnu les subtilités du doute et du libre examen, ni de ce que les F. Bastiat auront proclamé plus haut que l'éducation ne regarde pas l'état, ni surtout de ce que les optimistes auront cru plus aveuglément que le laisser-faire suffit à tout. Elle nous viendra seulement en tant que la conscience aura encore mieux senti la prédestination qui réside dans l'état moral des hommes, et en tant que les esprits auront puisé dans ce sentiment-là l'idée d'un nouveau moyen d'ordre : l'idée de remplacer les pouvoirs qui imposent une règle pratique que tous doivent suivre en dépit de leurs irrésistibles volontés par un ensemble d'influences de nature à développer chez tous, à côté de leurs penchans différens, une même conception de la nécessité et de la justice.

III

C'est à grand'peine toutefois et fort lentement que la donnée juive, dont j'ai cherché à suivre la trace, est parvenue à pénétrer dans l'esprit même des hommes pour l'élargir. A travers notre histoire, elle fait l'effet d'un mince courant qui menace à chaque instant de disparaître. Elle ne rencontre pas seulement l'espèce de résistance que l'enfant oppose à toute discipline qui lui vient du dehors. On sent que le caractère de l'homme moderne se prononce contre elle, qu'il se forme en lui quelque chose qui la contredit. Derrière la tradition du Dieu des vivans, comme derrière la conscience naissante, il y a un genre d'intelligence qui revient sans cesse à l'idée que toutes les nécessités du dedans ne peuvent être que l'effet d'une nécessité extérieure, et qui s'arrange toujours pour expliquer ce que la conscience elle-même découvre par quelque sensation naturelle ou surnaturelle, par une simple action du vieux destin *force des choses*.

Lecky a parfaitement indiqué comment le christianisme s'était paganisé sous l'influence de ce que j'appellerai le paganisme

naturel des sensations et de l'imagination. Mais ce paganisme qui tenait à l'âge moral des populations, n'est pas ce qui a le plus entravé le développement de l'esprit moderne. Les gourmandises de l'enfance passent avec l'enfance; les désordres et les sensualités idéales de la jeunesse passent avec la jeunesse. Ainsi s'en sont allés les rêves de l'inintelligence et de l'irréflexion du moyen âge. La foi aux talismans et à la sorcellerie, la croyance en des forces physiques surnaturelles, les petites dictatures locales des seigneurs féodaux, l'ordre par la souveraineté arbitraire d'une volonté individuelle, la soumission servile de l'ignorance, qui prend le pouvoir qu'elle trouve établi sans savoir pourquoi pour une sorte de soleil qui a toujours été et qui ne peut manquer d'être, tout cela s'est évaporé. Mais ce qui tient bon encore, ce sont les superstitieux préjugés et les superstitieux moyens de gouvernement dont les racines plongent dans les habitudes intellectuelles que la tradition romaine a données à l'Europe. Et, en vérité, c'est à la Grèce civilisée d'Alexandrie et à la Rome d'avant les barbares que remonte le christianisme matérialisé qui a fait l'éducation du moyen âge, et qui, en s'emparant de l'imagination des peuples modernes, leur a inoculé ce qui, aujourd'hui encore, les porte à attribuer tous les phénomèmes possibles, moraux ou sensibles, à la seule opération d'une matière active.

Il y a, dans le *Paradis perdu* de Milton, une scène naïve et caractéristique: celle qui nous peint les Machiavels et les Donquichottes de l'enfer réunis en grand conseil. Tous, il est vrai, repoussent, comme une folie, la prétention de vaincre l'éternel destin; mais tous jugent très pratique de consacrer leurs énergies à tricher ce même pouvoir irrésistible, à chercher d'habiles moyens pour se rendre indépendans de lui dans leur propre domaine. Évidemment nous avons là quelque chose de plus que l'idéal d'un poète particulier. Le *Paradis perdu*, si factice qu'il soit à certains égards, est encore une véritable épopée, en ce sens que Milton, dans ses démons, a exprimé ce que notre race aryenne, formée à l'école de Rome, a perpétuellement regardé comme l'essence de la sagesse. Une prédominance décidée de l'intelligence au service de la volonté, une nature humaine constamment occupée à se fixer, d'après ses désirs seuls, les choses ou l'état de choses qu'elle doit se proposer de créer, et constamment résolue à ne penser que

pour connaitre ce qui fait obstacle à ses desseins ou pour voler au destin l'art de les réaliser. Au bout de cela, une immense force de réflexion dépensée à se donner d'agréables illusions, à inventer des mythologies pour se déguiser sa propre impuissance, à se figurer, parce que l'on s'est, en quelque sorte, approprié les voies du destin en les concevant et en en faisant des prévisions à soi, que l'on peut échapper à la nécessité de conformer d'abord ses volontés aux lois du possible et de l'inévitable, voilà à la fois le génie et la maladie du caractère qui s'est constitué à Rome sous l'influence de l'imagination grecque.

Que notre attention se porte sur les destinées politiques de l'Europe moderne ou son développement religieux, nous verrons des deux côtés l'âpre vitalité des races barbares donner les mêmes fruits en se combinant avec cet esprit gréco-romain. Nous verrons, dans les formes de gouvernement qui se succèdent, comme dans les doctrines ecclésiastiques sur le gouvernement de l'univers, le même génie mythologique et mécanicien se dévorer, en quelque sorte, en traversant la même série de violentes illusions et de violentes réactions. Mais aujourd'hui c'est seulement dans le domaine de la religion que je voudrais suivre les péripéties qui l'ont conduit à une sorte de désespoir.

A un certain moment, alors que la société païenne était à bout de ressources et de remèdes, Rome et la Grèce se laissent gagner à une religion entièrement étrangère à leurs habitudes intellectuelles et morales. A peine sont-elles devenues chrétiennes de nom que le christianisme, chez elles, commence à se détacher de la donnée première dont il n'avait été que l'épanouissement suprême. On y aperçoit une disposition marquée à reléguer dans le lointain le Jéhovah qui est à la fois le Dieu des êtres sentans et des choses sensibles. Ce qui attire les païens et ce qui tend à devenir le centre de leur foi, c'est l'idée d'un médiateur conçu comme une personnification de la bonté seule de Dieu et par lequel l'homme peut échapper à la nécessité de subir les lois du législateur souverain.

On est trop habitué, je crois, à supposer que c'est là l'essence du christianisme lui-même. Le Nouveau-Testament au contraire nous représente le fondateur du christianisme comme déclarant qu'il ne vient pas abolir un seul iota de la loi. Ailleurs il nous le montre résumant ainsi sa propre doctrine : « Moïse vous avait

dit: Tu ne tueras pas, tu ne mentiras pas, tu ne convoiteras pas ce qui appartient à ton prochain. Moi je vous dis : Aie en toi l'amour de Dieu, le père de tous les êtres, et l'amour de tes frères, toute la loi est là. » De fait, il y avait là plus que la loi, car ces deux préceptes signifiaient que ce n'est pas assez de s'abstenir des actions malfaisantes en sacrifiant sa volonté par crainte d'un châtiment. Ils exigeaient que chacun eût les bonnes volontés qui enfantent mille fois plus d'actions bienfaisantes qu'aucune loi n'en peut ordonner.

Au total, il me semble que, sous le nom de foi, de grâce, de sauveur, de rédemption, le Nouveau-Testament n'enseigne pas autre chose qu'un moyen de régénération morale. Il annonce que Dieu ne s'est pas contenté de faire connaître aux hommes ce qu'il exigeait d'eux, qu'il leur a encore envoyé un être visible en qui ils peuvent connaitre et par qui ils peuvent recevoir le bon esprit, qui, une fois en eux, les sauve du mal en leur donnant des volontés conformes à celles du Tout-Puissant.

Mais dès l'instant où cette doctrine passe chez les races qui n'ont jamais fait qu'une prière : *fiat voluntas mea et non tua*, c'est par leurs propres pensées, naturellement, qu'elles interprètent les mots du christianisme. En conséquence l'idée du mauvais esprit qui rend inévitables les mauvaises volontés et celle du salut par une régénération morale sont ce qui disparait, ce qui reste invisible pour l'intelligence des païens christianisés. La Grèce pour sa part s'abandonne à son penchant métaphysique et ne songe qu'à spéculer sur la nature intrinsèque de Dieu. Comme par le passé, elle est résolue à tout voir, à tout se représenter, à se persuader par les représentations de son imagination, qu'elle est capable de voir même l'invisible.

Déjà chez les Origène, les Clément d'Alexandrie, cette métaphysique imagée dévore ce qui était l'essence commune du judaïsme et du christianisme. Le Juif, en effet, n'avait pas de théologie spéculative. Il ne se permettait pas plus de se façonner des images intellectuelles que de se tailler des images matérielles de Dieu. Pour mieux dire, son Dieu était en dehors des choses visibles et au *dedans* de l'homme. C'était l'indicible contrainte qu'il sentait agir au sein de son être. C'était, en quelque sorte, sa conscience de lui-même, sa manière de se confesser

qu'il avait été fait tel qu'il était, sans sa participation, et que, sans qu'il en fût la cause, il surgissait en lui des volontés qui, malgré lui, attiraient sur sa tête des conséquences terribles. Du blanc au noir, du passif à l'actif, il n'y a plus de distance qu'entre ce sentiment-là, qui était toute la religion de la Judée, et ce que l'intelligence grecque y substitue. Sous la baguette de sa métaphysique, la Grèce transforme Jéhovah, le Dieu vivant, en un fait purement externe. La nécessité suprême qui ne se laisse pas connaître, mais qui se fait sentir dans nos pensées comme dans nos sensations, devient un agent qui agit sur nous et non en nous. La vérité religieuse n'est plus qu'une connaissance à acquérir, qu'une juste définition de ce qui existe en dehors de notre conscience comme de notre expérience.

Bientôt après l'instinct utilitaire et dominateur de Rome élimine l'autre élément du judaïsme. Rome possède ce qui manquait à la Grèce, la notion d'un devoir public : elle a l'instinct social, la raison législative. Mais sa volonté est toute tournée vers les résultats extérieurs, et sa raison ne s'applique qu'à inventer les mécanismes exécutifs qui peuvent le mieux obliger les individus à pratiquer, en dépit de leurs tendances et de leurs impuissances, le système de conduite qu'elle-même juge le plus avantageux à la communauté.

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

La Rome chrétienne s'en souvient si bien que l'église se substitue, du même coup, à la morale et au sentiment religieux. La foi en la souveraineté immédiate d'une puissance qui regarde aux pensées est remplacée par la foi en une autorité ecclésiastique qui a reçu mission pour dicter seule la loi sur la terre. La conscience d'une nécessité invisible et omniprésente devant laquelle nul ne peut subsister qu'en y conformant ses volontés est remplacée par une législation qui n'impose que des actes, et qui, par là, laisse à chacun la liberté de rester égoïste par ses mobiles. En un mot, la conversion morale descend sous l'horizon, et, en même temps que la religion se concentre dans le devoir de l'obéissance à l'église, la théologie se transforme en un ensemble de promesses et de menaces, en une nouvelle espèce de doctrine qui s'adresse aux désirs et aux

craintes pour décider les individus à faire le sacrifice de leur raison et de leur conscience aussi bien que de leurs appétits.

On sait assez que le catholicisme n'est pas sorti de la voie où la Rome d'avant les barbares l'avait jeté, et on sait aussi, jusqu'où cette voie l'a conduit. L'autorité avait d'abord enjoint des croyances, et elle a servi la cause du progrès moral aussi longtemps qu'elle a ainsi offert une conception du vrai et du devoir à des êtres qui n'avaient encore que des penchans. Mais, quand les esprits se sont révoltés, l'église, avec sa foi romaine en la toute-puissance des commandemens, en est venue, au contraire, à enjoindre le renoncement à toute croyance personnelle, et, en prenant ce parti, elle s'est mise dans la nécessité d'en prendre un autre. Par cela seul qu'elle se séparait des intelligences, il a fallu qu'elle cherchât son point d'appui dans les masses incultes et dans les instincts déraisonnables qui se cachent sous la raison des hommes les plus intelligens.

C'est ainsi qu'elle a sanctionné, érigé en dogmes formels un grand nombre des antiques légendes qui, à leur heure, n'avaient été que les naïves illusions d'une crédulité susceptible de guérison. Des statues miraculeuses, des patrons célestes qui gracient ce que Dieu réprouve, une justice divine qui envoie des calamités et des défaites nationales pour punir à gauche ceux qui ont violé à droite un certain commandement ecclésiastique, ou qui donne la prospérité en récompense d'un temple élevé sous un certain vocable, en un mot une multitude de moyens de grâce surnaturels dont le clergé dispose et qui assurent aux dociles des faveurs et des indulgences, voilà le bagage que l'église a repris au passé. En définitive, ce qui s'est parachevé, c'est un système de direction qui, pour des fins autres que celles du positivisme, emploie une méthode analogue à la sienne, car tous les organes dont il s'est armé ont pour but d'éloigner les hommes des mauvaises décisions pratiques en les amenant à n'avoir d'autre souci que d'accomplir par intérêt ce qui leur est commandé par l'autorité qui connaît le mieux les conséquences des choses.

IV

Le protestantisme aussi est loin d'avoir rompu avec la tradition gréco-romaine, et il est même, sous un rapport, une preuve encore plus frappante de l'empire que cette tradition a gardé sur les intelligences. Il l'est en ce sens que, tout en se prononçant contre elle, il n'a pas réussi à s'y soustraire. Rien de plus complet cependant que la révolution morale d'où la Réforme était sortie. A la considérer dans sa source et son but, elle indiquait bien qu'une faculté nouvelle avait pris le dessus. Si Luther avait cessé de croire aux moyens matériels d'expiation et de propitiation, c'était parce qu'il avait regardé au dedans plutôt qu'au dehors, parce que, au lieu d'être tout préoccupé de ce qu'il faut faire, il avait été obsédé par le sentiment que le salut ou la perte de l'homme dépend du je ne sais quoi qui agit en lui, qui est en lui, et qui détermine toutes ses pensées.

Aussi la religion avait-elle été comme retournée. Le moyen de salut s'était spiritualisé : il consistait dans une foi, c'est-à-dire dans une conviction de l'esprit et un sentiment de la conscience qui entraînent nécessairement une transformation de la volonté. Toujours est-il que le réformateur lui-même était mal dégagé des habitudes intellectuelles du passé. Dans sa propre théologie il avait laissé ouvertes deux portes dangereuses par lesquelles le vieux paganisme devait plus tard rentrer. Fort dominé encore par la crainte ou, si l'on veut, par le besoin d'échapper à une crainte insupportable pour sa nature active, il avait presque réduit la doctrine du christianisme au seul dogme du pardon gratuit par la foi. Par là il avait trop laissé aux individus la liberté de réduire leur propre religion au seul désir de s'assurer un avantage, au moyen d'une foi que chacun aussi devait rester plus ou moins libre d'entendre suivant son tempérament. D'autre part, pour s'expliquer la naissance ou la non-naissance de cette foi dont sa conscience sentait l'importance vitale, il n'avait trouvé qu'une réminiscence païenne. Par sa manière de comprendre la prédestination, il en était vraiment resté, comme Calvin d'ailleurs, à

la vieille idée d'un *fatum* extérieur qui, par des décrets, décide ce qui doit arriver aux hommes, quel que soit leur état moral.

De là la double destinée du protestantisme. Grâce au génie organisateur de Luther, grâce à l'heureux équilible qui existait chez lui entre sa répulsion pour la dictature spirituelle et sa répulsion pour les dérèglemens de l'anabaptisme, la Réforme a pu fonder de grandes églises nationales qui se sont montrées capables à la fois de développer le moral des hommes et de maintenir entre eux un lien social. En fait, la doctrine luthérienne conciliait le progrès de l'individu et les exigences de la communauté. En même temps qu'elle reconnaissait, pour chacun, la nécessité d'une conviction personnelle et le devoir d'écouter dans sa propre conscience la voix de l'Esprit-Saint, elle n'admettait pas l'inspiration immédiate et directe. Je veux dire qu'elle contenait le fanatisme et l'extravagance en enseignant que l'Esprit-Saint agit seulement par l'entremise de la Bible et des sacremens, et que la vérité, dont il peut seul donner le sentiment intime, est la même vérité qui s'est énoncée, une fois pour toutes, dans l'Evangile. De la sorte, les grandes églises avaient pour s'organiser une base déterminée, et, pendant longtemps, elles ont assez bien résolu le problème pratique. Tout en stimulant les esprits et les consciences, elles ont empêché les individus de retomber dans la superstition en les empêchant d'accommoder aux seules inspirations de leur tempérament leur conception des lois universelles de la nécessité et du devoir.

Il n'est pas moins vrai que les églises nationales s'étaient constituées sur une doctrine qui était encore païenne par un côté. Les premières ferveurs une fois passées, elles ont versé, par ce côté-là, dans la conséquence naturelle du paganisme : elles sont tombées dans un dogmatisme autoritaire qui a de nouveau asservi les consciences. L'idée luthérienne, que la foi qui sauve résulte d'un décret comme ceux du destin antique, a entretenu, par la religion même et par son influence sur les imaginations, la vieille habitude intellectuelle de se représenter tout ce que l'homme peut éprouver comme l'effet direct d'une contrainte extérieure.

Après les croyans, qui avaient senti leur propre croyance comme le résultat d'une indicible nécessité agissant en eux-

mêmes, sont venus les raisonneurs qui, en cherchant à comprendre, sont partis surtout de l'hypothèse païenne par laquelle Luther s'était rendu compte, après coup, de son irrésistible sentiment. Pour eux, il n'a plus été question du Dieu des vivans, qui détermine les pensées des êtres pensans en déterminant leur manière d'être. La théologie officielle est revenue sourdement au dieu potentat, au dictateur qui décide d'avance le fruit que chaque arbre doit porter. La religion s'est transformée en une orthodoxie, en une définition officielle de ce que tous doivent tenir pour vrai, indépendamment de leur propre conscience.

Comme *illustration* de ce dogmatisme et comme indice aussi de l'action que la théologie des églises exerce sur la raison laïque, je mentionnerai une polémique dont a retenti la presse anglaise. En 1874, sous le titre de *la Religion surnaturelle*, il a paru deux volumes qui ont, dit-on, pour auteur le neveu même d'un théologien fort connu par ses tendances presque catholiques. En tout cas, les négations de l'écrivain ne sont réellement que la contre-partie du même esprit dont il attaque les affirmations. Je n'entends point contester l'importance des questions historiques qu'il discute, mais, à mon sens, ce qu'il y a de plus notoire dans cette polémique, c'est le terrain sur lequel la lutte est portée, avec l'assentiment de toutes les parties, y compris en apparence le public. L'adversaire du surnaturel accepte le débat comme il a été posé par deux des plus célèbres *Bampton lecturers*, c'est-à-dire par deux des principaux théologiens qui, aux termes d'une fondation *Bampton*, ont été appelés à prononcer une série annuelle de discours sur les *évidences* du christianisme.

Les deux champions auxquels je fais allusion sont le docteur Mansel, — le disciple de sir W. Hamilton et l'éditeur de ses œuvres, — et le docteur Moseley. Tous deux, avec bien d'autres dignitaires de l'église anglicane, s'étaient appliqués à défendre leur théologie en présentant le christianisme comme une pure doctrine métaphysique appuyée sur des miracles. L'auteur anonyme consacre plusieurs chapitres à démontrer que les deux docteurs ont eu pleinement raison, que le christianisme, en effet, n'est qu'un ensemble d'assertions relatives à ce qui existe et ce qui se passe par delà notre expérience intime, comme par delà l'expérience de nos sens, et qu'il tombe ou subsiste tout entier

avec l'authenticité des miracles, qui sont ses seuls titres de créance.

Ainsi l'anti-théologie et la théologie sont entièrement d'accord ici pour ne pas soupçonner ce que c'est qu'une croyance. Elles admettent à l'envi que les croyances chrétiennes, qui ont eu la puissance en tout cas de remuer le monde, n'étaient rien de plus que des opinions adoptées par suite d'une autre opinion. Pour le rationalisme, qui nie le surnaturel, comme pour l'orthodoxie, qui le défend, la vérité dont dépend notre destinée n'est toujours que la connaissance de ce qui est et agit en dehors de nous. Toutes les idées, bien plus, toutes les volontés des êtres pensans sont uniquement des images d'objets extérieurs qui entrent en eux par leurs yeux ou par leurs oreilles. De toute façon, concluent les deux parties, l'homme n'est rien pour lui-même. Son rôle se réduit à chercher s'il *y a lieu* d'accepter tel témoignage plutôt que tel autre, si c'est aux choses réelles, comme ses sens les lui racontent, ou à ces mêmes choses, comme ses professeurs de science les lui représentent, ou à d'autres choses relatées par ses instructeurs religieux, qu'appartient en raison le droit de lui faire les opinions qui doivent lui faire ses volontés. Du consentement encore des deux parties, notre seule ressource est de nous en rapporter à un grand juge Raison, qui a pour office spécial de contrôler impassiblement les évidences, et de déclarer au jury de la volonté à quelles conditions un témoignage a légalement autorité pour compter comme une relation authentique des événemens que ledit jury n'a pu voir de ses propres yeux.

Voilà où en est l'extrême droite des grandes églises qui ont conservé le sentiment des conditions de la vie sociale, et voilà aussi où va, plus ou moins, dans les églises réformées en général, le parti du bon sens et de l'expérience. Tandis que la ferveur des fervens s'abandonne à des espérances mystiques, ceux qui ne peuvent pas partager ces espérances, ceux qui ont la sagesse de sentir que les hommes ne trouvent pas en eux-mêmes le sentiment de toutes les vérités qu'il est dangereux de méconnaitre, ne sont que trop tentés de se rejeter vers les vieux systèmes de direction. Au lieu de se dire qu'il s'agit de développer les esprits, ils se disent volontiers que le plus sage est de faire enseigner ces utiles vérités par une doctrine, et d'habituer de nouveau les individus à croire, par pure confiance, en une autorité. Est-il donc pos-

sible de se donner une croyance efficace par la seule idée qu'on a lieu de se fier à une autorité qui la recommande? Il me semble que les théologiens, comme les savans, songent bien peu à s'adresser cette question. Et, en attendant, j'aperçois au sein des grandes églises une masse croissante de ritualistes et de sacerdotalistes qui sont fort occupés à rétablir des pompes, des rites ou des dogmes de nature à prendre les masses par leur imagination pour les mieux disposer à abdiquer leur sens propre entre les mains d'un directeur spirituel.

Quant à l'autre section du protestantisme, l'écueil sur lequel elle a donné est celui dont les premiers réformateurs s'étaient trop approchés, en accordant une place excessive au dogme du pardon gratuit par la foi. Dès le principe, le calvinisme des pays latins s'était montré plus radical que le luthéranisme. Il avait fait la part moins large à la tradition, aux liturgies, aux institutions ecclésiastiques, et implicitement, sinon explicitement, il avait ainsi grandi la part de l'individu. Le danger de ce mysticisme latent a été conjuré d'abord par la forte organisation que les églises presbytériennes s'étaient donnée en leurs jours de foi entière. En Angleterre, où le calvinisme n'a été qu'une secte dissidente, et dans les autres pays où il n'existe plus qu'à l'état de groupes disjoints, soumis au régime du suffrage universel, l'individualisme exagéré qu'il impliquait s'est donné pleine carrière. Il a surgi nombre de petites églises qui se sont isolées pour abonder plus librement dans le sens de leur penchant, et surtout pour être plus libres de croire, comme les premiers quakers, que les écoles humaines, les formes arrêtées de prière, les précautions terrestres en un mot, étaient seules ce qui empêchait les individus d'avoir tous pour maîtres l'Esprit-Saint lui-même. Bref, les sectes dissidentes ont été si optimistes à l'égard de l'individu et si pessimistes à l'égard de la prudence générale, elles ont si bien fondé non pas la liberté, qui est excellente, mais le laisser-faire sans tradition, sans éducation commune, que les idées religieuses n'ont pu manquer, ici ou là, de retomber sous l'empire des sentimens d'intérêt personnel et des illusions d'imagination, qui sont les seules données que les majorités incultes trouvent en elles-mêmes.

Aujourd'hui, sous le vent des doctrines du jour, cette confiance

en l'individu a produit un idéalisme de théologiens qui se confond, plus ou moins, avec le libéralisme et le radicalisme politiques. Chez les uns, il n'est plus guère qu'une sorte de fouriérisme désorganisateur. Il prétend faire cesser les divisions en abrogeant tout devoir, tout engagement, en abolissant les synodes, les confessions de foi, en proclamant au spirituel la souveraineté de chaque commune, que dis-je ! de chaque pasteur une fois élu, et en employant la contrainte des lois à nous faire un monde de molécules disjointes qui n'auraient plus que la foi en un Dieu et en un devoir conçus par chacun comme il lui conviendrait. Chez d'autres, ce même anabaptisme est plus mystique. Il sent que les individus ont besoin d'être éclairés ; mais parce que la sagesse collective a été faillible, il suppose, les yeux fermés, que l'individu doit être infaillible et que la vérité complète ne peut manquer de se faire chez tous, pourvu que la société ne fasse rien. Du reste il n'est pas en peine d'inventer une mythologie pour se persuader ce qu'il désire. Il se dit que la vérité éternelle est inconcevable pour l'homme, mais qu'elle s'est objectivée, personnifiée, et qu'elle vient nous trouver, comme un objet surnaturellement sensible, pour entrer en nous par une sorte de sensation spirituelle. Toujours le salut par le renoncement à toute théologie.

Du reste le luthéranisme et surtout l'anglicanisme ont donné naissance à un autre mysticisme qui est beaucoup plus pratique sans doute, qui s'adresse beaucoup moins à la soif d'indépendance et beaucoup plus aux meilleures aspirations morales. Par ses moyens d'action, il n'est malheureusement pas à la hauteur de ses intentions. Je veux parler du piétisme ou plutôt du méthodisme, qui est le piétisme militant, le piétisme *priant, voulant et agissant*, le piétisme avec la foi des Anglais en la volonté, et leur tendance à la monomanie.

Il y aurait un intéressant chapitre à écrire sur l'œuvre religieuse de l'Angleterre. Nulle nation ne s'est montrée plus généreuse qu'elle, plus zélée pour venir en aide aux besoins moraux et physiques de tous les peuples, et ses dissidens n'ont pas été les moins ardens à payer de leur personne et de leur bourse. A Paris, dans nos quartiers populaires, ils tiennent, depuis longtemps déjà, des réunions du soir où il se fait, en mauvais français, une

immense dépense de bonne volonté pour combattre le cynisme haineux qui couve dans les bas-fonds de la société et que l'ignorance encourage aux rêves les plus insensés. Mais, si l'on regarde aux procédés que ce zèle intarissable de l'Angleterre a généralement employés dans ses missions et ses propagandes, on est désolé, choqué par je ne sais quelle étroitesse agressive et têtue. Le croyant, dévoré par le désir de faire le bien, est esclave d'une idée fixe qui lui persuade que son premier devoir est de se borner à répéter scrupuleusement certains versets de la Bible, et à les faire apprendre par cœur même aux bébés. Il se croirait en révolte contre Dieu s'il se permettait présomptueusement d'ajouter quelque chose aux mots du texte et de chercher lui-même à développer l'esprit de ses auditeurs. L'Angleterre, par ses sentimens et sa volonté, a eleu génie d'utiliser les moindres instrumens et de réussir remarquablement à faire pénétrer dans les caractères un sentiment fixe de devoir. Par son intelligence, elle a eu le défaut d'amoindrir les grandes doctrines en ne s'en servant que pour une fin utilitaire et immédiate. Quant à elle, elle a inventé le méthodisme et le ritualisme. Par ces deux interprétations elle travaille de toute sa force à étouffer le protestantisme spéculatif, celui qui était un effort de la conscience pour embrasser, dans son ensemble, la nature de l'homme et sa position.

En ce moment encore, pendant que l'ultramontanisme cherche à reconquérir la France par des pèlerinages et des universités libres d'enseigner le *Syllabus*, il se produit, à quelques lieues de nos côtes, une nouvelle agitation religieuse des plus significatives. Cette fois l'Angleterre reçoit au lieu de donner. Son méthodisme, après avoir émigré aux États-Unis et s'être transformé dans cette patrie du laisser-faire absolu, est revenu chez elle. Depuis deux ans déjà trois missionnaires laïques américains s'appliquent, avec une énergie surhumaine, à réveiller les Royaumes-unis comme ils avaient d'abord réveillé leur propre pays.

Mais il s'agit ici de choses inconnues au public français, et mieux vaut peindre qu'expliquer. Voyons donc ce nouveau méthodisme à l'œuvre. Il n'importe que nous allions l'observer à Londres ou à Manchester, à Brighton ou à Glasgow, en Irlande ou en Allemagne, car il a aussi tenté de porter ses prédications

en Allemagne et jusque chez nous. Partout, sauf le nombre variable des auditeurs, nous retrouverons les mêmes scènes. Rien pour les sens, rien pour l'intelligence non plus. Nulle trace de liturgie, de tradition ecclésiastique, de clergé régulier : l'inspiration de la ferveur individuelle est tout. Comme lieu de réunion, un hangar ou des tentes dans un champ, ou une vaste salle construite tout exprès aux frais des fidèles, ou encore un théâtre que des assemblées de 12,000 personnes et plus gorgent deux fois par jour. Sur une estrade, un Hercule de foi et de volonté qui magnétise ces foules énormes, qui s'efforce, par les effluves de sa ferveur, de leur donner comme une sensation effarée de leur malice cachée et de leur impuissance à s'en guérir. C'est au remords, au sens moral seul qu'il s'adresse, et, après de longues prédications remplies d'*expériences*, comme il dit, remplies de confessions intimes, de récits anecdotiques, il s'écriera tout à coup : « Est-ce qu'il n'y a personne ici qui veuille maintenant, à l'instant même, recevoir le don de Dieu et être sauvé? » Ou il dira solennellement : « Qui de vous se sent pécheur et désire que l'on prie pour lui? » Je continue en citant textuellement une relation : « A la fin, un des assistans se lève, les deux mains appuyées sur sa face. — « En voilà un! s'écrie solennellement le missionnaire, merci à Dieu pour lui! » — Un autre, puis un autre se lèvent. — « Chrétiens, continuez à prier, reprend la même voix, encore un, Jésus passe; vous n'aurez jamais une telle occasion!! »

Il ne faudrait pas supposer que les hommes qui forcent ainsi les exaltés ou les timides à se lever un à un ne soient que des fanatiques vulgaires. Ce sont des hommes pratiques et fort sensés à certains égards, des hommes obsédés par un sentiment très exact de la barbarie, sans foi ni loi, qui se perpétue au sein des multitudes. « Comment atteindre les masses? » lisait-on en tête d'un *appel* publié par le plus célèbre des trois Américains, Moody. Et certes l'auteur méritait d'être écouté lorsqu'il répondait : « C'est cette question-là qu'il importe de faire circuler de ville en ville, de village en village, de cœur en cœur. Que chaque homme, chaque femme, sentent que la question regarde non pas les pasteurs, les anciens, les diacres, mais *lui*, mais *elle*. Je puis payer un homme pour faire un travail, mais *ma* tâche à moi, je ne puis payer per-

sonne pour la faire à ma place. » Seulement, quant aux moyens d'exécution, l'auteur n'aboutissait qu'à ceci : « On demande à grands cris du nouveau, disons mieux, de la variété. Eh bien! offrons-leur de la variété. Si nous ne pouvons les gagner par les vieilles méthodes, la ligne de conduite sensée est évidemment d'essayer de nouvelles méthodes. Et si la nouvelle *amorce* ne réussit pas, essayons-en une autre, puis encore une autre, *jusqu'à ce que nous ayons trouvé l'amorce qui réussit.* »

C'est bien cela, l'expérimentation, la pure méthode de l'expérimentation positive, mais avec la conviction préalable qu'il doit y avoir un moyen mécanique d'amener n'importe quel résultat moral. Dans ce cas, nous avons en face de nous des expérimentalistes qui veulent que les hommes aient en eux, non pas la connaissance positive de l'engendrement des choses, mais la sainteté. Et où arrivent-ils par leurs procédés, où arrivent du moins quelques-uns d'entre eux ? Tout simplement à reprendre sous une nouvelle forme l'ascétisme du moyen âge et son rêve de la perfection surhumaine par la mort à soi-même.

D'ailleurs c'est encore au nom de l'expérience que la nouvelle espérance se justifie. Quand on demande à ces apôtres de la sanctification instantanée par le renoncement quelle est leur théologie, ils croient être humbles en répondant qu'ils n'en ont aucune. A les entendre, leur conviction est indépendante de toute théorie, de toute doctrine humaine qui pourrait être erronée : elle est affaire *d'expérience*. Ils savent, pour l'avoir éprouvé personnellement, que les choses se passent comme ils les racontent. C'est dire que, s'ils se défendent (autant que le positivisme) d'avoir aucune théologie, ils prétendent, eux aussi, par là avoir le droit d'affirmer (comme le positivisme le fait aussi) que leurs idées sont plus que des idées, qu'elles sont l'expression authentique d'un fait réel, d'un fait qui a intrinsèquement la puissance de se faire connaître tel qu'il est. L'art de saisir les faits en soi ! oui, c'est là ce que les savans et les mystiques de nos jours cherchent également, ou plutôt ce qu'ils croient également posséder, et cette agréable certitude a la même source chez les uns que chez les autres. C'est par leur propre inconscience de ce qui se passe en eux qu'ils se la donnent. Ils ne s'aperçoivent pas que leur intelligence même implique une théorie latente, ils ne se doutent pas que leurs manières de percevoir sont

en même temps des manières d'expliquer. Ils croient voir dans les faits mêmes ce qui, en réalité, est simplement une explication venue de leur théorie inconsciente. Nos mystiques, quant à eux, savent de science certaine le changement qui s'est produit en eux. Soit; mais savent-ils également de science certaine comment ce changement s'est produit? Nullement. Ils étaient résolus d'avance à croire que toute conversion ne peut être que l'effet d'une pression soudaine exercée par la toute-puissance. C'est uniquement par suite de cette conception-là que le fait de leur conversion leur apparaît comme le résultat et la preuve d'une espèce d'opération perçue telle dont le propre est de produire, chez n'importe quel homme, un résultat semblable.

Tel est exactement le procédé de nos savans. Ils croient d'avance que nos perceptions ne peuvent être que l'effet des vibrations imprimées à nos sens par des forces inhérentes à la substance sensible. Cette métaphysique-là, dont ils n'ont pas conscience, est seule ce qui les mène à croire que par la science physique ils peuvent arriver à des connaissances positives indépendantes de toute métaphysique.

V

J'espère que je n'ai pas trop à m'excuser d'avoir si longuement analysé ce qui est pour nous plus inconnu, plus inconnaissable surtout, que les religions dont nous n'avons jamais entendu parler, — à savoir les idées religieuses qui nous ont formés nous-mêmes, et celles de nos voisins, que les habitudes d'esprit enfantées par notre éducation nous rendent aussi antipathiques qu'incompréhensibles. Beaucoup considèrent ces croyances comme les restes d'un passé qui s'en va. Mais les théologies les plus mortes, les théologies de l'Assyrie, de la Perse, de l'Égypte, — sans parler de celles des sauvages, — sont l'idée fixe de notre époque. Je ne rencontre que des traités sur les mythologies comparées, que des ouvrages sur les contes de fées qui sont les revenans des religions éteintes. En vérité nos livres d'histoire eux-mêmes, nos études sur les législations, les langues, les littératures, ne sont encore qu'autant de tentatives pour saisir, sous toutes ces choses, les théolo-

ges [illegible] a entrevu [illegible] [illegible] La, il part, il prend ses [illegible] [illegible] les vérités, [illegible] à l'homme. [illegible] des églises, il n'y voyait que des superstitions [illegible] que les préjugés accidentels qui avaient eu pour unique [illegible] les supercheries sacerdotales. A ses yeux, rien n'était donc plus facile que de s'en défaire : il suffisait de souffler dessus. Aujourd'hui on ne croit plus à cette faculté innée et commune de voir face à face les vérités toujours vraies, et on sait au moins qu'il n'est pas si facile de venir à bout des religions. Bien plus, ceux-là mêmes qui les considèrent comme le principe d'erreur qu'il importe d'extirper sont obsédés par le sentiment qu'elles sont sorties, au contraire, du fond même de la nature humaine, et qu'elles pourraient bien être le produit nécessaire de la pensée. C'est pour cela justement que le radicalisme de notre époque propose de nous en débarrasser en nous débarrassant de notre être pensant lui-même.

Je ne crois donc pas être sorti de ce qui intéresse notre époque en cherchant à relever la longitude et la latitude des églises. Quel que puisse être le sort réservé à leurs doctrines, il me semble qu'en tout cas elles nous donnent un utile renseignement sur l'état général des esprits. Elles nous apprennent d'abord que le positivisme, comme je le disais en commençant, n'est point un renversement de la tradition ecclésiastique, qu'il serait plutôt la continuation du même paganisme romain et de la même défiance envers la pensée qui ont trouvé, dans l'ascétisme et le *Syllabus*, une de leurs expressions les plus complètes.

Notre voyage nous a en outre permis de voir que, sous le dogmatisme de la haute église anglicane, sous le radicalisme du protestantisme libéral, sous l'idéalisme des petites églises calvinistes, se cachait quelque chose de plus ou moins analogue à ce que nous avions rencontré dans le positivisme et le catholicisme. Le mysticisme du réveil enfin a simplement achevé de nous montrer que, chez les spiritualistes comme chez les matérialistes, et jusque chez les héritiers officiels des anciennes intuitions de la conscience, l'intelligence de l'Europe n'a pu se dégager des manières romaines de penser. Les désirs sont différens : les uns placent leurs espérances

au delà de la vie, les autres croient pouvoir, dès ici-bas, atteindre la satisfaction; ceux-ci aspirent à la sainteté ou à la vérité, ceux-là à la liberté ou à la connaissance positive des choses. Derrière les désirs divergens il n'y a qu'un seul et même esprit, le vieil esprit qui a toujours admis que notre destinée dépendait uniquement des choses extérieures, et qui s'est toujours obstiné à chercher dans la science des choses extérieures l'art de nous procurer les choses désirables.

A l'heure qu'il est, dans toutes les écoles à la fois, cet esprit termine son roman par l'ascétisme utilitaire qui a partout été, avec le libertinage, le dernier chapitre du paganisme. Après avoir cru tour à tour aux sens, à la raison, à la théologie, il semble maintenant à bout de ressources. Il sait, surtout, depuis la Révolution française, que les individus ne possèdent pas plus que les clergés le don de percevoir la vérité perpétuelle. Il est réduit à l'aveu que la *natura naturans* est aussi invisible pour la raison spéculative que pour les yeux. Faute de pouvoir amender ses manières invétérées de penser, il fait ce qu'il avait fait en Grèce, du temps des sophistes et des sceptiques : il se retourne contre la pensée même en décidant que c'est elle qui doit disparaître. Loin d'accepter enfin le fait que les êtres vivans ont leurs lois à eux et que toutes leurs conceptions, leurs volontés, leurs perceptions, sont les résultats de leurs propres fonctions, loin de conclure que pour éviter les erreurs où nous sommes tombés il s'agit de rectifier et d'étendre, de plus en plus, notre conception de la *natura naturans*, il proclame avec dépit que, du moment où l'absolu ne peut pas être perçu tel qu'il est, le plus sage est de le laisser dans son coin, de ne plus perdre notre temps à nous en faire une idée quelconque, et de ne songer désormais qu'à chercher un habile moyen d'obtenir directement du dehors ce que nous désirons le plus, ou la sainteté parfaite ou la parfaite connaissance des choses.

Eritis sicut dei scientes bonum et malum, écrivait Méphistophélès sur le carnet de l'étudiant. « Voulez-vous être plus que des hommes, nous disent à l'envi le mysticisme et le positivisme, cessez d'abord d'être des hommes. Arrangez-vous pour détacher vos volontés de votre croyance. Étouffez en vous votre conscience, votre besoin de vous expliquer tout ce que vous êtes sujets à

éprouver, aussi bien que vos autres tendances irrésistibles, et nous nous chargerons du reste. Nous vous indiquerons le sortilège par lequel vous pouvez recevoir miraculeusement la sainteté surhumaine, ou la méthode positive par laquelle vous pouvez vous procurer des connaissances qui ne viendront que des choses et qui seront, par là, leur infaillible photographie, si bien que ce sera la nature seule des choses qui vous dictera, en dépit de votre propre nature, ce que vous avez à faire pour vous assurer les choses utiles. »

Mais cela est-il possible? L'aveugle volonté de notre race ne regarde pas de ce côté : elle est résolue, en dépit du destin, à ne rechercher que sa propre satisfaction. Il reste à savoir comment le positivisme a réussi à nous faire vraiment une science indépendante de toute théologie et de toute métaphysique.

Revue des Deux Mondes, 15 septembre 187[illegible]

TABLE DES MATIÈRES

DIJON. — IMPRIMERIE DARANTIERE, RUE CHABOT-CHARNY, 65